Université Catholique de Louvain
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation
Unité de psychologie clinique (CAPP) : anthropologie, psychopathologie et psychothérapie.

Transformations des représentations de soi et de l'autre chez des migrants belges et brésiliens

Une approche biographique

Henrique Cerqueira Passos
Thèse présentée en vue de
l'obtention du grade de docteur
en Sciences psychologiques

Promoteur : Professeur Jean Florence

Louvain-la-Neuve
Juin 2005

Remerciements :

Je remercie le professeur Jean Florence, mon promoteur, de l'écoute, de l'encouragement et des conseils judicieux qu'il m'a apportés au cours des années de travail. Je remercie également les professeurs Jean-Luc Brackelaire, Michel Legrand et Françoise Digneffe, qui composent mon Comité d'Encadrement, de leur intérêt et de leur participation active par leurs suggestions et critiques qui ont aidé à faire avancer nos réflexions. Je remercie les professeurs James Day et Eugênia Correia-Krutzen de m'avoir accordé l'honneur de participer au jury au moment de la défense, ainsi que de l'intérêt qu'ils ont porté à ce travail. Je remercie la psychologue Cibely Ayres Silva de m'avoir aidé à produire mon récit de vie, étape essentielle de la recherche. Je remercie Lucie van Esbroeck d'avoir très gentiment et attentivement révisé notre rédaction. Je remercie le personnel administratif et académique de la Faculté de Psychologie de l'UCL, qui, nombreux, m'ont aidé à surmonter les difficultés de notre parcours. Je remercie les personnes qui, dans le cadre de la recherche, ont accepté de me raconter leurs vies, faisant confiance au bon usage de ce matériel. Je remercie Maria Khaskelberg, devenue mon épouse, du soutien sans lequel je ne sais pas si j'aurais été capable d'accomplir la tâche. Je remercie ma fille Natália qui, tout m'empêchant parfois de bien dormir, m'a encore apporté du bonheur. Je remercie mon fils Estêvão, qui a dû supporter mon absence, et qui se porte si bien. Je remercie ma sœur Andréa et mon frère Alexandre de leur soutien essentiel. Je remercie Capes/Brasília-DF d'avoir apporté un soutien financier pendant trois ans à notre recherche.

Mar absoluto

Cecília Meireles

Le texte de ce poème n'est pas publié afin de respecter les droits d'auteur.

Mar absoluto

Cecília Meireles

Le texte de ce poème n'est pas publié afin de respecter les droits d'auteur.

INTRODUCTION **11**

PREMIERE PARTIE **17**

CHAPITRE I - ÉLEMENTS THEORIQUES POUR LA COMPREHENSION DE LA SITUATION DE L'ETRANGER **19**

AVERTISSEMENT 19
LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET L'ETRANGER 21
- *Le choix de concepts freudiens* *21*
- *Totem et tabou : La culture, le tabou et le refoulé* *24*
- *Le narcissisme et l'étranger* *26*
- *Les instances idéales et la culture* *28*
- *L'inquiétante étrangeté, et l'inquiétant étranger* *31*
- *Le familier angoissant* *33*
- *L'étranger et l'angoisse de castration* *35*
- *L'étranger et la répétition névrotique* *37*
- *L'identité nationale et l'idéal du moi* *38*

LES PREMIERES EXPERIENCES PSYCHIQUES ET LA RENCONTRE AVEC L'ETRANGER 41
- *Winnicott : La menace du vide* *41*
- *Lacan : Les complexes familiaux* *42*

LA CULTURE ET L'ETRANGER 47
- *Devereux : le refoulement se fait dans un contexte culturel* *47*
- *Le Surmoi et la transmission d'idéaux culturels* *51*
- *De Gaulejac : le parcours social et la santé psychique* *55*
- *Singleton : la différence entre soi et l'autre, moteur de l'histoire* *56*
- *Girard : l'étranger, un être 'sacrifiable'?* *58*

LE MALAISE DE LA MIGRATION 61
- *La séparation* *61*
- *Grinberg : la migration comme crise identitaire* *62*
- *Kristeva : les pertes et les gains de celui qui se trouve séparé* *65*
- *Guy Ausloos : séduction du nouveau et nostalgie du pays* *67*

D'AUTRES CONSIDERATIONS PAR RAPPORT A L'ETRANGER 69
- *Pour l'étranger, le monde bascule* *69*
- *Migration volontaire et migration sous contrainte* *70*
- *La terre étrangère et le monde fantasmatique* *73*

RESUME ET CONSIDERATIONS GENERALES DU CHAPITRE PREMIER 76

CHAPITRE II – L'IDENTITE : REPRESENTATIONS ET STEREOTYPES **79**

IDENTITES INDIVIDUELLES, IDENTITES NATIONALES 81
- *L'identité* *81*
- *La culture* *84*
- *Identité individuelle et identité nationale* *89*
- *État et nation* *92*
- *Caractère national ou régional* *96*
- *Les stéréotypes de collectivités humaines* *101*

LA BELGIQUE ET LES BELGES 103
- *Singleton : Belge par rapport aux autres* *103*
- *La Belgique et les Belges comme le résultat de plusieurs migrations* *105*
- *Pirotte : L'image du Flamand en Wallonie* *106*
- *Les Belges de 1999* *108*
- *Les Belges vus par des étudiants étrangers* *110*

LE BRESIL ET LES BRESILIENS 112
- *Damatta : ce qui rend le brésil un Brésil* *112*
- *Ribeiro : Les Brésiliens, un peuple en construction* *114*
- *Les enjeux identitaires d'un peuple fondé par la migration* *118*
- *Backes : L'identité brésilienne dans le contexte historique international* *120*
- *Calligaris : l'expérience d'un psychanalyste européen au Brésil* *122*
- *Cinq cents ans après sa fondation, un bilan critique du Brésil* *126*

RESUME ET CONSIDERATIONS GENERALES DU DEUXIEME CHAPITRE 130

DEUXIEME PARTIE 137

CHAPITRE III – CONSTRUCTION D'UN MODELE DE REFERENCE 139

LES REPRESENTATIONS 140
- *Représentations sociales 143*
- *Représentations de soi et représentations de l'autre 145*
- *L'environnement culturel et les représentations 149*
- *Insert : Les représentations de soi et de l'autre du migrant Todorov 150*

PROPOSITION DE REPERES GRAPHIQUES POUR L'ANALYSE ET L'INTERPRETATION DES RECITS 154
- *Schéma 1 : l'individu et la culture 157*
- *Schéma 2 : représentations de soi, représentations de l'autre 161*
- *Schéma 3 : l'inconscient, la culture et les représentations 167*

HYPOTHESE GENERALE 174

CHAPITRE IV – METHODOLOGIE 185

INTRODUCTION AUX RECITS DE VIE 185
- *La narration 185*
- *Le récit et l'identité narrative 187*
- *Quelle place pour la mémoire ? 190*
- *Une brève histoire des récits de vie 193*

CONSTRUCTION D'UNE METHODOLOGIE ADAPTEE A LA PRESENTE RECHERCHE 198
- *Une méthode pour les récits de vie en recherche 198*
- *Propositions méthodologiques au début de la recherche 202*
- *Production du récit de la vie du chercheur 204*
- *Élargissement et restriction des expectatives de la recherche 208*
- *Le déroulement des entrevues et de la production des récits de vie 214*
- *Les catégories pour l'interprétation des récits de vie 218*

TROISIEME PARTIE 221

CHAPITRE V – PRESENTATION ET ANALYSE DE RECITS DE VIE DE MIGRANTS 223

RECITS DE BELGES 225
- *BÉATRICE 225*
- *Analyse du récit de Béatrice 243*
- *ÉLÉONORE 257*
- *Analyse du récit d'Éléonore 276*
- *GUILLAUME 293*
- *Analyse du récit de Guillaume 312*

RECITS DE BRESILIENS 331
- *CARLOS 331*
- *Analyse du récit de Carlos 348*
- *GUIDO 367*
- *Analyse du récit de Guido 384*
- *NARA 401*
- *Analyse du récit de Nara 418*

ANALYSE TRANSVERSALE 431
- *Un aperçu comparatif des analyses 431*
- *Le contenu des récits considéré par rapport aux théories qui nous ont servi de prémisses 442*
- *Vers une synthèse interprétative 450*

CONCLUSIONS 459

BIBLIOGRAPHIE 477

EN PORTUGAIS : 479
EN FRANÇAIS : 483
BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE 493

ANNEXES 497

Introduction

Notre recherche a une histoire, qui, comme toute histoire, ne peut livrer qu'une version, attribuant aux circonstances passées un sens qui ne serait pas le même si l'histoire avait été écrite dans un autre moment de la vie de son auteur.

Cette histoire, nous pouvons en situer le commencement au moment où j'ai décidé de quitter le Brésil – provisoirement, temporairement, comme tout bon migrant – afin de faire connaissance avec une réalité dont j'entendais parler, mais que je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer : l'Europe. J'étais intéressé à connaître son système d'enseignement, ses villes, ses gens. Malgré ma tentative de maîtriser rationnellement la situation, j'étais rempli de rêve et d'illusion. Je me rends compte maintenant que je n'étais pas capable de surmonter la croyance que le paradis devait bien exister quelque part – et pourquoi pas en Europe ? Cette 'croyance' ne se manifestait pas clairement dans ma pensée, je ne me serais jamais permis de m'avouer que je croyais à l'existence d'un paradis sur terre. Si ma raison disait que cela n'existait pas, un sentiment intime et déguisé insistait à la contredire. Je pense qu'il a fallu que je vive une expérience à l'étranger afin de pouvoir dépasser cette situation, et trouver dans le contact avec la réalité des subsides pour rapprocher mes sentiments et ma cognition. Cette situation constituait un champ où, d'une certaine façon, mon intérêt pour le thème de la présente recherche se préparait, sans néanmoins le déterminer : il y avait encore de l'espace à se remplir de création et d'imprévisible.

Arrivé en Belgique pour faire des études complémentaires en psychologie, je pressentais en moi une question que pourtant je n'arrivais pas à exprimer en mots. Je savais qu'elle avait à voir avec l'énigme de la création concomitante de deux réalités : celle de l'être et de ce qui l'entoure, la réalité de l'individu et celle du monde environnant, celle enfin de moi-même et du monde tel que je le créais à partir de ma relation avec mon expérience de vie. Cette question que je pressentais, j'ai voulu la formuler en tant que thématique pour un mémoire de licence, projet que j'ai abandonné pour un autre que je trouvais plus abordable, comparé aux difficultés d'une approche exigeant un questionnement au niveau philosophique. J'ai choisi finalement de remplacer cette thématique par celle où je voulais réfléchir sur les relations entre l'identification des individus et l'identité nationale.

Après avoir écrit ce modeste travail précédent, j'avais l'impression d'avoir raté mon but. Ensuite, le professeur Jean Florence m'ayant accepté comme doctorant, j'ai eu encore une fois la liberté de choisir le thème de mon travail. Après quelque réflexion, il m'a semblé logique de poursuivre le travail que j'avais entamé dans mon mémoire précédent, qui me donnait l'impression d'être lacunaire. Je pensais que, si je pouvais travailler dans un contexte plus 'concret' - c'est-à-dire, avec des interviewés et non pas qu'avec de la théorie - j'aurais plus de chances de trouver une réponse satisfaisante à la question muette qui m'inquiétait, que je crois toujours liée à la problématique de l'énigme de l'être qui se constitue en même temps que son monde.

Décidé à donner plus de chances à ce que quelque chose d'intéressant puisse se révéler, j'ai choisi de travailler avec deux groupes symétriques d'interviewés : des migrants belges au Brésil, et des migrants brésiliens en Belgique. Par ailleurs, ayant choisi de travailler spécifiquement avec des Brésiliens et des Belges, ce qui était tout à fait proche de mon expérience de vie en tant que Brésilien en Belgique, j'espérais pouvoir surmonter l'écueil de l'équivoque de nier les relations entre la dimension personnelle du chercheur et la thématique de sa recherche. Depuis le début de notre travail, ne pouvant pas deviner les méandres futurs de notre aventure intellectuelle, j'assumais déjà que le thème choisi avait à voir avec ma personne, qui jouait en l'occasion le rôle de chercheur.

L'attitude de prendre en considération la personne du chercheur se constitua comme l'une des principales de cette recherche, et visait entre autres à me préparer au moment où je devrais m'ouvrir au monde qui me serait raconté par ceux que j'avais l'intention d'interviewer. Mieux percevoir comment le thème en question m'affectait, ainsi que la manière dont je le concevais personnellement, voilà qui pourrait aider à me rendre plus apte à explorer le sujet de la recherche. Mon expérience avec le matériel théorique que j'ai consulté, ainsi que la complexification de la question initiale qui découlait du contact avec ce matériel, mais aussi avec le contenu des entrevues, tout cela a constitué pour moi une expérience qui a fait progresser les réflexions du présent travail.

Nous avions besoin d'une méthodologie pour structurer notre approche de la parole de nos interviewés, et nous avons choisi la méthodologie des récits de vie. Pourquoi celle-là, et pas une

autre ? L'avantage qu'elle nous offre, c'est la possibilité de considérer une chronologie d'événements racontés sans effacer la singularité du discours de son auteur. Cette méthodologie offre également la possibilité que l'influence de la personne du chercheur soit prise en considération pendant le processus de production de connaissance, comme nous l'expliquerons mieux au chapitre méthodologique de notre travail.

D'ailleurs, nous avons jugé qu'examiner la manière dont chaque interviewé caractériserait dans son discours lui-même, le pays étranger où il est allé vivre, ainsi que son pays d'origine et les habitants des deux pays - et cela considéré en deux moments, avant et après la migration – pourrait s'avérer une approche fertile de l'expérience de ces personnes. La méthode du récit de vie, qui rend possible la visualisation claire de la chronologie des histoires racontées, s'avérait parfaite pour aborder ce sujet. Nous n'interviewons pas beaucoup d'individus. Notre étude n'a pas pour but d'établir des évidences statistiques, mais de considérer la richesse du témoignage de quelques migrants qui racontent leurs histoires de vie.

Cecília Meireles a été l'une des plus grandes poétesses de langue portugaise. Née à Rio de Janeiro en 1901, elle est décédée dans la même ville en 1964. Son père est mort avant sa naissance, et sa mère quand elle n'avait pas encore trois ans. Elle a été élevée par sa grand-mère portugaise, venue au Brésil. Malgré ce départ difficile, elle affirme que la solitude et le silence qu'elle avait vécus enfant avaient été très bénéfiques pour elle, offrant un espace de découverte du monde, des objets et puis des œuvres littéraires. Elle a été professeur de littérature luso-brésilienne, de technique et de critique littéraire à *l'Universidade Federal do Rio de Janeiro*. Cette poétesse a eu à plusieurs reprises l'opportunité de se trouver à l'étranger, à une époque où les voyages en bateau étaient le moyen courant pour traverser les océans. Elle a fait des voyages aux États-Unis, en Europe, en Asie et en Afrique, donnant des conférences sur la littérature, l'éducation et le folklore. En 1940, elle enseignait littérature portugaise à l'Université du Texas, aux États-Unis.

Le poème présenté aux premières pages de notre travail, écrit par Cecília Meireles, parle de la confrontation à la mer d'un personnage qui se lance dans un long voyage. Malgré que j'avais lu déjà des poèmes de cet auteur, j'ai découvert celui-ci dans une bibliothèque en Belgique, aux premiers débuts de notre travail. J'avais l'impression que ce poème était chargé de vérité, et qu'il se présentait comme le récit intime de son protagoniste migrant.

Traduire un poème, c'est une violence que je voulais éviter. Néanmoins, pour faire comprendre l'importance que prenait '*Mar absoluto*' au point d'être cité en introduction à notre travail, il fallait le faire. Cette traduction est emblématique d'autres traductions qui ont été nécessaires au cours de la recherche. Travaillant avec des récits de vie, il nous incombait de transcrire le langage oral, ce qui constitue déjà une espèce de traduction en langage écrit. Puis, nous avons dû traduire du portugais le contenu des récits, afin qu'ils soient compréhensibles pour les lecteurs de langue française. Interpréter et analyser leur contenu peut aussi être envisagé comme une traduction : passer du langage et de l'univers de signification des narrateurs à un langage lié aux référents théoriques du chercheur.

'*Traduttori, traditori* !' – dit-on. Le traducteur, tout en essayant d'être fidèle au texte original, ne peut pas s'empêcher de toucher à son esthétique. D'ailleurs, le changement opéré par la traduction ne concerne pas que l'esthétique. Il fait disparaître des possibilités d'association offertes aux lecteurs dans la langue originale, en même temps qu'il ouvre d'autres possibilités de lecture, probablement absentes, elles, de l'intention de l'auteur. Par contre, toute traduction donne accès au contenu du texte à ceux qui parlent une autre langue, même si cela implique des pertes et des distorsions.

Ainsi, le poème de Cecília Meireles, *Mar absoluto*, se traduit en français par 'La mer absolue', ce qui peut éventuellement s'entendre 'La mère absolue'. Cette traduction implique un passage d'un genre masculin (le '*mar'*), à un genre féminin. Pour moi, en tant que lecteur, cela signifie transformer le *mar*, paternel, agent de ce qu'en psychanalyse on appelle castration symbolique, en une 'mère' accueillante et apaisante. Dans cette transformation, le *mar* du poème perdrait un peu son caractère de confrontation capable d'engendrer des transformations chez le migrant protagoniste.

Ce poème représente pour moi le récit d'une expérience de migration[3]. La narratrice parle de la responsabilité qui pesait sur ses épaules d'accomplir le désir de ses ancêtres, qui rêvaient de l'étranger. Elle parle des difficultés qu'elle a dû surmonter pendant son voyage, de son goût pour l'aventure, et de la présence de son désir malgré le poids ressenti de l'influence du désir familial.

[3] Expliquer un poème, c'est le tuer un peu. Nous nous pardonnons le fait de toucher avec nos arguments la beauté de ce texte original parce que nous avons l'intérêt de mettre en évidence un message que nous entendons et qui nous mettons en relation avec le thème de notre recherche. Que nos commentaires demeurent en tant que réaction d'un lecteur. Nous ne voulons pas déchiffrer son contenu de manière à lui imposer une interprétation définitive et restrictive des possibilités qui naissent au contact de chaque lecteur.

Elle vit un moment où ses difficultés arrivent à un point maximal, puis le soulagement qui suit une prise de conscience liée à la signification de son voyage, dépassant la compréhension qu'elle en avait au tout au début de son aventure. La mer devient calme.

Le texte de Cecília Meireles nous suggère plusieurs dimensions qui seraient impliquées dans la décision de partir à l'étranger, lesquelles agissent en grande partie sans que son protagoniste en soit conscient. Elle parle de l'influence du désir de ses ancêtres, elle parle du désir du migrant qui, tout en reconnaissant que d'autres avant lui avaient rêvé de ce qu'il accomplissait, trouve du plaisir dans ce voyage insolite.

Les histoires de vie dont nous travaillerons le contenu donneront un accès limité, mais tout de même riche, au sens que des migrants belges et brésiliens attribuent à leurs vies. La migration est censée occuper un rôle important par rapport à la façon où ils se voient à eux-mêmes ainsi que le monde qui les entourent. Quant à savoir si, dans le récit de leur aventure et à l'image du poème, les protagonistes ainsi que leur monde – ou tout au moins les représentations qu'ils en produisent – changent, nous aurons l'occasion de considérer dans les pages qui suivent.

La principale raison qui nous fait penser à une transformation possible des représentations de soi et de l'autre chez celui qui entreprend une migration, c'est que cette migration implique un changement d'environnement culturel, et que cela produit un impact psychique important chez le migrant, qui se trouve dans une situation où basculent les repères dont il dispose pour se dire ce qu'il est et ce qu'est l'autre.

Dans la première partie de notre travail, nous faisons allusion à la théorie freudienne, qui fonctionnera, à côté d'autres théories, comme repère pour construire une compréhension initiale de la situation des individus qui se font des étrangers. Dans le chapitre II, nous faisons référence à certains concepts des sciences sociales, qui nous aideront entre autres à nous situer quant à ce que peut être une identité nationale, un caractère national ou régional et encore un stéréotype, tout en les mettant en relation avec l'identité individuelle. Toujours dans le même chapitre, nous présentons, à titre illustratif mais aussi dans l'intention de nous préparer à l'écoute des récits de vie, l'approche de divers auteurs de problématiques liées à ce que pourrait être un Brésilien ou un Belge.

Dans la deuxième partie, au chapitre III, *Représentations de soi* et *représentations de l'autre* deviendront pour nous des définitions opérationnelles. Ensuite, ces définitions seront reprises dans une série de considérations et schémas qui visent à situer notre méthodologie par rapport aux théories précédemment envisagées, ainsi qu'à expliciter ses limitations et possibilités. Le chapitre IV décrit la manière dont nous concevons la méthodologie des récits de vie pour la présente recherche, et propose les catégories d'analyse.

La troisième partie de notre travail présente une version résumée de six récits de vie de migrants belges et brésiliens, suivis de leurs analyses respectives. Ensuite, nous comparons ces diverses analyses, et nous tenterons de proposer une synthèse interprétative de la totalité de nos considérations.

Dans les annexes de notre travail, le lecteur trouvera les extraits du discours des narrateurs cités dans la version résumée des récits de vie, tels qu'ils étaient dans leur transcription originale, avant leur traduction. Il pourra y trouver de même, en langue étrangère, les citations que nous avons traduites en français. Dans le corps de notre travail, à chaque extrait de discours et à chaque citation que nous avons traduits, nous attribuons un chiffre qui renvoie, dans les annexes, au texte correspondant écrit en langue originale.

Première partie

Chapitre I - Éléments théoriques pour la compréhension de la situation de l'étranger

> « Étrangement, l'étranger nous habite: il est la face cachée de notre identité, l'espace qui ruine notre demeure, le temps où s'abîment l'entente et la sympathie. De le reconnaître en nous, nous nous épargnons de le détester en lui-même. » (Kristeva, 1988, p. 9).

L'expérience de celui qui entreprend une migration est celle de se faire un étranger. Cela implique l'établissement d'une multitude de relations avec des individus qui lui sont aussi étrangers comme il est étranger à leurs yeux. Dans chaque rencontre du quotidien, le défi se pose de comprendre et de se faire comprendre, ce qui camoufle une question qui nous paraît encore plus importante au niveau identitaire : la possibilité de se voir reconnu en tant qu'être humain et de se trouver une place légitime au sein de la collectivité environnante. Se voyant être vu en étranger, en être singulier, exotique ou peut-être menaçant, le migrant se trouve dans un voyage où les repères pour construire de représentations de soi-même changent. Le miroir change, l'accoutumance avec la nouvelle image renvoyée pourrait inviter la personne du migrant à se représenter autrement.

Avertissement

Au cours de notre travail, nous allons réfléchir sur ce que nous appellerons les représentations de soi (les caractéristiques attribuées à soi-même) et les représentations de l'autre (les caractéristiques attribuées aux Brésiliens, aux Belges, au Brésil et à la Belgique) qui pourraient être dégagées de récits de vie de migrants belges et brésiliens. Afin d'accomplir nos objectifs qui

seront ensuite mieux explicités, il nous faudra avant tout choisir un cadre théorique qui servira de support pour la construction d'un modèle conceptuel, lequel constituera un encadrement pour nos analyses et interprétations.

Nous avons choisi la psychanalyse freudienne comme notre principal repère théorique. Dans le premier chapitre, nous faisons référence à certains concepts freudiens que nous considérons comme un support important pour comprendre la thématique abordée. Nous présenterons également les idées d'autres psychanalystes qui ont écrit au sujet des implications psychiques liées typiquement à l'expérience d'une migration. D'autres psychanalystes encore sont également cités, malgré qu'ils ne parlent pas de migration, parce que les contenus abordés, applicables paraît-il à tout être humain dans certaines circonstances, pourraient aussi aider à comprendre le vécu d'un migrant. Nous citons encore des auteurs en sciences sociales dont nous exposons ici les idées à cause de leur proximité avec le thème général de ce chapitre.

Ceci n'est pas une thèse en psychanalyse. Quand nous regardons le fameux tableau de Magritte, nous sommes saisis par la sensation de l'existence d'une incohérence. Nous voyons une pipe suivie d'un message qui contredit son existence : 'Ceci n'est pas une pipe'. Malgré l'apparente contradiction, le message est pourtant vrai : cela n'est pas une pipe, mais une image qui représente une pipe absente du tableau. Pareillement, notre travail fait allusion à la psychanalyse, en emprunte une vision du monde, de l'individu et de la société, mais ne se propose pas comme un travail psychanalytique. Il s'agît d'une thèse en psychologie qui se sert d'une méthodologie de récits de vie de recherche pour écouter certaines dimensions du discours des interviewés à la lumière des théories qui avaient servi pour bâtir un modèle compréhensif. Ce modèle a pour mission de rendre visible la spécificité du regard que nous jetons sur l'individu ainsi que sur son discours, ce qui les place non pas n'importe où, mais là où nous avons choisi de les situer : dans un monde où l'Inconscient est présent. Notre choix nous met dans une position difficile, nous l'assumons. Nous avons néanmoins l'impression que nos réflexions aboutirent à un minimum d' équilibre qui justifie et sous-tend la légitimité de notre architecture hybride.

La psychanalyse freudienne et l'étranger

- Le choix de concepts freudiens

> 'Le jeune Freud, marginalisé dans son monde médical et se trouvant ainsi à la lisière du parapluie [paradigme] régnant, était bien placé pour se rendre compte que le temps semblait changer. Traité de fou au début, il a réussi à convaincre tout le monde ou presque, de troquer leur parapluie mesmérien contre le parasol psychanalytique qu'il proposait. Depuis lors, les concepts et les codes de la psychanalyse font foi et loi, qui suis-je pour insinuer que le temps pourrait changer de nouveau ?' (Singleton, 1998, p. 116)

Ce qu'on appelle 'la psychanalyse' est un champ de connaissances fondé par Sigmund Freud, mais qui n'a pas suivi linéairement ce que son maître avait proposé pendant ses dizaines d'années de production écrite. Freud lui-même avait plusieurs fois changé d'importantes dimensions de sa théorie. La notion d'Inconscient, essentielle en psychanalyse, y survivait.

Jean Florence (1984) explore divers aspects de la théorie freudienne en ce qui concerne l'identification. Il organise la théorie freudienne en trois moments :

- Freud I : Théorie caractérisée par l'opposition entre le système Inconscient et le système Préconscient/Conscient;

- Freud II : Théorie qui incorpore des considérations sur le narcissisme. L'opposition se fait entre les diverses instances de la deuxième topique, aussi bien qu'entre les pulsions de conservation et les pulsions libidinales.

- Freud III : Théorie qui introduit le combat entre la pulsion de mort (Thanatos) et la pulsion de vie (Éros).

Florence distingue les termes *identification* et *identité*. Le premier, suggérant un processus toujours en mouvement, serait plus approprié aux considérations psychanalytiques. Le terme *identité* fait penser à quelque chose d'achevé. L'être humain, malgré et même à travers ses répétitions, est toujours mouvement.

Considérons que la psychanalyse commence véritablement à partir du moment où Freud abandonne la méthode cathartique (laquelle avait été utilisée une seule fois par Breuer, selon Mannoni, 1968), avec l'introduction de la méthode de l'association libre. Nous aurions pas mal de difficulté à choisir entre les divers moments de la théorie freudienne celui qui serait le plus fructueux pour notre travail.

Si nous considérions que l'œuvre freudienne avait subi une évolution linéaire où les dernières considérations seraient les plus justes, effaçant et remplaçant complètement les considérations antérieures, il faudrait peut-être seulement bâtir notre travail dans le contexte de la théorisation de la lutte constante entre les pulsions de mort et les pulsions de vie. Mais nous ne sommes pas d'avis que la théorie freudienne est linéaire. Certains concepts avaient disparu pendant plusieurs années de son œuvre, pour ensuite réapparaître dans une discussion où ils reviennent à la surface.

Nous optons de choisir dans l'œuvre freudienne certains concepts et textes pouvant servir de point de départ pour jeter une lumière sur la question du migrant. Nous ne nous attacherons pas spécialement à l'un ou l'autre moment de l'évolution de la théorie freudienne. Avant tout, ce qui nous intéresse c'est la proposition que l'individu humain est en fait un être divisé, et que cette division est structurante chez chaque individu. C'est à partir de cette structuration que se construisent tous les mondes possibles, avec tous les objets et entités qui les habitent. Entre autres, soi-même, les concitoyens et les étrangers font partie de tout monde créé.

Garcia-Roza (1991, 1995, 2000) affirme que Freud n'aurait jamais véritablement abandonné un concept quand il en introduisait un autre. Il n'opérait pas d'abandon, mais plutôt une ouverture de nouveaux champs d'investigation qui n'excluaient pas nécessairement un retour éventuel sur un concept antérieur.

Nous voyons par exemple que ce qu'on appelle la 'Première Topique' freudienne, qui oppose l'Inconscient au système Conscient/Préconscient, ne semble pas entrer en choc direct avec

aucun des remaniements ultérieurs de la métapsychologie. La division de l'individu humain normal en deux dimensions, l'une consciente et l'autre inconsciente, joue un rôle capital dans tous les écrits psychanalytiques freudiens.

Le conscient et l'inconscient ont été élevés par Freud au degré de substantifs dans ce qu'on appelle sa Première Topique. Les considérations sur le Narcissisme, présente dans la théorisation des conflits entre les instances psychiques de la Deuxième Topique (le Moi, le Ça et le Surmoi), n'a pas effacé les premières intuitions freudiennes sur l'existence d'une division de l'humain maintenue à force de refoulement. Les mots '*conscient'* et '*inconscient'* sont utilisés parfois comme adjectifs, parfois comme substantifs.

Nous n'avons pas l'intention ni la possibilité de passer en revue l'évolution de la théorie freudienne. Si nous avons effleuré cette question, c'est parce que nous voulons mieux préciser le choix que nous avons fait quant à la manière de nous servir de certains concepts freudiens.

Il y a un certain nombre de couples conceptuels en opposition les uns aux autres dans la théorie freudienne. Garcia-Roza (ibid.) affirme que Freud aurait éprouvé la nécessité de toujours avoir deux dimensions en opposition, comme si cela pouvait constituer un moteur pour ses réflexions.

Nous pensons être d'actualité ce que Freud avait affirmé, et qui constitue un champ de construction de réalité qui conçoit l'être humain en tant que divisé. Chez Freud, la dimension inconsciente de l'être humain est active et participe à la construction du monde de et par chaque individu.

- Totem et tabou : La culture, le tabou et le refoulé

> 'Si tous les psychanalystes dressaient une liste complète de toutes les pulsions et de tous les désirs et fantasmes mis au jour en milieu clinique, cette liste correspondrait point par point à une liste de toutes les croyances et de tous les procédés culturels connus, établie par les ethnologues.' (Devereux, 1985, p. 93)

Dans 'Totem et Tabou'(1998), Freud nous offre une hypothèse qui cherche à expliquer un processus qui aurait donné l'occasion à la collectivité humaine de passer d'une 'psychologie collective' à une 'psychologie individuelle'. Nous y trouvons la très controversée hypothèse freudienne d'un parricide au sein d'un groupe primitif qui aurait acquis une valeur d'événement fondateur pour toute la postérité humaine. Nous sommes intéressés par certaines considérations sur le tabou qui précèdent cette hypothèse.

Dans le même texte freudienne, nous pouvons souligner l'existence d'une opposition entre:

- L'homme primitif et l'homme civilisé ;
- Le conscient et le refoulé ;
- Le tabou et ce qui est autorisé culturellement.

Pour Freud, qui va chercher l'appui de certaines informations dans les textes d'une ethnologie encore naissante, le 'tabou' fait partie d'une étape de l'évolution humaine antérieure au moment à partir duquel l'être humain a commencé à intérioriser les règles sociales. Un être 'primitif' aurait besoin d'une contrainte extérieure pour s'abstenir de certains actes culturellement défendus. L'homme 'civilisé', par contre, aurait subi une espèce d'introjection de ces règles culturelles. Le tabou se trouverait ainsi à mi-chemin entre un état plus ancien où la force ferait loi, et un état actuel où les injonctions sociales sont l'objet d'introjection, et participent de la structuration de chaque individu.

La manière dont Freud décrit la relation des ‘primitifs’ avec leurs tabous nous convaincre qu’il s’agirait d’une relation fortement marquée par l’angoisse. Le tabou est un objet interdit, chargé d’une connotation mystérieuse et effrayante. Cette qualité du tabou pourrait nous suggérer qu’il occupe une place semblable à celle qui sera occupée par la suite par le refoulé, et d’une certaine façon par l’étranger en tant qu’écran de projection de contenus refoulés, sources d’angoisse. Pareillement à la relation du primitif avec un objet tabou, pour l’homme moderne la possibilité d’un retour du refoulé est aussi angoissante. La relation d’un autochtone avec un étranger pourrait devenir angoissante, dans la mesure où cet étranger devient pour lui un écran de projection de certains contenus de sa propre dynamique inconsciente. Il nous semble ainsi que le tabou, le refoulé et l’étranger occupent dans le psychisme humain une place semblable : celle d’objet effrayant, de source d’angoisse.

Selon Freud, les relations intra-groupales seraient d’abord gérées par la violence ; ensuite, par le tabou ; et finalement par l’introjection de règles sociales, ce qui n’exclut pas la possibilité d’existence d’un contrôle externe. Il s’agit de manières de régler les relations entre individus en même temps semblables et différents.

Au moment où les relations humaines étaient réglées par la violence, le père primitif faisait loi, constituant la seule autorité. Il était le seul à avoir droit à la jouissance, il n’y aurait pas de semblable à lui. Les femmes sont des semblables entre elles ; les mâles repoussés hors de la communauté seraient semblables entre eux.

Lors du mouvement de passage de ce ‘premier’ état de choses vers la logique du tabou, ces mâles exclus voudraient tous occuper la place du père jouissant disparu, c’est-à-dire, devenir plus que semblables, devenir chacun ce père. L’impossibilité de réaliser cette aspiration est due à la menace d’instauration d’un fratricide sans fin. Conscients de ce danger, les frères survivants établissent un pacte et un nouvel ordre, restructurant leurs relations ainsi que leur société. Ils acceptent tous d’observer certains interdits qui prennent corps dans les pratiques et les objets tabous. En acceptant d’observer ces interdictions, ils ne risquent plus d’être chacun d’eux exclus du partage social. La menace de l’exclusion est rejetée de leurs personnes vers les pratiques et les objets tabous.

Pour Freud, au cours de l’évolution sociale et psychique humaine, la logique du tabou s’efface en faveur de l’internalisation structurante des règles sociales. C’est comme si la vigilance de la

communauté, qui veillait sur l'observance individuelle des tabous, était devenue une dynamique interne de chaque individu humain moderne. Au moment où une partie du psychisme humain veille sur l'observance d'interdits, le contrôle s'étend à une région plus vaste qu'auparavant. Certaines pensées, certains sentiments intimes deviennent tabous inavouables, et même la possibilité de les repérer s'efface sous le poids structurant des interdits devenus internes. Une partie de chaque individu devient tabou pour lui-même, devient étrangère à lui-même. Néanmoins, cette partie de soi-même bannie de la communauté de ce qui peut être conscient, ne devient pas moins active à cause de cette exclusion. Empêché de reconnaître en soi ce qu'il ne peut pas voir à force d'interdits acquis dans des relations sociales structurantes, chaque individu risque de projeter cette étrangeté sur un autre. C'est de quoi parle Freud dans 'L'inquiétante étrangeté' (1985).

- Le narcissisme et l'étranger

Le texte freudien 'Pour introduire le narcissisme' (1999) nous prépare à la considération de certains aspects de 'Psychologie de Masse et Analyse du Moi' (1991). Revoir ces textes pourrait nous aider à comprendre l'implication des instances idéales lors de la rencontre entre un autochtone et un étranger, ou entre un migrant et une communauté d'abord étrangère pour lui.

Le Moi n'existe pas depuis la naissance, chez chaque individu humain. Le chemin de l'ontogenèse psychosexuelle passe par l'existence de pulsions partielles et aboutit à une organisation psychique où la totalité des contenus n'est pas accessible à la conscience.

Freud pose l'idée que le narcissisme ne devrait pas nécessairement être rangé à coté de la perversion, mais qu'il participe à la normalité humaine. L'amour objectal et l'amour narcissique sont concourants. Dans une relation amoureuse, par exemple, le Moi peut être désinvesti en faveur de l'investissement d'un objet qui acquiert par ce biais une perfection que cet objet ne possède pas en réalité : il se produit une surévaluation de l'autre aux dépens de l'amour de soi.

Un individu pourrait aimer ses objets selon une modalité narcissique (ce qu'elle est ou qu'elle était ; ou ce qu'elle voudrait être ; ou une partie d'elle-même) ou de manière anaclitique (aimer celle qui l'avait nourri ou celui qui l'avait protégé). Aimer quelqu'un ou quelque chose serait en ligne générale une réédition de l'amour de soi ou de l'amour pour ses parents.

Aimer nos enfants, ce serait d'une certaine façon aimer nous-mêmes, parce que nous sommes censés projeter sur eux une idée et un sentiment de perfection de soi par nous abandonnés dans une étape surmontée de notre développement psychosexuel.

La formation d'un idéal serait le facteur qui conditionne le refoulement. Les aspirations pulsionnelles qui ne sont pas conformes aux normes culturelles et à la morale (devenues plus tard pour Freud des composants du Surmoi) auraient le sort d'être refoulées. La conscience morale serait une personnification d'abord des parents, et ensuite de la société.

> 'Être à nouveau, comme dans l'enfance, et également en ce qui concerne les tendances sexuelles, son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme.' (Freud, 1999, *Pour Introduire le Narcissisme*, p. 105)

> 'De l'idéal du moi une voie importante conduit à la compréhension de la psychologie collective. Outre son coté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation.' (*Ibid*., p. 105)

Freud allait dans le sens de la production d'une connaissance nouvelle, encore inachevée. Certains des termes utilisés ont connu une évolution ultérieure dans l'œuvre freudienne. C'est le cas par exemple pour le terme traduit en français par 'Idéal du Moi'.

Selon Laplanche et Pontalis (1998), Freud aurait crée le terme d'*Idealich*, lequel est présent dans 'Pour introduire le narcissisme' et dans 'Le moi et le ça'. L'existence du terme Surmoi dans 'Le Moi et le Ça' n'aurait pas effacé celui d'Idéal du Moi. Certains psychanalystes voient une différence entre 'Moi Idéal' et 'Idéal du Moi' : le premier se réfère à un idéal de toute-puissance narcissique selon le modèle du narcissisme infantile ; le deuxième constituerait un modèle pour le sujet, auquel il cherche à se conformer.

Ce qu'il nous paraît important d'observer c'est le fait que chaque individu est censé passer par un moment de toute puissance narcissique, pour ensuite se voir mesuré et surveillé quant à sa valeur propre, ainsi que ses attitudes et ses pensées, mises en relation avec une constellation idéale qui lui sert de modèle. Le narcissisme, l'amour de soi, est normal et essentiel. Les individus adultes et normaux ne peuvent plus se contenter librement de soi comme c'était le cas lors de leur narcissisme primaire. L'amour de soi est dorénavant conditionné, inscrit dans un

circuit où les instances idéales fonctionnent comme médiatrices dans la quête improbable, sinon impossible, de faire coïncider le Moi avec l'Idéal du Moi.

- Les instances idéales et la culture

Les instances idéales se construisent non pas à partir du rien, ni seulement à partir d'une relation amoureuse triangulaire, isolée de toute relation avec une communauté humaine plus large. La culture où se trouvent immergées toute individualité et toute relation humaine fournit des repères et des contenus pour la structuration de chaque individualité. La culture n'est pas qu'un habitat externe ; devenue interne, elle traverse l'individualité, conditionnant les possibilités d'être. Elle participe aussi à la construction des instances idéales chez chaque individu.

Nous pouvons nous attendre à ce que chaque environnement culturel particulier donne l'occasion pour l'apparition d'une constellation idéale qui lui soit propre, peut-être même unique. Deux individus venus de deux environnements culturels différents auraient leurs êtres structurés à partir de différents repères, lesquels conditionnent les possibilités d'être véhiculées par la culture de leurs communautés d'origine respectives. Ils sont différents l'un de l'autre pas seulement par rapport à leurs individualités, à leurs idiosyncrasies, mais aussi quant aux idéaux qui leur ont servi de repère pour leur structuration, et pour la création du monde propre à chacun d'eux. La rencontre de deux individus sortis de deux univers culturels différents pourrait leur dévoiler leur étrangeté, malgré leur appartenance commune au genre humain.

Quand nous pensons à la situation d'un étranger, donc de quelqu'un qui se trouve sur une terre étrangère pour lui, nous pouvons prévoir sans beaucoup de difficulté qu'il aurait toutes les chances de rencontrer dans la société humaine qui habite cet environnement, des valeurs qui ne coïncident pas avec celles de son milieu culturel d'origine. Le fait que cette différence existe ne veut pas nécessairement dire que cette rencontre ne causera que des difficultés à cet individu qui se trouve étranger en terre étrangère. J'ai entendu le récit d'une jeune fille considérée obèse en France qui lors d'un voyage au Togo avait découvert qu'elle était belle. Pendant ce voyage, elle était accompagnée de 'jolies filles minces', mais on ne regardait qu'elle. Elle est rentrée très heureuse en France.

Néanmoins, il arrive que la rencontre entre individus venus d'univers culturels étrangers pose de problèmes. Nous avons vu que pour Freud, d'abord les parents, et ensuite la société participent à la formation des instances idéales chez chaque individu. Il faut souligner qu'il s'agit toujours d'une société particulière qui possède des caractéristiques précises à un moment donné de son histoire. Une société diffère d'une autre ; et une même société change au cours du temps.

Chez les individus d'une société donnée, les instances idéales se forment sous l'influence des valeurs de cette société. La formation de ces instances idéales dépend aussi de la sous-culture que cet individu va intégrer, des rôles qu'il va y jouer. Elle dépendra aussi de la place qui lui est réservée dans sa famille, de la place qu'il désirait y occuper. Elle dépendra encore de la façon dont il construit sa réalité, et encore des constructions fantasmatiques qui se trouvent impliquées dans cette construction. Elle dépendra enfin de son niveau socioculturel, de sa relation avec son appartenance de classe, une dimension qui a été explorée par le sociologue Vincent de Gaulejac (1999).

La participation et l'importance des valeurs sociales dans la formation des instances idéales chez un individu dépendrait également de la typologie psychique : une règle sociale n'aurait pas la même valeur pour un 'pervers' que pour un 'névrosé'. Il faut en outre penser au rôle que joue l'imprévisibilité dans la structuration et l'avènement de chaque individu né dans chaque société, de manière à ne pas songer à une séquence causale mécanique et univoque, avec des résultats qui seraient prévisibles par une science suffisamment équipée.

Dans une même société, les valeurs socialement existantes ne constituent pas un champ homogène. Nous pouvons nous attendre à une certaine ambiguïté, à l'existence de valeurs et de modèles antagoniques dans un même milieu social. De toute façon, certaines valeurs seraient collectivement chargées d'une importance plus grande que d'autres, et leur observance sensibiliserait plus les individus qui composent une certaine culture ou une sous-culture.

Le sociologue Manuel Castells (1999) affirme que le mode de vie actuel impose une fragmentation de l'individu en diverses identités qui doivent être assumées selon le contexte relationnel vécu à chaque moment. Cette proposition n'implique pas nécessairement l'existence d'un éclatement structurel psychique des individus des sociétés actuelles si complexes. Néanmoins, le rôle qu'un individu doit assumer par rapport à chaque situation sociale spécifique implique une constellation particulière de valeurs et de modèles à observer.

Les arguments de cet auteur pourraient nous tenter d'affirmer que la mobilité est la règle générale d'aujourd'hui, et que par conséquent tous les citoyens de tous les pays seraient mis devant le défi d'affronter des normes qui se succèdent constamment les unes aux autres selon chaque moment vécu. À la limite, il n'y aurait pas de spécificité pour la situation d'un individu qui se fait étranger, qui se fait migrant, parce que la nécessité de s'adapter à des rôles différents et successifs est un défi qui se présente à tout individu contemporain.

Nous pensons néanmoins que le vécu d'une migration, que le déplacement d'un milieu socioculturel situé dans un pays donné vers un autre pays, est l'occasion pour la personne du migrant d'expérimenter un important changement de repères cognitifs et affectifs. Les modèles et les valeurs qui circulent socialement fonctionnent aussi comme des repères pour que chaque individu puisse se construire son monde et s'y situer, pour qu'il puisse s'identifier. Le champ des modèles et valeurs du pays d'origine d'un migrant se trouve aussi distants de ceux du pays où il va habiter, que sont distantes les histoires et dynamiques sociales respectives de ces deux pays.

Quand nous parlons de repères cognitifs et affectifs, il ne s'agirait pas que de règles et de modèles explicitement formulés, dont chaque individu serait conscient. Il y a des règles et des paramètres de conduite qui agissent sans être formulés, et ils sont peut-être les gardiens des plus grandes interdictions. L'objet de certaines règles serait d'une telle gravité, que même la règle ne trouve pas d'espace dans la communication humaine pour être formulée. C'est pareil à la situation de celui qui enterre un secret fermé à clé, déguise sa localisation et brûle la carte du trésor. C'est peut-être le vide laissé par un non-dit, ou le malaise qui le suit qui va suggérer l'existence d'une règle qui ne se formule pas.

Plus tard nous allons considérer certaines affirmations de Devereux (1977) qui parle de la relation entre le processus du refoulement et les particularités de chaque culture.

Les instances idéales participent chez chaque individu à la construction de ce que nous nous allons nommer représentations de soi et représentations de l'autre. Les règles et les modèles intériorisés prescrivent ce qui serait acceptable ou non dans la façon d'être ou de concevoir les objets et le monde où ils se situent. Un croyant qui conçoit un dieu tout puissant toujours prêt à punir ses déviances, un dieu qui existait socialement avant lui, aurait toute difficulté à se débarrasser de l'avis attribué à ce dieu au moment de se représenter ou de représenter un autre.

D'une manière moins dramatique, tout individu humain construit les représentations de son monde et de soi en relation avec les instances idéales intériorisées. Le choc entre deux individus étrangers est aussi le choc entre deux mondes bâtis différemment, entre deux êtres structurés chacun en relation avec un univers spécifique qui prescrit ses propres valeurs.

- L'inquiétante étrangeté, et l'inquiétant étranger

De tous les textes freudiens que nous avons consultés, celui qui nous attire le plus notre attention est sans doute 'L'inquiétante étrangeté' (1985). Nous pouvons dégager un certain nombre de paires en opposition qui apparaissent dans ce texte:

- L'opposition entre l'Inconscient et le Conscient ;
- L'opposition entre ce qui a été surmonté, et ce qui a été refoulé pendant le développement psychosexuel ;
- L'opposition entre la réalité et la fantaisie ;
- L'opposition entre l'autochtone et l'étranger.

Prenant en considération le texte freudien, il nous faut concevoir que lors d'une rencontre d'un individu avec un étranger, toutes ces dimensions seraient présentes. Un migrant est un étranger pour les habitants du pays où il s'installe ; par contre, tous ces habitants sont des étrangers pour lui. À cause de cet apparent parallélisme, nous espérons que les réflexions freudiennes pourront nous aider à nous préparer à comprendre la situation d'un migrant.

Dans 'L'inquiétante étrangeté' (1985) Freud affirme que certains contenus refoulés chez un individu pourraient être projetés sur la personne d'un autre, un étranger par exemple. Comme conséquence, aux yeux de cet individu, l'étranger acquiert un caractère angoissant, éveillant un sentiment bizarre de quelque chose qui est à la fois familier et inconnu.

Freud distingue ce qui aurait été refoulé de ce qui aurait été surmonté par rapport au pouvoir d'éveiller un sentiment d'inquiétante étrangeté. Les contenus refoulés paraissent être la grande source d'un tel sentiment qui peut être projeté sur la personne de l'étranger. Afin d'illustrer ses raisonnements, Freud avait choisi parmi les œuvres littéraires fantastiques le conte 'l'Homme aux Sables' de Hoffmann.

Le texte freudien, aussi bien que celui de Hoffmann, a été exhaustivement étudié par divers auteurs au fil des années, de sorte que nous allons nous abstenir d'en faire une analyse détaillée. Nous voudrions par contre mettre en évidence certains éléments. Ce n'était peut-être pas par hasard que Freud avait choisi un conte où un personnage clef, Coppola, était un étranger devenu une source importante d'angoisse pour le protagoniste.

Cette petite histoire paraît être censée capable d'éveiller un sentiment d'inquiétante étrangeté chez le lecteur. En tout cas, elle présente une situation où le protagoniste paraît l'avoir ressenti. Devant l'étranger Coppola, Natanaël semble se sentir menacé par la possibilité d'un retour du refoulé. Il trouve chez l'étranger un écran pour la projection de ses contenus inconscients, dont l'apparition imminente est source d'angoisse. Il déplace sur la figure de l'étranger toute l'horreur qu'il devrait ressentir par rapport à ce qui se trouve en lui-même, et qui pourtant est étranger à lui-même.

Chez Natanaël, le personnage Coppelius était lié à un univers d'angoisses infantiles. Ces angoisses remontent aux épisodes de visite d'un être mystérieux pendant son enfance. Selon la bonne, c'était 'l'homme aux sables', un être méprisable qui arrache les yeux aux enfants pour les donner à manger à son horrible progéniture. En réalité il s'agissait de Coppelius, un avocat des relations de son père, avec qui il menait certaines expériences qui font penser à l'alchimie. Suite à un accident lors de ces expériences, le père de Natanaël est mort, et Coppelius disparaît.

Beaucoup plus tard, alors que Natanaël faisait des études supérieures dans une ville éloignée de la sienne (donc à l'étranger), il reçoit la visite d'un marchand ambulant italien (un étranger), Coppola. Ce marchand vend des lorgnettes, des objets d'optique, instruments qui visent à changer la façon de voir le monde.

Par une série incroyable de circonstances et de coïncidences, Natanaël voit à travers l'une de ces lorgnettes une 'jeune fille' dont il tombe amoureux. Elle est réputée la fille du professeur Spalanzani, mais en vérité elle n'est qu'un automate. Le comble des coïncidences se produit au moment où Natanaël voit, horrifié, une lutte pour la possession de l'automate entre le professeur, qui aurait construit les mécanismes, et le marchand, qui aurait fournit les yeux. La fantaisie est démasquée, et la réalité montre une poupée en bois. L'étudiant Natanaël tombe dans un état

délirant dans cette circonstance violente où le voile de la fantaisie est déchiré, et la femme aimée devient une poupée en bois.

Par la suite, Natanaël est apparemment guéri de ses épisodes fous amoureux et délirants. En compagnie de son 'vrai' amour, d'une fille réelle, il se promène, ils montent une tour. Natanaël tombe encore une fois dans un état délirant au moment où il voit le retour de Coppelius à travers la lorgnette achetée au marchand Coppola. Natanaël se jette de la tour et meurt.

L'étranger qui dans ce conte éveille du soupçon, de l'angoisse, de l'horreur et de l'inquiétante étrangeté n'est pas n'importe quel étranger. Il a des traits familiers pourtant angoissants. Coppola est pour Natanaël un représentant de quelque chose qu'il avait vécu auparavant, de contenus très pénibles qu'il avait refoulé.

- Le familier angoissant

Freud discute longuement sur les diverses acceptions des mots allemands '*heimlich'* (familier) et '*unheimlich'* (non-familier, inquiétant, lugubre). Il n'y a pas de traduction exacte en français qui pourrait rendre le couple d'opposés *heimlich/unheimlich*. De façon qui paraît étonnante, Freud démontre que '*heimlich'* pouvait dans certaines situations linguistiques accéder à la même signification que '*unheimlich'* : à ce moment, le familier et l'intime coïncident avec l'étranger source d'angoisse.

> '... nous comprenons que l'usage de la langue fasse passer le *Heimlich* en son contraire, *le Unheimlich*, puisque cet *Unheimlich* n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose qui est pour la vie psychique familier de tout temps, et qui ne lui a est devenu étranger que par le processus du refoulement.' (Freud, L'inquiétante étrangeté, 1985).

Selon Freud, le sentiment d'inquiétante étrangeté pourrait se trouver en relation avec certaines angoisses infantiles telles que l'angoisse de castration. Dans le conte de Hoffmann, elle trouve une expression dans la séquence d'obstacles qui empêchent la possibilité d'union amoureuse du protagoniste. La peur de perdre les yeux serait aussi une expression de l'angoisse de castration[4].

[4] Nous voudrions mettre en évidence le fait que la vision tout comme le pénis jouent un rôle dans l'établissement de liens dans les relations humaines. Le pénis, comme Freud avait suggéré, se trouve lié à la possibilité d'union sensuelle entre un homme et une femme. La vision, nous voudrions l'affirmer, peut aussi mettre en relation une personne à l'autre, même si elles ne se touchent pas. Peut-être que nous pourrions partir de la relation établie par

Freud refuse l'argument que le doute intellectuel sur la nature de l'autre (s'il est ou non un être humain) pourrait aussi éveiller un sentiment d'inquiétante étrangeté. Les contenus liés à ce qui n'aurait pas été refoulé, mais surmonté pendant le développement psychosexuel, seraient moins puissants quant à leur capacité d'éveiller un sentiment d'inquiétante étrangeté.

Aux yeux du protagoniste du conte de Hoffmann, l'étranger avait quelque chose de familier, mais qui n'était pas pour autant rassurant. Il était ressenti comme une source d'angoisse, d'inquiétante étrangeté. Son prénom, Coppola, rappelle celui de Coppelius, personnage associé chez Natanaël à des incidents anciens, lugubres et angoissants.

Pourquoi dans l'histoire fantastique qu'illustre le texte freudien, c'est un étranger, et non pas un concitoyen, qui est en mesure de remplir ce rôle angoissant ? C'est peut-être à cause de cette ambiguïté de l'étranger, qui paraît être un semblable jusqu'à ce que quelque chose dénonce son étrangeté. Il parle avec un autre accent, et pourtant il peut se faire comprendre dans une langue commune. Il a des conceptions de monde parfois diamétralement opposées à celles de son interlocuteur. L'étranger, paraît-il, est un sérieux candidat à éveiller chez un autochtone des angoisses anciennes liées à des contenus refoulés.

L'étranger est potentiellement inquiétant. Si la présence de l'étranger dérange, ce n'est pas seulement parce qu'il va envahir un marché de travail déjà saturé, ou parce qu'il va occuper des terres qui pourraient être occupées par un autochtone. La présence de l'étranger risque de sensibiliser celui qui entre en contact avec lui dans des dimensions psychiques assez archaïques, assez fondamentales, lesquelles ont à voir entre autres avec les possibilités d'être accepté par le groupe, d'être aimé, et, enfin, de pouvoir survivre. Un enfant dépend de l'amour de ses parents, et toute menace de perte de cet amour peut être ressentie par cet enfant comme une menace à sa survie. S'il est vrai que la psychologie de l'enfant laisse des traces dans la structuration de l'adulte, nous pouvons en dégager une meilleure compréhension de la menace fantasmée que pourrait représenter l'étranger.

Nous ne pensons pas que la relation avec l'étranger mène toujours aux mêmes résultats. Si c'était le cas, il faudrait s'attendre à plus d'hostilité et d'intolérance entre groupes ethniques que celles qui existent déjà. Si l'on constate quand même de la tolérance, c'est parce qu'il y a des individus

---

Freud entre l'inquiétant et l'angoisse devant la possibilité de perte d'un organe support d'amour sensuel pour lancer une hypothèse qui élargirait les 'causes' de l'angoisse à tout ce qui pourrait menacer une union désirée, dont l'angoisse de castration serait le prototype. Mais poursuivre un tel exploit ne fait pas partir de nos ambitions.

qui ont probablement trouvé - que ce soit au sein de leur culture, que ce soit en tant que production individuelle - des moyens pour assurer l'acceptation et la relation avec un semblable qui est un même temps un étranger.

Florence (1984) affirme que la violence humaine ne peut pas être éliminée : elle peut néanmoins être liée, signifiée, symbolisée. Par conséquent, afin de s'éviter la violence contre l'étranger, il faut un travail de symbolisation de ce différent qui est en même temps un semblable.

Les racines de la xénophobie paraissent avoir quelque chose en commun avec la dynamique des processus paranoïaques. Un individu qui fonctionne psychiquement sur le mode paranoïaque attribue à l'autre des parties de soi-même devenues étrangères et insupportables.

> 'Quant à la paranoïa, on y dit qu'elle démonte les identifications, qu'elle restaure les personnages aimés dans l'enfance, qu'elle scinde le moi en personnes étrangères.' (Florence, 1984, p. 11).

La singularité de l'étranger apparaît très souvent comme bizarrerie. En même temps différent et semblable, il peut devenir une source d'inquiétant étrangeté, il peut devenir '*unheimlich*'. Ce que son observateur cache de lui-même, il peut projeter sur la figure de l'étranger.

- L'étranger et l'angoisse de castration

Le contenu du texte choisi par Freud pour illustrer ses réflexions nous suggère la présence d'une problématique liée à l'angoisse de castration au moment de la rencontre avec un étranger. Dans le conte de Hoffmann, Coppola, l'étranger, est associé par le protagoniste Natanaël à certains contenus refoulés. Cet étranger gâchait l'amour, il empêchait les possibilités d'union sexuelle. Faudrait-il nous attendre à ce que toute relation avec un étranger éveillerait nécessairement une angoisse liée au complexe de castration ?

Dans le conte de Hoffmann, l'étranger se présente au protagoniste en tant qu'agent de rupture : rupture de la relation avec son père, rupture de l'amour avec sa fiancée, rupture de ses études et de sa santé mentale.

L' étranger Coppola vendait des 'yeux', des instruments d'optique. Natanaël l'associait à Coppelius, lequel dans un moment de délire de son enfance paraissait vouloir lui arracher ses yeux. Freud considère la peur de perdre les yeux comme un déplacement de l'angoisse de castration. Une lecture freudienne du conte nous amène à considérer que Natanaël aurait déplacé son angoisse de castration vers la peur que Coppelius ne lui arrache ses yeux.

Sans vouloir en faire loi, nous avons l'impression qu'un étranger a toutes les chances d'être ressenti comme agent de rupture. Tel un couteau aiguisé, sa présence introduit une différence, une séparation, là où il n' y avait auparavant que la relative homogénéité constituée par les membres d'une même collectivité.

Par conséquent, il n'est pas difficile d'imaginer que la présence de l'étranger pourrait éveiller chez les autochtones une angoisse de castration. La présence tranchante de l'étranger menace de couper la relation libidinale exclusive et relativement paisible que chaque autochtone pourrait fantasmer entretenir avec sa communauté nationale, support de son identité nationale et de son narcissisme. La relation entretenue entre l'individu et son identité nationale serait peut-être semblable à celle qui existe entre un petit enfant et sa mère.

L'individu et sa communauté, aussi bien que l'individu et son identité nationale, formeraient au niveau fantasmatique un couple pareil à celui qu'un enfant noue psychiquement avec sa maman qui le nourrit. L'étranger y prendrait peut-être une place semblable à celle du père en tant qu'agent de castration. Chaque individu psychiquement sain est censé avoir surmonté une relation fusionnelle avec sa mère en faveur de son intégrité narcissique, sous le poids de ce qui est ressenti comme menace de castration. Il y a des gains, mais aussi de la souffrance pendant ce processus de séparation. Probablement, la présence de l'étranger serait un élément capable de réactiver chez les autres certains éléments liés à leur complexe de castration, introduisant une perspective de souffrance psychique. Si l'étranger est un agent de castration, il faudrait s'attendre à ce que cette castration puisse engendrer de la santé ou de la pathologie. Nous sommes ici pourtant dans le champ de la spéculation, de la suggestion de possibilités qui devraient être vérifiées de préférence à travers la clinique psychanalytique.

Dans chaque société, il y a des valeurs qui circulent et qui servent de mesure pour valider ou invalider la manière dont les individus humains se produisent. Cela nous fait penser d'abord à un grand pacte effectué entre les individus et la collectivité. Néanmoins, pourrait-on vraiment parler

de pacte dans ce cas ? Un pacte implique la présence de deux individus ou entités consentantes. Est cela le cas ? Oui et non. Oui, parce que chaque individu accepte pour ainsi dire de se soumettre aux normes sociales qui imposent l'acceptation de certaines possibilités d'être au détriment d'autres. Non, parce que cela se joue plutôt au niveau inconscient. Participant de la structuration de chaque individu, ces valeurs et normes ne sont très souvent même pas nommées. L'étranger qui arrive est un individu bâti selon les valeurs d'une autre société. Il ne se conforme pas à la normalité du pays où il débarque.

Étant donné que nous parlons de l'interculturel, il faudrait encore nous demander si le complexe de castration freudien est universellement présent dans toutes cultures humaines. Selon Laplanche (1998), Freud et Lacan auraient proposé la castration comme un universel, encore plus que l'Oedipe. Néanmoins, la recherche ethnologique suggère que les mythes et les rituels de séparation possèdent une signification qui n'est pas univoque.

Si nous considérons que les mythes et rituels sont en étroite relation avec les modalités de structuration psychique existantes dans chaque culture où ils se produisent, nous pourrions aussi nous demander si l'entreprise psychanalytique ne serait qu'un simple point de vue parmi d'autres. Imposer un 'complexe de castration' dans la lecture d'une culture donnée étrangère à la psychanalyse, ne serait-ce pas de l'ethnocentrisme ? Il s'agit peut-être d'une limite qui ne peut pas être franchie, ou qui ne pourrait l'être que partiellement : nous ne pouvons parler de l'autre, semblable ou étranger, qu'à partir des modalités culturelles qui sont les nôtres, lesquelles traversent notre histoire et notre structuration psychique.

- L'étranger et la répétition névrotique

A ce moment, nous avons trouvé au moins deux raisons pour lesquelles l'étranger pourrait représenter une menace : parce qu'il possède à la fois des caractéristiques familières et étrangères, le faisant en quelque sorte un écran idéal pour la projection de contenus refoulés par celui qui l'observe ; et parce que sa présence introduit une différence tranchante qui pourrait réveiller l'angoisse de castration. Cela paraît avoir affaire avec la répétition névrotique.

Cette vision des choses nous semble être en harmonie avec les idées freudiennes sur le Complexe d'Oedipe et sur un Inconscient atemporel. Pour l'Inconscient, paraît-il, une histoire qui se

déroule selon un axe de temps linéaire n'existe pas. Les tout premiers personnages de cette histoire restent toujours en vie, entrent en relation avec les nouveaux arrivés. Nous posions la question si pour l'autochtone l'étranger pourrait se trouver à une place semblable à celle du père qui opère une coupure dans la relation souvent appelée fusionnelle entre l'enfant et sa mère. Au contraire d'un père qui occupe sa place légitime, l'étranger normalement n'a pas d'autorité sur l'autochtone, sauf si cela ne s'établit qu'au niveau fantasmatique. Pour le tout petit enfant, perdre l'amour de ses parents, c'est prendre le risque de mourir. Peut-être qu'un individu pourrait accorder de l'autorité à un étranger au sein d'une répétition névrotique, dans une relation transférentielle où l'étranger occuperait la place de personnes qui lui étaient importantes pendant son avènement en tant qu'être humain. Peut-être l'étranger pourrait-il plus facilement occuper une place d'autorité dans la vie relationnelle d'un autochtone s'il est réellement investi de l'autorité d'un poste, s'il est un chef d'usine ou diplomate par exemple.

Un adulte normal peut établir des relations qui se déroulent sous le signe de répétitions névrotiques. D'ailleurs, selon Freud, tout amour est la répétition d'un amour ancien, au moins au sens où cet amour ancien occupe la place d'un prototype. La relation d'un individu avec un étranger se fait sur deux champs à la fois : le champ fantasmatique, qui peut inscrire l'étranger dans une relation fortement marquée par la répétition ; et le champ de la réalité, qui conditionne toute rencontre, et qui parfois peut jouer en faveur de l'ouverture d'une relation moins teintée de répétition.

- L'identité nationale et l'idéal du moi

Dans le texte « Psychologie des masses et analyse du moi », Freud (1991) essaye de réduire la distance entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale. Pour lui, derrière le phénomène de la formation de masse, il n'y aurait pas d'autre force que la libido. Niant l'existence d'une pulsion sociale ou d'un instinct grégaire, Freud s'efforce de situer ses explications du social dans le contexte de sa théorie sexuelle.

Il n'est pas très difficile de comprendre les lignes générales de l'argumentation de Freud quant à la formation de collectivités organisées. D'abord, tout être humain est doté de libido, une force qui pousse à l'union. Les relations établies par un individu avec chaque objet peuvent avoir comme but l'acte sexuel, ou peuvent être inhibées quant à ce but sexuel. L'amitié est un exemple

de relation amoureuse inhibée quant à son but sexuel. Ce dernier type de liaison produit des relations plus durables, parce qu'il reste toujours une insatisfaction sexuelle qui fait que les individus se cherchent les uns les autres de manière plus fréquente que s'il avaient trouvé une satisfaction. Des motions 'tendres', inhibées quant à leur but sexuel, et des motions érotiques non-inhibées participent de la formation d'un couple stable.

Freud compare l'état amoureux, l'hypnose et la masse. Dans les trois situations, un objet prendrait la place de l'Idéal du Moi au sein d'une relation libidinale. Dans le cas de la masse, la figure du meneur substituerait plusieurs idéaux du moi à la fois, chez plusieurs individus, lesquels composent une collectivité. Il y a une espèce d'aliénation de l'Idéal du Moi de chaque membre du groupe dans la figure du leader. Il y a encore une identification réciproque des membres du groupe entre eux, se considérant alors comme semblables.

Dans cette espèce de ravissement du Moi, la figure du meneur pourrait être remplacée par une idée abstraite, comme par exemple l'idée de nation, ou encore par la haine envers un groupe ou institution. Cela pourrait nous aider à comprendre la dynamique du sentiment d'appartenance nationale : L'idée d'être 'Brésilien' ou d'être 'Belge' pourrait prendre la place de l'Idéal du Moi. Ce 'ravissement' du moi participerait aux enjeux identitaires des individus, et pourrait se faire selon différentes intensités.

> « Chaque individu est une partie constitutive de nombreuses masses, lié de nombreux côtés par identification, et il a édifié son idéal du moi selon les modèles les plus divers. Chaque individu a ainsi part à de nombreuses âmes de masse, celle de sa race, de la classe, de la communauté de croyance, de l'appartenance à un État, etc., et peut en plus de cela s'élever jusqu'à une parcelle d'autonomie et d'originalité. » (Freud, 1991, p. 68).

Chaque individu humain est le résultat d'une ontogenèse qui s'insère dans le contexte d'une phylogenèse et d'une évolution sociale. L'humain fonctionne selon la logique du désir, et non pas de l'instinct. Les pulsions sont peut-être ce qu'il y a de plus proche de l'instinctif chez l'être humain, et s'organisent à travers identifications et investissements d'objets. Avec le refoulement lié à la destruction du complexe d'Oedipe, un Idéal du Moi prend existence. Cet idéal est en quelque sorte un représentant des injonctions parentales et des parents eux-mêmes, et sera enrichi à travers les diverses expériences sociales de chaque individu. Freud affirme que lors de la formation d'une masse cet Idéal s'efface pour donner place à la figure du meneur. Le patriotisme, une forte identification nationale, pourrait se mettre à la place d'un meneur. Il paraît que l'individu se lie à l'idée de la patrie comme il l'avait été lié autrefois à ses parents. On

s'identifie à un autre. Cet autre pourrait s'appeler 'Brésilien', 'Belge' ou 'Allemand'. Pourtant, quand on s'identifie à un autre, on ne se voit pas en tant qu'autre: chaque individu se voit étant lui-même, en même temps qu'il s'identifie par rapport à une nationalité.

Prenant en considération ce que nous avions exploré par rapport à 'L'inquiétante étrangeté' (Freud, 1985), nous arrivons à la synthèse suivante : l'amour (au sens large freudien) est la force qui maintient l'union groupale ; l'étranger peut dans certaines circonstances devenir une source d'angoisse, dans la mesure où il devient un support de projection de contenus refoulés qui menacent de revenir ; pour les individus qui composent un groupe, l'étranger pourrait encore être ressenti comme une menace parce que sa présence met en question la validité d'une identification nationale selon les normes culturelles en vigueur ; ces normes prennent corps pour chaque individu du groupe dans la figure du meneur ou de l'idée de nation qui remplace son Idéal du Moi.

Dans une communauté constituée d'individus identifiés les uns aux autres dans une union maintenue aussi par l'identification à un leader ou à une idée substitutive de ce leader, le risque de perdre le lien avec cette collectivité signifie aussi une menace identitaire et narcissique.

Serge Moscovici (1981) a lui aussi écrit sur les foules. Il a commencé à étudier ce sujet en considérant un phénomène d'autrefois étudié par d'anciens auteurs, parmi eux Freud et Le Bon. Il aurait pourtant découvert qu'il ne s'agit pas que d'idées démodées issues d'une autre ère, mais que la foule a encore du sens aujourd'hui. Néanmoins, Moscovici considère que ces auteurs n'ont pas exploré ce thème jusqu'au bout.

Pour Moscovici, nous sommes à l'âge des foules. Les individus ont perdu l'appui qui existait auparavant de l'insertion au sein d'institutions traditionnelles telles que la famille, et n'ont guère accès à un statut social univoque. Faute de liens durables et significatifs entre les gens, la logique des masses domine, les individus se trouvent atomisés dans une foule anonyme.

Selon Freud (1991), une relation amoureuse concurrente pourrait briser la force qui unit un individu à un groupe social.

> « ... l'amour pour la femme rompt les liaisons de masse propres à la race, à la partition en nations et à l'organisation en classes de la société, et accomplit de ce fait des opérations culturellement importantes. » (*Ibid*., p. 81).

Les premières expériences psychiques et la rencontre avec l'étranger

La psychanalyse postule que les premières expériences psychiques vécues par un individu influenceront pendant toute sa vie la manière dont il va entrer en relation avec d'autres individus. Nous allons par la suite considérer quelques textes psychanalytiques qui parlent de certaines de ces expériences. Nous voudrions y trouver des éléments qui pourraient contribuer à la compréhension de la dynamique psychique de la rencontre entre un individu et un étranger.

- Winnicott : La menace du vide

Winnicott (1975) avait observé chez quelques-uns de ses patients un phénomène qu'il a nommé '*breakdown*', ce qui se traduit en français par crainte de l'effondrement. Cette crainte serait liée à une problématique de fond psychotique. Le sujet aurait vécu quelque chose dont il ne peut pas se souvenir, parce qu'elle s'est produite avant l'existence d'un Moi structuré. Afin de guérir, il faudrait à l'analysant réintégrer cette expérience dans le présent, de façon qu'il puisse s'en souvenir.

Un individu atteint d'une telle crainte aurait l'intuition qu'un 'vide' précédait son existence. Ce vide était là avant son avènement psychique, avec l'apparition d'un Moi structuré. Il se rend compte qu'il n'était pas là auparavant. La crainte de l'effondrement est celle de la disparition de soi.

À travers 'L'inquiétante étrangeté' (Freud, 1985), nous avons pu comprendre que l'étranger dérange parce qu'il est ressenti comme une menace d'un retour du refoulé, de ce que l'individu désire ignorer en soi, enfin d'une partie étrangère à soi-même. Les considérations de Winnicott (1975) sur la crainte de l'effondrement nous inspirent de proposer une raison supplémentaire probable pour qu'un individu soit troublé dans une relation avec un être à la fois étranger et familier: la différence de l'étranger prouve qu'il est possible d'être autrement, et par conséquent la présence de l'étranger témoignerait que l'être est le résultat d'une construction. Ce qui est

construit n'était pas là auparavant et peut un jour disparaître. La présence de l'étranger, pensons-nous, suggère la possibilité de la disparition de soi.

Pour Grinberg (1986), l'immigrant est menacé par la crainte de l'effondrement :

> ' La crainte de l'écroulement peut se manifester comme une peur de la mort ou une peur du vide. L'immigrant peut être amené à expérimenter cette peur de l'écroulement précisément lorsqu'il perçoit la perte de soutien dans le nouvel environnement, liée au danger d'une chute sans limites dans un état de désintégration.' (Ibid., 1986, p. 171)

- Lacan : Les complexes familiaux

> '… l'inconscient tend à confondre, et même à fusionner, les générations entre elles (grands-parents, parents et enfants) d'une part, et les alliés et les consanguins d'autre part.' (Devereux, 1985, p. 220)

Le Complexe de Sevrage

Selon Lacan, la famille est le véhicule premier pour la transmission culturelle et langagière[5]:

> "... la famille prévaut dans la première éducation, la répression des instincts, l'acquisition de la langue justement nommée maternelle." (Lacan, 1984, p. 13).

À un moment donné de son développement, l'enfant est confronté avec l'une de ses premières pertes: la perte du sein maternel, et par conséquent d'importants moments de contact physique avec sa mère. Cette coupure serait à l'origine d'une autre qui s'opère psychiquement. Il s'agit d'une séparation nécessaire pour que l'enfant puisse exister de manière autonome.

[5] La famille offre bien sûr le premier cadre pour que l'on puisse devenir humain. Pourtant, elle ne constitue pas un scénario sans conflit. Devereux (1985) nous avertit que l'hostilité est présente dejà au commencement d'une famille : selon lui, le rituel du mariage ne vise pas essentiellement à établir un lien entre un homme et une femme, ni à l'union de deux familles, mais plutôt à masquer l'hostilité née de la constatation de la perte d'une femme. Le mariage serait une 'cuisine infernale d'émotions contradictoires' (p. 233) . D'ailleurs, la psychanalyse explore plusieurs dimensions de conflit qui s'insèrent dans les relations familiales.

> "Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation du nourrissage, sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins du premier âge de l'homme; il représente la forme primordiale de l'imago maternelle." (Lacan, 1984, p. 25)

Fondateur des sentiments les plus archaïques de l'individu, le complexe du sevrage opère sous régulation culturelle. Comme résultat du complexe du sevrage et de cette séparation vécue par le bébé, il reste dans le psychisme la trace d'une relation interrompue, relation dont dépendait auparavant la survie du sujet. Cette trace est l'imago de la relation nourricière.

> "Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage" (Lacan, 1984, p. 35).

Devenir humain implique de passer par des transformations. Chaque moment de transition d'un stade de développement à un autre engendrerait la réactivation du prototype créé lors du premier sevrage.

Il nous semble que certains éléments liés au Complexe de Sevrage pourraient être activés quand un individu entreprend une migration. Cet individu va très probablement souffrir du changement d'environnement physique et social, parce que cet environnement lui sert de repère pour la construction de son monde et même pour la production des représentations de lui-même. Devant la perte de repères connus, le migrant est pour ainsi dire invité à vivre un nouveau sevrage, et à faire un deuil des représentations qu'il avait de soi-même.

Le Complexe d'Intrusion

Pour un enfant qui règne seul au sein de sa famille, l'arrivée d'un frère qui va mettre fin à son monopole de l'amour parental est un événement important. Ce frère est généralement perçu comme un rival qui bouleverse l'ordre familial jusqu'alors établi. S'il avait déjà un frère ou une sœur, cet arrivant menace la structure familiale antérieure où les cadets et les aînés trouvaient leurs places. Ces places accordaient un statut à chaque enfant dans la famille, de sorte que la question du partage de l'amour parental paraissait réglée.

Les parents traitent différemment chaque enfant selon son âge et selon sa capacité de réponse lors d'interactions. L'enfant aîné pourrait se sentir lésé devant la manière 'trop compréhensive' de ses parents dans leur relation avec l'enfant cadet. Logiquement, on pourrait s'attendre à ce

que l'enfant plus âgé soit capable de comprendre les raisons pour lesquelles il ne va pas recevoir de ses parents le même traitement dispensé à l'enfant plus jeune. Ce qui est en jeu, pourtant, c'est le partage de l'amour parental. Dans cette situation d'inégalité, l'enfant aîné pourrait régresser à un stade de développement antérieur, ce qui peut être interprété comme une demande d'amour. Pour les enfants, l'amour des adultes est un garant de leur survie, parce qu'ils dépendent de leurs parents en ce qui concerne leurs besoins fondamentaux.

Un frère ou une sœur qui naît se constitue en tant qu'un tiers qui se pose entre l'enfant et ses parents. Cet événement est tant aussi important pour l'enfant aîné pour son processus d'identification. Désormais, il est invité à reconnaître l'existence d'un autre, même si celui-ci lui gâche son plaisir en lui volant l'amour parental, se constituant ainsi en tant que rival. L'enfant aîné s'identifie au nouvel arrivant, y voyant un semblable, même s'il présente des particularités dues entre autres à la différence d'âge. En général, l'identification triomphe sur la rivalité, avec la reconnaissance de l'existence de l'autre en tant que semblable. Le puissant intérêt porté au rival, affirmé comme haine, comme négatif, pourrait être la négation d'une passion, la négation de l'investissement de cet objet récemment découvert. L'arrivant est un objet investi, dans une relation où se trouvent présentes les ambiguïtés propres aux relations objectales postulées par Freud.

> "Le moi se constitue en même temps que l'autrui dans le drame de la jalousie." (Lacan, 1984, p. 46)

Lacan (1984) évoque la jalousie infantile qui se réveille lors de l'arrivée au monde d'un nouveau frère, d'un autre qui viendrait déranger le paradis de l'exclusivité de l'amour et de l'attention des parents. Le vécu du sujet jaloux serait plutôt lié à une identification mentale qu'à une rivalité vitale.

> "L'image du frère non sevré n'attire une agression spéciale que parce qu'elle répète dans le sujet l'imago de la situation maternelle et avec elle le désir de la mort. Ce phénomène est secondaire à l'identification." (Lacan, 1984, p. 41).

Dans le cadre de la situation triangulaire établie entre l'enfant aîné, les parents et l'intrus qui vient d'arriver, l'aîné se trouve devant une alternative: soit il « retrouve l'objet maternel et va s'accrocher au refus du réel et à la destruction de l'autre », soit il « reconnaît l'autre avec lequel s'engage la lutte ou le contrat, bref il trouve à la fois l'autrui et l'objet socialisé. ». (Lacan, 1984, p.46)

L'étranger et les complexes familiaux

Un étranger est un différent, ce qui s'entend par son accent, par ses conceptions du monde, et qui parfois se voit par ses traits physionomiques. Ces signes de différence font de lui un être plus facilement aperçu comme envahisseur. Sa différence paraît impliquer l'impossibilité de son assimilation à l'ensemble de la collectivité autochtone.

Ce que nous lisons par rapport au Complexe d'Intrusion nous fait penser à la possibilité de sa réactivation lors de la rencontre entre un individu et un étranger. Très probablement, cet individu sera influencé par les traces de complexes infantiles lors de cette rencontre, et cette relation sera au moins en partie établie sous le signe de la répétition. On se trouve devant une alternative : le refus du réel qui pourrait se lier à un désir de destruction de l'autre ; ou la reconnaissance de l'autre étranger, ce qui pourrait aboutir à l'acceptation de cet autre. De Neuter (1998) voit la rencontre avec un étranger comme un moment où s'expriment les mêmes enjeux affectifs que dans la jalousie infantile.

Quand Lacan (1984) parle du complexe de sevrage, nous pensons qu'il nous fournit des repères pour apprécier la situation du migrant 'déraciné', de celui qui quitte sa 'mère patrie', qui change sa 'langue maternelle' pour une langue que nous pourrions qualifier de 'belle-mère'. Ces expressions font penser aux relations familiales, et ce n'est peut-être pas par coïncidence. Nous pensons que le vécu de la séparation de la patrie est l'occasion de la réactivation des traces d'une séparation plus ancienne, la séparation psychique de l'enfant par rapport à sa mère. Cette séparation est normale et nécessaire, mais ne se fait pas sans souffrance. Ainsi la séparation de la mère patrie, nécessaire suivant les circonstances, serait peut-être l'occasion d'une sorte de sevrage ou de castration qui rendrait un individu migrant ouvert à la réalité qui se présente à lui dans son nouvel environnement physique et socioculturel.

L'idée d'avoir une patrie à soi pourrait jouer psychiquement le rôle de l'imago d'une mère sécurisante. Bonne ou mauvaise mère, la patrie reste toujours une référence de ce qui est connu. Pourtant, même dans son 'pays natal', un citoyen n'est pas sûr du lendemain. Il ne peut prévoir s'il sera en bonne santé, ni les conditions du marché de travail, ni si les conditions économiques lui permettront de vivre dignement. Il ne peut pas prévoir si la mère patrie sera toujours une bonne mère, une mère sécurisante. Kristeva (1988), à travers un exposé qui porte sur la place

réservée historiquement à l'étranger dans différentes sociétés, nous donne à penser que vivre en tant qu'étranger aurait été en général plus difficile que vivre dans son pays d'origine.

L'autochtone pourrait ressentir l'arrivée de l'étranger comme l'arrivée d'un autre envahisseur qui menace couper une liaison symbiotique avec la mère patrie, laquelle est le garant imaginaire d'une situation source de bonheur. Ce serait comme la renaissance d'un ennemi déjà vaincu, d'un conflit vécu pendant l'enfance et qui aurait déjà trouvé une solution, mais qui revient en tant que défi.

> "… au nom d'une semblable identité culturelle, d'une même religion [les forces politiques] massacrent les hommes et purifient les territoires; qui, au nom d'une unité nationale imaginaire, rejettent l'étranger, l'immigré comme une menace à l'intégrité. Comme si la 'pureté', l'intégrité, ne faisaient pas obsessionnellement retour à cet impensé mythique de la communauté "unie", de la famille "unie", de l'enfant "uni" à sa mère." (Hurstel., p.95).

La culture et l'étranger

- Devereux : le refoulement se fait dans un contexte culturel

> 'La culture-et-la-société est un environnement de nature très spéciale sans doute, mais un environnement néanmoins qui, tout comme l'environnement physique, exige de l'individu un effort d'orientation. Or, pour s'orienter efficacement dans le milieu physique aussi bien que dans le milieu culturel, l'individu a besoin non seulement d'un certain nombre d'aptitudes innées mais aussi d'apprentissage.' (Devereux, 1977, p. 219)

Devereux (1977, 1985) nous offre quelques repères pour penser la question de la relation entre le processus de refoulement et le milieu culturel qui lui sert de support. Certaines de ses conceptions rejoignent nos intuitions et seront utiles pour la construction d'un modèle théorique adapté aux buts de cette recherche.

Devereux se sert d'explications sociologiques et psychologiques pour composer une méthode de recherche complémentariste. Cette perspective est attentive à quatre axes de comportement humain :

- Axe biologique : les limitations et les possibilités dues à la configuration biologique. Cette dimension est prise en considération par la psychanalyse quand elle théorise sur l'ontologie psychosexuelle ;
- axe expérientiel : l'apprentissage, l'acquisition d'habitudes à partir des situations et relations vécues ;
- axe culturel : l'acquisition d'habitudes et d'attitudes dans l'expérience subjective d'une culture ;
- axe névrotique : la structure des névroses et leurs symptômes.

Devereux (ibid.) postule que le refoulement se produit différemment selon le milieu culturel où l'on devient humain.

> 'Chaque culture permet à certains fantasmes, pulsions et autres manifestations du psychisme d'accéder et de demeurer au niveau conscient et exige que d'autres soient refoulés. C'est pourquoi tous les membres d'une même culture possèdent en commun un certain nombre de conflits inconscients.' (Devereux, 1977, p. 5)

Dans la suite de notre recherche, nous allons nous pencher sur l'histoire de vie racontée par les migrants que nous avons interviewés. Quand un individu change de milieu culturel et de pays, quand il se fait migrant et étranger en terre étrangère, il se verra confronté à un milieu culturel inconnu où circulent des repères particuliers pour la structuration psychique des individus, où les règles implicites pour le refoulement sont autres que celles de sa culture d'origine. Étant donné que ces individus ont été structurés psychiquement selon des repères qui ne coïncident pas avec ceux de la culture qu'il vont désormais côtoyer, ils pourraient s'y sentir inadéquats et menacés. D'ailleurs, comme nous l'avions déduit à partir du texte freudien '*L'inquiétante étrangeté*', l'étranger pourrait être ressenti comme une menace du moment que, chez son observateur, il soit associé à des contenus refoulés qui menacent de ressurgir.

Devereux nous donne une précision : malgré qu'il parle de ce qui a été refoulé, il y a des contenus inconscients qui n'ont jamais été conscients :

> 'L'inconscient est composé de deux éléments : ce qui n'a jamais été conscient – les représentants psychiques du Ça, comprenant ceux des forces pulsionnelles – et ce qui a d'abord été conscient mais a été refoulé par la suite. Le matériel refoulé est constitué par les traces d'empreintes mnésiques laissées tant par les expériences objectives extérieures que par les expériences subjectives intérieures – émotions, fantasmes, états somatiques antérieurs. Il comprend également les mécanismes de défense et la majeure partie du Sur-Moi.' (Devereux, 1977 , p. 4)

Dans son travail, Devereux ne prendra en considération que le matériel refoulé d'origine consciente. Ce matériel, du point de vue culturel, se divise en deux catégories :

> 'Le segment inconscient de la personnalité ethnique (qu'on se gardera de confondre avec l'« inconscient racial » de Jung) désigne l'inconscient culturel et non racial. L'inconscient ethnique d'un individu est cette part de son inconscient total qu'il possède en commun avec la plupart des membres de sa culture. Il est composé de tout ce que, conformément aux exigences fondamentales de sa culture, chaque génération apprend elle-même à refouler puis, à son tour, force la génération suivante à refouler.' (Ibid., p. 5)

> ‘L’inconscient idiosyncrasique se compose des éléments que l’individu a été contraint de refouler sous l’action des stress uniques et spécifiques qu’il a dû subir. Ces stress peuvent être de deux genres :
>
> > a) Les expériences qui, sans être typique d’une culture donnée – c’est-à-dire, sans refléter le modèle culturel de base – surviennent assez fréquemment pour être reconnues et reformulées culturellement.’ (Ibid., p. 6)
> >
> > ‘b) Les expériences qui ne sont ni caractéristiques d’une culture, ni numériquement fréquentes, mais qui atteignent certains individus particulièrement malheureux.’ (Ibid., p. 7)

Le vécu d’une migration est assez souvent décrit comme étant un événement traumatisant. Devereux établit une différence entre stress et traumatisme :

> ‘Le terme de « stress » soit être appliqué uniquement aux forces nocives qui atteignent l’individu ; celui de « traumatisme » aux résultats nocifs de l’impact de ces forces.’ (p. 8)

Selon Devereux, chaque culture fournit des moyens de défense contre le traumatisme. Néanmoins, une culture pourrait ne pas en avoir pour toutes les possibilités traumatiques. Si un individu se trouvait dans une situation potentiellement traumatisante pour laquelle il n’a pas de moyen de défense culturel, il devrait créer ses propres moyens de défense, lesquels sont construits à partir des éléments que la culture lui avait fournis auparavant.

À partir de ces affirmations, nous pouvons en déduire qu’un migrant est un individu doté par une culture spécifique de moyens de défenses contre un nombre limité d’événements potentiellement traumatisants. Parmi ces événements, nous pourrions compter l’éventuelle rencontre avec des objets ou des situations qui pourraient servir d’indices évidents du refoulé, un refoulé qui a été produit selon les normes de la culture d’origine.

Si un individu change de pays, et par conséquent de milieu culturel, nous pouvons nous attendre à ce que les moyens de défense culturellement acquis ne lui soient pas tout à fait adéquats en ce nouvel environnement. Étant donné qu’il existe une différence de repères pour le refoulement entre l’une et l’autre culture, les manières d’être de cet individu pourraient être ressenties comme agressives, menaçantes ou impropres dans le pays où il s’installera. Cela se répercutera sur la manière dont cet individu se percevra lui-même.

Peut-être que ce même individu pourrait dans son nouveau pays bâtir de nouvelles défenses à partir des moyens reçus de sa culture d'origine, et ainsi trouver une manière socialement légitime de se comporter. Cette entreprise pourrait s'appeller 'adaptation', et nous pouvons prévoir qu'elle impliquera bien plus que de simples changements comportementaux.

Devereux (1977) affirme que certains désordres psychiques sont culturellement structurés, comme par exemple courir l'Amok en Indonésie. Pourtant, cette maladie 'prêt-à-porter' s'installe en détriment de l'individu :

> '… tous les désordres psychologiques entraînent, en dernière analyse, un appauvrissement, une dé-différenciation et une dés-individualisation. Le Malais qui court l'*amok* cesse d'être un individu hautement différencié : il n'est plus qu'un coureur d'*amok*, son désordre psychologique ayant oblitéré et englouti tout ce que sa personnalité avait d'unique.' (Devereux, 1977, p. 50)

Chaque société aurait ses propres 'désordres types'. Toute maladie est aussi une tentative de réorganisation.

> 'Or, en dépit des implications évidentes des théories freudiennes, on persiste à accorder trop d'importance aux effets désorganisateurs d'un conflit et trop peu à ses effets organisateurs. La maladie est une tentative frénétique et inappropriée de réorganisation, et non avant tout de désintégration et de désorganisation, et cela même lorsque cette réorganisation s'opère aux dépens du Moi (dont en fait elle entraîne la désorganisation)…' (Devereux, 1977, p. 95)

Un individu qui produit des représentations de soi et des autres, il le fait à partir de la structure psychique qui est la sienne. Selon Devereux (1977), cette structure est fortement déterminée par les contraintes et par les repères culturellement véhiculés comme paramètres pour le refoulement. Quand on change d'environnement, de milieu culturel, de pays, les anciennes représentations de soi et des autres seront confrontées à une autre conception de monde, une conception née d'une société d'individus structurés selon des règles propres pour la structuration de ses individus, pour les modalités relationnelles, pour la création de leurs objets et de leur monde. Nous pouvons nous attendre à ce que la confrontation vécue par un individu qui se fait migrant l'amènera à reconstruire au moins partiellement les représentations qu'il se fait de soi, de ses concitoyens, ainsi que du pays dont il se faisait une idée avant de le connaître dans la réalité vécue. Néanmoins, il y a aussi de la répétition :

> ‘Combien sommes-nous encore à chercher à nous orienter à travers l’épaisse jungle de la culture moderne avec pour unique repère le modèle socio-culturel du quartier où nous avons grandi, alors que personne ne songerait à entreprendre un voyage de Paris à Vienne (Autriche) avec pour toute carte un plan des rues de Vienne (Isère).’ (Devereux, 1977, p. 239)

- Le Surmoi et la transmission d’idéaux culturels

Le tome LXIV de la *Revue Française de Psychanalyse* (2000) est dédié au thème de ‘L’idéal transmis’. Nous allons à présent examiner les propositions de quelques auteurs qui ont contribué à sa rédaction. La notion de Surmoi Culturel et autres thèmes abordés nous intéressent par leur proximité avec la perspective des textes psychanalytiques précédents. C’est une notion qui semble être en harmonie avec ce que Devereux (1977) avait affirmé quant à la relation entre la structuration du psychisme individuel et la culture environnante.

Gilbert Diatkine (2000) considère la notion de Surmoi Culturel comme l’axe de la pensée anthropologique de Freud. Le terme allemand ‘*Kultur-Überich*’ a été aussi traduit par ‘Surmoi Collectif’, par ‘Surmoi de la Communauté Civilisée’, et par ‘Surmoi-de-la-Culture’. Diatkine considère cette notion comme critiquable, parce qu’elle repose sur la proposition freudienne controversée du meurtre du père de la horde primitive, et en outre parce que les exigences du monde extérieur ne devraient être confondues avec le Surmoi d’un individu. Freud avait fondé sa notion de Surmoi Culturel sur l’hypothèse d’une mémoire phylogénétique de l’individu, ce qui est considéré comme étant fort improbable.

La différence entre un Surmoi Culturel et un Surmoi tout court se laisse entrevoir déjà dans les textes freudiens. Diatkine (*ibid*.) diverge de Freud quand celui-ci explique que certains individus qui composent une foule sont influencés par la violence du groupe parce qu’ils n’auraient pas un Surmoi bien développé, ils n’auraient qu’un Idéal du Moi. Pour Diaktine, le Surmoi se construit inévitablement dans la relation avec le monde extérieur. D’ailleurs, il pourrait dans certaines conditions régresser et disparaître.

Quand un individu se trouve devant un étranger, l’un peut avoir l’impression que la dimension morale (le Surmoi) manque à l’autre. Cela se produit si l’un ne peut pas voir chez l’autre une esquisse de ses propres idéaux, lesquels sont en grande partie hérités de sa culture d’origine.

Chaque culture a des idéaux particuliers, lesquels participent à la construction du Surmoi des individus. Ce phénomène pourrait se produire aussi au sein de la rencontre entre citoyens d'un même pays, mais qui ne partagent pas pour autant la même culture.

> 'Dans toute analyse, le surmoi collectif se présente nécessairement sous la forme des inévitables différences culturelles qui séparent le patient de son analyste.' (Diatkine, 2000, p. 1545)

Diatkine (*ibid*.) affirme que le préadolescent pense pouvoir coïncider avec l'idéal d'enfant merveilleux qui lui avait été proposé par ses parents. Ensuite, la montée de son désir rend indéniable l'installation de la puberté, ce qui signifie qu'il n'est plus un enfant et qu'il ne pourra plus accomplir ce désir parental. Dépourvu de cette constellation idéale, l'adolescent peut trouver dans la culture d'autres idéaux qui peuvent être partagés en groupe. L'adolescence serait l'époque où l'individu est le plus sensible aux idéaux de sa culture.

Pour Scarfone (2000), le Surmoi Culturel constitue un héritage commun, mais il pose ses exigences individuellement à chaque membre d'un groupe social. La civilisation n'est pas qu'une toile de fond pour l'existence des individus, mais une puissance active qui participe à la constitution de ce Surmoi Culturel. Chaque individu doit se faire une version privée des idéaux partagés par sa communauté, de manière à former des idéaux qui lui sont des instances à la fois étrangères et intimes.

Denis (2000) considère comme équivoque de considérer l'existence du Surmoi Culturel comme une instance psychique. Il serait question plutôt d'investissements d'objets et d'idéaux partagés, lesquels ne constituent pas une structure psychique particulière.

> 'L'idéal collectif est ainsi transmis non par un « Surmoi culturel » mais par la culture, par des objets culturels ; « l'idéal transmis » est le fait de groupes de civilisation, de groupes sociaux, partageant des illusions et des objets communs.' (Denis, 2000, p. 1608).

Sarno (2000) rappelle que Freud avait précisé dans '*Malaise dans la Civilisation*' que le Surmoi de l'enfant se constitue non pas par identification aux parents, mais par rapport à leur Surmoi. Ce Surmoi a une origine sociale et préœdipienne, et il peut à cause de cela s'appeler Surmoi Culturel. Le Surmoi tout court ne s'installerait que plus tard, après un long développement individuel qui passe normalement par l'Oedipe.

> ‘La mère, avec sa qualité de contact, introduit le bébé à l’expérience du sens commun, mais elle introduit aussi dans le monde intérieur de son enfant tous les conflits inélaborés qui lui appartiennent. Les conflits, les angoisses et les défenses se rapportent aussi à son appartenance multiple aux groupes actuels et passés qui ont marqué sa vie.’ (Ibid., p. 1615)

Sarno (*ibid.*) affirme que certaines défenses non-névrotiques liées à l’omnipotence narcissique pourraient s’opérer par la substitution du jugement de réalité par le jugement d’attribution. La morale prend la place de la connaissance. Cette dynamique serait présente dans le rejet et le désir d’élimination de l’étranger, ce qui arrive par exemple au sein de groupes fondamentalistes et dans les luttes qui visent une purification ethnique.

Lussier (2000) affirme que le Surmoi Culturel, lequel se forme différemment selon le degré de développement et le moment historique spécifiques à chaque culture, impose à chaque société des modalités rituelles spécifiques pour le travail de deuil.

Donnet (1998) considère que le Surmoi Culturel ouvre des potentialités sublimatoires. Chaque culture possède ses héros, lesquels sont disponibles en tant que modèles identificatoires pour les individus qui composent une collectivité. Le fait de s’identifier à l’un de ces modèles peut constituer paradoxalement une transgression : il s’agit de la possibilité d’un accomplissement légitime de la part d’un enfant de son désir de dépasser son père. L’autonomie du Surmoi culturel apparaît ainsi comme une condition qui rend viable une issue pour le conflit entre générations.

Dans la *Revue Belge de Psychanalyse*, Flagey (1996) parle de la présence, dans le psychisme de certains individus, d’une partie clivée constituée de l’empreinte d’une génération précédente. Cet auteur ne parle pas de Surmoi Culturel, mais nous pouvons imaginer que la situation décrite pourrait se produire chez un individu qui se fait migrant. Étant donné que les contenus psychiques en général sont conditionnés par la culture d’appartenance, ces ‘enclaves’ dont parle Flagey pourraient être fortement nuancés par des spécificités culturelles. Quand cet individu migrant se trouve dans un nouvel environnement culturel, cette constellation aliénante ferait sentir ses effets différemment. Ce qui est étranger à l’individu et qui s’exprime par productions de l’Inconscient, mais qui est quand même compatible avec sa culture d’appartenance, ne choque pas ceux avec qui cet individu met en relation. Dans un nouvel environnement culturel, si cela se produit malgré cet individu, son comportement pourrait être jugé inadéquat par les

individus qui partagent cette nouvelle culture, ce qui constituera une difficulté qui n'existait pas dans le pays d'origine du migrant.

> 'Depuis quelques années, plusieurs auteurs ont attiré l'attention sur des parties clivées du psychisme qui témoignent d'anciens parasitages psychiques ayant laissé des traces sous forme de 'cryptes'. Ces éléments apportent une lumière sur des transmissions psychiques transgénérationnelles, que la psychanalyse peut parfois élucider longtemps après que ces enclaves se soient constitués.'(Flagey, 1996, p. 48)

La famille est l'espace premier à travers lequel les idéaux culturels sont transmis à l'individualité. Selon François de Singly (1998), la famille occidentale contemporaine remplit une fonction d'agent de reconnaissance de l'identité personnelle de ses composants. Ces sociétés sont influencées par une idéologie individualiste, et chaque individu a besoin d'avoir son identité individuelle confirmée par un autre qui lui dise: "Je t'aime à cause de ce que tu es".

> "L'individu contemporain ressemble à Narcisse, et il en diffère. Comme lui, il est à la quête de lui-même, mais il lui faut le miroir présenté par un autre que lui" (de Singly, 1998, p. 58).

Cette fonction de reconnaissance et de socialisation de l'individu, de formation des identités personnelles, se déroule sous l'égide d'un individualisme, demandant un autre pour miroir. Or, nous voyons que, quand un étranger se déplace, se déracine, il perd, sinon tous, au moins une grande partie de ses miroirs de référence : il perd la convivialité avec ses voisins, ses compatriotes, ses connaissances, ses collègues de travail. En plus, cette difficulté 'spéculaire' pourrait encore être aggravée par la difficulté de communication à travers une langue étrangère : les messages renvoyés par les nouveaux miroirs sont difficiles à déchiffrer, parfois incompréhensibles.[6]

[6] J'ai connu une étudiante étrangère européenne qui était venue à Louvain-la-Neuve dans le but d'y suivre une année de ses études supérieures. Au début de son séjour, faute de dominer la langue française, elle essayait de communiquer avec les étudiants belges à travers une mimique. Elle se sentait rassurée d'être comprise malgré les difficultés linguistiques. Ses partenaires semblaient vouloir lui faire comprendre qu'ils approuvaient ce qu'elle 'disait'. Après quelques semaines en Belgique, sa compréhension du français s'améliora considérablement. Elle demanda alors à ses "co-koteurs" ce qu'ils avaient compris de ce qu'elle avait voulu dire à travers la mimique. 'Rien du tout', répondirent-ils. Elle s'est alors rendu compte qu'elle avait considéré les signes dont elle se servait comme universellement acceptés, et non pas comme valables et utiles seulement dans son pays d'origine. Elle était déçue, mais aussi heureuse d'avoir été capable de dépasser cette étape. Nous pouvons imaginer que ce qui était en jeu n'est pas que le désir d'être écouté, ce qui représente néanmoins déjà pas mal de choses : au moment où elle se sentait comprise des étudiants belges, elle se voyait confirmée en tant qu'être humain capable de communiquer et de se faire comprendre par d'autres êtres humains. Les étudiants belges constituaient un miroir où elle aurait trouvé une image de soi en tant qu'être normal même dans un pays étranger malgré l'obligation d'apprendre une langue étrangère.

- De Gaulejac : le parcours social et la santé psychique

> '… [La psychanalyse] recode ce qu'elle exclut en termes de vie individuelle, fantasmatique, inconsciente, infantile, familiale, bref en termes psycho-familiaux. C'est là, à mon sens, qu'intervient sa fonction idéologique propre.' … 'Elle exclut notamment … tous les rapports sociaux, toute la réalité sociale, économique, politique, idéologique.' (Legrand, 1983, p. 119)

Le sociologue Vincent de Gaulejac (1999), considère qu'il faut prendre en considération le rôle que joue le social par rapport à la structuration et à la santé psychique, ainsi que dans la genèse de certaines névroses. Plus précisément, de Gaulejac traite de ce qu'il appelle 'névrose de classe', un état de malaise psychique lié au vécu d'un déplacement entre classes sociales. Un déclassement social, ou son contraire, l'entrée dans une classe sociale supérieure à la sienne, pourraient constituer une source de névrose. Les contenus psychiques liés à ce déplacement social pourraient être l'objet de refoulement, ainsi que d'autres mécanismes de défense, pareillement au destin de contenus d'origine familiale et sexuelle couramment considérés par Freud.

Pour que la 'névrose de classe' se constitue, certains facteurs de l'histoire personnelle de l'individu concerné et de son déplacement social se renforcent mutuellement. Néanmoins, les conflits psychologiques liés au déclassement social ne provoquent pas nécessairement une névrose.

> 'La névrose de classe est le produit de contradictions qui opèrent sur trois registres qui se renforcent mutuellement pour produire une 'structure fermée' (*ibid*., p. 20)

Ces registres sont : le registre social, le registre familial et le registre psycho-sexuel.

L'individu est le produit de son histoire, mais en même temps il est l'acteur de cette histoire, et un producteur de son histoire. Plus l'individu tend à ignorer qu'il est le produit de son histoire, plus il en devient le prisonnier. Un travail de dé-liaison (qui se distingue de la dénégation) est

nécessaire afin qu'un individu en déplacement social puisse surmonter le danger que s'installe une névrose de classe.

Nous pouvons prévoir que cette situation de déplacement entre classes sociales dont parle Gaulejac puisse être vécue par un migrant. Non seulement il change d'environnement social, mais il pourrait de plus se trouver inséré dans le nouveau pays au sein d'une classe sociale qui n'était pas la sienne.

Le migrant a une histoire personnelle, une histoire familiale, une origine et un parcours social. Ces dimensions influeront fortement sur la manière dont il trouvera les moyens pour son adéquation psychique et pour son insertion réelle dans le nouveau pays. Il s'agit de compétences sociales, cognitives et professionnelles, mais aussi de la structuration de sa vie psychoaffective, laquelle participera à la construction de son monde, des représentations qu'il se fera de soi et de l'autre.

- Singleton : la différence entre soi et l'autre, moteur de l'histoire

À partir de son expérience théorique et de terrain au sein de cultures diverses, Michael Singleton[7] (1998 b), parle de l'existence d'une certaine labilité des limites qui séparent le soi de l'autre. Certaines sociétés possèdent des pratiques de fétichisation de l'identité, lesquelles fonctionnent comme une tentative de nier cette labilité. L'homme 'tout court' n'existe pas, tout individu appartient à une période et à un contexte précis qui imposent des possibilités d'être qui conditionnent le processus à travers lequel on devient humain.

Singleton (ibid.) propose un continuum catégoriel où pourraient se classer les attitudes culturelles à l'égard de l'autre inconnu. Aux extrémités de ce continuum se trouvent deux pôles : celui du rejet total et celui de l'accueil absolu de l'étranger. Certains groupes, confrontés à la présence d'un autre différent, se renferment sur eux-mêmes. L'étranger pourrait être traité comme objet à éliminer. D'autres groupes, où circule la croyance en leur supériorité ou leur pleine capacité à satisfaire à leurs besoins, prennent l'autre étranger pour un objet de curiosité,

[7] Michael Singleton: anthropologue, professeur à la Faculté des Sciences Economiques, Sociales et Politiques, UCL.

sinon de pitié. Certains groupes tolèrent l'étranger, d'autres l'acceptent. Certaines cultures prévoient la possibilité d'intégration de l'autre étranger.

La distinction entre l'indigène et l'allogène, entre le familier et l'étranger est un moteur de l'histoire et une condition première de l'intelligibilité. Cette distinction constitue une condition pour la fondation de tout individu humain. Or, la différence participe à la fondation du monde. On ne peut pas concevoir l'existence d'un soi sans l'existence d'un autre, d'où découle l'impossibilité d'une égalité essentielle entre le soi et l'autre. L'idée de l'existence d'un soi renvoie nécessairement à l'idée de l'existence d'un autre.

> ' Je dis tout simplement que, d'un point de vue sociologique, un monde où il n'y aurait que des familiers ne serait pas un monde humain'. (Singleton, 1998, p. 69).

Les identités des groupes et des individus se construisent toujours relativement, au sein de la relation avec l'autre. L'existence de l'étranger confirme et délimite l'identité.

> 'L'identité n'est pas un patrimoine, mais un pion et un pion aux valeurs variables. On n'est pas absolument, mais toujours relativement. On ne s'identifie pas d'abord en soi-même ou en groupe pour se situer après coup à l'égard d'autrui. Le soi ne surgit qu'en situation.' (Singleton, 1998b, p. 61)

Reconnaître l'existence d'un individu étranger n'est pas la même chose que le représenter subjectivement de manière à coïncider avec sa réalité objective. La rencontre qui se produit entre deux individus est l'occasion pour que l'un produise une représentation de l'autre. Même si la production d'une représentation de l'autre a été faite suivant certains critères de scientificité, elle ne pourrait jamais dévoiler l'essence de l'autre. L'autre est toujours une invention.

> 'A fortiori, personne ne se reconnaît-il tel quel dans les idéaux-types des sociologues. Qui peut se vanter d'avoir rencontré le vrai Belge moyen ou d'avoir vécu au sein de la grande famille type de l'Afrique ?' (1998, p. 24)

- Girard : l'étranger, un être 'sacrifiable'?

René Girard (1972) écrit lui aussi par rapport à la relation entre société et l'autre étranger. Le point de départ de sa discussion est le texte freudien '*Totem et Tabou*'. Il considère que Freud aurait passé à coté de l'essentiel.

L'hypothèse principale de Girard (ibid.) est que la violence se trouve à l'origine de toute religion et de toute société. La violence fait partie de chaque individu humain. Devant le risque que court toute société de tomber dans une sorte de crise où se répandrait une violence généralisée, l'instauration d'un bouc émissaire peut canaliser la violence des individus, évitant ainsi un cycle interminable de vengeances.

> 'En se détournant de façon durable vers la victime sacrificielle, la violence perd de vue l'objet d'abord visé par elle.' (p. 19)

> 'Les persécuteurs finissent toujours par se convaincre qu'un petit nombre d'individus, ou même un seul peut se rendre extrêmement nuisible à la société tout entière, en dépit de sa faiblesse relative.' (Girard, 1982, p. 27)

Le bouc émissaire occupe une place importante dans plusieurs religions, lesquels véhiculent un moyen de contrôle de l'expression de la violence en société. Dans les sacrifices rituels, la victime doit être semblable aux membres de la communauté, afin qu'elle puisse plus facilement remplacer la cible de la haine que certains portent sur ses semblables. Néanmoins, afin que cette victime puisse être 'sacrifiable', elle doit être considérée suffisamment sans valeur par la société. L'étranger remplit aisément le rôle de victime idéale : ils est en quelque sorte un semblable, mais diffère suffisamment des membres de la société pour qu'il puisse être dévalorisé.

> 'La société cherche à détourner vers une victime relativement indifférente, une victime 'sacrifiable', une violence qui risque de frapper ses propres membres, ceux qu'elle entend à tout prix protéger.' (p. 17)

> 'Le sacrifice rituel est fondé sur une double substitution ; la première, celle qu'on ne perçoit jamais, est la substitution de tous les membres de la communauté à un seul ; elle repose sur le mécanisme de la victime émissaire. La seconde, seule proprement rituelle, se superpose à la première ; elle substitue à la victime originelle une victime appartenant à une catégorie sacrifiable. La victime émissaire est intérieure à la

> communauté, la victime rituelle est extérieure, et il faut bien qu'elle le soit puisque le mécanisme de l'unanimité ne joue pas automatiquement en sa faveur.' (p. 148)

Le sacrifice préventif est une violence qui ne risque pas d'engendrer d'autres vengeances, évitant ainsi la déflagration d'un processus infini de vengeances successives. Le système pénal des sociétés modernes est fondé lui aussi sur la possibilité d'effectuer une dernière vengeance. Il s'agit de moyens de contrôle de l'expression de la violence essentielle humaine.

Girard reconnaît l'importance de la sexualité pour la genèse de l'humain. Néanmoins, il considère que c'est la violence qui fonde le sacré.

> 'C'est la violence qui constitue le cœur véritable et l'âme secrète du sacré.' (Girard, 1972, p. 52)

L'humain se fait aussi par l'imitation. Le mimétisme qui comprend l'imitation du désir de l'autre est un moyen qui permet à celui qui imite d'être. Ce mimétisme peut éventuellement devenir violent et affecter l'ordre social.

> 'La sexualité fait partie de l'ensemble des forces qui se jouent de l'homme avec une aisance d'autant plus souveraine que l'homme prétend se jouer d'elles.' (ibid., p. 56)

> '… le sacré inclut toutes les forces qui risquent de nuire à l'homme et qui menacent sa tranquillité, les forces naturelles et les maladies ne sont jamais distinguées de la confusion violente au sein de la communauté.' (Ibid., p. 89)

La mythologie décrit souvent de personnages monstrueux, donc sacrifiables. Pourtant, elle ne touche à la question de la crise sacrificielle que pour la déguiser. La crise sacrificielle est présente dans le mythe d'Oedipe, laquelle est associée à diverses expressions de colère de ses personnages. Le parricide et l'inceste y prennent leur sens au milieu d'un contexte plus vaste, celui d'une crise sacrificielle, laquelle est symbolisée par la peste qui envahit Thèbes. Selon Girard, Oedipe n'y est pas coupable au sens moderne du terme : il est censé responsable des malheurs de la cité, prenant sur lui le rôle de bouc émissaire.

Il nous paraît important de remarquer qu'Oedipe était censé être un étranger par les habitants du pays dont il devient le roi. Cet étranger occupera la place de bouc émissaire au moment même où les habitants de Thèbes se rendent compte qu'il n'était pas en vérité un étranger. Ils comprennent qu'il était même plus proche de sa femme que ce qui serait acceptable : il était le fils de son

épouse. Placé dans cette situation qui le rend un être monstrueux aux yeux de la collectivité, les malheurs du royaume lui sont imputables.

> ‘Plus un individu possède de signes victimaires, plus il a de chances d’attirer la foudre sur sa tête. L’infirmité d’Oedipe, son passé d’enfant exposé, sa situation d’étranger, de parvenu, de roi, font de lui un véritable conglomérat de signes victimaires.’ (Girard, 1982, p. 39)

Selon Girard (1972), Freud aurait négligé la dimension du mimétique en faveur d’une optique objectale au moment où il voulut postuler le Complexe d’Oedipe. L’homme désire être, et l’accomplissement de ce désir peut se manifester de manière violente. Le potentiel violent de la *mimesis* humaine se maîtrise à travers le mécanisme de la victime émissaire. Les religions se fondent largement sur un sacrifice vicariant. L’humanité dépend donc du religieux pour maîtriser sa violence.

> ‘Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l’homme désire intensément mais il ne sait pas exactement quoi, car c’est l’être qu’il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu’un d’autre lui paraît pourvu.’ (p. 204)

L’optique freudienne met toujours la sexualité en évidence. Pour Girard, la violence est une dimension humaine essentielle qui aurait été négligée par Freud. Chez l’un et l’autre auteur, l’étranger est une cible potentielle du rejet. Chez Freud, l’étranger peut devenir une sorte d’écran où se projettent des contenus refoulés, devenant ainsi une source d’angoisse et d’inquiétante étrangeté. Ces contenus seraient essentiellement liés au développement psychosexuel humain. Pour Girard, la sexualité ne serait que le dernier masque d’une violence essentielle qui peut néanmoins être contrôlée par des sacrifices où l’étranger joue souvent le rôle d’être sacrifiable.

Le malaise de la migration

- La séparation

Une migration implique nécessairement une séparation. Celui qui migre se voit séparé des membres de sa famille, de sa ville natale ou de sa ville de résidence, de ses amis, de ses ennemis, de l'entourage qui lui conférait le sentiment d'être chez lui.

Selon Bouchart et Coblence (2001), malgré que la séparation soit une dimension importante en psychanalyse, ce mot ne constitue pas un concept spécifique. Le terme *séparation* est utilisé pour signifier un éloignement effectif (comme dans une migration, par exemple), mais aussi pour désigner le processus intrapsychique qui symbolise la séparation d'avec l'objet et qui participe ainsi à la structuration des individus. Le vécu d'une séparation peut s'avérer pénible. Souvent une demande d'analyse naît après une telle séparation.

Une migration est un événement très souvent associé à la naissance, ou plutôt à une renaissance. Comme la migration, la naissance implique une séparation. M'Uzan (2001) considère que les séparations influencent la constitution de l'identité individuelle, ce qui implique certains ajustements psychiques qui se font à travers de mécanismes tels que le clivage et le désinvestissement objectal. Selon le même auteur, un fœtus est génétiquement préparé et en principe apte à supporter cet événement, mais au-delà d'un certain seuil de difficultés, cela pourrait devenir traumatisant. La séparation impliquée dans une migration, comme celle de la naissance, peut se faire de manière plus ou moins pénible.

Dans la suite de notre texte, nous allons considérer certains auteurs dont les propositions touchent à la question des implications de la séparation lors d'une migration.

- Grinberg : la migration comme crise identitaire

> ‘Nous pensons que la migration peu constituer un « changement catastrophique » dans la mesure où certaines structures se transforment en d’autres, à travers des changements, en traversant des moments de désorganisation, de douleur et de frustration. Ces vicissitudes, une fois élaborées et surmontées, donneront la possibilité d’une véritable croissance et d’une véritable évolution de la personnalité.’ (Grinberg, 1986, p. 93)

Selon Léon et Rebeca Grinberg (1986), les diverses approches théoriques considèrent généralement la migration comme une expérience traumatique et de crise. Le mot *partir* (en espagnol ainsi qu’en français) signifie quitter, mais aussi se diviser. Cette double signification paraît applicable à la situation d’un migrant, un individu qui quitte son pays et qui souffre les conséquences d’une séparation.

Chaque individu réagit aux événements du présent sous l’influence de son passé infantile. Cela concerne ses anciennes pertes objectales, séparations et sentiments de culpabilité. Le migrant vit son entreprise sous l’influence de ces traces anciennes qui participent à la structuration de son psychisme.

> ‘La migration est une des contingences de la vie exposant l’individu qui l’expérimente, à passer par des états de désorganisation qui exigent une réorganisation ultérieure qui ne réussit pas toujours.’ (Grinberg, 1986, p. 28)

Malgré la spécificité de chaque expérience de migration, il y a quelque chose de semblable dans le vécu affectif des migrants en général. Il est souvent associé à l’expression de ce qui peut être attribué à l’existence d’un fantasme inconscient d’une quête d’une mère-terre protectrice et nourricière. Chaque expérience de migration menace la stabilité d’un Moi intégré et stable, d’un sentiment d’être soi-même, d’être pareil aux autres tout en s’individualisant. La migration affecte les trois liens qui participent des fondements du sentiment d’identité : l’axe temporel, l’axe spatial, et l’axe social.

> ‘Ainsi, dans les premiers temps après une migration il se produit en général des états de désorganisation de degré variable, dans lesquels les angoisses très primitives, qui parviennent à produire des états de panique, comme la crainte d’être ‘dévoré’ par la nouvelle culture ou d’être mis en ‘pièces’ peuvent se réactiver chez le nouvel arrivant. Ces sentiments peuvent provenir du conflit entre le désir de se confondre avec les autres pour ne pas se sentir marginal ni « différent », et le désir de se différencier pour continuer à être « le même », conflit qui peut provoquer des moments confusionnels à cause du mélange des deux désirs, des deux types de sentiments, des deux cultures, ou bien des moments de dépersonnalisation ou de déréalisation.’(Grinberg, 1986, p. 165)

Le défi qui représente la migration peut néanmoins aboutir dans un enrichissement identitaire :

> ‘La migration n’exerce pas toujours seulement une fonction déstabilisatrice sur le sentiment d’identité. Dans certains cas, la migration peut être décidée, de manière consciente ou inconsciente, comme une façon d’essayer d’affermir le sentiment d’identité, à travers le contact plus direct avec les endroits qui constituent le berceau des ancêtres.’ (Ibid., p. 167)

La manière dont un migrant ressent son expérience dépend entre autres de lui, s’il conçoit ou s’il prévoit la possibilité d’un retour à son pays d’origine. La réalité à laquelle il sera confronté impose des circonstances qu’il ne peut pas contrôler, ce qui peut être une source d’un sentiment d’insécurité. La possibilité d’un retour peut dans ce cas s’avérer rassurante.

> ‘L’individu [le migrant] se trouve face à des peurs primaires : peur de la perte de structures déjà établies et de la perte d’accommodation aux règles prescrites dans l’enceinte sociale, provoquant de graves sentiments d’insécurité, une augmentation de l’isolement et du sentiment de solitude, et cela affaiblit fondamentalement le sentiment d’appartenance à un groupe social établi.’ (Grinberg, 1986, p. 81)

Partir, c’est mourir un peu. Il est intéressant de considérer le point de vue de ceux qui restent au pays. Pour eux, celui qui part occupe une place semblable à celle d’un mort. Son retour n’est pas toujours source de bonheur. Si le migrant rentre après une longue absence, il est possible qu’il ne soit pas bien accueilli : ses concitoyens ressentent son retour comme celui d’un individu dont on avait déjà fait le deuil.

Le migrant lui-même se voit obligé de faire le deuil de ses pertes objectales. La tâche s’avère parfois tellement difficile qu’elle est déléguée à la génération suivante.

Une expérience de migration se caractérise typiquement par la solitude, par les difficultés liées à la recherche de travail et de logement et par la méconnaissance de la langue locale. Confronté

aux contraintes supplémentaires de la vie dans le nouveau pays, un migrant peut avoir ses angoisses paranoïdes transformées en panique et confusion.

> ‘L’angoisse confusionnelle surgit à cause de la difficulté de différencier les sentiments dirigés vers les deux centres importants d’intérêts et de conflit : d’une part le pays et les gens que l’immigrant a quittés et d’autre part le nouvel environnement où il vient d’arriver.’ (ibid., p. 113)

L’expérience de migration pourrait aussi faire renaître la question triangulaire œdipienne. Les deux pays en jeux y occuperaient la place des parents, face auxquels resurgissent l’ambivalence et des conflits de loyauté. Ces pays pourraient encore occuper la place de parents divorcés dans un scénario fantasmatique où le migrant établit une alliance avec l’un d’eux contre l’autre.

L’exil constitue un type spécifique de migration, où celui qui migre le fait sous contrainte. Très souvent il n’a même pas la possibilité de faire ses adieux aux amis et parents.

La migration est un terme qui s’entend très souvent comme quelque chose de définitif. Néanmoins, pour les migrants en général, l’idée d’un retour est toujours présente :

> ‘Les fantasmes du retour, présents dans toute migration, peuvent subir des destinées diverses : rester comme projets différés pour le futur mais qui, entre temps, sont source de plaisir secret et compensent les sentiments de déracinement qui subsistent ; ils peuvent se réaliser partiellement à travers des voyages sporadiques, des visites ; ils peuvent se concrétiser sous la forme d’un retour définitif.’ (Ibid., p. 223)

L’expérience de migration affecte l’identité du migrant. Il vit des choses qu’il n’aurait pas vécues dans son pays natal, que ses concitoyens n’ont pas vécues. Cela affecte sa manière de se poser au monde et de concevoir son monde. Réciproquement, ses proches auraient vécu pendant son absence des situations qui lui sont étrangères. Un retour éventuel pourrait engendrer la difficulté d’une rencontre où ceux qui sont censés se connaître ne sont plus tels qu’ils se connaissaient, ne peuvent pas se reconnaître.

> ‘Il est évident que « toujours, on part mais que jamais, on ne revient ».’ (Grinberg, 1986., p. 281)

- Kristeva : les pertes et les gains de celui qui se trouve séparé

> « Comment pourrait-on tolérer un étranger si l'on ne se sait pas étranger à soi-même? Et dire qu'il a fallu si longtemps pour que cette petite vérité transversale, voire rebelle à l'uniformisme religieux, éclaire les hommes de notre temps! » (Kristeva, 1988, p. 269).

Julia Kristeva[8] (1988) s'interroge sur la capacité des sociétés contemporaines d'accepter de côtoyer d'autres modes d'altérité. La xénophobie est présente dans toute l'histoire humaine. L'individu de notre temps est jaloux de sa spécificité nationale, éthique et subjective. Comment serait donc possible d'accueillir l'étranger dans un système qui le dévalorise?

L'individu en situation d'étranger jouit du bonheur d'expérimenter la singularité de sa personne par rapport aux autres, ce qui renforce le sentiment d'être. La rencontre d'un individu avec l'étranger peut engendrer une prise de conscience de la pluralité humaine, et impose un dédoublement à cet individu.

L'étranger est un individu qui, parallèlement à son entreprise, franchit une frontière interne, ce qui ne se fait pas sans conséquences. Une blessure cachée à lui-même le pousse à l'errance: une mère qui ne le comprend pas, un père qui ne le retient pas. À travers son exil, l'étranger se fait inaccessible à l'autre. Il cherche un endroit qui n'existe que dans ses rêves. Si l'étranger se fixe un but, cela ne nie pas son errance. Il se trouve dans une quête sans fin.

Derrière l'indifférence de l'étranger se cache un amour mélancolique dont l'objet est le pays perdu[9]. Rien n'oblige l'étranger de rester toujours loin de sa patrie, mais il est de nulle part. Il est vulnérable, vivant entre le courage et l'humiliation. Il y a des étrangers qui sont écartelés entre ce

[8] Julia Kristeva: professeur à l'Université de Paris VII, docteur ès lettres, psychanalyste.
[9] En ce qui concerne psychiquement la perte d'un objet, Freud (1988, *Deuil et mélancolie*) distingue le deuil de la mélancolie. Le deuil apparaîtrait dans un processus de remaniement des investissements pulsionnels des objets perdus. La mélancolie serait comme une espèce de deuil éternel et inachevé. '*Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée, ou d'une abstraction venue à sa place, comme la patrie, la liberté, un idéal, etc*.' (*Ibid*, p. 261-262). Nous voyons ainsi que la patrie pourrait constituer un objet investi passible d'être perdu.

qui n'est plus et ce qui ne sera jamais; il y en a qui rêvent du bonheur, mais qui parfois mûrissent en sceptiques.

L'étranger ressent ceux qui l'accueillent comme supérieurs. Son expérience le mène à relativiser sa vision du monde. Il croit être le seul à avoir une biographie.

L'étranger s'enracine dès qu'il trouve une passion, un but. Cet enracinement est provisoire mais intensif. Son détachement est une fuite d'un combat interne autour du matricide.

Des rencontres pourraient alléger la situation de l'étranger. Il accède à la reconnaissance de l'autre sans avoir pour autant besoin de se fixer. Sans attaches, l'étranger se sent libre, mais cette liberté l'amène à la solitude. Il voudrait être seul avec des complices. Se sentant libre et débarrassé de ses parents, l'étranger peut néanmoins se trouver orphelin.

Les amis typiques des étrangers se rangent dans trois catégories: les paternalistes, qui voudraient l'aider à condition d'être considérés comme supérieurs; les paranoïaques, qui chercheraient dans la personne de l'étranger un exclu de base qui souffrirait encore plus qu'eux-mêmes; et les pervers, qui profitent du manque de soutien de l'étranger pour établir avec lui une relation inégale. L'étranger a lui aussi des individus qu'il considère comme étrangers et inférieurs à lui, appartenant à autres nationalités.

Citoyen du monde et de nulle part, l'étranger souffre par rapport à ses origines, qu'il trahit dans son quotidien. L'étranger a franchi une frontière. Cela pourrait conduire à des situations de retour du refoulé et à l'adoption de conduites scandaleuses. Le recours à la somatisation pourrait augmenter en raison de difficultés d'expression linguistique et passionnelle. L'étranger risque de fonctionner selon une économie sexuelle de dépense sans limites, ce qui pourrait l'amener à une dynamique de destruction de son identité corporelle et psychique.

La haine est un moyen pour l'étranger de renforcer son sentiment d'être, il reconnaît son existence par contraste avec celle de ceux qu'il hait. D'ailleurs, le fait d'extérioriser une haine cachée contre tous et contre lui-même pourrait éviter une dépression grave.

L'étranger se perfectionne dans une langue étrangère à lui, ce qui lui donne le sentiment d'une résurrection, d'être devenu quelqu'un d'autre. Néanmoins, sa langue maternelle ne

l'abandonnera jamais. L'illusion de renaissance se défait au moment où il se rend compte de ses fautes. La nouvelle langue s'avère n'être qu'une prothèse. L'étranger essaie ensuite de remplacer le 'dire' par le 'faire'. Son silence n'est pas d'abord l'expression d'une incompétence langagière : il exprime le refus de dire, parce qu'il est figé par l'angoisse. Par contre, l'étranger est capable de dire à travers cette langue étrangère ce qu'il n'oserait pas dans sa langue maternelle. Son inconscient n'y serait pas, l'étranger ne ferait que répéter ce qu'il entend, dans une espèce de discours vidé de passion. Certains étrangers arrivent quand même à souder l'original à l'acquis dans une synthèse novatrice. C'est souvent le cas d'artistes ou de savants étrangers. Cela se fait à travers un processus individuel, et se fait également au sein d'une cure analytique.

L'étranger valorise le travail, considéré comme le niveau zéro de la dignité humaine. Dans le milieu où il doit se trouver du travail, il pourrait néanmoins être perçu comme un envahisseur. Cette situation dévoile la passion de tuer l'autre redouté ou méprisé. En principe, la parole de l'étranger ne compte pas, parce qu'il ne possède pas de liens sociaux qui pourraient le rendre crédible et influent.

- Guy Ausloos : séduction du nouveau et nostalgie du pays

Le psychiatre Ausloos (1998) affirme que la situation du migrant l'expose à un certain nombre de messages à double sens. Par rapport à la dimension du travail, il entend que l'on a besoin de lui, mais aussi qu'il vole un emploi à un autochtone. Il ressent le besoin de s'intégrer dans la culture du nouveau pays, et en même temps celui de garder les traditions de son pays d'origine.

Un individu décide de migrer parce qu'il est séduit par certains aspects attribués au pays envisagé. Néanmoins, à partir du moment où s'effectue le déplacement, le migrant sera confronté à la singularité du nouvel environnement. Il se verra obligé de changer certaines habitudes qui pourtant contribuaient à son équilibre et à son bien-être. Il doit s'habituer aux règles qui président le quotidien de son nouveau pays de résidence. La ponctualité, par exemple, est un concept dont la pratique change selon le pays.

À cause des difficultés d'adaptation, la nostalgie du pays s'installe chez le migrant. Parfois il suffit de percevoir une allusion au pays d'origine pour qu'un accès dépressif se déclenche. La

manière dont ce migrant se voit traité dans les relations établies dans le nouveau pays pourra aggraver ou soulager cette situation.

Un immigré se trouve typiquement dans une situation socio-économique moins stable que celle des autochtones. Quand il trouve du travail, son salaire est normalement plus bas que celui de ceux qui occupent une place semblable à la sienne. Il arrive souvent qu'un immigré s'impose des privations afin de pouvoir envoyer de l'argent aux siens qui sont restés au pays. Ils imaginent qu'il est devenu riche à l'étranger. Si le migrant décide éventuellement de retourner vivre au pays, les portes lui sont fermées à partir du moment où l'on s'aperçoit que ce n'est pas le cas.

Dans le contexte d'une migration, un enfant pourrait en souffrir encore plus que ses parents. À cause des difficultés d'adaptation et du manque de compétence langagière de ses parents, il pourrait se voir obligé d'assumer certaines responsabilités normalement attribuées à des personnes adultes. Par exemple, il pourrait aider à ses parents à déchiffrer et à comprendre le contenu de documents officiels écrits dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas.

Pour les jeunes de familles immigrées, la délinquance peut fonctionner comme un comportement qui vise l'adaptation : étant donné que ça se fait en groupe, c'est quand même une manière de se procurer une appartenance. Par ailleurs, au moment où le jeune est attrapé en flagrant délit et que ses parents endossent la punition prescrite par les autorités, il donne à sa famille l'opportunité de respecter les règles du pays où ils vivent désormais.

D'autres considérations par rapport à l'étranger

- Pour l'étranger, le monde bascule

Quand un individu décide de migrer, il va vers une situation où il n'y aura quasiment que des étrangers autour de lui. Sous le regard des autochtones, il va bientôt se découvrir étranger. Il sera privé de repères qui pourtant lui étaient importants pour la construction de son monde. Ce qui était connu et familier n'est plus accessible à ce moment. Dans le nouveau pays il devra se procurer de nouveaux repères, faire avec la situation. Cela n'est pas facile. Dans ce nouvel environnement, les règles implicites qui régulent les relations humaines et objectales lui sont inconnues. Le migrant, confronté à la nécessité de l'adaptation, connaîtra peu à peu ce qui lui était d'abord étranger, ce qui l'amènera à transformer certaines représentations qu'il se fait de soi et de l'autre.

Pour Steichen (1998), dans le contexte des sociétés occidentales actuelles marquées par des valeurs individualistes, l'étranger n'est pas celui qui appartient à une autre race ou celui qui parle une autre langue. L'étranger est plutôt celui qui ne vit pas selon les valeurs reconnues, c'est-à-dire les gens considérés comme improductifs. Ces sociétés fonctionneraient comme un grand jeu de miroirs entre divers Narcisse. Il y aurait une standardisation de tous les ' Moi' selon le modèle de producteur-consommateur, sous l'influence de la publicité de marché. Les divers sujets seraient pris comme êtres de désir, mais d'un désir lié à la consommation.

Comprendre théoriquement la situation de l'étranger s'avère une question complexe. Nous avons décidé de nous attaquer à la dimension de la transformation des représentations que l'individu se fait de soi et de l'autre. Cela concerne au fond des questions plus vastes telles que 'Qui suis-je ?' ou 'Qui est l'autre ?' Considérer une dimension minime de ces questions implique un choix. Devrions-nous considérer que l'individu est ce qu'il pense être ? Devrions-nous au contraire trouver dans la littérature scientifique une catégorie qui dise ce qu'il serait ?

Grinberg (1986) affirme que l'expérience de migration pourrait aboutir à un enrichissement de la personnalité du migrant, mais aussi à un processus pathogénique. Nous pourrions nous demander si l'Inconscient conçu en termes freudiens - atemporel et toujours actif - est susceptible de se

transformer sous l'effet d'une expérience de migration. Nous laisserons cette question sans réponse. Nous pensons néanmoins que cette expérience pourrait affecter la dimension de représentations de soi et de l'autre.

Il serait intéressant mais probablement difficile de mesurer les transformations opérées structurellement dans le psychisme d'un individu sous l'effet d'une expérience de migration. L'individu qui vit à l'étranger serait-il affecté au point de transformer des dimensions importantes de son psychisme ? Ou les changements adaptatifs vérifiés au niveau de son comportement ne seraient-ils qu'un épiphénomène ne touchant pas à l'organisation de l'Inconscient?

Nous ne pensons pas qu'un individu qui décide de migrer ait conscience du défi que lui posera son expérience future dans un pays étranger. Cela ne se révèle qu'en situation. Bien sûr, il pourrait essayer d'anticiper les difficultés à affronter, mais la réalité est toujours prête à nous surprendre. Les situations à l'étranger le prendront à l'improviste. À l'étranger, paraît-il, la réalité est potentiellement plus prodigue de situations auxquelles nous ne sommes pas préparés.

Nous pouvons nous figurer que l'individu qui décide de migrer, mais qui ne l'a pas encore accompli, expérimente dans son pays d'origine un 'ici', celui de son vécu actuel avec ses réussites et ses échecs ; et qu'il conçoit un 'ailleurs', un espace plutôt rêvé que connu où il projette certaines possibilités liées à son désir. Entre les deux espaces, il y a une barrière qui devra être franchie à travers un voyage qui sépare comme un abîme la vie d'avant et la vie d'après. Dès le moment où il franchit cette 'barrière', où se trouvera-t-il ? 'Ici', parce qu'il ne peut être qu'au lieu où il se trouve physiquement ? Ou 'ailleurs', parce qu'il a traversé la frontière entre les deux espaces, quittant ainsi ce qui avait toujours été pour lui son 'ici' ? En tout cas, la situation l'invite à revoir ses repères.

- Migration volontaire et migration sous contrainte

Un personne peut décider de migrer de son propre gré, mais il arrive aussi qu'une migration se fasse sous coercition. C'est le cas de l'exilé, de celui qui est expulsé de son pays ou qui se voit obligé de le quitter pour cause de persécution ou danger de mort pour soi ou pour les siens. Les

conditions économiques ou politiques du pays, au cas où elles sont défavorables, peuvent peser sur l'individu de façon à ce que son choix de migrer se fasse sous pression. Les difficultés vécues le pousseraient à chercher à l'étranger de meilleures conditions de vie.

S'il se vérifie qu'un individu entreprend une migration sans avoir ressenti de coercition externe, il nous paraît raisonnable de considérer la possibilité que l'idée de la migration occupe chez lui une place importante dans sa dimension affective et fantasmatique. Si une migration est entreprise sans contrainte externe, c'est très probablement parce que l'individu entrevoit la possibilité de réaliser par là certains de ses désirs.

Les difficultés relationnelles familiales pourraient éventuellement influencer l'individu dans sa décision de migrer. Cela a été d'ailleurs signalé par Kristeva (1988), quand elle suggère qu'une migration peut se faire comme une fuite devant une situation où les relations familiales ne s'organisent pas bien dans le monde affectif de l'individu. Ne pouvant pas régler ces relations en lui-même, cet individu se fait migrant afin de prendre distance avec sa famille devenue une source de conflits. L'extension territoriale du pays d'origine, qu'il soit grand ou petit, ne serait pas suffisante pour qu'il puisse se sentir assez loin de sa famille.

Il y a tellement de situations qui pourraient être ressenties comme contraintes ou qui pourraient au moins influencer la décision de migrer, que finalement nous pourrions nous demander s'il existe vraiment une migration choisie librement. Il paraît que trouver une réponse à cette question ne peut se faire qu'à travers un choix de définitions qui délimitent et qui distinguent ce qu'est émigrer sous contrainte de ce qu'est émigrer librement. Plus tard, nous verrons que cette distinction nous sera essentielle pour la confrontation du contenu de chaque histoire de vie avec notre hypothèse générale.

Les difficultés du marché du travail sont facilement interprétées comme un facteur clairement discernable qui contraint l'individu à émigrer : il part ailleurs parce qu'il a l'espoir d'y trouver de meilleures conditions de vie. Pourtant, même au sein de conditions économiques défavorables, certains individus décident de se battre sans songer à quitter leur pays.

Il paraît que, même dans le contexte de difficultés externes mesurables, le désir joue un rôle important au moment de prendre la décision d'émigrer. Même lorsque les difficultés économiques sont la cause avouée d'une migration, il peut arriver – et cela arrive très souvent –

que l'immigré soit obligé d'occuper une place professionnelle en dessous de ses qualifications, sans pourtant décider de rentrer au pays à cause de cela. S'il découvre que l'objectif assumé qui le poussait à émigrer n'est pas réalisable, il y a quelque chose d'autre qui le retient à l'étranger.

Il y a des migrants qui ont été clairement obligés de quitter leurs pays ; certains se font migrants par choix, avec ou sans contrainte externe. Pour les besoins de notre recherche, il nous faut établir un critère pour distinguer la catégorie de migrants volontaires de celle de migrants sous contrainte.

Nous allons considérer comme migrants volontaires tous les individus qui quittent leur pays d'origine de leur propre choix, sans avoir été l'objet d'expulsion, de menace de mort, sans avoir été confrontés au manque immédiat de moyens garantissant leur survie, que ce soit dans l'exercice de la profession pour laquelle ils ont été formés, ou dans une autre profession. Un migrant volontaire aurait accès, dans son pays d'origine, à l'habitation, à une alimentation saine et au travail.

Les critères de distinction que nous venons d'énoncer seraient insuffisants dans un contexte plus large que celui de notre recherche. Même au sein de notre travail, il y aura des spécificités dans chaque histoire de vie qui pourraient nous amener à juger avec plus de pertinence si la migration en question avait été choisie librement. Nous pouvons néanmoins avancer que les individus interviewés pensaient avoir décidé librement de migrer, malgré les difficultés racontées dans leurs récits.

Une autre question peut se poser : à partir d'une conception humaine psychanalytique, peut-on considérer qu'un individu est libre par rapport à soi-même ? Faudrait-il considérer la dynamique intrapsychique comme une contrainte interne qui conditionne le choix de migrer ? Nous optons néanmoins pour maintenir notre premier critère de distinction entre migration choisie et migration obligée, et c'est lui qui servira de point de départ pour nos considérations futures.

- La terre étrangère et le monde fantasmatique

Plus haut, nous avions envisagé la possibilité que la migration occupe une place et qu'elle joue un rôle dans le monde fantasmatique du migrant. Quel serait ce rôle ? En aurait-il quelque chose de semblable et de typique qui se répéterait dans les cas de migrations volontaires en général ?

À partir de ce qu'affirment les textes psychanalytiques cités ci-dessus, il nous paraît que la terre étrangère - un lieu jamais visité dans sa réalité, sinon en rêve - pourrait occuper chez le candidat à la migration une place ressentie comme un espace où il pourrait avoir accès à des dimensions qui lui étaient interdites dans son pays d'origine. La terre étrangère, inconnue et distante serait pressentie comme étant une espèce d'environnement magique où certaines règles seraient annulées, d'autres devenues inopérantes. Le migrant franchit une barrière physique – la distance qui sépare les deux pays et la frontière qui offre une la résistance à ceux qui veulent la traverser. À l'expérience de dépassement de cette barrière physique paraît correspondre un scénario de dépassement d'une barrière psychique. Le fait de migrer serait ressenti par le migrant comme le franchissement d'une frontière gardienne de ce qui lui était interdit, de sorte qu'il pressent pouvoir accéder à un espace où il pourra être différent et faire autrement.

Nous ne pouvons pas éviter de penser à l'apparente proximité de cette 'entité magique' que pourrait devenir la terre étrangère pour le migrant, avec ce que l'on appelle *refoulé* en psychanalyse. Migrer pourrait être ainsi une tentative de récupérer des parties que le migrant ressent comme étrangères en soi.

Un individu qui décide de migrer se trouve dans un projet qui touche forcément à sa dimension narcissique. Il pourrait envisager sans se rendre compte de franchir une frontière extérieure qui servirait en fait de support de projection des forces qui empêchent un retour du refoulé. Franchir cette frontière, ce serait ressenti comme la possibilité de faire éclater tout un système répressif interne lequel, en fin de compte, est ce qui l'empêche d'être et de faire ce qu'il désire. La source des forces répressives serait attribuée avec justesse à l'environnement qui l'entoure, dans son pays d'origine. Néanmoins, ce qui lui était extérieur est devenu pour lui structurant de son psychisme individuel, à travers les multiples relations établies avec ses semblables en famille et en société.

Kristeva (1988) raconte l'histoire d'une fille qui avait immigré en France à un moment de l'histoire où la liberté sexuelle était en vogue. Venue d'un pays qui possédait de règles très strictes par rapport à l'exercice de la sexualité féminine, elle surprendra son petit ami au moment elle se jette à corps perdu dans le sexe en groupe. Pour Kristeva, ce serait l'expression d'une forme d'éclatement du refoulé. Plus tard dans son histoire, cette fille se trouvera envahie par une série de symptômes physiques qui ne seraient que l'expression d'une reprise violente de l'activité surmoïque chez elle.

Par rapport à cette histoire, nous ne savons pas quelles étaient les conditions où cette fille avait entrepris sa migration, si elle l'avait fait volontairement ou sous contrainte. Quel que soit le cas, il paraît qu'elle aurait ressenti que l'espace étranger pourrait lui accorder la permission d'agir et d'être autrement, et de se passer des règles strictes qu'elle devait observer dans son pays d'origine. La reprise de l'activité surmoïque paraît réaffirmer que ce qu'elle ressentait comme extérieur était devenu une partie d'elle-même.

Cette anecdote soulève la question des différences culturelles. Il y aurait de sociétés où l'observation de paramètres prescris par la morale repose plus sur un contrôle social extérieur, et d'autres où il y a une plus grande individualisation et internalisation de ces règles. Cette fille aurait peut-être vécu auparavant dans une société qui surveillait de près son comportement, et un beau jour elle s'est trouvée loin de cette surveillance. Il est aussi possible que ce qui avait fait la différence pour elle à l'étranger n'était pas le type de société où elle se trouvait, mais la distance crée avec la famille, les connaissances et les semblables normalement ressentis par cette fille comme juges de son comportement. Nous n'en savons rien.

Un épisode que j'ai vécu paraît avoir un lien avec cette idéalisation de la terre étrangère en tant qu'environnement où les règles changent ou disparaissent. J'habitais en Belgique depuis plus de deux ans, et je suis rentré au Brésil pendant quelques semaines. Ma compagne, maintenant mon épouse, russe d'origine, est venue aussi afin de connaître mon pays d'origine. Dans ma ville natale, nous sommes accueillis par un vieil ami, dont le comportement me surprend. Tout de suite après avoir faire connaissance, il s'est mis à parler en toute franchise de l'utilisation de certains gadgets sexuels que l'on pouvait trouver dans des motels au Brésil. Je ne l'avais jamais vu parler comme ça avec une personne qu'il venait de rencontrer, et de plus comme premier sujet

de conversation. Normalement il se présentait de façon respectueuse, avec un mélange de formalisme et de sympathie.

Heureusement cela ne s'est pas reproduit entre nous. Réfléchissant à l'incident, j'ai pu arriver à une hypothèse pour comprendre ce qui s'était passé. Mon ami avait fait pas mal de voyages dans sa vie, mais il n'avait jamais traversé les frontières brésiliennes. Il disait qu'il ne le ferait jamais, malgré qu'il possédait les moyens de le faire s'il le voulait. Je pense que pour lui, pareillement à ce qui arrivait probablement à la jeune immigrée citée par Kristeva (ibid.), la terre étrangère était ressentie comme un lieu magique où tout serait permis, où il n'y aurait pas de tabou pour empêcher la réalisation des désirs. Ma compagne, avec qui il venait juste de faire connaissance, venait de l'étranger, alors rien de plus naturel pour lui que de s'adresser à elle sans les entraves habituelles, et de prendre comme premier objet de conversation un sujet dont on ne parle pas avec une fille qu'on vient de connaître dans les conditions normales de son milieu socioculturel.

Résumé et considérations générales du chapitre premier

Quand nous abordons la question de ceux qui quittent leur pays pour vivre dans un autre, nous sommes tout de suite confrontés à la difficulté de choisir les termes pour signifier le plus fidèlement ce qui est en jeu dans le contexte envisagé. Ainsi, faudrait-il parler de migrant, d'immigrant, de migré, d'émigré ou d'immigré ?

Nous avons jusqu'ici utilisé indifféremment l'une ou l'autre de ces termes. Néanmoins, il faut avouer notre préférence pour le terme 'migrant'. Ce vocable suggère une certaine ouverture, parce qu'il ne désigne pas quelque chose d'achevé. 'Immigré' suggère un état permanent, comme si l'individu qui entreprend une migration avait trouvé sa forme et sa place dernière et définitive. Néanmoins, très souvent ceux qui quittent leur pays d'origine et qui s'installent dans un nouveau pays n'ont pas très clairement en tête s'il vont rester définitivement là où ils se trouvent actuellement. 'Migrant' suggère du mouvement, et nous paraît un terme plus en harmonie avec une expérience qui bascule un nombre important de repères chez les individus concernés par la migration.

Le migrant est un étranger. Il diffère d'un autre type d'étranger, le touriste, en ce qu'il décide de s'installer au pays où il débarque. Ce pays et ses habitants sont d'abord étrangers à lui. Autochtones et migrants sont étrangers l'un à l'autre, de sorte que nous avons trouvé qu'il serait utile de nous appuyer sur des textes psychanalytiques qui parlent de la relation avec l'étranger.

La psychanalyse nous offre des références pour la compréhension de l'expérience du migrant, de l'étranger et de la rencontre avec l'étranger. Certains textes parlent plus précisément des implications psychiques typiques de l'expérience de migration.

Chez Freud, l'étranger occupe la place d'une figure potentiellement déstabilisante. L'association de ce qui est familier à ce qui est étranger fait de lui une cible pour la projection de contenus refoulés chez ceux qui entrent en contact avec lui. En conséquence, l'étranger devient en certaines circonstances une source d'angoisse et d'inquiétante étrangeté.

Par rapport aux textes freudiens consultés, nous avons l'impression que l'étranger pourrait être rangé dans une catégorie semblable à celle occupée par l'objet tabou et par le refoulé. Tous les trois existent culturellement, et sont psychiquement investis comme ce dont il ne faut pas s'approcher, comme source de danger. Le tabou s'insère dans une logique de fonctionnement psychosocial antérieure dans l'évolution humaine. Le refoulé paraît être le prix payé pour le passage d'une psychologie collective vers une psychologie individuelle. L'étranger devient dans ce contexte une espèce d'indice de danger, un potentiel déclencheur chez l'autre de dynamiques psychiques qui ne sont pas en accord avec l'existence réelle de l'individu perçu comme étranger.

À travers l'exploration de la question de la bouleversante rencontre avec l'étranger et encore de la psychologie de masse, nous découvrons l'intrication existant entre entités socialement reconnues avec le narcissisme des individus. Ce qui a une existence sociale, telle l'appartenance nationale, participe à d'importants mécanismes psychiques qui fondent l'amour-propre des individus.

L'étranger menace le narcissisme autant qu'il le renforce. Sa différence peut être ressentie comme une menace parce qu'elle suggère l'existence de manières d'être valables autres que celles des autochtones, et parce que l'étranger peut éventuellement être associé au refoulé. Par contre, cette même différence peut éventuellement être considérée comme un signe d'infériorité qui valorise par comparaison la façon d'être des autochtones. La perception de la singularité de l'étranger pourrait encore fonctionner comme facteur qui renforce un sentiment rassurant d'appartenance groupale, lequel se fonde sur l'idée de similitude de ses composants.

Ce qu'il y a d'infantile et de surmonté dans chaque individu se manifeste dans les relations humaines en général, par exemple par le biais de répétitions et transferts. Les complexes infantiles peuvent se réactualiser dans les situations sociales actuelles. La singularité de l'étranger paraît être particulièrement capable de réveiller ces contenus et constellations psychiques.

Si la confrontation avec l'étranger paraît difficile, non moins très difficile est le vécu de celui qui se fait étranger : le migrant. Aux difficultés d'ordre réel, telles que trouver du travail ou encore apprendre une langue étrangère, s'ajoutent les difficultés d'ordre psychique. Confronté au changement de repères autour de soi, il doit établir des relations avec ceux qui lui sont étrangers, et encore subir les conséquences d'occuper la place d'étranger pour les autres.

Le tableau que nous venons de décrire nous paraît assez lourd. Il faudrait se demander pourquoi un individu de saine conscience se mettrait à la place d'étranger. Serait-ce le goût du défi ? Ou simple ignorance ? Il n'y a pas moyen de généraliser si l'on veut considérer un facteur qui dépasse la dimension raisonnante de chaque individu : la dynamique inconsciente.

À partir de ce que les auteurs consultés affirment quant à l'expérience de migration, nous pouvons conclure qu'il s'agit d'une expérience très éprouvante psychiquement, mais qui pourrait éventuellement aboutir à un processus de mûrissement et d'enrichissement personnel. Le prix est pourtant élevé.

Nous pouvons nous attendre à ce que, dans les entrevues de Belges et de Brésiliens que nous allons analyser au chapitre V, apparaissent des contenus qui révèlent la lourdeur de l'entreprise de migration. Il est possible qu'apparaissent des indices d'un sentiment vécu de déstabilisation et de perte de repères. Probablement il y aura des interviewés qui diront avoir surmonté ces difficultés, et d'autres qui y seront toujours plongés.

Avant tout, ce que la psychanalyse nous a offert de plus précieux est un moyen d'envisager une situation qui implique à la fois les dimensions culturelles-collectives et psychiques-individuelles : la situation du migrant se caractérise par la confrontation d'un individu au changement de son environnement social. Cette contribution majeure nous sera spécialement utile pour la construction d'un modèle interprétatif qui situe la méthodologie spécifique de notre travail par rapport aux prémisses psychanalytiques que nous venons de considérer.[10]

[10] La conception de ce modèle interprétatif se trouve au chapitre III.

Chapitre II – L'identité : représentations et stéréotypes

> 'L'unicité du « moi » se cache justement dans ce que l'être humain a d'inimaginable. On ne peut imaginer que ce qui est identique chez tous les êtres, que ce qui leur est commun. Le « moi » individuel, c'est ce qui se distingue du général, donc ce qui ne se laisse ni deviner ni calculer d'avance, ce qu'il faut d'abord dévoiler, découvrir, conquérir chez l'autre.' (Kundera, 1987, L'insoutenable légèreté de l'être, p. 286)

Dans le premier chapitre, à travers une perspective qui fait recours à la psychanalyse, nous avons considéré le migrant en tant qu'étranger par rapport à un autre, qui lui est aussi étranger. Nous considérions certaines occurrences possibles de ces rencontres d'étrangers, situations qui pourraient se comprendre prenant en considération la scission de l'humain en deux dimensions, une consciente et une autre inconsciente.

Au moment où nous allons considérer le contenu des récits de vie, nous adopterons une perspective d'analyse individuelle d'un discours qui se réfère néanmoins à de situations impliquant l'intervention de dimensions qui dépassent l'individualité. Dans le présent chapitre, nous voudrions compléter l'approche du chapitre précédent, où les relations avec l'étranger se comprenaient plutôt à partir de la compréhension du psychisme individuel. Nous espérons que ces deux perspectives pourront servir complémentairement afin que notre analyse des récits puisse accéder à l'individuel sans pourtant nier ce qui l'encadre et qui le dépasse.

Par la suite, nous essaierons de nous trouver quelques repères pour mieux situer les dimensions du discours des interviewés auxquelles nous serons attentifs, et que nous appellerons de manière générique de représentations de soi et de l'autre.

Notre recherche est à l'écoute de l'histoire de vie de migrants, des représentations qu'ils se font de soi, de l'autre concitoyen, et de l'autre qui était en principe d'abord ressenti ou considéré

comme étranger. Nous allons délimiter et mettre en relief certaines représentations que les interviewés Belges se font des Brésiliens, et vice versa.

Quand on s'interroge sur les représentations qu'un individu se fait d'un autre étranger, cela implique l'existence d'un repère identitaire lié à une appartenance nationale, laquelle se réfère normalement au pays où chaque individu est né. Il nous serait intéressant de comprendre ce que serait l'identité nationale par rapport à une identité individuelle. Nous épouserons une perspective concernant ce que serait une nation, entité par rapport à laquelle s'établit une identité nationale, dans un mouvement qui rend possible à un individu de se dire qu'il est Belge ou Brésilien.

À la fin de ce chapitre, nous allons exposer à titre illustratif un certain nombre de textes qui attribuent certaines caractéristiques aux peuples belge et brésilien. Nous renonçons néanmoins à toute tentative de faire coïncider les contenus du discours des narrateurs des récits de vie avec les caractérisations proposées. Ce que nous trouverons dans ces travaux servira à nous sensibiliser à un certain nombre de caractéristiques attribuables à un peuple ou à un autre, ainsi qu'à l'avertissement, qui se trouve aussi présent, de la nécessité de s'éviter le leurre de réduire l'individualité à un stéréotype.

Identités individuelles, identités nationales

- L'identité

Avant de nous donner une idée de ce que pourrait être l'identité nationale, il nous serait utile de mieux préciser le sens que nous attribuons au mot 'Identité'.

Le Robert Quotidien (1996) nous apprend que le vocable identité signifie similitude, le fait d'avoir quelque chose en commun avec l'autre. Il peut encore désigner ce qui est un, ce qui fait une unité. L'identité personnelle est '*le caractère de ce qui demeure identique à soi-même'*. l'identité culturelle serait l'*ensemble de traits culturels propres à un groupe ethnique qui lui confèrent son individualité ; sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe*'. L'identité serait encore '*Le fait pour une personne d'être légalement reconnue sans nulle confusion grâce aux éléments qui l'individualisent*'. Le contraire d'identité : l'altérité, le contraste, la différence.

Déjà à travers les définitions de ce dictionnaire de langue française, nous voyons que le mot identité ne peut désigner l'individualité sans faire référence à un autre, que cet autre soit un individu ou un ensemble culturel.

En psychanalyse, on a pris l'habitude de considérer séparément les notions d'identité et d'identification. Par identification, on peut comprendre :

> 'Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications.' (Laplanche et Pontalis, 1998, p. 187)

Dans la même source bibliographique nous ne trouvons pas de définition pour Identité. La psychanalyse paraît mettre l'accent sur les processus intrapsychiques qui constitueraient les fondements de l'identité. Ces processus se trouvent toujours en mouvement, faisant que l'individu humain ne sera jamais achevé. L'identité est un terme qui paraît suggérer un achèvement de l'être, lequel ne serait concevable en psychanalyse qu'à travers la mort de l'individu, parce que son dernier état pendant qu'il était encore en vie ne pourra plus se modifier.

Jean Florence (1984) a dédié sa thèse de doctorat au sujet de l'identification dans l'œuvre freudienne. Lui aussi met l'accent sur le caractère d'inachèvement de l'être humain, à travers la considération du déroulement de processus-types qui participeraient de la structuration du psychisme. Il considère plusieurs possibilités normales et pathologiques liées aux processus identificatoires.

Si les psychanalystes semblent préférer explorer le concept d'identification plutôt que celui d'identité, Decourt (1999) affirme pourtant que Freud considérait l'Identité comme un concept psychologique.

> 'Le concept d'Identité n'est pas pour certains un concept psychanalytique, pourtant, bien qu'absent du registre métapsychologique, il n'y a pas d'analyse sans quête identitaire, ou modification profonde du sentiment identitaire tant du côté du patient que de l'analyste.' (Decourt, 1999, p. 1153)

> '… l'identité se révèle, s'éprouve et se définit dans la capacité du sujet à supporter psychiquement l'épreuve de la perte.' (Ibid., p. 1155).

Une modification de l'identité impliquerait de pertes et une altération de la perception de soi. L'identité comprend un noyau de permanence, mais aussi une certaine instabilité liée à la perception de l'existence de l'autre. Pour Decourt (1999), le double fonctionne comme une sorte d'interface qui aide à passer du registre perceptif au registre de l'auto représentation. L'Identité serait le résultat d'un travail constant d'oubli et de redécouverte de soi.

Roux (1999) considère que les notions de narcissisme, de Moi et de Représentation de Soi recouvrent celle d'Identité. Avoir une identité, ça signifie avoir une histoire, une histoire qui ne trouve sont état achevé qu'au moment de la mort de son protagoniste.

Nous voyons que tous les psychanalystes ne sont pas d'accord quant à la place qui devrait être accordé à l'identité. Souffir et Miedzyrzecki (1999) considèrent l'identité comme un concept important dans la psychanalyse contemporaine.

> 'C'est dire que l'identité peut s'envisager à plusieurs niveaux : individuel, familial, groupal, culturel, national et qu'elle présente deux facettes : opération intellectuelle de description par l'extérieur, et éprouvé de l'intérieur.' (Ibid., p. 1094)

Denis (1999) met en évidence le caractère de permanence que suggère le mot identité :

> 'Le terme d'identité implique le constat d'une permanence dans le temps d'éléments caractéristiques de la personnalité, perceptible pour le sujet lui-même et pour autrui.' (Denis, 1999, p. 1099).

Denis (Ibid.) parle encore de l'identité dans son versant intime (ce que l'on constate de soi-même) et social (l'identité que l'on présente à autrui). Il explique que l'identité se construit à travers les identifications, lesquelles constituent la plus ancienne forme de lien à l'objet. La construction de l'identité ne serait pourtant jamais achevée, et toute identité porte un certain degré d'ambiguïté.

L'identité chez Ricœur

Paul Ricœur (S*oi-même comme un autre*, 1990) nous offre un certain nombre de considérations qui se montrent très intéressantes pour nous, parce qu'il met en relation le 'soi' avec une identité qui se construit à travers une narration. Nous pourrions difficilement trouver une perspective plus proche du thème de notre recherche, qui travaille avec ce que nous appelons des représentations de soi (et de l'autre), lesquelles ne se révèlent qu'à travers la narration de nos interviewés. Plus loin dans notre travail, nous allons reprendre quelques affirmations de ce même auteur.

Ricœur (1990), nous rappelle que le 'soi' est un pronom réfléchi de troisième personne. Il désigne quelque chose qui pour exister doit se référer à l'existence d'un autre. L'identité, chez Ricœur, renvoie toujours à une altérité, qui est aussi en quelque sorte son étoffe.

> 'Soi-même comme un autre suggère d'entrée de jeu que l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre, que l'une passe plutôt dans l'autre, comme on dirait en langage hégélien. Au « comme », nous voudrions attacher la signification forte, non pas seulement d'une comparaison – soi-même semblable à un autre-, mais bien d'une implication : soi-même en tant que… autre. (Ricœur, 1990, p. 14).

Sémantiquement, identifier, c'est faire connaître quelque chose à quelqu'un. Le langage rend possible que l'on désigne un individu, et un seul. Les noms propres fonctionnent comme les pronoms, et singularisent une entité non répétable.

Au niveau pragmatique, l'individu qui s'identifie est un 'Je' qui parle à un 'Tu'. Le 'Je', terme qui se distingue du 'Soi', se réfère à une dimension intellectuelle dont la certitude sera brisée par le doute. Le 'Je' est un agent de l'action, doté d'intention et de conscience, et – pourquoi pas ? – d'un Inconscient. Les corps, c'est ce qui fait ou ce que sont les personnes.

Toute identité possède une dimension d'*ipséité*, de ce qui peut être reconnu comme demeurant le même malgré les différences apportées par le temps ; et une dimension de *mêmeté*, de ce qui est identique. Le caractère est emblématique de la *mêmeté* ; la parole donnée, de l'*ipséité*. Ce sont deux modalités de permanence dans le temps. Considérer ces deux dimensions de l'identité nous aide à mieux comprendre le paradoxe du fait qu'une personne soit la même malgré les différences que l'on peut constater entre ce qu'elle est et ce qu'elle a été auparavant.

L'identité narrative est une construction toujours en cours à travers laquelle chaque individu, protagoniste de sa propre histoire, peut se considérer comme demeurant lui-même malgré tous les changements opérés. L'identité narrative devient ainsi un support pour l'identité personnelle.

> 'L'Autre n'est pas seulement la contrepartie du Même, mais appartient à la constitution intime de son sens. Au plan proprement phénoménologique, en effet, les manières multiples dont l'Autre que soi affecte la compréhension de soi par soi marquent précisément la différence entre l'ego qui se pose et le soi qui ne se reconnaît qu'à travers ces affections mêmes'. (Ricœur, 1990, p. 380).

- La culture

> 'Tout le monde naît dans une culture et doit en grandissant soit avaliser ce préconstruit culturel tel quel, soit l'améliorer, soit construire autre chose en changeant de culture.' (Singleton, 1998, p. 115)

Afin de parvenir à construire un tableau stable de ce que nous considérons comme la relation entre l'identité individuelle et l'identité nationale, nous pensons qu'il nous faut absolument

passer par la notion de culture : elle se trouverait impliquée aussi bien dans l'individualité qu'au niveau de la collectivité.

Dans '*Le Robert Quotidien*' (1996) le premier sens que prend le mot 'culture' est celui de cultiver la terre, d'élever des animaux. C'est seulement dans sa deuxième acception que ce mot va faire référence aux facultés de l'esprit, à l'ensemble des aspects intellectuels d'une civilisation ou d'une nation, à des formes acquises de comportement. 'Culturel' apparaît dans ce dictionnaire comme ce qui a à voir avec une Identité Culturelle, avec des normes acquises de comportement qui ne sont pas dues à une hérédité biologique.

La culture pourrait être comprise dans un premier temps comme ce qui circule dans un environnement humain donné en tant que valeurs, modèles comportementaux, interdictions, productions artistiques, technologie, langue parlée. D'une manière élargie, nous pensons que le terme culture pourrait désigner tout l'ensemble des connaissances transmissibles de manière consciente ou inconsciente, lesquelles fondent toute possibilité de symbolisation humaine, et qui s'actualisent de manière spécifique dans chaque communauté humaine. Une culture donnée qui caractérise une collectivité spécifique participe de la constitution de toute individualité née au sein de cet ensemble collectif.

Chervet (2000) nous rappelle que pour la psychanalyse la culture serait le résultat d'opérations psychiques qui aboutissent à des désexualisations et sublimations. Le narcissisme naît de la culture et est en même temps la condition des actes culturels. Il est intéressant que malgré l'origine de la culture en tant que sublimation, une culture donnée pourrait néanmoins proposer des idéaux de compétence érotique.

Dans le texte du sociologue Singleton (1998), le mot *culture* prend un sens parfois proche de celui d'ethnie, signifiant un ensemble d'individus semblables quant à certain nombre de caractéristiques. *Culture* désignerait un ensemble humain qui possède des caractéristiques qui le distinguent d'autres ensembles humains, tels que les usages, les comportements et les mœurs. Les ensembles culturels – ou les cultures, si l'on veut – n'existent qu'à travers l'allusion à l'existence d'autres cultures. La reconnaissance d'une culture donnée dépendrait ainsi d'un regard (externe) qui la constitue, la délimite et la caractérise.

> 'Tout dépend de la crédibilité du choix d'appeler tel ou tel ensemble empirique ou socio-historique, 'une culture'. Ayant décidé que la Belgique constitue une culture, ses rapports avec la France deviennent inter-

> culturels, et le conflit communautaire Wallons versus Flamands, une question intraculturelle. Mais, on peut parler d'une culture wallonne et opposer dans son sein les citadins et les paysans ; on peut même prendre le paysannat ardennais pour une culture et distinguer la sous-culture des fermier-propriétaire de la sous-culture des manoeuvres-manants ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive au singulier. (Singleton, 1998, p. 60)

> 'L'inter-culturel commence nettement plus tôt que la plupart des acteurs sociaux ne sont prêts à l'accepter. Car, même à l'intérieur d'une communauté restreinte, telle qu'un clan ou un couvent, il est loin d'être évident que tous les membres soient dans le même monde et donc sur la même longueur d'onde.' (Ibid., p. 63)

Tzvetan Todorov (1996) nous offre une définition de culture bien équilibrée, faisant référence aux dimensions cognitive et affective de l'humain :

> 'L'être humain ne se contente pas de venir au monde physique, comme les animaux ; sa naissance est nécessairement double : à la vie biologique et à l'existence sociale. En même temps que dans le monde, il entre dans une société dont il acquiert la règle du jeu, le code d'accès, que nous appelons une « culture » : des traditions, une langue, des règles de conduite. La culture a une double fonction : « cognitive », en ce qu'elle nous propose une préorganisation du monde environnant, un moyen de nous orienter dans le chaos d'informations que nous recevons à tout instant et donc d'avancer dans la recherche du vrai (la culture est comme la carte ou maquette du pays que nous allons explorer) ; et « affective », en ce qu'elle permet de nous percevoir comme appartenant à un groupe spécifique et d'en tirer une confirmation de notre existence.' (Ibid., p. 128)

Devereux (1977), autorisé en tant que psychanalyste et ethnologue, donne lui aussi une définition de la culture qui s'avère très appropriée au contexte de notre travail : elle est extérieure en même temps qu'intérieure à chaque individu.

> 'Ces observations nous permettent de définir la culture à la fois comme une expérience intérieure et comme une manière de vivre le vécu. En effet, l'individu qui participe à une culture ne la vit pas seulement comme quelque chose d'externe, qui le ballotterait comme des courants contraires plus ou moins organisés. S'il n'est pas définitivement psychotique (chap. II), il vit sa culture comme quelque chose de profondément intériorisé, quelque chose qui est partie intégrante de sa structure et de son économie psychique (235). Il suffit donc de préciser que la culture est surtout une manière d'appréhender à la fois les composantes particulières et la configuration générale du monde de l'homme ou de son espace vital (Lebensraum).' (Ibid., p. 365)

Christine Délory-Momberger (2000), dans un ouvrage où elle écrit sur les récits de vie, affirme que pendant notre existence nous participons de diverses cultures, même à défaut de partir à

l'étranger comme migrant. Chaque sous-division de la société, chaque petit groupe qui partage ses valeurs et ses modes d'existence propres, constitue une culture spécifique. L'interculturalité peut ainsi avoir lieu au sein d'une même société. Chaque individu vit et résout à sa façon les difficultés liées aux multiples appartenances culturelles : cela pourrait aboutir à l'incorporation d'éléments venus de cultures multiples, parfois contradictoires. L'individu se transforme à chaque nouvelle rencontre avec ce qui lui est culturellement distinct.

> 'Chaque individu participe tout au long de son existence à des multiples *cultures*, c'est-à-dire à des ensembles de schèmes d'action et de pensée qui ont leurs modes de traduction symbolique et constituent des systèmes référentiels valorisés. Selon le domaine d'extension qui est le leur, ces ensembles sont entre eux dans des rapports d'emboîtement et d'intrication. Dans ce sens et de proche en proche, la famille constitue une *culture*, au même titre que le quartier, la ville, la région, jusqu'aux entités plus classiquement reconnues de la communauté linguistique ou de la nation, en passant par les catégories socioprofessionnelles du métier et de l'entreprise ou les cercles d'activités extraprofessionnelles (sportives, culturelles, politiques, humanitaires, etc.)' (Delory-Momberger, 2000, p. 260-261)

Notre étude ne vise pas caractériser la société belge, ni la société brésilienne, ni leurs habitants. Ce qui va nous intéresser, c'est la transformation possible des représentations de ces sociétés et de leurs habitants dans le discours des interviewés, ainsi que les transformations des représentations de la personne du migrant lui-même. Le vécu d'une migration est supposé influencer la construction de ces représentations.

Quand une personne entreprend une migration, il se trouve dans une situation où tout le champ culturel autour de lui bascule. La langue parlée peut être une autre, ainsi que les prescriptions morales, et les conceptions courantes de ce que devrait être le sujet humain et le monde qui l'environne. Les implications de vie au sein d'un milieu culturel étranger ne sont pas nécessairement l'objet d'une réflexion consciente de la part du migrant. Je suis convaincu que cela ne peut se connaître qu'à partir de l'expérience vécue de la migration. Jamais le migrant ne pourrait anticiper avec justesse et dans leur totalité les difficultés qu'impliquerait l'entreprise d'une migration en tant que changement de milieu culturel.

Confronté à un nouveau milieu culturel qui véhicule ses propres points de repère pour la constitution de soi et de l'autre, l'individu migrant se trouvera dans une situation où il pourrait se sentir contraint à s'efforcer de suivre les valeurs existants et à devenir comme les autres, se conformant à ce qui était d'abord étranger et inconnu de lui. Dans la même situation de confrontation, le migrant pourrait par contre rejeter ce qui lui est proposé par cette nouvelle

culture et s'isoler en quelque sorte de la communauté qui l'entoure. L'ambiguïté d'un individu qui vacille entre ces deux positions est toujours concevable.

Il y a des interdits qui sont en principe considérés comme fondamentaux et universels : les interdits de cannibalisme, de meurtre et de l'inceste. Les diverses cultures imposent différentes précisions en ce qui concerne l'interdit. Dans chaque culture, l'expression pulsionnelle n'est acceptée que dans des intensités et des formes spécifiques. L'expression de la haine, par exemple, peut varier d'une culture à l'autre, soit quant à l'intensité, soit quant aux moyens employés pour la communiquer. Nous pouvons nous attendre à ce qu'il en aille de même pour l'expression de sentiments tendres et d'amitié. Dans la Belgique francophone contemporaine, j'ai pu observer que les jeunes hommes de 20 ans et même plus se sentent autorisés à se saluer par un baiser. Au Brésil, à Minas Gerais, la région d'où je suis originaire, un tel moyen d'expression affective aurait été probablement accueilli avec méfiance. En tant qu'étranger en Belgique, j'ai été confronté à ce comportement qui ne faisait pas partie de mes habitudes, ni de ceux qui m'entouraient auparavant au Brésil.

Les membres de l'A.S.B.L. Placet s'étaient mis à l'écoute de divers étudiants étrangers racontant de leur expérience de vie à Louvain-la-Neuve. Dans la brochure éditée à partir de ce travail d'écoute (*Vivre la diversité, un défit permanent*, 2003), nous trouvons divers témoignages qui se réfèrent à la difficulté de vivre au sein d'une culture d'abord inconnue et étrangère. L'éditeur synthétise ainsi cette question :

> 'Le nez de chacun d'entre nous est chaussé de lunettes, invisibles à l'œil nu, façonnées par les divers apprentissages acquis au sein de la famille et des groupes sociaux d'appartenance. Elle nous sont indispensables pour évoluer dans notre univers sans faire trop de faux pas. Mais si elles sont parfaitement adaptées à notre contexte, ces mêmes lunettes deviennent un handicap lorsque notre environnement change, et avec lui notre mode de vie. Nous percevons et interprétons alors ce monde nouveau à travers le prisme déformant de nos lunettes d'origine. Les faits et gestes observés prennent une connotation différente, parfois hostile, tandis que nous restons « aveugles » aux éléments que nous n'avons pas appris à identifier, faute d'avoir changé de dioptrie ! Il n'y a pas d'exception à cette règle. Nous sommes tous « victimes » d'une vision sélective et limitative.' (Ibid., p. 66- 67)

- Identité individuelle et identité nationale

> ‘Hormis quelques irréductibles biologiques qui nous enracinent dans une strate naturelle – nous sommes nés, homme ou femme -, tous les traits de notre identité, depuis les plus généraux jusqu’aux plus fins, renvoient à l’institution – et aux institutions – de la société : notre nom et nos liens familiaux, nos lieux de naissance et de domiciliation, la langue que nous parlons, la nation ou la région à laquelle nous appartenons…’ (Legrand, 1993, p. 30)

Nous avons vu plus haut que ce que désigne le mot *identité* renvoie presque toujours en même temps à ce qui relève de l’individualité et de l’environnement culturel (ou de la collectivité) où cette individualité s’insère. Nous considérons néanmoins qu’il serait utile de distinguer l’identité individuelle de l’identité nationale.

L’identité nationale est normalement reprise dans une identité individuelle : en plus de se voir comme beau, intelligent, et d’être un membre d’une telle ou telle famille, un individu se voit comme étant par exemple Brésilien ou Belge. Cela pourrait néanmoins constituer éventuellement une source de conflits identitaires, comme dans le cas des immigrés qui avaient obtenu la nationalité du pays où ils sont allé vivre, et qui doivent désormais trouver une réponse à la question de quelle est leur appartenance nationale.

Au contraire de l’identité individuelle, l’identité nationale identifie aussi bien les individus que les groupes où ils s’insèrent : malgré toutes les différences socioéconomiques ainsi que les caractéristiques qui individualisent chacun des habitants, tous les individus nés en territoire brésilien s’identifient comme Brésiliens. Par rapport à la Belgique, nous pouvons remarquer une différence assez intéressante: sont Belges les enfants nés de Belges, et non pas nécessairement ceux qui sont nés en Belgique. L’institutionnel offre un contexte spécifique pour le cas des Brésiliens et un autre pour les Belges, ce qui pourrait avoir des implications différentes dans le vécu personnel d’une situation qui peut devenir un défi pour l’identité individuelle reprenant l’identité nationale. Le vécu d’une migration ou d’une situation de guerre pourraient s’avérer constituer un tel défi identitaire.

Manuel Castells[11] (1999) affirme que l'identité est la source de signification d'un peuple. Si une identité nationale peut identifier et d'une certaine façon unifier une collectivité, cela n'empêche qu'au sein d'une seule société un même individu peut avoir plusieurs identités. Cela constitue pour lui une situation continuellement chargée de tension et de conflits.

Ce que désigne le mot *identité* se distingue du rôle social : le fait de jouer un rôle socialement reconnu ne fonctionne pas toujours comme identifiant. Pourtant, l'individu qui trouve son rôle social significatif pourrait s'y identifier. Par exemple, celui qui remplit la fonction de père peut éventuellement s'identifier en tant que père. Une identité individuelle peut se former à partir des institutions sociales dominantes (telles que la notion de paternité), mais à la condition que les acteurs en jeu donnent une signification à leur rôle. Nous pouvons imaginer que l'appartenance nationale, malgré qu'elle ne constitue pas un rôle dans la société mais plutôt une attribution, pourrait selon les critères de Castells servir d'identifiant si l'individu en question trouve cela chargé de sens pour lui. Ce serait pareil d'ailleurs à la situation de celui qui soutient un club de football et qui s'identifie comme souteneur de ce club spécifique.

Pour Castells (1999), l'identité est ainsi quelque chose qui se forme individuellement par rapport à un contexte plus large incluant la dimension sociale de l'existence. Paradoxalement, il affirme que dans nos jours l'individualisme est une idéologie tellement présente dans les sociétés occidentales, qu'il pourrait être considéré comme un idéal commun.

> 'L'identité serait construite à partir de l'histoire, de la géographie, de la biologie, des institutions productives et reproductives, de la mémoire collective et par les fantasmes personnels, par les structures de pouvoir et les révélations religieuses.' (Castells, 199, p. 23).

Le moment historique présent, caractérisé par la globalisation, constituerait un champ propice à la résurrection de nationalismes. Le besoin de réaffirmer et de reconstruire les identités nationales se ferait sentir à cause de la confrontation constante avec l'étranger.

Selon Castells (1999), une ethnie, une langue, un territoire ou une religion ne suffiraient pas pour la création d'un nationalisme: il faudrait en plus qu'il y ait une 'expérience partagée' entre les acteurs d'une nation. Néanmoins, l'ethnie a toujours été une source de reconnaissance pour une collectivité. Aujourd'hui, la reconnaissance d'une ethnie ne se ferait pas par rapport à d'autres

[11] Manuel Castells: professeur de sociologie et de développement urbain à l'Université de Californie, Berkeley.

ethnies existantes, mais plutôt par rapport à des entités plus larges, comme par exemple l'État national.

Pour Castells (1999), il y aurait trois manières possibles de se construire une identité nationale[12] dans le contexte des relations de pouvoir d'une société:

1) l'identité qui légitime: Celle qui est introduite par les structures de pouvoir pour accroître leur domination sur les acteurs sociaux. Etant donné la désintégration de la société civile et la disparition en cours de l'État-Nation, ce type d'identité se trouve en crise aujourd'hui.

2) l'identité de résistance: Celle qui est formée par des acteurs dans des conditions de stigmatisation ou de dévalorisation. Ces acteurs cherchent à établir des communautés de contenu religieux, national ou territorial afin de résister au système existant. Ils tendent à établir un monde plus petit, par rapport au monde devenu trop grand sous l'effet de la globalisation, afin de pouvoir le contrôler. S'attacher à un contenu territorial dans l'espoir de surmonter la disparition des frontières de temps et d'espace créés par le réseau international. La religion cherche à réaffirmer des valeurs comme la famille et la communauté comme ressortissant de la volonté de Dieu, en réaction à la chute de la personnalité patriarcale. Un groupe identitaire fondé sur la résistance pourrait devenir un groupe du troisième type.

3) l'identité de projet: Celle où les acteurs cherchent à construire leur propre identité collective et à redéfinir la structure sociale en conformité avec leur projet. Ce mouvement pourrait éventuellement rejoindre le deuxième type.

[12] Pour Rubert de Ventos (cité dans Castells, 1999, p. 48) l'apparition d'une identité nationale serait due à l'interaction historique de :
1) facteurs primaires: l'ethnie, le territoire, la langue, la religion, etc.;
2) facteurs générateurs: la technologie, les moyens de communication, la formation des armées, de villes et des monarchies centralisées;
3) facteurs introduits: la codification de la langue, l'éducation, la bureaucratisation;
4) facteurs réactifs: la réaction des groupes subjugués qui susciterait la quête d'identités alternatives.

- État et nation

> 'Il est bien connu que la patrie
> se reconnaît toujours au moment de la perdre.
> Pour ceux qui sont trop tourmentés d'eux-mêmes,
> le pays natal est celui qui les nie.'
> Albert Camus (1939, p.80, 81).

Castells (1999) établit une différence entre nation et Etat. L'ex-Union Soviétique, par exemple, aurait été un État artificiel constitué de plusieurs nations. En fait, chaque citoyen soviétique avait un passeport où se lisait sa nationalité. Cette constitution d'un État imposé à plusieurs nations n'a pas été sans problème. Afin de tenir compte des objectifs universalistes en même temps que des particularités nationales, l'Union Soviétique a adopté, à partir d'un certain moment, une espèce de 'politique schizophrénique'. Les objectifs inspirés de l'utopie communiste de l'égalité des peuples en tant que prolétaires choquaient les particularités nationales dont il fallait tenir compte afin de maintenir l'intégrité du territoire qui dépendait des alliances fondées sur le respect des nationalismes locaux. La tension toujours existante dans une telle prise de position politique serait à l'origine de nombreux conflits liés au démantèlement de l'Union Soviétique : le vide idéologique sera comblé par les nationalismes locaux. Pendant 74 ans d'histoire, l'État soviétique n'a pas été capable de construire une identité nationale stable et unique capable de remplacer les nationalismes préexistants. Par contre, selon la plupart des historiens, c'est l'État qui a souvent engendré la nation: la France en serait un exemple.

La Catalogne est un exemple d'une nation sans État: cette région possède une culture et une langue propres, mais appartient actuellement à l'État espagnol. La constitution espagnole de 1978 déclare que l'Espagne est une nation constituée de diverses nations. L'unité linguistique paraît être un facteur important pour la constitution d'une nation. Dans le cas de la Catalogne, une relative stabilité territoriale au cours de l'histoire a aussi contribué à son avènement et à sa permanence dans le temps. La Catalogne a lutté contre différents adversaires, a reçu des immigrants et a fait partie de différents États, sans jamais perdre pour cela son caractère de nation.

Pour Etienne Balibar (1988), une nation et la personnalité nationale qui découle de son existence ne seraient que des constructions imaginaires d'après-coup. Leur existence en tant qu'institutions

sociales stables provoque une double illusion: la croyance à une substance invariante transmise pendant les siècles ; et la croyance que la société actuelle représente le seul aboutissement concevable de l'histoire passée. Ainsi, l'existence de telle ou telle nation est ressentie comme le résultat du destin. Ce mythe des origines nationales servirait d'étoffe pour plusieurs idéologies imposées par ceux qui se trouvent au pouvoir.

Eliade (1963) a écrit sur le rôle joué par les mythes des origines. La passion des nations de trouver leurs origines serait liée à ces mythes et au nationalisme. Cette passion, conséquence du réveil des nationalismes, est devenue un instrument de propagande et de lutte politique.

> « ... le désir de prouver l' « origine » noble et l' « antiquité » de son peuple dominait à tel point le Sud-Est européen que, sauf quelques exceptions, toutes les historiographies respectives se sont confinées dans l'histoire nationale et ont abouti finalement à un provincialisme culturel. » (Eliade, 1963, p. 221) .

Pour Balibar (1988), toute formation nationale aurait eu sa 'préhistoire', dont le contenu diffère de ce qui est normalement raconté par les mythes des origines nationales. Cette préhistoire se constituerait d'événements tels que les révolutions culturelles et le fait de parler une langue précise. Au début, ces événements n'auraient pas de lien entre eux, ils seraient conjoncturels et ne répondraient pas nécessairement au besoin d'une révolution quelconque. L'intégration de ces événements dans le cadre de certaines structures politiques donnera naissance aux nations. Les gens au pouvoir seraient en général plutôt inspirés par d'autres intérêts que celui de former une nation : par exemple, une nation pourrait se fonder afin de s'éviter la disparition d'une dynastie. Cela n'empêche pas l'existence de certains leaders qui se laisseraient guider par un idéal d'unification nationale, Bismarck aurait été un de ces leaders.

Balibar (*Ibid*.) affirme que le processus qui a répandu la forme de nation à travers toute la planète serait dû à l'organisation de l'économie mondiale ayant un 'centre' et une 'périphérie'. Cette organisation économique se caractérise par des relations d'échanges inégaux, d'où les guerres et les colonisations historiquement vécues. La lutte des classes se trouverait aussi à la base de la constitution des États nationaux.

Toute communauté serait imaginaire. Son existence reposerait sur la possibilité d'insertion de l'existence individuelle au sein d'un récit collectif, d'un nom commun, de traditions communes. La nation est une communauté qui diffère des autres communautés: elle se reconnaît dans une

institution étatique, et prend les positions politiques et les luttes de cet État comme siennes. Aucune nation ne serait l'aboutissement d'une seule ethnie.

Encore selon Balibar (1988), ce serait une erreur d'opposer l'identité collective aux identités individuelles: une identité individuelle aurait ses spécificités, mais ne se constituerait jamais isolée de la collectivité qui l'entoure. L'unification d'une nation demande à la fois un phénomène de masse et la participation des individualités, et présuppose l'existence d'une idéologie spécifique. Cette idéologie peut être soit le nationalisme, soit le patriotisme vécu comme une religion moderne. Cette idéologie doit rendre citoyens ceux qui n'étaient que des individus, accentuant symboliquement les différences existant entre 'nous' et 'les étrangers'. Les frontières extérieures de l'État deviendront en quelque sorte intérieures aux individus. Une sorte de personnalité collective intériorisée permettra que l'on se sente chez soi, et que l'on puisse se considérer comme habitant son propre pays. La force et l'éducation comptent parmi les moyens de fabriquer une conscience populaire engagée dans l'idéologie sociale qui fonde et soutient l'existence d'une nation.

La communauté nationale serait comme une ethnie fictive ayant comme présupposé l'existence d'une identité originaire qui transcende les différences individuelles. Les individus portent le nom de la collectivité. La langue et la race seraient les grandes voies pour la production d'une ethnie fictive. L'école formelle serait le principal moyen utilisé afin d'inculquer l'idée de cette ethnie fictive. L'enseignement prône l'existence d'un certain amour pour la langue maternelle, ainsi que le mythe d'une origine commune, ce qui deviendra la métaphore de l'amour mutuel des nationaux.

L'existence d'une langue commune ne suffirait pas pour la formation d'une nation : une langue pourrait servir à plusieurs nations à la fois, et ne leur servirait pas pour délimiter leurs frontières. La fiction d'une race, fondée sur des traits somatiques ou psychologiques, pourrait constituer une idéologie complémentaire pour affermir une identité nationale.

Pareillement, Hall (1998), considère que les cultures nationales ne seraient que des communautés imaginaires. Ces cultures auraient leurs institutions, leurs symboles et leurs représentations, ce qui contribue à soutenir leur existence. La culture nationale cherche à unifier ses membres, quelles que soient leurs différences de classe, genre ou race, leur faisant croire qu'ils appartiennent tous à une même famille nationale. La culture nationale pourrait être encore un

outil du pouvoir établi. L'apparition d'une culture nouvelle pourrait être le résultat d'une longue histoire de domination parfois violente d'une culture sur une autre. Chaque fois qu'un peuple domine un autre, il essaie de lui imposer sa culture et de la rendre hégémonique.

La Belgique et le Brésil sont deux États qui offrent à leurs citoyens respectifs une identité nationale. Chacun de ces deux pays possède ses caractéristiques propres, le résultat de deux histoires éloignées l'une de l'autre, mais qui s'insèrent toutes les deux dans le contexte plus large de l'histoire mondiale. Au Brésil, le portugais est la langue officielle pour tout le territoire national ; en Belgique, il y en a trois, et on entend parler de ceux qui voudraient que l'arabe soit établi comme quatrième langue nationale. Le Brésil a eu son origine en tant que colonie d'exploitation européenne ; la Belgique, pays créé dans une ambiance où il se faisait nécessaire de régler les demandes internationales après la défaite de Napoléon, se trouva plus tard en position d'assumer la position de pays colonisateur.

D'après ce que nous venons d'entendre de Castells (1999), Balibar (1988) et Hall (1998), nous pensons que la définition d' État qui englobe plusieurs nations s'appliquerait aussi bien au Brésil qu'à la Belgique. En Belgique, nous voyons quotidiennement des signes d'une identification au moins en deux groupes majoritaires, celui des Francophones et celui des Néerlandophones. Au Brésil, un certain nombre de tribus indigènes peuvent être considérés comme étant des nations. D'ailleurs, étant donné la disparité de distribution de la richesse dans ce pays, il faudrait se demander si les exclus du système économique ne devraient pas être considérés comme un groupe à part, malgré qu'ils ne constituent pas une nation : ceux qui se voient contraints à devenir des citoyens de deuxième catégorie.

Nous n'avons pas pour but de faire ici une analyse sociale des pays de nos interviewés. Ce qui nous paraît le plus important, c'est de constater que certains auteurs connus en sciences sociales soulignent le fait qu'une nation est en principe une construction imaginaire, laquelle se solidifie à travers l'emploi d'idéologies séduisantes, tant qu'elles peuvent servir pour affermir les identités individuelles. Le fait d'être né enfant de Belge, ou né en territoire brésilien, cela confère au protagoniste de sa propre histoire une marque indélébile qui le rend Brésilien ou Belge.

Ce que disent les auteurs que nous venons de citer paraît en harmonie avec les anciennes affirmations de Freud quant à l'identification d'un individu à quelque chose qui le dépasse, qui lui sert d'idéal et qui participe de la dynamique de son narcissisme. Le fait d'être Belge ou

Brésilien, soutenu dans les institutions légales internationales, paraît être investi d'une importance primordiale pour les individus qui reçoivent l'une ou l'autre de ces dénominations. Si les idéologies nationales imposées d'abord à travers la famille, puis à travers l'éducation, se transforment en idéaux individuels, nous pouvons nous attendre à ce qu'ils influencent de manière déterminante les représentations que chaque individu se fera de soi et de l'autre.

Il nous paraît seulement nécessaire de rappeler que ce chapitre parle de généralités qui se réfèrent à un contexte plus large où s'insère chaque individualité, et que chaque histoire de vie aura des particularités qui ne peuvent pas toujours être reprises dans les rubriques générales qui nous sont ici offertes. Il reste néanmoins que l'identité nationale – ou l'appartenance nationale - paraît être un composant important de l'identité individuelle.

- Caractère national ou régional

> 'Chaque chose ne pouvant être qu'elle-même, toute affirmation d'une similarité avec autre chose ne peut être qu'analogique.' (Singleton, 1998, p. 96)

Une analogie consiste en une '*Ressemblance entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents*' (*Le Robert Quotidien*, 1996). Un 'analogue', c'est un semblable. Quand nous faisons une comparaison entre deux individus, nous les considérons comme étant semblables si nous arrivons à la conclusion qu'il y a assez de caractéristiques communes. Il peut arriver aussi qu'un individu ne soit pas comparé avec un autre individu concret, mais avec l'idée qu'on se fait des caractéristiques typiques des membres d'un groupe ou d'une nationalité donnée. On attribue à ceux qui sont nés dans un certain pays telles ou telles caractéristiques. Ces caractéristiques constituent ce que nous pourrions appeler de caractère national. Dans un même pays, les particularités attribués aux habitants de différentes régions pourraient constituer un caractère régional.

Jusqu'à quel point le regard d'un autre serait-il capable de postuler de manière neutre ce qui constitue le caractère national ou régional d'un groupe d'individus, qui en principe n'auraient en

commun que leur lieu de naissance ? Il y a là au moins deux problèmes distincts : la possibilité que l'on affirme une vérité essentielle concernant un autre ; et l'équivoque de réduire tout individu d'un groupe donné à un type attribué à l'ensemble d'un groupe.

Serait-il plus légitime que les individus qui composent un ensemble national ou régional affirment quel serait effectivement leur caractère de groupe ? Même si nous partions du principe que tout individu de ce groupe est semblable aux autres, il y a ici aussi un problème : toute construction de vérité ne peut se faire qu'à partir d'un contexte culturel précis, qui est sa condition d'existence et qui en même temps limite et dirige son contenu.

Que ce soit un étranger ou que ce soit un semblable qui juge du caractère national ou régional d'un groupe donné, ça se fait toujours relativement, et cela par rapport aux conditions liées à une culture spécifique, à un moment donné de l'histoire, et encore à la situation socioculturelle et à la constellation affective individuelle de celui qui produit les jugements au moment où il le fait.

Certains scientifiques, parmi ceux que nous allons citer dans la suite de notre travail, paraissent juger légitime d'attribuer un type, un caractère national ou régional à un ensemble d'individus. Nous n'y voyons en principe pas d'inconvénient, à une condition au moins : que la science au nom de laquelle parle le scientifique soit elle aussi située dans une culture spécifique, et qu'elle ne soit pas considérée comme une vérité absolue.

Au moment où nous traversons une frontière et que nous avons l'occasion de vivre dans un autre pays ou une autre région, ce que nous percevons du comportement et de l'attitude de ceux qui nous entourent désormais peut nous servir de substance pour nous faire une idée personnelle de ce que serait leur type national ou régional. D'ailleurs, normalement nous n'arriverions jamais sans une idée préconçue, ou même un ensemble d'idées parfois contradictoires de ce que ces gens sont censés être. Nous pouvons affirmer que nous ne sommes jamais à l'abri de nous construire une représentation de l'autre étranger, d'attribuer des caractéristiques universelles à tous les individus qui composent un groupe, au risque même d'écraser la possibilité de percevoir la richesse de chaque individu, qui peut parfois nier l'idée générale que nous attribuons au groupe.

Mais un Allemand est un Allemand, un Belge est un Belge, pourrait-on dire. Oui. Nous partageons la position que les habitants de chaque pays possèdent certaines caractéristiques qui

les distinguent des autres. Cela ne contredit pas tout ce que nous avons affirmé auparavant. Si la connaissance et la caractérisation de l'autre se fait toujours relativement, cela n'empêche pas que certaines caractéristiques soient partagées par disons la majorité de ceux qui composent un groupe donné.

La langue parlée donne déjà un certain 'parfum' au groupe dont les individus la pratiquent et s'en trouvent structurées. Entrer en contact avec des individus qui composent un groupe parlant une langue incompréhensible serait peut-être l'occasion pour se faire une idée de ce groupe comme quelque chose d'inhabituel.

Nous pensons qu'un individu qui vit au milieu des 'siens', dans son propre groupe national ou régional, serait dans son milieu d'origine peut-être plus incliné à attribuer les différences qu'il voit en autrui comme idiosyncrasies, c'est-à-dire, en les attribuant à l'individualité. Si ce même individu part à l'étranger, nous pourrions nous demander s'il n'aurait pas besoin de se forger une idée du caractère national de ceux qui l'entourent afin de se rassurer et de se repérer dans un milieu peut-être ressenti comme potentiellement hostile. Dans cette situation, il va sans doute recueillir et rassembler des impressions sur les caractéristiques qu'il perçoit de l'autre, celles-là même que dans son pays il attribuerait à l'individualité, mais qui dans ce nouveau milieu lui servent à se former une représentation de ce que seraient les habitants de ce pays inconnu. Cela peut aussi constituer une source de confusion, dès lors qu'il ne saurait pas distinguer une caractéristique 'groupale', constituant un manière d'être pouvant servir de repère afin de savoir comment se comporter dans ce nouveau milieu, d'une caractéristique propre à un individu donné.

Ce que nous venons de suggérer nous paraît vraisemblable quant à la situation de celui qui part à l'étranger. Mon vécu personnel en tant qu'étranger le confirme aussi. Il est intéressant de rester ouverts à cette dimension au moment où nous analyserons les entrevues réalisées avec des migrants belges et brésiliens.

Explorant la justesse de poser l'existence de 'caractères nationaux', nous avons parlé de la nécessité de prendre en compte une certaine relativité du regard qui les constitue. Cette relativité n'empêcherait pas que les membres de chaque groupe national ou régional puisse posséder des caractéristiques communes qui les distinguent de manière générale des individus qui composent

autres groupes. En sciences sociales, paraît-il, il y a des scientifiques qui travaillent à partir d'une vision relativiste de la différence, et d'autres qui la considèrent comme essentielle et inhérente. Singleton (1998) met en confrontation deux positions: celle des nominalistes, et celle des naturalistes. Les premiers considèrent que ce qui légitime la similarité (et par conséquent la différence) est le produit d'un point de vue. Les autres croient qu'il s'agit de caractéristiques des choses elles-mêmes.

> 'Les sciences naturelles nous ont appris qu'en dépit des apparences, tout … n'est … que changement et devenir. Paradoxalement, les sciences humaines semblent souvent solidifier davantage les objets qu'elles étudient. Nous parlons de l'homme… là où il faudrait parler d'hominisation…' (Singleton, 1998, p. 107)

L'attitude naturaliste consiste en quelque sorte à réduire l'existence des choses aux conceptions que nous en avons : si cela ne coïncide pas, c'est parce que nous n'aurions pas encore suffisamment dévoilé l'objet. Singleton (1998) déplore une forte présence de la position naturaliste en sciences humaines.

> 'Malheureusement, l'emprise du naturalisme et donc de l'absolutisme est telle que la plupart des esprits ne font qu'échanger un réel de référence absolutisé contre un autre. La raison a beau avoir remplacé la révélation, si elle fait figure et fonctionne comme un absolu, rien, fondamentalement, n'a changé.' (Singleton, 1998, p. 110)

> 'Le naturaliste du Moyen Age s'agenouillait devant le surnaturel, son homologue des Lumières s'inclinait devant la nature (Newton), devant l'histoire (Hegel), devant l'infrastructure (Marx), devant la société (Durkheim), devant l'inconscient (Freud) là où son dernier avatar est à genou devant un relatif absolutisé.' (Ibid., p. 110)

Laissons de côté la question du nominalisme versus naturalisme. Que ce soit de manière plus relativisée ou non, certains auteurs en sciences sociales ont étudié la formation de 'caractères nationaux' ou 'régionaux'. Pour DaMatta (1986, 2001), les types humains auraient leur origine dans l'histoire, qui se fait dans le contexte de l'interaction des conditions concrètes de vie. Chaque société actualise, dans les caractéristiques des individus qui la composent, des possibilités humaines qui ne peuvent s'exprimer qu'en excluant d'autre possibilités.

> 'Parce que chaque groupe humain, chaque collectivité réelle, ne peut mettre en œuvre que quelques possibilités de réaliser ce que la condition humaine présente comme étant universel. Les possibilités restantes demeurent comme une espèce de fantôme qui nous reproche le fait de les avoir laissées dans les

> coulisses, comme si elles étaient bannies de notre scène, malgré que d'une certaine façon elles soient présentes dans la pièce et dans le théâtre.' (Traduction de DaMatta, 1986, p. 15)[1]

L'actualisation sélective des possibilités humaines dans le contexte précis de chaque collectivité est un fondement pour que chaque individu puisse s'identifier au groupe en même temps qu'il partage des caractéristiques qui le font un semblable. L'histoire personnelle qui rend unique l'individu est bâtie et s'insère dans une histoire collective, laquelle avait donné naissance aux caractéristiques partagées par l'ensemble du groupe.

> 'Si je suis José, je ne suis ni Napoléon, ni William Smith, citoyen américain de New York, ni Ivan Ivanovich, patriote soviétique. Je peux m'en distinguer parce que je m'associe de manière intense à une série d'attributs spécifiques, et parce qu'avec eux et à travers eux, je constitue une histoire : mon histoire.' (Traduction de DaMatta, 1986, p. 16)[2]

Chaque groupe national se caractérise de manière spécifique à partir de son histoire, et certaines caractéristiques sont partagées par l'ensemble des individus qui composent ce groupe, les distinguant des individus des autres groupes nationaux.

> '… avec la somme de ces traits, il y a une séquence qui permet de dire *qui suis-je* par contraste avec ce que serait un Américain, ici défini par les absences ou par les négations que la même liste comporte. La construction d'une identité sociale, telle que la construction d'une nouvelle société, est faite d'affirmations et de négations devant ces questions.' (traduction de DaMatta, 1986, p. 17)[3]

Devereux (1985) affirme que le fait d'être un citoyen typique d'une culture quelconque n'implique pas que l'individu ainsi considéré remplisse tous les critères existants et applicables de 'typicité'. Plusieurs caractéristiques moyennes caractérisent les habitants de la France, mais le fait de ne posséder qu'une partie de ces caractéristiques pourrait déjà servir à ce qu'un individu soit considéré comme un Français typique. Par contre, cet auteur parle de la difficulté de se construire ce qui serait une personnalité 'modale' par rapport à une culture donnée : il y a une différence entre le comportement affiché et la motivation existant derrière ce comportement, et cela peut changer selon le moment historique vécu. Ainsi, un même comportement peut avoir une signification différente selon le contexte où il se produit, et cela devrait être pris en considération au moment où un scientifique essaie d'établir un type national.

Le même auteur établit une différence entre 'personnalité ethnique' et 'identité ethnique'. La première reprend certaines caractéristiques qui composent une manière d'être au monde des

membres d'une ethnie ou d'une société. L'identité ethnique constituerait un 'moyen de tri et d'étiquetage', servant à discriminer les ethnies et leurs membres par rapport aux autres ethnies. Une identité ethnique implique que A est un X, et que A n'est pas un non-X. C'est à dire : que Jean est un Belge, et qu'il n'est pas un Brésilien. Quand un individu met excessivement en valeur son identité ethnique, cela pourrait révéler qu'il oublie que chacun est une entité multidimensionnelle, et donc possède aussi des caractéristiques propres et uniques. Quand une société est menacée d'être acculturée par une autre société, cette situation peut faire naître des résistances qui pourraient passer par l'élaboration de coutumes délibérément différentes de celles de la culture qui les menace. On renforce ainsi les critères qui distinguent leur identité ethnique.

- Les stéréotypes de collectivités humaines

Il nous paraît parfois très délicat d'établir une distinction entre un caractère national et ce que nous pourrions appeler un stéréotype national. Le premier nous suggère une réalité existante, que cette vérité soit envisagée de manière plus ou moins relativisée. Le stéréotype, lui, désigne un ensemble de caractéristiques que l'on attribue à l'autre comme une espèce de préjugé.

Dans le Robert Quotidien (1996), le vocable *stéréotype* signifie : '*Opinion toute faite, réduisant les singularités*.' *Cliché* en est un synonyme. La signification courante du mot *stéréotype* est une métaphore trouvée dans l'imprimerie, où l'on se servait communément d'une plaque gravée d'une image afin de la reproduire en grand nombre, la répétant sans aucun changement.

Ainsi en va-t-il aussi pour le stéréotype que l'on attribue aux individus appartenant à une certaine nationalité : une idée préconçue occupe la place qui serait occupée de manière plus légitime par une représentation née de l'expérience avec l'autre. Nous avions parlé plus haut du danger de réduire la représentation d'un individu à un caractère national ; ici, on réduit un caractère national à une idée préconçue, à un stéréotype. La singularité ratée ici n'est pas celle de l'individu, mais celle d'un caractère national.

Pour Pirotte (1998), les stéréotypes sont des images simplifiées portant sur des collectivités humaines. Ces images sont souvent appauvries de contenu, et exercent une influence sur le

comportement de celui qui les partage vis-à-vis du groupe concerné par le stéréotype. Ce sont des classifications mentales paresseuses et peu rationnelles, des constructions issues de l'ignorance, proches des caricatures. Des exemples de stéréotypes : Le Français est bavard et prétentieux ; l'Écossais est avare. Les stéréotypes évoluent au sein des sociétés où ils circulent, mais très lentement.

Marquet (1998) nous rappelle que les stéréotypes ne doivent pas être diabolisés, parce qu'ils remplissent quand même une fonction pratique : ils donnent à l'individu l'assurance que le monde est tel qu'il le conçoit. Il ne s'agit pas d'un travail de réflexion rationnelle, mais d'une mise entre parenthèse de doutes. Aucun individu ne possède la capacité de s'ouvrir totalement à l'expérience et d'en déduire directement toutes représentations. Une partie de l'expérience restera toujours dans l'ombre, dans l'ignorance. Au quotidien, il n'y a que certains indices qui seront pris en considération selon les préoccupations du moment. D'ailleurs, certains indices de l'expérience quotidienne qui pourraient éveiller une connaissance nouvelle par rapport à l'autre seront néanmoins interprétés de façon simplifiée de manière à confirmer les stéréotypes que l'individu possédait auparavant.

Bartiaux et Libert (1998) considèrent que tout individu est obligé de recourir à un ensemble de catégories préexistantes afin de pouvoir interagir avec son environnement et se représenter son monde. Les stéréotypes sont des traits attribués à tous les membres d'une catégorie donnée.

> 'Dans les pays européens, la perte de repères macrosociaux a poussé les individus à recourir à des repères plus proches dont l'appartenance à un groupe ethnique défini. Celle-ci s'accompagne du développement d'un certain nombre de stéréotypes négatifs à l'égard des autres ethnies.' (Ibid., p. 195)

La formation de stéréotypes influencerait la dynamique de l'accueil et du rejet des étrangers. Normalement, l'autochtone percevra ses caractéristiques propres comme supérieures à celles de l'étranger, préservant ainsi l'estime de soi.

Léandre Nshimirimana (1998) nous avertit que la formation de stéréotypes n'est pas qu'une affaire individuelle. La science n'est pas neutre, ce qui avait rendue possible l'apparition d'une anthropologie naissante que cet auteur considère comme colonialiste. Au début, l'anthropologie avait été créée afin de subvenir à certains intérêts politiques : connaître les peuples pour mieux les dominer. Postuler des stéréotypes dévalorisants était une arme dans l'effort de légitimation du rapport de pouvoir joué entre l'Occident et le reste du monde.

La Belgique et les Belges

Dans ce sous-chapitre, nous allons présenter quelques textes qui attribuent des caractéristiques générales aux individus nés en Belgique, ou qui mettent en question la possibilité même de le faire. Dans le sous-chapitre suivant, la même démarche se fera avec pour thème des caractéristiques attribuées aux Brésiliens.

Les références que nous allons exposer ensuite ont été consultées afin de nous informer sur certains études qui portent sur des représentations qui seraient attribuées aux Brésiliens et aux Belges. Nous avions l'espoir d'être sensibilisés par rapport à ce thème. Nous avions l' intention de nous préparer ainsi à l'écoute des interviewés, tout en tâchant de ne pas essayer de mettre en conformité le discours des interviewés avec les propositions de ces auteurs. Nous avons voulu laisser à chaque interviewé la liberté de construire son récit et ses représentations selon sa propre expérience vécue. Pendant les entrevues, nous avons tenté de maintenir une attitude d'écoute, évitant de suggérer quelque caractéristique que ce soit pouvant être attribuée soit aux Brésiliens soit aux Belges, et ainsi d'être ouvert à la richesse communiquée par des récits qui parlent d'un vécu unique.

Ces sous-chapitres nous aideront à situer la question de l'attribution de caractères nationaux ainsi que de stéréotypes par rapport aux Belges et aux Brésiliens.

- Singleton : Belge par rapport aux autres

> 'Superposez trente-six photos portraits de citoyens et de citoyennes belges et vous aurez quoi ? Une idée exacte du Belge par excellence ou une impression floue qu'en gros la plupart des Belges ont un nez au milieu du visage ? (Singleton, 1998, p. 91)'

Michael Singleton (1998) considère que la Belgique n'a pas d'essence unique au sens d'une vérité univoque qui existerait indépendamment de tout contexte référentiel. La découverte, ou la connaissance de ce pays, se ferait à travers une construction où celui qui le regarde essaie de le de caractériser. Connaître ce pays, c'est se faire une idée de lui à travers un processus interactionnel sujet aux influences des caractéristiques individuelles et des connaissances préalables de l'individu qui entreprend cette connaissance.

> 'Les Belges ont le droit de se faire leur idée de la Belgique et, tout compte fait, il se peut que leur idée soit plus plausible, au vu des données, que les idées faites par des étrangers à partir d'un ensemble empirique sensiblement le même. Mais en aucune manière métaphysique cette crédibilité supérieure ne saurait être due à une quelconque proximité privilégiée à une Belgique en soi.' (Singleton, 1998, p. 29)

> '… il y a donc autant de Belgiques qu'il y a des Belges et de non-Belges qui se sont penchés sur les données belges…' (Ibid., p. 30)

Le regard que Singleton jette sur la Belgique considère que certaines spécificités peuvent être attribuées à ce pays. Certaines de ces caractéristiques ne sont pas exclusivement belges, mais appartiennent au temps présent aux sociétés dites occidentales. L'une de ces caractéristiques occidentales est la distance existant entre les générations, creusée entre autres par l'évolution vertigineuse des mœurs et du besoin constant de recyclage des connaissances devant l'évolution rapide des moyens technologiques.

> 'Si les jeunes se montrent relativement affectueux envers les vieux de mon village en Belgique, ils ne les respectent plus, puisqu'ils sont totalement dépassés à la fois par la révolution électronique (ils ne savent même pas jouer avec un ordinateur) et l'évolution des mœurs (ils tiennent à célébrer l'anniversaire de leur mariage, là où personne ou presque ne compte encore se marier).' (Ibid., p. 45)

L'identité n'existe que relativement, par rapport à un autre. On n'est un Belge que par rapport à ceux qui ne le sont pas. Un individu belge, par rapport aux autres Belges, se différencie à travers ses caractéristiques personnelles, mais aussi par rapport à ses appartenances groupales ou régionales. Chaque individu est considéré co-citoyen ou étranger par rapport aux autres Belges, selon la région d'origine de chacun.

> 'De toute façon, en Belgique, je ne suis pas belge, mais wallon ou flamand. Et en Wallonie je ne suis pas wallon, mais namurois. À Namur même, je ne suis pas namurois, mais de St Servais, ou d'ailleurs. Jusqu'à ce que j'arrive à moi-même…' (Singleton, 1998b, p. 61)

- La Belgique et les Belges comme le résultat de plusieurs migrations

Un ouvrage historique écrit sous la direction de Morelli (2004) se consacre à considérer les divers mouvements migratoires qui auraient formé ce qui est la Belgique et ses habitants d'aujourd'hui. L'existence actuelle des communautés wallonne et flamande pourrait induire à l'impression que ces deux groupes majoritaires y seraient depuis toujours. Néanmoins, le peuple de la région où se trouve maintenant la Belgique doit sa configuration actuelle à plusieurs vagues migratoires. La Belgique n'a pas non plus toujours été un pays d'immigration : au XIXème siècle et jusqu'à 1918, il y a eu un nombre plus important de Belges qui quittaient leur pays que celui d'immigrants.

> 'La population de l'actuelle Belgique est métissée dès ses origines. Depuis la préhistoire, des vagues de peuplement se sont entrecroisées sur notre étroit territoire, aux frontières longtemps floues et perméables. Les 'Belges de souche' sont en réalité les métis de ces différentes strates.' (Morelli, 2004, p. 418)

Selon Morelli (2004), il y aurait plusieurs points de vue à partir desquels l'histoire d'un pays peut être racontée : à partir de l'évolution de son économie, à partir d'une référence à ses acteurs sociaux, ou d'une référence au vécu des femmes, etc. Chacune de ses histoires serait légitime, et pourtant différente des autres. L'histoire est toujours un regard sur le passé mobilisé par les nécessités du présent, entre autres politiques. En Belgique, l'histoire pourrait éventuellement fonctionner comme un instrument idéologique qui servirait à ratifier le mythe qui fait croire que les Wallons et les Flamands auraient toujours été tels qu'ils le sont aujourd'hui.

> 'Dans le cas de nombreux pays et de la Belgique en particulier… l'idée d'un peuplement très ancien et homogène est tout à fait mythique. De plus, notre pays, récemment constitué, appuie essentiellement son faible sentiment d'identité nationale sur l'histoire nationale belge née à la fin du XIX siècle.' (Morelli, 2004, p. 4)

L'étude de l'histoire des immigrations en Belgique aurait été laissée de côté en faveur d'un mythe de l'ancienneté du peuple belge. L'étranger qui arrive aujourd'hui en Belgique ne peut pas se reconnaître dans ce mythe, et peut éventuellement être perçu comme un danger pour l'identité belge, sinon pour l'identité wallonne ou flamande.

Dans la région où se trouve maintenant la Belgique, il y avait déjà des habitants 5000 ans avant J.C.. L'État belge, pourtant, ne va s'établir qu'à partir du XIXème siècle. Pendant ce laps de temps, les critères distinguant ceux qui étaient les citoyens et ceux qui étaient étrangers avaient fortement changé à chaque période historique vécue.

Pendant l'empire romain, les peuples appelés 'Belges' étaient considérés comme des étrangers qui pouvaient éventuellement acquérir la citoyenneté romaine (Deman, 2004).

La Belgique et les Belges d'aujourd'hui sont le résultat d'un concours de plusieurs peuples : Gaulois, Germains, Romains, Francs, Juifs, Français, Allemands, Polonais, Italiens, Grecs, Espagnols, Portugais, Maghrébins, Congolais et encore d'autres. Ils sont arrivés dans différents contextes socio-historiques, aussi bien concernant le territoire où se trouve maintenant la Belgique que leurs pays d'origine. L'immigration a toujours impliqué une certaine souffrance due aux dures conditions imposées par l'adaptation au sein d'un nouvel environnement social. Cette souffrance a été oubliée au fil des générations. Les descendants d'étrangers devenaient des citoyens, s'intégrant au panorama socioéconomique du pays.

> 'À partir de la deuxième génération, les vaisseaux ont brûlé. Le 'retour' hypothétique vers un pays qu'elle n'a jamais quitté serait pour cette génération un exil, un exil de trop. Si l'immigré est suspect à la première génération parce qu'inassimilé, il l'est ensuite parce qu'il a pris racine. Après deux ou trois générations, les descendants d'une même vague se diversifient socialement et professionnellement.' (Morelli, 2004, p. 407)

La Belgique ferait partie des pays les plus favorisés du monde, s'insérant dans un contexte international de disparité de distribution de richesses qui motive les migrations de nos jours.

> 'Terre 'd'asile' et de brassage ethnique sans toujours s'en rendre compte et sans l'avoir vraiment choisi, la Belgique et l'Europe pourraient aussi se résigner à encore se métisser et 'prendre des couleurs.' (Morelli, 2004, p. 408).

- Pirotte : L'image du Flamand en Wallonie

En Belgique vivent deux communautés majoritaires, celle des Wallons et celle des Flamands. Chaque communauté parle une langue officielle propre, chacune élit aussi ses représentants parlementaires. Les Wallons s'identifient comme tels par rapport aux Flamands, et

réciproquement. Dans chaque communauté circule un certain nombre de représentations censées caractériser les individus de l'autre communauté.

Pirotte (1998) affirme que parmi les stéréotypes attribués aux membres d'une société donnée souvent il y en a qui sont contradictoires. Les ambiguïtés des stéréotypes attribués aux Flamands en Wallonie reflètent probablement le parcours historique de la société belge. Pendant cette histoire, la Flandre et les Flamands ont été vus tantôt comme progressistes, tantôt comme arriérés.

Après que l'enseignement primaire soit devenu obligatoire en Belgique en 1914, l'école devint un moyen de diffuser une image de la Flandre vue dans sa gloire, avec ses beffrois, ses écoles de peinture. Une crise économique vécue ensuite en Flandre contraignit des travailleurs flamands à se présenter en Wallonie afin d'améliorer leurs revenus. N'ayant pas de stabilité au travail, ils craignaient de perdre leur place, et étaient vus par des Wallons comme de briseurs de grèves. Le Flamand a été parfois considéré comme obtus, susceptible et complexé, et constituant un groupe qui cherche la reconnaissance de son idiome.

Malgré la disparition des réalités historiques qui avaient chacune à son tour donné naissance à ces stéréotypes, certains d'entre eux ont trouvé une certaine stabilité dans les mentalités qui les maintiennent vivants jusqu'à nos jours. Les diverses expériences du Wallon avec l'autre 'Flamand' au cours de l'histoire belge auraient donné naissance à des représentations qui, tout en étant déjà relatives et contestables au moment de leur apparition, ne durent en grande partie que grâce à cette espèce d'inertie qui opère à travers une mémoire ignorante du contexte où ces représentations ont pris naissance.

Chose intéressante : en Suède, l'épithète 'wallon' est chargé d'une connotation de dynamisme, de modernité. Cette signification provient probablement de leur expérience lointaine avec des migrants wallons au XVIe. et au XVIIe siècles, époque où des individus connus comme Wallons ont aidé à moderniser la métallurgie suédoise.

Le contexte socioéconomique de la Belgique est aujourd'hui tel que normalement on attribue plus de dynamisme à la région Flamande qu'à la région Wallonne

Ce qui nous paraît important ici, c'est que toute représentation qui circule socialement, équivoque au point de constituer un stéréotype qui déprécie les membres d'un groupe social ou national, possède une histoire. Autre déduction remarquable, c'est que les habitants de ce qui est la Belgique d'aujourd'hui trouvent leurs étrangers même parmi ceux qui sont nés au sein des frontière de leur propre pays.

- Les Belges de 1999

Bawin-Legros et autres (2001) ont étudié les valeurs des Belges liés à plusieurs domaines de leur expérience quotidienne. Cette étude se situe dans un ensemble de recherches qui visent à identifier des systèmes de valeurs spécifiques aux Européens.

Étudier les valeurs des Belges, c'est une manière de se créer une représentation, une image de ce peuple. Ce groupe de recherche avait comme objectif d'aller au-delà des apparences, afin de trouver ce qui effectivement sous-tend les modes d'agir et de penser des Belges contemporains.

En ordre décroissant du nombre des réponses, les Belges en 1999 accordaient de l'importance aux domaines de la famille, des amis, du travail, du temps libre, de la religion, et en dernier lieu au domaine de la politique. Si l'on compare l'échelle des intérêts des Belges avec celle de la France, des Pays-Bas et de l'Allemagne, les similitudes les plus grandes se vérifient par rapport à la France.

> 'Le bonheur du citoyen est sa préoccupation majeure et ce bonheur passe par un repli sur la vie privée, l'hédonisme, la libre disposition de son corps et l'appartenance à sa communauté. Les grandes institutions symboliques, telles l'Église, l'État, les classes sociales, ne sont plus des instruments communs d'identification pour leurs membres. Elles ne fournissent ni modèles, ni valeurs ni comportements unanimement acceptés. La famille elle-même, tant choyée, est au service de ses membres et non l'inverse. Chacun se veut libre de construire pour soi-même ses valeurs, ses croyances, ses normes, ses mœurs et son mode de vie. Au bout de deux millénaires, l'individualisme chrétien triomphe et pénètre les structures des rapports sociaux.' (Ibid., p. 258)

Le Belge en 1999 accorde beaucoup de confiance à l'enseignement et à la sécurité sociale, mais relativement peu de confiance à la justice. La famille constituait le champion de l'intérêt il y a déjà vingt ans. La morale se sécularise en Belgique. Après un mouvement vers la permissivité,

vers l'augmentation de la demande de liberté individuelle pendant les années 80, en 1999 on voit une population moins permissive. En 1999, le civisme fait retour, après les années 80 libertaires.

La religion institutionnelle ne serait plus un instrument d'identification aussi efficace qu'auparavant. Ceux qui sont nés pendant ou après la Seconde Guerre Mondiale se distancient nettement de l'Église. Mais il apparaît que le sentiment de religiosité peut se manifester en dehors d'un cadre officiel, de sorte que les croyances se trouvent souvent dissociées des pratiques religieuses. L'État et l'Église ne fournissent plus de valeurs, de modèles de comportements acceptés unanimement en Belgique.

Quant à la tolérance de la différence, de la présence d'un autre non-semblable, les plus conservateurs sont en général plus âgés ; les 'xénophobes conservateurs' sont moins éduqués. La Flandre possède un important groupe 'xénophobe conservateur' ; la Wallonie possède le plus grand groupe de 'conservateurs individualistes'.

Par rapport à la question de quels sont les groupes d'appartenance auxquels les Belges accordent le plus d'importance, les scores moyens les plus élevés des Bruxellois francophones, ainsi que des Wallons et des Flamands indiquent les groupes primaires (la famille, les amis, les camarades, les voisins, les membres de clubs) et les groupes confessionnels. Pour les Flamands, figurent ensuite l'appartenance néerlandophone suivie par l'appartenance flamande. Pour les Wallons, figurent ensuite l'appartenance francophone et l'appartenance au lieu de résidence.

Quand les chercheurs considèrent le pourcentage d'individus qui éprouvent très souvent ou tout le temps un sentiment d'appartenance à chaque entité proposée, les Belges en général s'identifient d'abord aux groupes primaires et confessionnels, déjà cités ; ensuite, en ordre décroissant, les Flamands et les Wallons se considèrent respectivement néerlandophones ou francophones, Flamands ou Wallons, Belges, et ensuite Européens. Flamands, Wallons et Bruxellois accordaient leur préférence d'abord à l'appartenance à leur région, et seulement après à la Belgique.

> 'En Wallonie, l'identification à la Belgique prime, même par rapport à l'identification locale. Peu de Wallons et encore moins de Flamands s'identifient en premier lieu à l'Europe. Toutefois, et on ne s'en étonnera pas, à Bruxelles, l'Europe obtient le score le plus favorable. L'identification au monde entier apparaît comme la moins revendiquée. Les « Belges conformes » se montrent par contre les moins ouverts à l'immigration.' (Ibid., p. 260)

> ‘Le résultat qui restera pour nous le plus frappant est le sentiment encore très fort d’appartenir à la Belgique, même si l’intensité varie selon la région d’origine.’ (Ibid., p. 260).

En moyenne, l’attitude envers les immigrés en Belgique serait plus hostile en Flandre qu’en Wallonie. Mais l’intolérance face aux étrangers varie aussi en fonction de l’âge et du diplôme obtenu.

> ‘La peur, la rage ou la violence, qui étaient les ressorts des rapports entre classes, ont disparu sauf dans les secteurs plus marginaux où éclate la galère des jeunes chômeurs et des jeunes immigrés.’ (Ibid., p. 258)

- Les Belges vus par des étudiants étrangers

Le Centre Placet est une a.s.b.l. située à Louvain-la-Neuve. Cette association a comme mission l’accueil et l’hébergement d’étudiants étrangers, dont environs 80% proviennent d’Afrique subsaharienne. Leur publication ‘Vivre la diversité, un défi permanent – L’interculturel au quotidien à Louvain-la-Neuve’ (2003) vise à informer et sensibiliser les lecteurs belges par rapport aux expériences de personnes étrangères séjournant en Belgique. Ce travail a été rédigé à partir d’une récolte de témoignages d’étrangers en Belgique.

Cette publication met en évidence certaines difficultés vécues par celui qui entreprend un voyage et séjourne dans un pays étranger, ce qui implique le contact avec une culture d’abord étrangère à lui. Les témoignages des étrangers interviewés parlent de la difficulté de l’arrivée, de se faire des relations, et encore de savoir se comporter dans un milieu qui partage des règles sociales inconnues. Un interviewé étranger parle de la difficulté d’appliquer la bonne manière de communiquer en Belgique :

> ‘C’est une question de conventions, mais tout le problème est de les saisir et de trouver les gestes qui ne choquent pas.’ (Ibid., p. 7)

L’une des difficultés soulevées par les interviewés est la difficulté de se mettre à une bonne distance physique quand on parle avec un Belge. D’ailleurs, contrairement aux Africains, les Belges donnent l’impression de ne pas apprécier beaucoup de se toucher lors de leurs rencontres. Ces deux questions constituent souvent une source de malentendus au sein d’une rencontre entre

un Belge et un étranger. Une interviewée Belge formule les limites qu'elle voudrait voir respecter :

> 'Je n'aime pas qu'on rentre dans ma bulle. Il y a des limites autour de moi qui ne doivent pas être franchies par n'importe qui, que ce soit par la voix, le regard et surtout le toucher.' (Ibid., p. 29)

Le Belge est perçu comme quelqu'un qui valorise beaucoup la ponctualité. La montre devient en quelque sorte un maître de ses actions. Au regard de nouveaux arrivés, il paraît toujours pressé, il n'a pas du temps pour 'causer'.

Les Africains et les Sud-Américains sont en général habitués à une solidarité établie sur base de l'amitié et de liens parentaux. Choqués initialement par ce qui paraît être une froideur vis-à-vis de l'autre en Belgique, ils découvrent avec le temps que la solidarité existe dans ce pays, mais qu'elle se manifeste dans un cadre fort institutionnalisé.

Contacter l'Administration est aussi quelque chose qui pose de problèmes aux étudiants étrangers en Belgique. Ne connaissant pas les procédures légales liés à la régularisation du séjour ainsi que le fonctionnement du système de la santé publique, les étudiants étrangers se perdent au milieu de ce qui leur paraît un labyrinthe.

La maîtrise de la langue française est difficile pour ceux qui viennent de pays non-francophones. Il y a ceux qui parlaient français dans leur pays d'origine. Pourtant, l'usage et le sens spécifique de certaines expressions idiomatiques dans chaque pays diffère, ce qui rend difficile et parfois équivoque la communication entre francophones étrangers et belges.

À entendre le contenu de cette brochure, nous avons l'impression que, pour qu'un étranger en Belgique puisse dépasser ses préjugés et ses premières impressions qu'il a des Belges, il devrait franchir des difficultés initiales liées à l'incompétence langagière et à l'ignorance des règles de la vie quotidienne. Il devrait aussi être capable de surmonter les malentendus survenus en raison des équivoques au moment où il attribue une signification au comportement de l'autre : les gestes et les attitudes en Belgique n'ont pas forcement la même signification que dans sa culture d'origine. C'est seulement plus tard que l'étranger pourra se faire une représentation plus nuancée des Belges, laquelle paraît impliquer une prise de conscience de l'étranger de la spécificité de ses propres repères culturels.

Le Brésil et les Brésiliens

Nous allons par la suite présenter quelques études dont le contenu véhicule un certain nombre de représentations du Brésil et des Brésiliens. Étant donné que nous n'avions pas trouvé d'étude comparative de représentations du Brésil et de la Belgique, les titres suivants ne sont pas analogues à ceux que nous avions attribués à la Belgique et à ses habitants. D'ailleurs, chaque pays possède certaines questions liées à son histoire et au moment présent qui sensibilisent plus que d'autres questions envisagées dans un autre pays. En Belgique, il y a la question de la répartition linguistique de la population, ce qui paraît être un élément essentiel pour la détermination des différentes identités liées à l'existence de différentes communautés présentes au niveau politique national. Au Brésil, le passé colonial paraît constituer une question d'actualité, censée aider à comprendre le visage actuel de ce pays.

Le regard d'auteurs brésiliens qui se penchent sur la tâche de construire une image critique de leur pays est ici enrichi par la présence du témoignage d'un auteur européen immigré au Brésil.

- Damatta : ce qui rend le brésil un Brésil

Pour Damatta (1986), il est important de distinguer le mot '*brasil'* qui désigne un arbre du mot '*Brasil'* qui désigne un peuple et une nation.

Jusqu'à la fin du XIXe. siècle, les théoriciens des sciences sociales voyaient le Brésil plutôt comme un morceau perdu de Portugal. Le Brésil garde jusqu'à aujourd'hui des traces de la colonisation portugaise : la langue nationale ainsi que certaines habitudes et préférences. Au Brésil issu de la colonisation portugaise on mange de la '*feijoada'*, et non pas seulement le hamburger mangé aux États-Unis issus de la colonisation anglaise. Le Brésil est en quelque sorte un pays hybride, mais dont la spécificité se fait voir par rapport à ce qui lui est étranger.

Au Brésil, l'espace du foyer se distingue nettement de celui de la rue. Le foyer représente la famille, la sécurité et le loisir. Il s'agit d'un espace moral où l'on peut se réaliser en tant qu'être humain. La maison de chaque famille passe par un travail de symbolisation, se différenciant ainsi

de celles des autres. La rue, par contre, est l'espace du défi, du mouvement, du danger, de la bataille. Dans la rue chaque individu risque d'être pris comme n'étant personne.

Le travail au Brésil est ressenti comme une espèce de châtiment, ce qui va de pair avec l'étymologie de ce vocable : il dérive du latin '*tripaliare'*, qui signifie châtier avec le '*tripalium'*, un instrument utilisé pour torturer les esclaves de la Rome ancienne.

Le Brésil a été la terre où se sont rencontrés des individus de diverses origines ethniques avec différentes caractéristiques physiques. Plusieurs auteurs anciens ont traité du danger que représenterait le mélange de races en cours dans ce pays. Ils parlaient entre autres d'un affaiblissement du peuple brésilien. Dans la réalité sociale quotidienne, le métissage qui engendrait plusieurs couleurs et types humains rendrait possible de nier les tendances antagoniques existant quand on n'a que deux extrêmes, le noir versus le blanc par exemple. Il n'y a pas au Brésil que du noir et du blanc, mais toute une gamme de couleurs humaines, ce qui empêche l'établissement net d'un antagonisme entre deux extrêmes facilement repérables.

Il y a au Brésil le mythe d'une rencontre 'volontaire' entre trois races formatrices : le noir, l'indien et le blanc. Pourtant, l'histoire nous montre jusqu'à quel point cette rencontre a été perpétrée par la violence colonisatrice, qui introduisait les uns en tant qu'esclaves et annihilait l'existence des autres.

Au Brésil, les moments de rencontre qui permettent d'échapper à la dureté du quotidien se font autour de la nourriture. L'aliment fondamental consiste en haricots et riz : mélangés, le riz n'est plus blanc, et le haricot n'est plus noir. Cela suggère une métaphore de la relativisation de l'antagonisme de plusieurs contraires au Brésil, comme serait le cas pour les couleurs humaines. La nourriture, source de plaisir, est associée à la sexualité. L'acte sexuel est souvent désigné comme manger (son partenaire) ou être mangé (par son partenaire).

Plusieurs rites ponctuent le déroulement de la réalité sociale. Le carnaval est un rite qui brise temporairement l'ordre d'une société inégalitaire où le travail est ressenti comme un châtiment. Le carnaval est censé partager de manière équitable le plaisir sensuel entre tous. Les fantaisies du carnaval remplacent les uniformes du quotidien. Pendant le carnaval, un individu peut cesser d'être 'personne' accédant temporairement à une reconnaissance de son être. Pendant cette inversion du carnaval, la rue devient un lieu sûr, baignée d'une sensation de liberté.

La '*malandragem'* et le '*jeitinho'* (la débrouille) ne devraient pas être interprétés comme seulement l'habitude d'employer des moyens malhonnêtes. Ils constituent au Brésil des formes de survie sociale. À travers cette pratique, l'individu cherche à surmonter un problème par une tentative de conciliation entre une loi impersonnelle parfois injuste, son représentant officiel et soi-même, qui ne dispose pas d'autres moyens pour s'aider.

Le Brésil possède un espace religieux caractéristique et multiple. Il est hiérarchisé entre le haut noble et le bas, la terre, où l'on vit et l'on souffre. Au-delà de l'espace du foyer et de celui de la rue, il y a l'espace de 'l'autre monde'. Quand un Brésilien demande quelque chose à une divinité, le fait d'ajouter une offrande ou une promesse est censé augmenter les chances d'être exaucé. Le Brésilien parle avec Dieu afin de trouver une explication à ses infortunes, afin de trouver un sens pour toute chose, et même pour légitimer ou justifier l'organisation sociale qui l'entoure.

Damatta (1986) considère que le fait d'avoir quitté le Brésil à un moment donné de sa vie l'avait aidé à devenir un observateur critique de la société de son pays.

- Ribeiro : Les Brésiliens, un peuple en construction

> 'Il est certain que la colonisation du Brésil a été réalisée par l'effort continu d'implanter ici un 'européisme' adaptée aux tropiques et incarné dans ces métissages. Mais elle a toujours rencontré la résistance de la nature et les caprices de l'histoire, ce qui nous a fait tels que nous sommes, tellement opposés à toute blancheur et toute civilité, tellement intérieurement non-européens comme non-Indiens et non-afros'. (Traduction de Ribeiro, 2002, p. 70)[4]

Ribeiro (2002) considère qu'il est possible d'identifier des raisons historiques pour lesquelles les Brésiliens de chaque région du pays possèdent certaines caractéristiques typiques qui les distinguent des habitants des autres régions. Le vécu de diverses générations dans des conditions historiques différentes aurait laissé des traces spécifiques transmises culturellement, donnant naissance aux caractères régionaux.

Dans un autre ouvrage, Ribeiro (2001) étend son analyse de la relation entre les divers contextes historiques et l'apparition de types humains aux ensembles humains plus vastes qui s'étalent sur la surface de la planète. Il associe les conditions concrètes de vie avec la production de l'humain. Il s'assume comme auteur de gauche, et encore que sa vision n'est pas politiquement neutre, pouvant éventuellement composer avec une idéologie pour la défense des opprimés.

Le peuple brésilien, à l'inverse des autres pays de l'Amérique Latine, formerait une seule ethnie. Cela n'empêche pourtant que ce pays soit marqué par une grande disparité au niveau socio-économique.

Le Brésil s'est construit sous le regard de ceux qui colonisaient la terre qui deviendra son territoire. Ce regard extérieur le constitue d'abord comme colonie. L'identité première du Brésil est celle d'une colonie. Parmi les colonisateurs, il y avait ceux qui n'y voyaient qu'une mine d'or, et d'autres, les religieux, qui y voyaient un nouvel Eden.

Depuis sa fondation européenne, il y a eu au Brésil un grand mélange entre peuples d'origines diverses. D'où la naissance de gens qui devraient affronter un grand problème au niveau de leur insertion sociale. Ceux qui sont nés du métissage entre les Européens et les indigènes n'étaient ni indiens, ni blancs. On parle encore de la rancœur de gens nés dans cette situation, contre leur origine bâtarde. Certains d'entre eux devenaient les plus acharnés chasseurs d'Indiens dans des expéditions qui avaient pour but de faire des esclaves.

Jusqu'au XVIIIème siècle, il était encore commun qu'une sorte de Tupi-Guarani soit parlé dans l'intimité de plusieurs foyers brésiliens. Les noirs, arrivés au Brésil en tant qu'esclaves et vivant sous le contrôle de la violence, ont malgré leur souffrance servi de moyen pour répandre la langue portugaise : c'est en portugais qu'ils recevaient leurs ordres, et c'est en portugais qu'ils se communiquaient entre eux. Ils étaient originaires de diverses tribus africaines, dont les membres étaient délibérément séparés quand ils devenaient esclaves, afin d'éviter une rébellion.

Toutes ces situations ne constituent pas que du passé historique : elles auraient conditionné les relations sociales et les identités du présent. Les Brésiliens d'aujourd'hui portent en eux la marque de ceux qui ont souffert de l'esclavage, ainsi que de leurs oppresseurs. La disparité socio-économique actuelle trouve aussi de racines dans ce passé de métissage dans un contexte

de violence, qui excluait certains de la possibilité d'accès à la richesse et à la dignité, en faveur des autres.

Le Brésil possède une structure de classes qui perpétue un ordre social injuste. La classe inférieure n'est pas préparée pour se trouver les moyens de satisfaire ses propres besoins. La classe dominante oscille entre une cordialité envers ses pairs, et un mépris par rapport aux individus appartenant aux classes sociales défavorisées. Malgré la diversité des couleurs humaines dans son territoire, le Brésil ne constitue pas une 'démocratie raciale' : il y a entre autres la discrimination du Noir, ce qui va de pair avec l'expectative de la possibilité de son assimilation et de sa disparition. Malgré tous ces problèmes, le Brésil constitue un pays unifié.

> 'Le seul héritage historique du Brésil a été la prouesse de sa propre constitution comme un peuple unifié culturellement formant une même nation.' (Ibid., p. 247)[5]

Ayant un passé de multiples origines dont les traces se perdent, le Brésilien n'est pas attaché à la tradition. Il est ouvert à la modernité et à la différence. Contrairement à ce qui arrive dans d'autres contextes, l'immigrant étranger qui arrive au Brésil est assimilé, devenant lui-même un Brésilien.

Suivant cette logique qui propose un certain déterminisme entre les divers contextes historiques et la production de types humains, Ribeiro (2002) parle des types régionaux brésiliens:

> - Le Brésil '*crioulo'* s'est construit au Nordeste dans le contexte des relations humaines établies pendant le cycle économique du sucre, de la monoculture et de l'esclavage. Les individus libérés de l'esclavage ne trouveront pas de place digne dans la vie sociale et économique. Une situation d'exclusion qui se perpétue, malgré les nuances apportés plus tard par une certaine possibilité d'ascension sociale. Nous pouvons supposer que le sentiment d'exclusion ressenti par ce groupe devant leurs difficultés d'insertion sociale équitable a pu engendrer des stratégies de vie qui formeraient un caractère, un 'type' national caractérisé, entre autres, par la valorisation de toute occasion festive, par une vie vécue au jour le jour.
>
> - Le Brésil '*caboclo'* aurait ses origines dans le métissage entre les blancs et les indigènes, ce qui se voit aujourd'hui plus nettement au nord du pays. Les individus issus de cette situation sont aptes et bien adaptés à la vie dans la forêt. Pourtant, ne pouvant pas

se trouver une place dans la société et dans une lignée en tant que blancs, ils ne peuvent pas non plus vivre comme indiens. Ils haïssent les Indiens, et se trouvent suspendus dans cette situation sociale qui fait penser à celle d'un apatride.

- Le Brésil '*sertanejo'* se trouve aujourd'hui au centre du pays. Il aurait été originaire de ceux qui vivaient de l'élevage dans des grandes extensions de terre, favorisant les migrations internes. Cette situation donnerait une occasion au surgissement d'un caractère libre, nomade, apte à vivre dans de rudes conditions.

- Le Brésil '*caipira'* se serait développé dans la région autour de São Paulo. Un groupe qui, pendant le cycle économique du sucre du Nordeste Brésilien, avait une situation socio-économique stable, ensuite, après sa décadence, il migre vers le Sud. Dépourvus initialement de sources économiques, ils se font aventuriers, chasseurs d'indigènes et d'esclaves noirs échappés, ainsi bien que de l'or et de diamants. Cela aurait donné naissance à un caractère marqué entre autres par une capacité d'entreprise.

- Le Brésil du Sud aurait été formé par les '*gaúchos'*, par les '*matutos'* et par les '*gringos'*. Les premiers sont un groupe de Brésiliens qui, vivant à la frontière des pays de langue espagnole, en auraient acquis certaines caractéristiques, comme par exemple leur accent typique. Les deuxièmes seraient considérés comme des gens de la terre, ayant oublié la diversité de leurs origines. Ils se sentent parfois humiliés par le progrès relativement rapide obtenu par les migrants arrivés en derniers de l'Europe, les '*gringos*'. Ceux-ci seraient souvent très attachés aux traditions culturelles de leurs pays d'origine, s'identifiant à ces origines en détriment de leur assimilation à la culture locale.

Selon Ribeiro (2002), le peuple brésilien se trouve toujours en état de production. Malgré la diversité humaine et la violence avérée dans l'histoire de ce pays, il n'y a pas de tendance séparatiste formelle. Il s'agit d'un peuple unifié par la langue et par une culture partagée, malgré ses différences régionales et sa disparité socio-économique.

Ce que nous venons d'exposer devient en quelque sorte une caricature de ce qu'a écrit cet auteur. Ces analyses sont beaucoup plus nuancées et complexes dans le texte de son ouvrage. L'analyse qu'il nous propose de la relation entre les conditions historiques spécifiques à chaque région du Brésil et la production de types régionaux est beaucoup plus fine que les quelques traits que nous

avons relevés ici en guise d'illustration seulement. La question reste de savoir s'il serait légitime de proposer l'existence d'un caractère régional, lequel se superposerait ou servirait de fondement à la constitution des identités individuelles. En principe, nous sommes tentés de répondre 'oui' à cette question, mais en même temps nous nous sentons obligés d'avertir quant à la difficulté de préciser les nuances de tout ce qui entoure la question d'un type régional. Il faudrait encore tenir compte de ce que la psychologie d'un individu est en soi tout un univers, malgré son ancrage nécessaire dans l'ensemble culturel qui l'entoure. L'histoire de chaque individu alliée à la manière dont cet individu interagit avec ses partenaires, ainsi que l'organisation psychique qui se fait en grande partie malgré lui, tout cela s'inscrira dans la production d'une identité ou dans un processus d'identification qui pourra à certains moments nier ce qui aurait été prescrit par ce que nous avons nommé jusqu'ici le 'type régional'.

- Les enjeux identitaires d'un peuple fondé par la migration

Nous faisons ici référence à l'ouvrage collectif *Imigração e fundações* (2000).

Medeiros da Costa (2000) considère que le processus de fondation des Amériques est encore aujourd'hui motif de perplexité, à cause de la difficulté de comprendre les mécanismes fondateurs d'identités nationales et les effets qui en découlent. Selon lui, il serait intéressant de mieux étudier ce qui se trouve en jeu par rapport aux mythes fondateurs, aux processus d'identification, à l'évolution linguistique et à la religiosité.

Chemama (2000) affirme que les propositions de Freud concernant ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de 'roman familial' pourraient aider à comprendre certaines dimensions des mythes fondateurs associés à l'identité du peuple brésilien. Au cours de leur développement psychologique normal, il arrive souvent que les enfants imaginent avoir été adoptés afin de contrecarrer leur découverte du manque de noblesse chez leurs parents, idéalisant ainsi leurs origines. Certains mythes offriraient aux Brésiliens la possibilité de se trouver des origines embellies en tant que peuple. Cela nourrit leur narcissisme et leur identité à travers l'idéalisation d'un contenu agréable et rassurant. L'un de ces mythes propose que les Brésiliens seraient les descendants d'une belle Indienne, à travers une rencontre amoureuse idyllique et paisible avec un gentilhomme européen. Ce mythe chargé de sensualité se trouve d'ailleurs en harmonie avec certains idéaux hédonistes brésiliens.

Selon Backes (2000b), l'identité nationale attribuée aux Brésiliens aurait été plusieurs fois considérée comme une copie imparfaite d'une identité européenne. Un Brésilien, ce serait un Européen raté. Tant que cette logique fonctionne, elle empêche l'avènement d'une identité brésilienne valorisée. Plus le Brésilien se fait original, plus il serait vu comme imparfait. Paradoxalement, répondre à une demande d'exotisme serait mieux accepté qu'un effort brésilien d'imiter une façon d'être européenne.

Le Brésil aurait encore des mythes qui renforcent une image de liberté associée à ce pays, de mythes qui donnent une version romanesque de l'émancipation de la tutelle portugaise. Parmi ces mythes, il y a celui de '*Tiradentes'*. Censé être le leader d'un mouvement colonial d'indépendance au XVIIIème siècle, le milicien surnommé Tiradentes avait été condamné à mort, son corps devant être ensuite découpé et exposé sur différents chemins des Minas Gerais. Ce personnage historique aurait été élu comme bouc émissaire, sauvant d'autres individus socialement plus éminents mêlés à l'affaire d'une peine de mort. Cet épisode aurait été haussé à la condition d'un mythe, dont Tiradentes devient le protagoniste idéaliste et courageux. Ce mythe aurait été utilisé successivement ensuite par des monarchistes et par des républicains, chaque groupe l'adaptant selon ses intentions politiques.

Les Brésiliens ont des origines ethniques multiples. Maria Belo (2000) affirme que la couleur effective de la peau de chaque Brésilien, celle qui lui servirait de repère identitaire, ne coïncide pas nécessairement avec la couleur qu'il s'attribue. Cette disparité s'explique par l'existence d'une espèce de mécanisme de défense contre une possible discrimination sociale dans un milieu où la couleur de la peau sert d'indice pour attribuer sélectivement de la valeur aux individus.

La langue parlée au Brésil caractérise et individualise ce pays. Le portugais vient de l'Europe, mais aurait acquis en Amérique de couleurs propres. Selon Callegari (2000), au Brésil la présence d'une multitude d'immigrants de différentes nationalités, tous avec leurs langues nationales et leur vocabulaire propre, aurait laissé son empreinte sur les différentes manières de parler le portugais en territoire brésilien. Pastor Sudbrack (2000) considère qu'au Brésil on parle la langue portugaise, mais avec un style et une prononciation propres. Selon lui, au Portugal, l'usage des mots suggère un sens littéral. Par contre, au Brésil cet usage est nuancé afin d'exprimer métaphoriquement l'intention et le désir des locuteurs.

- Backes : L'identité brésilienne dans le contexte historique international

> 'Le Brésilien est souvent défini par des images paradigmatiques qui lui confèrent une certaine identité face à l'autre. Ces images captivent et elles déterminent une identité en même temps qu'elles cristallisent un sens. Le football et le carnaval sont exemplaires : être Brésilien, c'est bien jouer le foot ou bien danser la samba. Il serait encore possible d'inclure certains aspects relatifs à l'originalité, à l'exotisme, et autres. Le problème se pose par rapport à ces images rigidement établies quand les individus y adhèrent assujettis. Par contre, il y a une certaine inévitabilité : lors de la rencontre avec l'autre, certains traits se trouvent reinforcés. Le problème se constitue dans l'adhésion à ces traits. Ça fait penser à une capture par l'image qui produit une certaine aliénation.' (Traduction de Backes, 2000, p. 142)[6]

Selon Carmen Backes (2000), chaque société se construit une image d'elle même, laquelle servirait de modèle d'identification pour les individus qui la constituent. Les images des pays de l'Europe sont historiquement assez différentes de celles des pays de l'Amérique. Au moment de la rencontre entre l'Europe et l'Amérique à travers le processus de colonisation, les Européens se faisaient une représentation de ce continent nouveau comme un monde utopique possible. Ils auraient voulu réaliser en Amérique ce qui s'avérait impossible dans l'Ancien Monde. Cette représentation paradisiaque sera confronté à la réalité vécue pendant les siècles de colonisation, et aurait laissé de traces dans les représentations qui circulent encore du Continent Nouveau.

Backes (2000) raconte qu'elle aurait voulu à un moment donné faire pousser un arbre 'Pau Brasil'. Cet arbre est devenu important et emblématique parce que le nom du pays 'Brésil' lui avait été emprunté. L'arbre ne pousse pas, l'auteur en est déçu, et se dit qu'au Brésil même les semences ne sont pas légitimes. Tout ce qui est illégitime rappelle l'origine bâtarde du peuple brésilien. La question de l'identité, de se trouver de repères identitaires stables est capitale pour les Brésiliens. Pourtant, cette espèce de soif identitaire ne serait pas un trait exclusivement brésilien : étant donné la multiplicité de styles de vie disponibles et proposés et l'individualisation croissante du monde occidental, toute société industrielle moderne se trouve dans un enjeu de quête identitaire. La spécificité des peuples auparavant colonisés, c'est qu'ils se trouvent devant le défi de répondre à la question de l'identité de manière originale.

À l'époque des grandes découvertes, il était parfois assez étonnant de voir ce que l'on s'attendait à trouver dans les terres distantes et inconnues. Nous avons l'impression qu'au XIVème et au XVe. siècles l'ignorance de l'outre-mer le rendait un dépositaire de pas mal de fantaisies et de craintes. En 1493, Cristóvão Colombo écrit par rapport aux terres récemment découvertes:

> 'Je n'ai pas encore trouvé dans ces îles aucun monstre humain, comme quelques-uns l'attendaient…' (Ibid., p. 16)[7]

En Europe, il y avait une espèce d'ethnocentrisme qui faisait que les peuples de ce continent se considèrent comme participant d'une race supérieure à celle des peuples rencontrés en Amérique. L'image qui va se construire peu à peu de ce qui deviendra le pays Brésil et de ses habitants reprendra ces contenus anciens, mais aussi du nouveau. Pour les Brésiliens la quête d'identité se confond avec une tentative de retrouver une origine ressentie comme perdue. Nous avons ainsi l'impression que, pour Backes (2000), l'établissement d'une identité stable pour le Brésilien constitue un défi à cause du contexte où le Brésil est né, et que ce processus n'aurait pas encore abouti à un résultat satisfaisant.

Entre autres, une image mythique et ambiguë de la 'découverte' du Brésil servirait de support pour l'identification des Brésiliens :

> '… l'image des navigateurs qui débarquent dans les terres brésiliennes, jouissant du corps de l'Indienne, ainsi que de la terre…' '…elle représente dans l'imaginaire une scène de violence qui évoque… la scène originaire.'[8] (Ibid., p. 21)

Certains auteurs auraient proposé une description caractérologique du Brésilien, ce qui risque de le figer dans un stéréotype :

> 'Par exemple, l'interprétation naturaliste dit que le Brésilien est joyeux, cordial, paresseux, malin, pas sérieux, contre la morale civilisée, tout ça à cause des caractéristiques raciales, sexuelles et autres.'[9] (Ibid. p. 25)

Backes (2000) nous offre encore une synthèse de la vision de quelques auteurs en ce qui concerne la question de la subjectivité du Brésilien :

- Pour Melman (1995), l'Amérique Latine se caractérise par l'inexistence d'un pacte symbolique. Ce continent serait marqué pour toujours par de blessures mal guéries : la castration y aurait été perpétrée à travers la violence. Le colonisateur exerça son pouvoir, mais lui aussi aurait été affecté par son expérience. La quête des origines perdues constitue dans ce continent une espèce de problématique névrotique.

- Jerusalinski (1999) considère qu'il ne s'agit pas d'insuffisance paternelle en Amérique Latine, mais de l'existence de nouvelles versions paternelles.

- Pour Jurandir Freire Costa (1989), le Brésil se trouve actuellement au sein d'une crise vécue internationalement, marquée par l'existence d'une culture narcissique qui se caractérise par : la perte du sens de la responsabilité et de l'appartenance sociale ; une apathie politique ; la perte de confiance en la justice ; une crise morale ; le désinvestissement libidinal du futur ; la présence d'un raisonnement qui justifie le droit à l'usage de la force ; l'alternance entre toute-puissance et impuissance.

- Pour Maffesoli (1996), l'Europe se caractérise par une exigence d'uniformisation des individus, et le Brésil par la possibilité d'être ce que l'on est.

- Calligaris : l'expérience d'un psychanalyste européen au Brésil

> '… je ne pense pas une seconde qu'une solide sujétion à une fonction paternelle soit un symptôme social particulièrement enviable – la preuve est que j'ai choisi de vivre au Brésil. (Traduction de Calligaris, 2000, p. 54)[10]

Calligaris (2000) est un psychanalyste italien qui était venu vivre au Brésil. Il m'a été très intéressant d'écouter le témoignage de son expérience dans ce pays. Certainement les représentations qu'il se fait concernant les Brésiliens en général sont relatives, se produisant sous l'influence de son expérience particulière vécue au Brésil. La production de ces représentations serait influencée par la culture environnante de la région où il est allé vivre, par son contact avec les classes sociales où il a tissé ses relations, par son état d'esprit à chaque moment vécu, ainsi

que par ses difficultés, préoccupations et préférences personnelles. Il faut encore prendre en considération que Calligaris avait grandi au sein d'une culture spécifique, d'ailleurs étrangère aux mondes qu'il trouva au Brésil. Même s'il assumait une attitude critique, il ne pouvait pas échapper à la dimension des valeurs et idéaux de cette culture d'origine, ce qui devrait aussi influencer sa vision du Brésil et des Brésiliens. Écrivant un livre comme psychanalyste, il ne pouvait malgré tout échapper à l'enjeu du vécu d'une migration qui l'interpellait personnellement.

Parfois certaines caractéristiques que cet auteur attribue aux Brésiliens me font penser à celles attribuées aux Belges par des Brésiliens. Calligaris estime que les Brésiliens font très attention à la propriété d'autrui, par exemple essayant de ne pas endommager la voiture qui appartient à un autre. Cela me fait penser à ce qu'une Brésilienne m'avait communiqué avec étonnement : après qu'un Belge eut endommagé la porte du garage de son voisin, Belge aussi, celui-ci lui avait envoyé carrément la facture de sa réparation sans la discuter préalablement. La représentation que cette Brésilienne se faisait à partir de ce qu'elle avait entendu du comportement des Belges, paraît en miroir par rapport à ce que Calligaris attribue aux Brésiliens : les Brésiliens feraient attention à la propriété privée de l'autre, les Belges se sentiraient à l'aise de revendiquer une réparation sans discussion au cas où leur propriété privée aurait été touchée. Néanmoins, nous ne devons pas céder à la tentation d'en déduire automatiquement que dans ce domaine les Européens auraient un caractère inverse à celui des Brésiliens. Dans le cas de Calligaris et de la Brésilienne en question, il s'agit d'une production de représentations que l'on considère comme étant un caractère national à partir d'une expérience vécue de manière unique, qui en principe n'autorise pas de généralisation.

L'expérience de Calligaris lui a appris que les Brésiliens disent quotidiennement que le Brésil ne vaut rien[11]. Cette affirmation souvent répétée pourrait suggérer une allusion voilée à un désir nébuleux de migrer vers un pays qui aurait enfin de la valeur. Dans le cas des Européens, il leur arrive de critiquer les Institutions de leurs pays d'origine, mais jamais ils ne diraient que ces pays n'ont pas de valeur. Ainsi, le Brésilien paraît être l'héritier d'une sorte de nostalgie du pays d'origine de ceux qui sont venus de l'Europe pour coloniser le Brésil.

Dans le discours des Brésiliens, Calligaris (2000.) identifie et distingue une attitude qu'il appelle de '*colonisador'* et une autre qu'il appelle de '*colono'* :

- Le '*colonizador'* est celui qui avait usurpé le nom paternel et qui est allé vers une autre terre afin d'accomplir un projet de pleine jouissance : il espérait que la terre nouvelle jouisse pendant qu'il la consomme. Pourtant, le '*colonizador'* sait que le corps qu'il voudrait posséder est celui qu'il avait quitté : le corps maternel interdit.

- Le '*colono'* est celui qui n'avait pas été reconnu dans sa terre d'origine, et qui était parti en quête d'un nom. Il cherche l'interdit paternel pour imposer des limites à sa jouissance, de sorte qu'il pourrait devenir un sujet. Mais au lieu de trouver un père au Brésil, il se trouve face au 'colonizador' avec son projet de pleine jouissance.

L'un et l'autre se trouvent comme suspendus au milieu d'un voyage inachevé, avec la perspective de le poursuivre. Ces deux attitudes peuvent se manifester tour à tour dans le discours d'un seul et même Brésilien.

C'est curieux que le fait que le mot '*Brasil'* qui nomme la terre fait référence à un produit d'exploitation, le premier à être épuisé pendant les cycles économiques de la Colonie. Le Brésil paraît ainsi nommé comme terre vouée à se consommer afin d'accomplir la jouissance d'un autre.

Il y aurait une différence entre le Brésil et l'Europe en ce qui concerne les relations d'autorité entre les membres de classes sociales différentes. Au Brésil, les enfants de la classe moyenne se considèrent comme les patrons des domestiques de la famille. En Europe, par contre, un fils de patron ne peut commander quelque chose à un domestique qu'à partir du moment où il devient adulte.

L'adulte brésilien paraît constamment occupé du plaisir de ses enfants, comme si ces enfants étaient censés accomplir la jouissance qui s'était avérée impossible à leurs parents. Paradoxalement, l'existence des 'enfants de la rue' fait penser à Calligaris (2000) qu'au Brésil l'enfant peut être traité en roi ou en déchet.

> 'L'impératif de jouir n'est pas en vérité ni une invention ni une spécificité brésilienne. Mais il paraît que le 'colonizador' avait imprimé ici une marque spéciale.' (Traduction de Calligaris, 2000, p. 54)[12]

Le fait de vivre au Brésil paraît être une circonstance qui devrait être justifiée à tout moment par une possibilité d'accès à la jouissance. Les Brésiliens, quant il se saluent, demandent si tout va

bien. L'expression 'tout va bien'[13] suppose un état de félicité chez son locuteur plus que n'importe quelle autre formule de courtoisie.

Calligaris (2000) voit chez les Brésiliens une difficulté d'assumer une filiation professionnelle. L'appropriation du savoir d'un auteur et sa reproduction sans que son nom soit cité est pratique courante. Derrière cette difficulté, il y aurait une espèce de fantasme de 'cannibalisme': au Brésil, on voudrait manger tous les pères possibles avec l'illusion qu'ils pourraient se transformer en sang et en énergie. D'ailleurs, faire appel à un père fait peur au Brésil, parce que cela risque de devenir une situation d'esclavage.

Calligaris (2000) a eu l'opportunité de travailler comme psychanalyste en territoire Brésilien. Il s'étonnait que le récit familial de ses patients commence normalement au Brésil, oubliant les origines d'ailleurs. La vie des ancêtres antérieure à la migration est ainsi oubliée ou est l'objet de quelque chose semblable à un refoulement. Au Brésil, la singularité et l'individualité prime sur la tradition. La variété et l'importance attribuée aux prénoms dans ce pays efface l'importance du nom.

> 'Si le 'colono' se trouve déraciné, cela ne signifie pas qu'il aurait raté son acte de fondation. Les fondations radicales se produisent peut-être toujours ainsi : elles sont sustentées par un sujet séparé de sa filiation, l'auteur de son propre acte.' (Ibid., p. 100)[14]

Et pourtant :

> 'Il paraît qu'au Brésil nous subissons les effets d'une fondation ratée.' (Ibid., p. 101)[15]

Il est probable que les termes qui désignent une appartenance locale (tels que '*gaúcho'* ou '*sertanejo'*) fonctionnent comme repères qui remplacent une filiation où le mot '*Brasil'* aurait raté. Certains villages fondés par des immigrants européens constituent des sortes d'îles culturelles liées aux origines lointaines, une Europe lointaine quittée physiquement, mais qui se répète au Brésil à travers la préservation d'une langue et d'habitudes anciennes.

Au Brésil, se faire un nom serait un besoin de tout individu. Même l'acte criminel pourrait être d'une certaine manière un moyen d'accéder au symbolique : l'individu qui commet un crime peut espérer se faire un nom dont il aurait été privé jusqu'à ce moment.

> ‘La tradition de la débrouille est un épiphénomène de la marginalité. Sa noblesse doit être considérée dans une structure où l’origine de la loi apparaît en tant qu’arrogance esclavagiste, de sorte que l’acte marginal est le lieu où l’on espère trouver une dignité de sujet.’ (Ibid., p. 113)[16]

Calligaris (2000) s’étonne d’un gaspillage de nourriture dans un pays de misère. Au Brésil, l’acte de consommation paraît être plus important que la possession de biens. L’Européen, au contraire, vise l’usufruit à long terme, et conserve ses biens.

Les Brésiliens aiment parler de la grandeur des choses dans leur pays : le plus grand stade de football, par exemple. Ils sont propres, et doutent (avec raison, selon Calligaris) de l’hygiène des Européens, surtout des Français. Au Brésil, la vie n’a pas beaucoup de valeur : l’insécurité et l’imprudence sur les routes en seraient témoin.

Il y aurait une différence entre le Brésilien qui migre vers les États Unis, et celui qui migre vers l’Europe. Le premier chercherait la jouissance. Le deuxième serait comme un fils prodigue qui aurait quitté sa terre natale ; n’ayant pas trouvé de nouveau père, il essaie de rentrer. La quête d’une nouvelle citoyenneté à travers la naturalisation dans un pays étranger aurait à voir non seulement avec des aspects concrets de la vie, mais pourrait aussi se constituer comme un appel au père ancien que l’on espère retrouver en Europe.

- Cinq cents ans après sa fondation, un bilan critique du Brésil

En même temps que l’on fêtait les 500 ans de la ‘découverte’ du Brésil, une série de débats s’installait autour de ce thème. Les psychanalystes d’orientation freudienne trouvaient dans ce débat une place légitimée par le fait que le fondateur de leur discipline insistait sur l’importance de considérer l’humain non seulement par rapport à l’Inconscient et au psychisme individuel, mais aussi par rapport la dimension sociale qui entoure l’individu. Un produit de ces débats dans le champ de la psychanalyse a été l’ouvrage ‘*Psicanálise e Colonização*’ (de Souza, 1999). Les articles de ce travail collectif sont en relation avec la tentative de trouver une réponse à la question : Comment le fait de considérer de manière critique l'histoire du Brésil pourrait-il aider à mieux préparer le futur de ce pays ?

Calligaris (1999) affirme que la manière dont se déroule et se fait la colonisation d'un territoire influence la constitution des attitudes du peuple qui en naîtra. Dans le cas des pays de l'Amérique du Sud, deux classes de colonisateurs - une noblesse déchue et une bourgeoisie qui aspirait à la noblesse - imposaient aux autochtones un ordre hiérarchique qui se servait d'une idéologie de légitimation basée sur certaines différences ethniques facilement repérables, telles que la couleur de la peau ou d'autres traits physiques par exemple. Nous comprenons que les Brésiliens en auraient été marqués, de sorte que l'apparence physique ainsi que d'autres indices externes fonctionnent jusqu'aujourd'hui comme balises pour établir la hiérarchie dans les relations sociales. Encore selon Calligaris (1999), cette situation aurait rendu le Brésil ouvert à la modernité, qui valorise l'être à travers l'avoir et le paraître, sans faire recours nécessairement à la tradition.

Pereira (1999) affirme que le fait d'appartenir à une tradition, à un groupe, confère une place spécifique à l'individu, ce qui lui sert de repère identitaire. La modernité brise plusieurs possibilités d'appartenance ; les individus, devenus libres de tout attachement, deviennent de marchandises dans le système socioéconomique régnant dans les sociétés occidentales actuelles. Cette réalité s'applique aussi au Brésil, s'ajoutant à un racisme qui stipule une valeur différente pour chaque couleur humaine dans le contexte des relations sociales. Dans ce pays, le racisme prend des contours spécifiques, opérant de manière semi-voilée sans pourtant perdre son caractère discriminatoire.

Backes (1999) considère que les peuples de l'Amérique Latine se trouvent actuellement, en conséquence de leur parcours historique marqué par les enjeux de la colonisation, devant le défi de se trouver des identités nationales stables et légitimes. Le peuple brésilien n'échappe pas à cet héritage qui l'oblige à fonder du nouveau, avec un matériel fourni par une histoire pour bâtir leur identité nationale.

Pour Chemama (1999), l'attitude du colonisateur est antagonique à celle du colonisé. Ces attitudes subsistent à travers la culture qui se transmet de génération en génération. Dans un pays héritier d'un passé colonial, chaque citoyen serait confronté personnellement par le défi de se situer par rapport à ces deux positions. Cela pourrait mener à un clivage psychique, mais pourrait aussi devenir une source d'épanouissement : quand un individu se met à élaborer par rapport à ses origines, il devient capable de surmonter des contraintes qui lui sont imposées culturellement, acquérant ainsi plus de liberté pour la production et dans l'expression sociale de son être.

Les sociologues Santos et Tirelli (1999) constatent un excès de violence au Brésil pendant les années 80. La précarité de la citoyenneté des Brésiliens serait l'un des facteurs qui aurait causé cette violence. Ici il n'est plus question de la possibilité d'une identité nationale, mais de l'accès à une situation de droit censée protéger l'intégrité et les intérêts de ceux qui deviennent effectivement citoyens, ce qui n'est pas toujours le cas au Brésil.

Slavutzky (1999) considère que la longue période d'esclavage vécue au Brésil aurait produit des conséquences dans la structuration psychique des individus et dans la constitution des relations sociales au pays, et cela jusqu'à nos jours. Entre autres, il y aurait un désir voilé de la part de ceux qui se voient comme Blancs, d'un retour de l'esclavage, ce qui renforcerait la discrimination socioéconomique du noir dans la société brésilienne. Ainsi dit, cela peut nous paraître assez dichotomique. Mais nous pouvons nous figurer cette question comme un héritage culturel lourd et contraignant auquel chaque individu serait confronté, et qui pourrait, à l'image de ce qu'avait traité Chemama (1999), être l'objet de l'élaboration individuelle menant à de différents résultats.

Le Brésil est fréquemment associé à un stéréotype de terre d'accueil. Cela correspondrait souvent à la réalité, mais pas pour n'importe quel étranger, ni à n'importe quel moment de son histoire.[13] Biehl (1999) raconte un épisode vécu à la fin du XIXème siècle dans le contexte de l'immigration au Sud du pays. Des immigrés d'origine germanique, paraît-il, élirent leurs étrangers parmi ceux qui sont venus de la même région de la planète qu'eux-mêmes. Ils se sont organisés contre les Muckers, des immigrants allemands qui partageaient une croyance et une pratique religieuse particulière, organisés autour d'un mouvement de caractère messianique. Certains immigrés éminents, avec le soutien de religieux chrétiens et de l'administration locale, ont exterminé des dizaines de Muckers.

Nous avons vu précédemment que pour Calligaris (2000), au Brésil l'enfant est parfois traité en roi, parfois en déchet. Lichtenstein Corso (1999) parle de la réalité brésilienne d'enfants abandonnés à leur propre sort, ensuite nommés 'enfants de la rue'. La rue, un espace externe, deviendrait pour eux une espèce d'espace interne. C'est chez eux. Exclus de la possibilité d'envisager une perspective de vie digne, la toxicomanie leur est offerte comme une alternative

[13] D'ailleurs, cette vision qui rend le Brésil une espèce de paradis touristique camoufle la violence historique mêlée à la constitution de ce pays, et oblitère aussi le contexte d'injustice sociale qui serait l'un des facteurs principaux qui maintiennent la violence urbaine actuelle.

sociale pour réduire leur existence à une jouissance sans temporalité. Cela fonctionnerait aussi pour que la société s'épargne la peine d'écouter leur demande d'une paternité responsable : on ne voit pas en eux des enfants, mais des drogués potentiellement dangereux. Le Brésil est ainsi présenté comme constituant une société cruelle envers un nombre considérable de ses enfants.

Nous avons consulté les pages de cet ouvrage afin de voir comment serait représenté le Brésil par les psychanalystes et scientifiques sociaux participant à un débat qui invitait à prendre une position critique vis-à-vis de la réalité historique de ce pays. Cette invitation paraît avoir eu comme résultat la production d'un bilan des problèmes brésiliens vus à travers l'optique des disciplines spécifiques. Selon un professeur de mathématiques de ma connaissance, bien structurer un problème constitue déjà la moitié de sa solution – ceci serait peut-être l'intention de ce débat. Voulant être à l'écoute de représentations du Brésil et des Brésiliens, nous en avons entendu une version critique, laquelle est biaisée par une prise de position initiale. Mais quelle représentation n'est pas conditionnée par ce qui entoure l'expérience, par l'intention et par le désir de celui qui la produit ?

Résumé et considérations générales du deuxième chapitre

La thématique de ce chapitre est assez vaste, et n'a pu être abordée qu'au prix d'une simplification et d'une restriction de l'extension de son contenu. Nous avons trouvé certains concepts qui peuvent être utiles pour les objectifs de notre recherche, lesquels ne prennent leur sens plein que dans des contextes théoriques spécifiques qui ne sont jamais neutres. Nous avons parfois laissé de côté toute discussion qui pourrait être envisagée par rapport aux propositions de modèles théoriques concourants. C'est le cas par exemple quand nous empruntons à Balibar (1988) une vision critique d'une conception finaliste de l'histoire en ce qui concerne la constitution des États. Néanmoins, cette limitation de notre travail ne nous semble pas affecter négativement l'ensemble de nos propositions. Ce chapitre, en tant qu'étape préliminaire pour la construction d'un modèle qui synthétise une vision de monde à partir des sources consultées, propose des définitions qui en principe ne semblent pas être en contradiction avec l'adoption d'une conception de l'individu humain comme un être ambigu : chaque individu est unique grâce à une constitution psychique qui dépasse et nie les cadenas de l'instinctuel, mais en même temps il est conditionné socialement et par un Inconscient qui freine l'ambition d'une liberté qui se traduirait par une toute puissance de la volonté.

Le mot identité suggère l'existence d'une unicité qui n'existe que relativement dans l'individu humain. Les psychanalystes en général paraissent préférer le thème de l'identification à celui de l'identité, parce que le premier serait plus proche de la réalité d'un perpétuel mouvement de l'humain qui, malgré que limité et structuré par les toutes premières expériences psychiques, n'aboutit jamais à un état achevé. Le philosophe Paul Ricœur (1990) se questionne sur les ambiguïtés impliquées dans la notion d'identité, terme qui suggère une coïncidence de soi avec soi-même, et qui s'applique pourtant à un être qui change au cours de son existence. L'identité narrative, l'histoire que l'individu raconte de soi-même, relie les différents dans un même.

La culture constitue un environnement en même temps qu'elle se fait présente dans la structuration de chaque individu. On ne devient humain que dans un contexte socioculturel spécifique où les plus vastes possibilités humaines prennent corps dans un univers limité qui caractérise une classe sociale, une ethnie, une nation. Chaque culture véhicule une vision de

monde et de valeurs propres. La culture est en même temps le produit et un agent producteur de l'humain.

L'identité individuelle se produit en se repérant aussi sur l'identité nationale. L'appartenance nationale singularise un ensemble d'individus par rapport à ceux qui y sont des étrangers. L'existence d'une nation, l'effigie d'une identité nationale, serait le résultat plus ou moins hasardeux de l'histoire du concours de plusieurs intérêts différents (Balibar, 1988). L'existence imaginaire d'une nation ou d'un État devient, à travers les institutions de droit, un fait qui règle la vie quotidienne des individus qui en deviennent les citoyens.

Certains auteurs considèrent légitime de concevoir une espèce de typologie qui attribue un caractère spécifique aux individus appartenant à une même nation ou région. L'histoire vécue par chaque ensemble humain laisserait des traces transmises au cours des générations dans la façon de se produire, dans la façon d'être et de se comporter des individus. La conception de cette espèce d'imposition sociale de caractéristiques individuelles ne nous paraît pas empêcher la possibilité de singularité des individus, laquelle trouverait ses origines au sein d'une histoire familiale et de solution de conflits psychiques qui se font de manière toujours inédite, malgré un contexte commun.

L'existence de types nationaux ou régionaux ne paraît pas être en contradiction avec ce que postulait Devereux (1977, 1985) quant au conditionnement de la structuration psychique individuelle par le contexte culturel environnant. Il faut néanmoins accorder que toute étude de types nationaux ou régionaux ne pourrait jamais imposer son contenu comme une vérité en soi. Les prémisses et l'intention avouée ou cachée de l'auteur influeront sur le résultat de ses 'découvertes'. D'ailleurs, il est très important de distinguer un caractère ou un type national de ce qu'on appelle un stéréotype. Les premiers sont censés véhiculer une vérité issue de l'expérience, dans le meilleur des cas d'une étude scientifique ; le deuxième se réfère à une espèce de préjugé. Les stéréotypes en général auraient pourtant une fonction importante dans la communication humaine ordinaire, parce qu'ils simplifient l'objet auquel l'individu se réfère et rendent possible en parler sans qu'on ait besoin de le connaître en profondeur.

Nous pouvons nous attendre à ce que chaque migrant parte vers le pays de sa destination avec une charge plus grande de stéréotypes que de représentations issues de l'expérience, même indirecte, avec le peuple qui habite ce pays. Sur place, l'immigré pourrait encourir le risque de

généraliser par trop, de manière à produire des représentations de ce qu'il voit comme un type national à partir de caractéristiques qui devraient être avec plus de justesse considérées comme individuelles. Cela peut arriver par exemple s'il ressentait le besoin de se faire une idée d'un type national afin de la prendre comme repère pour comprendre son environnement et pour se comporter au sein du pays nouveau. Nous allons plus loin analyser la transformation des représentations de Belges et de Brésiliens repérable dans le discours de quelques narrateurs, ce qui se situera par rapport à l'axe chronologique de chaque histoire racontée. Pourtant, cette analyse ne vise pas à distinguer les stéréotypes d'autres types de représentation qui pourraient apparaître dans le discours des narrateurs.

Après avoir considéré la relation entre identité individuelle, identité nationale, stéréotypes et types nationaux, nous avons présenté le contenu de quelques travaux qui attribuent un certain nombre de caractéristiques aux Brésiliens et aux Belges, ou qui parfois mettent en question la possibilité de le faire ou la manière dont cela aurait été fait lors d'expériences avec des individus appartenant à l'un ou l'autre de ces peuples. Nous pouvons nous rendre compte de l'importance des contextes à partir desquels les représentations proposées par ces travaux ont été produites. Chacun de ces contextes paraît conditionner et diriger en grande partie leur contenu. Par rapport au Brésil, un grand nombre de travaux cités avait été écrit au moment où l'on fêtait les cinq cents ans de sa 'découverte', c'est à dire, de l'inscription de son existence dans l'esprit européen à partir d'un regard, européen aussi, qui inventait une colonie et puis un pays où il n'y en avait pas. Cette occasion festive était aussi une invitation à réfléchir sur les origines et l'avenir du pays, un objectif qui sûrement avait influencé ce que l'on écrivait par rapport au Brésil.

Nous avons distingué des travaux qui se réfèrent aux Belges de ceux qui se réfèrent aux Brésiliens. Néanmoins, nous pouvons remarquer que le deuxième de ces sous-chapitres fait fréquemment référence à l'Europe. Nous avons l'impression que lorsqu'ils voulaient caractériser le Brésil, les auteurs cités éprouvaient la nécessité de faire référence à l'Europe à titre de comparaison. La distance en kilomètres étant grande entre le Brésil et les divers pays de l'Europe, le Brésilien paraît considérer ce Continent comme une entité dont les pays et leurs populations auraient de caractéristiques communes, malgré certaines spécificités connues des Brésiliens. Toute représentation de la Belgique paraît ainsi être susceptible d'être influencée par ce que l'on considère au Brésil comme étant des caractéristiques européennes.

Dans un ouvrage qui ne se propose pas l'étude des Belges, Singleton (1998) en parle comme un moyen indirect de parler d'une situation qu'il étudie en Afrique et qui se trouve proche de la question de l'identité ethnique. Pour lui, il n'y aurait pas moyen de définir ce qui serait une Belgique en soi - attribuer un visage à ce pays ne pourrait se faire qu'à partir d'un point de vue donné. Certaines caractéristiques que Singleton (Ibid.) identifie chez les Belges seraient en fait des caractéristiques des civilisations occidentales contemporaines en général.

Par rapport à la Belgique, Morelli (2004) avertit que malgré le mythe que les Wallons et les Flamands y seraient depuis toujours, la création des peuples de ce pays n'a été possible qu'à travers le concours de plusieurs migrations dans le territoire qui le constitue actuellement.

Pirotte (1998) parle de la disparité existant entre les stéréotypes des Flamands qui circulent en Wallonie et la réalité actuelle de ceux-là. Les situations qui avaient donné naissance à ces stéréotypes appartiennent au passé, mais leur contenu subsiste dans la mémoire du peuple.

Bawin-Legros et autres (2001) avaient étudié les valeurs des Belges en 1999. Il en naît un portrait très nuancé, mais qui décrit en général un peuple concerné par son bonheur et replié dans sa vie privée. L'intérêt d'une participation politique serait mineur. La tolérance à l'étranger paraît être plus grande en Wallonie qu'en Flandre. L'identification des individus à leur région paraît primer sur une identification en tant que Belge.

Dans '*Vivre la diversité, un défi permanent – L'interculturel au quotidien à Louvain-la-Neuve*' (2003), le récit de difficultés vécues par d'étudiants étrangers en Belgique fait apparaître certains traits attribués par eux aux Belges en contraste avec leurs propres usages et habitudes. Par exemple, un Belge aurait besoin d'une certaine distance physique de son interlocuteur pour qu'il puisse se sentir à l'aise.

Par rapport au Brésil et aux Brésiliens, Damatta (1986) considère important de se faire une représentation du Brésil qui le distingue d'une image imposée par un regard européen qui aurait commencé à se constituer à partir d'une expérience colonisatrice. Au Brésil, le foyer est l'espace de la sécurité, où l'on est quelqu'un ; la rue représente le danger. Le travail est ressenti comme un châtiment. Les fêtes bouleversent l'ordre d'un quotidien socialement injuste.

Ribeiro (2001, 2002) considère que le Brésil avait été fondé avec la perspective de se rééditer une Europe sous les tropiques, mais que ce pays avait acquis un visage propre. Le vécu historique spécifique des individus de chaque région du pays aurait laissé une empreinte sur la manière d'être qui se transmet entre générations, créant ainsi des types régionaux. Le Brésil, malgré que marqué par l'injustice sociale, a pu se constituer comme un peuple unifié national et culturellement. La production du peuple brésilien n'est pas achevée, elle se trouve toujours en cours.

Certains mythes sont liés à l'avènement d'une identité brésilienne (Chemama, 2000). Parmi eux, celui d'une origine pacifique lors d'une rencontre volontaire de différentes races. Le Brésilien est parfois considéré comme une copie imparfaite des Européens (Backes, 2000b).

Selon Backes (2000), les Européens voulaient réaliser au Brésil une utopie qui s'avérait impossible dans l'Ancien Monde. Chaque peuple s'attribue une image et se voit attribuer une image de l'extérieur ; succomber à l'identification à certains de ces stéréotypes empêcherait le développement de quelque chose de plus légitime, mais serait au moins en partie un processus inévitable.

Calligaris (2000) est un psychanalyste venu s'installer au Brésil. Il décrit une série de caractéristiques qu'il attribue aux Brésiliens en comparaison avec les Européens. Le plus important paraît être qu'au Brésil les individus ne seraient pas psychiquement soumis à une fonction paternelle aussi solidement que les individus européens. Chaque Brésilien paraît porter en soi la contradiction de la position du '*colono*', qui cherche la reconnaissance, avec celle du '*colonisateur*', qui cherche la jouissance. Le Brésilien qui migre en Europe, différemment de celui qui migre vers les États-Unis, serait en quête d'une reconnaissance qu'il n'aurait pas pu trouver au Brésil.

Dans les pages de l'ouvrage collectif '*Psicanálise e Colonização*' (de Souza, 1999), divers auteurs considèrent comment l'histoire spécifique du Brésil lui aurait façonné son visage d'aujourd'hui.

Nous pouvons remarquer que pour l'attribution de représentations de Belges et de Brésiliens, il est fréquent de se référer à un autre qui sert de référence. Cet autre se trouve souvent en relation avec celui dont se fait la représentation. Parlant du Brésil, on parle de l'Europe qui en était l'une

des origines ainsi que le colonisateur. Parlant de la Belgique, on parle de Flamands et de Wallons. Caractériser, se faire une représentation de cet autre, aide ainsi à la production de représentations de soi, ou d'un type qui attribue certaines caractéristiques à ceux qui partagent la même nationalité que soi. Si je suis Brésilien, et si j'attribue certaines caractéristiques aux Brésiliens, soit je reconnais en moi ces caractéristiques, soit je suis obligé en principe à me voir comme étant un Brésilien original.

Je me promenais à Louvain-la-Neuve et j'observais une bande de mouettes qui survolait cette ville universitaire. Un grand nombre d'oiseaux volait de manière qui me paraissait hasardeuse et chaotique les uns par rapport aux autres. Néanmoins, la bande entière formait une espèce de tâche dans le ciel, un ensemble qui se mouvait d'un coté à l'autre, constituant ainsi une espèce d'unité. J'avais l'impression que cette vision avait quelque chose à me communiquer, qu'elle pourrait éventuellement servir de métaphore à la situation de l'individu dans son appartenance de groupe ou son appartenance nationale. Les individus se distinguent les uns des autres par leurs caractéristiques, par leur comportement, par leur rang dans la société. Comme les mouettes qui se mouvaient de façon apparemment hasardeuse, ils semblent constituer chacun une nouveauté au monde, chacun est unique. Malgré leur originalité, ils ne peuvent être et se déployer que dans les limites imposées par les possibilités humaines, et le plus souvent allant dans le même sens qui meut le groupe entier, même si l'on ne s'en rend pas toujours compte.

Le fait de s'identifier est en quelque sorte se faire un objet au regard de l'autre, et au regard de soi-même. Quand un individu s'identifie, il s'identifie à quelque chose : il est un Brésilien, il est professeur, et ainsi de suite. On ne s'identifie pas à n'importe quel objet. Chaque culture possède et propose un certain nombre d'objets valables pour l'identification des individus qui sont baignés par cette culture.

Je n'arrive pas à concevoir l'être sans que cela implique être quelque chose. Ça pourrait s'appeler la dimension objectale de la subjectivité, sans laquelle il n'y aurait pas d'individu. Les objets auxquels nous sommes censés nous identifier nous sont offerts par la culture qui nous environne et nous traverse. Notre choix n'est pas libre, étant donné la limitation imposée par la culture, et encore les limitations qui font de chaque être humain un libéré de l'état instinctuel, mais pourtant un captif de ses dynamiques inconscientes.

Pensons à la situation de celui qui décide d'entreprendre une migration, et qui se verra confronté à un milieu culturel étranger à lui. Étant Brésilien en Belgique, ou Belge au Brésil, il sera pris d'assaut malgré toutes les précautions éventuelles par une situation où la validité des représentations qu'il avait de soi, de ceux qui l'entouraient ou de ses étrangers pourra être mise en question. Dans le chapitre suivant, nous essaierons de trouver des outils pour réfléchir cette question.

Deuxième partie

Chapitre III – Construction d'un modèle de référence

Le but de ce chapitre est de jeter un pont entre les théories envisagées précédemment et la méthode choisie, à savoir les récits de vie. Nous voudrions construire un modèle qui nous offre la possibilité de formuler une hypothèse générale, et qui puisse servir de repère pour l'analyse de certains aspects du contenu des récits de vie des migrants qui nous racontent leurs histoires.

La construction de ce modèle implique que nous devons prendre en considération des aspects de la réalité humaine qui s'insèrent dans l'ordre du social et d'autres qui sont de l'ordre psychique. Nous avons vu à travers les auteurs précédemment consultés que très souvent ces deux champs se rencontrent dans le contexte des études scientifiques, mais que dans chaque cas l'une des deux perspectives est adoptée de manière prépondérante. Nous allons prendre comme point de départ pour la construction de notre modèle une perspective freudienne, où en ligne générale la société est conçue comme composée d'une multitude d'individus psychiquement divisés, ce qui implique une dynamique relationnelle et de création culturelle qui ne se comprend qu'en prenant en considération ce qui est de l'ordre de la dimension inconsciente de ces individus. Freud (1991), dans sa *'Psychologie des masses et analyse du moi',* a tenté d'expliquer certains aspects de la psychologie sociale à partir de ce qu'il vérifiait dans le psychisme individuel des individus qui se trouvaient en relation entre eux, jusqu'à composer un groupe.

Le titre de notre travail parle de migrations et de représentations. Avant de nous mettre à la tâche proprement dite de construire un modèle interprétatif nous inspirant des sources théoriques consultées, nous avons besoin de mieux préciser ce que nous entendons par représentations de soi et représentations de l'autre.

Les représentations

Dans *Le Robert Quotidien* (1996), le premier sens du mot *représentation* parle de production, de présentation, d'exhibition, ce qui nous fait penser au contexte d'une représentation théâtrale. Ensuite, *représentation* signifie 'Le fait de rendre sensible au moyen d'une image, d'une figure, d'un signe'. La représentation donc est une description, une évocation qui peut se faire à travers une image, une figure, un signe.

À partir de ces quelques définitions premières, nous avons l'impression que le mot *représentation* désignerait une espèce de médiation qui rend possible de faire passer un message. Ce pourrait être le cas d'une représentation théâtrale, mais aussi d'un mot ou d'une phrase qui servirait de médiateur pour qu'un individu puisse communiquer à son interlocuteur les caractéristiques qu'il attribue à un objet donné. Dans son dialogue interne, l'individu est son propre interlocuteur. Ainsi, les représentations seraient aussi des médiateurs pour qu'un individu puisse se dire ce qui constituerait les caractéristiques de l'un ou l'autre objet. Et encore, l'individu se prend soi-même en tant qu'objet pour en parler, pour s'attribuer des caractéristiques, et afin de pouvoir se concevoir comme un être existant au milieu de tous les autres êtres qui habitent le monde qui l'entoure, dans la manière qu'il l'appréhende. Chaque individu aurait et produirait des représentations de soi et des autres objets qui l'entourent.

Une représentation pourrait être comprise comme étant une re-présentation, comme une deuxième présentation, une idée qui va très bien avec la conception de la représentation en tant que message. La représentation deviendrait ainsi un message qui re-présente quelque chose à quelqu'un. La scansion de ce mot nous offre ce résultat intéressant, mais cela ne paraît pas coïncider exactement avec la réalité des choses. Parler de représentation comme d'une re-présentation fait penser qu'il y a eu une présentation première à travers laquelle l'objet se donnerait à voir dans son essence ultime. Nous sommes plutôt inclinés à penser que tout objet existant pour un individu est nécessairement représenté par lui, et qu'avant cette représentation cet objet n'existait pas encore pour lui. Le simple fait de pouvoir y penser ou y faire référence implique que cet objet est déjà représenté.

Dans le '*Vocabulaire de la Psychanalyse*' de Laplanche et Pontalis (1998), nous lisons que Freud aurait repris du vocabulaire classique de la philosophie allemande le mot représentation (*Vorstellung*), mot qu'il opposait à l'*affect*. Freud distinguait les représentations de choses, essentiellement visuelles, des représentations de mots, essentiellement acoustiques. Les représentations occupent dans la théorie freudienne une place dans la proposition d'une architecture psychique qui les séparait des affects, permettant ainsi à un moment donné de cette théorie comprendre le mécanisme de certaines affections dans le contexte d'une psychopathologie qui ne cessait pas d'être revue et transformée.

Si le sens donné ci-dessus par le dictionnaire nous fait penser en principe qu'une représentation serait une espèce de message, Freud parlait de l'existence de 'représentations inconscientes', ce qui pourrait nous induire à la conclusion prématurée que, dans ce cas, une représentation ne constituerait pas un message. Le sens très général du dictionnaire ne s'insère pas dans le contexte d'une théorie psychanalytique qui conçoit l'existence dans chaque individu d'une séparation essentielle entre la conscience et toute une dimension psychique qui lui est inaccessible. Néanmoins, l'Inconscient freudien 'parle' malgré la dimension consciente et volitive de l'individu, c'est ce qui se fait à travers les productions de l'Inconscient tels que les lapsus de langage et le rêve. Pourtant, le contenu de ce message ne serait pas directement accessible, sinon à travers une espèce de décryptage qui est aussi une interprétation, ce qui se fait souvent dans le contexte d'une cure psychanalytique.

Le sens que le philosophe Jean Moussé (1998) donne au mot *représentation* s'insère dans le contexte de sa manière propre de concevoir l'histoire et l'expérience humaine. Pour lui, l'histoire est constituée par le réel des actions et des événements de toute l'humanité. Il met en garde contre le danger de confondre l'histoire avec la représentation de l'histoire.

Cette première différenciation trouve son fondement sur ce qui paraît être capital dans sa pensée : il y a une expérience du réel à partir de laquelle se font les représentations. Néanmoins, les représentations ne peuvent pas coïncider avec ce réel. L'existence des illusions, qui prennent l'inexistant pour réel, en serait une preuve.

> 'Il n'y a nulle part deux personnes ayant exactement la même perception du réel. Mais l'homogénéité des représentations est suffisante pour que l'on puisse imaginer vivre dans le même monde et dans la même

> histoire. Dans tous les cas, ce sont les représentations actuelles du passé qui donnent un contenu imaginable à l'actualité de l'existence.' (Moussé, 1998, p. 21-22)

Ce philosophe considère que ce n'est pas le temps qui passe, mais la réalité toute entière, dans un aujourd'hui permanent. Les représentations du temps, de l'espace et de l'histoire seraient néanmoins importantes en tant que repères, étant indispensables pour la compréhension du présent et pour l'orientation des actes de chaque individu. Toute représentation se fait à partir de souvenirs du passé. Ce qui existe c'est toujours le présent, le passé n'existe plus, et le futur n'est pas encore.

Les représentations ne se font pas uniquement à partir de l'ouverture individuelle au mystère du réel : elles se produisent et sont transmises dans le cadre de l'héritage culturel. Les représentations se transforment. Les représentations nouvelles composent avec celles qui existaient précédemment. Il n'y a pas de représentation établie une fois pour toutes.

> 'Dans l'axe du temps, les représentations que je me donne de la réalité, me sont présentes comme un héritage de mes prédécesseurs, ancêtres, parents, maîtres, amis, livres, rencontres et événements. Leur souvenir accompagne mes façons de voir et de vivre.' (Ibid., p. 62)

À partir de ce que nous livre Moussé (1998), nous sommes avertis que les représentations qu'un individu a de soi et des autres qui l'entourent, se produisent dans un contexte relationnel. L'individu a besoin de parler de son entourage, de parler de l'autre afin de parler de lui-même. Soi-même et l'autre paraissent se définir mutuellement.

> 'Demandez en effet à quelqu'un de vous parler de lui-même, il se donnera à connaître dans le miroir de ses relations au monde et aux autres, passées ou présentes, réelles ou imaginaires. Il vous parlera aussi de toutes sortes de choses qui ne sont pas lui : son lieu de naissance, son école, ses amis, son travail, etc. Il évoquera les personnes qu'il rencontra, les sentiments qu'il éprouva jadis et l'espoir qu'il a de réaliser ce qui lui reste à faire. Pourtant, c'est bien de lui qu'il s'agira.' (Ibid., p. 84)

> 'Comme un miroir renvoyant son image à celui qui s'y regarde, autrui nous renvoie une image de nous-mêmes à partir des représentations qu'il s'en donne : nous l'importunons ou nous le réjouissons ; il nous estime ou nous méprise, etc. Directement ou non, disant ce qu'il pense de nous, il nous donne de nous connaître. C'est une « re-connaissance » dans la mesure où elle s'opère en passant par autrui.' (Ibid., pp. 98-99)

Nous avons ainsi jusqu'à présent trois manières de concevoir ce que serait une représentation. En principe, dans les termes généraux ici présentés, elles ne paraissent pas entrer en contradiction malgré leur situation dans des contextes théoriques spécifiques. Une représentation, ce serait un outil indispensable pour faire savoir, pour définir ce que serait soi-même ou l'autre. La vérité de ce que propose une représentation est toujours relative : une représentation se produit au sein d'un contexte relationnel avec soi-même, avec l'autre semblable, avec la culture environnante.

- Représentations sociales

Chaque individu produit et acquiert ses représentations de soi et de l'autre au sein d'un contexte socioculturel donné. Il nous serait par conséquent intéressant de faire allusion au concept de 'représentations sociales'.

> 'Les représentations sociales sont des entités presque tangibles. Elles circulent, se croisent et se cristallisent sans cesse à travers une parole, un geste, une rencontre, dans notre univers quotidien. La plupart des rapports sociaux noués, des objets produits ou consommés, des communications échangées en sont imprégnés. (Moscovici, 1976, p. 40)

Avoir l'intuition de l'existence de représentations sociales ne serait pas difficile, mais en établir un concept, ce serait toute une autre chose. Moscovici (1976) a été le premier à contribuer au développement de ce concept.

> 'En résumé, nous y voyons des systèmes qui ont une logique et un langage particuliers, une structure d'implications qui portent autant sur des valeurs que sur des concepts. Un style de discours qui leur est propre. Nous ne les considérons pas comme des « opinions sur » ou des « images de », mais comme des « théories » des « sciences collectives » sui generis, destinées à l'interprétation et au façonnement du réel.' (Moscovici, 1976, p. 48).

Les représentations détermineraient la portée de la communication humaine dans chaque contexte social donné. Les représentations serviraient comme repère pour que chaque individu puisse construire son monde, en même temps qu'elles participent à la formation de collectifs qui partagent un certain nombre de représentations.

> ‘Nous avons toujours besoin de savoir à quoi nous en tenir avec le monde qui nous entoure. Il faut bien s’y ajuster, s’y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu’il pose. C’est pourquoi nous fabriquons des représentations.’ (Jodelet, 1989, p. 31)

> ‘Elles nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre.’ (Ibid., p. 31)

Une même entité peut avoir des représentations différentes issues de différents domaines de la société, ce qui peut parfois générer des représentations contradictoires. Le SIDA, par exemple, pourrait avoir dans une même société des représentations produites sur base de contenus d’une morale populaire, et d’autres représentations fondées sur la connaissance biologique. Comme conséquence, l’explication que les individus se donneraient des mécanismes et des raisons de la prolifération de cette maladie peuvent différer fortement : par exemple, cela pourrait être considéré comme étant un châtiment d’un dieu tout puissant, ou alors le résultat d’une transmission qui pourrait être expliquée scientifiquement. Malgré ce que cet exemple pourrait paraître suggérer, il n’est pas question de postuler qu’il y aurait toujours une seule représentation bonne et valable pour une même entité.

Pour Jean-Claude Abric (1994), une représentation crée des attentes et prescrit des réactions.

> ‘La représentation fonctionne comme un système d’interprétation de la réalité qui régit les relations des individus à leur environnement physique et social, elle va déterminer leurs comportements ou leurs pratiques. La représentation est un *guide pour l’action*, elle oriente les actions et les relations sociales. Elle est un système de pré-décodage de la réalité car elle détermine un ensemble *d’anticipations* et d’*attentes*.’ (Abric, 1994, p. 13)

Chaque individu recevrait de son milieu socioculturel un certain nombre de représentations. Il ne pourra produire ses propres représentations à partir de son expérience de vie sans avoir subi l’influence de celles-là. Cette situation implique des conséquences quand nous nous penchons sur le contenu de récits de vie produits dans le contexte de notre recherche. Les représentations que chaque narrateur produit ne sont pas entièrement originales. Ces représentations sont tissées à partir du souvenir des événements passés et de la construction d’une histoire singulière, mais une partie de leur contenu aurait aussi été emprunté à des représentations sociales. Le migrant, celui qui à un moment de sa vie entre en contact avec un milieu culturel d’abord étranger à lui, pourra se trouver dans une situation où certains aspects de ces anciennes représentations seront appréciés par ceux qui l’entourent de manière différente de celle dont il avait l’habitude dans son

pays d'origine. Dans le pays où il s'installera, certains composants de ses représentations seront valorisés d'avantage qu'il ne l'étaient dans son pays d'origine. D'autres composants seront peut-être condamnés.

Malgré que nous reconnaissons l'importance de l'influence de représentations sociales sur le contenu des récits de vie que nous allons analyser, nous n'avons pas l'intention d'étudier leur expression ou leurs effets spécifiques dans les représentations que nous chercherons identifier dans ces récits. Cela pourrait constituer en soi un autre thème de recherche.

- Représentations de soi et représentations de l'autre

'*Représentations de soi*' et '*Représentations de l'autre*' deviendront dans notre recherche deux définitions opérationnelles qui visent à délimiter deux catégories qui seront envisagés dans l'analyse du contenu des récits de vie de migrants Belges et Brésiliens.

Nous entendons par '*Représentations de Soi*', tout contenu qui nous pourrions identifier dans le discours des narrateurs et qui se réfère de manière directe ou indirecte à des caractéristiques que cet individu s'attribue au long de l'histoire qu'il raconte. Nous avons trouvé qu'il serait utile de ne pas restreindre cette catégorie à un nombre préalablement déterminé de sous-catégories, telles que par exemple de représentations du corps ou du caractère de l'individu. N'imposant pas aux narrateurs de parler d'une sous-catégorie déterminée, nous voulions créer un cadre approprié pour que chaque histoire puisse apporter un maximum d'originalité tout en observant une consigne générale. Cette consigne consistait à raconter leur histoire de vie avec comme repère l'événement de la migration. Ils étaient aussi informés que le chercheur s'intéressait aux différentes manières dont il se voyaient pendant leur histoire. Le chercheur n'intervenait que quand il jugeait nécessaire afin d'obtenir une précision, ou pour que le récit ne s'éloigne pas trop du sujet de la recherche. Procédant de cette manière, nous voulions aussi que les narrateurs puissent s'exprimer avec moins de contrainte, afin d'éviter éventuellement qu'un contenu potentiellement intéressant soit l'objet d'omission. D'ailleurs, nous avons l'impression qu'ayant la liberté de parler dans un cadre qui donne assez de liberté, les narrateurs se sentiraient moins gênés de parler de leur vie privée dans le contexte d'une recherche.

La définition opérationnelle de '*Représentations de l'autre*' vise tout contenu qui dans les récits des migrants interviewés attribue des caractéristiques aux Brésiliens ou au peuple brésilien, aux Belges ou au peuple belge, au Brésil et à la Belgique. Pareillement à ce que nous avions déterminé pour les *Représentations de soi*, nous avons intentionnellement laissé ouvert le champ de possibilités de types de contenus qui pourraient se ranger dans cette catégorie.

Il est important de comprendre que nous n'avions pas pour but de déceler dans la totalité des entrevues une 'image moyenne' des Brésiliens ou des Belges. Notre but était plutôt de pouvoir identifier dans chaque récit une transformation possible des représentations de l'autre au cours de l'histoire racontée. Nous avons essayé d'être à l'écoute de ce qui pourrait être généralisant par rapport à l'autre, par exemple le fait d'attribuer une même caractéristique à tous les Brésiliens ou à tous les Belges. Il nous était aussi important de repérer dans chaque récit une discrimination éventuelle entre caractéristiques de Belges ou de Brésiliens originaires de régions précises de ces pays, nous référant ainsi ce que, dans le chapitre précédant, se nommait caractère régional.

Le vécu d'une migration constitue un changement important dans la vie d'un individu, et en général ne se déroule pas sans difficulté. Notre premier chapitre, qui vise à aider à comprendre la situation de l'étranger, et plus spécifiquement du migrant, nous donne assez de raisons pour le concevoir ainsi. En plus de la difficulté de résoudre des problèmes explicables en termes raisonnables, tels que se trouver un emploi ou apprendre une langue étrangère, s'ajoutent toute difficulté lié au défi que représente psychiquement la séparation et la distance des siens et de ce qui constituait auparavant un environnement socioculturel connu. À cause de ces raisons qui sont mieux explorées dans les deux chapitres précédents, nous nous attendions à ce que les histoires racontées par les migrants Belges et Brésiliens dans le contexte de notre recherche signalent un changement des représentations de soi et de l'autre par rapport aux périodes d'avant et d'après la migration. Bien sûr, repérer un tel changement dans les représentations qui apparaissent dans les histoires racontés au moment des entrevues, ne signifie pas nécessairement que ces représentations correspondent à celles que les narrateurs possédaient au moment même de leur expérience. Cela conditionnera la manière dont se fera l'analyse des récits, sujet que nous allons aborder dans la suite de notre travail.

Les définitions opérationnelles de *Représentations de soi* et de *Représentations de l'autre* ne se réfèrent pas, comme il pourrait paraître, à l'expectative de découvrir un certain nombre de

représentations univoques, chacune nous parlant d'une dimension spécifique de la personnalité des narrateurs. Il s'agit plutôt d'identifier un ensemble de représentations de soi et de l'autre et d'essayer de les situer par rapport à la chronologie de l'histoire de ces individus. Certaines représentations, que nous trouverons dans un même récit, pourront à un moment donné de l'histoire racontée se montrer contradictoires. Ainsi, le narrateur pourrait dire de lui-même ou de l'autre en question qu'il est 'A', tout en affirmant qu'il n'est pas du tout 'A'.

Comme nous l'avons déjà affirmé, les représentations de soi et de l'autre livrées à travers la parole des interviewés ont été produites par ces individus certainement sous l'influence de leur milieu culturel d'origine, mais aussi du milieu culturel du pays où ils sont allés vivre. Cela ne concerne pas que des processus cognitifs conscients, la production de ces représentations porterait aussi la marque de la dimension inconsciente de ces individus, laquelle existe en relation avec le milieu culturel qui l'avait entouré. Dans notre recherche, nous avons accès à des contenus que nous pourrions appeler de 'produit final', quelque chose d'analogue à ce que Freud nommait 'contenu manifeste' quand il se référait à l'analyse de rêves. Au sein d'une cure psychanalytique, à travers la méthode d'association libre, le travail mené pourrait éventuellement aider à dévoiler certains liens avec des contenus qui étaient inconscients. Au cours de notre travail, il est bien possible que les interviewés, ayant un espace pour parler de soi et de leur vie autour de l'événement de la migration, aient pu à un moment donné avoir accès à un contenu qui était jusqu'alors inconscient, dans une espèce *d'insight*. Pourtant, nous n'aurons pas le moyen de bien discerner ces moments, ni de les explorer afin de proposer une interprétation qui vise à fond la psychologie de ces individus. Nous devrons nous contenter de ce qui serait abordable à partir de la méthode qui est la nôtre, tout en essayant de ne pas trop restreindre nos interprétations au risque de laisser de côté des contenus intéressants pour répondre à l'intérêt qui nous pousse à réaliser cette recherche.

Il serait peut-être intéressant de voir, en ligne générale, si nous pouvons déceler une proximité entre nos définitions opératoires des représentations de soi et de l'autre, et les implications théoriques du concept freudien d'*Idéal du Moi*. Certains auteurs distinguent *Moi Idéal d'Idéal du Moi*, ce qui n'est pas clairement le cas dans la théorie freudienne (Laplanche et Pontalis, 1994). Ces formations ou entités psychiques auraient affaire à des images et des représentations qui seraient en rapport avec la manière dont le sujet se conçoit, jouant ainsi dans la constitution de son narcissisme. Si nous déplaçons un peu notre point de vue vers un point de vue psychanalytique, nous sommes inclinés à affirmer que ces représentations de soi et de l'autre ont

à voir avec le narcissisme des narrateurs, parce que ces représentations sont entre autres le résultat d'un compromis entre ce que l'individu perçoit de soi et de l'autre, et ce qu'il voudrait ou désirait voir en soi ou dans l'autre.

La manière dont les interactions humaines se structurent passe par la production chez chaque individu de représentations qu'il se fait de sa propre personne et de tout ce qu'il conçoit exister autour de lui. Cela attribue un sens à soi et au monde environnant de façon unique chez chacun, parce que chaque individu diffère de tous les autres par les singularités de son histoire ainsi que de son être, bâti selon une logique pulsionnelle et non pas instinctuelle. Entre un individu et un autre, il y a de la communication, où l'un essaie de transmettre à l'autre certaines de ses représentations tout en essayant d'accéder à certaines des représentations produites par l'autre. Cette communication se fait par le langage, mais aussi par des moyens non verbaux.

Il ne serait jamais possible de s'emparer de l'essence de l'autre, ou de soi-même. L'idée de l'existence de quelque chose d'essentiel chez un individu humain est contestable. Il ne nous faut que penser que tout ce qui est objet, tout ce qui s'applique à soi-même ou à un semblable tant qu'on occupe la place d'objet, ne serait en fait que le résultat d'une attribution de caractéristiques à partir d'un regard spécifique, d'un point de vue. Il ne serait jamais possible de parler de soi et de l'autre à partir de nulle part, à partir d'un vide comme référence. Le langage que nous apprenons est partagé socialement. Il s'apprend dans un contexte situé socialement et culturellement, qui nous livre avec la structure du langage une vision de monde plus ou moins spécifique, ainsi qu'un certain nombre de représentations et de repères pour la construction par chaque individu de ses représentations futures. Il sera question dans la séquence de notre texte de reprendre en considération la question de la culture environnante de l'individu, et plus spécialement pour celui qui se fait migrant.

- L'environnement culturel et les représentations

> '… à chaque instant, la personne est « sujet » pour elle-même, et « milieu » pour les autres : tout ce qui est « en dedans » pour le sujet est « en dehors » pour l'Autre.' (Devereux, 1985, p. 64)

La culture entoure et traverse l'individu. Il en reçoit la marque pendant la structuration de son psychisme à travers les relations établies d'abord au sein de sa famille. Normalement, plus tard il pourra élargir son champ relationnel à d'autres contextes sociaux, tels que les échanges avec des voisins ou au sein de l'école dans les sociétés occidentales contemporaines, par exemple. La culture forme autour des individus une espèce de champ où un certain nombre de représentations est partagé, ainsi que les outils et les repères pour en produire d'autres. Le langage serait le principal de ces outils. Chaque individu est comme immergé dans cette mer culturelle, en même temps qu'il en est un véhicule, portant en soi, dans sa parole, ses attitudes, ses opinions, un mélange de ce qu'il y a d'original en lui avec ce dont il a hérité culturellement à travers sa participation à un certain nombre de strates socio-économiques. Cet héritage concerne ce à quoi se réfère le concept de représentations sociales, ainsi que les règles explicites et implicites de conduite, les habitudes, l'accent, une vision de monde. Cet héritage comprendrait également les connaissances et sciences partagées socialement, les réalisations artistiques et techniques , le folklore, les dictons et les croyances populaires, la pornographie, la religiosité, les modes de concevoir les relations de travail, et tout ce qui pourrait encore dire ce qu'est le monde et les entités qui l'habitent. Cet héritage comprend aussi les stéréotypes, qui sont un type de représentation qui sert à pouvoir parler de l'autre sans en savoir beaucoup.

Ces contenus qui circulent socialement et qui traversent les individus, ces outils pour la construction de représentations, ne subsistent qu'à travers un support humain. La culture est d'une certaine façon extérieure à chaque individu, mais elle est aussi intérieure. Chaque être humain se structure et s'individualise à partir de cet ensemble commun, mais qui n'est pour cela ni homogène ni univoque. Un individu qui naît et se structure au sein d'une culture donnée, malgré les singularités de son être et de sa situation socio-économique qui le rendent unique, est

aussi un semblable à ceux qui l'entourent. Celui qui entreprend une migration vers un pays étranger se met dans une situation où lui - héritier d'une culture spécifique à partir de laquelle sa singularité avait été établie, à travers laquelle son psychisme avait été structuré – sera confronté à un milieu culturel autre, partagé par ceux qui l'entourent désormais. Il se verra au milieu d'êtres d'abord étrangers à lui, malgré un minimum de ressemblances qui pourront en principe lui permettre de reconnaître en eux des êtres humains parlants. À cause de toutes les raisons déjà explorées dans les chapitres précédents, nous pourrions nous attendre à ce que cette confrontation avec cet environnement culturel inconnu influencera la personne du migrant en ce qui concerne la production de représentations de soi-même, de ses concitoyens, et de ce que serait un type national de cet autre pays. Distant géographiquement et culturellement de son pays d'origine, il sera peut-être amené à le voir, ainsi que ses habitants comme constituant une unité, de façon à pouvoir établir de comparaisons avec ce qu'il découvre à travers son expérience dans le nouveau pays.

- Insert : Les représentations de soi et de l'autre du migrant Todorov

Tzvetan Todorov (1996), né en Bulgarie, avait quitté son pays d'origine afin de faire des études complémentaires en France. Son aventure à l'étranger ne devrait durer qu'une seule année. Pourtant, comme c'est le cas chez un grand nombre de ces voyageurs, son séjour temporaire s'est transformé au cours des événements en immigration.

Les réflexions de Todorov (Ibid.) nous frappent par leur proximité avec le thème de notre recherche. Il n'est ni Belge, ni Brésilien, il est allé vivre en France. Néanmoins, il fait un récit de son expérience en tant que migrant, où nous pouvons déceler un certain nombre de représentations de lui-même, de l'autre français, de l'autre bulgare. L'auteur, que ce soit intentionnellement ou non, nous ne savons pas, nous livre des éléments qui donnent au lecteur attentif l'impression de pouvoir comprendre la relation entre l'évolution de son histoire et la transformation de ces représentations-là. En termes généraux, la référence à partir de laquelle il les produisait se déplaçait de la Bulgarie vers la France. Il s'en rendra compte lors d'un retour à son pays natal.

En France, pendant plusieurs années Todorov a été accablé par des rêves plus ou moins fréquents qui ne serait que les variations d'un même thème. Il rêvait qu'il se trouvait de nouveau à Sofia et

qu'il était empêché de quitter cette ville, malgré ses efforts. Parfois il oubliait son billet de train ; parfois il arrivait à la gare, et il découvrait qu'elle n'était qu'une façade derrière laquelle se trouvait un champ d'herbes jauni par le soleil. Les frontières de la Bulgarie socialiste étaient à cette époque-là surveillées.

> 'J'ai appris depuis que ce rêve était commun à beaucoup d'émigrés, en tous les cas parmi ceux qui venaient d'Europe de l'Est.' (Todorov, 1996, p. 12)

Todorov décide de s'installer à Paris. Peu à peu, il se sent de plus en plus français, mais un Français différent des autres. Ses habitudes et ses modes de pensée dérangeaient parce qu'éloignés de la moyenne française, ce qui obligeait les autres à réfléchir.

> 'J'étais un étranger au sein de la société française, qui ne m'est devenue familière que très progressivement. J'ai vécu, dans mon contact avec elle, non un saut brutal, mais un passage imperceptible de la position de l'*outsider* à celle d'*insider* (l'*out* et l'*in*, le dehors et le dedans, étant, il va de soi, toujours établis de façon relative). Un jour, j'ai dû admettre que je n'étais plus un étranger, en tout cas plus du tout dans le même sens qu'auparavant. Ma deuxième langue s'était installée à la place de la première sans heurt, sans violence, au fil des années.'(Ibid., p. 14)

Il ne rendra visite à son pays d'origine que dix-huit ans plus tard. Malgré qu'il eût quitté la Bulgarie de son propre gré, il a vécu ce retour comme le retour d'un exilé. Ce fut un moment important où il se rendit compte que deux visions du monde parfois contradictoires l'habitaient. C'est comme s'il était deux personnes en même temps. Quand il parlait avec ses concitoyens, il savait que s'il donnait ses avis à partir de référents français, il ne serait pas compris ni accepté, même s'il parlait bulgare. Il a vécu avec souffrance ce moment où il devait adapter sa vision de monde à l'interlocuteur qui se présentait.

> 'Or, c'est tout le contraire qui se produit lors du retour de l'exilé. Du jour au lendemain, il se découvre avoir une vue de l'intérieur de deux cultures, de deux sociétés différentes.' (*Ibid*., p. 14)

> 'Ma double appartenance ne produisait qu'un résultat : à mes yeux même, elle frappait d'inauthenticité chacun de mes deux discours, puisque chacun ne pouvait correspondre qu'à la moitié de mon être, or j'étais bien double.' (*Ibid*. p. 17)

Les gens qui l'ont vu lors de ce voyage en Bulgarie disaient qu'il n'avait pas changé. Les dix-huit ans qu'il avait vécus en France étaient soudain ressentis comme un rêve, comme s'ils n'avaient même pas existé dans la réalité.

> ‘L’une de mes vies doit être un rêve. A Sofia, c’était la vie en France qui m’apparaissait comme un rêve…’ (*Ibid*., p. 19)

Malgré la souffrance vécue, l’expérience de dépaysement lui aurait donné aussi de bons fruits, comme par exemple l’élargissement de sa capacité de comprendre la réalité. L’autre étranger est reconnu par lui en tant que semblable.

> ‘L’homme dépaysé, arraché à son cadre, à son milieu, à son pays, souffre dans un premier temps : il est plus agréable de vivre parmi les siens. Il peut cependant tirer profit de son expérience. Il apprend à ne plus confondre le réel avec l’idéal, ni la culture avec la nature : ce n’est pas parce que ces individus-ci se conduisent différemment de nous qu’ils cessent d’être humains.’ (*Ibid*., p. 24)

> ‘Je ne crois pas aux vertus du nomadisme systématique, de l’accumulation illimitée des emprunts culturels. Pour être à l’aise dans une culture, de nombreuses années d’apprentissage sont nécessaires ; la durée limitée de la vie humaine nous empêche d’aller au-delà de deux ou trois expériences semblables.’ (*Ibid*., p. 25)

Grâce à sa distance culturelle et géographique, Todorov peut réfléchir autrement sur certaines dimensions de l’expérience socialiste des pays de l’Est dominés par la Russie. Il voit désormais les camps de concentration comme une espèce de miniature exagérée du système social et politique auquel les citoyens étaient contraints.

Étranger en France, il serait plus sensible que les nationaux à des aspects courants de ce pays, étant ainsi en meilleur position pour les critiquer. Après son expérience, il ne voit pas ce pays comme un paradis de vertus, malgré les beautés existantes. Il critique l’existence de ce qui serait un racisme assumé par certains Français envers les étrangers, ce qui entre en contradiction avec les valeurs humanitaires qui sont proposées dans le même territoire. Il étend sa critique à l’époque vécue actuellement.

> ‘En un mot, la « misère de vivre » moderne me semble provenir moins de l’absence de livres que de la perte de la sensation même de vie, effet de la déshumanisation des êtres. Le modèle instrumental envahit les relations humaines et le souci d’efficacité l’emporte sur la joie éprouvée face aux personnes singulières. Le conformisme social, la monotonie des images diffusées par les médias nous privent de notre liberté et donc de notre identité même. Nous alternons les gestes fonctionnels et les moments d’évasion ou de loisirs ; or l’étonnement devant autrui et la jouissance d’exister sont aussi absents ici que là.’ (Todorov, 1996, p. 179).

Todorov n'a pas été interviewé dans le cadre d'une recherche qui s'intéresse comme la nôtre aux transformations des représentations de soi et de l'autre. Nous n'avons pas la possibilité de l'interroger et de lui demander des précisions qui pourraient aider à mieux comprendre cette dimension de son histoire. Néanmoins, à titre d'illustration, nous pouvons discerner dans son récit quelques périodes où aurait changé sa vision du monde, des Français, des Bulgares et de lui-même. Ce changement, Todorov (1996) nous communique qu'il est né de son expérience en tant qu'étranger, laquelle, malgré toute souffrance vécue, lui avait appris la relativité de son être. Il se voit comme un individu contextuel, capable de se transformer un Bulgare en Français original. Il a pu construire une vision de son pays d'origine différente de celle des Bulgares qu'y habitaient toujours. Et lors de son retour au pays, il se rend compte que ses opinions, ses représentations qu'il se faisait de ce pays, du mode de vie de ses habitants, de leurs problèmes, n'étaient pas les seules possibles et valables, mais qu'il les produisait par rapport à un contexte culturel qui lui servait de référence. À partir du moment de cette prise de conscience, il devait, bien ou mal, choisir à chaque moment le point de repère à partir duquel il tisserait le portrait des situations, des peuples et des pays qu'il considérait dans ses réflexions.

Proposition de repères graphiques pour l'analyse et l'interprétation des récits

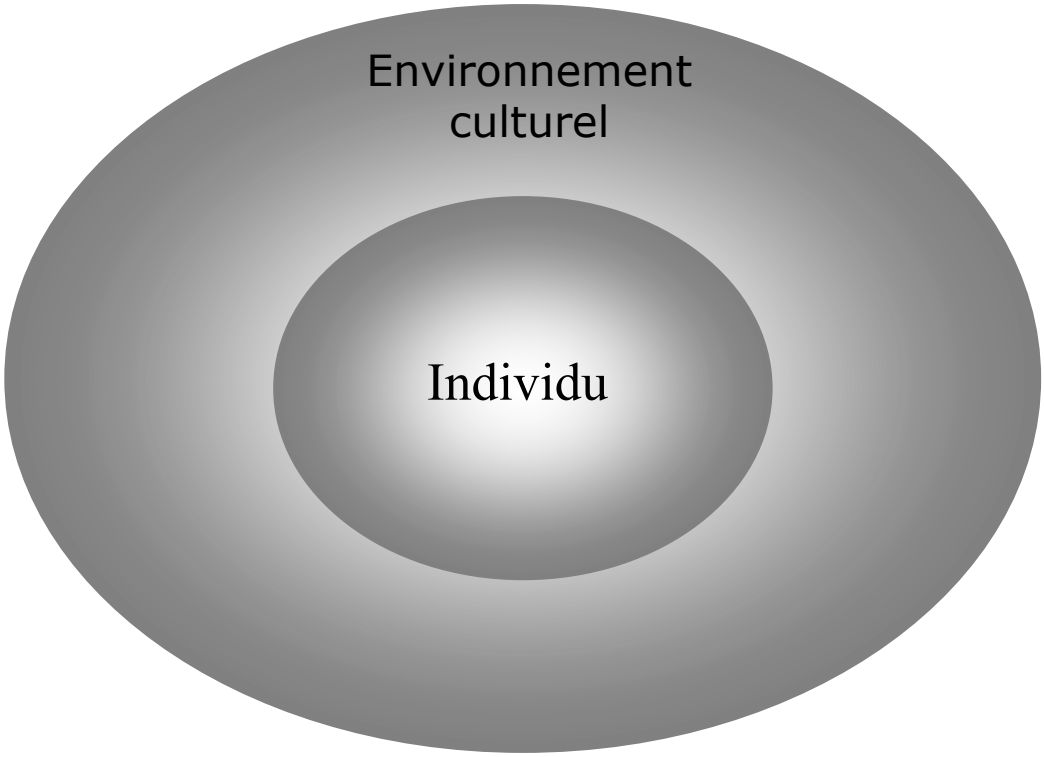
L'objectif principal de cette recherche est de déceler dans les récits de vie de migrants Belges et Brésiliens des représentations de soi et de l'autre, ainsi que de les situer par rapport à la chronologie de chaque histoire racontée, ayant comme référence majeure le moment où la migration s'est produite par rapport aux autres événements de l'histoire.

Recourir à la production de schémas graphiques pourra aider à rendre plus claires et à synthétiser les idées principales des théories que nous avions consultées. Les représentations graphiques que nous allons proposer et commenter dans la suite du texte ne naissent pas d'une intention de les faire coïncider avec la réalité de choses, comme si elles avaient le pouvoir de représenter tous les aspects concernant les individus qui se font migrants et étrangers. Au contraire, ces représentations graphiques ne à visent représenter que certains aspects de cette réalité, à partir d'une optique qui synthétise les contenus empruntés aux théories envisagées précédemment. Chacune de ces représentations graphiques doit être considérée comme une analogie. C'est pareil à ce qui se passe quand on 'lit' les heures sur le cadran d'une montre : les aiguilles qui bougent ne sont pas le temps, mais nous apprenons à associer leur mouvement avec une mensuration du temps, par rapport à une convention qui divise le jour en vingt-quatre heures. Nous pensons que l'aspect synthétique de ces représentations contribuera à situer l'analyse menée sur certains contenus des récits de vie, ainsi qu'à produire une structure qui mette en relation plusieurs aspects des théories qui les avaient inspirées.

Nous voudrions aussi que ces représentations graphiques constituent chacune un ensemble cohérent et compréhensif. Si les données de recherche, ici le contenu des récits de vie, nous offrent parfois des contenus contradictoires, leur interprétation devrait se caractériser plutôt par une cohérence interne. Si nous trouvons dans les narrations des ambiguïtés, des paradoxes, il serait intéressant de pouvoir en parler, et peut-être de les comprendre selon nos possibilités et l'intérêt que cela pourrait revêtir. Ces représentations graphiques ne seront pas nécessairement citées textuellement au moment de nos analyses. Nous verrons néanmoins que les catégories que nous proposerons pour organiser les analyses s'inspirent de la synthèse que nous offrent nos représentations graphiques.

Afin de simplifier les références que nous ferons à ces représentations graphiques, et aussi pour bien dissocier leur désignation de celle des autres représentations envisagées dans cette recherche, nous allons les nommer désormais *schémas*.

Schéma 1 : l'individu et la culture



Ce premier schéma ne pourrait pas être plus simple. Néanmoins, cette simple représentation peut servir de support pour comprendre certains aspects de la situation de l'individu qui quitte son pays d'origine pour vivre dans un pays qui lui est étranger. En principe, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que ce même schéma soit utilisé afin de parler d'autres déplacements qui n'impliquent pas de franchir une frontière nationale, mais qui néanmoins impliquent la confrontation que signifie l'insertion soudaine de l'individu dans une culture qui lui est, sous plusieurs aspects, étrangère. Pourtant, même si cette deuxième situation s'annonce comme riche de contenus, elle ne sera pas abordée par nous, qui visons la situation de migrants. De toute façon, il est intéressant de garder en mémoire que chaque individu qui entreprend une migration va se trouver dans le nouveau pays au sein d'un ou de plusieurs contextes socio-économiques spécifiques. Le pays, qui au départ de l'aventure était peut-être vaguement conçu comme une unité, n'est pas socio-culturellement homogène. Une espèce de migration se produit au sein d'un même pays quand un individu se déplace d'une classe sociale vers une autre, par exemple, ce qui avait été étudié par de Gaulejac (1998).

Revenons donc à la situation qui nous intéresse de près : celle de l'individu qui migre vers un pays étranger. Dans son pays d'origine, ainsi que dans le pays où il vivra, il est plongé dans un environnement culturel. Dans son pays d'origine, néanmoins, il connaissait beaucoup mieux ce que cette culture environnante proposait par rapport aux diverses situations du quotidien. D'ailleurs, né au sein de cette culture, il en avait reçu la marque dans la structuration de son être. C'est ce que propose ce premier schéma : l'individu, malgré qu'individualisé par rapport à ce qui l'entoure, y est en même temps plongé. Il est perméable à la culture qui l'environne, et qui remplit en quelque sorte son être. La langue qu'il parle, ainsi que les expressions populaires dont il se sert pour signifier les événements de sa vie singulière, est empruntée à cette culture qui l'environne. Nous avons pu aussi avoir une idée de ce que pourraient représenter pour l'individu les représentations sociales, lesquelles servent de théories pour construire son monde.

L'individu qui quitte son pays sera confronté à un milieu culturel qu'il ne connaît pas, qu'il aura de la difficulté à comprendre dans les moments où, dans le quotidien, il se verra en relation avec les habitants du pays nouveau. Cela pourra constituer une source de confusion pour cet individu. Les valeurs qui l'entourent ne sont pas les mêmes, il pourra découvrir à un moment donné qu'il ne sait pas comment se comporter dans ce nouvel environnement. Ce qui circule dans les entrelignes des conversations paraît suggérer que le monde n'est pas tel qu'il le concevait. D'ailleurs, il pourra découvrir dans ses nouveaux interlocuteurs un miroir qui lui renvoie une

image différente de lui-même. Si ce pays possède ses propres valeurs, différentes de celles de l'autre pays, forcément il y aura certaines dimensions de sa personnalité ou de son attitude qui ne seront pas comprises, appréciées ou ni même acceptées. Au fur et à la mesure que les situations d'interaction avec les individus, et peut-être même l'environnement physique qui est un véhicule et une expression de la culture spécifique du pays nouveau, l'individu pourrait être influencé de manière à essayer de s'adapter à la nouvelle situation qui lui impose ses exigences. Très probablement, avec le temps, ses représentations de soi et de l'autre – de ses concitoyens et des habitants du pays nouveau – changeront sous l'influence de cette expérience de confrontation à ce qui lui était d'abord inconnu, pour ensuite se montrer étranger à lui. Todorov (1996), nous avons vu, nous livre un récit de son expérience de migrant où il paraît parler d'une situation semblable à celle que nous décrivons ici.

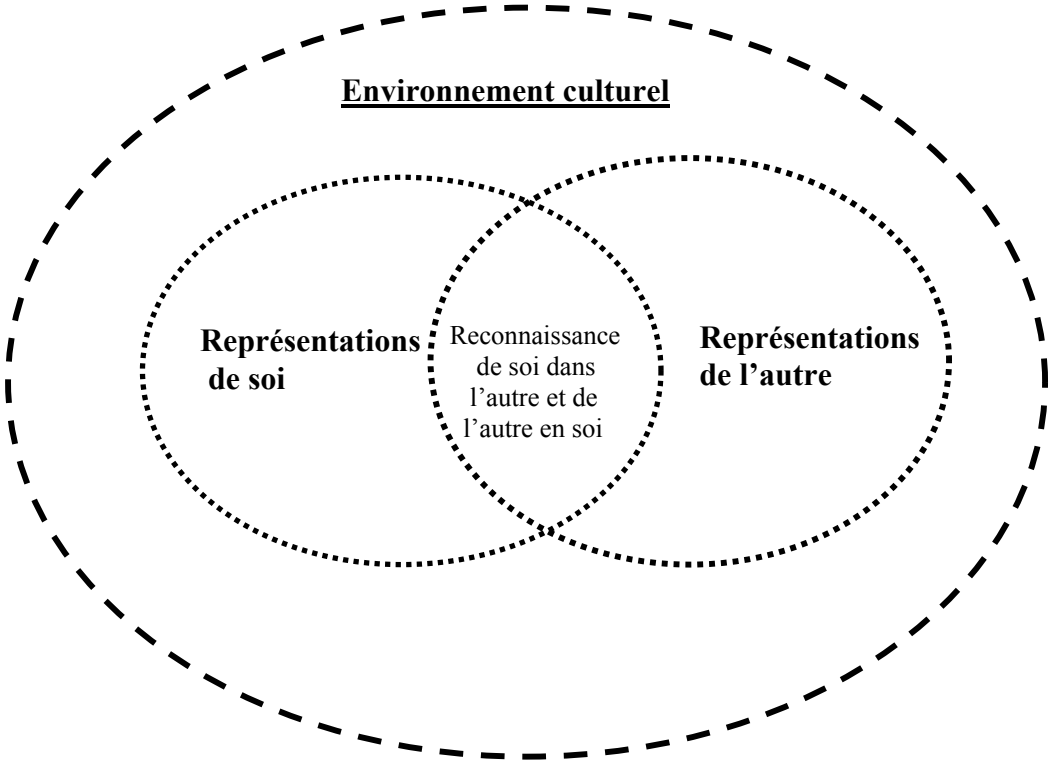
Chaque société possède un certain nombre d'individus originaux, de gens qui se détachent et qui contrastent avec la culture environnante. Cela pourrait jeter en discrédit la validité de ce que nous proposons à travers notre premier schéma : que la culture entoure en même temps qu'elle traverse l'individu. Néanmoins, si nous pensons à la situation de ces originaux, nous pourrions avancer qu'en principe ils auraient été en contact avec une culture qui aurait été intégré par leur être au moins sous certains aspects – ils ont appris à parler, par exemple – et dont ils auraient ensuite rejeté d'autres aspects. Leur originalité pourrait ainsi être conçue comme une espèce de réaction à ce qui les entoure. Une autre possibilité, c'est que certains de ces originaux naissent déjà au sein d'une sous-culture qui se détacherait de ce que l'on pourrait considérer comme une culture moyenne ou comme une culture de masse présente dans le milieu plus étendu du pays. Celui qui se fait différent de la moyenne ne peut se faire humain qu'à travers la marque symbolique portée par la culture. Cela soulève une autre question : comment situer par rapport à notre schéma les gens psychiquement malades, ou des handicapés, c'est-à-dire ceux qui sont limités dans leurs possibilité humaines. Cette question concerne la psychopathologie, et ouvre un espace de discussion tellement vaste que nous préférons ne pas l'aborder en profondeur. Nous voudrions seulement avancer que même un individu limité par une maladie chronique d'origine organique ou psychologique, ne pourrait en principe échapper aux influences de la culture environnante, mais cela ne se ferait que dans la mesure où ses limitations le permettent. Cela dépendra naturellement du cadre nosographique où chacun s'insère, ainsi que de ses spécificités. Les criminels, ceux qui échappent à des normes sociales importantes caractérisant leur environnement culturel, n'en serait pas plus capables d'échapper à l'influence de ce dernier. La question abordée dans ce paragraphe devient plus complexe au moment où nous nous rendons

compte que même les critères pour désigner ceux qui ne se trouvent pas dans la normalité s'établissent culturellement.

Dans notre schéma, nous avons choisi de remplir le cercle qui représente l'environnement culturel avec la même tonalité que le cercle qui représente l'individu. Cela veut suggérer une certaine homogénéité entre l'individu et ce qui l'entoure dans sont pays d'origine, ce qui n'empêche pas que l'individu se détache de ce fond, qu'il puisse être conçu comme ayant des caractéristiques qui le rendent différent de tous les autres, un être singulier malgré son insertion culturelle. Au moment où cet individu part vers un autre pays, une nouvelle situation se constitue où l'individu est confronté par un environnement culturel inconnu. Nous pourrions représenter cette nouvelle situation par exemple en changeant la tonalité qui remplit le cercle plus grand, sans pour autant changer celle du cercle plus petit. Cette deuxième représentation aurait l'avantage de suggérer que ce que l'on attribue comme caractéristiques qui composeront les représentations de cet individu se perçoit relativement par rapport à ce qui l'entoure. C'est-à-dire, les spécificités de l'environnement culturel serviraient de repère pour que l'on représente l'individu, pour que l'on dise ce qu'il est. Si nous représentons le milieu culturel étranger qu'il côtoie dans son expérience de migrant comme plus foncé que le cercle qui le représente l'individu, celui-ci serait perçu et aurait toutes chances d'être représenté comme étant 'clair', parce qu'il est plus clair que ce que l'entoure. Pourtant, dans son pays d'origine, par rapport à certains aspects envisagés, il ne se détachait pas du fond constitué par son environnement culturel.

Notre premier schéma vise ainsi représenter l'individu au sein d'une culture. Sans avoir la prétention d'être applicable à toutes situations envisageables, il nous permet de concevoir qu'il y a la possibilité que l'individu se déplace au cours de sa vie d'un environnement culturel à un autre, et qu'il le fasse plusieurs fois, que ce soit au sein des frontières de sont pays d'origine ou à travers une migration à l'étranger. Ce schéma nous rend encore possible de capter par intuition les implications que ce type de déplacement pourrait avoir quant à la production ou à une altération des représentations de soi-même, de ceux qui l'entourent désormais, ainsi que de ceux qu'il aurait quittés. L'histoire singulière de chaque individu, ainsi que son déplacement par rapport aux cultures successives qui l'entourent, influera dans la production des représentations qu'il se fait de soi et de l'autre.

Schéma 2 : représentations de soi, représentations de l'autre



Par notre premier schéma, nous avons voulu représenter la situation d'un individu par rapport à une culture qui l'entoure et qui le traverse, y trouvant des moyens pour réfléchir un peu sur la situation de celui qui devient un étranger s'insérant dans un milieu culturel étranger à lui.

Nous voudrions maintenant prendre comme point de départ notre schéma 1, dont nous garderons les lignes générales : le schéma 2, comme le schéma antérieur, ne représente qu'un seul individu situé dans un milieu culturel. Néanmoins, désormais l'individu y apparaît représenté par deux champs qui sont une adaptation des définitions opérationnelles de notre recherche : les représentations de soi et les représentations de l'autre. Nos définitions opérationnelles ne désignent que les contenus repérés dans les récits de vie produits dans le contexte de notre recherche. Dans le présent schéma, ces représentations de soi et de l'autre se réfèrent aux mêmes contenus envisagés par les définitions opérationnelles de notre recherche, avec la différence qu'il ne serait pas question seulement de contenus énoncés lors de la production d'un récit de vie, mais aussi de toute représentation de soi et de l'autre que l'individu produit dans sa vie quotidienne. Malgré l'intérêt spécifique de représenter un individu à travers ces deux champs, il est important de comprendre que nous ne voulons pas suggérer que les individus se réduisent à ces deux seules dimensions, venant ainsi à créer une espèce de nouvelle psychologie.

Nous voyons dans notre schéma deux cercles, celui de représentations de soi et celui des représentations de l'autre. Chaque cercle contiendrait tout ce que chaque individu produit à travers son discours par rapport à ces deux champs de représentations. Entre ces deux champs, nous voyons une intersection, que nous nommerons 'Reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi'. Proposer cette intersection nous semble être une manière appropriée de représenter de manière synthétique l'intuition présente aussi bien dans les travaux de psychanalystes, à commencer par Freud, que dans les travaux de scientifiques sociaux, de Girard (1972, 1982) et de Ricœur (1990) : que l'autre est en quelque sorte à la fois un semblable et un étranger.

Le semblable est un analogue, un comparable, un identique, un pareil, un similaire (*Le Robert Quotidien*, 1996). L'étranger est en principe l'opposé du semblable. Néanmoins, entre les extrêmes imaginables d'une totale coïncidence des représentations de soi avec celles de l'autre, et d'une totale étrangeté entre les unes et les autres, il pourrait être question de différentes gradations. Il y aurait des moments où les objets en question trouveraient entre eux une

coïncidence plus grande, c'est-à-dire, il y aurait dans ces moments une intersection plus grande entre les deux champs représentés dans notre schéma.

Les textes explorés dans la première partie de notre travail nous font penser qu'il y aurait quelque chose de soi dans la manière de représenter l'autre, et de l'autre dans la manière de représenter soi-même. Il nous paraît que cette coïncidence se trouve en relation avec la possibilité que l'autre soit dans certaines circonstances considéré comme un semblable, et que soi-même soit perçu ou conçu (par Ricœur, 1990, par exemple) comme un autre.

Nous voulons bien accorder que les auteurs cités ne constituent pas un seul champ de savoir, et que chaque contexte théorique implique une lecture spécifique quant aux relations entre soi et l'autre. Nous ne voulons pas réduire leurs pensées à un même. Mais nous pensons pouvoir nous inspirer de ce qui paraît se dégager de leurs intuitions : que soi et l'autre peuvent être conçus comme deux catégories qui ne s'excluent pas nécessairement.

En psychanalyse, depuis Freud (1985), et passant par Devereux (1977, 1985), Kristeva (1988) et d'autres auteurs cités, on considère que l'autre apparaît parfois aux yeux et aux sentiments de celui qui le regarde comme un étranger, et même comme une sorte de monstruosité pareille à celles qui fréquentent les cauchemars. L'autre devient dans ces moments une source d'angoisse, et paraît considéré comme totalement étranger à soi-même. Derrière cette perception de l'autre comme un danger potentiel, il y aurait une dynamique inconsciente où l'autre prend la place de ce qui se porte en soi, de ce qui montre en grandes lettres ce que celui qui l'observe ne peut pas accepter en soi-même : le refoulé.

En sciences sociales, on ne considère pas toujours l'existence d'une dimension inconsciente chez l'individu. L'autre et soi-même, qui pourraient prendre par exemple le visage du Brésilien et du Belge, auraient des caractéristiques qui, une fois recensées, peuvent s'avérer plus proches ou plus distantes, plus semblables ou plus différentes entre elles.

Pour Girard (1972, 1982), l'étranger qui devient un Bouc Emissaire paraît ressenti comme une altérité relative (différent, mais ayant quand même des traits communs avec les citoyens) dans une dynamique qui dépasse l'apparence des relations sociales. L'étranger peut devenir la cible de la violence fondamentale de l'être humain, laquelle doit être continuellement contenue socialement par des violences rituelles mineures, de caractère substitutif, évitant ainsi l'éclosion

d'une violence majeure. L'être choisi comme sacrifice au bénéfice de la communauté porte une marque qui le singularise. Il doit néanmoins être suffisamment semblable aux autres pour que le rituel puisse accomplir sa fonction de contenir la violence : la communauté le frappe comme elle voudrait frapper son semblable.

Ricœur (1990), indique que le soi est un pronom réflexif en troisième personne. Parler de soi-même, c'est parler d'une altérité qui le représente. Le soi et l'autre pourraient être considérés ainsi comme deux altérités. La nécessité linguistique de se représenter ce qu'il y a de plus intime 'en soi' à travers une altérité, rend possible à cet auteur de mettre en évidence une certaine coïncidence entre soi et l'autre : soi-même est comme un autre.

Nous voyons ainsi que malgré l'énorme distance qui sépare leurs approches respectives, les auteurs consultés font référence à ce que nous pourrions nommer *soi* et *autre*. Les objets désignés par ces deux catégories se trouvent parfois proches de la coïncidence. Parfois il y a une distance qui les sépare nettement, parfois il y a de l'ambiguïté. Chaque discipline et chaque auteur consulté met cette distance relative entre soi et l'autre dans un contexte qui donne un sens et qui parfois explique les mécanismes qui seraient liées à son existence.

Dans notre deuxième schéma, l'intersection[14] existante entre les champs de représentations de soi et de l'autre signifie qu'à chaque moment du discours d'un individu ces champs seraient passibles de coïncider au moins en partie. Le champ né à partir de la coïncidence des deux autres pourrait se comprendre comme étant ce qui permettrait que dans son discours un individu puisse se reconnaître en tant que semblable à un autre, et vice-versa. L'individu en question, qui se désigne par exemple comme un être humain, peut éventuellement désigner un étranger aussi comme un être humain, malgré qu'il ne partagent pas la même nationalité, la même langue maternelle et même pas une certaine conception de monde. Si ce même individu désigne l'autre comme un étranger radical, c'est-à-dire comme ayant très peu en commun avec la manière dont il se représente soi-même, cela sera représenté à travers notre schéma par une diminution de l'intersection entre les champs de représentations de soi et de l'autre.

[14] Nous pensons qu'au moment où nous allons examiner le contenu des entrevues et des récits de vie, il sera peut-être difficile d'identifier pour chaque narrateur, et pour chaque contexte de son histoire ce qui pourrait constituer cette 'intersection' entre les représentations de soi et de l'autre. Cela ne serait probablement accessible que comme un élément indirectement représenté. Nous nous attendons à ce que le discours des narrateurs détermine de façon plus nette les représentations de soi et de l'autre. Identifier dans certains moments de ce discours une coïncidence entre représentations de soi et de l'autre constituera un défi auquel nous serons confrontés.

Ce même schéma pourrait être utilisé pour représenter certains discours qui font penser à l'existence d'une affection pathologique. Une totale coïncidence entre les champs de représentation de soi et de l'autre pourrait représenter ce qui dans le discours d'un individu suggère une confusion entre soi et l'autre, une identification massive avec l'autre, ou même l'impossibilité de concevoir une existence autonome de soi par rapport à l'autre. Une grande distance entre les champs de représentations de soi et de l'autre pourrait être un outil pour représenter un discours où par exemple l'autre n'est pas considéré comme un être humain. La psychopathologie n'est pas notre champ présent d'études, et cette possibilité d'utilisation de notre outil graphique ne sert qu'à mieux le faire comprendre.

Le graphique que nous proposons nécessite encore quelques éclaircissements. Si nous voulions suivre et représenter un récit avec cet outil – ce qui n'est pas le cas -, la position relative de ses deux champs majeurs et de celui qui naît de leur intersection devraient changer à chaque moment envisagé du discours. D'ailleurs, les champs de représentations de soi et de l'autre ne se proposent pas ici comme signifiant l'existence d'un réservoir de contenus établis pour toujours chez un individu donné. La production d'un discours se fait toujours relativement, subissant les influences de son contexte, que ce soit dans une situation dialogique ou que ce discours soit produit ayant comme interlocuteur soi-même ou un personnage imaginaire ou absent. Les représentations qui se produisent de soi et de l'autre sont influencées par la conjoncture unique de chaque moment, malgré que quelques éléments puissent se répéter dans le discours d'un individu au cours de son existence.

En ce qui concerne la production de représentations de soi et de l'autre dans le contexte d'une entrevue, nous ne pouvons pas affirmer si ce que le narrateur nous dit à un moment donné est vrai ou faux, au sens où ce serait ce qui correspondrait mieux à l'idée que cet individu se fait de l'objet dont il parle. Il faudrait s'attendre d'ailleurs à ce que parfois des représentations teintées d'ambiguïté soient le véhicule le plus approprié pour communiquer la vérité de ce que pense un individu par rapport à un objet donné. Nous adopterons l'attitude d'accepter ce qui nous est dit, sans avoir la prétention de trouver nécessairement une vérité qui se cacherait derrière. Plusieurs entrevues ont été réalisées avec chaque sujet, dans chaque entrevue le narrateur parlait de périodes et d'événements divers de sa vie. Dans un deuxième moment, quand un récit sera composé à partir du contenu des entrevues, certaines ambiguïtés pourront être identifiées. La présence de ces ambiguïtés pourra éventuellement être prise en considération dans

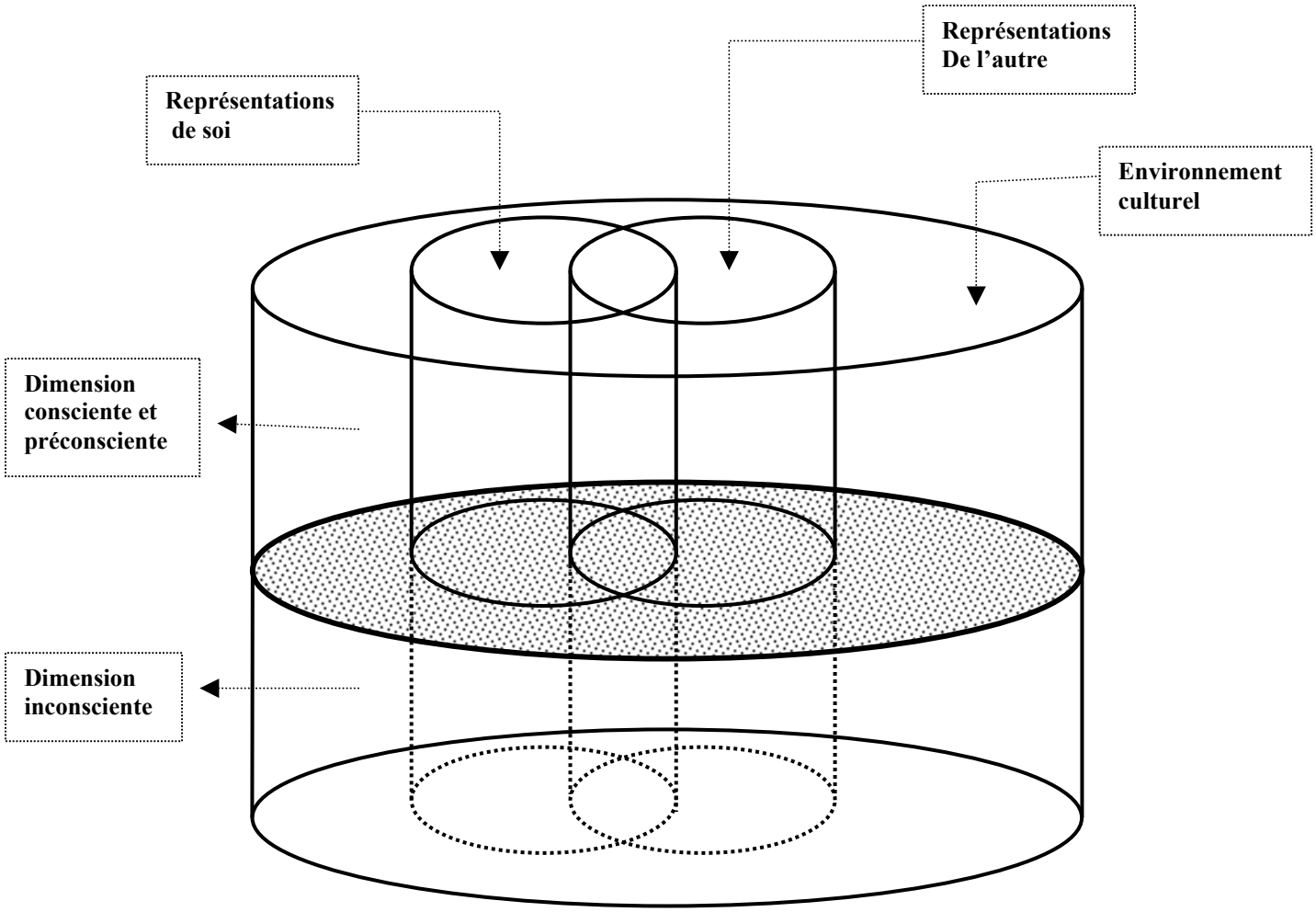
l'interprétation de chaque récit en particulier, contribuant ainsi à la compréhension de la transformation de représentations de soi et de l'autre par rapport à cette histoire.

Les représentations auxquelles nous aurons accès ont été produites à un moment précis, dans un contexte précis. Les histoires racontées, ainsi que les représentations de soi et de l'autre, auraient pu été formulées bien différemment si l'intervieweur avait été un autre, si les narrateurs vivaient un moment de leur vie plus heureux ou plus malheureux par rapport à ce qui fut le cas. Il suffirait peut-être d'un simple mal au ventre pour influencer le contenu des histoires et des représentations[15]. Mais leur contenu ne serait pas pour cela moins légitime : tout discours se produit dans un contexte donné. Prendre en considération ce contexte pourrait aider à mieux comprendre certaines dimensions de ce discours.

Notre schéma suivant introduira une troisième dimension, laquelle vise à situer l'Inconscient par rapport aux représentations de soi et de l'autre en chaque individu ainsi que par rapport à la culture environnante. Cela pourrait paraître paradoxal, parce que nous avons affirmé que les représentations de soi et de l'autre de notre deuxième schéma ne se proposaient pas comme un modèle de structure psychique, mais comme catégories du discours des individus. Néanmoins, nous jugeons qu'il serait nécessaire de compléter notre schéma de façon à ce qu'il puisse incorporer et situer une dimension essentielle aux travaux psychanalytiques qui nous avaient sensibilisés pour comprendre certains aspects liés à l'étranger. Nous espérons que nos considérations suivantes pourront nuancer notre pensée de sorte que l'architecture de notre dernier schéma soit capable de mieux situer notre travail, sans donner la fausse impression de proposer une nouvelle structure psychique.

[15] Une indigestion paraît avoir influencé le cours des entrevues avec Béatrice. Il paraît, pourtant, que dans ce cas-là, ce malheur passager l'avait aidé à aborder certains thèmes jusqu'alors négligés, comme de mauvaises expériences avec des Brésiliens malhonnêtes.

Schéma 3 : l'inconscient, la culture et les répresentations



Après avoir situé à travers les schémas précédents un individu dans un milieu culturel, et après avoir conçu des relations entre les champs de représentations de soi et de l'autre, nous voudrions, à travers notre troisième schéma, introduire la dimension de l'Inconscient.

Il s'agit d'une tâche difficile, celle de composer un modèle à partir de divers champs de savoir explorés dans les chapitres antérieurs. Le concept d'Inconscient, bien qu'initialement proposé dans le contexte de l'étude du psychisme individuel humain, avait encore été présent chez Freud dans une tentative de compréhension de l'interaction des psychismes individuels avec la dimension sociale qui les entoure (Freud, 1991). D'autres auteurs qui ont succédé à Freud avaient aussi exploré théoriquement l'interaction entre le social et l'intrapsychique. Parmi ces travaux se situent ceux de Devereux (1977, 1985).

Nous voyons ainsi que proposer une perspective théorique qui associe l'intrapsychique au social ne constitue pas une nouveauté. Ce qu'il y a de spécifique dans notre travail, c'est que nous ne voulons pas tisser une théorie qui explique un processus social à partir de l'intrapsychique ; nous ressentons néanmoins le besoin de situer dans notre schéma ce que nous appelons les représentations de soi et de l'autre, ainsi que la culture environnante, par rapport à la notion psychanalytique qui prône l'existence d'une dimension inconsciente dans chaque individu humain. En poursuivant ce but, nous pensons pouvoir mieux préciser le lieu à partir duquel nos analyses et interprétations seront produites. Le modèle que nous créons ici n'aura en principe de valeur qu'au sein de notre recherche.

En introduisant une troisième dimension dans le présent schéma, nous avons la possibilité de proposer une conception des rapports entre l'individu, conçu par la psychanalyse comme un être divisé, et la culture qui l'entoure et qui en même temps le traverse. La structuration du psychisme de chaque individu dans un milieu culturel commun, mais aussi à travers une histoire singulière, rend possible que chacun soit unique en même temps que semblable à ceux qui l'entourent.

Cette ressemblance, bien sûr, n'existerait en principe que dans le milieu culturel d'origine. Certaines situations pourraient faire qu'un individu ne soit plus un semblable à ceux qui l'entourent : parce que ce milieu évolue dans un autre sens que celui de sa personne ; parce qu'il aurait entrepris une migration et vit désormais au sein d'un milieu culturel étranger ; parce que

lui-même évolue de manière originale de façon à se distancier d'un milieu culturel relativement stable.

Notre troisième schéma aurait en principe la capacité d'exprimer les mêmes relations que nous avions explorées à travers nos schémas précédents. Notre démarche consisterait ici à mieux préciser ce qui avait été abordé précédemment, en y introduisant de nouveaux éléments.

Les représentations de soi et de l'autre, qu'elles soient comprises au sens de nos définitions opérationnelles, ou encore au sens qu'elles avaient acquis à travers nos commentaires du deuxième schéma, se réfèrent toujours à certains contenus qui pourraient être identifiés à un moment donné du discours d'un individu. Il ne serait donc pas question pour nous d'une correspondance de ces champs avec des entités intrapsychiques. Afin de faciliter notre raisonnement, nous allons adopter, au cours des considérations de notre troisième schéma, le sens que représentations de soi et de l'autre prennent en tant que définitions opérationnelles : les contenus qui, dans le discours des narrateurs, attribuent des caractéristiques à soi-même, aux Brésiliens, aux Belges, au Brésil et à la Belgique.

Le contenu des représentations qui nous sont livrées lors des entrevues peut être considéré comme analogue à ce que la psychanalyse freudienne nomme 'contenu manifeste' dans le contexte de l'analyse de rêves. Dans une cure psychanalytique freudienne, le 'contenu latent' doit se découvrir à partir des associations libres de l'analysant. Cette analogie nous paraît opportune, étant donné que nous empruntons à la psychanalyse une conception de l'individu comme être divisé. La production de représentations de soi et de l'autre par les narrateurs qui participent à notre recherche ne s'effectuerait qu'avec le concours d'une dynamique intrapsychique qui exclut certains contenus de la conscience. La narration d'un récit de vie est un acte né d'une décision volontaire d'un adulte informé des objectifs de notre recherche. Cela n'exclut pas la possibilité que certains contenus soient communiqués sans le concours d'une décision consciente de la part des narrateurs, à travers des lapsus de langage par exemple. Certains de ces contenus, communiqués malgré la volonté du narrateur, pourraient bien nous livrer du matériel qui pourrait contribuer à la composition des représentations de soi et de l'autre. Il nous reste à savoir si de telles productions de l'inconscient sont envisageables dans le contexte de notre recherche. Les limites et les possibilités de notre méthode seront considérées dans le chapitre suivant.

Malgré que pour nous les représentations de soi et de l'autre ne soient proposées comme entités intrapsychiques, nous pensons qu'il est utile, afin de composer un tableau compréhensible de nos intuitions, de concevoir un lien entre d'une part le contenu des représentations qui nous est livré à travers la parole d'un narrateur (le contenu des cercles mineurs qui se trouvent à la surface supérieure de notre schéma) et d'autre part un prolongement possible du champ de ces représentations dans le psychisme de ce narrateur. Ce prolongement est figuré par les deux cylindres plus minces qui se trouvent à l'intérieur du cylindre plus gros. L'existence de ces prolongements dans la partie supérieure du cylindre plus gros signifie qu'à chaque représentation communiquée lors d'une entrevue correspond tout un champ de possibilités de composer d'autres représentations du même objet à partir de contenus préconscients. En principe, ces contenus ne seraient livrés à l'interlocuteur qu'à travers une sélection volontaire, mais aussi sous l'influence des associations qui pourraient se produire à chaque moment de la narration, entre autres en raison d'une proximité thématique. Quand un individu raconte sa vie, il le fait dans un contexte interactionnel, il le fait pour un interlocuteur. D'habitude, les contenus abordés s'insèrent dans une structure qui rend plus ou moins compréhensible ce qu'il raconte.

Laissant de côté les lois que régissent les associations conscientes, il nous intéresse de mettre en évidence le fait que les narrateurs produisent comme représentations de soi et de l'autre à chaque moment de l'entrevue, ne serait pas associable qu'à des contenus préconscients, mais aussi à de contenus inconscients. Cela est figuré dans notre schéma par le prolongement des deux cylindres plus minces au-delà d'un plan qui veut représenter la séparation entre les dimensions consciente et inconsciente des individus. Cette représentation est approximative, il n'y aurait jamais moyen de faire coïncider un schéma avec toutes les possibilités envisageables d'un modèle proposé. Ce qui se trouve inconscient est, selon la psychanalyse freudienne, soumis aux lois du processus primaire, ce qui implique que ces 'contenus' n'auraient pas de contours bien définis, toujours sujets à déplacements et condensations. La dynamique intrapsychique de chaque narrateur permet néanmoins que certains contenus se disent malgré la volonté de l'individu, s'insérant dans les entrelignes de leur discours. D'autres contenus inconscients qui pourraient potentiellement se glisser dans la parole d'un narrateur ne seront pas communiqués. Le prolongement des champs de représentations de soi et de l'autre dans l'espace qui représente l'Inconscient se dessine en lignes pointillées, ce qui veut signifier l'aspect relatif de la proposition d'un tel prolongement, étant donné les lois qui régissent l'Inconscient.

Le plan qui sépare, dans notre schéma, les dimensions consciente et inconsciente d'un individu (auquel nous faisons allusion à travers les champs de représentations de soi et de l'autre) divise aussi en deux le champ de l'environnement culturel. Que voudrions-nous représenter par là ?

La culture ne se manifeste, ne se produit et ne se reproduit qu'à travers un support humain : les individus traversés par cette culture, mais aussi toute production sociale à laquelle ils auraient accès, tels que le folklore, les médias, les productions littéraires et scientifiques, entre autres. Si les deux cylindres minces de notre schéma représentent dans une certaine mesure un individu, le cylindre plus gros représente la culture qui ne se manifeste qu'à travers ses supports humains. Étant donné que les individus environnants seraient aussi des êtres structurellement divisés, il nous paraît donc normal de proposer que le plan qui sépare les dimensions consciente et inconsciente de l'individu coupe en deux parties le volume figurant la culture environnante.

Devereux (1977, 1985) propose que chaque culture véhicule ses propres repères pour la structuration psychique des individus, et cela s'étendrait même jusqu'à déterminer ce qui devrait normalement être refoulé par les individus qui partagent cette culture. Il est donc raisonnable de penser que les productions sociales au sein d'une culture donnée, telles que la science et la littérature, sont en principe aussi marquées par cette culture qui détermine ce qui est acceptable pour la conscience des individus. Cela constitue une raison supplémentaire pour que dans notre schéma tout le champ de l'environnement culturel soit coupé en deux.

Au sein du champ qui représente dans notre schéma l'environnement culturel, la partie supérieure concerne les contenus susceptibles de circuler plus ou moins librement dans une culture donnée. Il y a des contenus tabous dans chaque culture, ils sont parfois repérables malgré le silence qui les entoure. Parfois, le silence est très parlant. D'ailleurs, il nous paraît assez juste de penser que certains de ces contenus interdits auraient dans chaque culture un lieu légitime pour leur expression, comme par exemple dans des moments de fêtes qui rompent l'ordre quotidien, ou dans l'espace du sacré. DaMatta (1986) parle de bouleversements organisés et réguliers de l'ordre social brésilien qui se fait à travers les fêtes, dans une espèce de compensation de la dureté de la vie due à l'injustice sociale, mais aussi à l'imposition de règles qui empêchent une libre expression de la sexualité. Malgré que cet ouvrage ne se base pas sur une perspective théorique qui conçoit l'existence d'une dimension inconsciente chez l'être humain, il paraît nous fournir un bon exemple de fête où certains interdits se lèvent. Pendant les quelques jours annuels du carnaval brésilien, le pauvre peut se sentir égal au riche, ce qui peut

être entendu comme une inversion temporaire, malgré qu'illusoire, de l'ordre social ; et encore, ce qui peut être considéré comme plus intéressant pour ceux qui travaillent dans une perspective psychanalytique, pendant cette fête annuelle les individus peuvent exprimer leur sexualité d'une manière qui dans le quotidien ne serait pas admise.

La conception de ce troisième schéma a été inspirée entre autres par ce qu'on a convenu d'appeler la Première Topique freudienne, qui postulait l'existence d'un système Conscient/Préconscient et d'un système Inconscient. Selon Garcia-Rosa (1991, 1995, 2000), cette Première Topique reste d'actualité au sein de la théorie freudienne malgré l'évolution de celle-ci. Il nous paraît donc que penser l'humain en termes de Première Topique ne serait pas en opposition avec les autres textes psychanalytiques que nous avions abordés au chapitre premier.

Il nous faudrait encore dissiper un malentendu possible qui pourrait naître de la simplicité de notre représentation graphique. Les lignes droites et parfaites de ce dessin pourraient suggérer que nous proposons la conception d'une relation parfaite, équilibrée et symétrique des dimensions d'un même individu, ainsi que de lui avec la culture environnante, lors de la production de représentations de soi et de l'autre. Dans la réalité, nous voulons concevoir un équilibre instable et conflictuel d'une dynamique qui rend possible l'existence de ce que nous appelons culture et individu. Au sein de ce champ conflictuel, et dans la situation précise de la production d'un récit de vie, un individu nous livre un discours où nous espérons pouvoir identifier de représentations de soi et de l'autre.

Dans notre dessin, le plan qui sépare la dimension conciente/préconsciente de la dimension inconsciente de l'individu trouve dans l'espace de l'environnement culturel un prolongement exact. De la symétrie que paraît suggérer ce dessin entre l'individu et son environnement culturel naît l'équivoque suivante : on aurait l'impression que nous proposons que le refoulement dans tous et chacun des individus coïncide exactement avec ce qui serait prescrit par la culture environnante. En conséquence, nous n'aurions probablement dans une même culture que des êtres très semblables les uns aux autres. Cela serait à notre avis négliger le fait que chaque individu vit une histoire unique et originale, ce qui en soi est déjà un motif pour penser qu'il en aurait acquis lui-même une certaine originalité. Cette histoire se vit dans un contexte relationnel avec des partenaires qui composent en chaque cas un tableau et une dynamique unique. D'ailleurs, l'individu ne fait pas que réagir à ce qui l'entoure : dans un processus qui concerne aussi son monde fantasmatique, il crée, en grande partie malgré soi, sa conception du monde,

ainsi qu'un certain nombre d'images et de représentations de lui-même. L'originalité de chaque individu le différencie de ses semblables au niveau du caractère, au niveau des identifications et de sa structuration psychique. Tout cela sans parler des caractéristiques physiques qui donnent à l'individu un visage et une constitution qui le distinguent de tous les autres, ce qui influencera certainement la manière dont il se conçoit et se constitue au milieu de ses semblables. Malgré que nous ne puissions explorer toutes ces dimensions, nos sources théoriques nous obligent à penser que tout cela aura ses effets lors de la production de représentations de soi et de l'autre dans le contexte de nos entrevues réalisées.

À la surface de notre schéma, les champs de représentations de soi et de l'autre comprennent ce qui nous est effectivement communiqué verbalement par nos narrateurs, et constituerait toujours le résultat de l'interaction entre ce que chaque individu peut dire (ses possibilités), entre ce qu'il veut dire (ses choix) et ce qu'il dit malgré lui (conséquence du refoulement).

Une dernière considération : les schémas que nous venons d'esquisser, nous l'avouons, peuvent paraître trop objectiver la réalité à laquelle ils se réfèrent. C'est-à-dire, ils pourraient donner l'impression de faire référence à un objet achevé, presque palpable, dont il ne resterait plus qu'à faire une représentation graphique, un portrait. Nous pensons néanmoins que nous avons assez insisté sur le fait que ces graphiques ne sont qu'une invention qui vise à rendre plus claires les intuitions nées de la lecture de nos sources théoriques. Ce qui pourrait relativiser l'aspect achevé de nos schémas serait de les considérer comme une proposition de vision de monde par un chercheur influencé par des théories où l'individu humain est considéré comme structurellement divisé, ne pouvant devenir humain ni se faire unique qu'à travers ce qu'il reçoit de l'extérieur, de la culture. Ces schémas peuvent ainsi être considérés comme le regard spécifique et assumé du chercheur, ce qui aura sans doute comme conséquence de relativiser l'impression qu'ils objectivent par trop.

Nous pensons avoir à ce point suffisamment de considération pour entreprendre de proposer notre hypothèse générale, ce que nous ferons à présent.

Hypothèse générale

Une migration comprend un déplacement dans l'espace physique, traverser une ou plusieurs frontières nationales, et l'installation dans un pays que le migrant ne connaît pas encore dans son quotidien. Cela implique pour lui quitter un environnement culturel familier qui lui offrait d'importants repères cognitifs et affectifs pour un environnement culturel étranger. Pour ces raisons, que nous avons mieux explorées dans les chapitres précédents, il faut s'attendre à ce que l'expérience de la migration confronte le contenu des représentations de soi et des représentations de l'autre que la personne du migrant avait produit dans le contexte socioculturel de son pays d'origine. La production de nouvelles représentations sera affectée par cet environnement étranger au fur et à mesure que la personne du migrant le côtoie à travers son expérience. Sous l'influence de repères socioculturels du nouveau pays, le migrant produira probablement des représentations de soi et de l'autre différentes de celles qu'il produisait dans son pays d'origine. Il aura besoin que ses représentations puissent continuer à fonctionner comme instruments de compréhension de la réalité ainsi que comme garants d'un sentiment d'avoir une identité socialement valable et reconnue. La production de nouvelles représentations de soi et de l'autre se trouverait ainsi en rapport avec le narcissisme du migrant.

À partir du contenu des entrevues réalisées dans le contexte de notre recherche, nous avons construit des récits de vie où les différentes représentations de soi et de l'autre peuvent se situer chronologiquement. Il nous intéresse surtout de séparer les représentations que l'histoire racontée situe dans la période avant la migration de celles qui auraient été produites après la migration. À travers cette histoire, le migrant nous dit comment il se voyait avant et comment il se voit maintenant. Il nous communique encore qui est ou qui était l'autre (le Belge, le Brésilien, le Brésil et la Belgique) avant et après qu'il ait pu avoir l'expérience d'avoir vécu dans le pays où il a choisi de vivre.

Il n'est pas nécessairement certain par rapport à une histoire de migration que l'individu concerné désire[16] s'insérer de façon positive dans la société[17], ou qu'il ressente le besoin de se

[16] Nous ne voulons pas réduire le désir à quelque chose d'univoque. À partir d'une conception psychanalytique, il faut bien admettre la possibilité qu'un individu puisse désirer en même temps une chose et son contraire.

construire une identité socialement valable. Il pourrait éventuellement trouver dans l'immigration l'occasion de s'identifier de manière marginale, peut-être maladive ou déviante, loin des prescriptions sociales pour une normalité acceptable. Néanmoins, le fait de s'identifier ou se faire de représentations de soi marginales par rapport à la normalité ne veut pas nécessairement dire que celui qui se trouve dans cette situation ne serait pas reconnu socialement, ou qu'il ne le désire pas. Toute identité aurait en principe un visage social, elle est passible d'être reconnue socialement. Ainsi, même une représentation dépréciative de soi (ou de l'autre) garderait en principe son importance par rapport au narcissisme d'un individu.

Un petit mot sur la notion de désir

Selon Laplanche et Pontalis (1998), dans la théorie freudienne, la définition la plus élaborée du désir se réfère à un réinvestissement d'images mnésiques qui ont eu leur origine lors d'une expérience de satisfaction préalable. Chez Freud, le désir concerne par excellence le désir inconscient, mais l'usage qu'il a fait de ce terme n'a pas été toujours aussi rigoureux, ainsi par exemple il a parlé du désir de dormir.

Qu'entendons-nous par désir ? Le désir ressemble au besoin et à la volonté, en même temps qu'un abîme les sépare.

Le désir se distingue assez nettement de la volonté. La volonté peut se dévoiler dans le discours de celui qui est interpellé par la question : Que veux-tu ? Quand on demande à une personne ce qu'elle veut, on fait référence à un contenu censé accessible à sa conscience. Cette question ne vise pas l'analyse de contenus inconscients. Elle ne demande pas plus qu'une justification, qu'une allusion à un projet. Paradoxalement, une volonté avouée pourrait cacher ou déguiser un désir. Mais elle pourrait aussi se montrer cohérente avec un autre désir. La volonté concerne des

---

[17] Malgré le désir qui pourrait épprouver un individu qui entreprend une migration de se construire dans le nouvel environnement une identité et une insertion sociale normales, il pourrait réussir ou essuyer un échec. Nous pouvons nous figurer deux extrêmes de possibilités :

- Si l'expérience de la migration est vécue comme traumatisante, nous pourrions nous attendre à une production symptomatique au sein d'une dynamique de répétition névrotique, laquelle rendrait difficile la production d'une histoire de vie.
- Si l'expérience de la migration est ressentie comme moyen d'épanouissement et de gains narcissiques après une période d'adaptation, la réalité de la migration pourrait être reprise par des souvenirs, à partir desquels une histoire pas trop lacunaire pourrait être produite.

Entre l'un et l'autre extrême se situeraient les diverses situations de chaque migrant confronté au défi de se construire une histoire de vie, repère important pour son identité, malgré les difficultés éprouvées dans la vie de tous les jours au sein d'un environnement d'abord étranger à lui.

actes conscients, des projets conscients. Elle peut pourtant être elle-même déguisée, voilée, cachée. L'individu interpellé quant à ce qu'il veut ne va pas nécessairement livrer à l'autre qui l'interpelle sa connaissance à ce propos. Sachant de manière plus ou moins précise ce qui constitue la vérité pour lui-même dans ce domaine, il peut décider de mentir, ou d'éviter de donner une réponse.

En ce qui concerne la complexité psychologique par rapport au désir et à la volonté, le besoin est plus simple et plus archaïque dans l'histoire qui a donné naissance à l'être humain. C'est ce que nous pouvons reconnaître en nous de plus semblable aux animaux, et d'une manière générale à tous les êtres vivants. Le besoin se réfère à quelque chose qui est nécessaire au niveau de la survie ou de l'épanouissement de l'organisme. Une plante a besoin de lumière ; un cheval a besoin de manger ; les être humains ont besoin du soleil. Une différence repose dans la capacité de ressentir le besoin : les plantes, paraît-il, ne possèdent pas de représentation mentale de leurs besoins ; les animaux plus développés en ont. C'est chez l'animal devenu humain que les choses se compliquent : l'homme a conscience de ses besoins, mais il s'inscrit aussi au niveau du désir. Ce qu'il désire contredit parfois ce dont il a besoin, de même que ce qu'il affirme vouloir. En plus, l'homme vit dans un environnement social complexe, et ses besoins s'étalent sur un champ beaucoup plus vaste que ce que requiert son épanouissement en tant qu'organisme vivant.

Le désir est comme une constellation de mobiles qui inspire et influence nos attitudes et nos productions au monde, sans pourtant constituer nécessairement un contenu accessible à la conscience. Le désir opère à travers nous et malgré nous. Il est une espèce de moteur qui pousse l'être vers des objets et des objectifs. Si un désir se dérobe à la conscience, c'est parce qu'il s'insère dans une trame où existent d'autres désirs, les uns plus investis que d'autres. Dans ce cas, le désir ne se connaît qu'indirectement, de manière imprécise et conjecturale, par suppositions et déductions à partir de ce que l'on considère comme ses indices.

L'élaboration de l'hypothèse générale

Nous avons parlé de notre expectative de trouver certaines modifications des représentations de soi et de l'autre qui seraient probablement le résultat de l'influence d'une expérience de vie au sein d'une culture étrangère. L'hypothèse que nous allons proposer aura à voir néanmoins avec une autre expectative : que quelque chose de spécifique se répète dans les représentations de l'autre d'après la migration par rapport à celles d'avant. Cela se produirait probablement au cas

où le narrateur considère, avec les critères qui sont les siens, avoir réussi son entreprise de migration. Nous nous inspirons encore d'une conception psychanalytique de l'individu humain vu comme un être divisé.

Dans *Totem et Tabou* (Freud, 1998), nous voyons l'hypothèse d'une espèce de stade antérieur de la structuration des relations sociales et du psychisme humain où, paraît-il, le refoulement n'existait pas encore, ou du moins se faisait d'une façon différente de celle attribuée à l'homme contemporain. Au sein d'une culture où le tabou existe, les individus sont interdits d'entrer en contact avec certains objets ou certaines personnes. Sous la force des tabous, ces objets ou personnes deviendraient des corps étrangers et insupportables, exclus de l'interaction sociale. Si ces objets étaient interdits, c'est parce qu'ils étaient en principe désirables. Dans *l'Inquiétante étrangeté* (Freud, 1985), nous voyons un autre stade qui analyse certaines dimensions du psychisme humain inséré dans une société qui ne fonctionne plus selon les règles imposées par les tabous. Le psychisme de chaque individu intègre désormais ce qui était supposé ne fonctionner auparavant qu'au niveau collectif. Cet individu n'est plus obligé d'observer des tabous. Néanmoins, il apparaît qu'il aurait incorporé en soi l'étrangeté qui était extérieure aux individus dans les sociétés qui prescrivaient de tabous. Le refoulé est un étranger qui l'habite. L'Inconscient est une dimension essentielle de son être, mais en même temps ses contenus sont méconnaissables, se cachant derrière le dégoût, l'angoisse, ou même la terreur, sujets encore à l'action de mécanismes de défense comme la projection. À travers la projection, un autre est censé être cet étranger insupportable qui en fait ne serait qu'une dimension de soi-même. Dans cette nouvelle structuration psychique, l'individu se voit interdit l'accès à des objets qu'il aurait désirés, sans avoir besoin d'un rappel extérieur toujours présent. *Dans Psychologie de Masse et Analyse du Moi* (Freud, 1991), ce nouveau psychisme se montre vulnérable dans certaines circonstances à l'influence d'un autre qui pourrait occuper la place de l'Idéal du Moi de l'individu. Cette vulnérabilité aurait à avoir avec un désir d'être conforme aux prescriptions d'une dimension idéale, ce qui se situe dans les relations entre un psychisme individuel, ses idéaux et les valeurs culturelles très souvent contradictoires qui le traversent.

À travers ces trois textes, nous voyons que Freud propose chaque fois l'existence d'une entité chargée d'une connotation d'étrangeté par rapport à l'individu, d'abord dans le contexte d'une psychologie collective, puis au sein d'une organisation psychique où l'individu devient en quelque sorte étranger à lui-même. Ces figures d'étrangeté auraient en principe leur origine liée à l'interdiction de la réalisation de certains désirs. De telles interdictions participent désormais de

la structuration du psychisme individuel, de sorte que certains désirs ne pourraient pas être reconnus consciemment. Néanmoins, ce n'est pas toujours le cas qu'un désir soit inacceptable par la conscience. Cela ne se produirait en principe que par rapport aux désirs liés à des contenus qui dans une culture donnée, auraient reçu le sceau d'étrangeté qui les rendraient semblables dans le psychisme individuel à ce qu'étaient les tabous dans les sociétés dites primitives.

Ainsi, malgré que l'interdiction de l'accomplissement de certains désirs soit chez Freud essentielle par rapport à la structuration du psychisme humain, la réalisation et la reconnaissance par un individu de certains de ses désirs reste envisageable. La culture qui s'infiltre dans la structuration d'un psychisme naissant à travers l'éducation, la famille et les relations sociales permet néanmoins que le contenu de certains désirs puisse être considéré consciemment. Malgré l'existence de cette liberté conditionnée culturellement, nous pensons que le contenu de certains désirs, qui ont pourtant été formulés consciemment pendant l'enfance ou l'adolescence d'un individu, seraient passibles de devenir à son âge adulte une source potentielle de souffrance, parce que devenus complètement étrangers à un contexte de vie qui les rend absolument irréalisables. L'enfant, qui avait un désir qui lui était cher, devient un adulte où son rêve devient un étranger. Le contenu de ce désir, éloigné de la conscience par une défense psychique, ne serait pas pour cela inexistant. Il s'agirait peut-être d'un désir toujours investi, malgré qu'il échappe à la conscience par un moyen de défense. Si une opportunité se produisait dans la vie de cet adulte de reconnaître comme accompli ce désir tant investi pendant son enfance, nous sommes tentés de penser que l'adulte en question saisira cette occasion.

Nous venons de parler d'une occasion qui pourrait se présenter à un adulte de considérer comme accompli un désir formulé pendant son jeune âge, dont le contenu échappait à sa conscience afin de s'éviter la souffrance liée à la constatation de l'impossibilité antérieure de sa réalisation. Cette proposition nous paraît assez vraisemblable, mais ne représente pas le seul tableau possible. Au moins depuis que Freud (1996b) a considéré les implications de la répétition, le psychisme humain n'est plus conçu comme régi par le seul principe de plaisir. Ainsi, même si un individu n'est pas en mesure d'accomplir un désir qui lui était cher depuis l'enfance, cela ne signifie pas nécessairement que ce contenu serait éloigné de sa conscience afin de s'éviter de la souffrance. La souffrance liée à ce contenu pourrait s'insérer dans le cadre d'une répétition névrotique. D'ailleurs, certaines formulations de désirs ne seraient pas éloignées de la conscience à cause d'un détournement d'une souffrance liée à l'impossibilité de leur accomplissement, mais tout

simplement oubliées par manque d'intérêt dans un contexte du cours de la vie qui ne les sollicite plus.

Les désirs formulés pendant l'enfance d'un individu, il y en a beaucoup. Certains seront forts chers, d'autres auraient alimenté un espoir qui seul constituait déjà une source de plaisir. D'autres seront oubliés. La vie adulte se montre plus ou moins hostile à la réalisation de certains de ces désirs dont le contenu subsisterait dans un coin de la mémoire de l'adulte. Lors d'une occasion où cet adulte se rendrait compte qu'il pourrait considérer comme accompli l'un de ces désirs, nous pouvons imaginer la possibilité qu'il s'en réjouisse. Cette occasion pourrait se présenter par exemple à travers la production de son récit de vie.

Parmi tous les désirs formulés pendant l'enfance et le jeune âge d'un narrateur, il y aurait ceux dont l'objet pourrait être un voyage à l'étranger, ou encore aller vivre dans un pays ou un autre. Cela pourrait être important pour le narcissisme de cet individu. Encore enfant, il pourrait par exemple avoir imaginé qu'il serait valorisé dans le futur s'il entreprenait des voyages à travers de pays lointains, dont certains lui semblent plus intéressants que d'autres. Il pourrait encore se dire qu'il voudrait bien devenir un cow-boy aux États-Unis ou un explorateur en Amérique Latine, contenus qui proposent des possibilités d'identification jugés intéressantes par ce jeune.

Chaque narrateur de récit de vie aurait formulé pendant son enfance et son jeune âge un certain nombre de désirs, dont les possibilités de réalisation parfois s'excluent mutuellement. Celui qui se dit vouloir s'établir aux États-Unis ne pourrait le réaliser en même temps qu'il vivrait le quotidien de l'Amérique Latine. Lors de la production de son récit de vie, un Belge immigré au Brésil pourrait se rendre compte que quand il était jeune il avait très envie d'aller vivre dans ce pays. Communiquant ce fait au chercheur, il reconnaît dans sa vie un accomplissement de désir. Cela pourrait encore être ressenti comme valorisant sa personne, parce qu'il aurait été capable de réaliser ce qu'il voulait, ou parce qu'en imagination vivre au Brésil implique s'identifier à ce qu'il aspirait devenir quand il était plus jeune. La production d'un récit offre ainsi une possibilité intéressante de valorisation narcissique à son narrateur, d'autant plus qu'il est réalisé devant un autre qui l'écoute avec attention.

Ce tableau, malgré que simple et réductionniste, constitue pour nous un point d'appui pour que nous puissions cheminer vers la construction de notre hypothèse. Une hypothèse est une

anticipation, une espèce de prédiction qui vise être confrontée par une réalité de faits, ce qui dans notre cas sera la considération du contenu de chaque récit de vie en particulier.

Plusieurs désirs auraient été formulés pendant le jeune âge du narrateur, et seulement certains seraient récupérés dans sa mémoire lors de la production de son récit de vie. Même si le narrateur ne communique pas expressément leur contenu au chercheur, nous pensons qu'ils peuvent constituer une référence importante qui influence la production de représentations du pays où cet individu vit en tant qu'immigré. Quand il était jeune et qu'il avait formulé les éventuels désirs impliquant un déplacement vers ce pays précis, il se faisait une représentation de ce pays. Dans le cas d'un Belge qui désirait par exemple devenir explorateur en Amérique Latine, il pouvait se figurer le Brésil comme étant une immense forêt équatoriale et vierge, pleine de secrets et d'exotisme. Éventuellement, au moment où le chercheur lui demande quelle était la première représentation qu'il se faisait du Brésil, il pourrait nous livrer cette vision romanesque. Quand il était plus jeune, il désirait aller vivre au Brésil, mais pas dans n'importe quel Brésil, mais le Brésil tel qu'il le concevait. Si c'est vrai que pouvoir considérer comme accompli ce désir ancien est important pour ce narrateur, au moment où il parlera des représentations qu'il se fait de ce pays après l'avoir connu dans sa réalité, il répétera probablement certains éléments importants qui composaient les représentations plus anciennes. Parce qu'il n'aurait vraiment pas accompli son désir ancien s'il ne pouvait pas se dire qu'il avait immigré dans le pays dont il rêvait. La production des représentations qu'il se fait du pays qu'il avait rencontré dans sa réalité sera ainsi influencée par le contenu de ses anciennes représentations. Pendant son expérience au Brésil, il n'a peut-être pas trouvé exactement ce dont il rêvait, tout cet exotisme vert de son imagination, parce qu'il s'est trouvé par exemple entouré de béton et d'asphalte. Malgré cette disparité entre ce qu'il désirait et ce qu'il a trouvé, il trouvera probablement une manière de se dire – et probablement de communiquer au chercheur – que le Brésil est en quelque sorte ce qu'il avait imaginé, parce qu'il y trouve de l'aventure et de l'exotisme, même si cela se manifeste d'une manière différente de ce qu'anticipaient ses anciennes représentations. En adaptant les représentations du pays qu'il a connu dans sa réalité à certains aspects de ses anciennes représentations, il est plus en mesure de pouvoir se dire qu'il aurait accompli son ancien désir, parce qu'il sent qu'il aurait immigré dans le pays tel qu'il l'imaginait, le pays qu'il envisageait dans sa formulation de désir. Dans cette illustration, la constatation d'un Brésil exotique et plein de choses inconnues et intéressantes serait d'ailleurs la condition pour que ce narrateur puisse se voir tel qu'il aurait peut-être voulu devenir : un explorateur sous les tropiques.

Notre hypothèse pourrait être ainsi formulée : dans un récit de vie de migrant, les représentations du pays où il a immigré et qu'il a pu connaître à travers son expérience quotidienne répéteront certains contenus qui caractérisent des représentations du même pays, qui dans son récit se situent comme produites avant l'événement de la migration.

Cette hypothèse se réfère à ce que nous avons nommé représentations de l'autre, et plus spécifiquement du pays où le narrateur s'est installé ainsi qu'éventuellement de ses habitants. De manière synthétique, voici ce que nous proposons: dans la chronologie d'un récit de vie, nous repérons les représentations de l'autre que le narrateur situe comme ayant été produites avant l'événement de la migration par rapport à celles d'après la migration. Un changement du contenu des représentations de l'autre d'une période par rapport à l'autre est attendu, et aurait été au moins en partie le résultat d'une expérience de vie au sein d'une culture étrangère. Nous avons l'expectative que certains éléments qui composaient les anciennes représentations du pays où le narrateur avait immigré se répéteront dans ses représentations plus récentes. Cela aura probablement à voir avec l'importance pour le narrateur de considérer comme étant accompli un désir ancien dont la formulation impliquait une représentation de ce pays.

Le fait de considérer cet ancien désir comme accompli pourrait composer avec le contenu de l'histoire de vie un tableau ressenti comme offrant à son narrateur des gains narcissiques : il a été capable de faire ce qu'il désirait faire ; il pourra éventuellement ressentir qu'à travers la migration il aurait accédé à une identité qu'il a désirée quand, dans sa jeunesse, il s'imaginait dans le pays qu'il ne connaissait pas encore dans sa réalité. L'enfant qui rêvait des États-Unis rêvait peut-être aussi de devenir *cow-boy* dans ce pays. S'il avait eu beaucoup plus tard l'opportunité de vivre dans ce pays, et s'il racontait son expérience, il pourrait se faire que, malgré une expérience de vie loin des chevaux et du bétail, il compose des représentations de ce pays qui reprendraient des éléments composant les représentations du pays qu'il imaginait, par exemple un pays avec de grandes extensions de terre, donc offrant beaucoup de liberté de mouvement à ses habitants. Il pourrait encore reprendre, dans les représentations de soi plus récentes par rapport à la chronologie de son histoire racontée, des éléments de ce qu'il anticipait comme une identification à laquelle il pourrait accéder dans ce pays. Il avait songé de devenir *cow-boy*. Après avoir immigré dans ce pays, au moment où il raconte son histoire de vie, il se représentera peut-être comme quelqu'un d'entreprenant et d'autonome, autant de caractéristiques qu'il attribua aux *cow-boys*. Ainsi, malgré que son expérience concrète dans ce pays nie une grande partie de ses expectatives anciennes, il pourrait d'une certaine façon adapter la lecture de

cette expérience, de manière à communiquer qu'il est quand même devenu une espèce de cow-boy, et que le pays qu'il avait connu serait en quelque sorte pareil à celui dont il rêvait dans son jeune âge. Dans cet exemple, nous voyons que les implications de notre hypothèse pourraient s'étendre aussi aux représentations de soi, parce qu'elles pourraient être aussi influencées par ce désir de considérer comme accompli un désir formulé dans le jeune âge, lequel impliquait s'installer dans un pays étranger et dont le contexte imaginé anticipait certaines possibilités identificatoires.

Nous avons jusqu'ici parlé de notre hypothèse en situant cette ancienne formulation de désir dans le jeune âge du narrateur. Cela vient peut-être de l'habitude de considérer que psychiquement les choses les plus importantes se jouent dans l'enfance d'un individu. Cela ne devrait pourtant pas nous empêcher de concevoir qu'une telle formulation de désir peut se produire chez un narrateur, non pas dans son jeune âge, mais à n'importe quel moment avant qu'il ne quitte son pays vers le pays étranger. Par exemple, dans un moment vécu avec angoisse au milieu des difficultés de la vie, un adulte pourrait envisager une migration comme une sortie de cette situation. À ce moment, le pays de sa destination pourrait être représenté comme une espèce de paradis où il pourrait accomplir ses aspirations narcissiques et où il pourrait échapper aux difficultés qu'il éprouve dans son pays d'origine. N'ayant pas d'expérience concrète dans ce pays, il pourrait en produire une représentation assez fantastique, malgré les moyens critiques intellectuels dont il dispose en tant qu'adulte. Néanmoins, la production de ces représentations à l'âge adulte pourrait éventuellement reprendre des contenus de représentations plus anciennes, celles produites dans le jeune âge de l'adulte en question.

Une autre remarque : nous avons parlé de gains narcissiques et du plaisir éventuellement ressenti au moment où un individu constate et communique, à travers le récit de son histoire, avoir réalisé un désir ancien. Ce ne serait pourtant pas la seule raison, et peut-être pas non plus la plus importante, pour qu'un migrant qui raconte sa vie soit influencé de manière à répéter certains éléments des anciennes représentations de l'autre dans les représentations qui se situent dans une période plus récente par rapport à la chronologie de son histoire. Les plus anciennes représentations que cet individu nous communique étaient celles d'un pays qu'il ne connaissait pas encore. Il s'agit donc de représentations qui expriment un désir, celui de comment devrait être ce pays. Ces anciennes représentations de ce pays seraient en soi une sorte de formulation de désir. Si plus tard dans sa vie, cet individu a l'occasion de vivre dans la réalité du pays auquel son rêve faisait référence, et s'il peut produire de représentations de ce pays qui répètent des

éléments importants d'une ancienne représentation, non seulement cet individu pourra se dire qu'il a réussi à immigrer dans le pays de ses rêves : il pourra également se réjouir de ce que les rêves (ce qu'il avait imaginé et désiré quand il était plus jeune) peuvent se transformer en réalité. Cela nous paraît constituer une motivation plus profondément ancrée dans le psychisme : il ne s'agirait pas que de ressentir le bonheur dû à la constatation de la réalisation d'un désir ancien ; il s'agirait bien probablement aussi du bonheur de constater que les rêves se transforment en réalité, et donc que tout est possible, malgré les difficultés de la vie. Cette dynamique, malgré qu'elle soit censée influencer le contenu des représentations de soi et de l'autre dans une version d'une histoire de vie, ne serait pas nécessairement accessible à la conscience immédiate du narrateur de cette histoire.

Il nous paraît que ce que propose notre hypothèse générale – que certains éléments des représentations de l'autre d'avant la migration se répéteront dans les représentations d'après la migration - serait applicable avec plus de justesse au contexte d'un récit de vie d'un narrateur qui considère avoir réussi son entreprise de migration. Un narrateur aurait plus nettement l'impression d'avoir réussi sa migration s'il considère, de manière plus ou moins claire pour lui-même, qu'il avait immigré dans la réalité au pays dont il rêvait. Afin que son récit puisse communiquer cette réussite, le narrateur devrait composer des représentations qui se réfèrent au pays qu'il avait connu dans sa réalité avec des éléments du pays qu'il avait imaginé auparavant. Ainsi, ce narrateur pourra reconnaître dans le pays de la réalité le pays qu'il avait imaginé. Son récit communiquera qu'il aurait réussi son entreprise de migration, parce qu'il a pu accomplir son ancien désir de s'installer dans le pays de ses rêves.

Nous nous demandons si notre hypothèse serait applicable aux cas de migrations effectuées sous contrainte. Un persécuté politique, ou un individu menacé de mort, se trouvera peut-être le lendemain dans un pays dont l'existence ne traversait guère son esprit, et qu'il n'avait pas choisi comme destination. Si ce pays ne l'attirait pas spécialement, et s'il ne l'avait pas choisi lui-même, il est fort improbable que cette migration forcée puisse être considéré dans sont récit de vie comme le résultat de l'accomplissement d'un désir formulé dans son jeune âge. Si une personne quittait son pays sous la contrainte de la famine, ou dans une situation qui menaçait sa survie ou celle de sa famille, cette migration apparaît à nos yeux comme une solution de fortune plutôt que comme un mouvement qui peut être communiqué dans un récit de vie comme l'accomplissement d'un désir ancien lié au pays étranger devenu pays de résidence. Les individus qui migrent sous contrainte auraient néanmoins formulé eux aussi un grand nombre de

désirs dans leur jeune âge, et probablement un certain nombre d'entre eux situaient la possibilité de leur réalisation dans un pays étranger – peut-être celui où ces individus se trouvent désormais. La complexité que suscite l'éventuelle considération de notre hypothèse par rapport à des récits de migrants obligés, nous fait préférer de ne travailler qu'avec ceux qui auraient migré de leur propre choix. Un autre travail pourrait aborder la question, ce qui pourrait s'avérer assez intéressant. Ce serait l'occasion pour ainsi dire d'étudier une dimension de rêve au sein du cauchemar imposé par la réalité de l'exil.

Chapitre IV – méthodologie

Introduction aux récits de vie

> 'Le temps humain ne tourne pas en cercle mais avance en ligne droite. C'est pourquoi l'homme ne peut être heureux puisque le bonheur est désir de répétition.' (Kundera, 1987, *L'insoutenable légèreté de l'être*, p. 434)

Nous avons choisi la méthodologie des récits de vie. Écoutant l'histoire qu'un individu raconte de sa vie, nous pouvons nous rendre compte de ce qu'il peut prendre plusieurs visages selon le moment auquel il se réfère. Il produit différentes représentations de soi, s'attribuant diverses identités au cours de cette histoire. Avant de pouvoir considérer en détail la manière dont nous concevons notre méthode, nous trouvons utile de considérer le sens que pourrait prendre pour nous le mot *narration*, ainsi que de faire allusion au concept d'*identité narrative* de Paul Ricœur. Ce concept peut nous aider à comprendre certaines relations existantes entre la production d'un récit de vie et la construction identitaire que ce récit implique, aidant à surmonter la difficulté de réunir les différents 'soi' – par exemple ceux désignés par les diverses représentations de soi produites au sein d'une même biographie – dans un même.

- La narration

Le Robert Quotidien (1996) indique que narrer, c'est raconter ; et que narration, c'est un '*exposé écrit et détaillé d'une suite de faits, dans une forme littéraire*'. Une narration est un récit, et un récit peut se faire oralement ou par écrit. Cette première définition, qui nous donne le sens usuel du mot, s'avère trop imprécise et en même temps restrictive par rapport au contexte d'une méthodologie qui se sert des récits de vie.

Un récit de vie implique un type spécifique de narration. Elle se distingue de la conversation informelle, et se distingue aussi de la narration qui se produit lors d'une cure analytique ou d'une psychothérapie.

De Villers (2002) considère que les champs du récit de vie, de la psychothérapie et de la psychanalyse possèdent chacun un type spécifique de narration. En psychanalyse, l'interprétation subvertit le sens immédiat de la narration, afin de créer un espace pour que le sujet puisse se mouvoir. Une psychothérapie peut proposer à celui qui raconte sa vie de s'identifier à certains traits issus de sa narration. En principe, un récit de vie n'aurait pas un but thérapeutique. Malgré la position de cet auteur, un travail effectué actuellement dans la Faculté de Psychologie de l'Université Catholique de Louvain sous la direction du professeur Michel Legrand étudie ses effets cliniques possibles.

> 'L'interprétation vient contribuer à la défaite du récit et à sa réécriture, le patient accédant alors à des possibilités toujours nouvelles de refigurer son passé, de ressaisir son implication subjective, même si les souvenirs remémorés ne changent pas.' Bertrand et Balcacci (1998).

Bertrand (1998) affirme qu'un récit est thérapeutique s'il restitue le sujet dans la temporalité de sa vie. En situation d'analyse, quand la remémoration manque, quand un fragment de réalité disparaît, l'analyste peut proposer des constructions qui peuvent s'avérer utiles pour l'analysant. Un récit est l'occasion de passer de la passivité devant la vie à l'action. Cette action est le simple fait de réaliser ce récit, ce qui constitue une occasion de symbolisation du vécu.

Si c'est vrai qu'un récit de vie pourrait produire des effets thérapeutiques, ce qui le distingue clairement de l'analyse est la méthode propre à chaque démarche : en analyse, on se sert de la méthode d'associations libres ; lors de la production d'un récit de vie, la narration se fait avec une certaine cohérence qui la situe par rapport à une chronologie. Pourtant, cela n'empêche pas que pendant la production d'un récit de vie son narrateur puisse éventuellement reconstruire le sens qu'il attribuait à certains événements vécus.

La narration d'un récit de vie offre la possibilité de se construire une histoire qui pourrait bien servir à son narrateur comme support de ce que Ricœur (1990) appelle 'Identité Narrative'. Malgré l'importance de ce concept, nous n'avons pas les moyens d'envisager à travers notre recherche de proposer une espèce de portrait de l'identité narrative de nos interviewés. Nous espérons trouver dans les biographies de nos interviewés des éléments qui pourraient composer

dans le discours présent des représentations de soi et de l'autre qui se réfèrent à des moments divers de leurs histoires[18].

Ce qui rend notre travail d'une certaine façon semblable à un travail clinique, c'est que la narration qui vise la production d'une histoire se fait dans une situation d'interlocution. C'est très différent de la situation de celui qui se penche seul sur une feuille de papier, sur sa machine à écrire, sur son ordinateur ou son dictaphone, ne subissant pas l'influence des interventions d'un autre présent. Chaque interviewé racontait son histoire à un auditeur, lequel pouvait réagir émotionnellement, demander des précisions, se montrer plus intéressé à un contenu qu'à un autre, afficher malgré lui une approbation de certains contenus et une réprobation d'autres, ce qui peut avoir eu des effets sur le contenu de l'histoire.

Le chercheur, en tant qu'interlocuteur, ne pouvait pas effacer sa présence, ou rendre nulle l'influence qu'il pouvait exercer sur la narration en cours. Même si nous voulions garder une attitude permettant l'émergence de contenus dans un cadre où les narrateurs pourraient s'exprimer le plus librement possible, nous devions obligatoirement influencer le cours des productions narratives afin de rapprocher l'objet de la narration du thème abordé par notre recherche.

- Le récit et l'identité narrative

> 'Il faut que la vie soit rassemblée pour qu'elle puisse se placer sous la visée de la vraie vie. Si ma vie ne peut être saisie comme une totalité singulière, je ne pourrai jamais souhaiter qu'elle soit réussie, accomplie. Or, rien dans la vie réelle n'a valeur de commencement narratif ; la mémoire se perd dans les brumes de la petite enfance ; ma naissance et, à plus forte raison, l'acte par lequel j'ai été conçu appartiennent plus à l'histoire des autres, en l'occurrence celle des mes parents, qu'à moi-même. Quant à ma mort, elle ne sera fin racontée que dans le récit de ceux qui me survivront ; je suis toujours

[18] Il faut pourtant comprendre qu'à travers ces récits nous n'avons accès qu'à un discours produit dans le présent des entrevues, lequel constitue un après-coup par rapport aux représentations que nous cherchons. Nous ne saurons jamais avec certitude ce que pensait un des nos interviewés par rapport aux Brésiliens et aux Belges il y a dix, vingt, quarante ans de cela. Nous ne pouvons qu'écouter ce qu'il a voulu dire, ce qu'il a pu dire, et ce qu'il a dit malgré soi de ce qu'il se souvient d'avoir pensé un jour, de ce qu'il pense qu'il aurait pensé un jour, ou encore de ce qu'il voudrait faire penser au chercheur qu'il avait pensé un jour.

> vers ma mort, ce qui exclut que je la saisisse comme fin narrative'. (Ricœur, 1990, p. 190)

Le caractère évasif de la vie réelle nous oblige à recourir à la fiction pour l'organiser dans un après-coup. Raconter, c'est aussi l'art d'échanger des expériences.

Selon Ricœur (1990), l'identité narrative fonctionne comme un support pour l'identité personnelle. Elle aide à surmonter les difficultés imposées par la dialectique entre la dimension d'ipséité et de mêmeté d'une identité personnelle : un individu reste lui-même (ipse) malgré le fait qu'il est différent de ce qu'il était auparavant. Il ne peut être le même par rapport à ce qu'il était que dans certaines expressions de son être, telles que le caractère ou le respect de la parole donnée. Le récit, à travers lequel l'individu parle de soi, offre un moyen de trouver une manière pour qu'il puisse se concevoir et se reconnaître comme une existence qui persiste dans le temps, malgré ses changements.

> 'le récit construit le caractère durable d'un personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant la sorte d'identité dynamique propre à l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage. (Ricœur, 1988, p. 290)

La constitution d'une identité personnelle à travers l'identité narrative ne dépendrait pas de la composition d'un texte écrit. Il s'agit d'une dynamique présente dans la vie de chaque être humain normal. Néanmoins, à partir de ce que Ricœur (1990) affirme, nous pouvons penser que la réalisation d'un récit de vie - et pourquoi pas d'un récit de vie de recherche - pourrait fonctionner lui aussi comme un support pour l'identité personnelle. Ce récit participerait à la construction de l'identité narrative de celui qui le produit. Ce que le narrateur raconte devient un représentant de lui-même. La mise en intrigue de cette histoire justifie le fait qu'il soit toujours lui-même, malgré tous ses changements. Cette histoire raconte les événements vécus, les changements par lesquels le narrateur a passé et qui l'ont fait devenir ce qu'il est au moment présent. Malgré la diversité, la variabilité qui suggère une discontinuité et une instabilité de soi, le narrateur peut à travers son histoire se reconnaître comme étant toujours lui-même.

Guy de Villers (2002) considère les inconvénients qui peuvent provenir d'une identification au récit qu'un individu fait de sa propre vie : il pourrait se considérer comme un être achevé, courant le risque de vouloir se cristalliser à l'image d'un signifiant. Il peut éprouver des difficultés à continuer à se permettre d'accepter des transformations de soi-même. Le sentiment

d'avoir trouvé une identité définitive crée des difficultés, parce que le mode de fonctionnement du désir humain empêche qu'une personne puisse être définitivement ceci ou cela.

Dans la logique de Ricœur, le fait qu'un individu puisse s'affirmer en tant qu'être existant ('Je suis ici') le rend responsable de ce qu'il produit. Il est responsable de sa propre personne, même si ce qu'il est n'est pas le résultat que de son intention. Il devient ainsi un sujet d'imputation confronté aux modèles existants au monde environnant.

> '… le respect de soi, qui répond au plan moral à l'estime de soi du plan éthique, n'atteindra sa pleine signification qu'au terme de la troisième étape, lorsque le respect de la norme se sera épanoui en respect d'autrui et de « soi-même comme un autre », et que celui-ci se sera étendu à quiconque est en droit d'attendre sa juste part dans un partage équitable.' (Ricœur, 1990, p. 237)

Dans son récit, un individu devient un personnage parmi autres. L'identité de ce personnage se construit dans la mise en intrigue de son histoire, ' … *la concurrence entre une exigence de concordance et l'admission de discordances qui, jusqu'à la clôture du récit, mettent en péril cette identité*.' (Ibid., p. 168). L'événement narratif, le fait de raconter son histoire, est une espèce de garant identitaire qui se fait à travers une structure de concordance discordante qui caractérise l'intrigue. L'événement narratif fait avancer l'histoire de l'individu.

> 'C'est en effet dans l'histoire racontée, avec ses caractères d'unité, d'articulation interne et de complétude, conférés par l'opération de mise en intrigue, que le personnage conserve tout au long de l'histoire une identité corrélative de celle de l'histoire elle-même'. (Ricœur, 1990, p. 170)

Cette histoire construit l'identité d'un personnage.

> 'Raconter, c'est dire qui a fait quoi, pourquoi et comment, en étalant dans le temps la connexion entre ces points de vue'. (Ibid., p. 174)

> 'La personne, comprise comme personnage de récit, n'est pas une entité distincte de ses «expériences ». Bien au contraire : elle partage le régime de l'identité dynamique propre à l'histoire racontée. Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. **C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage**[19].' (Ibid., p. 175)

[19] Souligné par nous.

- Quelle place pour la mémoire ?

Dans notre recherche, les individus interviewés ont raconté de leurs vies, ce qu'ils ont été capables de se rappeler, ce qu'ils ont voulu ou désiré raconter, ce qu'ils ont pu aborder dans le cadre d'une recherche qui proposait un thème autour duquel cette histoire devait être racontée.

Les récits de vie produisent de la mémoire. Nous pourrions nous demander si dans notre travail cette dimension a pu acquérir de l'importance pour ceux qui ont raconté leur histoire. Et, encore, s'il y avait peut-être une différence entre l'importance que les interviewés belges et brésiliens accordaient à cette mémoire produite à travers les récits.

Produire la mémoire d'une expérience implique mettre de l'ordre dans les souvenirs, ce qui peut éventuellement restituer au narrateur une sensation de continuité de son histoire personnelle, brisée par un changement brusque de tout point de repère, lors de sa migration. La possibilité de réunification de son histoire pourrait beaucoup plaire aux narrateurs qui l'auraient sentie comme écartelée entre ce qui avait été vécu dans le pays d'origine et ce qu'ils ont vécu dans le pays où ils sont allés vivre.

Le contraire pourrait aussi se produire : des situations vécues reprises dans une production de mémoire pourraient être mises au service de l'autodestruction, son contenu se faisant utile par exemple pour confirmer la misère existentielle ressentie par un narrateur structurellement fragile.

La mémoire n'est pas le seul résultat possible d'une création impartiale. Le sens qu'elle attribue aux événements vécus se constitue dans le contexte d'un moment précis, de la relation que le narrateur entretient avec son interlocuteur présent éventuel, de la dynamique intrapsychique de son auteur.

Faudrait-il nous attendre à une différence entre narrateurs Brésiliens et Belges quant à la valeur accordée à la production de mémoire qui constitue le récit de vie ?

Nous ne sommes pas en position de trouver une réponse pour cette question. Nous voudrions néanmoins faire référence à ce que Todorov (1998, *Les abus de la mémoire*) avait écrit et qui pourrait aider notre réflexion. Todorov n'a pas pour but d'établir une comparaison entre les Européens et les habitants d'une autre partie de la planète en ce qui concerne la valeur accordée à

la mémoire. Mais il évoque un certain culte de la mémoire existant chez les Européens à la fin du vingtième siècle.

> ‘Il ne se passe pas de mois sans que l’on commémore quelque événement remarquable, au point qu’on se demande s’il reste suffisamment de journées disponibles pour que s’y produisent de nouveaux événements…’ (*ibid.*, p. 51)

La disparition de certains repères culturels autrefois disponibles serait une des causes de cette surévaluation de la mémoire.

> ‘La réunion de ces deux conditions - le besoin d’identité collective, la destruction des identités traditionnelles – est responsable, en partie, du nouveau culte de la mémoire : c’est en se constituant un passé commun qu’on pourra bénéficier de la reconnaissance due au groupe.’ (*ibid.*, p. 54)

Ici Todorov fait référence à une identité collective. Celui qui s’associe dans son imaginaire ou dans la réalité à une collectivité riche en histoire pourrait y trouver un remplaçant pour le rôle qui était auparavant joué par les identités traditionnelles. Cela nous intéresse, parce que le fait de s’identifier en tant que Brésilien ou Belge pourrait aider à combler chez certains individus un vide qui existerait lié à un désir d’identification, le désir d’être quelque chose. La disparition des identités dites ‘traditionnelles’, selon Castells (1999), serait en effet un phénomène mondial qui s’étend aux cultures occidentales, s’appliquant ainsi aussi bien au Brésil qu’à l’Europe.

Pour Todorov (1998), la mémoire se fait à travers une sélection. Elle ne consiste pas que dans le stockage des informations. Quand un historien exerce son métier d’écrire l’histoire, par exemple, il doit sélectionner des faits qu’il trouve significatifs et les mettre en relation, de manière à construire une compréhension des faits. La mémoire, pour se produire, est subordonnée à un but. Cela s’applique aussi au contexte de la production par un individu de l’histoire de sa propre vie.

Cet auteur parle encore de l’existence d’un danger lié à la manière dont on se sert de la mémoire : l’acte de se souvenir pourrait se voir réduit à une énonciation de faits du passé, sans pourtant les mettre en relation avec le présent de cette narration. C’est ce que Todorov (1998) appelle mémoire ‘littérale’. Il distingue aussi la mémoire ‘exemplaire’. Dans ce genre de mémoire, les événements auxquels elle fait référence sont mis en relation avec d’autres événements et avec le présent, servant ainsi de moyen critique de la réalité. La mémoire littérale, attachée au passé, n’a pas la capacité de changer le présent.

> ‘L’usage littéral, qui rend l’événement ancien indépassable, revient en fin de compte à soumettre le présent au passé. L’usage exemplaire, en revanche, permet d’utiliser le passé en vue du présent, de se servir des leçons des injustices subies pour combattre celles qui ont cours aujourd’hui, de quitter le soi pour aller vers l’autre.’ (*ibid.*, p. 32)

Il en donne un exemple frappant : David Rousset, survivant des camps de concentration nazis, décrit dans ses livres les horreurs dont il avait été le témoin. Il a de plus fondé une association de survivants comme lui. Mais au moment où il a proposé de faire une enquête sur ce qui se passait dans les camps staliniens existant à l’époque, plusieurs de ces survivants l’ont refusé, à cause de leur implication avec l’idéologie socialiste. Certains d’entre eux affirmaient catégoriquement qu’une chose pareille n’existait pas en Union Soviétique. Garder une mémoire figée d’un événement passé, et ne pas le mettre en relation, pour une raison ou pour une autre, avec le présent, empêche ainsi toute tentative de modifier des aspects négatifs de ce présent.

> ‘Le groupe qui ne parvient pas à s’arracher à la commémoration lancinante du passé… ou ceux qui, au sein de ce groupe, l’incitent à vivre ainsi, méritent moins la sympathie : cette fois-ci, le passé sert à refouler le présent, et ce refoulement n’est moins dangereux que l’autre.’ (*ibid.*, p. 33)

Todorov (1998) parle de la production de mémoire comme démarche collective. Néanmoins, nous trouvons dans ses considérations un contenu qui nous fait un peu avancer quant à la compréhension du rôle qui pourrait jouer la production de mémoire chez les individus que nous avons interviewés. Lors de la production de chaque récit de vie, il y aurait toujours le risque de production d’une mémoire ‘littérale’, d’une mémoire cristallisée et inopérante, une espèce de portrait d’un passé qui n’est pas mis en relation avec le présent. Cela nous semble être en syntonie avec ce que de Villers (2002) nous avait communiqué en langage psychanalytique quant au danger qui représente, pour le narrateur de sa propre histoire, la tentation de s’identifier définitivement à ce que cette histoire dit qu’il est.

En considérant la narration, l’identité narrative, et le rôle que pourrait jouer le récit en tant que production de mémoire, nous avons abordé certaines implications entre la construction identitaire du narrateur et le récit qu’il produit. Nous allons maintenant cheminer vers l’explicitation de notre méthodologie. Pour l’introduire, nous présentons une version de l’histoire de l’utilisation de récits de vie en Occident.

- Une brève histoire des récits de vie

Il faut tout d'abord prévenir que l'histoire que nous proposons pour les récits de vie n'est pas la seule envisageable. Raconter une histoire, même quand il s'agit de l'histoire d'une méthode d'investigation scientifique, est aussi créer une histoire. Une histoire se raconte à partir des indices d'événements passés, lesquels seuls ne peuvent pas la constituer. Il faut les sélectionner et les mettre en relation au sein d'une narration qui est déjà une interprétation de l'histoire.

Parler de soi, c'est quelque chose qui se fait sans doute depuis la nuit des temps. Établir le moment où les récits de vie ont commencé à exister, et puis à être utilisés à des buts scientifiques, c'est quelque chose que nous ne pouvons préciser que dans un contexte donné. Ce contexte sera pour nous celui des sociétés occidentales. Néanmoins, nous ne pourrions pas faire justice en reconnaissant tout travail du genre biographique qui aurait d'une façon directe ou indirecte influencé les usages actuels des récits de vie dans la recherche. Notre présentation constituera une histoire simplifiée, laquelle n'aura pour but que de mieux situer le choix méthodologique de ce travail.

Christine Delory-Momberger (2000) indique que les pratiques d'invention de soi sont influencées par les formes socio-historiques selon lesquelles les membres de chaque culture située temporellement se représentent la relation de l'individu à lui-même. Nous allons par la suite reprendre quelques termes de l'histoire des récits de vie racontée par cet auteur.

Les premiers écrits autobiographiques dont on connaît les traces trouvés à Rome, datent du premier siècle avant J.C. C'était une époque de bouleversement politique qui avait menacé le sentiment de sécurité de la place publique, donc l'identité publique des citoyens. Cette déstabilisation du lieu public aurait favorisé le déploiement d'une sphère de relations plus personnelles, avec une valorisation de l'écriture de soi.

Avec l'ascension du christianisme, le questionnement de l'individualité propre se fait en référence à Dieu, qui prenait la place d'une espèce de témoin. Les 'Confessions' de saint Augustin en serait peut-être le meilleur exemple. Il raconte son cheminement vers la conversion, et cherche à se connaître en Dieu.

Pendant le Moyen Age, la religion imposait un sentiment d'ordre qui rendait difficile le déploiement d'une conscience d'un soi autonome. L'homme médiéval se représentait comme semblable aux autres, identifié à ses appartenances. Les récits typiques de cette époque sont ceux des saints et des héros.

La Renaissance fut un moment d'ouverture à l'espace extérieur et à la réalité intérieure. Vivre, c'est une aventure. L'homme est conçu comme éducable. La quête de sens pour l'existence humaine s'exprime par les utopies, où l'on cherchait la création de sociétés parfaites, ainsi que par l'entreprise de grands voyages. La Réforme revendique l'individualisation du rapport à Dieu. Les confessions et les examens de conscience qui constituent une écriture de soi se font dans le registre de la pénitence et de l'aveu. Cette pratique aurait donné naissance à une littérature personnelle qui s'exprime par l'écriture de journaux intimes comme exercice spirituel.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'État, qui prend la forme de monarchie absolue, imposera son pouvoir en des domaines jusqu'alors réservés à la sphère du privé. L'imposition de règles et leur intériorisation par les individus aurait fait naître une attitude de défense de l'intime, de refuge dans un moi séparé et unique. Grâce aux techniques nouvelles et à la disponibilité des livres, la lecture, activité autrefois restreinte à une minorité privilégiée, se répand. L'écriture de soi à travers journaux intimes naît en Angleterre. C'est une affaire de femmes, ainsi que la correspondance intime qui parle de secrets.

Le siècles des Lumières prêchait une attitude d'affranchissement par rapport à toute autorité. Il faut penser par soi-même. C'est l'époque de la montée en puissance politique de la bourgeoisie, qui maintenant a aussi accès à un capital intellectuel. L'histoire est comprise comme un mouvement, comme le résultat d'un enjeu de forces. L'individu est aussi un résultat d'une histoire, et une importance spéciale est accordée à la notion de formation. En littérature, les romans bourgeois, remplaçant la galanterie des romans écrits pour un public aristocratique, cherchent la réalité et l'authenticité. Les 'Confessions' de Rousseau donnent à l'écriture de soi un modèle narratif sous la forme de l'autobiographie, genre désormais clairement distinct de la fiction.

À partir du contexte de la révolution politique française et de la révolution industrielle anglaise, la bourgeoisie libérale affirme ses valeurs politiques, économiques et morales. La bourgeoisie du

XIXe siècle cherche à domestiquer le monde. Le monde est un grand marché. Les empires coloniaux, fournisseurs de matières premières, succèdent à l'exploration du monde.
L'administration des entreprises reproduit le modèle du pouvoir domestique, avec la présence d'une autorité absolue. La famille est au cœur de l'idéologie bourgeoise. L'individu se définit par son activité. Le statut social et le statut personnel tendent à se confondre. La photographie naît comme moyen de représentation et d'invention des êtres et des moments de la vie. La carte d'identité gagne de l'importance et de l'usage. La société bourgeoise impose sa discipline sur les corps et sur les esprits. L'écriture de soi est d'abord celle des femmes, et fonctionne comme garant de la sociabilité familiale. Le journal intime est une espèce de miroir pour les jeunes filles. L'autobiographie, exercée aussi par des hommes, cherche la connaissance de soi par la création d'un univers personnel qui résiste au monde extérieur. Le roman, genre littéraire dominant à l'époque, va servir de référence au discours autobiographique.

L'intérêt scientifique pour les écrits autobiographiques existait déjà à l'époque des Lumières. Mais c'est au début du XXe siècle, aux États-Unis, que l'on situe un moment très important en ce qui concerne l'usage des histoires de vie en sciences sociales, plus précisément en sociologie. En 1920, le tiers de la population de Chicago était d'origine étrangère. Cette ville était devenue une juxtaposition de quartiers isolés, dans une réalité marquée par la misère sociale et économique, par des conditions de travail inhumaines. Entre 1915 et 1935, se développe l'École de Chicago, au sein du département de sociologie et d'anthropologie de l'université locale. La ville et ses problèmes sont devenus un laboratoire de sciences sociales, qui privilégiait l'étude de groupes présentant un caractère de marginalité sociale. Méthodologiquement, les travaux de cette École employaient l'enquête sur le terrain, une attitude d'observation, et une relation directe du chercheur avec l'objet d'étude. Les récits de vie de sujets individuels étaient valorisés : ils étaient les acteurs ainsi que le produit de la réalité sociale, la compréhension de cette réalité ne pouvait être mieux assurée qu'à travers eux. Pourtant, dans les travaux de cette École, les récits de vie ne constituaient souvent qu'une annexe associée à d'autres types de documents personnels. Les récits de vie étaient aussi investis d'une valeur pédagogique et didactique : la rédaction d'une autobiographie était imposée aux étudiants pour certains professeurs comme condition pour s'inscrire à leurs cours.

Après cette période, l'utilisation en sociologie des récits de vie avait diminué en raison du succès acquis par la sociologie quantitative et les travaux de l'Université de Columbia, qui privilégiait l'utilisation de questionnaires et de données statistiques. Malgré cette valorisation du quantitatif,

en 1961 paraît à New York un ouvrage d'Oscar Lewis, *Les enfants de Sanchez*, qui deviendra une référence classique pour ceux qui travaillent avec une méthode scientifique qui se sert de récits de vie.

Influencées par les événements de mai 68, les sciences sociales se font méthodologiquement plus sensibles à la culture populaire et à la mémoire collective. Les transformations rapides de la société demandent de nouvelles explications. Les modèles qui privilégient les statistiques sont remis en question. Les sociologues français redécouvrent l'utilisation des récits de vie. Daniel Bertaux introduit l'approche biographique dans les sciences sociales en France. Il établit une distinction entre l'autobiographie et le récit de vie : le dernier se produit suscité par une demande extérieure. Pour lui, l'histoire d'une vie, ce qui a été effectivement vécu, n'est pas la même chose qu'un récit de vie : postuler cette coïncidence constituerait ce qu'il appelle 'idéologie biographique'.

L'utilisation des récits de vie comme instrument de formation prend son élan à la fin des années septante, dans le courant des transformations idéologiques, politiques et sociales des sociétés occidentales. Cela se fait dans le contexte d'une transformation des sociétés, qui devenaient plus individualistes, et où ses membres doivent désormais se proposer un projet de vie. Gaston Pineau affirme le pouvoir transformateur des histoires de vie. Vincent de Gaulejac anime les séminaires 'Roman familial et trajectoire sociale', où il cherche donner des moyens aux participants de se comprendre comme le produit d'une histoire dont ils cherchent à devenir les sujets.

Nous voyons que, dans l'histoire que nous venons de parcourir, la psychologie se trouve exclue. Michel Legrand (1993, p. 19), se référant à l'œuvre de Politzer, affirme que la psychologie ne s'est installée comme science qu'en expulsant le drame humain, à l'image d'une science de la nature qui s'institue en se vidant de ce par quoi l'homme pourrait se reconnaître, rompant l'alliance de l'homme et de la nature. De cette rupture deux cultures opposées viennent à exister : la scientifique et humaniste, et la littéraire. Pour Legrand, la situation idéale serait celle où le drame, réservé en règle générale à la deuxième de ces 'cultures', pourrait être concilié avec la science.

La psychologie ne constitue pas un champ homogène. Chacune des 'psychologies' existantes propose son propre objet et sa méthode. Selon nous, ce que Legrand affirmait quant à l'exclusion du drame humain comme paramètre de scientificité caractérise en principe toute psychologie qui

se veut scientifique suivant un stéréotype censé être un modèle imposé par les sciences ‘naturelles’. Cela n’exclut pas la possibilité qu’un courant de psychologie vienne à proposer une réincorporation de la dimension du drame humain, en se servant par exemple des récits de vie comme base pour sa méthodologie.

Legrand (1993) considère que l’analyse de récits de vie doit se fonder sur les contributions de différents champs de connaissance. Les apports de la socioanalyse de Bourdieu, de la psychanalyse et de la phénoménologie constitueraient pour cet auteur un champ multidisciplinaire qui permettrait l’analyse de dimensions diverses au sein d’un même récit. A Louvain-la-Neuve, le professeur Legrand mène un travail clinique qui se sert de la production de récits de vie comme outil thérapeutique. Il adapte cette méthodologie aux objectifs cliniques, et mène une discussion théorique critique sur sa pratique. Différemment de Vincent de Gaulejac, Legrand accepte la pratique individuelle des récits de vie.

> ‘La question des rapports entre récit de vie et thérapie demeure jusqu’à aujourd’hui très controversée. On observera d’abord que la grande majorité des praticiens du récit de vie, de recherche ou d’intervention, ne sont ni psychologues cliniciens ni thérapeutes. D’où leur scrupule à prétendre pénétrer sur un terrain pour lequel ils n’ont pas été formés. ’ (Legrand, 2000, p. 26)

> ‘Pourtant, il n’est pas rare que des praticiens du récit de vie aient observé quelque effet « thérapeutique », ou de mieux-être, par suite de leur pratique. Comme si le fait de se remémorer des expériences vécues parfois douloureuses et de les mettre en parole dans une adresse à un autre produisait pour la personne un effet de soulagement ou de délivrance. Aussi certains, sociologues ou psychologues cliniciens, ont-ils choisi d’assumer cette potentialité thérapeutique du récit de vie.’ (Ibid., p. 26)

Construction d'une méthodologie adaptée à la présente recherche

Dans la suite de notre exposé, nous allons passer en revue quelques propositions méthodologiques pour l'utilisation de récits de vie comme instruments de recherche. Nous voyons la nécessité de construire ensuite une méthodologie qui soit adéquate à l'objet de notre recherche. Cette méthodologie devra s'harmoniser avec la situation accordée aux récits de vie à travers le modèle que nous avons construit, nous permettant d'analyser les contenus trouvés en relation avec les définitions opérationnelles de notre recherche.

- Une méthode pour les récits de vie en recherche

> 'Le récit ne livre pas des « faits », mais des « mots » : ce constat si simple et en même temps si difficile à prendre en compte, tant est forte l'illusion du réalisme du langage, devait amener à reconsidérer la nature de la relation entre le réel et le récit.' (Delory-Momberger, 2000, p. 224)

Le récit de vie de recherche est l'une des formes que peut prendre un récit de vie. Il est produit à partir de la demande d'un chercheur qui vise à construire une connaissance scientifique.

L'utilisation de récits de vie dans la recherche parait être encore à ce jour plus importante dans le champ des sciences sociales que dans le champ psychologique. Une psychologie qui se caractérise par l'utilisation d'une méthode empirico-expérimentale exclut l'utilisation des récits de vie ; la psychanalyse possède une méthode qui rend possible la production d'un récit de vie avec des caractéristiques propres.

Selon Legrand (1993), le guide méthodologique le plus complet en langue française pour les récits de vie, celui de Poirier et al. (1983), ne consacre que quelques pages à la question de l'interprétation des récits. Legrand propose de manière détaillée une méthodologie pour la production de récits de vie au sein d'une recherche scientifique. Cette méthodologie, c'est ce

que nous avons jusqu'à présent trouvé de plus adéquat pour une recherche en psychologie qui se sert de récits de vie[20]. Il propose plusieurs étapes obligatoires dans une démarche méthodologique qui implique la production de récits de vie:

> 1. Le chercheur prend l'initiative d'adresser une demande à un narrateur potentiel. Des contacts sont pris, une négociation s'engage, qui peut déboucher sur un contrat.
> 2. Un ou plusieurs entretiens se déroulent, qui sont enregistrés au magnétophone.
> 3. Les entretiens sont retranscrits intégralement.
> 4. Un travail est effectué sur les entretiens retranscrits : ceux-ci font l'objet d'un certain nombre d'opérations transformatrices.
> 5. Le processus s'achève par une publication.
>
> (Legrand, 1993, p. 184)

Ces étapes obligatoires ne constituent qu'un premier repère. Chaque recherche en particulier ouvre un champ de possibilités où le chercheur se verra obligé de faire des choix et d'adapter sa méthode aux objectifs et aux conditions concrètes de la réalisation de son travail.

Nous trouvons utile de reprendre avec plus de détails les propositions de Legrand (1993) pour une recherche qui se sert de récits de vie, auxquelles nous ajoutons nos propres réflexions :

A) Un chercheur doit choisir le thème de sa recherche. Il doit trouver une question fondamentale liée à ce thème, et qui servira pour constituer un angle d'attaque de ce thème.

B) L'espoir de la part du chercheur d'être capable de partir vers la recherche avec une attitude d'ouverture vers la découverte sans a priori, sans préjugés, ne constituerait qu'une illusion. Il est préférable que le chercheur puisse se préparer pour la tâche qu'il va affronter, tant au niveau personnel que théorique. Le chercheur doit se mettre dans une disposition clinique qui vise à élucider autant que possible son propre rapport préalable au thème. Cette disposition doit commencer de préférence avant le recueil des récits. Il devrait aussi prendre connaissance de la littérature scientifique qui traite du thème choisi.

Nous pouvons anticiper que ces deux dimensions – le travail personnel et la recherche bibliographique - pourraient éventuellement se croiser pendant le parcours d'une recherche.

[20] N'oublions pas que cet auteur ne vise pas à restreindre les récits de vie au champ de la psychologie. Dans son ouvrage de 1993, il nous fait part de son choix de prendre en considération aussi bien des aspects d'ordre social que d'ordre psychologique dans l'interprétation du contenu des récits de vie.

L'examen des rapports personnels qui motivent le chercheur à travailler un thème spécifique suscitera des problématiques, lesquelles serviront ensuite d'indication pour la recherche bibliographique. Le contenu de la littérature consultée servira de repère pour la construction d'une connaissance, d'une compréhension limitée du thème choisi ; mais il servira peut-être aussi pour que le chercheur se construise une compréhension de l'implication de sa propre personne avec ce thème. Nous le voyons donc comme un mouvement en boucle : la recherche 'personnelle' et 'biographique' du chercheur suscite une recherche 'bibliographique', laquelle interpelle et interfère dans la compréhension de ces contenus 'personnels'. Les deux champs vont influencer plus tard la lecture et l'analyse des données de recherche.

Ce mouvement en boucle ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin de la recherche, et probablement s'étendra au-delà de sa conclusion. Les contenus abordés, les réflexions de fond qui préparent le texte final de la recherche laissent leur marque dans la mémoire du chercheur, et seront associés à la manière dont individu se construira ses futures visions du monde et abordera des problèmes ultérieurs, que ce soit pour nier ou pour confirmer ce qu'il avait affirmé auparavant.

Nous parlons de la personne du chercheur, et de l'influence que le processus intellectuel de la recherche peut avoir sur sa manière de penser et de se mettre au monde. Pourtant, il n'est pas question seulement de processus cognitifs, qui déjà ne sont pas toujours accessibles. La relation entre l'individualité du chercheur et son travail peut concerner aussi des dynamiques moins évidentes, difficilement accessibles ou tout à fait inaccessibles, qui se font de manière voilée ou inconsciente.

À la limite, nous pourrions être tentés de penser que tout argument rationnel d'une recherche ne constituerait qu'un déguisement pour la répétition d'un même, lequel aurait son origine dans une structure psychique qui ne 'voit' pas la réalité, mais qui construit et reconstruit une vision de monde passant nécessairement à travers la scène inconsciente qui n'a rien à voir directement avec la réalité des choses. C'est encore une bonne raison pour que la méthode scientifique puisse offrir des repères pour la construction sinon d'une connaissance neutre, ce qui nous paraît impossible, au moins d'une connaissance qui laisse entrevoir les conditions de sa réalisation. Toute connaissance est relative, dépendante de la vérité des prémisses qui participent à sa fondation.

C) Se débarrasser de l'idée d'un lien exclusif établi entre récit de vie et sciences sociales, et voir les récits de vie comme outil d'une science de la biographie qui englobe le social, le psychique et le subjectif.

Ces affirmations paraissent contredire la manière dont nous avions compris les propos de Legrand (1993) disant qu'il ne voudrait pas fonder une nouvelle science, mais se servir de diverses sciences existantes comme référence pour la production et pour l'interprétation des récits de vie. Nous avons l'impression que ce dont Legrand (ibid.) parle ne serait pas la fondation d'une science formelle, mais d'un champ de connaissances interdisciplinaire qui possède un objet spécifique qui la singularise par rapport à d'autres champs de connaissance.

D) La production de récits de vie implique une relation humaine qui affecte la personne du narrateur à travers le déroulement des entrevues. Cette présence humaine suscite la nécessité d'une déontologie éthique. Le chercheur, avant d'établir des contacts, choisit les sujets qu'il juge adéquats par rapport au thème de sa recherche. Ces individus devront être informés sur la procédure à laquelle ils sont invités à participer, ainsi que sur la destination du matériel produit. Le contrat entre chercheur et narrateur doit naître d'un consentement libre à partir d'un échange de renseignements franc. Le fait de se présenter comme chercheur aurait ses avantages du point de vue éthique: il aiderait à désamorcer toute attente d'aide, donc d'un but qui n'est pas celui de la recherche. La recherche doit se dérouler de façon à ne pas nuire au sujet ; en cas de contradiction éventuelle entre la finalité de la recherche et le bien-être d'une personne, le chercheur devrait envisager de changer son approche, voire d'abandonner l'exploration d'une thématique trop sensible, ou même d'interrompre le processus de recherche avec cet individu.

E) Un récit de vie n'est pas une histoire neutre, mais la reconstruction d'une vie qui se fait à travers un discours produit en situation de dialogue. Le contenu des récits dépend des circonstances de l'interview, ainsi que de la relation établie entre les interlocuteurs. Cela devra par conséquent être pris en considération au moment où le chercheur doit décider d'adopter une attitude pour les entrevues, et encore au moment de l'analyse des récits. L'*interanalyse* est une pratique qui pourrait aider à accomplir ces deux objectifs. Il s'agit de l'introduction d'un 'tiers' dans le processus, d'une personne invitée par le chercheur afin de suivre et de critiquer le travail mené lors des entrevues, à partir d'une transcription de chaque entrevue qu'il reçoit du chercheur. Il appréciera le contenu de l'entrevue sans l'interférence du chercheur. Puis, lors de

discussions qui doivent se faire régulièrement, il lui fera des suggestions qui prennent en considération le déroulement de chaque entrevue vu par rapport aux objectifs de la recherche.

F) Le problème le plus difficile que pose la production d'un récit de vie au sein d'une recherche scientifique est peut-être de choisir la procédure à suivre lors de son analyse. Il n'y a pas de modèle unique pour l'analyse des récits de vie. Les paramètres de cette analyse seront proposés selon les conditions, les possibilités et les objectifs de chaque recherche, et encore selon la formation et le cadre théorique de chaque chercheur.

L'analyse est une dimension qui devrait être présente depuis le début de la recherche, l'interanalyse constituant déjà une occasion pour la formulation d'hypothèses. Le traitement-montage consiste à composer une histoire de vie à partir de la transcription de la parole des interviewés. C'est une manière de situer dans une chronologie les thèmes abordés et les événements racontés lors des entrevues. Le traitement-montage constitue aussi en quelque sorte une analyse, étant donné que l'organisation du matériel influencera son interprétation. Legrand (1993) privilégie l'axe historique lors de la construction d'un récit de vie, sans pour autant négliger des liens thématiques jugés importants pour la compréhension de certains aspects de cette histoire. L'analyse formelle des récits devra être capable de produire une interprétation, une formulation d'hypothèses, une mise en jeu de concepts et une construction théorique.

- Propositions méthodologiques au début de la recherche

Notre méthodologie a une histoire, ainsi que nos questions de recherche. Il y avait une question qui a inspiré le thème de notre recherche, et qui devait se préciser. C'était une question qui prenait forme dans l'esprit du chercheur à partir de ses intérêts personnels propres. La situation permettait une liberté de choix. Mais tout cela ne s'est réalisé qu'en passant par l'angoisse. L'angoisse a été présente dans mon expérience personnelle à toutes les étapes de cette création qu'est notre recherche. Cette angoisse était liée aux moments où je devais trouver des mots pour exprimer l'univers de la recherche tel que je le concevais. Parfois, cette angoisse pointait devant le vide constaté là où des chapitres étaient censés pouvoir naître. Cette angoisse était présente aux moments où je devais choisir une direction pour mes réflexions, que je devais juger quelle serait la meilleure, au détriment des autres possibilités désormais abandonnées.

Toute recherche se fait à travers l'humanité du chercheur. Il paraît que souvent l'on ne considère pas très approprié d'en parler au sein de la recherche. Une espèce de pudeur empêcherait de considérer certains thèmes qui néanmoins traitent de quelque chose d'important en ce qui concerne la réalisation de la recherche. On a l'impression que l'humanité du chercheur doit être exclue de son texte s'il a l'intention d'introduire son travail dans les milieux scientifiques et académiques.

Nous prenons la liberté d'avoir un avis contraire à cette position. Quand nous parlerons de la production du récit de la vie du chercheur, étape préliminaire à notre travail, nous expliciterons certaines découvertes liées à l'implication personnelle de la personne du chercheur avec le thème de la recherche. Avant cela, nous voudrions reprendre l'exposé des expectatives que nous avions au tout début de notre recherche.

Quand je réfléchissais au thème de la recherche, je pensais à deux situations qui pouvaient être considérées en principe comme symétriques, celle des Brésiliens qui quittent leur pays pour aller vivre en Belgique, et celle des Belges qui quittent leur pays pour aller vivre au Brésil. Les uns et les autres sont sortis d'un environnement qui leur était familier vers un autre que, malgré toute l'information préalable qu'ils auraient pu en avoir, s'avérait inconnu dans sa réalité quotidienne.

Il me semblait que choisir de travailler à la fois avec des personnes qui se trouvent dans ces deux situations analogues pourrait nous offrir une masse de données qui, par contraste entre ce qui vient de l'une ou de l'autre situation, pouvait enrichir nos possibilités d'interprétation. Même s'il ne s'agit pas d'une recherche en sociologie, j'avais l'intention de ne pas négliger des données pouvant situer en termes socioculturels les individus interviewés, ce qui pouvait éventuellement aider à comprendre certaines dimensions de leurs histoires.

Que voulais-je trouver à travers la production des récits de vie ? Je pensais en principe à l'image que chaque migrant ferait de soi et de l'autre, avant et après l'entreprise de la migration. L'autre signifiait pour moi tous les interlocuteurs qui, en relation avec la personne de celui qui est devenu migrant, lui servirait de miroir ou de repère pour la construction des images qu'il se fait de soi. Cet autre serait constitué de Brésiliens et de Belges, ainsi que du pays d'origine et du pays où le migrant est allé vivre. Plus tard, nous avons trouvé qu'il serait plus juste d'utiliser le mot 'représentation' à la place du mot 'image'. En effet, à travers le discours des narrateurs, nous n'avions pas accès à des images, mais à des mots qui suggèrent des images.

J'avais l'intention de situer ces représentations de soi et de l'autre par rapport à un axe chronologique dont l'élément de référence serait l'événement de la migration. Confrontés à un autre qui vit et qui véhicule une culture différente, ces migrants auraient été confrontés à des repères différents pour la construction de repères de soi. L'expérience leur offrirait l'occasion de se construire des représentations des habitants du pays où ils sont allés vivre, et peut-être encore pour revoir les représentations qu'ils se faisaient des habitants de leurs pays d'origine.

Il me fallait encore découvrir et identifier, à travers cette expérience de réflexion qui constitue une recherche, les limitations imposées par la méthode que j'avais choisie.

J'étais sensible à la suggestion de Legrand (1993) que tout chercheur qui fait usage de la méthode de récits de vie devrait mener parallèlement à sa recherche un travail qui vise, sinon à élucider, au moins à mettre en question ses implications personnelles avec le thème de la recherche. Ce qui mobilise personnellement un chercheur à choisir librement de se lancer vers l'exploration d'un thème spécifique pourrait aussi influencer la lecture qu'il fera de ces données, ainsi que l'attitude qu'il aura au moment de participer à leur production. Par conséquent, j'étais d'accord pour dire que cette dimension méritait d'être explorée.

Afin de me lancer dans ce travail d'exploration personnelle, qui devait se faire parallèlement à la recherche, j'ai décidé de produire mon propre récit de vie. En fin de compte, je suis un Brésilien qui a eu une expérience de quelques années de vie en Belgique.

- Production du récit de la vie du chercheur

Avant de me lancer dans le travail de production de récits de vie auprès des sujets invités à la recherche, j'ai donc décidé de produire mon propre récit de vie. Ce choix poursuit deux objectifs :

1) Michel Legrand (1993) écrit qu'avant d'entamer un travail de recherche avec des récits de vie, il serait souhaitable que le chercheur fasse un travail où il essaie de déceler certaines de ses implications personnelles dans le thème de la recherche. Cela constituerait une étape

préparatoire à la recherche, à travers la mise en œuvre d'une réflexion qui prendra en considération l'individualité du chercheur. Il s'agit d'une tentative de créer des conditions pour que le chercheur puisse démêler ce qui appartiendrait à sa problématique personnelle de ce qui sera abordé à travers la recherche. Ce travail pourrait être accompli à travers une réflexion écrite, ou par d'autres moyens trouvés par le chercheur. J'ai décidé de parvenir à cet objectif en produisant mon propre récit de vie.

Il y aurait toujours chez le chercheur un désir qui le lie avec le thème d'une recherche qu'il avait choisi lui-même de réaliser. Certaines situations paraissent suggérer l'existence d'un lien entre la problématique personnelle du chercheur et le thème de sa recherche. Ce serait le cas par exemple de celui qui aurait été dépendant de drogues et qui mène une recherche dans ce domaine. Néanmoins, au moment d'explorer les implications personnelles qui anticipe une recherche, il ne faut pas se fier aux apparences. Paradoxalement, malgré que le but soit de donner de bonnes conditions pour les réflexions menées pendant la recherche, cette démarche restera toujours un essai. L'injonction de se connaître soi-même est, sinon relative et limitée à certaines dimensions, impossible à accomplir si l'on a l'expectative d'arriver à un portrait définitif. Cette méditation sur les implications personnelles du chercheur par rapport au thème de sa recherche devra suivre le cours de son travail, faisant le trajet entre la considération de la personne du chercheur et les théories choisies comme repère pour ses réflexions. Cette démarche vise à produire des effets positifs au moment où le chercheur analysera le contenu du discours de ses interviewés.

2) Avec la production de mon propre récit de vie, je pensais pouvoir m'habituer à la méthode que je me proposais. C'était le moment de vérifier si la démarche prévue était convenable par rapport à l'objet de la recherche. C'était aussi le moment de me mettre dans la peau de l'interviewé, l'occasion de vivre ce rôle, et peut-être d'être surpris éventuellement par des découvertes inattendues liées de façon plus ou moins éloignée au thème de notre recherche.

Je considère que produire mon récit de vie a été un choix très heureux. Grâce à cette production j'ai pu mettre en route un travail continu de questionnement personnel qui a pu aider à voir plus clair au sein de la recherche. Il m'a aussi fait gagner plus de confiance en ce que la méthode choisie était adéquate à mes objectifs de recherche. J'ai encore eu la chance d'être confronté à un autre qui m'a surpris: la psychologue que j'avais invitée à prendre le rôle d'intervieweur a

conduit les entrevues et a formulé ses interventions d'une façon qui n'aurait certainement pas été la mienne. Lors de ces entrevues, j'ai pu me voir confronté à des domaines que je n'aurais probablement pas explorés si j'avais fait un travail solitaire.

La psychologue invitée pour mener ces entrevues était au courant des objectifs de notre recherche. Nos rencontres ont été enregistrées, et leur contenu transcrit littéralement. Une copie de chaque transcription lui était rendue avant l'entrevue suivante. Je me suis occupé moi-même de faire l'analyse de mon propre récit, ce qui rendait ce travail différent de la situation où, plus tard, j'analyserais les récits des autres. Il m'a fallu deux ou trois mois de travail ardu pour digérer le contenu de mon propre récit et pour en construire une première interprétation.

Ce premier récit de vie, produit à cette étape préliminaire de la recherche, n'était pas destiné à être publié ou comparé à ceux que j'envisageais réaliser. Je ne me prenais pas moi-même en tant que sujet de recherche. Néanmoins, j'ai pu pendant cette production identifier certains aspects à explorer lors de la production des récits de vie que je réaliserais. Il est peut-être intéressant d'aborder certains de ces contenus qui avaient aidé à formuler des intuitions pour la recherche.

Je viens d'une famille de migrants, ce qui est très courant au Brésil. Mais j'arrivai à la conclusion que j'étais issu d'une histoire familiale qui n'aurait pas été bien digérée par les générations successives nées au Brésil.

Il y avait un an que je me trouvais en Belgique. Après avoir fait des examens à la Faculté de Psychologie, je suis parti en vacances. J'avais au début l'intention de profiter de ce moment pour connaître la ville de Paris. Ma compagne m'avait alors suggéré d'aller en Italie, parce que Paris se trouve tout près de Bruxelles, et cette ville peut être visitée n'importe quel week-end. Nous sommes partis en Italie, la terre de certains de mes ancêtres. D'abord nous avons passé quelques jours à Venise. Et c'est encore une fois ma compagne qui m'avait suggéré d'aller visiter une petite ville plus au sud, le lieu de naissance de mon arrière-grand-mère : Civitanova Marche.

Nous avons fait un parcours en train jusqu'à cette ville. Arrivé le matin, tout de suite je me suis aperçu qu'il y avait quelque chose qui ne semblait pas être juste, qui me dérangeait. Jusqu'à ce moment-là, je ne pensais pas à ce que j'allais ensuite découvrir. Dans ce village, je me sentais déçu de ne pas trouver une seule ancienne voiture. Je ressentais la même déception par rapport aux bâtiments que je voyais : il y avait quand même quelques bâtiments anciens, mais aussi

d'autres qui avait été bâtis dans les années 50, 60, 70, 80. Cette ville n'était plus celle de mes ancêtres.

J'ai éprouvé sur place une espèce de prise de conscience : je me suis rendu compte que j'étais déçu parce que je désirais trouver quelque chose de plus ou moins précis, dont je ne me rendais pas compte, et que ce désir n'aurait pas eu sa naissance en moi-même. C'est comme si j'étais venu en Europe afin d'accomplir le désir de quelqu'un d'autre. Ç'aurait été le désir de rentrer dans une Europe qui néanmoins n'existe plus, une Europe perdue pour toujours : l'Europe des années vingt. Je me suis rendu compte que si j'étais là, ce n'était pas pour moi en quelque sorte, mais que j'étais un véhicule pour accomplir un désir familial ancien. J'ai l'impression que je venais pour retrouver une continuation de la vie en Europe que certains de mes ancêtres avaient quittée avant les années vingt. C'est comme si je venais pour rattraper le futur possible qu'ils auraient eu et qu'ils avaient raté à cause de leur migration vers le Brésil.

Quand j'étais un enfant, j'allais toutes les semaines en compagnie de mon grand-père visiter mon arrière-grand-mère. Elle vivait au Brésil depuis longues années, mais elle est restée italienne jusqu'à sa mort, elle ne voulait pas être brésilienne. On raconte qu'elle avait quitté l'Italie très jeune et contre sa volonté afin d'épouser au Brésil un fils d'Italien qu'elle ne connaissait même pas. Nous pouvons imaginer que son manque de l'Italie aurait été aggravé par le fait qu'elle avait immigré par contrainte, d'ailleurs afin de se marier avec un inconnu. Elle n'aurait jamais voulu quitter l'Italie. Nous pouvons penser que moi, enfant, j'aurais été influencé par la présence de cette arrière-grand-mère qui n'aurait jamais voulu quitter l'Italie, et que je connaissais personnellement.

Je pense pouvoir déceler d'autres influences que j'aurais subies et qui ont pu peut-être renforcer cet espèce de désir emprunté. Enfant, j'appréciais un genre de cinéma nostalgique, les histoires que se passaient dans les années 20, qui projetaient une image idéalisée de la Belle Époque en Europe. Depuis mon enfance, j'éprouvais en moi une nostalgie d'un temps autre, d'un lieu autre : des années vingt, de l'Italie.

Une autre dame, ma grand-mère paternelle, rêvait de l'Italie, qui prenait pour elle les contours d'un paradis. Quand elle était enfant, sa mère avait visité ce pays en compagnie de sa sœur aînée. Petite, elle a été privée de ce voyage. Quand les deux autres sont rentrées au Brésil, elles racontaient qu'en Italie on pouvait manger des cerises cueillies directement aux arbres. Ma

grand-mère, semble-t-il, aurait rêvé toute sa vie de l'Italie et de ses cerises. Elle n'a jamais pu accomplir ce désir.

Nous pouvons penser que d'une manière qui n'était pas assez nette pour moi-même, j'aurais généralisé ce qui était condensé originellement autour de représentations de l'Italie à une Europe qui m'était aussi étrangère que ce pays. Le désir de mes ancêtres paraît être devenu mon propre désir : je désirais et je voulais connaître l'Europe. J'ai eu dans ma vie l'opportunité de venir faire des études en Belgique, et ce serait peut-être pour moi un substitut d'une expérience de vie en Italie. L'Italie que je visais sans le savoir, je l'ai su quand je l'avais visitée, n'existait que dans les rêves. En même temps que je le comprenais, je me rendais compte de mon désir emprunté de ma famille, de mon rôle de délégué familial. La réalité de Civitanova m'a réveillé de ce rêve.

Après avoir considéré dans mon récit de vie ce que je viens d'exposer, je me trouvais plus sensible et attentif à l'importance de ce qui pourrait être abordé dans les récits de vie à réaliser, quant à l'importance et au rôle que pourrait jouer la famille du narrateur dans l'histoire racontée.

D'autres situations et d'autres réflexions de mon récit de vie se sont montrées intéressantes pour l'élucidation de certaines de mes implications personnelles avec le thème de la recherche. À force de vouloir trouver ces implications, il est possible que j'aie un peu exagéré au moment de tisser des interprétations par rapport à moi-même. Ce qui compte, c'est qu'à ce moment-là j'étais mobilisé, j'investissais ce processus, de sorte que j'ai pu fonder une réflexion qui devrait m'accompagner pendant tout le travail de la recherche.

- Élargissement et restriction des expectatives de la recherche

Je me suis intéressé aux récits de vie, et j'avais l'intention d'adapter cette méthodologie à mes questions de recherche. J'envisageais au départ d'effectuer une lecture du contenu des récits qui j'allais réaliser à la lumière d'une conception de l'humain inspirée de la psychanalytique freudienne. Je considérerais les individus que j'allais interviewer comme des êtres humains structurés par une division fondamentale entre une dimension consciente et une dimension inconsciente. Par conséquent, je concevais que le discours de ces individus ne pourrait pas nous livrer toute leur vérité. Ces individus ne seraient pas capables de maîtriser totalement la production de sens dans leur discours, malgré leurs intentions conscientes.

Ce choix pose un problème : comment travailler au sein d'une recherche scientifique à partir d'une perspective inspirée de la psychanalyse, à partir de laquelle nous ne pouvions pas nous attendre à ce que le discours des interviewés corresponde nécessairement à leur vérité intime ?

Nous n'avons pas besoin de nous approprier toute la vérité d'un individu pour considérer son discours par rapport à l'objet que nous envisageons dans notre recherche. Ce discours serait le résultat de l'intention du narrateur de raconter une histoire, laquelle parlera d'un vécu, où nous espérons pouvoir identifier des représentations de soi et de l'autre. Le même discours, même s'il paraît n'avoir qu'une seule lecture possible, nous livre un grand nombre d'indices qui pourraient, s'ils étaient explorés, élargir ou même nier le sens initialement entendu. Une cure psychanalytique offrirait peut-être le meilleur espace pour que de tels indices d'autres sens possibles cachés dans le discours d'un individu soient explorés, et cela se faisant à travers la relation entre l'analysant et l'analysé. Cela n'empêcherait pourtant qu'au sein de notre recherche, pendant les entrevues, si nous entendions à travers le discours d'un narrateur un indice qui suggère l'existence d'une autre lecture d'une dimension de son histoire, et qui pourrait s'avérer intéressante pour le thème de notre recherche, nous pouvions nous lancer dans cette exploration dans les limites des possibilités de notre méthode de recherche. Au sein d'une cure psychanalytique, de tels 'indices' seraient traités autrement, selon les figures d'intervention utilisés par chaque psychanalyste. Les objectifs et les possibilités d'une cure psychanalytique ne sont pas les mêmes que ceux de notre recherche.

La psychanalyse constitue entre autres un champ de recherche qui n'est pas le nôtre, mais qui peut néanmoins nous fournir des prémisses pour notre travail. Ces prémisses nous ont rendu possible de proposer une hypothèse générale qui servira de référence au moment où nous allons effectuer nos interprétations. Peu à peu se construit une méthode spécifique adaptée à nos objectifs de recherche.

Le récit de vie de recherche se distingue de l'autobiographie. Il se fait entre deux, dans une situation dialogique. La demande de la réalisation de ce travail est au départ celle du chercheur, et non pas de celui qui est invité à prendre le rôle de narrateur. Néanmoins, quand un individu accepte de participer à notre recherche, nous pouvons supposer qu'il aurait lui aussi une demande vis-à-vis de ce travail, une demande qui ne se trouve pas nécessairement en relation avec les objectifs visés par la personne du chercheur. Nous pouvons supposer que, quand les

objectifs visés par le chercheur et par le narrateur se rejoignent, nous aurions les meilleures conditions pour le déroulement du travail de recherche. Une telle jonction serait réalisée par exemple dans le cas d'un individu qui aurait l'envie ou le désir de parler de son histoire liée à sa migration, et qui trouve, dans l'invitation de participer à notre recherche, l'occasion de le faire. Les entrevues pourraient être ressenties par lui comme l'occasion de produire du sens, de symboliser une histoire dont la dispersion des éléments seraient devenus pour lui une source de malaise. Raconter son histoire, c'est aussi produire son histoire, c'est se produire soi-même et se donner la possibilité de comprendre le monde environnant. Il ne s'agirait pas d'une connaissance scientifique, mais d'une création de sens qui peut apaiser un narrateur qui se sentirait peut-être soulagé de constater qu'il arrive à rassembler dans une seule histoire ce qui se montrait d'abord écartelé.

Après avoir réalisé mon récit de vie, il a fallu quelque temps pour que je puisse me distancier de moi-même, du champ interprétatif de ma propre histoire, et pour que je puisse me lancer dans l'appréciation de l'histoire d'un autre. Cela a beaucoup mobilisé mes intérêts et mes réflexions. Ce que j'avais découvert à travers mon récit de vie m'avait sensibilisé à ce qui peut dans le discours des narrateurs apparaître par rapport à l'influence d'un désir familial sur les choix de vie de ces individus. Je me disposais aussi à me mettre à l'écoute du rôle que jouerait la famille de chaque narrateur par rapport à son récit de vie.

Au moment où je devais commencer les entrevues, j'ai été confronté au problème de trouver les moyens de contacter et de sélectionner les individus qui participeraient à la recherche. Je devais contacter des Brésiliens résidant en Belgique et des Belges résidant au Brésil. Nous n'avions pas besoin d'un grand nombre d'individus. Il m'a été possible d'établir un premier contact avec des participants potentiels par l'intermédiaire de mes connaissances. Afin d'éviter des situations pouvant gêner le bon déroulement de la recherche, je n'ai interviewé que des individus que je n'avais pas connus personnellement en dehors le contexte de la présente recherche. Un premier contact, en ce qui concerne les Belges qui vivaient au Brésil, a été réalisé par Internet ou par téléphone.

J'ai commencé les entrevues d'abord en Belgique, et plus tard au Brésil, pendant un séjour de quelques mois dans ce pays. À travers la production de chaque récit, j'envisageais explorer les dimensions suivantes :

- Les représentations de soi et de l'autre, ainsi qu'une éventuelle transformation de ces représentations qui pouvaient avoir eu lieu sous l'influence de l'expérience de la vie au pays étranger ;
- L'histoire racontée, vue comme une production, le résultat du concours du désir et de la volonté des narrateurs, à travers laquelle chaque sujet propose dans un après-coup un sens aux événements de sa vie.
- L'influence familiale que pourrait suggérer le contenu d'un récit sur le choix du narrateur de migrer, et qui peut-être participe au sens qu'il attribue à son histoire.

Après la transcription littérale de chaque entrevue, je réorganisais les séquences du discours de chaque narrateur de façon à construire un récit de vie axé sur la chronologie des événements, tout en essayant de ne pas effacer d'importants liens thématiques que je pouvait identifier dans le discours des entrevues. Après avoir effectué ce traitement-montage, j'avais devant moi une histoire où je pouvais essayer de repérer des représentations de soi et de l'autre, les situant par rapport au moment chronologique de l'événement de la migration. Nous trouvions ainsi ce qui dans le discours des narrateurs apparaissait comme les représentations d'avant et celles d'après le voyage vers le pays où ils sont allés vivre. Une question s'imposait : Qu'est-ce que je devais chercher exactement ? Essayer pendant les entrevues d'inciter chaque narrateur à se souvenir des représentations de soi et de l'autre qu'il aurait eues auparavant, pour les confronter avec ses représentations actuelles ? Ou devais-je demander à chaque individu de parler des représentations qu'il possède aujourd'hui mais qui se réfèrent à un temps passé, pour les confronter avec les représentations de soi et de l'autre actuelles ?

L'expérience du déroulement des entrevues m'a montré que je n'avais pas besoin de préciser cette question pour les interviewés. Il fallait seulement leur faire comprendre que le chercheur voulait entendre la manière dont ils se représentaient soi-même et l'autre avant et après la migration. Le travail avec chaque narrateur, et l'histoire qui en était le produit, suivait son cours et présentait ses complexités propres. Si je précisais trop l'objet dont ont devrait parler, je risquais que l'interviewé ne le comprenne pas, ne sachant pas par conséquent de quoi parler. Laissant au narrateur le choix implicite de la manière dont il parlerait de soi et de l'autre par rapport aux moments d'avant et d'après sa migration, nous avions plus de chances que le récit nous livre un contenu riche et singulier.

Tout en réalisant les transcriptions des entrevues à partir des enregistrements que je réécoutais à volonté, je pouvais faire attention à des aspects très spécifiques du discours des narrateurs (un lapsus de langage, une image utilisée, le contenu de l'histoire, un changement thématique, etc.). Chaque idée que me suggérait un morceau du discours, je la notais à côté du texte principal de la transcription. Je ne me limitais pas beaucoup au moment où je rédigeais ces commentaires, parce que je les voyais comme des hypothèses partielles pour la compréhension de chaque histoire. Certaines de ces hypothèses devraient être reprises et d'autres abandonnées au moment où j'analyserais l'histoire, disposant à ce moment d'assez de données pour avoir une vision générale de cette histoire.

Pendant que je transcrivais les entrevues, plusieurs hypothèses me venaient à l'esprit. Je me demandais comment je pourrais me servir de ce matériel pour construire une interprétation. Je voulais que cette interprétation soit la plus proche possible de mon expérience avec le contenu des récits, ainsi qu'avec mes impressions et mes souvenirs des narrateurs. Je notais même ce dont je n'étais pas sûr. Avec le temps, je me suis rendu compte que ces commentaires jouaient au moins deux rôles dans mon travail : ils constituaient ce germe interprétatif dont j'avais besoin pour ne pas entamer mes interprétations à partir de zéro ; mais ils servaient aussi comme un moyen pour évacuer mes fantaisies par rapport aux contenus que je considérais. Ce deuxième rôle peut être considéré comme constituant une espèce d'auto-analyse du chercheur. Au moment de construire les interprétations, il fallait revoir ces commentaires, y faire un tri.

J'ai interviewé au total quatorze sujets, avec une moyenne de quatre entrevues par personne. J'ai interviewé six Belges résidant au Brésil, six Brésiliens résidant en Belgique et encore deux Belges résidant en Belgique mais qui avaient vécu plusieurs années au Brésil. Ce matériel était très vaste. L'analyse de la totalité de son contenu s'avérait difficile dans le cadre de la méthodologie choisie et avec le laps de temps dont nous disposions pour réaliser notre recherche. Par une décision commune prise par le chercheur et par les professeurs qui composaient la Commission d'Encadrement de la recherche, nous avons réduit à six le nombre de récits à analyser. Il nous était par conséquent nécessaire de sélectionner les récits qui seraient analysés, et de trouver les critères pour cette sélection.

Parmi les narrateurs, il y avait deux Belges qui avaient été interviewés en Belgique à un moment où je ne savais pas encore s'il me serait possible de me rendre au Brésil pour interviewer des Belges résidant là-bas. Comme cela m'a été possible dans la suite, j'ai jugé qu'il conviendrait

d'être fidèle à mes objectifs de départ et de n'analyser que des entrevues de Belges réalisées au Brésil et celles des Brésiliens réalisées en Belgique. Par conséquent, ces deux entrevues ne sont pas prises en considération dans ce travail.

Il me fallait encore choisir six parmi les douze interviewés qui restaient. Deux Belges et une Brésilienne avaient bien respecté notre contrat de recherche, parlant de leurs vies pendant les entrevues. Néanmoins, le contenu de ces entrevues se montrait un peu vague. L'attitude de ces narrateurs me faisait penser qu'ils avaient participé à la recherche afin de répondre à ma demande, que cette recherche ne répondait pas en principe à une demande de ces narrateurs, de sorte qu'ils n'avaient pas beaucoup investi dans la production de ses histoires. Ces histoires souffrent d'un manque de densité. Contraint à choisir, j'ai décidé d'exclure ces trois récits de notre travail.

Deux Brésiliens avaient raconté des histoires semblables. Ils venaient tous les deux d'une situation socio-économique défavorisée au départ ; ils avaient tous les deux passé par un processus de promotion sociale ; ils avaient eu tous les deux l'occasion de partir vers l'étranger. Malgré la spécificité et la richesse de chacune de ces histoires, leur similitude nous a servi de critère pour n'en aborder qu'une seule dans notre travail.

Une Brésilienne interviewée avait migré en Belgique dans un contexte où elle et son mari vivaient sous contrainte politique au Brésil. Ils n'étaient pas obligés de quitter ce pays, mais subissaient une pression qui se faisait sentir dans la difficulté de trouver un emploi. Nous avons choisi de ne pas aborder le contenu de son récit afin de ne travailler qu'avec des sujets qui rempliraient la condition liée à l'hypothèse générale que nous avions formulée : il nous fallait ne travailler qu'avec des individus qui auraient migré de leur propre gré.

Les sept histoires restantes nous semblaient toutes intéressantes pour notre travail. Il nous a été difficile de choisir laquelle exclure de notre réflexion. Nous avons finalement choisi de garder celles dont le contenu semblait être plus abordable par rapport à nos objectifs de recherche.

À la fin des entrevues, j'avais devant moi un matériel très riche. Je veillai à réaliser de manière régulière ce que Legrand (1993) appelle l'interanalyse : je discutais souvent avec une psychologue, et occasionnellement avec un professeur de la Faculté de Psychologie, les contenus des récits et les hypothèses que je formulais. Peut-être en raison de ma formation clinique, j'étais

de plus en plus tenté de faire une lecture clinique approfondie de ce matériel, sans me rendre compte au début du danger que cela comportait. Je pouvais tisser des liens hypothétiques parfaits dans une interprétation qui allait beaucoup plus loin que ce que pourrait permettre la méthode des récits de vie. Lors de la présentation d'un séminaire, j'ai exposé certaines de ces prétentions, et j'ai été fortement confronté à l'opinion d'un professeur présent qui était en désaccord avec ce que je considérais comme faisable. Ce fut un moment de changement de direction dans la manière dont je produisais mes interprétations au sein de cette recherche. Je me demandais si le travail que j'avais mené pendant plusieurs mois n'avait pas été inutile et perdu. Heureusement, j'ai pu considérer ce travail antérieur comme un moyen d'évacuer et de critiquer des fantaisies que le contenu des récits suscitait en moi, mais qui ne pouvaient pas intégrer nos interprétations.

À la fin de chaque récit de vie, j'écrivais une première synthèse interprétative à partir des commentaires que j'avais ajoutés au texte des transcriptions. Mais je ne savais pas encore comment je pourrais présenter et organiser l'interprétation des récits dans le texte de la recherche. Je pensais initialement qu'il fallait faire une analyse individuelle, puis une analyse avec les individus d'une même catégorie, et finalement une analyse avec les deux catégories (celle des Brésiliens et celui des Belges). Néanmoins, au moment de rédiger l'analyse de chaque récit, j'ai jugé qu'il serait avant tout nécessaire de proposer des rubriques qui pourraient standardiser les critères pour tous les récits. Avec une telle standardisation, nous aurions la possibilité de comparer de manière plus transparente les contenus des analyses des différents récits. Ces rubriques devaient en outre être en harmonie avec le modèle que nous avions proposé pour situer les récits de vie par rapport à une vision de monde et de l'individu, inspiré des sources bibliographiques consultées.

- Le déroulement des entrevues et de la production des récits de vie

Pendant la réalisation des entrevues, j'ai eu l'impression que j'inspirais confiance à mes interlocuteurs. Les narrateurs semblaient se trouver à l'aise. Ils parvenaient à parler de leur vie privée devant un inconnu qui venait se présenter en tant que chercheur. Nous pouvons imaginer que la promesse d'anonymat y jouait un rôle important. Je leurs donnais la garantie que leurs histoires ne seraient pas publiées dans leur intégralité, et que toute donnée qui pourrait servir à les identifier serait effacée ou déguisée dans le texte présenté dans la recherche.

Toutes les personnes qui avaient accepté de me rencontrer une première fois, avaient ensuite donné leur accord de participer à la recherche, sauf une exception. Après notre première et seule rencontre, où je lui avais expliqué les objectifs de notre recherche, une Brésilienne a demandé du temps pour réfléchir. Quelques jours plus tard, par un contact téléphonique, elle a refusé de participer à la recherche, disant qu'elle ne voulait pas revivre pendant les entrevues des choses assez pénibles qu'elle aurait déjà surmontées. Une autre Brésilienne avait accepté de participer aux entrevues, et nous avions entamé le travail. Lors de la deuxième entrevue, elle me communique que ses amis considéraient comme inacceptable le fait de participer à une recherche où l'on était censé parler de sa vie privée. Nous avons poursuivi le travail jusqu'à la dernière entrevue, mais le contenu de son récit paraissait manquer de consistance. C'est l'un des récits que nous avons décidé de ne pas analyser.

Les premières entrevues ont été réalisées en territoire belge. Je déterminais un intervalle d'environ dix jours entre deux entrevues, selon les possibilités de chaque narrateur. Cet intervalle n'était jamais moins qu'une semaine, afin que je puisse avoir le temps de transcrire les enregistrements. Après avoir transcrit chaque entrevue, et ajouté mes commentaires, je discutais le contenu avec un tiers avant de réaliser l'entrevue suivante. Respectant le contrat que nous avions établi au début des entrevues, je remettais une copie de la transcription de chaque entrevue lors de notre rencontre suivante. Les commentaires que j'avais ajoutés à la transcription n'étaient pas présents dans ces copies que les interviewés recevaient.

Toute première entrevue était consacrée à créer une vision générale de l'histoire racontée par le narrateur. Cette première approche fournissait des repères pour les entrevues et pour les interventions futures, ainsi que pour la compréhension de l'histoire dans sa chronologie. Je laissais les narrateurs parler le plus librement possible. Mes interventions avaient pour but d'approfondir ou de compléter des points que je jugeais importants d'aborder afin d'accomplir notre recherche.

Pendant les entrevues, je pouvais me rendre compte de situations qui, dans un cadre clinique, seraient envisagées comme constituant une dimension transférentielle de ces rencontres. Néanmoins, une fois que l'objet de notre recherche ne portait pas sur le transfert, et encore qu'il ne s'agissait pas d'un travail clinique, ces occasions n'ont pas été l'objet d'interventions, ni de d'une attention spéciale au sein notre recherche.

Je faisais en sorte que pendant les entrevues les narrateurs ne s'éloignent pas beaucoup de l'intérêt de la recherche. Je leur laissais néanmoins une certaine marge de liberté qu'ils puissent éprouver la liberté de communiquer, et encore pour que puissent se déployer des contenus apparemment indifférents à notre recherche, mais qui pourraient dans un deuxième temps se montrer utiles pour nos analyses.

Je proposais d'arrêter les entrevues au moment où j'avais l'impression que le matériel commençait à se répéter, ou que le narrateur faisait comprendre qu'il n'avait plus rien à dire au sujet de son histoire de migrant concernant ce qui nous intéressait.

À l'occasion, je soumettais aux narrateurs mes interrogations quant à leur histoire, ainsi que mes hypothèses de compréhension de ce qu'ils me communiquaient. J'assumais une attitude d'ouverture afin qu'ils aient la possibilité de se montrer favorables ou de ne pas accepter ce que j'entendais de leurs histoires.

Lors de la dernière entrevue, je faisais une récapitulation de l'histoire racontée. Très souvent les narrateurs se montraient contents de ce moment, probablement parce qu'ils voyaient là la preuve qu'ils avaient été écoutés attentivement. C'était aussi l'occasion pour qu'ils réagissent et pour qu'ils corrigent ce qu'ils considéraient que je n'avais pas bien précisé à ce moment de bilan.

Quand j'ai obtenu de l'organisme qui finançait une période de la recherche l'autorisation de faire des entrevues en territoire brésilien, je me suis vu obligé d'adapter ma méthode de travail. Je ne disposais que de trois mois pour interviewer six sujets belges résidant au Brésil. Je n'avais pas assez de temps pour réaliser entre l'une et l'autre entrevue une transcription littérale des enregistrements. Afin de pouvoir discuter du contenu de chaque entrevue et me préparer pour l'entrevue suivante, j'écoutais les enregistrements et je faisais un résumé de chaque entrevue, auquel j'ajoutais mes commentaires. Adaptant la méthode aux conditions réelles de ce moment de la recherche, j'ai pu préserver le moment d'interanalyse. J'avais toujours la possibilité de contacter le psychologue qui remplissait ce rôle de tiers dans ma recherche. Ce n'est qu'après avoir fait toutes les entrevues au Brésil et d'être rentré en Belgique que j'ai pu commencer à faire leurs transcriptions.

Je garde soigneusement le matériel de toutes les étapes par lesquelles nous sommes passés depuis le début des entrevues, à commencer par les enregistrements sur cassettes. Je préserve

ainsi la possibilité de revenir à l'écoute des entrevues, ainsi que de réviser les étapes du raisonnement qui ont abouti à mes interprétations et conclusions.

Comme résultat de notre travail, j'avais pour chaque narrateur un volume écrit qui contenait : la transcription littérale de toutes les entrevues, les commentaires et les hypothèses que je formulais au cours de la transcription, un texte intermédiaire qui ne reprenait que le discours du narrateur, un récit de vie, et encore une interprétation provisoire. Les récits de vie étaient le résultat d'une reconstruction du texte des transcriptions selon un ordre historique, tout en essayant de garder une certaine souplesse afin de ne pas briser des liens thématiques qui semblaient importants pour la compréhension de l'histoire racontée[21].

Chaque volume fait plus de deux cents pages pour chaque narrateur. Étant donné l'extension de ces textes, je ne pourrais pas insérer l'intégralité des récits de vie dans le corps de notre travail. J'avais envie de préserver l'authenticité du discours des interviewés, mais une contrainte de concision pesait sur nous. D'ailleurs, afin de rendre possible la compréhension du contenu d'un discours effectué en portugais, je devrais le traduire en français. Bien que je me sois efforcé d'être fidèle à la transcription originale, je m'attendais à ce que quelque chose se perdrait lors de cette traduction. Afin d'être le plus proche possible de mon idéal de préserver l'authenticité des discours, et en même temps d'être en mesure de présenter chaque fois une histoire compréhensible pour situer nos analyses, j'ai décidé de présenter les récits de vie de manière synthétique par un texte composé de paragraphes écrits à la troisième personne, suivis d'extraits des transcriptions des entrevues. Ces textes ont été organisés suivant un ordre chronologique, mais pas celui des entrevues. Le lecteur qui voudra connaître les extraits des transcriptions telles qu'elles étaient originalement en langue portugaise[22], pourront les trouver dans les annexes de notre travail.

[21] Lors de la construction d'un récit de vie, parfois j'ai eu du mal à choisir si pour situer un contenu donné je devrais privilégier l'axe chronologique ou l'axe thématique. Ce choix de mutiler soit la chronologie soit la thématique devra être compensé par l'interprétation, qui prendra en considération toutes les étapes antérieures.

[22] Pratiquement toutes les entrevues ont été réalisées en portugais, et pourtant je laissais au narrateur la liberté de choisir entre cette langue et le français.

- Les catégories pour l'interprétation des récits de vie

Au chapitre III, nous avons proposé un modèle inspiré des théories des auteurs cités aux chapitres I et II. Les schémas que nous avions proposés avaient pour but d'élucider les relations que nous pouvions établir entre ces théories et notre travail qui se sert d'une méthodologie des récits de vie, de façon à ouvrir la possibilité de faire des analyses dans les limites de cette méthodologie.

Nous sommes maintenant confrontés à la nécessité de proposer des critères pour l'analyse que nous effectuerons de certains aspects des récits de vie. Ces critères doivent être en relation avec notre modèle proposé. Ils doivent aussi nous permettre de prendre pour objet d'analyse les représentations de soi et de l'autre de nos interviewés.

Afin de systématiser nos analyses, nous allons proposer six rubriques, lesquelles se trouvent en relation les unes aux autres, de façon complémentaire. L'ordre de présentation de ces rubriques a été conçu afin de composer à chaque analyse un raisonnement qui vise à donner des éléments pour la compréhension de la dynamique des représentations de soi et de l'autre par rapport à ce qui anticipe notre hypothèse générale.

- Représentations de soi : Cette rubrique vise à repérer dans l'extension de chaque récit de vie des affirmations ou des allusions qui caractérisent de manière directe ou indirecte la personne du narrateur.[23]

- Représentations de l'autre : Brésil et Belgique : Un bilan de ce qui dans le discours du narrateur caractérise le Brésil et la Belgique, les Brésiliens et les Belges.

- Une thématique pour le récit du narrateur : Jusqu'à ce moment, nous n'avons pas parlé de la possibilité de proposer une thématique pour les récits de vie produits au sein de cette recherche. Nous jugeons maintenant que cette démarche est envisageable en tant que secondaire, ne visant pas à accomplir un objectif préalablement établi dans notre recherche, mais simplement à servir d'outil pour que le chercheur puisse rendre visible la manière qu'il conçoit chaque histoire.

[23] Voir au chapitre III le contenu de nos définitions opérationnelles.

À travers cette rubrique, nous avons l'intention de souligner certains thèmes qui paraissent se dégager de l'histoire analysée, lesquels pourraient être utiles pour sa compréhension. De toutes les rubriques, celle-ci est peut-être celle où l'hypothétique prend le plus grand poids. La thématique que nous suggérons pour chaque récit de vie les caractérise selon l'optique du chercheur, qui essaie de trouver une dynamique liée à une histoire qui se constitue autour de l'événement de la migration et du changement des représentations de soi et de l'autre.

- Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration : À travers les deux premières rubriques, nous avions repéré les représentations de soi et de l'autre qui apparaissaient dans l'extension de chaque récit de vie. Maintenant nous allons essayer de les situer chronologiquement dans chaque histoire par rapport au moment de la migration. Nous avons l'expectative d'éventuellement trouver des indices qui pourraient nous aider à écouter ce que le discours d'un narrateur pourrait suggérer par rapport à la relation entre l'expérience vécue dans un pays étranger et la modification des représentations de soi et de l'autre.

- Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi : Au chapitre III, dans les schémas II et III, nous proposons l'existence d'une intersection dans le discours de chaque individu entre le champ des représentations de soi et celui des représentations de l'autre. Cette intersection nous permet de nous rendre compte que se représenter comme semblable à un autre correspond en quelque sorte à coïncider dans son discours avec cet autre. '*Soi-même comme un autre*', reprend le titre de l'ouvrage de Ricœur (1990). Écoutant les représentations véhiculées par les récits de vie, nous pouvons identifier des moments où les narrateurs paraissent plus semblables à l'autre, ou se distancier de lui, que cet autre soit son concitoyen ou un habitant du pays où il est allé vivre. Sous cette rubrique nous considérons quelques-uns de ces moments, tout en essayant de les mettre en relation avec ce que nous avions considéré dans les rubriques précédentes.

- Le récit du narrateur vu par rapport à l'hypothèse générale : Sous cette rubrique nous utilisons certains éléments explorés dans les rubriques précédentes afin de répondre à la question : ce qu'anticipe l'hypothèse générale, se vérifie-t-il dans ce récit de vie ?

Troisième partie

Chapitre V – Présentation et analyse de récits de vie de migrants

> 'L'acte inaugural de l'histoire de vie répond au besoin de se donner une image construite et arrêtée de soi-même à un instant de la vie…' 'Mais cette saisie de soi-même n'est jamais définitive, cette compréhension jamais close. L'histoire de vie est toujours à faire, elle est toujours devant soi.'… 'L'histoire de la vie est marquée par un perpétuel inachèvement, au double sens où elle ne peut avoir de terme que dans la mort et où elle échappe sans cesse à la forme provisoire en laquelle le langage d'un instant tente de l'assigner.' (Delory-Momberger, 2000, p. 273-274)

Cette partie de notre travail est consacrée à la présentation et à l'analyse des récits de vie des interviewés belges et brésiliens.

Ce que nous racontent les récits ne devrait pas être considéré comme une transcription exacte de ce que ses narrateurs ont vécu. Ces récits ne constituent pas un compte rendu neutre d'une séquence univoque d'événements, mais une création à travers laquelle chaque narrateur raconte une histoire pour lui-même et pour la personne du chercheur qui l'avait incité à le faire. Il ne nous incombe pas de juger de la véracité des faits, mais de nous servir de ce discours qui nous offre des données de recherche, et de le mettre en relation avec une hypothèse qui pour être vérifiée ne demande pas que soit vérifiée la correspondance entre le contenu des récits et les événements de la vie des narrateurs.[24]

[24] Nous avons une hypothèse créée à partir de nos sources théoriques, laquelle nous rend attentifs à la possibilité que dans chaque récit où le narrateur considère qu'il aurait réussi son entreprise de migration, ce narrateur va constituer des représentations de soi et de l'autre (de son pays d'origine, du pays où il est allé vivre, et des habitants de ces deux pays) qui reprennent des éléments déjà inclus dans la première représentation qu'il aurait eue, d'après ses dires, du pays où il vivra ultérieurement. Cette hypothèse, nous pouvons la voir plutôt comme un moteur de réflexions. C'est une manière d'interroger le contenu des récits, et d'imposer un ordre aux reflexions que nous ferons par rapport à une transformation possible des représentations de soi et de l'autre dans le récit des narrateurs, transformation où l'événement de la migration apparaît comme une référence importante, comme quelque chose qui impose un avant et un après par rapport au contenu de ces représentations.

Nous allons maintenant présenter les récits de vie produits à partir de nos entrevues. Pour chaque récit nous aurons une brève introduction, exposant les conditions générales du déroulement du travail ainsi que certaines impressions que nous avons eues par rapport aux entrevues réalisées avec chaque narrateur. Ensuite nous présentons l'histoire qui nous a été racontée. Afin de préserver une trace du discours original, et de pouvoir en même temps être concis sans endommager la possibilité de compréhension de ceux qui lisent ce texte et qui n'ont pas l'accès au matériel brut, nous avons opté pour raconter l'histoire à la troisième personne, tout en insérant des extraits de transcription de la parole des entrevues. Tantôt ces extraits illustrent ce qui est raconté à la troisième personne, tantôt ils parlent de quelque chose d'inédit. Ensuite, nous proposons pour chaque récit une analyse sur base des propositions de notre hypothèse générale.

Nous avions plusieurs manières possibles d'organiser le stade de l'analyse. Nous avons en tête que nous devons le faire de façon à mettre en évidence ce qui se réfère à notre hypothèse générale. Il serait aussi souhaitable que cette analyse puisse incorporer des éléments de la synthèse théorique à laquelle nous sommes arrivés, et que nous avons illustrée par des schémas. Ces impératifs nous font penser que dans cette analyse devront figurer :

- La première représentation que le narrateur raconte avoir eue du pays où il va ultérieurement migrer ;
- Des éléments qui nous disent si le narrateur considère son entreprise de migration comme réussie ou non ;
- Des représentations de soi et de l'autre (tantôt le pays d'origine et ses concitoyens, tantôt le pays et les habitants du pays où il va migrer), lesquelles se situeront dans la chronologie du récit. Ces deux champs de représentations se trouveront parfois en intersection, créant ce que nous considérons la reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi. Le sujet peut se représenter soulignant les ressemblances avec l'autre dont il parle, mais aussi ses différences. Comme nous l'avions dit auparavant, nous attendons que la plupart du temps le contenu de cette intersection ne soit pas immédiatement discernable, et par conséquent nous ne pourrons toujours l'évoquer.

Nous avons essayé de faire en sorte que la synthèse de chaque récit que nous présentons ici reprenne les lignes qui nous paraissaient les plus importantes du récit de vie dans son texte intégral. Cela afin que le lecteur puisse reconnaître dans ces synthèses les éléments auxquels se réfèrent nos analyses.

Récits de Belges

- BÉATRICE

Au cours d'une fête de la communauté belge d'une grande capitale brésilienne, j'ai fait la connaissance d'un Monsieur, le mari de Béatrice. J'ai parlé avec lui du travail de recherche que je menais, et il s'est montré réceptif, disant que sa femme devrait être intéressée. Il m'a donné sa carte de visite. J'ai interviewé les deux personnes, mais je ne présente ici que le travail que j'ai fait avec Béatrice. Le mari avait été coopératif pendant les entrevues, mais il semble que raconter son histoire ne répondait pas à une demande personnelle, de sorte que son discours ne nous donnait pas assez d'éléments pour tenter une analyse.

J'ai eu un premier contact avec Béatrice par téléphone, moment où j'ai pu déjà lui expliquer en quoi consistait mon travail de recherche. Elle se montrait très intéressée, elle paraissait avoir très envie de raconter son histoire de migration et de vie au Brésil. Elle m'a dit au téléphone qu'elle avait déjà des idées à ce sujet, et qu'elle serait heureuse d'avoir un espace pour en parler. Elle m'avait proposé de me recevoir à la maison où elle habite avec son mari et ses enfants, dans cette même grande capitale.

À chaque entrevue, je suis venu en transport public, et ça prenait environs deux heures à partir de l'endroit où j'étais logé. Le premier jour, j'avais mal calculé le temps du trajet, et je suis arrivé quelques minutes en retard. Il pleuvait beaucoup.

J'avais des idées préconçues par rapport à ce que je devrais rencontrer : un couple bien équilibré, économiquement et socialement réussi ; et que la femme aurait déjà bien élaboré son histoire qu'elle allait me raconter.

Le premier jour, je me trouve devant une jeune dame souriante et bien portante, faisant peut-être plus jeune que son âge. Elle parlait un portugais parfait, et était habillée comme une dame anglaise, avec un chemisier décolleté à fleurs. J'ai éprouvé une certaine difficulté à savoir si je devais la tutoyer ou vouvoyer. Au Brésil, appeler une jeune dame *senhora* pourrait blesser ses sentiments, parce que ça voudrait dire qu'elle serait déjà une femme âgée. Mais elle était effectivement plus âgée que moi, faisant partie d'une classe sociale plus élevée que la mienne, et

elle était une femme belge, donc probablement habituée à vouvoyer les personnes qu'elle vient de rencontrer. Afin de faciliter notre relation, je lui ai posé franchement la question. Elle me demanda de la tutoyer.

Quand je vins pour la deuxième entrevue, je me plaignais, sans le dire, d'être dans cette grande ville que je détestais. Je la trouvais laide, polluée. Il pleuvait beaucoup.

A chaque entrevue, je venais l'après-midi. J'interviewais séparément d'abord Béatrice, et puis son mari, qui arrivait un peu plus tard du travail. Trois fois, à leur invitation, je suis resté souper avec eux. Une fois, j'ai pu faire connaissance avec un de leurs fils. Ils ont deux enfants, tous les deux déjà jeunes adultes. Lors d'une autre occasion, il y avait chez eux une cousine qui habitait dans un autre pays de l'Amérique Latine, et qui leur rendait une visite pendant son voyage. Béatrice me l'a présentée. J'ai pu l'interviewer une seule fois, dans le but d'entendre des généralités de son histoire. Cette cousine avait habité dans deux ou trois pays étrangers depuis qu'elle avait quitté la Belgique. Elle dit que ce qui l'avait frappée, c'était la façon d'être des Nord-américains : ils paraissaient au début être semblables aux Européens, mais ensuite elle se rendait compte qu'ils en étaient fort différents.

Béatrice et son mari avaient chacun leur style propre de discours. Béatrice parlait plus spontanément, et se montrait plus affective. Parfois les expressions qu'elle utilisait pour raconter son expérience me sonnaient comme des métaphores érotiques, comme dans un poème. Son mari parlait de manière plus tranchée et plus directe, sans beaucoup aborder le côté affectif. Le premier jour d'entrevue, il est arrivé pendant que j'interviewais Béatrice. J'ai ressenti la situation comme si nous étions en train de tromper son mari, et je me suis senti mal à l'aise. Je cite ce moment comme une donnée qui pourrait être lue comme expression transférentielle, et qui peut-être pourrait aider à comprendre la situation de l'entrevue, sans pourtant pouvoir suivre cette piste. Béatrice demanda fermement à son mari qui venait d'arriver de la laisser seule, parce qu'elle devait être libre de sa pensée.

Béatrice a réalisé tout son interview en portugais. Elle se servait du français pour calculer, pour parler avec son mari ou avec son petit chien qui parfois était présent. Parfois elle se servait de l'une ou l'autre expression idiomatique en français qui n'avait sans doute pas de correspondant en portugais. Mais l'usage du français pendant ses entrevues était plutôt exceptionnel.

Aux deux premières entrevues, Béatrice ne parlait que des merveilles du Brésil et des Brésiliens. Au début de la troisième entrevue, elle semblait fatiguée. Elle me dit qu'elle avait mangé de la viande de crabe (elle est végétarienne), et qu'elle ne se sentait pas bien. Lors de cette entrevue, elle a raconté des épisodes 'indigestes' de son séjour au Brésil, concernant le fait d'avoir été trompée par des 'amis' brésiliens qui avaient abusé de sa confiance. À la dernière entrevue, elle parla de gens très importants pour elle, sa belle-mère et une domestique qui avait été comme un ange gardien. Elle versa de larmes. La séquence de ses entrevues nous donne ainsi l'impression de quelque chose d'achevé, partant d'un portrait idéalisé du Brésil, puis parlant des difficultés vécues, et finalement offrant au chercheur des larmes de reconnaissance envers ceux qui étaient importants pour elle. Malgré l'importance de l'histoire racontée pour la personne ainsi que pour notre recherche, ne nous trompons pas : toute histoire est une version.

La façon de s'habiller de Béatrice avait changé au cours de la séquence d'entretiens. Après la 'dame anglaise' que j'avais rencontrée lors de notre première entrevue, j'ai trouvé une femme qui s'habillait faisant plus jeune, mais toujours élégante.

L'histoire

Le premier jour d'entrevue avec Béatrice, c'était un vendredi 13. Son père était superstitieux, comme le sont les Belges. Elle-même ne serait pas superstitieuse.

> **'Un jour qui peut briser la mauvaise chance, ce genre de choses. J'adore le faire ! Mon père, par exemple, étant un bon Belge, il est très superstitieux. Il ne sort jamais un vendredi 13. Tu peux le croire ? Il s'en sortait. Moi, pas. Je suis exactement le contraire : je ne veux que briser des règles'**[17]

Béatrice est née en Belgique au sein d'une famille riche. Rien de matériel ne lui a manqué pendant son enfance. Mais elle se plaint de la rigidité de son milieu socioculturel ainsi que de sa famille.

> **'Je te dirais que peut-être dans mon cas ce qui compte, c'est que je viens d'un niveau social élevé. Plus on monte ces stratifications sociales, plus rigides elles deviennent.**[18]

> **'Mon père travaillait beaucoup, il le prenait au sérieux. Il avait hérité de son père une entreprise qui a fait faillite. Étant donné qu'il l'a prise pendant les années 50 et 60, les années de croissance en Europe, il a pu, avec cette croissance et avec son travail, faire décoller cette entreprise.'**[19]

Le père de Béatrice était très lié affectivement à son épouse, la mère de Béatrice, mais il ne le serait pas par rapport à ses enfants. Il reprochait à Béatrice le fait que son épouse aurait presque décédé au moment de son accouchement.

> **'Mon père était une personne distante, mais un homme assez digne.'[20]**

> **'Et donc il a dit comme s'il rigolait, mais un peu enragé : 'Ta maman est presque morte à cause de toi !' Parce que je suis née avec six mois, par césarienne. Parce que ma mère avait eu une crise d'éclampsie. Elle était très malade. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant, et elle l'a eu. Mais moi… Alors je répondais à mon père : 'Mais je n'ai pas demandé de naître. C'est toi qui m'as mis au monde.' Mais il me regardait dur. 'C'est à cause de cela que ta mère est malade !' Ça va, tu peux le prendre en rigolant, mais c'est aussi un reproche. C'était avec un ton un peu rigoleur, mais pas beaucoup.'[21]**

Le père était le chef de la famille. La maman, quand elle voulait obtenir quelque chose de son mari, contournait ses ordres avec habileté. Sa sœur, à son tour, disait toujours 'oui' à son père, mais elle glissait, elle lui échappait et faisait quand même ce qu'elle voulait. Béatrice, afin d'obtenir ce qu'elle désirait, affrontait son père. Aujourd'hui elle pense que c'était une erreur de sa part.

> **'Mon père voulait que je fasse exactement ce qu'il voulait. Ce que je voulais, ça ne… Je ne pouvais pas faire ce que je voulais. Je devais faire ce qu'il décidait, c'est moi qui devais le faire.'[22]**

Le frère de Béatrice, encore enfant, proclamait être le fils unique de la famille. Ses parents s'amusaient de ce qu'il disait. Béatrice était la fille cadette, et aurait été la victime de la brutalité de ce frère, le deuxième de la fratrie, après la fille aînée.

> **''Il est fils unique', il voulait dire qu'il est le seul enfant homme. Mais si tu le traduis littéralement, il voulait dire qu'il était le seul enfant de cette famille. C'est comme s'il n'avait pas deux sœurs. Alors, tu peux l'imaginer. Et mes parents l'encourageaient, ils en rigolaient, ils le trouvaient très drôle. Ça a toujours été comme une poignardée, parce que si c'était comme ça, c'est comme si je n'existais pas.'[23]**

> **'Et comme j'étais la cadette, la cadette est toujours déconsidérée, parce qu'elle est plus petite. Et il me donnait des coups de poing, me battait, me maltraitait. Il a toujours été d'une brutalité horrible. Alors je ressens du chagrin, beaucoup de chagrin encore incrusté en moi, beaucoup de haine envers lui. Et cette haine vient maintenant à la surface. C'est très compliqué de m'en occuper.'[24]**

Béatrice présente sa famille comme des gens intéressés aux apparences. Elle serait la seule personne discrète de sa famille.

> **'Parce que mon père, mon père n'était pas indiscret, mais il n'était pas simple. Ma mère aussi, discrète mais non pas très simple. Ma sœur était tapageuse ; mon frère encore plus.'**[25]

Jusqu'à l'âge de six ans, Béatrice a été élevée par une gouvernante anglaise. À cette époque-là, ses parents ne lui parlaient qu'en anglais. C'était un anglais simple, un anglais pour bercer les enfants. Béatrice pense qu'elle aurait subi une forte influence de la présence de cette gouvernante qui resta jusqu'à aujourd'hui. Par exemple, elle aime des vêtements fleuris, comme les Anglaises, tels que la robe qu'elle portait le premier jour d'entretien. Elle ne sait pas non plus dire si sa langue maternelle était le français, ou si c'était l'anglais.

> **'Je ne sais pas si ma vraie langue est le français. Je me le demande. Ça doit l'être. C'est que j'ai été élevée en anglais jusqu'à l'âge de six ans. Ensuite j'ai appris le français. Mais maman parlait à peine l'anglais. Alors, je pense que la langue symbolique, la langue maternelle, la langue freudienne, c'est le français. Mais il existe une couche relativement profonde d'anglais en dessus (sic).'**[26]

> **'Alors, au premier jour où je suis allée à l'école, je me souviens très bien que je me sois assise. J'ai dit en anglais que je voulais aller à la toilette. Personne n'a entendu, et j'ai fait pipi. C'était honteux, faire pipi devant tout le monde !'**[27]

Dans la cuisine de la maison familiale, souvent il y avait des domestiques étrangers, des Italiens, des Espagnols, des Portugais. Béatrice écoutait ce qu'ils disaient, mais n'y comprenait rien. C'était un premier contact avec la langue portugaise qu'elle allait beaucoup plus tard apprendre au Brésil.

> **'Mes parents étaient riches. Nous avions toujours à la maison, à l'époque, les années soixante, des gardiens de maison. Et nous avions eu plusieurs Italiens, Espagnols et Portugais. Je m'entendais très bien avec les Portugais. C'est-à-dire, la langue portugaise, je l'ai écouté depuis mes treize, quatorze ans. Il y avait toujours quelqu'un. Mais je ne le comprenais pas ! Mais quand je rentrais dans la cuisine, ils parlaient en portugais, alors j'avais eu aussi un contact avec la langue.'**[28]

Quand Béatrice était encore un petit enfant, une amie très proche est tombée malade, et est devenue paralytique. Les grands-parents de cette amie l'avaient amenée au Brésil, où elle a été guérie, Béatrice ne peut pas dire par quel moyen. Cette amie est rentrée quelques mois plus tard en Belgique avec des photos qu'elle avait prise par la fenêtre de l'avion. Ce que serait Rio de

Janeiro, mais Béatrice ne voyait que des nuages. Dans la bouche de cette amie, le Brésil prend les contours d'un objet d'amour, une entité dont Béatrice devient jalouse.

> **'J'étais à l'école en Belgique, et ma meilleure amie était devenue paralytique, et ça quand elle avait quatre ou cinq ans. Elle était un enfant normal devenu paralytique. Alors les grands-parents l'ont amenée au Brésil. Elle y avait habité neuf ans… neuf mois à Rio de Janeiro, avec cinq, six ans. Et là-bas elle a été guérie. Je ne sais pas ce que les grands-parents avaient fait, mais enfin elle est rentrée guérie, elle marchait.'[29]**

> **'Elle parlait du Brésil, elle montrait des photos. Elle parlait du Brésil d'une façon tellement amoureuse, passionnée, que moi, une amie très proche – et tu sais comment se passe une relation entre des amies à cet âge-là, c'est exclusif – j'ai commencé à penser que ce Brésil dont elle parlait toujours, les photographies, j'ai commencé à devenir irritée avec ce Brésil !'[30]**

Béatrice a étudié dans une école religieuse. Elle l'appréciait, et avait même pensé de devenir une sœur religieuse. Quand elle avait environ treize ans, elle a eu ce qu'elle désigne comme une expérience mystique. Elle se trouvait dans une église, et quelque chose l'avait remplie de façon tellement merveilleuse qu'elle est devenue pleine de gratitude. À partir de ce moment elle serait devenue plus humaine. L'autre n'aurait commencé à exister pour elle qu'à partir de ce moment-là. Elle se distancie de sa famille, une famille opprimante, superficielle, qui méprise les gens. Quelques années plus tard, avec ses fiançailles, elle se distancie encore plus de sa famille.

> **'Quand j'avais douze ans, j'ai eu une merveilleuse expérience mystique. C'était comme ça : je suis entrée dans une église, je suis allée prier. Et alors j'ai eu une illumination. Ça a été une expérience qui a changé ma vie.'[31]**

> **'Et j'étais comme ma famille, superficielle. Tu sais, très superficielle. Après cette expérience je suis devenue beaucoup plus mûre. Très sensible aux autres, très attentive. Très humaine. Après cela je me suis humanisée cent pour cent.'[32]**

> **'Je suis entrée dans une église, je me suis mise à genoux. Il semble qu'une lumière est venue jusqu'à moi. Et cette lumière est entrée en moi, m'a remplie entièrement, et m'a laissée dans un état… Une chose tellement merveilleuse, mais tellement merveilleuse, que j'ai pleuré. Mais j'ai pleuré… Tu sais, quand tu t'écrases par terre de gratitude pour cette expérience vécue, parce qu'elle a été tellement riche ! Tellement pleine ! Tellement émotionnante ! Elle a été tout simplement merveilleuse. Et tout est changé. C'est ça. Ça a été fort.'[33]**

'Les autres n'ont commencé à exister pour moi qu'à partir de ce moment-là. Avant ils n'existaient pas. Ça aurait donc changé ma vie. Et c'était à cette époque-là que j'avais rencontré Paul. [son futur mari]'[34]

'C'était une référence pour moi. On a changé. Je pense que depuis ce moment jusqu'à dix-neuf ans, je n'ai fait que me distancier. Et de ma maman. J'avais une relation très chaleureuse avec ma mère. Mais le jour où je suis devenue fiancée, je ne m'entendais plus jamais bien avec elle. Ça a été très compliqué. La relation s'est compliquée à partir de mes fiançailles. C'est comme si je devais couper le cordon ombilical, quelque chose comme ça. C'était de ma part, non pas de sa part. La pauvre, elle en a souffert, parce qu'elle ne le comprenait pas.'[35]

'Disons qu'après cette expérience mystique, c'est devenu compliqué. Je me sentais déplacée, il n'y avait rien à voir. Tout était très déplaisant. Et principalement par rapport à mon frère, lequel jusqu'à aujourd'hui est quelqu'un de brutal, c'est un mec horrible.'[36]

'Ma famille était opprimante. Sûrement très opprimante. C'était difficile avec mon tempérament après cette expérience que j'avais eue. Probablement je resterais dans leur sillage, si je n'avais pas eu cette expérience.'[37]

Béatrice raconte un épisode où un jeune couple de fiancés avait été reçu en tant qu'hôtes dans une propriété de la famille. On leur avait réservé deux chambres, mais ils se sont installés dans une seule. C'était un scandale, inacceptable pour son père. Béatrice affronte son père, et reçoit de lui une forte rebuffade. À son avis, c'était un exemple de l'inflexibilité de son père.

'Il y avait une chambre pour la demoiselle et une chambre pour le jeune homme. Mais ils étaient fiancés. Alors ils ont tout simplement aboli l'une des chambres, et ils ont eu, à mon avis, l'élégance de laisser une chambre vide et de n'occuper que la chambre de l'un d'eux. C'est-à-dire, ça voulait dire qu'ils avaient des relations sexuelles. Mon père en a fait un scandale : 'Où est-ce qu'on a déjà vu une chose…''[38]

Son futur mari, elle l'a vu pour la première fois quand elle avait environ quatorze ans. Béatrice était avec sa famille à l'étranger, et lui, Belge comme elle, également. Il se trouvait malade. Béatrice dit tout de suite à sa mère qu'elle va l'épouser. La mère s'étonne et se moque d'elle : à son avis il n'avait pas prêté attention à Béatrice, et en outre il était plus âgé qu'elle. Entre ses quatorze et ses dix-huit ans, Béatrice ne le verra que deux fois. Les parents de Béatrice ne lui accordaient pas beaucoup de liberté.

‘Rentrée de ce voyage, j’ai dit à ma maman : ‘Je vais me marier avec ce garçon’. Maman éclatait de rire. ‘Imagine, te marier avec ce garçon !’’[39]

‘Et je l’avais trouvé extrêmement différent de tous ceux que j’avais rencontrés. Et je le pense encore aujourd’hui. Je le trouve un homme différent. Il a… Il a quelque chose de sûr, n’est-ce pas ? Une chose… Il est très compétent en ce qu’il fait. Très honnête, très correct. Et je n’étais pas habitué d’avoir des gens ainsi corrects dans mon entourage. Parce que toujours les gens étaient plus ou moins fiables. Il était très fiable.’[40]

Après avoir achevé ses dix-huit ans, les parents de Béatrice lui accordent la permission d’aller à sa première fête. Dans cette fête, elle rencontre encore une fois ce garçon. Ils restent ensemble, ils se tiennent ensemble, ils décident de se revoir.

‘Il y avait beaucoup du monde autour, je ne voyais personne. Je ne sais pas qui se trouvait à la table. Je n’ai parlé qu’avec lui. Et nous avions décidé de nous voir.’[41]

Avant de le rencontrer, Béatrice avait connu d’autres garçons. Elle s’était même engagée, mais ses parents n’approuvaient pas cette relation. La mère de ce petit ami avait fait en sorte que ce jeune couple lui donne leur parole de ne jamais se donner de baiser avant d’être fiancés. C’était une famille aussi rigide que celle de Béatrice.

‘ … la mère de ce petit ami m’avait demandé comme ça, elle m’avait appelée avec lui, elle avait dit : ‘Vous voyez, je vais vous demander une chose. Je vais vous demander de ne pas vous donner de baiser avant de devenir des fiancés.’ Figure-toi quelle supplice c’était !’[42]

Son futur mari avait lui aussi une copine. Béatrice et Paul rompent tous les deux leurs relations afin d’être ensemble. Maintenant qu’elle était à côté de Paul, son futur mari, il n’avait plus de parole à tenir. Mais elle a gardé sa virginité jusqu’au mariage.

‘Mais quand même dans les règles, cette chose de virginité était quelque chose de très sérieux. Au moins dans ma famille, dans mes manières et tout ça. Pour moi-même, je me suis mariée vierge. Tu le comprends ? C’était donc très sérieux.’[43]

Béatrice avait voulu étudier la médecine. Son père le lui a interdit, à cause de la façon dont le baptême se faisait d’habitude dans ce milieu étudiant : ils avaient coutume de peindre un garçon et une fille chacun d’une couleur différente, et de les mettre ensemble enfermés nus dans un sac. Ils étaient censés se frotter l’un contre l’autre jusqu’à l’obtention d’une seule couleur homogène.

‘Le baptême de médecine consistait en mettre un jeune homme peint en bleu, une demoiselle peinte en vert – ou en d’autres couleurs – nus dans un sac. On le fermait, et ils devaient former une couleur mélangée. Ça signifiait qu’ils se frottaient tout nus l’un contre l’autre.’[44]

‘Mon père a dit : ‘Jamais ma fille ne passera par cela !’ C’est-à-dire, il m’empêchait de faire quelque chose que je voulais pour un motif que je trouvais absurde ! C’était un peu la même raison du couple qui dormait dans une seule chambre.’[45]

Son père lui ordonne de faire des études de droit, et elle obéit. Au début de ses études, elle tombe fort malade à cause d’une épidémie d’hépatite à la faculté. Elle quitte la faculté.

Béatrice parlait bien l’anglais, et voulut obtenir un diplôme qui lui accorderait la permission d’enseigner cette langue n’importe où dans le monde. Elle passa trois mois à l’étranger dans le but de passer les examens, mais elle n’a pas pu le faire : elle était déjà fiancée, et son père lui avait ordonné de rentrer en Belgique afin de s’occuper des invitations, de la préparation de son mariage.

‘C’était dommage, parce que ce serait disons une profession pour tout de suite. Je pourrais donc arriver au Brésil déjà avec une profession.’[46]

Béatrice considère que sa famille était compliquée, dure, et ne lui accordait pas assez de liberté. Elle n’était pas comprise. Elle était révoltée, près d’exploser. Béatrice et Paul restent fiancés très peu de temps, environ un an, pour tout de suite se marier et partir au Brésil.

‘J’ai vécu dix-neuf ans en Belgique. Je suis née, j’ai été élevée et je me suis mariée en Belgique – avec un Belge aussi. Très tôt, parce que même pour les coutumes de là-bas c’était très tôt. Et pour cette époque-là c’était aussi très tôt, parce que les filles à cette époque-là se mariaient quand elles avaient vingt-quatre, vingt-cinq ans, après avoir fréquenté une faculté. J’ai fais quelque chose de très différent.’[47]

‘J’ai eu un père, une mère, un frère et une sœur, tout ça de façon normale. Mais ils étaient très durs, tu sais ? Et moi, j’étais très sensible. Et cette sensibilité était appelée susceptibilité. Sûrement j’en avais, c’est-à-dire, une sensibilité exacerbée. Et à cause ne pas avoir été comprise… Tu sais, parce que toujours quand j’ouvrais ma bouche pour dire quelque chose, j’étais chassée, piétinée, et j’avais à l’intérieur de moi une grande révolte. Et je n’avais pas en Belgique de moyen pour faire sortir cette révolte. Alors, quand Paul est arrivé et m’a dit ‘Je vais au Brésil’, j’ai dit ‘Je vais avec toi’. C’était pour moi… Tu sais, c’était comme une casserole à pression prête à exploser.’[48]

Les deux se sont inscrits dans un service de migration. Ils avaient la possibilité d'aller vivre au Brésil ou en Nouvelle Zélande, pays qu'elle est allée visiter plusieurs années plus tard. L'indication pour le Brésil arriva la première, et ils décidèrent d'y aller.

> **'Pour moi ça a été un changement radical de vie. J'ai vécu… J'avais en Belgique une vie confortable, très traditionnelle ; une éducation religieuse catholique, dans une école de sœurs. Soudain, libre ! Tu l'as compris ?'**[49]

Les difficultés dues aux changements qu'une migration comporte ont été atténuées par la présence de son mari, qui la protégeait.

> **'Alors je suis venu avec mon seul courage. Mais comme j'étais accompagnée, j'ai senti mon compagnon à coté de moi, sa protection. Donc je venais très tranquille et très ouverte, parce que je ne me trouvais pas seule, je me trouvais accompagnée et très tranquille.'**[50]

Ils font leur voyage en bateau. Quand elle arrive au Brésil, il pleut beaucoup. Le patron de son mari vient les chercher au port avec sa coccinelle, il conduit comme un fou. Il s'arrête afin de faire le plein, et il garde sa cigarette allumée. Tout ça semble étrange à Béatrice, elle s'amuse.

> **'Un détail : le chef de mon mari est venu nous chercher dans le port avec sa coccinelle. Il se portait très gentiment. Nous parlions l'anglais, figure-toi. Je ne parlais un seul mot de portugais. Il m'a fait asseoir à côté de lui, il conduisait comme un fou. J'ai dit : 'Mon Dieu ! Il pleut, il conduit comme un fou…' Alors il arrête afin de faire le plein. Il fumait, le moteur tournait. J'ai dit : 'Ce n'est pas possible ! Où suis-je ?''**[51]

> **'Mais cette étrangeté de ces petites situations vécues – le mec qui fumait à coté avec le moteur qui tournait, pendant qu'il faisait le plein – c'était des choses marrantes, c'était drôle. Il ne s'agissait pas de choses folles du genre 'Comment peut-il faire une chose pareille ?' Non. C'était drôle, c'était différent.'**[52]

Ils se dirigent vers une grande capitale brésilienne. Elle se dit que c'est un pays où il y a de l'espace, où l'on peut respirer. Elle y trouve de la beauté, malgré l'état douteux de conservation des bâtiments.

> **'Le ciel était magnifique. Les buildings dessinaient leurs silhouettes au ciel ; le soleil venait, la voiture allait ; et cette courbe de l'entrée… Tu sais, j'ai quitté une grande place, on rentre et il y a une courbe ouverte. Je l'ai trouvé magnifique ! Malgré que je trouvais que les buildings étaient mal**

peints, je l'ai trouvé très joli. J'avais une sensation que c'était vaste. 'Ce pays est vaste ! Ce pays a de l'espace !' – c'était la première sensation que j'ai eue, dont je me souviens bien. 'Ici il y a de l'espace, il y a de l'air. Ici on respire.''[53]

Toujours dans le chemin les menant à leur maison, ils passent devant de beaux bâtiments, plus proches du niveau de vie auquel elle était habituée. Mais la maison où ils allaient habiter était plutôt modeste, et peinte en bleu, ce qui a été un choc pour elle. En Belgique, ça ne se rencontrait pas. Au début ils avaient très peu d'ustensiles et de meubles dans cette maison.

'Et alors nous continuons, nous entrons dans une rue en terre et nous trouvons devant une maison très agréable, mais aussi très modeste. La voir, c'était aussi un choc culturel : la maison était peinte en bleu ! En Belgique, il n'y a jamais de maison peinte en bleu, sauf ces fermettes qui ont des volets peints en bleu et en blanc, de la même façon qu'ici nous avons ces maisons coloniales en bleu et blanc. Mais, enfin, une maison toute bleue, j'ai dit : 'Ce n'est pas possible !' J'ai commencé à rire ! Je l'ai caché à mon mari, mais je l'ai trouvée bizarre.'[54]

'Ensuite je me suis installée à la maison, et nous avons commencé notre vie en couple. Nous n'avions presque rien : il n'y avait que la cuisinière et le réfrigérateur, une table et quatre chaises. Le lit a pris environ quinze jours pour arriver. Alors c'était cette histoire de dormir sur le matelas, des choses qui sont normales pour un couple au début de sa vie. Je m'y suis très bien adaptée, je l'ai trouvé très agréable.'[55]

Elle s'adapte bien, mais tombe malade. Au début elle n'avait contact avec personne, c'était dur. La fille d'une dame belge dont elle a fait connaissance l'a aidée à se soigner, à visiter un médecin. Ensuite elle se met à faire un travail bénévole de transcription des actes de naissance accumulés dans une paroisse d'un prêtre italien.

'J'ai eu des problèmes de santé. Pendant environ trois mois, je voulais travailler, et apprendre le portugais, et je ne le pouvais pas, parce que ma santé ne me le permettait pas.'[56]

'J'étais en contact avec une famille belge, jusqu'à aujourd'hui je garde ce contact, que j'aime bien. Mais j'étais un peu gênée de dire que je ne me sentais pas très bien. Alors la fille de cette dame l'avait compris, et m'a accompagnée au médecin, elle m'a aidée, elle a été merveilleuse avec moi.'[57]

Avant son départ, sa mère lui avait préparé un trousseau de beaux vêtements. Au Brésil, il pleuvait tous les jours. Et pourtant, elle s'attendait au soleil dans ce pays. Béatrice sortait de la maison bien habillée, avec les vêtements que sa mère avait préparés, et marchait dans une rue boueuse pour pouvoir téléphoner dans une boulangerie au coin de la rue. Les Brésiliens la

regardaient avec curiosité. Elle ne parlait pas encore le portugais, et se faisait comprendre par des gestes pour obtenir ce qu'elle voulait. Elle était stressée et transpirait, mais les gens étaient gentils.

> **'Deux mois avec cette pluie ! C'était comme aujourd'hui ! Il pleuvait tous les jours. J'ai dit : 'Ce n'est pas possible ! On m'avait dit qu'il y a du soleil ici…' Il n'y en avait pas. Alors je mettais mes bottes, parce que la rue était une rue en terre, et il y avait beaucoup d'eau qui coulait. Et moi, j'allais à la boulangerie.'[58]**

> **'Figure-toi : moi, j'arrivais bien habillée, parce que maman avait préparé le trousseau de sa petite fille. Elle était allée à l'époque à la 'rue de la Toison d'Or' – c'était une rue chic à l'époque – et elle avait acheté une blouse qui combinait avec des pantalons en lin, et aussi des chaussures qui combinaient avec le sac, et tout ça était beau et chic. Et moi, j'habitais la périphérie de cette grande capitale. Et je sortais, parce que je n'avais que cela, j'allais à la boulangerie. Et je m'étais aperçue que les gens me regardaient avec une expression 'C'est drôle, cette femme. Très chic.' Mais ça ne faisait pas du sens… C'était normal pour moi de m'habiller de cette façon-là. J'ai compris que ce ne l'était pas pour ces gens-là.' [59]**

> **'Il me fallait téléphoner, et il n'y avait pas de téléphone chez moi. Je devais appeler une dame belge. Et qu'elle histoire, demander d'appeler ! Aïe, comment c'était difficile ! Parce que les mots ne sortaient pas ! Mais les gens étaient tellement gentils… Mais je me souviens que je transpirais beaucoup d'émotion, parce que je devais m'exprimer et je ne trouvais pas les mots pour le faire. Alors je me faisais comprendre par des gestes.'[60]**

Béatrice et son mari doivent faire toute une démarche administrative en tant que migrants pour avoir leurs documents. Elle va à un centre de migration, où elle se trouve devant un très ancien appareil photographique, quelque chose qui lui semblait déplacé, irréel presque. Elle s'amuse, et se demande encore une fois où elle se trouve.

En tant que migrants, Béatrice et son mari avaient eu une restriction de poids pour leurs bagages. Ils n'ont pas pu apporter tous les objets dont ils auraient besoin. Elle va donc à un magasin pour acheter des assiettes qui leur manquaient, et se fait comprendre du commerçant par gestes. Elle n'avait pas sur soi tout l'argent nécessaire pour l'achat. Le vendeur lui livre quand même la marchandise, et lui dit de revenir le lendemain pour effectuer le paiement. Ça aussi la surprend. Elle arrive le lendemain avant même que le magasin soit ouvert, afin de rendre la différence.

> **''Vas-y, demain tu le payeras'. Tu le crois, le lendemain, à huit heures du matin, il n'avait pas encore ouvert la grille en fer, et je m'y trouvais déjà pour le payer. Il m'avait permis de prendre les choses**

avec moi ! Je l'ai trouvé tellement merveilleux, tellement extraordinaire, qu'une personne puisse me faire confiance de cette façon-là, de me livrer ces assiettes, de m'expliquer que je pouvais retourner le lendemain !'[61]

Une autre fois, elle prend le bus. Un homme s'assoit à son coté, et lui adresse la parole. Il lui demande si elle est fiancée, parce qu'elle portait son anneau à la main droite. Au Brésil, dit-il, si l'on est marié, on doit le porter à la main gauche. Elle passe l'anneau d'une main vers l'autre sur-le-champ. Cet événement ne l'avait pas importunée. Si l'intention de ce monsieur était de la draguer, pour elle c'est comme si cela n'existait pas.

'Une autre fois, je me trouvais dans le bus, et je portais… Parce qu'en Belgique, quand tu te maries, tu mets l'alliance à la main droite, alors je me trouvais avec l'alliance à la main droite. Et un mec vient s'asseoir à côté de moi. C'était pour draguer. Mais ça ne me venait pas à l'esprit ! Et alors le mec a commencé à me draguer.'[62]

'Je me trouvais au Brésil il y avait déjà six, huit mois, donc je parlais le portugais. Et alors il a parlé, il m'a demandé si j'étais mariée. Non, si j'étais… si j'avais un petit ami. Et j'ai dit : 'Non, je suis mariée'. Et il a dit : 'Mais comment portes-tu l'alliance à la main droite, si t'es mariée ? Ici, on la porte à la main gauche.' Tu ne le crois pas, mais sur-le-champ j'ai fait comme ça [elle le montre] et je l'ai mis à l'autre main. Et maintenant je la porte à la main gauche. C'était pour moi quelque chose de culturel.'[63]

Béatrice avait fait connaissance avec une Brésilienne quand elle se trouvait à l'étranger. Cette Brésilienne lui offre l'opportunité de commencer sa vie professionnelle au Brésil dans le bureau où elle travaillait. Béatrice faisait des traductions, et devait recourir souvent à des dictionnaires. Quand son portugais s'était amélioré, elle a commencé à donner des cours privés de français, parce que ça lui rapportait plus d'argent, et parce qu'elle avait eu ses enfants. Après quelques années, elle se dit qu'elle donnait beaucoup trop aux autres, et que c'était comme une hémorragie intellectuelle. Elle a décidé de suivre un cours universitaire pour se donner quelque chose.

'Pourquoi faisais-je ainsi ? Parce qu'entre-temps j'ai eu mes enfants. Alors, afin de pouvoir garder le contact avec mes enfants et pouvoir gagner ma vie, ce qui était nécessaire, j'ai fait ainsi. Et le système a fonctionné pendant sept ans. Ensuite le système était épuisé. Pourquoi ? Et bien, les enfants avaient déjà trois et cinq ans, et il y avait sept ans que je donnais des cours de français. Alors je voulais quelque chose pour moi. J'ai dit : 'Je suis toujours en train d'apporter des informations intellectuelles pour les autres, mais moi, je le veux pour moi aussi ! De cette manière, je ne fais que me vider… Il y a une hémorragie de mon sang intellectuel, et je n'y trouve pas de contrepartie. Alors je vais faire des études universitaires.''. [64]

Elle se prépare pour les examens d'entrée des facultés qu'elle visait. Elle suit un cours privé de portugais de six mois. Elle aurait préféré entrer dans une faculté de l'État, mais lors de l'examen d'entrée, un intéressant lapsus se produit : pendant l'examen écrit de langue française, où elle était censée obtenir la totalité des points, elle n'a pas déplié correctement la feuille de questions, et elle ne répond qu'à la plus petite partie d'entre elles.

> **'C'était comme ça : une partie du français sur une page, une autre partie sur une autre page. Je l'avais plié immédiatement, et je n'avais vu que deux questions avec cinq sous-divisions. Et j'ai calculé, j'ai dit : 'C'est bizarre, il n'y a que dix ?' Et le professeur avait parlé de douze. En vérité, je n'ai répondu qu'à deux questions sur douze. Et alors je n'avais aucune possibilité de faire valoir le français comme cent points.'**[65]

Elle va donc étudier dans une faculté privée, sa deuxième option, qu'elle a appréciée. Elle a achevé son cours de droit et obtenu son diplôme. Elle va ensuite travailler dans des entreprises françaises, et encore comme fonctionnaire de l'État brésilien. Elle visait certains postes liés à sa formation universitaire. Récemment, néanmoins, elle a décidé qu'il fallait se lancer à la recherche d'une occupation professionnelle plus stable, et avec un revenu pécuniaire plus intéressant : elle vise à participer à des concours publics. Béatrice et son mari ne peuvent plus compter sur les ressources belges, qui s'épuisent. Elle pressent qu'elle devra affronter la réalité de la corruption au Brésil. Mais elle est optimiste, et parle de l'existence d'un mouvement au Brésil qui vise à combattre la corruption. Le Brésil change.

> **'Ça attire l'attention à cause d'un fait : une Belge – je parle maintenant en tant que Belge – avec la structure que je possède, elle arrive dans ce contexte, figure-toi le défi que ça pose. Pourquoi ? Parce que nous savons que là-bas il y a beaucoup de corruption. Mais il y a maintenant un mouvement disons légaliste par rapport à la loi de la responsabilité fiscale.'**[66]

Béatrice considère qu'elle a eu chez elle au Brésil un 'ange', une personne merveilleuse qui travaillait à ses cotés. C'était une femme qui travaillait avant comme domestique dans une famille voisine. Cette femme avait un jour aperçu Béatrice et son enfant, ils se trouvaient dans le jardin de la maison afin de prendre le soleil. Elle avait envie de travailler pour une famille avec des enfants, et a postulé un travail chez Béatrice. Elle a finalement vécu plusieurs années avec la famille, jusqu'au moment de sa mort. C'était une femme qui donnait de l'amour gratuit, qui était toujours disponible. Béatrice se sentait protégée, et elle se sent encore émue quand elle parle de cette dame. Béatrice l'avait aidée aussi : elle lui a acheté une maison, une ligne téléphonique.

‘Et la bonne à côté, à mon côté, elle regardait par la fenêtre, elle voyait mon fils. Il y avait le jardin, alors elle voyait mon fils comme ça, qui se mettait au soleil, les jambes, ce genre de choses.[67]

‘Il était encore un petit bébé, à trois mois. Et elle y était intéressée, et un jour elle vient sonner à ma porte, elle dit : ‘Vous voyez, je travaille avec une dame qui n’a pas d’enfant. Et je voudrais travailler dans une maison où il y a des enfants.’ J’ai dit : ‘Vous voyez, ma domestique va justement s’en aller’ – parce qu’il y avait quelqu’un qui venait deux fois par semaine – ‘Vous pouvez venir’. Cette femme est restée chez moi – ici et dans d’autres maisons dont j’ai déménagé – plusieurs années, et elle est décédée ici.’[68]

‘Et cette personne était tellement… Une personne tellement merveilleuse dans ma vie ! Elle m’a aidée à élever mes enfants, c’était comme une espèce d’ange gardien à ma maison. Où je défaillais, elle remplissait. Et je l’avais beaucoup aidée aussi : j’ai lui ai acheté sa maison et le téléphone, j’ai aidé à élever ses enfants. C’est-à-dire, il y avait un échange très intensif, de sorte que c’était merveilleux.’[69]

‘Cette femme m’a beaucoup appris. Elle m’a appris ce qu’était l’amour gratuit, ce que c'était aider les autres.’[70]

Pourtant, quand le fils de cette dame est devenu adulte, il a eu des problèmes avec la justice, et ce fut une période désagréable pour Béatrice. La dame en question demandait toujours de l’argent pour payer l’avocat de son enfant, au point de déstabiliser le budget familial.

‘Bien sûr qu’il y avait des tensions, parce qu’à la fin de sa vie, elle était… Elle avait beaucoup de problèmes. Alors les problèmes ont envahi même la relation entre nous. Parce qu’elle demandait toujours de l’argent, parce que son enfant est allé en prison, et c’était l’avocat… Alors elle devait payer tout le temps, payer, payer.’[71]

‘… les quatre dernières anées ont été plus difficiles. Mais toujours avec amour, avec tendresse, toujours elle travaillait ici. Mais c’était plus difficile. Elle avait des problèmes de santé, et cet enfant avait déstabilisé mon budget.’[72]

Béatrice a eu deux enfants au Brésil. Au moment de leur naissance, elle trouvait que les habitudes liées à la naissance et aux attentions dispensées aux nouveau-nés étaient très en retard par rapport à ce qu’il y avait en Belgique. Sa belle-mère est venue au Brésil pour la naissance du premier enfant, et elle s’étonnait de la prescription de l’utilisation de ‘*cueiros*’ (espèce de lingette avec laquelle on entoure l’enfant, et qui devrait être changée trois fois par jour). Les parents de Béatrice, pour lui apporter un certain confort, payaient une infirmière pour l’aider avec l’enfant.

'… les enfants ici au Brésil étaient mis dans des '*cueiros*'. Est-ce que tu te souviens ? Ce grand morceau de tissu que tu… Ça ressemblait à un cornet de glace. C'était censé tenir les hanches de l'enfant, sinon il devenait tout mou et tombait de tous les cotés. Alors tu devrais apporter je ne sais pas combien de 'cueiros' pour le changer. C'était six 'cueiros' par jour, donc tu devrais en avoir au minimum dix-huit, parce que t'allais rester en principe trois à cinq jours à l'hôpital, donc tu devais les faire tourner. Tu devais y arriver déjà avec tous les petits vêtements déjà préparés.'[73]

'Et je me souviens : ma belle-mère avait regardé cette chose, et elle a dit : 'Qu'est-ce que c'est ?' Et elle avait posé la question même au médecin, lequel parlait un peu le français, à quoi ça servait. Parce qu'elle n'en avait jamais vu, c'était quelque chose du temps de sa grand-mère. C'est une donnée culturelle. Alors, nous faisions ces choses telles qu'on les faisait ici, mais nous savions que là-bas ça ne se fait pas. Je me souviens, je me sentais quelque part en retard par rapport à ce sujet : des choses assez traditionnelles, une manière assez traditionnelle de préparer le biberon. On était déjà plus moderne là-bas en Belgique.'[74]

Par contre, au Brésil les médecins veillaient à appliquer un anesthésique à la parturiente, ce qui n'était pas toujours le cas en Belgique. Lors de la deuxième naissance, Béatrice a voulu tout faire 'seule', et le médecin a respecté sa demande.

'J'avais aussi entendu dire qu'ici se faisaient beaucoup de césariennes. J'ai supplié au médecin, j'ai dit : 'Docteur, je ne veux pas de césarienne. Je suis dans vos mains. Si vous pensez qu'on a besoin, vous le faites.' Il a été merveilleux, parce que lors du premier enfant on a eu un problème : il a injecté l'anesthésie, mais il l'a enlevé avec un forceps, parce qu'il savait que je ne voulais pas avoir l'enfant avec césarienne. Lors du deuxième enfant, j'ai lui dit : 'Docteur, on n'a même pas besoin de me toucher. Je vais avoir mon enfant toute seule.' Il a dit : 'Très bien. Pousse, donc.' Il est sorti tout seul. Il y était juste pour l'attraper. Et ça a fonctionné.'[75]

Selon Béatrice, ses enfants seraient 'très brésiliens', mais ils auraient quand même un côté européen. Elle a maintenant une famille 'nougat', une famille très unie. Elle se sent proche de ses enfants, mais ne veut pas les envahir.

'Mes enfants sont très brésiliens. Très brésiliens. Mais un de mes enfants habite maintenant dans un pays d'Europe. Il cherche son côté belge, le côté européen, disons. Il se débrouille très bien avec ce coté-là. J'en étais sûre.'[76]

'L'un d'entre eux a plus d'un européen. Mais il est lui aussi très brésilien : chaleureux, gentil, attentif. Les deux le sont. Les deux ont ce quelque chose d'agréable d'un Brésilien.'[77]

Ses enfants sont déjà adultes. L'un d'eux avait demandé à sa mère de ne jamais vendre la petite propriété de campagne de la famille. Il y avait passé une partie importante de son enfance. Béatrice en est émue, parce que ça signifie qu'elle et son mari sont arrivés à donner à ses enfants quelque chose qui puisse servir de repère, étant donné l'absence du reste de la famille.

> **'Les seules références de vie que nos enfants avaient eues, c'est nous-mêmes, le père et la mère. Parce qu'ils n'ont pas eu de grands-parents. Ils en ont eu, bien sûr, mais de loin. Mais le vécu a été toujours avec les parents, c'est plus proche, donc.'**[78]

> **'Ce n'est pas parce qu'on est très proche qu'on va donner mille conseils, qu'on va envahir. Pas question. Mes enfants font ce qu'ils veulent. Mais toujours nous sommes au courant si jamais ils font une bêtise, ce genre de choses. Ils viennent parler avec nous. Il y a beaucoup de franchise, ils ne le cachent. Nous le voyons bien, n'est-ce pas ? Et donc nous attendons que cela sorte. Si la chose ne sort pas, tu provoques un peu la sortie de ce qui doit être dit. Mais quand ils étaient enfants. Maintenant ils sont adultes, alors…'**[79]

Béatrice, pendant son jeune âge, avait vécu l'apogée économique de son père. Après sa mort, lors du partage de l'héritage, elle a eu des problèmes avec son frère, celui qui disait être le fils unique de la famille. Avec sa sœur aînée, elle a trouvé un arrangement.

> **'Après, au moment de recevoir l'héritage, les choses se sont compliquées avec mon frère. C'était compliqué aussi avec ma sœur, mais nous avons trouvé une issue. Et c'était fort compliqué avec mon frère, parce que mon frère disait 'je suis fils unique'.'.'**[80]

Béatrice a une véritable adoration pour sa belle-mère, déjà décédée. À un moment donné de leur vie au Brésil, elle et son mari avaient même pensé rentrer en Belgique pour rester près de cette dame. Pourtant, elle est morte quelques mois après. S'ils étaient rentrés, Béatrice aurait perdu deux de ses amours : sa belle-mère, et le Brésil.

> **'Figure-toi, et si je rentre en Belgique, et qu'elle meure ? Je deviendrais une ordure ! Il y aurait deux mortes : mourir pour le Brésil, parce que j'allais quitter ce que j'appréciais, que j'aimais, où je me sentais très bien ; et en plus j'aurais à faire face à la mort d'une personne aimée, que j'adorais.'**[81]

Cette belle-mère avait été pour Béatrice un substitut de sa mère. Elle lui avait appris tout ce qu'elle avait besoin de savoir avant de se marier, même comment nettoyer un vase sanitaire.

‘Ma belle-mère, à partir du moment que je suis devenue fiancée, elle a remplacé ma mère ! Ma mère est restée là, et puis c’était ma belle-mère. Et j’ai eu tous les avantages d’une mère sans avoir les inconvénients : ma belle-mère ne me taquinait pas à cause de mon enfance, à cause de ce que j’avais fait. Elle m’a appris une série de choses afin que je puisse me marier avec son fils : comment fonctionne une famille ; elle m’a aidé même à nettoyer le WC, ce genre de choses. Elle m’a tout appris, ma belle-mère. Elle m’a tout appris ! Tout ce que je sais de la vie pratique, je l’ai su à travers elle.’[82]

‘Elle est une personne qui a été très importante dans ma vie. Et c’est sûr qu’elle m’a aidée dans mon mariage. Quand je voulais tout laisser tomber… Parce que tout le monde a des moments où l’on veut tout laisser tomber, j’en ai eu moi aussi. Mais je me rappelais toujours d’elle, alors ça me retenait. Elle a été une personne primordiale, essentielle dans ma vie.’[83]

Cette dame, la belle-mère, elle est heureuse au Ciel. Quand elle était mourante, dans le coma, Béatrice a eu la chance d’arriver à temps et de passer la nuit à côté d’elle, et de pouvoir lui parler. Béatrice demande qu’elle vienne la chercher lors de sa propre mort.

‘C’est très sensible, cette partie ! Ou-là-là ! Très sensible. Elle est heureuse. Elle se trouve au ciel. De temps en temps je lui demande que quand je mourrai, elle vienne me chercher. Tu sais, elle… Je voudrais qu’elle vienne me cherche le jour de ma mort.’[84]

‘Mais elle viendra ! Je suis sûre qu’elle viendra me chercher quand mon heure sera venue. Parfois, tu vois, tu as les personnes de ta famille, et les liens sont moins forts que ceux que tu as avec une personne que t’avais choisie comme ta famille. La nouvelle famille. Parfois tu peux établir des liens infiniment plus forts avec cette personne qu’avec ta propre famille, tes parents qui t’avaient élevés, avec qui tu vivais. Si je devais appeler quelqu’un mère, au vrai sens, c’est ma belle-mère. Elle était une vraie mère. Voilà.’[85]

- Analyse du récit de Béatrice

Représentations de soi

Tout au début des entrevues, Béatrice annonce qu'elle n'était pas superstitieuse comme son père. La superstition est d'ailleurs une caractéristique marquante des Belges, selon elle. Et Béatrice veut briser les règles, un thème qui va se répéter pendant son récit.

Elle vient d'une classe sociale élevée. Sa famille est opprimante, l'empêche de respirer. Elle était la fille cadette déconsidérée. Elle était, et est toujours une personne sensible.

Mais elle est aussi une personne forte, qui rarement tombe malade. La maladie a pourtant marqué des importants épisodes de sa vie : par exemple, juste avant de se marier, elle a attrapé une hépatite.

Il y donc une dualité en elle : elle était sage (elle aimait étudier dans une école religieuse, et elle était modeste), elle était aussi revendicative et affrontait ses parents.

Quand elle est venue vivre au Brésil, elle était jeune et inexpérimentée. Son élégance bourgeoise contrastait avec communauté qui l'entourait dans la banlieue brésilienne où elle est allée vivre.

Béatrice ne parlait qu'en anglais jusqu'à âge de six ans. Adulte, elle se voit comme ayant de la facilité pour apprendre des langues. Les Belges connaissent plusieurs langues, mais ils auraient une énorme difficulté de surmonter leur accent – difficulté que Béatrice n'éprouve pas.

Pourtant, quand Béatrice s'écoute parlant portugais dans un enregistrement, sa voix la trouble. À travers sa voix, elle se voit comme un enfant, comme une personne naïve que les autres pourraient facilement tromper. Elle ne se reconnaît pas dans cette voix. Elle l'entend aussi comme le signe d'une 'belgitude' qui revient à la surface, après avoir si longtemps vécu au Brésil. Ça nous fait penser que ce serait comme le retour de l'enfant qu'elle était et qui avait connu des mésaventures au sein d'une famille stricte. C'est comme nier son projet d'épanouissement, de dépassement de ses difficultés personnelles et relationnelles.

Quand elle parle français, elle connaît mieux l'usage des nuances pour dire exactement ce qu'elle veut dire.

Béatrice trouve en soi des aspects belges et des aspects brésiliens. Elle aurait incorporé ce qu'il y a de meilleur dans l'une et l'autre culture. C'est comme parler plusieurs langues. Et comme nous l'avons vu, elle est douée pour les langues. Mais parfois de 'mauvaises' qualités belges reviennent à la surface : comme quand elle est fait la file et que, au lieu de parler avec ceux qui se trouvent devant et derrière, elle commence à se plaindre. Elle est plus belge en Belgique, et plus brésilienne au Brésil : il faut se comporter de façon à ce que ceux qui se trouvent autour d'elle la comprennent.

Elle se voit aussi comme participant d'une catégorie qui transcende les nationalités : elle est femme, et à cause de cela elle est plus conciliatrice, plus diplomate quand elle se communique avec les gens. Plus que son mari belge, par exemple.

Béatrice aurait grandi, aurait amélioré avec le temps. Aujourd'hui elle est plus heureuse, et se voit plus complète qu'il y a plusieurs années. Elle voit tout du côté positif, même les misères du pays où elle vit, qui l'obligent à se rendre compte de combien elle a de la chance d'être bien.

Béatrice se sent brésilienne, et a même demandé la naturalisation, qu'elle a choisi délibérément d'obtenir le jour même de la fête nationale belge. Brésilienne, son chez-soi est au Brésil. Mais les gens lui parlent encore de son ascendance étrangère : si elle est brésilienne, il y a quand même quelque chose qui la fait différente des autres. Mais attirer l'attention des autres, c'est toujours présent dans sa vie. Parfois, quelqu'un parlait de sa singularité pour la séduire, afin de la tromper ensuite. Mais elle a changé, et ne tombe plus dans ce piège.

Mais Béatrice ne veut pas arrêter d'être Belge. C'est quelque chose de très enraciné en elle. Elle a déjà voulu le faire une fois, quand elle a choisi de perdre sa citoyenneté belge pour devenir Brésilienne. Mais elle l'a récupéré quelques années plus tard, et possède à présent les deux nationalités. Elle est Belge et Brésilienne.

Une fois, en Brésilienne qu'elle était, elle a fait un voyage avec son passeport brésilien. Les douaniers ne comprenaient pas comment quelqu'un né dans une ville belge pourrait être brésilien. A ce moment, le regard de l'autre sur elle est sévère, et ça la dérange.

Béatrice considère que la partie de sa vie vécue en Belgique et celle vécue au Brésil fonctionnent comme des compléments qui font d'elle une personne plus complète. Elle est comme une fleur qui trouve sa liberté au Brésil, fondée sur les caractéristiques belges qui la soutiennent. De la structure et de la liberté dans une seule personne.

Béatrice est honnête. Elle supporte bien être trompée, mais quand il s'agit d'argent, il est plus difficile d'accepter tranquillement la situation.

Nous voyons de nombreuses caractéristiques que Béatrice s'attribue soit depuis toujours (la sensibilité, la structure), soit à l'âge adulte (la liberté). Nous discernons, dans cette diversité de caractéristiques dont elle se tisse des représentations de soi, une évolution par rapport surtout à deux événements de sa vie :

- Son expérience mystique à l'âge de la puberté : à partir de ce moment elle aurait commencé à prêter attention à 'l'autre', en même temps qu'elle se distanciait de sa famille, décrite comme superficielle est contraignante ;

- Sa migration au Brésil : migration qu'elle a entreprise avant tout pour accomplir son projet de vie amoureuse avec son mari, et non pas tellement par désirer vivre dans ce pays. C'est dans ce pays qu'elle trouve l'espace de respirer, et se voit libre pour s'épanouir comme personne.

À ces deux événements, nous pouvons ajouter le temps, l'expérience de la vie qui vient par le temps qui lui aurait rendu une certaine maturité.

Béatrice serait venue au Brésil pour accomplir un projet de vie qu'elle tient à accomplir, un projet de vie qui inclut un projet de soi, de devenir plus libre, de pouvoir respirer.

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

'Je ne vois pas beaucoup de ressemblances entre le Brésil et la Belgique. Je ne le vois pas. Je vois deux mondes. Je ne vois pas d'identité culturelle entre les deux. Je pense que c'est les gens qui font le pont entre

> les deux pays. Mais c'est très difficile. Il y a deux mondes : une Europe ancienne, accrochée à ses racines, à ses forces et à ses traditions ; et un pays plus aérien, plus léger, où les choses changent.'[86]

Après avoir réexaminé le contenu complet du récit de Béatrice, nous arrivons à la conclusion qu'il serait plus pertinent d'examiner ensemble les manières dont elle se représente au cours de son discours les deux pays en question, ainsi que ses habitants. C'est parce que dans son récit, ce qui est le Brésil est affirmé presque toujours par rapport à ce que la Belgique est ou n'est pas, et vice-versa. Normalement ces deux pays et ses habitants son présentés dans son récit comme possédant des caractéristiques adverses, contraires, antagoniques. La seule dimension où nous pouvons clairement entendre de Béatrice que Belges et Brésiliens s'identifient, c'est dans la débrouillardise.

Comme nous l'avons vu à l'examen des représentations que Béatrice se faisait d'elle-même au cours de l'histoire racontée, elle se définit tantôt comme Brésilienne, tantôt comme Belge, selon qu'elle voulait mettre en évidence en elle-même les caractéristiques des habitants de l'un ou de l'autre pays. Mais ce qui nous a paru fort intéressant : elle est devenue Brésilienne, elle voulait le devenir ; mais parfois la 'belgitude' venait à la surface, parfois malgré elle en la dérangeant, parfois comme identité assumée et désirée. Elle se voit finalement comme une synthèse heureuse de caractéristiques des deux peuples.

Les Belges sont superstitieux ; Béatrice, elle ne l'est pas. Ils ont aussi en général une grande difficulté à surmonter leur accent natal quand ils parlent une langue étrangère.

Les Belges apparaissent généralement dans le discours de Béatrice comme un groupe plutôt homogène. Néanmoins, la distinction entre Wallons et Flamands se fait, par exemple, quand elle considère qu'en Belgique, jusqu'aux années 60, il y avait une suprématie des francophones, situation qui se trouve inversée aujourd'hui. Béatrice admire beaucoup les Flamands, des gens qui ont vaincu par leur force de volonté, par leur travail. Malgré qu'elle n'ait pas fait cette association, cette admiration nous en rappelle une autre : son père aussi avait vaincu par son travail et sa détermination ; lui aussi était d'abord dans une condition économiquement défavorable, et lui aussi avait pu renverser la situation.

La Belgique est vue comme un pays où les relations et les gens sont très structurés. Au Brésil, il y a de la liberté. L'excès de structures en Belgique engendre la contrainte, et l'empêche de

respirer ; la liberté au Brésil, ce qui lui avait permis de respirer enfin, trouve son excès dans le manque de respect et d'égards pour l'autre qui se révèle dans certaines occasions.

En Belgique, les relations sont très structurées, d'une manière qui devient contraignante, principalement pour elle, qui se voit comme sensible. Les Belges ne supportent pas beaucoup de changement, ils ont besoin d'une référence ferme. C'est quelque chose qui s'apprend par osmose, sans s'en rendre compte. Au Brésil, les relations se font de manière plus 'fluide', il y a beaucoup plus de liberté. Les Brésiliens sont pleins d'énergie et de détermination.
Mais l'ordre belge lui plaît, ainsi que la liberté brésilienne. Ce qui la dérange, c'est l'excès de l'ordre (la contrainte) et l'excès de liberté (l'invasion par l'autre). Les Belges ruminent plus le désir de vengeance en leur for intérieur. Un objet, le caddy pour faire des courses, devient à un moment emblématique de cette différence entre les deux pays : celui du Brésil est entièrement ouvert, et celui de la Belgique est tout fermé.

Les Brésiliens en général sont amicaux, et les amitiés brésiliennes satisfont pleinement Béatrice. Le danger vient de ceux qui se font passer pour des amis avec d'autres intérêts, qui pour être atteints passeront par la tromperie. Les Brésiliens sont assez transparents, et à cause de cela il n'est pas très difficile de repérer quelqu'un de malhonnête. Les Belges, ils sont plus prévisibles ; les Brésiliens, plus créatifs.

Ainsi, les Belges sont plus conservateurs que les Brésiliens. Et des objets deviennent aussi l'expression de cette différence : en Belgique, les meubles sont solides, 'éternels', passent de génération à génération. Au Brésil, on a l'habitude de changer relativement souvent les meubles, si la situation économique le permet. La stabilité qui se trouve en Belgique plaît à Béatrice, qui se sent bien en présence de ces meubles robustes et durables.

Les Belges qui migrent au Brésil se plaignent souvent du manque qu'ils ressentent par rapport à la Belgique. Pas Béatrice.

Selon l'avis de Béatrice, il est beaucoup plus difficile de passer du mode de vivre brésilien vers le belge que le contraire. Les migrants brésiliens, habitués à la liberté, se voient arrivés dans un monde structuré et lourd constitué de règles auxquelles il faut se conformer, malgré qu'elles ne soient pas expressément formulées. Ceux qui réussissent, ils planent au-dessus de la réalité, au-dessus de la capacité de compréhension de ceux qui les entourent.

La ponctualité : en Belgique, si quelqu'un arrive en retard, il ne peut pas éviter de recevoir des critiques, ou tout au moins d'être signalé comme retardataire. Au Brésil il y a une certaine tolérance, de sorte que les excuses mal fondées de celui qui est en retard sont acceptés avec indulgence par celui qui les écoute.

Les relations familiales et les relations professionnelles ou entre connaissances se structurent différemment en Belgique et au Brésil. Au Brésil, les gens se sentent à l'aise pour parler librement et sans scrupules avec ceux de leur famille ; les relations professionnelles et entre connaissances se font de manière plus diplomatique, de manière à respecter les sensibilités des partenaires. Dans ce contexte, tout peut se dire, mais il faut savoir le dire, il faut avoir de la diplomatie. En Belgique, ça se passerait exactement à l'inverse : les Belges seraient plus directs et plus durs avec des collègues et des connaissances, et plus diplomatiques en famille. Mais la 'façon à la brésilienne' de traiter la famille a aussi des aspects positifs, que Béatrice a incorporés dans la manière ouverte dont elle peut parler avec ses enfants, ce qui n'arrive pas en Belgique.

La première idée que Béatrice se faisait du Brésil, elle la considère comme très négative après l'avoir racontée. Comme nous pouvons lire dans son récit, quand elle avait environ neuf ans, une grande amie à elle, devenue paralytique, est partie au Brésil avec ses grands-parents, et elle en revient guérie. Pourquoi cette représentation serait-elle mauvaise ? Lisant et réécoutant ses propos, nous le comprenons mieux : ce n'est pas la représentation qui était mauvaise; ce qu'elle considère mauvais, en fait, c'est le sentiment qu'elle éprouvait par rapport à cette entité Brésil qui lui volait l'affection de son amie : Béatrice en était jalouse. Le Brésilien n'existait pas encore pour Béatrice à ce moment-là : son amie lui présentait le Brésil à travers une photo où elle ne voyait que des nuages, quelque chose de très nuageux et qui ne faisait pas penser à ses habitants.

Quand Béatrice est arrivée au Brésil, elle le trouve très beau, et elle se dit que c'est un endroit où l'on respire. Quelques situations l'ont frappée par ce qui lui semblait d'une incongruité hilarante : le chauffeur qui faisait le plein avec sa cigarette allumée ; le service d'immigration, qui paraissait quelque chose du début du siècle. C'était quelque chose d'amusant pour elle.

Au Brésil il y a de la violence et de la pauvreté. Mais même ces aspects négatifs de se muent en quelque chose de positif : c'est un paramètre pour que Béatrice se rende compte qu'elle a de la

chance de pouvoir vivre de la façon qu'elle vit, avec un confort qui se trouve là malgré la menace présente dans l'environnement.

Une thématique pour le récit de Béatrice

Quelle thématique pourrions-nous dégager de l'histoire racontée par Béatrice ? D'abord, pourquoi faudrait-il trouver une telle thématique ? À vrai dire, il ne s'agit pas d'une nécessité qui s'impose, mais d'une démarche qui, nous pensons, pourra être utile pour mieux cerner l'histoire de ce personnage qui est devenu pour nous Béatrice.

En lignes générales, nous pouvons lire son récit comme celui d'une jeune fille sensible qui était mal comprise par une famille, tyrannique à ses yeux, qui se présentait envers les autres de façon ostentatoire. C'est la figure du père qui représente le mieux cette tyrannie, exerçant une oppression qui plus tard paraît s'étendre à la Belgique entière – lieu où Béatrice serait devenue malade si elle y était restée. Son expérience mystique marque de façon claire que Béatrice voulait montrer comme une évidence qu'il y a eu une coupure entre la manière d'être de sa famille et elle, qui en sort enrichie du point de vue humain.

Ce père tyrannique, il l'était, semble-t-il, surtout quant aux questions d'ordre sexuel. Béatrice y fait référence au moins deux fois : au moment où ce père se scandalise devant le jeune couple de fiancés que la famille avait reçu comme hôtes et qui avait décidé d'occuper la même chambre ; et au moment où il interdit Béatrice d'étudier la médecine à cause du baptême des étudiants à l'époque, qui consistait à mettre une fille et un garçon nus et peints chacun d'une couleur différente à se frotter dans un même sac.

Béatrice avait décidé de quitter la Belgique – pays où elle deviendrait malade – pour le Brésil dans son discours non tant à cause de ce dernier pays, mais parce qu'elle y partait accompagnée de son amoureux, devenu alors officiellement – et avec la bénédiction de son père – son mari. Ce qui paraît motiver immédiatement cette migration est donc la possibilité de vivre et de s'épanouir dans la dimension amoureuse de la vie sans les contraintes familiales – étendues à toute la Belgique – et même avec l'approbation de sa famille, qui préférait celui qui deviendra son époux à l'autre qu'elle avait quitté.

Le Brésil, nous avons vu, avait commencé à exister pour elle pendant son enfance comme une terre mystérieuse et nébuleuse, terre de miracles. Ce qui était impossible en Belgique devenait possible au Brésil. D'ailleurs, Béatrice était jalouse de ce pays, à cause de l'affection que lui portait son amie. Elle pourrait être jalouse à cause de la peur de perdre l'amour de cette amie ; mais aussi parce que son amie avait connu quelqu'un d'extraordinaire, qu'elle ne connaissait pas, et donc elle se trouvait dans une situation de désavantage par rapport à cette amie. Cette dernière possibilité, que nous n'avons pas le moyen de prouver, nous paraît très séduisante, considérée comme une composant de la totalité du récit, parce qu'elle constituerait un 'plus' qui ferait de la migration au Brésil une réussite potentielle même avant le départ, à cause de tout ce qu'elle pourrait représenter dans l'imaginaire de notre personnage.

Nous pouvons donc faire une synthèse de la manière dont nous voyons la 'thématique' de cette migration : une fille sensible et mal comprise, individualisée par rapport à sa famille, devient une jeune femme désireuse d'accomplir sa vie amoureuse, mais empêchée par sa famille. Elle devient la fiancée et puis l'épouse d'un homme accepté par son père, et ainsi elle a pu accomplir son désir, de manière à dépasser le non qui venait de l'autorité paternelle sans pourtant contredire son père. Et où tout cela devient-il réalité ? Au Brésil, terre de toutes possibilités.

À fin d'éviter tout malentendu, rappelons-nous que Béatrice dont nous parlons n'est pas une personne réelle, mais le personnage qu'elle est devenue à travers l'histoire qu'une personne réelle a racontée. Nous ne voulons pas faire d'analyse sauvage, mais suggérer comment cette histoire a sans doute été structurée à partir de certains éléments qui participent au tissu qui donne existence à ce personnage. Si Béatrice avait migré ailleurs, ou si elle n'avait pas migré du tout, elle pourrait raconter une autre histoire, et ainsi créer un autre personnage. Nous n'avons pas le moyen de savoir si la manière dont cette personne réelle a constitué ce personnage est cohérente, en lignes générales, avec une identité narrative qu'elle se ferait de soi-même dans la vie de tous les jours. Nous pouvons penser néanmoins qu'en principe, cette proximité serait réelle, mais en principe seulement.

Et pourquoi ? La production d'un récit de vie, c'est l'occasion d'une présentation théâtrale, où un individu est invité à raconter une histoire qui raconte aussi qui il est. Si cet individu éprouve le désir de retirer une satisfaction narcissique de cette situation, il va raconter probablement une histoire pas très éloignée de ce qu'il considère comme sa réalité, sinon il risquerait de recevoir de

manière imaginaire une approbation – sinon une reconnaissance, de l'indulgence ou de l'admiration – d'une identité narrative qui serait très éloigné de la sienne, et que donc il pourrait très difficilement s'attribuer lui-même, et qui pourrait tout aussi difficilement servir de support à son narcissisme. Sauf si ce narrateur, au moment des entrevues, vit dans le registre du 'comme si', et si la satisfaction qui vient du 'paraître' devant le chercheur lui suffit. Il y aurait une infinitude de situations possibles. Mais, à cause des raisons que nous venons d'exposer, nous continuons à penser que l'histoire racontée devra en principe présenter des éléments ressentis par le narrateur comme étant en syntonie avec ce qui compose généralement son identité narrative.

Nous pouvons encore, par souci de clarté, essayer de voir la thématique du récit de Béatrice comme structuré entre deux pôles opposés. La vie de Béatrice pourrait naviguer entre ces deux pôles. Ces pôles seraient représentés par le Brésil et par la Belgique.

Nommons-nous pour l'instant l'un de ces pôles l'amour, et l'autre la mort. L'amour qui signifie la santé, la liberté. La mort qui signifie la contrainte. Mais dans ce récit nous voyons que tout excès est négatif, et que l'excès de liberté pourrait signifier un manque de respect envers l'autre. Le terme mort ne nous paraît pas non plus bien figurer ce qui pourrait constituer pour elle un autre pôle.

Ainsi, remplaçons 'amour' versus 'mort', par 'oui' versus 'non'. Le Brésil, c'est pour Béatrice la terre du 'oui', de la liberté, de l'accomplissement du désir. La Belgique, c'est la terre du 'non', un non souvent douloureux, mais parfois nécessaire.

Béatrice dit avoir pu intégrer le 'non' belge et le 'oui' brésilien. Le 'non' est ce qui lui donne la possibilité d'avoir une 'structure', quelque chose de stable en soi ; le 'oui', c'est ce qui la rend plus souple, plus libre, capable de profiter de la vie.

Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration

Nous avons déjà vu les représentations de soi, du Brésil/Brésiliens et de la Belgique/Belges que Béatrice avait produites pendant sa narration. Nous voudrions maintenant mettre en évidence ce qui pourrait être une différence entre les représentations situées avant et celles situées après la migration.

Nous avons déjà parlé de la difficulté que représentait pour nous le choix à faire à la base de nos interventions pendant les entrevues. Notre but au départ était de chercher les modifications qu'auraient subies les représentations par rapport à l'événement de la migration, que devions-nous exactement demander aux narrateurs ? Devions-nous demander qu'ils se souviennent des représentations qu'ils se faisaient de soi et de l'autre en question avant le moment de la migration, et puis de déclarer leurs représentations actuelles ? Ne serait-il pas mieux que nous demandions les représentations que chaque narrateur fait aujourd'hui de son soi d'avant la migration ? Nous avons décidé de poser la question en lignes générales, comme une ébauche, et de laisser chaque narrateur faire comme il voulait, afin de ne pas compliquer le processus au risque d'endommager le cours de la pensée et de la narration.

Nous avons pensé repérer dans chaque récit toutes ces représentations et les mettre si possible dans une organisation chronologique qui aurait comme repère l'événement de la migration. Pour le récit de Béatrice, néanmoins, il nous paraît plus intéressant d'en parler sans figer ces représentations dans des catégories temporelles, et cela parce que nous voyons une continuité entre ses représentations et ce qui semble être le projet qui soutenait sa migration.

Nous avons affirmé plus haut pour notre personnage Béatrice que le Brésil serait l'endroit où ce qui était impossible en Belgique pourrait se faire réalité, plus précisément il serait possible d'accomplir son projet de surmonter le non paternel, et de pouvoir vivre sa vie amoureuse à côté d'un homme. Il paraît que dans le récit de Béatrice il y a une continuité, une cohérence qui n'a pas besoin d'avoir une correspondance dans la réalité, mais qui nous intéresse comme contenu de récit. Ce que nous voyons comme une continuité, c'est le fait que les représentations qu'elle se fait du Brésil et de la Belgique ne paraissent pas se transformer de façon radicale par l'événement de la migration. En écoutant ses entrevues, et en lisant son récit, nous avons l'impression que le projet qui existait avant avait été accompli à travers la migration.

Voyons : le Brésil était tout d'abord un endroit miraculeux. En essence, il continue à l'être, en tant que terre où il est possible d'accomplir ce qui ne l'était pas en Belgique. Béatrice insiste même, pendant les deux premières entrevues, uniquement sur les cotés positifs du Brésil, comme si elle avait entendu que le chercheur voulait recevoir d'elle une carte postale pour montrer à des touristes potentiels. À partir de la troisième entrevue, elle se sent à l'aise pour parler d'aspects négatifs du Brésil et des Brésiliens, mais même cela revient à la fin à quelque chose de positif :

au Brésil des misères et de la violence, Béatrice a l'opportunité unique de rendre compte de sa belle situation socio-économique.

Quand Béatrice, encore enfant, écoutait son amie parler du Brésil, les Brésiliens comme tels n'existaient pas. Après son expérience de vie au Brésil, le Brésilien apparaît comme quelqu'un de cordial, dont l'amitié est très satisfaisante, mais qui peut parfois exagérer sa liberté et envahir l'autre. C'est une représentation qui résulte de plusieurs années vécues au Brésil, et nous devions donc considérer comme quelque chose qui dépasse la vision initiale du Brésilien, ou mieux, l'absence de représentations. Effectivement elle en vient à affirmer son opinion sur les habitants d'un pays avec qui elle n'avait pas eu de contact auparavant, et dont elle ne pouvait donc pas parler. Par contre, le Brésilien apparaît presque comme quelque chose dont la qualité est de ne pas déranger son projet d'épanouissement narcissique et amoureux. L'amitié brésilienne lui plaît, mais c'est aussi parce que Béatrice se fait facilement des amis.

Quant à la Belgique et aux Belges, ils deviennent un élargissement de la contrainte familiale et paternelle. Déjà au moment où elle est arrivée au Brésil, elle se disait que l'on peut y respirer, signifiant par là qu'en Belgique elle étouffait. Les représentations que Béatrice tisse des Belges après l'événement de la migration mettent en évidence cet aspect contraignant. Ce qu'il paraît y avoir de nouveau, c'est le fait de reconnaître que la structure belge, qui ferait partie d'elle, lui est bien utile au Brésil. Elle a la stabilité belge et la liberté brésilienne.

Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi

Les sources des représentations que Béatrice se fait de soi, nous pourrions les organiser en trois types :

- des caractéristiques personnelles qui persistent presque tout au long de son histoire (sa sensibilité à l'autre, sa valorisation de la vie amoureuse, sa simplicité) ;
- des caractéristiques attribuées à une façon d'être brésilienne ;
- des caractéristiques attribuées à une façon d'être belge.

Béatrice est tantôt 'Brésilienne', tantôt 'Belge'. L'un et l'autre côté de soi sont valorisés et deviennent valorisants de sa personne : elle est libre et débrouillarde comme les Brésiliens, structurée et honnête comme les Belges. Béatrice reconnaît en soi des aspects positifs de l'autre.

Les aspects négatifs des Brésiliens (le manque de respect) et des Belges (une contrainte mortifère) seraient comme continuellement purgées de sa personnalité : une résurgence du Belge de mauvaise humeur dans une file d'attente, par exemple, est aussitôt réprimée. Béatrice ne veut que devenir la synthèse du meilleur qu'elle a appris au Brésil et en Belgique.

Nous avons commencé la brève analyse de cette rubrique empruntant le sens de la reconnaissance de l'autre en soi (des caractéristiques des Belges et de Brésiliens qui participeraient de la formation de représentations de soi de Béatrice). Qu'en serait-il si nous voulions emprunter le chemin inverse : la reconnaissance de soi dans l'autre ?

Nous sommes inclinés à affirmer que ce que nous lisons dans le récit de Béatrice emprunte plutôt le premier sens, et cela se confirme par son intérêt apparent de faire figurer, dans les représentations qu'elle fait de soi, le meilleur qu'elle puisse reconnaître aux Belges et aux Brésiliens. Le sens inverse, il se manifeste peut-être de façon plus subtile. Par exemple, au moment où elle se découvre trompée par un Belge né au Brésil, et lors d'une autre occasion par des Brésiliens aussi : la déception qu'elle éprouve vient de s'être trouvée naïve, mais peut-être aussi parce qu'elle découvre que l'autre n'est pas un semblable, qu'il n'est pas aussi honnête qu'elle l'est. Cet autre qui n'est pas un miroir de Béatrice, il devient menaçant, et pour contrecarrer la menace qu'ils constituent, Béatrice se voit contrainte de surmonter sa naïveté. Et la naïveté, n'est-ce pas une sorte de composant de l'ouverture à l'autre que Béatrice apprécie en soi ? Son contraire, la méfiance, éloigne les êtres plutôt qu'elle les unit.

Le récit de Béatrice vu par rapport à l'hypothèse générale

Les deniers paragraphes de notre analyse de la 'thématique' de la migration de Béatrice préparent déjà notre analyse de la relation de cette histoire racontée avec notre hypothèse principale.

Béatrice considère son entreprise de migration comme réussie. Elle a pu réaliser au Brésil son désir d'union amoureuse avec son mari, et y fonder une famille. Elle a aussi réussi son projet d'épanouissement personnel.

Suivant notre hypothèse, il nous faut trouver la présence éventuelle d'éléments qui formaient la première représentation que Béatrice se faisait du Brésil dans la manière dont elle se le représente aujourd'hui. Son sentiment de succès serait basé sur son constat, son aveu indirect qu'elle aurait trouvé au Brésil ce qu'elle avait pensé qu'il y avait comme valeur.

Voyons : Béatrice raconte que la première fois qu'elle avait entendu parler du Brésil, c'était pendant son enfance. Une amie intime était devenue paralytique, et ses grands-parents l'avaient amenée au Brésil pendant quelques mois, d'où elle revint guérie comme par miracle. Béatrice ne sait pas ce que ces grands-parents avaient fait. Quand cette amie lui montrait avec affection des photos nuageuses qui devraient représenter le pays visité, Béatrice devient très jalouse de cette entité que devient le Brésil. Cet épisode raconté constitue le plus ancien souvenir livré par Béatrice pouvant entrer dans la constitution des premières représentations qu'elle se faisait du Brésil, et éventuellement des Brésiliens.

Béatrice est allée vivre au Brésil, et la migration qu'elle a entreprise l'a menée à une vie qu'elle considère réussie. Quel est ce Brésil où elle a réussi sa vie ? C'est tout d'abord un endroit où elle peut respirer, loin des contraintes familiales. Vivre en Belgique signifierait pour elle devenir une femme malade, se faner, cheminer vers la mort. Le Brésil est la terre qui lui rend de la santé, et ça, nous le voyons, c'est déjà très proche des premières représentations qu'elle se faisait de ce pays.

D'ailleurs, le Brésil où elle vit est un pays du miracle, où même ce qui est négatif et désagréable se transforme en positif et réconfort. Il y a tellement de pauvreté, tellement de violence, au point qu'elle se rend compte que sa vie est menacée, et cette conscience du danger est l'occasion de pouvoir se dire avec conviction qu'elle a beaucoup de chance de vivre de la façon qu'elle vit, avec sa famille, ses biens, sa position sociale, le confort qui l'entoure. N'est-ce pas un miracle ? N'est-ce pas donc une terre miraculeuse ?

Le récit de Béatrice paraît se structurer conformément à ce que nous avions prévu dans notre hypothèse. La terre de miracle dont elle avait entendu parler encore enfant, c'est la terre de miracle où elle va réussir sa vie.

- ÉLÉONORE

Je suis entré en contact avec Éléonore par l'intermédiaire d'une amie à elle, laquelle j'avais contactée par Internet, quand je me trouvais en Belgique et cherchais des sujets intéressés à participer à notre recherche. Notre premier contact a été fait par téléphone. Éléonore se montra très coopérative.

Je me faisais alors l'idée d'une dame d'environ soixante ans, vieillie, qui aurait vécu plusieurs années au Brésil. Je l'imaginais comme une personne qui passait son temps à la maison, parce que son amie m'avait dit qu'Éléonore disposait de beaucoup de temps libre pour les entrevues.

Les deux amies n'habitaient pas loin l'une de l'autre, dans une même ville moyenne du Sud-Est brésilien, près d'une grande capitale. Je faisais un voyage d'environ quatre heures chaque jour que j'allais les interviewer. Je les ai interviewées toutes les deux, mais ici je ne présenterai que le travail mené avec Éléonore.

Le premier jour d'entrevue, je ne me sentais pas très bien. Je venais d'arriver de Belgique, et je n'étais pas encore habitué au climat chaud et humide de l'été dans cette région brésilienne. J'étais pris de toux, et je souffrais encore du décalage horaire. Pendant le voyage entre mon lieu de résidence et la ville où habitait Éléonore, je me trouvais dans un état entre l'éveil et le sommeil, un état hypnotique. Je me laissais aller, et je digérais dans cet état des pensées liées à des questions personnelles.

Arrivé à la ville où habite Éléonore, j'ai pris un minibus qui me rappelaient ceux que j'avais connus à Moscou. Au Brésil, c'était une nouveauté pour moi. Avec l'aide des passagers, j'ai pu descendre au bon endroit. J'ai marché un peu, et puis j'ai trouvé la maison d'Éléonore, qui me donnait l'impression d'un foyer de la classe moyenne élevée. Comme je suis arrivé tôt, j'ai décidé d'aller me promener, et de boire un café dans une boulangerie pour reprendre mes énergies. Dans la rue, je craignais la violence, malgré que le voisinage s'annonçait plutôt paisible.

Éléonore est venue ouvrir la grille de la maison. Elle était souriante, accompagné d'un petit chien qui me semblait assez sympathique. Elle avait un âge proche de celui que j'imaginais, mais elle était belle et accueillante.

À l'entrée de la maison je rencontre sa mère, une dame très âgée qui avait échangé avec moi quelques mots de politesse en français. Elle n'entend pas bien, et me montre les cicatrices qu'elle avait d'une chirurgie récente due à une chute où elle s'était cassé un os.

Éléonore m'a servi du café, des petits gâteaux, et une tarte aux fruits. J'ai mieux précisé en quoi consistait notre travail, et elle s'est montrée toujours intéressée. Elle a commencé à parler de sa vie privée sans gêne apparente. Malgré toute sa gentillesse et sa disponibilité, elle me donnait l'impression de quelqu'un qui aurait été écrasé par des expériences affectives. J'avais l'impression de quelqu'un qui ne savait pas dire non, qui cachait en soi ses blessures.

Après cette entrevue, quand j'ai écouté son enregistrement, j'éprouvai une forte sensation d'ennui, comme si je devais supporter un discours sans fin. J'avais l'impression d'être un éboueur de l'affectif. Tout ça contrastait fort avec la gentillesse avec laquelle j'avais été reçu.

Je lui avais demandé comment nous devions nous interpeller, et elle préférait tutoyer.

Quand j'écoute l'enregistrement de la deuxième entrevue, je me rends compte que ma voix est tranquille. Il paraît que j'étais un peu inquiet quant à trouver la bonne attitude pendant les entrevues. Éléonore est une personne qui m'inspire confiance. J'ai aussi l'impression qu'elle parle plus tranquillement, faisant des pauses, et qu'elle éprouvait de la sympathie pour moi. L'entrevue a été l'objet de plusieurs interruptions : elle devait répondre aux demandes d'aide de sa mère âgée, il y avait du bruit dans la maison. J'ai terminé l'entrevue juste après l'arrivée de sa fille qui venait la visiter, moment où la possibilité de faire l'entrevue en privé était presque nulle. C'est lors de cette entrevue qu'elle parla d'un moment capital de son histoire qui avait fonctionné pour elle comme une espèce de rituel de passage, qui lui avait presque coûté la vie.

À la dernière entrevue, Éléonore a fait comprendre qu'elle avait épuisé les sujets qu'elle pouvait aborder. Elle avait été déjà très ouverte en racontant des épisodes durs de sa vie. Il y avait du bruit qui venait d'une construction en face de la maison. Nous avons décidé de terminer le travail ce jour-là. Comme les jours précédents, elle me sert un goûter. À la fin de notre rencontre, elle m'offre un cadeau : deux petites aquarelles qu'elle avait peintes elle-même.

L'histoire d'Éléonore est en grande partie l'histoire de sa famille. Au début j'étais inquiet à ce sujet. Puis, j'ai pensé qu'il fallait légitimer la voie que son récit avait prise, parce qu'en fait les événements familiaux, c'est ce qui entoure la vie de cette femme, qui au Brésil avait pendant longues années toujours vécu en femme au foyer. La vie de sa famille, c'est l'histoire de sa vie, lui donnant de la consistance et des repères.

L'histoire

La famille d'Éléonore vivait dans la région flamande de la Belgique. Il y avait son père, sa mère, et une sœur aînée. Éléonore avait passé une enfance merveilleuse. Son père était strict, pas excessivement, mais selon ce qui était normal à l'époque. Il racontait des histoires à ses enfants, et il est venu les raconter aussi à ses petits-enfants, plus tard, au Brésil. Éléonore aimait parler avec lui, et il est devenu un ami plus après qu'elle soit devenue adulte. C'était une personne douce. Sa mère n'était pas une intellectuelle, et passait son temps dans des activités domestiques. Elle faisait aussi du tricot.

> **'Nous avions eu une famille très unie. Mon père était une personne merveilleuse, très catholique, quelqu'un de très bien. Ma mère l'était aussi. Nous avons eu une enfance merveilleuse, vraiment. Je ne peux pas m'en plaindre. Même maintenant. Mes parents n'avaient vécu que pour leurs enfants : pour ma sœur et pour moi. Toute la vie, c'était comme ça. Ils nous ont laissés choisir ce que nous voulions étudier. La seule question, c'est que je voulais étudier la médecine. Mais à cette époque-là, mon père a dit : 'Figure-toi ! Tu vas suivre deux ans, tu seras déjà mariée et tu laisseras tomber les études. Il vaut mieux choisir quelque chose d'autre.' Parce qu'à mon époque ça arrivait souvent : un grand nombre de filles allait à la faculté. Après elles rencontraient quelqu'un de bien… C'est-à-dire, 'ça' ! [Éléonore fait un geste signifiant l'argent]'**[87]

> **'Mon père avait même écrit de la poésie. Je te l'avais dit, non ? Il était quelqu'un qui avait beaucoup de facilité pour raconter des histoires, pour inventer. Quand mes enfants étaient petits, il venait ici, racontait les histoires du Père Noël, des choses comme ça. Et les enfants étaient aussi accrochés à ses lèvres. C'est la même chose que nous, ma sœur et moi, à l'époque. La même chose.'**[88]

Éléonore avait un oncle missionnaire qui vivait en Afrique. Il visitait la famille de temps en temps, et racontait du pays où il vivait, de ses habitants. Il écrivait des lettres, et alors c'était le père d'Éléonore qui lisait pour ses enfants ce que racontait l'oncle. Il interprétait plus qu'il ne lisait ces lettres, leur donnant plus de vie à ces narrations. Un intérêt envers les pays tropicaux apparaît déjà chez Éléonore.

‘J’avais envie de quitter la Belgique depuis que j’étais une fille de seize, dix-sept ans. Mon oncle venait de l'Afrique, il racontait les choses de là-bas. Alors, je voulais aussi le connaître. Je m’intéressais aussi à n’importe – pardon, ma gorge ne va pas très bien – quel pays tropical. L’opportunité de quitter la Belgique vers un pays tropical s’est présentée, et j’en ai profité. J’ai dit seize, dix-sept ans, mais même plus jeune. Depuis mon enfance.’[89]

‘Parce que mon oncle venait de l’Afrique et racontait de la vie des petits nègres, des choses de là-bas. Zut ! Quand il le racontait, je m’accrochais à ses lèvres ! ‘Mon oncle, raconte encore !’ J’y étais toujours intéressée. Et mon père, il était très… Il nous racontait souvent des histoires, quand nous étions petites. Il disait : ‘Maintenant, l’oncle arrive en Afrique…’ Il faisait le bruit de l’avion. Il le racontait très bien, mon père, malgré tout. Alors je pense qu’il m’avait aussi stimulée.’[90]

Depuis son enfance, Éléonore aimait chanter, mais elle était timide. Elle jouait de la guitare dans un groupe de cousins, mais juste pour la famille. Elle n’arrivait pas à chanter, sa voix ne sortait pas.

‘Je me souviens, à l’école primaire on devait chanter devant toute la classe. Et l’institutrice me connaissait déjà. ‘Éléonore, viens.’ ‘Ah non, je n’y vais pas.’ ‘Tu iras. Tu tournes ton visage vers le tableau noir, et comme ça tu chantes.’ Alors je chantais. Mais il suffisait de penser à tout ce groupe derrière moi, que je commençais à rire. Je ne pouvais plus chanter ! C’était toujours comme ça.’[91]

‘J’avais oublié de raconter encore une chose : j’aimais beaucoup chanter, auparavant. J’avais une guitare, je chantais. En Belgique je formais un petit orchestre avec mes cousins. Ça se passait en famille, nous ne sortions pas. L’un jouait la flûte, l’autre une guitare… Et je jouais.’[92]
Je jouais un peu de tout, toujours en famille. Quand il y avait quelqu’un d’autre, je ne chantais pas. Ça ne sortait pas. Que pour mes enfants. Mais pour les autres je ne jouais pas. Le petit orchestre se présentait en famille aussi, à Noël, au Nouvel An. Je ne chantais pas, je ne faisais que jouer. Parce que c’était toujours mon cousin qui chantait. Moi, je ne chantais pas. Timidité. Ma voix ne sortait pas ! Mais ici, chez moi, avec mes enfants, je n’avais pas… C’était aussi une autre époque. J’étais déjà beaucoup moins timide.’[93]

‘Après j’ai commencé à devenir plus à l’aise. C’est peut-être le fait de mûrir. Parce que quand on est timide, on n’est pas encore très mûr.’[94]

Éléonore est devenue une fille timide, ne voulait pas sortir. Sa sœur lui conseillait de sortir afin de ne pas rester vieille fille. Elle va rencontrer son futur mari dans un bal d’étudiants. C’était quelqu’un de franc, pas du tout timide, et il prend l’initiative. Éléonore lui correspond.

‘Ma mère me disait toujours : ‘Zut, t’avais eu tant d’opportunités de te marier bien, Éléonore !’ J’ai dit : ‘Ah non, je ne sais pas. Personne ne m’a jamais regardée.’ Je le pensais comme ça. Elle dit que plusieurs me regardaient, mais je ne pense pas que c’était comme ça.’[95]

‘Je cherchais toujours quelqu’un. J’étais très timide. Ma timidité m’a gâché un peu la vie pendant ma jeunesse. Je ne trouvais pas de petit ami parce que quand quelqu’un me regardait, je regardais de l’autre coté, tellement je me trouvais intimidée.[96]

‘J’ai connu mon mari dans un bal d’étudiants universitaires. Ah, il était très cool ! Je m’y trouvais avec une amie. Il jetait des boulettes de papier, et l’une est tombée dans mon décolleté. Je l’ai pris, et je l’ai envoyé en retour. Ensuite il m’a invité à danser. Et nous avons dansé. Il paraît qu’il m’avait trouvé bien.’[97]

‘Mais il n’était pas timide, pas du tout. Il n’avait rien de timide. Le lendemain il m’appelle : ‘Si on sortait un peu ?’ C’est comme ça que nous avions entamé notre relation.’[98]

Éléonore trouvait bizarre chez son petit ami le fait qu’il ne parle que de son frère. Plus tard elle va arriver à la conclusion qu’il éprouvait de la jalousie envers son frère. Éléonore élabore des explications sur l’origine des problèmes de celui qui va devenir son mari.

‘Il était jaloux de son frère. Il en était malade. Je ne l’ai compris que plus tard, pas à cette époque-là. J’ai trouvé bizarre qu’il ne me montre que son frère, qu’il ne parlait que de son frère.’[99]

‘Ma belle-mère, elle était séparée de son mari depuis que ses enfants étaient petits. Il paraît que maintenant tout le monde divorce. Mais à cette époque-là, c’était très triste pour un enfant. Il recevait des surnoms à l’école : ‘Tu n’as pas de père, juste une mère.’ Les parents se sont disputés. Mon mari, il est traumatisé à cause de cela. Je l’ai compris. Il en a été marqué. Parce qu’il a aussi toujours vu son père qui battait sa mère. Il me l’a toujours dit. Et sont père avait d’autres femmes. Ça, c’est quelque chose que je ne peux pas dire de mon mari, il n’a jamais eu d’autre femme.’[100]

Ils n’étaient pas encore mariés, quand un événement se produit : son ami se bat avec quelqu’un et lui casse quelques dents. L’offensé va en justice contre lui et c’est Éléonore qui va payer les frais de l’avocat. Elle se dit qu’elle devait bien ouvrir ses yeux à cette époque-là, avant de se marier, pour ne pas avoir à subir les maltraitances de son mari.

‘Je ne sais pas très bien, il s’était battu avec quelqu’un, et l’autre avait perdu deux dents. Étant donné qu’il s’agissait d’un fils à papa, de quelqu’un riche, il l’a poursuivi en justice. J’aurais dû ouvrir mes yeux à cette époque-là, n’est-ce pas ? Il a perdu sa cause. Je travaillais, lui, pas. Nous étions petits amis, et j’ai payé son avocat.’[101]

‘Je ne me suis pas mariée pour de l’argent. Je me suis mariée par amour. Je le dis toujours. Je ne suis jamais allé chercher de l’argent. Jamais. Je pensais : ‘Il a son diplôme, il peut aussi faire carrière dans sa vie. Pourquoi pas ?’[102]

Éléonore n’avait pas fréquenté une faculté, elle a suivi une formation professionnelle pour travailler comme secrétaire. Elle se marie amoureuse, pas pour de l’argent. Dans les entreprises où elle avait travaillé, elle était toujours appréciée, elle recevait toujours des éloges. Par contre, son mari, il a eu cinq emplois en cinq ans. Il a été renvoyé de tous, sauf du dernier, parce qu’il l’a quitté pour aller vivre au Brésil, après cinq ans de mariage. Quand ils avaient encore un an de mariage, les problèmes relationnels ont commencé. Changer son mari, c’est quelque chose qui s’avérait impossible.

‘Nous avions un appartement à nous. C’est-à-dire, on le payait mensuellement. Parce qu’en Belgique, quand il s’agit d’acheter un immeuble, je pense que tout le monde peut le faire. Ce n’est pas comme au Brésil, c’est plus facile.’[103]

‘Et ensuite nous avons vendu l’appartement, et nous sommes venus au Brésil. Et voilà. Mais en Belgique il n’y avait que du travail, que du travail. Je quittais la maison. Comme j’avais besoin d’une voiture pour travailler, j’amenais mon mari au travail. J’y passais toute ma journée. À l’époque nous apportions une tartine, c’est l’habitude en Belgique. Je ne sais pas si c’est toujours comme ça. Le soir j’allais le chercher au travail. Et nous rentrions chez nous, je faisais le souper. Le lendemain, la même chose. On se rencontrait toujours le soir.’[104]

‘Nous étions jeunes mariés. Nous sommes restés mariés en Belgique pendant cinq ans. Mais il était toujours une personne très difficile. Je m’en suis aperçu juste après mon mariage. Nous avions déjà des problèmes, ils avaient déjà commencé. Avant de nous marier, nous disions toujours : ‘Si nous avons une dispute, nous devons la résoudre avant de dormir. Parce que sinon on ne trouve plus de solution.’ Mais ce n’a jamais été comme ça. Il était tel qu’il n’y avait pas moyen de parler avec lui, parce qu’il avait toujours raison. Une femme, pour lui, c’est une ordure. Il est toujours comme ça. Il ne respecte pas une femme.’[105]

‘Pendant qu’on est petits amis, tout est bleu, on est amoureux. Parce que je me suis marié avec mon mari, j’étais amoureuse, vraiment. Mais après un an, tout a commencé. Mais j’avais dit : ‘Je vais lutter pour mon bonheur.’ J’ai toujours lutté. Tu peux le demander à n’importe qui. Mais je n’ai pas pu le changer. Je n’ai pas réussi à le faire. C’était plus fort.’[106]

Un ami d’école de son mari était allé vivre au Brésil comme alternative au service militaire, obligatoire en Belgique. Il écrivait des lettres où il décrivait les merveilles du Brésil. Il les

invitait à venir, il insistait. Éléonore est pour le départ. Elle et son mari réfléchissent quelque temps, en discutent, et décident de migrer.

> **'On vivait en Belgique. Il y avait cet ami-là, qui nous écrivait toujours : 'Vous devez venir ici aussi, parce que c'est merveilleux.'[107]**
>
> **'À l'époque, afin de ne pas faire le service militaire en Belgique, tu devrais aller dans un pays du Tiers Monde pendant deux ans. C'est ce que cet ami avait fait.'[108]**
>
> **'Si l'on avait fait des études, on trouvait rapidement un emploi. Si l'on parlait d'autres langues, aussi. Parce que les Belges, on est divisé en trois parties : l'Allemand, le Français et le Flamand. Alors, chaque Belge parle un peu ces langues, plus l'anglais. Alors il parlait bien ! D'abord mon mari est allé seul visiter cet ami. Il est allé à cette grande capitale, il est rentré : 'Quelle merveille, là-bas ! Allons-y aussi.'[109]**
>
> **'Mon patron avait dit à mon mari : 'C'est toi qui dois aller en Belgique [*sic*]. Laisse-la ici.' Il n'y avait rien de douteux entre mon patron et moi. Il était plus âgé, il avait sept enfants. Mais il aimait mon travail. Il l'a dit pour faire une blague.'[110]**
>
> **'Ce n'a pas été quelque chose de soudain. Ce fut une histoire de quelques mois. 'Allons-y.' Alors nous avons vendu tout ce que nous avions, la maison que nous avions, et nous sommes venus au Brésil. Mais ce n'était pas un choc, soudain, du jour au lendemain. Non. C'était réfléchi.'[111]**

Ils sont allés au Brésil d'abord en tant que touristes. Le mari est allé le premier, en avion. Elle est allée un peu plus tard, en bateau. Pendant le voyage elle découvre qu'elle est enceinte de son premier enfant.

Même influencée par les histoires d'Afrique de son oncle, et même si elle pouvait avoir un secret espoir d'y trouver quelque chose de semblable, de la forêt tropicale, Éléonore avait été avisée par l'ami de son mari de la réalité du Brésil, que ce n'était pas de la brousse. Une ville portuaire, où elle a dû se rendre pour un examen médical d'admission en tant que migrante, l'avait choquée par sa laideur. Mais elle et son mari étaient ouverts à l'aventure de vivre au Brésil, et ce pays dans sa totalité ne les décevait pas. Ils sont passé par quelques villes moyennes du Sud-Est, et ils se sont installés dans deux ou trois. Ils ont vécu aussi dans une grande capitale où la pauvreté et la richesse contrastaient.

‘Je suis venu pour y vivre. Nous avions eu un peu l’esprit d’aventure à cette époque, nous étions jeunes. Alors je trouvais qu’ici tout était merveilleux. Dès que je suis arrivée, ça m’a plu.’[112]

‘La seule chose que je n’ai pas aimée : nous avions fait nos documents, le registre, le permis de séjour définitif. Et nous devions aller à une ville portuaire pour le faire. Mais quel endroit moche, celui-là ! Ça m’avait vraiment déçu. C’est près des quais.[113]

‘Je ne m’attendais pas à ce que j’ai vu. Je pensais avant que ce serait comme en Afrique, parce que tous les Belges pensent qu’ici c’est la brousse. N’est-ce pas comme cela ? Même maintenant il y a beaucoup du monde qui le pense. Mais nous étions déjà informés à travers cet ami qu’habitait ici. Il disait : ‘Non, là-bas il y a des shopping centres, il y a tout ce dont on a besoin.’ Après toutes ces années, le Brésil à la fin n’est plus le Tiers Monde. Il y a beaucoup de luxe aussi. Mais en Belgique… C’est que la télé en Belgique ne montrait que la pauvreté, jamais la richesse.’[114]

‘À la fin, nous sommes arrivés ici, et ça nous a plu. Parce que nous avions vu des choses nouvelles. C’était l’aventure. Pour moi, c’était merveilleux. Je ne peux pas en dire du mal. Ce n’était pas une déception. C’était différent, c’était intéressant.’[115]

‘Mais nous étions toujours dans cette grande capitale où il y a de tout. Il y a des belles choses, mais il y a des choses moches aussi. Les bidonvilles, ils nous avaient impressionnés à l’époque.’[116]

‘Les bidonvilles là-bas sont encore pires que ceux d’ici où j’habite maintenant. Ils se trouvent au bord des avenues. C’est horrible, cette ville. Je n’ai jamais été confronté par… Je voyais ces choses, mais je n’habitais pas à cet endroit. J’habitais un endroit plus beau. Ce n’était pas un quartier chic, mais au moins un quartier normal.’[117]

‘Et je m’excitais avec les choses autour de moi. Je suis venue avec cette volonté, alors cette volonté, je l’ai alimentée ici, voyant toutes ces choses nouvelles. Le Brésil n’a pas été ce que nous pensions en Belgique, que ce n’était que de la brousse. Parce qu’il y avait de tout, et j’ai découvert plusieurs choses. Je pense que l’art, l’artisanat, c’est beaucoup plus développé ici que là-bas. Parce que je suis artiste aussi, et ces choses m’excitaient beaucoup. Je n’y trouvais pas beaucoup de difficulté. Les personnes, surtout les Brésiliens, sont excellentes pour parler, elles sont ouvertes. C’est réconfortant. Leur maison était toujours ouverte. Maintenant, cela a changé un peu, je pense, à cause de cette cri…’[118]

C’était encore un couple récemment arrivé au Brésil, avec très peu de connaissances, et elle était enceinte de son premier enfant. La solitude et la nostalgie sont de la partie. L’accueil chaleureux de la part de voisins presque inconnus lors des fêtes de Noël et de Nouvel An, la surprend et l’émeut à cette époque.

> **‘Je me souviens, la première année que nous étions ici, j’étais encore enceinte de ma première fille, parce qu’elle est née au mois de mars : lors du premier Noël, une voisine nous avait invités. Il y avait une table remplie de noix, et d’autres choses. Je ne l’oublierai jamais. On se connaissait à peine, ces gens se sont aperçus que nous étions seuls, ils sont venus nous inviter pour le souper de Noël. Ça ne se voit pas en Belgique, désolée. Ce n’est qu’au Brésil. C’était beau, merveilleux ! Pour le Nouvel An une autre voisine nous avait invités aussi. Il paraît qu’ils se sont mis d’accord : ‘Zut, ces deux-là sont tout seuls. Invitons-les.’ C’était beau. Je ne l’oublierai jamais. Ça m’a touchée, vraiment.’**[119]

Ils font venir leurs meubles de Belgique. Après l’arrivée de ces objets connus et utiles, ils se sentaient mieux au Brésil.

> **‘Nos meubles sont venus de la Belgique aussi. Et nous n’avions pas pu faire venir ces pièces avant d’avoir le permis de séjour définitif. Et ça avait pris du temps. Puis ils sont arrivés. Mais nous avions acheté des meubles de jardin afin d’avoir quelque chose.’**[120]

Depuis qu’elle est arrivée au Brésil, Éléonore a voulu aimer ce pays. Malgré une vie monotone, il paraît que cet amour n’aurait jamais perdu de son intensité. Elle avait peu d’amis à cause de la jalousie de son mari. En plus, il ne la valorisait pas. Ils avaient passé quand même quelques périodes agréables, par exemple quand ils participaient à un groupe de pères et de maîtres à l’école de leurs enfants. C’est en surveillant les devoirs de ses enfants qu’Éléonore avait appris à mieux parler et à mieux écrire en portugais. Elle n’a jamais exercé d’activité rémunérée au Brésil.

> **‘L’école avait une maison dirigée par un prêtre français, qui s’occupait de jeunes mamans célibataires. Ils avaient besoin de quelqu’un pour apprendre à coudre, à cuisiner. J’y travaillais avec eux deux fois par semaine, tout en faisant partie de l’association de parents et de maîtres.’**[121]

> **‘Ma vie au Brésil est devenue monotone. Nous n’avons jamais eu d’amis, à cause de mon mari. J’étais toujours clouée à la maison. Il ne me laissait pas sortir, ni me développer. Jaloux, il ne me présentait à personne.’**[122]

Depuis qu’elle s’est installée au Brésil, malgré les difficultés, Éléonore n’a jamais voulu rentrer vivre en Belgique. Elle y est allée trois fois seulement, pour un séjour d’un mois chaque fois. À la dernière de ces visites, elle va chercher sa mère pour qu’elle vienne vivre au Brésil.

> **‘J’adore le Brésil. Je vois le soleil le matin… Je me lève tôt le matin, toujours. Je le lève tous les jours à six heures, afin de m’occuper de mes animaux.’**[123]

‘Mais le Brésil est… Je ne sais pas, je ne voudrais jamais rentrer en Belgique. J’y suis allé trois fois : une fois avec mes trois enfants encore petits ; la deuxième fois, quand mon père est décédé ; et la troisième fois afin d’aller chercher ma mère, il y a trois ans. Trois fois j’y suis allé. C’est que mes parents venaient ici chaque année. Parfois ma maman venait deux fois.’[124]

Au Brésil comme en Belgique, son mari avait eu plusieurs emplois. À la maison, il maltraitait tout le monde, même la mère âgée d’Éléonore. Il était violent. Afin d’humilier son épouse, il annonçait à ses connaissances qu’elle n’avait même pas de diplôme supérieur. Éléonore obéissait à son mari. Une amie proche la faisait sortir de la prison que devenait sa maison, elle voulait l’aider à sortir de la situation difficile qu’elle vivait. Quand le mari partait en voyage, les enfants étaient plus contents, et il y avait plus d’argent disponible. Quand le mari y était, parfois ils n’en avaient pas assez pour acheter de la nourriture. Quand il était présent, Éléonore sentait son cœur battre ‘hors son corps’. Elle se sentait étouffer dans cette vie.

‘Mon mari agressait tout le monde à la maison, pas seulement moi. Les enfants aussi, quand ils étaient petits, adolescents. Il a frappé tout le monde ici à la maison. C’est arrivé à un point où… Physiquement, j’en sortais toute bleue. Ma fille, mon fils aussi. Le seul qui y a échappé était le fils adoptif, je ne sais pas pourquoi.’[125]

‘C’est arrivé au point que mon fils, qui était en vacances, avait appelé la police pour son père. La coexistence avec lui était presque impossible pendant toutes ces années. Mais je maintenais le mariage à cause de mes enfants. J’étais complètement seule ici, sans argent, sans rien. Qu’est-ce que je pourrais faire ? Il soutenait la maison. La seule faute que j’ai commise est celle de ne pas aller travailler quand je suis arrivée au Brésil.’[126]

‘‘Tu n’as même pas un diplôme universitaire’. C’est ce qu’il me jetait à la figure. Je disais : ‘Je n’en ai pas. Mais je possède suffisamment d’intelligence pour vaincre dans la vie.’ Je le lui ai toujours dit. Mais il dit toujours devant tout le monde : ‘Elle ne possède même pas un diplôme universitaire !’ Mais je m’en fous. Je ne suis pas complexée à cause de cela. Je me sentais humiliée quand il le disait. Il aimait m’humilier. Il m’humiliait toujours.’[127]

‘J’obéissais à mon mari. Je lui ai toujours obéi, sans trop me révolter. Je me disputais avec lui quand même quand il allait trop loin. Ça va. Mais par rapport à certaines choses, j’ai dit : ‘Très bien. S’il le veut comme ça, ce sera comme ça. Afin de maintenir la paix à la maison, je fais tout.’[128]

‘Il y avait aussi des disputes plus graves. Après, ça s’améliorait de nouveau. Ensuite il tombe encore une fois, toujours plus profondément. Tu sais comment ça se passe, n’est-ce pas ? On fait la paix, on parle avec lui, il reste calme pendant quelque temps. Mais ensuite, tout recommence. Il n’y avait pas moyen. C’était toujours les promesses…’[129]

‘Quand le père faisait un voyage, les enfants en étaient ravis. Parfois on n’avait presque pas d’argent pour acheter à manger. Quand mon mari partait, il y en avait assez même pour aller au Shopping Center manger un morceau. Et quand il était ici, jamais.’[130]

‘Je vivais avec mon cœur qui battait vers l’extérieur de mon corps, tant je subissais de nervosité à coté de lui. J’étais étouffée dans mon mariage, vraiment. Je ne trouve même pas de mots pour le dire. Je vais beaucoup mieux maintenant. Maintenant il habite seul, il travaille. Mais il n’y a pas d’aide financière.’[131]

Éléonore a eu ses enfants, elle chantait et jouait de la guitare pour eux. Un jour, son mari a cassé sa guitare à cause de la jalousie qu’il éprouvait quand il s’apercevait de l’attention que les enfants prêtaient à leur maman. Après cela, Éléonore n’a plus jamais joué de la guitare. Elle acheta une guitare pour son fils adoptif, mais ce dernier va la vendre afin de se procurer de la drogue.

‘Quand les enfants étaient petits, je chantais pour eux, avec une guitare. Je jouais de tout : *Sertaneja*… Mon mari en était tellement jaloux, qu’il a pris ma guitare et l’a cassée contre le sol. Puis il n’a plus jamais… Après, je n’ai plus jamais touché une guitare. Il était jaloux parce que je chantais avec eux et ça plaisait aux enfants. C’est parce que j’ai plusieurs qualités qu’il n’a pas. Il ne chantait pas, il n’avait pas de voix. Et moi, j’avais une belle voix, pardonne-moi pour la modestie mise à part. Je ne sais pas, c’est tout ça. Mon fils João voulait jouer de la guitare, et je lui en ai acheté une. Mais il n’a pas avancé non plus. Il a vendu la guitare afin d’acheter de la drogue.’[132]

Éléonore avait commencé à peindre pendant qu’elle vivait en Belgique, mais c’est au Brésil qu’elle dédie plus de temps à cette activité. Son premier tableau, à douze ans, c’était la copie d’une carte postale avec un paysage de Belgique. Au Brésil, elle commence à peindre comme alternative à une vie faite exclusivement d’activités domestiques. Au début elle copiait, et puis elle a commencé à créer, et arrive à créer son propre style.

‘C’était un paysage. Un paysage de Belgique, une ville. C’était un paysage avec un fond, je pense qu’il y avait des arbres. Et devant, quelques maisonnettes. Si simple que ça, un paysage de Belgique. Je l’avais trouvé dans un magazine en Belgique. Je ne me souviens même pas de… Un paysage belge. Et ici, au Brésil, je l’ai fait aussi souvent au début.[133]

‘À l’époque où je peignais, les nuits où je dormais mal je me levais, et j’allais peindre. J’avais un petit endroit dehors, c’était dans une autre maison. J’y peignais jusqu’à deux, trois heures du matin. J’étais déjà mariée. C’était quand il partait en voyage. Alors je me levais, et les enfants dormaient.

C'est à ces moments que sortaient les choses les plus belles de mes peintures. Et quand j'avais des problèmes, mes peintures sortaient différentes aussi.'[134]

Peindre, c'était une façon d'avoir une activité intellectuelle, et d'exprimer ses sentiments. Éléonore en décrit plusieurs phases qu'elle peut déceler dans le développement de sa peinture au Brésil. Elle fait comprendre que ces phases auraient à voir avec son état d'esprit à différentes époques. La première phase serait quand elle produisait des visages de femmes mélancoliques.

'Il y avait une époque où je peignais – je pense que c'était moi qui peignais – des visages de femmes mélancoliques. Je les ai vendus, tous ces tableaux, à l'époque. C'était des grands tableaux, d'un mètre… Je les ai vendus tous. J'en ai quelques-uns uns encore. Je vais te les montrer.'[135]

'Pendant cette période des femmes mélancoliques, je me sentais très triste. Il n'y avait que de la tristesse en moi. Alors je le mettais sur le papier. Vois-tu le visage de celle-là ? Celui-ci n'est pas très net, mais ils regardent en haut, avec un regard perdu, sans savoir quoi faire.'[136]

'Je ne savais pas comment me comporter afin de résoudre tout ça. J'étais vraiment perdue à cette époque-là. Le mariage, comment résoudre ma vie. Je voulais faire je ne sais pas combien de choses, et je ne pouvais pas les faire, parce que je me trouvais toujours seule avec ma pensée. Mon mari n'y prêtait pas attention, il n'avait pas de compréhension pour ce que je ressentais. C'est ça.'[137]

'La vie m'effrayait. Parce que la vie, pour moi, il n'y avait pas de sortie pour moi. Je ne pouvais rien faire : rester immobile dans ma cuisine, avec mes enfants. C'est pour ça que j'ai commencé à peindre. C'était mon objectif : afin d'avoir une quelconque activité intellectuelle, j'ai commencé à peindre, afin de quitter la vie de la cuisine, de la maison, de nettoyage, de tout ça.'[138]

Ensuite, il y a eu une phase où elle peignait des oiseaux. Ces oiseaux figurent dans un de ses tableaux comme un couple, ou peut-être une famille. C'était une période de paix, mais peut-être une paix de résignation, de refuge dans la fantaisie.

'Ensuite, je pense qu'une période de paix avec moi-même est arrivée. C'était la période de ces oiseaux. Ces oiseaux, ils sont un peu… C'est une famille. Tu le vois ? Le père, la mère et la fille. Ou alors, un couple. Il y a toujours un couple.'[139]

Pendant tout ce temps elle avait l'habitude de peindre des paysages qui lui procuraient de la paix.

‘Puis, ma grande paix, c’est les paysages. Quand je me promenais en voiture, comme ça, et que je voyais quelque chose au loin. Les couleurs, je les inventais, parce qu’elles n’étaient pas toujours celles que j’avais vues.’[140]

Elle affirme que la figure humaine est toujours absente de ses paysages, et que ça parlerait de sa solitude.

‘J’avais oublié de dire quelque chose de mes tableaux : que très difficilement, dans les tableaux de paysages, la figure humaine est présente. C’est la solitude que je ressens de temps à l’autre. Solitude. Je pense qu’elle est présente dans mes tableaux. Je vois ces immenses paysages, sans définition à la fin.’[141]

‘C’est la solitude que je ressens de temps en temps. Il me manque de parler avec quelqu’un, il me manque m’ouvrir avec quelqu’un.’[142]

Une psychologue, qui a vu ses tableaux lors d’une réunion d’amis, remarque que le soleil y est toujours présent, et elle suggère qu’il représenterait le père. Ça dérange un peu Éléonore, qui croit qu’elle n’a aimé son père qu’en tant que bonne fille.

‘Une personne m’a dit : ‘Tu peins toujours le soleil, Éléonore. Le soleil représente le père.’ Je ne sais pas si c’est ça, en psychologie. C’était une psychologue qui me l’a dit. ‘Tu peins le soleil. Le soleil est quelque chose de fort, Éléonore, elle a dit. Dans tous mes tableaux il y a le soleil.’[143]

‘Je n’ai pas de Complexe d’Oedipe, d’aucune façon. Je n’ai pas cette chose-là. Mais je peignais toujours le soleil. Ou alors caché, le soleil nocturne. Le soleil est toujours présent dans mes tableaux. Le Complexe d’Oedipe est une admiration exagérée pour son père, n’est-ce pas ? Je n’en ai pas. J’adorais mon père, mais en tant que bonne fille. Je l’aime. Après que je suis devenue adulte, il est devenu beaucoup plus mon ami qu’auparavant.’[144]

Sa mère ne comprenait pas pourquoi Éléonore faisait toujours des tableaux, étant donné qu’elle en avait déjà beaucoup à la maison.

‘ ‘Pour quoi peindre encore ? T’en a tellement de tableaux ici !’ Je dis : ‘C’est parce que je l’aime. C’est mon hygiène mentale.’ Mais ils ne le comprennent pas. ‘Toi, tu ne brodais pas à l’époque ? – je lui disais – Ne brode pas non plus.’ Elle brodait jour et nuit, presque. Elle aimait le faire.’[145]

Éléonore, comme sa mère, aime aussi certaines activités domestiques, telles que coudre et faire de la cuisine. Elle aime parfois rester seule.

Une fois, sa fille voulait acheter un cadeau pour son petit ami. Éléonore lui achète une chemise avec une carte de crédit à elle. Son mari découvre le fait, il en est furieux. Il l'insulte, et il casse toutes les cartes qu'il trouve dans son sac à elle. Éléonore, humiliée et fatiguée, ne voyant pas de sortie, avale deux boîtes de somnifères pour se suicider. Ça fait plus de dix ans, elle l'a vécu comme une renaissance.

> **'Zut, je dois te raconter quelque chose que j'ai fait, une bêtise dans ma vie. Une nuit, j'étais… Mes enfants étaient déjà grands. Il battait toujours les enfants. Et cette nuit, il m'avait tellement humilié que j'ai avalé des comprimés afin de mourir. Ça fait déjà longtemps. J'ai avalé deux boîtes de Lexotan, mais je ne suis pas morte. Il paraît qu'après cela je suis née à nouveau.[146]**

> **'J'avais acheté quelque chose qui n'était pas cher, juste un souvenir. Il l'a découvert, il a cassé toutes les cartes qui se trouvaient dans mon portefeuille. Il n'y avait presque pas de cruzado, parce qu'on devait toujours demander la permission du seigneur afin de pouvoir me servir de ma carte. C'était comme ça. Il a commencé à se disputer avec moi, à m'insulter. Cette humiliation, je ne veux plus m'en souvenir de tout cela. Je suis allée dans ma chambre et j'ai pris ces deux boîtes. Je suis allée me coucher dans mon lit. Je pense qu'il n'avait même rien remarqué. Il pensait que je dormais.'[147]**

Après s'être rendu compte de ce qui se passait, son mari ne permit pas qu'elle soit amenée à l'hôpital. Il dit de la laisser mourir. Ce n'est qu'au troisième jour, grâce à l'intervention d'amis, qu'elle a été secourue. Elle ressent cet épisode comme une renaissance. Elle se sentait quand même coupable, parce qu'elle avait réalisé qu'elle allait laisser ses enfants avec un père très difficile. Après cette tentative de suicide, elle sent qu'elle n'a plus besoin de l'autorisation de quelqu'un d'autre pour faire ce qu'elle veut.

> **'Je ne m'en souviens même plus. Parce qu'on devient comme si l'on était saoul, il me semble. Ils voulaient m'amener à l'hôpital, mais mon mari ne le voulait pas : 'Laisse-la mourir.''[148]**

> **' 'Laisse mourir.' Mais il y avait une réunion à la maison. Marie est venue, d'autres amis que j'avais sont venus aussi pour parler avec lui et lui dire qu'il devrait change son attitude envers moi. Mais il s'en foutait. Après ils m'ont amenée à l'hôpital, tous ensemble. Mais c'était déjà trois jours plus tard, et je n'allais plus mourir.'[149]**

> **'C'était très douloureux. Beaucoup trop. Mais tout le monde avait compris la raison pour laquelle je l'avais fait. Personne ne l'approuvait. Qui pourrait approuver une chose pareille ? Ça démontre qu'une personne peut arriver à un tel état de désespoir, qu'elle fait des choses pareilles. N'est-ce pas ? Je l'ai fait. Je ne le supportais plus. J'avais dit : 'Je vais mourir quand même, parce que j'avale**

ça, et c'est fait.' Eh bien, c'était aussi un peu égoïste, à cause de mes enfants. Je ne pouvais pas les laisser tous seuls avec un père comme celui-là. Mais je me trouvais dans un désespoir total, je ne savais plus quoi faire. Alors c'est ça que j'ai fait, je suis désolée. J'ai demandé des excuses à tout le monde.'[150]

'Notre vie change, n'est-ce pas ? Je suis plus tranquille. Je suis plus satisfaite. Je suis plus moi-même. Je suis contente que maintenant je peux développer mes propres idées, mes choses telles que je veux, que je n'ai plus besoin de dépendre de quelqu'un d'autre pour dire 'Tu peux le faire' ou 'Te ne peux pas le faire'.'[151]

'Eh bien, il ne s'est pas du tout amélioré. Parce qu'à chaque petite dispute entre nous, il disait : 'Prends encore quelques comprimés. Au moins tu vas mourir.'[152]

Elle et son mari se sont séparés quelques années plus tard, grâce à l'intervention de leur fille et de son mari à elle. Ils se sont occupés de la démarche légale. Ils avaient lié amitié avec un juge, lequel a décidé que le mari quitte immédiatement le foyer, à cause de la violence qu'il portait contre la famille. Cet homme est alors allé vivre avec un fils qui faisait ses études universitaires dans une ville éloignée. Ce fils se plaignait de la présence de son père.

'Parce que je pense que toute seule je n'aurais pas le courage de le faire. D'abord, sans avocat, je ne réussirais pas à le mettre dehors. Moi, sortir, où irais-je ? Je n'avais pas où aller. Alors je ne le ferais pas.'[153]

'Ma fille a introduit un recours à la Justice. Un officier de justice est venu devant la porte et avait dit qu'il devait sortir. Mais moi, toute seule, comment pourrais-je le faire ? Je n'y arriverais pas. Ils l'avaient obtenu aussi grâce au fait que mon beau-fils connaît le juge de la ville, il est son ami. Parce qu'il n'est pas si simple de mettre le mari dehors !'[154]

Éléonore a trois enfants : deux enfants naturels et un enfant adopté. La fille aînée est décrite comme merveilleuse. Elle s'est trouvé un petit ami très tôt, parce qu'elle voulait fuir de chez elle. Elle a terminé ses études universitaires. Le deuxième enfant avait donné un peu de souci lors de son adolescence, mais aujourd'hui tout va bien. Maintenant qu'il est à l'université, il est devenu un bon étudiant. Le père manquait de respect envers ses enfants.

'Quand ils étaient petits, il les dominait, parce qu'ils étaient petits. Devenus plus grands, ils avaient leurs propres opinions. Les disputes avaient commencé, parce qu'il ne discutait pas avec les enfants. Il imposait ce qui devait être, et rien d'autre. C'est pour ça que je n'ai pas de problème avec mes

enfants. Parce que même s'ils avaient tort, ils venaient me le raconter, afin de dialoguer, afin de voir ce que je pourrais faire pour les aider.'[155]

'Il a manqué de respect en toute chose auprès de moi et de ses enfants. Parce qu'il ne connaît pas les enfants merveilleux qu'il a. Étant donné ce qu'ils ont dû subir, ils devraient être des drogués, jetés dans la rue. Mais non. Ils ont réussi à se redresser, à étudier.'[156]

Le troisième enfant était adopté.

'J'ai toujours eu l'envie d'adopter un fils, depuis que je suis arrivé ici, tant de pauvreté que j'avais vue, et des enfants abandonnés. C'était un peu pour cette raison. Et soudain, il est apparu presque devant nous. Nous ne sommes pas allés le chercher. Il a été jeté dans nos mains.'[157]

'J'ai toujours dit : 'Ah, je voudrais tellement adopter un enfant, moi aussi !' Un jour, une amie appelle : 'Éléonore, un enfant est né d'une mère célibataire. Elle l'a laissé à la maison d'une tante qui a déjà sept enfants, une veuve qui ne veut pas rester avec l'enfant, qui veut le donner en adoption. Serais-tu intéressée ?'[158]

Cet enfant a la peau plus foncée que celle de ses parents adoptifs, ce qui le fait contraster. En Belgique, la famille disait que c'était de la folie d'adopter cet enfant.

' 'Ou-la-la ! Qui ferait une chose pareille ? C'est une folie ! Ça va te donner des problèmes.' J'ai dit : 'Ça peut me donner des problèmes, mais peut-être pas.' Pas vrai ? Il y a un risque. Le risque, tu dois le prendre. Je connais d'autres personnes qui avaient eu un fils adoptif, et qui n'ont pas eu de problème. Moi, j'en ai eu, ça va. Je l'avais accepté. Quoi faire ? Ils ne l'acceptent pas.'[159]

'Ils ne l'ont pas accepté à cause principalement qu'il a une couleur foncée. Le Belge est très raciste aussi. Alors ils ont dit : 'Ah, non !' Tout le monde le condamnait, même mes parents l'avaient condamné à l'époque. Mais ça ne veut pas dire… Quand ils sont venus ici, João était un beau garçon, et ils l'ont toujours aimé. Ce n'est qu'après qu'il a pris le mauvais chemin.'[160]

Le mari d'Éléonore n'a jamais pris cet enfant sur ses genoux. Il lui achetait des cadeaux comme il avait fait pour les autres, mais c'était pour les apparences, pour qu'on ne pense pas que cet enfant adopté était maltraité. Il était malin, cet enfant, de sorte qu'il était le seul à réussir à échapper aux coups de son père adoptif.

'Il recevait les mêmes cadeaux, mais pour les yeux des autres. Tu sais comment ça se passe. Normalement, quant tu adoptes un enfant, il y a de la polémique autour. Les gens pensent que tu le maltraites. Mais ce n'était pas le cas.'[161]

‘Il était un petit malin ! Très malin ! Il n’a jamais été frappé par son père. Nous tous l’avions été, mais pas lui. Il voulait frapper, il n’a pas réussi. Il échappait !’[162]

Les problèmes ont commencé pendant son adolescence. Il était absent de l’école, et il consommait de la drogue. Une fois, il reçoit une balle dans le corps. Il a été mis trois fois dans des institutions de récupération pour drogués, mais il rechutait toujours.

‘Les problèmes avaient commencé pendant la pré-adolescence et l’adolescence. C’est allé dans une mauvaise direction. Il pourrait s’agir d’un fils de mon propre sang. Parce que de nos jours, dans chaque famille il y a quelque chose, si tu prêtes attention. Il n’est pas parce qu’il est adoptif que cela s’est passé. Si j’avais eu trois enfants de mon propre sang, ils pouvaient tous emprunter un mauvais chemin. Pourquoi pas ? Ça peut se passer, aussi. Ce n’est pas parce qu’il est adoptif.’[163]

‘Ça a commencé quand il avait treize ans. Il allait à l’école, il rentrait à l’heure normale. Après une quinzaine de jours, la directrice m’avait demandé : ‘João est malade ?’ J’ai dit non. ‘Mais il ne fréquente plus l’école.’ C’est comme ça que j’ai commencé à découvrir ce qui se passait.’[164]

‘Il a consommé de tout ce que se trouve au marché. Pas que de la marijuana et de la cocaïne, mais aussi du thé de champignons, des drogues qu’il ne connaissait même pas. Et il a fréquenté l’école seulement jusqu’à la quatrième année primaire. Il n’a même pas terminé la quatrième. J’ai dit : ‘Bon, maintenant on va reprendre les études.’ Nous lui avions payé un cours supplémentaire à l’époque. Il a passé ses examens, mais il n’a pas réussi.’[165]

Quand il n’était pas drogué, c’était une personne sympathique. Drogué, il a une fois voulu tuer son père adoptif avec des couteaux de cuisine. Il en a été empêché par sa mère, qui l’avait attaché à son propre corps jusqu’à ce qu’il se calme.

‘Quand il prenait des drogues, il voulait toujours tuer son père. Il prenait des couteaux. Je ne sais pas si je te l’avais raconté. Quand il rentrait drogué, saoul, il prenait tous les couteaux de la cuisine et allait chercher son père pour le tuer. Eh bien, pas que lui. Il était à la maison. J’ai donc pris un tissu assez grand et je l’ai attaché serré contre mon corps, et je l’ai amené à la chambre pour qu’il se calme. Là, enfin, il pleurait, il dormait, et l’histoire est finie. Je me servais d’une grande serviette, et je l’attachais à moi, serré à moi, pour qu’il ne fasse pas de bêtise. Les deux ensemble. Parce qu’il avait une force immense. Et les couteaux, je les prenais de ses mains dans la chambre. Parce qu’il amenait ces couteaux avec lui à sa chambre. Ensuite je parlais avec lui, il versait des larmes, il dormait. Quand il se réveillait, il était normal.’[166]

‘Est-ce que tu as vu à la télé le garçon qui avait tué sa grand-mère ? Celui qui prenait de la cocaïne ? Ça s’est passé il y a quelques jours à la capitale. Il était dépendant de la cocaïne. Il a tué la grand-mère et la bonne. Il a dit que quand il prenait de la cocaïne il avait une énorme envie de tuer quelqu’un. Je pense que pour João, c’était la même chose. Parce que quand il était normal, il était une personne très agréable, un grand ami même. Mais quand il se droguait, il devenait un animal.’[167]

‘Il voulait tuer son père, principalement le père. Moi, pas. Il m’aimait ! À l’époque, il disait que j’étais la seule qui l’aidait. Il avait seize, dix-sept ans.’[168]

Après avoir fait son service militaire, il devient un ‘macho’. Son comportement ressemblait à celui de son père adoptif. Il dérobait de l’argent du sac de sa maman, malgré qu’elle le cachait bien. Quand elle se plaignait, il disait qu’elle était folle.

‘Après qu’il est entré au service militaire, je ne pouvais plus le dominer. Il est devenu un grand macho, de sorte que la femme pour lui aussi était une ordure. Et je ne pouvais plus le dominer. C’est drôle, n’est-ce pas ? Il ressemblait beaucoup à son père, après le service militaire. Pas avant, parce qu’il se réfugiait toujours dans mes bras.’[169]

‘Je cachais mon portefeuille dans des endroits incroyables. Et il le trouvait ! Il prenait de l’argent dans mon sac. Je cachais ce sac, où je ne sais pas, je ne peux plus le dire. Et si je lui disais : ‘João, t’as encore pris de l’argent dans mon sac ?’ ‘Moi ? Tu deviens folle !’ – il me disait comme ça. Je lui ai dit : ‘Non, je ne le deviens pas. C’est toi qui deviens fou.’ Il savait que je le découvrais. Je découvrais tout ce qu’il faisait.’[170]

Éléonore regrette de ne pas avoir suivi de formation au Brésil, principalement des cours de portugais, parce qu’elle considère qu’elle ne parle pas parfaitement cette langue.

‘Le portugais que je parle, je l’avais appris de conversations avec des Brésiliens, dans la rue, avec des amis. Mais la grammaire, je l’ai apprise avec mes enfants. Même aujourd’hui, quand je ne comprends pas un mot quelconque, je vais le chercher dans le dictionnaire, afin de ne pas rester ignorante. Mon portugais n’est pas parfait. Je sais que je commets plusieurs fautes. Quand j’écris, je peux penser et corriger mes fautes. Mais quand on parle, c’est différent. On parle parfois un peu trop vite, et on fait des fautes. Mais quand j’écris, j’écris raisonnablement bien. S’il s’agît d’une lettre importante, je demande à ma fille ou à mon fils de la corriger.’[171]

Éléonore s’occupe toujours de sa maman, qui vit avec elle. Sa maman est tombée malade entre deux entrevues, de sorte que Éléonore n’a pas pu réfléchir sur ce qu’elle allait dire, tel comme elle l’avait annoncé. Participer aux entrevues lui a plu.

'Tu es une personne très discrète, nous t'apprécions aussi. C'est déjà quelque chose qui aide aussi. Les questions que tu poses, tu nous laisses à notre aise, de sorte que si on ne veut pas répondre, on ne répond pas. Tu nous laisses dire ce que nous voulons. Ça plaît. C'est que je n'ai pas beaucoup de secrets.'[172]

Éléonore se sent plus mûre aujourd'hui. Quand elle était jeune, elle était plus anxieuse. En Belgique elle était une fille gâtée par sa famille, au sens qu'elle avait tout de suite ce qu'elle demandait. Au Brésil elle a apprit à lutter pour ce qu'elle veut obtenir. Elle se considère mieux aujourd'hui qu'auparavant. Elle est habituée à tout faire seule, de sorte que quand quelqu'un lui rend un service elle se sent mal, et ne sait pas quoi faire pour le remercier. Si elle était restée en Belgique, elle pense qu'elle aurait eu les mêmes problèmes qu'elle avait affrontés au Brésil, et peut-être des problèmes plus graves, parce que sa famille d'origine serait plus proche.

Le Belge n'est pas aussi accueillant que le Brésilien. Au Brésil elle trouve de l'espace pour être ce qu'elle est, une personne plus humaine. Lors de ses visites en Belgique, ses familiers l'ont traitée quelque part comme une personne étrangère.

Éléonore a l'habitude de prendre notes des sentiments qu'elle éprouve dans les diverses occasions de sa vie. Si elle relit ses écritures, un nœud lui serre la gorge. Si elle décidait d'écrire un livre sur sa propre vie, il pourrait selon elle s'appeler '*Vivre avec le Diable'*, à cause de tout ce qu'elle a souffert avec son ex-mari.

Quand elle aura du temps libre, elle voudrait travailler, et faire ce dont elle serait encore capable. Ses enfants lui disent qu'elle devrait se trouver un nouveau mari. Elle pense que ce serait assez difficile à son âge, parce qu'elle ne trouverait qu'un homme divorcé, ou un veuf avec des enfants, et les enfants de cet homme n'accepteraient pas sa présence. Elle se sent moins timide.

'Je ne me sens plus comme une malheureuse. Auparavant j'étais une malheureuse, mais maintenant je ne me sens plus comme cela. J'ai entièrement vécu une nouvelle naissance. Je suis une autre personne. Je veux faire de la vie ce que je serai encore capable de faire.'[173]

'Si quelqu'un allait migrer, je lui dirais : fais-le. Je n'hésiterais même pas deux minutes. Je dirais : 'Fais-le. Si tu le veux, si ça t'intéresse, fais-le.' Même moi, je le ferais encore une fois, je recommencerais. Une personne qui veut réussir, qui a l'envie de réussir, je pense qu'elle réussit. Nous n'avons pas réussi, mais c'était à cause de nombreux problèmes. Mais quelqu'un d'autre qui a fait des études, qui a une bonne culture, il réussit dans un autre pays, je pense.'[174]

- Analyse du récit d'Éléonore

Représentations de soi

L'histoire racontée par Éléonore nous donne l'impression d'être simple et de compréhension facile. Néanmoins, quand nous allons répertorier ce qu'elle dit qui pourrait composer des représentations de soi, nous voyons que ces représentations dessinent des portraits de sa personne qui révèlent des caractéristiques parfois antagoniques selon l'occasion offerte par chaque moment vécu.

Éléonore avait été une petite Flamande timide, qui adorait ses parents, avec qui elle avait passé une enfance merveilleuse. Elle était obéissante et écoutait son père, même si à son avis il était un peu sévère. Mais c'était la sévérité de l'époque.

Malgré sa timidité, elle formait avec des cousins un petit groupe musical qui ne se présentait qu'en famille. Éléonore aimait et aimera toujours la musique. Plus tard, elle va renoncer à chanter et à jouer de la guitare pour ses enfants, à cause de la violence de son mari, qui lui casse son instrument.

Éléonore, timide et obéissante, était aussi très anxieuse : habituée à un certain confort, elle voulait obtenir tout de suite ce qu'elle désirait.

Plus tard, afin d'obéir à son père, Éléonore abandonne son projet d'étudier la médecine. La raison en est celle de l'avis de son père, elle n'y restera que jusqu'au moment où elle ferait connaissance avec celui qui deviendrait ensuite son mari. C'était considéré comme une perte de temps.

Éléonore n'a pas fait d'études universitaires, et son mari va se moquer d'elle, il l'humiliait devant leurs amis évoquant ce motif. Mener des activités intellectuelles était néanmoins l'une de ses aspirations. Éléonore aime connaître les choses, et cherche dans le dictionnaire le sens des mots qui lui échappe.

Éléonore aime travailler, et recevait des louanges de ses patrons en Belgique. Malgré cela, elle n'a jamais cherché d'emploi au Brésil, un choix qu'elle avait fait et dont elle se plaint aujourd'hui.

Éléonore se montre une personne correcte, et tient à affirmer qu'il n'y avait rien de douteux dans sa relation avec le patron qui lui rendait hommage.

La timidité d'Éléonore lui aurait causé des ennuis pendant sa jeunesse, et peut-être aussi au moment où elle devait se choisir un mari : ne pouvant jamais faire le premier pas vers une relation, elle avait accepté d'être courtisée par celui qui était le moins timide, mais pas nécessairement le meilleur parti. Timide, elle l'épouse.

Être aimée des autres paraît une nécessité pour Éléonore, qui affirme toujours avoir été aimée de tous. Sauf de son mari, nous le voyons à travers son récit.

Les louanges qu'elle avait reçues sont donc confrontées à l'image négative que son mari lui renvoyait. Le fait qu'elle se sente humiliée nous suggère que peut-être elle doutait de sa valeur propre, surtout à côté de quelqu'un qui insistait pour la diminuer. Pour son mari, une femme équivaut à de l'ordure.

Afin de se trouver une activité intellectuelle, et probablement pour essayer de redonner force à son amour-propre, au Brésil Éléonore commence à peindre et à exposer ses tableaux. Son mari ne valorise pas son activité. Ses peintures montrent son état d'âme à chaque moment de sa vie : de la tristesse, de la solitude, de la nostalgie d'un amour inaccompli.

Éléonore se voit comme étant une bonne fille. Elle nie ce qu'elle avait compris de l'allusion d'une psychologue qui examinait ses peintures, à savoir qu'elle aurait un 'œdipus complex'. Non, pas Éléonore.

Éléonore est capable d'aimer, de se dédier à l'autre. Elle se marie par amour. Devant les difficultés vécues à coté de son mari, elle se voit comme quelqu'un capable de lutter, combat qu'elle considère quand même perdu.

D'avoir pu oser une migration, cela autorise à Éléonore à se voir comme aventurière, comme une personne ouverte à la découverte, à l'inconnu. C'est pourtant un inconnu qu'elle pensait connaître d'avance, associant le Brésil à l'Afrique dont elle avait entendu parler pendant son enfance, et qui va la surprendre ensuite par sa singularité.

Malgré sa timidité, Éléonore est sociable, communicative, et cette caractéristique l'avait aidée dans son entreprise de migration.

Sa caractéristique d'être obéissante aurait persisté pendant sa vie de couple, de sorte qu'elle obéissait à son mari comme elle avait obéi à son père. Malgré les difficultés de son mariage, Éléonore considère que son éducation rigide – donc, son apprentissage de l'obéissance – l'avait aidée, parce qu'elle savait accepter les choses.

Éléonore veut donner de soi. Elle a toujours eu envie d'adopter un enfant. Elle l'a fait, et cet enfant devient un adolescent drogué et violent. Maîtriser cet adolescent armé de couteaux, et qui voulait tuer son père, montre le courage mêlé d'amour qui se manifestait chez cette femme à ce moment de son histoire.

Éléonore, à cause des difficultés de son mariage, se décrit à un moment donné comme une femme nerveuse, son cœur qui battait 'hors de son corps'.

C'est grâce à son suicide raté qu'elle a pu réussir à se poser autrement dans la vie, et à pouvoir désobéir au profit de son désir. Nous sommes tentés d'arriver à la conclusion que ce qui l'empêchait de faire les choses qu'elle avait envie de faire se trouvait en elle-même. Elle nous raconte que cette expérience proche de la mort a été ressentie comme une renaissance : née comme une autre personne, elle se sentait le droit d'agir autrement, et d'assumer l'autorité sur ses propres actes, n'ayant plus besoin d'investir une figure externe d'autorité forte comme l'était son époux. Après cette tentative ratée de suicide, elle ne se sent plus comme une victime.

Mais à cause de cette tentative de suicide elle se voit aussi comme une femme égoïste : si elle était morte, elle aurait laissé ses enfants à la merci d'un père difficile et violent.

Avec le temps, Éléonore mûrit et devient moins timide. Elle dit ce qu'elle veut, mais préfère toujours écouter et ne donner son avis que si l'on le lui demande.

Elle se sent plus humaine aujourd'hui. Mais cette humanité serait aussi une caractéristique à elle, qui l'aurait accompagnée pendant toute sa vie. Le Brésil est l'endroit qui lui convient, parce que ce pays lui donne l'occasion d'exprimer son humanité, de se montrer telle qu'elle est.

Éléonore aurait gardé sa vocation pour la médecine. Dans sa vie d'aujourd'hui, elle voit l'expression de cette vocation dans son dévouement envers sa mère âgée, dans une relation où Éléonore se montre une infirmière appréciée. Elle le fait par amour et par obligation.

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

Par rapport à d'autres récits de vie, par exemple celui de Béatrice, Éléonore nous livre relativement peu de contenus qui pourraient constituer directement des représentations des Belges et des Brésiliens, ainsi que des deux pays concernés. L'histoire qu'Éléonore raconte est l'histoire de sa vie privée, nous donnant presque l'impression qu'elle pourrait se déplacer sans changement avec n'importe quel autre pays comme arrière-plan.

La Belgique, pendant qu'elle y habitait encore, était le pays où les gens mangeaient à midi des tartines apportées de la maison. Les Belges sont des gens qui parlent au moins deux ou trois langues, à cause du fait de l'existence de trois langues officielles dans leur pays. Ça leur rendrait la vie plus facile lorsqu'ils se trouvent à l'étranger, surtout au moment de se trouver du travail.

Avant de se rendre au Brésil, Éléonore l'associait à ce qu'elle avait entendu dire en Belgique, des lettres et de la bouche de son oncle missionnaire, concernant l'Afrique, à tel point que quand elle est arrivée au pays où elle va immigrer, elle sera surprise de la modernité qu'elle y trouve, et de l'absence de forêts.

À cette représentation d'un Brésil 'africain', s'ajoutaient des représentations bâties sous l'influence de l'ami du mari d'Éléonore qui était parti vivre dans ce pays, et qui les invitait à le suivre. Après une première visite à ce pays, le mari d'Éléonore donne son verdict : le Brésil, c'est merveilleux.

Néanmoins, quand les médias belges montraient le Brésil, il n'y avait que de la pauvreté.

Ce que peuvent être les Brésiliens n'occupait pas la pensée d'Éléonore, même juste avant son départ vers ce pays. Elle l'explique : cela ne pouvait pas constituer un sujet de préoccupation pour elle, parce qu'elle est très ouverte, très communicative, et elle pouvait entrer en contact avec n'importe qui, qu'il soit pauvre ou riche.

Arrivée au Brésil, Éléonore était surprise par la disparité entre la manière dont elle se représentait le pays, 'africanisé', et la réalité qu'elle y voyait. Elle est allée s'inscrire au service d'immigration, y trouve un décor qui ne lui plaît pas: la ville, tout l'endroit était laid, ce à quoi elle ne s'attendait pas. Mais l'esprit d'aventure lui a fait surmonter cette désagréable surprise.

Elle est venue au Brésil décidée à aimer ce pays. Cela a sûrement influencé la manière optimiste dont elle voit ce pays, malgré les problèmes d'ordre personnel qu'elle y a vécus et qui pourraient la mener à en constituer des représentations plus négatives.

A travers son expérience quotidienne, Éléonore découvre un Brésil moderne qui dépassait en certains points ce qu'il y avait en Belgique. L'art et l'artisanat seraient plus développés au Brésil que dans son pays d'origine.

Éléonore découvre les Brésiliens, qu'elle voit comme réceptifs, hospitaliers, ouverts à l'amitié. Elle n'oublie pas le fait d'avoir été invitée par des Brésiliens qu'elle ne connaissait pas pour la fête de Noël. Chose intéressante, ces Brésiliens étaient aussi des immigrants. Mais, comme affirme Ribeiro (2002), un étranger immigré au Brésil devient un Brésilien. Et un tel accueil n'existe pas en Belgique, dit Éléonore.

Éléonore a vécu dans différentes villes du Brésil, suivant son mari qui était très instable professionnellement. Il a plusieurs fois changé de travail. Par conséquent, elle a pu connaître ce qu'elle percevait comme différences dans la façon d'être des Brésiliens qui vivaient dans ces différentes villes. Elle avait vécu dans une grande ville, où il y avait de bonnes et de mauvaises choses : de la modernité, de la beauté, de la pauvreté. Les Brésiliens qui vivent dans la ville où se trouve sa résidence actuelle sont relativement fermés aux contacts, ne font pas facilement de nouvelles connaissances.

Malgré le fait de vivre à l'étranger, sa vie était monotone. C'était un problème lié à sa vie privée, ce n'était pas de la faute du pays où elle est allée vivre.

Éléonore adopte un enfant qui a la peau plus foncée que celle de ses parents adoptifs. Quand elle le présente à sa famille belge, ils le rejettent. Le Belge est raciste.

Le Wallon et plus chaleureux que le Flamand ; et le Brésilien plus chaleureux que les Belges en général. Néanmoins, au Brésil, Éléonore a souvent pu compter sur la disponibilité et le soutien d'une amie belge. C'est parce que cette amie est devenue comme les Brésiliens.

Éléonore trouve au Brésil l'environnement qui lui convient : dans ce pays, elle peut être plus humaine. En Belgique, les gens ne regardent que leur propre vie, et toute chose tourne autour de l'argent.

Au Brésil, Éléonore peut dire ce qu'elle veut ; ce ne serait pas possible en Belgique. Pour l'illustrer, elle parle encore de la réaction de sa famille au moment où elle lui avait annoncé avoir adopté cet enfant à la peau foncée, ce qui aux yeux d'Éléonore paraît avoir été vécu par ses parents belges comme de l'audace de sa part.

Une thématique pour le récit d'Éléonore

Je dois avouer que si le récit d'Éléonore avait été le premier que j'aurais analysé, très probablement je n'aurais pas pensé à entreprendre de proposer une thématique parallèle à ce récit. L'idée de discerner en chaque histoire une telle thématique a commencé à s'ébaucher pendant que je travaillais les entrevues de Carlos, le premier sujet que j'avais interviewé. Dans son récit à lui, la dynamique qui s'y trouvait me semblait presque évidente, liée à diverses situations où l'eau prenait de l'importance.

Éléonore avait raconté ce que je considère plutôt comme une histoire privée qui a comme décor un pays, qui est le Brésil mais qui pourrait être un autre sans beaucoup changer de cette histoire. Elle quitte de son propre gré la Belgique afin d'accompagner son mari, le mari qu'elle avait épousé par amour dans sa condition de femme timide et soumise. Sa migration se lie à un acte d'amour : accompagner son mari. Mais c'était aussi un projet qu'elle chérissait, peut-être pour

avoir associé le pays tropical avec l'Afrique où habitait son oncle. Pourrions-nous proposer comme thématique de fond pour cette migration, le couple antagonique *amour* versus *absence d'amour* ?

Nous savons qu'Éléonore écoutait des lèvres de son père les lettres que son oncle missionnaire envoyait de l'Afrique. Elle associait, probablement sans se rendre compte, le Brésil à l'Afrique, de sorte que quand elle va se trouver en sol brésilien elle sera surprise de la réalité qu'elle y trouve. Nous voyons encore une fois quelque chose qui nous suggère que sa migration a été fondée sur une relation d'amour : avant même de connaître son mari qu'elle accompagnera dans l'aventure de la migration, les représentations qu'elle se faisait de pays tropicaux avaient été associés à la voix douée de poésie de son père. Un père qu'elle aimait, auquel elle obéissait, et qui est devenu son ami à l'âge adulte.

Nous trouvons assez d'éléments pour nous suggérer que l'amour pour quelqu'un (le père, l'oncle, le mari), se trouve derrière son entreprise de migration. Mais nous ne pensons pas que cela puisse devenir une thématique apte à synthétiser l'histoire racontée par Éléonore. Quelque chose manque.

Pendant plusieurs années, Éléonore avait bien maintenu son amour pour un homme qui ne répondait pas à son respect et à son affection. Un homme qui ne la valorisait pas, au point de la considérer comme de l'ordure. Au moins ainsi voulait-il voulait la faire paraître, probablement afin de cacher sa propre fragilité narcissique.

Après plus de dix ans de mariage luttant pour son amour et contre l'attitude de son mari – une lutte paradoxalement passive, qui voulait dépasser la situation par la soumission à cet homme – Éléonore, mère de trois enfants, n'en pouvait plus, et elle prend une forte dose de somnifères afin de suicider. Elle a presque atteint la mort, et cette mort ratée devient pour elle une sorte de renaissance. Elle devient une autre : désormais, elle n'avait plus besoin de soumettre ses volontés, ses projets, ses désirs à quelqu'un qui aurait de l'autorité sur elle.

À cause de cet épisode et des effets qu'il aurait produits sur Éléonore, pouvons-nous proposer comme thématique de son histoire l'antagonisme entre *obéissance* et *liberté* ? Si nous le faisions, comment intégrer ce que nous avons observé quant à la relation entre l'amour et son entreprise de migration ?

Nous pensons pouvoir en faire une synthèse en proposant encore une autre thématique. Afin de nous faire comprendre et de justifier notre position, il faut chercher dans l'histoire racontée par Éléonore un autre élément, lequel se répète assez souvent dans son discours : Éléonore insiste sur sa constatation que, sauf de son mari, elle était appréciée de tous. Elle était appréciée comme professionnelle par les patrons belges qu'elle avait eus. Son dernier patron a même fait une blague disant à son mari qu'il pouvait partir seul au Brésil et laisser son épouse où elle était. Éléonore est une personne appréciée, se faisant facilement des amis.

Nous avons devant nous les éléments suivants: un support amoureux pour cette migration ; la libération de la soumission à l'autre à travers la tentative de suicide ; et le fait qu'Éléonore soit appréciée de tous – sauf, évidemment, de son mari.

Nous pensons pouvoir trouver une thématique parallèle à cette histoire de migration d'Éléonore dans l'opposition entre *plaire à soi* versus *plaire à l'autre*.

Plaire à l'autre, pour Éléonore, signifie aussi être appréciée de l'autre, un autre qu'elle aime et dont elle attend une reconnaissance, un retour valorisant de son narcissisme. Plaire à soi, c'est quelque chose qui entre en concours avec la possibilité de plaire l'autre.

Éléonore voulait étudier la médecine. Devant l'interdit de son père aimé, elle décide de lui plaire au lieu d'accomplir son propre désir. Elle accepte de bon gré d'entreprendre une migration avec l'homme qu'elle aimait, auquel elle voulait plaire, et dont elle attendait la reconnaissance de son geste d'amour, de son don, de sa disponibilité pour lui plaire.

Nous avons l'impression que le sens que prend sa tentative de suicide fait de cet événement quelque chose de plus important dans son histoire que son immigration au Brésil. C'est à travers cette mort manquée qu'elle réussit à surmonter l'obligation de plaire l'autre au prix du renoncement à l'accomplissement de ses propres désirs. Elle paraît renoncer à son attente de gratification de l'autre dans les situations où cela dépendrait d'une soumission à l'autre.

Auparavant, son désir d'obtenir une gratification à travers la soumission à l'autre paraît être plus puissant que d'autres désirs, comme celui d'étudier la médecine, par exemple.

Éléonore dit que si elle écrivait un livre sur sa vie, il pourrait s'appeler '*Vivre avec le Diable'*. Le fait d'avoir le diable pour mari aurait eu peut-être ses avantages : les exigences exorbitantes et insensées de ce diable liées à l'absence de toute expression d'amour ou de reconnaissance avaient finalement obligé Éléonore à revoir une attitude très enracinée dans sa vie, et pourtant nocive. La mort et la renaissance d'Éléonore ont d'ailleurs été vécus en public, ayant pour témoins ses amis les plus proches et ses enfants.

Nous pourrions aller beaucoup plus loin dans cette analyse, mais nous craignons de nous éloigner beaucoup trop de l'histoire qui nous a été racontée. Jusqu'ici, nous avons encore l'impression d'être cohérents avec cette histoire. Pourtant, notre analyse n'a pas l'intention de se proposer comme vérité en soi qui découlerait nécessairement du matériel exploré. Nous faisons une lecture de l'histoire. Une lecture n'est jamais passive, et donne plus d'importance à certains aspect qu'à d'autres. Différents lecteurs confrontés au même texte y trouveraient différents aspects à mettre en évidence, ce qui pourrait mener à des conclusions différentes.

Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration

Quand Éléonore parle de la manière dont elle se représentait le Brésil avant de le connaître, nous voyons que cette représentation était fort contaminée par ce qu'elle avait entendu dire de l'Afrique, encore dans son enfance. Le Brésil, en tant que pays tropical, était censé pareil au continent dont elle entendait parler par la bouche de son père et les lettres de son oncle missionnaire : plein de forêts.[25]

À part cette identification du Brésil à l'Afrique, Éléonore, pendant sa vie en Belgique, recevait des médias des images qui montraient la pauvreté de ce pays du Tiers Monde. À juger par l'histoire racontée, Éléonore n'a pas eu, avant de partir, le soin de se procurer des informations qui auraient pu l'aider à se faire des représentations plus proche de la réalité Brésil.

Éléonore n'a pas montré d'intérêt pour s'informer sur le Brésil et ses habitants. Ce manque d'intérêt ne paraît pas se constituer comme une défense passive contre une migration qu'elle n'aurait pas voulu accomplir. Il nous semble plus logique penser que ce qui comptait pour Éléonore était pouvoir plaire à celui qu'elle avait choisi d'aimer. Au moment où la possibilité de

la migration s'est présentée, Éléonore s'est excitée, mais c'est peut-être la perspective de plaire encore à son mari qui comptait le plus pour elle. D'ailleurs, si Éléonore s'était fait une représentation du Brésil éloignée de celles d'Afrique, cela aurait pu être douloureux pour elle. Un Brésil non africain éloignerait Éléonore de son père et de son oncle.

À cause de ce manque d'information, la rencontre avec la réalité du Brésil lui réservait nécessairement des surprises. C'était peut-être encore un moyen de satisfaire un désir d'aventure : quand on va vers l'inconnu, on a plus de chances de s'en étonner que si on en connaît au moins une partie.

L'expérience de vie au Brésil donne des contours réels aux Brésiliens autrefois absents de la pensée d'Éléonore. Les représentations de la Belgique et des Belges auraient-elles changé pour Éléonore après cette migration au Brésil?

Pour la période d'avant la migration, nous entendons une histoire de vie privée qui passe à travers sa famille d'origine heureuse, puis aux débuts d'une famille nucléaire. Il y a aussi une référence au début de la vie professionnelle d'Éléonore, qui va s'arrêter en Belgique.

Éléonore ne se réfère pas clairement à un changement qu'elle aurait vérifié au cours du temps par rapport aux représentations qu'elle se faisait de son pays d'origine et de ses concitoyens. Ce que nous voyons à travers son histoire est la caractérisation des Belges par rapport aux Brésiliens, et de la Belgique par rapport au Brésil. Ainsi, par exemple, les Brésiliens seraient plus chaleureux que les Belges, et au Brésil il y aurait plus de soleil qu'en Belgique. Ces comparaisons n'étaient possibles que grâce à son expérience de vie au Brésil ; pourtant, elle ne dit rien qui pourrait signifier que ces représentations auraient changé à cause de cette expérience.

Par conséquent, à partir du récit que nous examinons, nous ne pouvons pas affirmer que les représentations de la Belgique et des Belges d'avant la migration auraient été en quelque sorte niées par celles qu'Éléonore va construire pendant son expérience de vie au Brésil. Dans l'histoire racontée, les termes de comparaison, par rapport à la Belgique et les Belges, ne se situent pas par rapport à deux pôles chronologiques (l'avant et l'après la migration), mais simplement entre deux pays.

---

[25] Juste pour alimenter notre imagination, nous pourrions nous demander si le fait d'adopter un enfant noir ne serait

Il y a encore quelque chose qui attire notre attention quand nous construisons cette analyse : dans son discours actuel, Éléonore décrit le Brésil et les Brésiliens comme meilleurs que la Belgique et les Belges. C'est peut-être le moyen qu'Éléonore a utilisé malgré elle pour justifier le fait qu'elle préfère vivre où elle se trouve, et ne pas retourner dans son pays d'origine, malgré toutes les tempêtes qu'elle avait dû affronter dans sa vie personnelle en territoire étranger. Ou, se peut-il, s'agirait-il d'une répétition de son désir de plaire à l'autre ? Voudrait-elle plaire au chercheur brésilien à travers les représentations positives qu'elle livrait de son pays?

Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi

Éléonore n'affirme pas directement posséder en soi des caractéristiques belges ou brésiliennes. Nous avons l'impression qu'elle l'affirme indirectement, par exemple au moment où elle se décrit comme une personne humaine, ce qui ne pourrait être ainsi qu'au Brésil. À ce moment, elle s'identifie aux Brésiliens, avec leur ouverture à l'autre qui rend possible faire une amitié, ou aider une personne en difficulté.

De la même manière, elle nie le Belge en soi quand elle raconte l'accueil négatif qu'avait eu au sein de sa famille la nouvelle qu'elle avait adopté un enfant à la peau foncée : les Belges, dit-elle, sont racistes. Étant donné qu'Éléonore a été capable d'adopter cet enfant dont la couleur de la peau contrastait avec celle de ses parents adoptifs, elle n'est pas raciste ; par conséquent, en ce moment, elle se différencie des Belges.

Une Belge qu'Éléonore avait connue au Brésil était devenue pour elle une très bonne amie, et lui avait apporté du secours dans des moments décisifs, par exemple pendant la convalescence après sa tentative de suicide. Cette amie, selon Éléonore, possédait cette sollicitude, cette disponibilité à l'autre pour avoir fréquenté les Brésiliens. Éléonore parle d'une amie, pas d'elle-même à ce moment. Mais c'est une amie à laquelle elle peut s'identifier : une Belge venue vivre au Brésil, où elle s'humanise et se distingue des Belges en général. Parler de cette amie humanisée, ce serait mettre en relief une transformation opérée en Éléonore elle-même qui l'aurait faite plus brésilienne.

---

pas une façon indirecte d'accomplir le désir de vivre en Afrique.

Les Brésiliens ne forment pas une masse homogène aux yeux d'Éléonore : elle a eu l'expérience de vivre dans plusieurs villes brésiliennes, et de se représenter les différences entre la manière d'être des habitants d'une ville par rapport aux autres. Néanmoins, elle le dit, les Brésiliens sont plus ouverts que les Belges.

Nous avons commencé par affirmer qu'Éléonore ne parle pas directement de sa ressemblance avec les Brésiliens ou avec les Belges. Après avoir examiné les éléments ci-dessus, nous voyons qu'Éléonore exprime une identification de sa personne avec les Brésiliens. Pendant toute sa vie au Brésil, elle n'a visité la Belgique que trois fois. Et elle raconte comment, à cette occasion, elle avait été perçue comme une étrangère par sa famille, parce qu'elle se comportait différemment d'eux.

Des Belges, Éléonore aurait hérité la facilité d'apprendre des langues. Même sans avoir fréquenté de cours, elle a appris à parler le portugais tellement bien qu'elle a pu choisir réaliser les entrevues dans cette langue.

Éléonore reconnaît le Brésilien qui existe en elle. Être Brésilien devient dans son discours quelque chose de supérieur à être Belge. D'un coté, il nous semble que la vie privée d'Éléonore est ce qui compte plus pour elle dans son récit, et que le véritable changement de sa vie dans cette histoire se réfère à un changement d'attitude à partir du moment qui suit sa tentative de suicide. Cette valorisation du privé et du personnel va presque chasser de son récit l'importance du pays où elle vit, de sorte que nous avions l'impression que le Brésil devient pour elle comme une espèce de décor qui pourrait être échangé contre n'importe quel autre pays. Mais ici nous voyons que cet autre constitué par le Brésil et par ses habitants emprunte à l'optique privé d'Éléonore des éléments qui la valorisent personnellement. Si son histoire raconte du privé, le pays où elle se déroule joue le rôle d'un environnement qui lui fournit des meilleures conditions pour qu'elle puisse être elle-même.

Le récit d'Éléonore vu par rapport à l'hypothèse générale

Notre hypothèse a été construite en visant la situation où le migrant considère avoir réussi son entreprise de migration. Dans le cas du récit d'Éléonore, il ne nous est pas facile de discerner comment elle s'y situe.

D'un côté, Éléonore se plaint de ne pas avoir réussi. Elle voit toutes les difficultés qu'elle a vécues, elle voit l'instabilité de son mariage. Son mari a eu une vie professionnelle assez instable. Le manque de succès de cet homme paraît être ressenti par Éléonore comme son propre échec. Elle se dit que n'importe qui avec un diplôme et avec de la volonté pourrait réussir dans un pays étranger. S'ils n'ont pas réussi, ce serait à cause de l'attitude de son mari, qui était un homme difficile et insupportable à la maison comme au travail.

Nous voyons que chez Éléonore le sentiment d'avoir échoué peut-être même son entreprise de migration, se lie au fait qu'elle n'a pas pu avec son mari, en tant que couple, s'établir au Brésil – ou n'importe où – à force de leur propre travail. Éléonore vit des économies de sa maman, dans une sorte de pacte où la fille prend soin de sa mère âgée, et la mère âgée met à la disposition de sa famille son argent. C'est sa mère qui lui avait acheté la belle maison où ils habitent maintenant.

Mais, chose qui nous frappe, Éléonore parle de son échec en souriant. Ses mots parlent d'un échec, mais son sourire exprime une satisfaction franche qui contraste fort avec son aveu. Elle a l'air de quelqu'un content de sa vie. Son histoire, à vrai dire, paraît justifier cette satisfaction actuelle : elle avait vécu avec le diable, mais maintenant ça va beaucoup mieux.

Comment nous positionner par rapport au récit d'Éléonore quant au critère contenu dans notre hypothèse, que le migrant considère avoir réussi sa migration ? Nous pensons avoir besoin d'une meilleure discrimination dans notre lecture du récit d'Éléonore. Si elle-même avoue ne pas avoir réussi, nous pouvons néanmoins considérer qu'elle l'aurait dit non pas spécifiquement par rapport à son entreprise de migration, mais par rapport à son entreprise de couple. C'est comme couple qu'ils auraient raté, tant au niveau relationnel qu'au niveau économique. Cet échec du couple en principe n'a rien à voir avec le pays où il s'est passé : s'ils avaient été en Belgique, estime Éléonore, ça n'aurait pas été autrement. Ce serait peut-être même pire, à cause de la proximité avec leurs familles d'origine.

À part cet échec relationnel et économique du couple, Éléonore se sent bien au Brésil. Ce pays lui convient, où elle sent qu'elle peut être elle-même. Elle aime le soleil, elle a des bonnes amitiés, et ne songe pas à rentrer vivre en Belgique. Ainsi, nous pensons pouvoir considérer que,

malgré l'aveu d'avoir raté sa vie de couple au Brésil, Éléonore communique à travers son histoire avoir réussi sa migration.

Qu'est-ce qui serait le plus important pour notre hypothèse en ce qui concerne les critères pour juger si une migration a été réussie ? Nous n'étions pas capables de l'expliciter de manière plus claire au moment où nous avons énoncé cette hypothèse. Maintenant, à la lumière de l'analyse du récit d'Éléonore, nous pouvons considérer qu'une migration peut être considérée réussie malgré la constatation par le migrant d'éventuels échecs à certains niveaux de sa vie. Éléonore, malgré ses problèmes familiaux, nous raconte qu'elle avait établi une sorte de communion avec le Brésil, et qu'elle avait pu surmonter les difficultés d'adaptation à un environnement au début inconnu et peut-être même ressenti comme hostile, devenu ensuite un chez soi.

Ainsi, une fois mieux explicité ce que nous entendons par ce sentiment d'avoir réussi une entreprise de migration, nous pouvons considérer qu'Éléonore dit plutôt l'avoir réussie, en même temps qu'elle regrette son échec en tant que couple.

Maintenant que nous trouvons que le récit d'Éléonore communique qu'elle a réussi sa migration, malgré son échec en tant que couple, nous pouvons continuer notre analyse par rapport à ce que propose notre hypothèse générale.

Il nous faudrait d'abord faire référence aux premières représentations qu'Éléonore se faisait du Brésil et des Brésiliens.

Les Brésiliens n'existaient pas pour elle, parce que dans la tête d'Éléonore ils ne pouvaient pas lui faire problème : elle était ouverte à tous.

Le Brésil, elle l'ignorait aussi, mais s'en faisait des expectatives plus ou moins claires : elle associait ce pays tropical à l'Afrique tropicale dont elle avait souvent entendu parler à travers son père et son oncle. Mais, paraît-il, Éléonore ne s'est rendu compte de cette association qu'à partir du moment où elle sera confrontée avec la réalité qu'elle trouve après avoir débarqué au pays.

En plus de cette association du Brésil à l'Afrique, Éléonore savait, avant son départ, que le Brésil était un pays pauvre, d'après ce qu'elle voyait dans les médias belges. Il s'ajoutait à ces éléments

qui composant des représentations du Brésil et des Brésiliens, l'avis que son mari et que l'ami de son mari lui en avaient donné, très positif.

Pour que notre hypothèse générale ne soit pas réfutée, il faudrait vérifier qu'Éléonore reprenne dans la façon dont elle se représente actuellement le Brésil et les Brésiliens, des éléments importants qui configuraient l'ancienne représentation de ce pays et de son peuple.

Comment les voit-elle aujourd'hui ? En très peu de mots, comme un pays et un peuple meilleurs que la Belgique. C'est un pays où il y aurait plus d'ouverture à l'autre, plus de possibilité d'être humain, et par conséquent où Éléonore peut être aussi humaine qu'elle le serait naturellement, un pays où elle peut exprimer sa vraie nature.

Songeons à ce que ressentait Éléonore, encore jeune fille, quand elle écoutait des lèvres de son père les histoires que l'oncle écrivait de l'Afrique. Le père d'Éléonore était doué pour la littérature, il écrivait lui-même ses propres poèmes. Quand il lisait des nouvelles, il ne faisait pas que juste informer : il interprétait, il rajoutait du sentiment, de l'émotion, et Éléonore en aurait été émue.

Pourrions-nous suggérer que l'Afrique était associée par Éléonore à la manifestation de l'humanité qui existait en son père, qui se montrait aussi sensible lors de ses lectures ? Si tel était le cas, l'Afrique aurait été associée à ce qu'Éléonore trouvait de plus beau chez son père.

Le Brésil d'aujourd'hui est dans le récit d'Éléonore une terre de gens chaleureux. Cette représentation est proche de celle qu'Éléonore se faisait de l'Afrique, laquelle avait été identifiée au Brésil tropical au moment où ce pays surgit comme ambiance pour un avenir heureux pour Éléonore. Si notre suggestion ci-dessus est pertinente, le Brésil d'aujourd'hui correspond à ce qu'était pour Éléonore l'Afrique d'autrefois, chargée des couleurs humaines dont la source serait le père et l'oncle d'Éléonore.

À travers ce raisonnement, nous pensons pouvoir constater dans le récit d'Éléonore que, conforme avait anticipé notre hypothèse, les représentations de l'autre, du Brésil qu'elle avait connu à travers son expérience, répètent des éléments importants des anciennes représentations de cet autre. Dans ce récit, le Brésil était au début associé à l'Afrique, donc les représentations de ce continent étaient en quelque sorte aussi celles du Brésil. La caractéristique qui se répète, dans

les représentations plus récentes du Brésil par rapport à ces représentations d'un Brésil africain, serait la chaleur humaine.

Nous voudrions néanmoins nous excuser des limites auxquels nous sommes contraints de rester : quant à la profondeur de l'analyse, nous ne disposons pas des mêmes données qui nous seraient livrées pendant un travail clinique prolongé. Quant à la vérifiabilité de nos conclusions, nous ne pouvons pas postuler des vérités, mais travailler avec des hypothèses qui prennent du sens et qui s'avèrent cohérentes avec le matériel dont nous disposons : une histoire qui crée un personnage.

- GUILLAUME

J'ai contacté Guillaume par Internet, quand je me trouvais encore en Belgique, avant d'arriver au Brésil pour effectuer les entrevues. J'avais au total, avant de partir, quatre sujets belges qui avaient confirmé leur intention de participer à notre travail.

Une fois au Brésil, j'ai téléphoné à Guillaume, et nous avions fixé notre premier rendez-vous. J'ai aussi téléphoné à un autre Belge qui habitait la même ville que lui, afin de pouvoir faire deux entrevues chaque jour où je me déplaçais. Je prenais environ une heure et demie pour arriver à la résidence de Guillaume, où ont été réalisées quatre entrevues. Ensuite j'avais besoin d'environ une heure et demie pour arriver au bureau où travaillait l'autre Belge que j'allais interviewer. Ici je ne présente que le récit construit avec Guillaume.

Avant notre premier rendez-vous, j'imaginais Guillaume comme un homme plus ou moins riche, inséré dans les cercles de la haute société. Il me donnait aussi l'impression d'être assez ouvert pour travailler avec moi des aspects de son histoire privée, de sa vie affective. J'étais conscient de ces idées préconçues que j'avais, et j'ai décidé de faire l'effort de concevoir la possibilité que cette image ne corresponde pas nécessairement avec la personne de Guillaume, afin que je puisse m'ouvrir à la réalité qui me serait présentée.

Quand j'ai entamé les entrevues avec lui, il y avait cinq jours que je me trouvais au Brésil. Mon organisme n'était pas encore habitué au changement horaire, et j'ai éprouvé beaucoup de difficulté à m'adapter au climat et à l'environnement où je me trouvais désormais.

La région où se trouve l'appartement de Guillaume paraît être habité par des membres d'une classe moyenne élevée, peut-être par une haute société. Pour y arriver, pourtant, je devais traverser à pied une région assez populaire. J'arrive au bâtiment, un gardien lui annonce mon arrivée. Je monte à l'étage, et je trouve un monsieur qui m'attendait souriant, la porte ouverte. Il était habillé de façon correcte, mais pas trop formelle.

Le jour de cette première entrevue, Guillaume a fait en sorte que je puisse participer à une fête de la communauté belge locale, le soir même, où il m'a présenté en tant que chercheur, et où j'ai pu faire connaissance avec plusieurs personnes, dont le mari de Béatrice, une autre interviewée.

Guillaume se montrait très coopératif, et parlait sans difficulté de sa vie privée. Il paraissait y trouver du plaisir. J'ai décidé de le laisser parler sans trop l'interrompre. Il avait tout son temps disponible pour moi ce premier après-midi. Mais j'avais déjà un rendez-vous avec un autre Belge, et nous avons mis fin à notre rencontre après environ une heure et demie. Nous étions d'accord de nous rencontrer encore trois ou quatre fois, une fois par semaine, toujours chez lui.

Dans son appartement, décoré avec soin, je voyais le portrait d'un très ancien ancêtre. Il y avait des meubles anciens et d'autres plus modernes. Il y avait des objets qui me faisaient penser à l'art africain, et des plantes.

Lors de la deuxième entrevue, Guillaume ne m'attendait pas à la porte. Il était habillé de façon très décontractée, avec un bermuda et des sandales bon marché aux pieds. Cela m'avait choqué, à cause de l'image que je me faisais de lui, de quelqu'un qui occupe une haute position sociale. Il était toujours réceptif et cordial, et paraissait avoir plus de confiance en moi, de sorte qu'il parlait aisément de sa vie privée.

Les deux autres entrevues se sont passé toujours dans ce climat de cordialité. Il m'a montré d'anciens objets qui appartenaient auparavant à des ancêtres : une ancienne carte d'une région de la Belgique, un diplôme de fin d'études du dix-septième siècle.

Il écrivait déjà une biographie en trois volumes. Il écrit maintenant le deuxième. Le troisième parlera de sa vie au Brésil. Il me donne une copie du premier volume. Sur la couverture, une étiquette : 'Confidentiel'. Néanmoins, il m'a dit qu'il n'est pas opposé à publier lui-même ses mémoires avec les noms véritables, malgré l'opposition de certains membres de sa famille belge.

Toutes les entrevues ont été réalisées en portugais, avec l'emprunt de certains mots étrangers pour désigner des choses et des localités précises. Guillaume a un fort accent étranger, ce qui rend parfois difficile de comprendre certains mots qu'il disait.

Après mon retour en Belgique, je lui ai envoyé par Internet les transcriptions littérales des entrevues que nous avions eues. Il m'a tout de suite envoyé des corrections qui visaient des noms que je n'avais pas bien compris, ou l'orthographe de mots en allemand ou en néerlandais. Cela me faisait penser à un souci de précision pour son histoire.

L'histoire

Guillaume vient d'une famille traditionnelle, qui possède une longue histoire. Un arrière-grand-père avait servi dans l'armée de Napoléon. Pendant plus de dix générations, la même profession libérale a été transmise de père à fils, sans aucune rupture, jusqu'à ce que la génération de Guillaume vienne à rompre cette tradition.

Guillaume est flamand. Il se montre intéressé par l'histoire de son pays. Il consacre une bonne partie des entrevues à parler de la création de la Belgique, et des origines de la région où vivaient ses ancêtres.

> **'Pendant le Moyen Âge, les premiers à occuper ces terres étaient les abbayes, les moines, etc. Ils avaient essayé de récupérer des terres fertiles à partir de ce marécage, et ils ont commencé à établir le système de Polders. Le polder consiste en un morceau de terre autour duquel il y a des digues pour contenir l'eau. Il y a un système d'écluses lequel, quand l'eau monte ou descend, évite une fuite d'eau, évite que cela s'inonde.'[175]**

Son grand-père paternel avait été le seul de sa fratrie à se marier. Ses frères et sœurs avaient entre eux une sorte de pacte, une complicité qui visait éviter de dilapider l'héritage qu'ils avaient reçu de leurs parents. Le mariage du grand-père de Guillaume avait été interprété par ses frères et sœurs comme une trahison. Ils se demandaient s'il n'avait pas été kidnappé par la femme qui devenait son épouse.

> **'Mon grand-père, le père de mon père, a été le seul de sept enfants à se marier. Deux de ces enfants sont décédés encore jeunes. Ils possédaient une fortune considérable à l'époque, dont ils avaient hérité de la part de leur mère. Quand mon grand-père s'est marié, ils considéraient que ma grand-mère l'avait kidnappé et l'avait convaincu de se marier avec elle. Ils considéraient mon grand-père comme un traître qui avait quitté la famille, et qui demandait sa part de l'héritage. Quand son père et sa mère sont décédés, il a naturellement demandé sa part de l'héritage. Ils considéraient qu'ils devraient garder ensemble la fortune, et ils avaient considéré qu'il s'agissait d'une trahison de la part de mon grand-père.'[176]**

Cette situation vient à s'aggraver avec les événements postérieurs, et la famille se voit divisée en deux pendant des décennies. Tout se passait dans une petite ville flamande. Cette situation ne changera que pendant la Seconde Guerre Mondiale, moment où les vieilles grands-tantes de

Guillaume, toujours vierges, les seules survivantes de la fratrie, avaient dû accepter l'aide du père de son père pour mieux se sentir en sécurité devant l'invasion allemande, la circulation de soldats et d'officiers allemands dans leur quartier.

> **'Ils vivaient chacun de son coté, chacun avec ses amis. L'anniversaire de leur mère est arrivé, et ça coïncidait avec la Communion Solennelle de mon père et de sa sœur, sa sœur plus âgée. Les sœurs de mon grand-père étaient les marraines de mon père et de sa sœur. Ils étaient habillés pour l'occasion : il portait un complet, et elle portait une petite robe presque comme celle d'une fiancée, c'était l'usage à l'époque. Avec la gouvernante, ils sont allés saluer les marraines. Ils sont entrés sous un large portail. Il y avait quelques marches qui menaient à la maison. Les marraines, habillées en noir comme dans la tragédie grecque, se trouvaient là, debout. Ils l'ont salué, et ces harpies, grands-tantes, ont jeté les cadeaux par terre, au pied des enfants. Ils sont rentrés avec la gouvernante, ils pleuraient. Mon grand-père a dit : 'Plus jamais je ne mettrais mes pieds là-bas.'**[177]

> **'Dans ce village, chacun avait ses partisans et ses parents. Quand il y avait par exemple une messe de mariage ou de décès, ils entraient dans l'église à travers différentes portes, et la quittaient à travers différentes portes, afin de ne pas se saluer.'**[178]

> **'Jusqu'à ce que la Seconde Guerre Mondiale arrive. Mes grands-tantes avaient déjà perdu un frère, et elles étaient seules. La maison à côté était non-occupée, et les Allemands l'avaient prise. En face de cette maison, dans la rue principale, il y avait la 'Kommandantur' de la région, l'état-major de l'armée allemande d'occupation. Et en face ils avaient installés leurs dactylographes et téléphonistes, que nous appelions 'les souris grises', parce qu'elles étaient habillées en gris. Alors elles avaient très peur. Les Allemands, par crainte de guérillas urbaines, avaient obligé tous les habitants d'un pâté de maisons d'ouvrir des passages dans leurs jardins pour qu'ils puissent se communiquer sans se montrer dans la rue. Alors les trois, que nous avions surnommées 'les vierges cristallisées', préservées dans la chasteté, avaient très peur des soldats qui pouvaient entrer.'**[179]

> **'Tu vois, trente ans de disputes à cause d'une chose tellement stupide ! C'était seulement parce qu'ils avaient offert un banquet à l'occasion de la communion solennelle de mon père et de sa sœur aînée. Ils pensaient que c'était marcher par-dessus la tombe de leur mère, ils le disaient.'**[180]

Le père et la mère de Guillaume se sont connus dans une maison de la parenté. À l'époque, celui qui deviendra son père voulait écrire une généalogie. Il cherchait de l'aide et des données pour l'accomplir. Il a profité de l'occasion pour s'approcher de la fille qui l'intéressait.

> **'Il y avait des parents qui habitaient ce village, et d'autres qui vivaient dans ma ville natale. Mon père et ma mère se sont connus dans la maison d'un de ces parents. Mon père avait fait une**

recherche généalogique. Comme il était intéressé à la fille, il est allé montrer à son beau-père tous ces papiers. C'est comme ça qu'ils se sont connus, et ensuite ils se sont mariés.'[181]

Le père de Guillaume aurait été influencé par l'éducation que son père avait lui-même reçu : on ne jouait pas avec ses enfants. À l'époque, l'éducation des enfants était exercée par la mère et par les gouvernantes. Le père n'intervenait que quand il fallait choisir les études universitaires. La seule chose que le père de Guillaume faisait avec ses enfants encore petits, c'était des promenades. Il était très actif professionnellement, inséré dans le monde politique en Belgique.

'Mon père ne communiquait pas beaucoup du point de vue de l'éducation. Il avait eu lui-même une éducation du début de la vingtième siècle. Mon père a été éduqué par sa mère et par des gouvernantes. À cette époque-là, le mari ne s'occupait pas de l'éducation. Ce n'est que plus tard, quand le garçon arrivait à la fin du secondaire, qu'il devait se décider quant à ses études universitaires, quant au service militaire, ce genre de choses, une profession, que le père commençait à intervenir. Mon père a été influencé par cette manière d'éduquer.'[182]

'Il y avait une certaine timidité chez lui. Mon père ne savait pas jouer avec ses enfants. La seule chose qu'il faisait, à cause de son service militaire, le fait que j'avais raconté qu'il allait en vélo pendant la guerre. Étant donné que sa voiture était cachée, nous nous promenions à vélo. C'est la seule chose qu'il faisait avec nous. Mais quant à s'asseoir par terre et jouer… Par exemple, mon frère et moi, nous avions reçu des petits soldats soi-disant en plomb, mais qui n'étaient plus en plomb pendant la Guerre, mais des soldats en papier maché. Nous en faisions des défilés, ce genre de choses. Mon père, lui, s'asseoir par terre et jouer avec nous? Jamais. Même pas un jouer aux cartes, ou au monopoly, ou à d'autres jeux de société, mon père ne jouait pas. Il était toujours en train de travailler, pendant toute sa vie.'[183]

'Pendant la Guerre, par exemple, nous avions mal à réchauffer l'ambiance. Il n'y avait qu'un seul foyer, devant lequel il y avait un chauffage à charbon. Dans la salle principale de la maison il y avait une table immense, le double de celle-ci. Ma mère se trouvait assise là; mon père au milieu, son dos contre la source de chaleur; et les enfants éparpillés autour afin de faire leurs devoirs. Mon père, toujours quand il faisait les brouillons de lettres, il les faisait au crayon. Figure-toi, il n'y avait même pas de dictaphone, ce genre de choses ne sont apparues qu'après la Guerre. Allors il avait une dactylographe. Le matin il lui rendait un tas de lettres, des brouillons au crayon. Elle les tapait, et à la fin de la journée elle les lui rendait pour signer.'[184]

'Quand nous partions en vacances au bord de la mer, il apportait ses jounaux, il amenait ses dossiers, et il travaillait. Le matin, il travaillait, et l'après-midi il se promenait. Ça, il le faisait: de longues promenades. Mais jouer avec les enfants… Ma mère, oui. Et quant à l'éducation, c'était ma mère. Ma mère disait: 'Dans un couple, il vaut mieux de ne pas avoir de lits séparés. Faites un lit de couple,

et, si l'on veut ou si l'on ne veut pas, l'un va à un moment donné toucher l'autre. Et même sans un mot, on peut prendre la main de l'autre et résoudre le problème.'[185]

Pendant la Guerre, Guillaume, afin de suivre un traitement dentaire, avait eu besoin de se rendre régulièrement dans une grande ville voisine. Là il a vu pour la première fois des Juifs avec les étoiles jaunes qu'ils étaient obligés de porter[26]. Guillaume ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Sa famille n'avait pas souffert gravement de la Guerre, laquelle est devenue quelque chose de magique pour lui. Mais il ne s'est senti à l'aise de l'avouer que beaucoup plus tard, après avoir vu la projection de films qui envisageaient la Guerre à travers des yeux d'enfants.

'Alors j'ai vu les juifs marcher dans la rue avec cette étoile jaune, en Belgique. Dans ma famille il n'y avait personne de marié avec un Juif, ni avec des relations commerciales avec les Juifs. Ça m'avait impressionné. Comme j'étais un enfant, je ne prêtais pas attention aux mesures prises par les Allemands afin d'isoler ce peuple d'origine juive. Plusieurs personnes marchaient comme ça, avec cette étoile. Je ne savais pas, à huit ans je ne savais pas qu'il y avait des camps de concentration, des choses pareilles.'[186]

Une fois, l'officier allemand qui occupait la maison de sa grand-mère lui offre du chocolat. Il le rend à sa maman, qui le jette de peur que ce ne soit empoisonné. Guillaume explique cette extrême prudence par le fait que la famille de sa mère avait beaucoup souffert de l'occupation allemande en Hollande pendant la Première Guerre Mondiale. Les deux Guerres auraient marqué sa famille.

'Il n'y avait pas que des méchants parmi les Allemands. Il y avait ceux qui étaient obligés de rester dans l'armée. Ils étaient recrutés, ou sinon ils étaient des professionnels. Ils étaient très distingués, claquant leurs bottes.'[187]

'Il est resté chez ma grand-mère pendant quelque semaines. Ensuite, comme ils avaient de nombreuses connaissances, ils ont réussi à ce qu'il sorte, et il a été logé dans une autre maison. Il devait avoir des enfants encore petits en Allemagne. Alors un jour il sortait, et il nous a rencontrés. Nous sommes allés jouer au jardin. Il nous a donné un chocolat. Je ne sais pas qui l'avait diffusé par la radio: on disait que les Allemands donnaient du chocolat empoisonné aux gens. C'est incroyable. Et nous en avions très peur.'[188]

[26] 'Cette occupation fut particulièrement dramatique pour les Juifs et pour les socialistes et communistes allemands qui avaient trouvé asile en Belgique durant les années trente. En général, bien renseignés sur leurs lieux de résidence, la Gestapo n'eut pas de grandes difficultés à les retrouver, à les arrêter et à les envoyer en Allemagne où l'on connaît le sort qui leur fut réservé.' (Sartorius, 2004, p. 187)

‘Nous l’avons donné à notre mère, et elle l’a jeté. Ma mère est hollandaise. Je pense que sa réaction vient de ce que les Hollandais avaient beaucoup trop souffert des Allemands pendant la Première Guerre Mondiale, pendant l’occupation. Ma mère avait un dégoût inné pour tout ce qui est allemand.’[189]

‘Nous obéîmes à notre mère, mais à contrecoeur, nous lui avons rendu le chocolat. Ce malheureux major avait été tellement poli! Enfin, c’était comme ça. Ça marque.’[190]

‘Ce genre de choses marquent un enfant. J’avais huit ans, et cette occupation me semblait être quelque chose de magique. Étant donné que ma famille n’en avait pas souffert, ce n’a pas été une chose mauvaise. Ne n’avons jamais vu quelque chose de terrible arriver. J’ai eu un cousin qui a été mis en prison. Enfin, pas mis en prison, mais obligé à travailler en Allemagne. Il a dû faire un travail rural. Il est allé travailler dans une exploitation agricole, et à la fin il a connu une fille. Quand nous l’avions bien connu, elle était finalement une bonne fille. Mais il a eu le malheur, figure-toi, de se marier avec elle, juste après la Seconde Guerre, et de rentrer en Belgique marié avec une Allemande, le peuple qui avait causé la Guerre. C’était dur pour lui. Mais elle était gentille, distinguée. Quoi faire? ’[191]

Quand il était encore enfant, Guillaume demandait toujours comme cadeau des livres d’archéologie et d’aventure. Adolescent, au moment de choisir ses études universitaires, il a voulu étudier l’archéologie. Son père lui a demandé de mieux réfléchir. Il est revenu chez son père avec la proposition d’étudier l’architecture. Son père l’a encore retenu, lui faisant craindre de ne pas gagner assez de quoi vivre avec cette profession. Finalement, il a décidé d’étudier la même chose que son père, et d’avoir une profession libérale comme lui et comme les dix générations qui le précédaient. Le frère aîné de Guillaume, qui devrait remplir cette obligation familiale de conserver la tradition, avait trouvé le moyen d’y échapper, et l’obligation retombait sur Guillaume.

‘Je voulais étudier l’archéologie. Et mon père me disait : ‘Tu veux mourir de faim, en faisant de l’archéologie ? Tu vivras avec un morceau de pain et un verre d’eau le reste de ta vie.’ Quand je fréquentais la dernière année du secondaire, il commençait à me presser de dire quelles études universitaires j’allais faire, et je le lui disais encore. Alors il m’a dit : ‘Prends ton temps afin de mieux réfléchir ce que tu veux faire.’[192]

‘Après quelques semaines je reparlais avec mon père. Je lui ai dit : ‘Papa, étant donné que je ne peux pas étudier l’archéologie, je serais donc architecte.’ Mon père a dit : ‘Architecte ?’ À cette époque, il n’y avait pas de diplôme universitaire pour cela, c’était pendant les années cinquante, plus ou moins. Mon père disait : ‘L’architecte est un constructeur raté qui fait des dessins. Va réfléchir encore.’[193]

'Comme il avait assumé l'attitude de soumettre ses désirs à une condition plus élevée – le fait que son père soit décédé – il trouvait normal d'exercer une pression sur moi.'[194]

Quand Guillaume va servir à l'armée, par coïncidence il est inscrit dans le même régiment où son père avait servi. Mais à ce moment ce régiment était mieux équipé qu'à l'époque de son père. Comme il avait déjà terminé les études que son père l'avait contraint de faire, il a pu s'en servir, et a commencé son expérience de profession libérale pendant qu'il était à la Caserne

'Mon père est allé à la Première Guerre Mondiale, il a lutté dans les tranchées de l'armée.'[195]

'Le système était comme ça : l'aîné pouvait profiter et ne pas le faire. Dans une famille avec plusieurs enfants, c'était possible. Alors mon frère aîné a exercé ce droit. Je suis donc allé faire le service militaire.'[196]

'Par coïncidence – ce n'était pas un choix – quand j'avais opté pour le service militaire, on m'a inscrit dans le même régiment que lui.'[197]

Plus tard, Guillaume va exercer sa profession en travaillant pour son père. Contrairement à ses frères, il n'avait jamais d'argent à lui, il dépendait toujours de son père. Il voulait changer la situation, et il a décidé de quitter la Belgique.

'Je voyais mes frères qui terminaient leurs études gagner de l'argent, et moi je ne gagnais rien. Je devais toujours demander à mon père : 'Prête-moi la voiture ; donne-moi des sous pour une sortie.' Et j'ai décidé de quitter la Belgique.'[198]

Guillaume décèle aujourd'hui les facteurs qui l'ont influencé à prendre la décision de quitter la Belgique : la pression qu'il subissait de son père ; la peur généralisée d'une impossible invasion de l'Europe par la Russie ; la conscience naissante d'être un citoyen européen, un citoyen du monde, et non pas que de sa petite région ; et il rajoute le facteur romantique, le désir d'aventure.

'Je pense que j'ai été très audacieux, étant donné le contexte où je vivais. Il se peut que deux facteurs auraient influencé ma décision de sortir ; trois, je dirais. Il y a le privé, ce que j'avais expliqué, le contexte familial, où le père exerçait sa pression. Mais aussi, sortant de la Deuxième Guerre Mondiale, l'Europe avait subi une pression pendant la Guerre de Corée. Je ne me souviens pas exactement de la date, mais il me semble que c'était en 1948, plus ou moins, le moment où a eu lieu la scission entre le Sud et le Nord de la Corée. En Europe, du fait que la Russie réussissait à semer une fausse idée de sa puissance après avoir terminé la Deuxième Guerre Mondiale, plusieurs personnes

pensaient que la Russie allait envahir l'Europe, et que l'Europe tout entière allait devenir communiste.'[199]

'Le troisième facteur, je généralise. Parce que l'Union Européenne, la Communauté Européenne est née de deux milieux : le milieu universitaire d'après la Deuxième Guerre Mondiale, et le milieu industriel éclairé. Les premiers qui étaient pour l'Union Européenne étaient les étudiants et les hommes d'affaires, les industriels et les hommes d'affaires. Les politiciens les avaient suivis, mais bien plus tard. Ils freinaient même plus qu'ils ne stimulaient. L'idée que nous sommes des citoyens européens et mondiaux est née. Nous ne sommes pas que des petits Belges, des petits Flamands, dans notre petit coin. Nous sommes plus grands que cela.[200]

Avant de quitter la Belgique vers l'Amérique Latine, Guillaume se trouve un emploi dans une multinationale qui l'envoie d'abord faire un stage dans un autre pays d'Europe. Ensuite, son employeur lui avait donné l'occasion de choisir de partir vers l'Argentine ou le Brésil. Il choisit le Brésil, parce qu'il considère que ce pays donnait des signes d'avoir plus de chances de se développer économiquement.

'C'est comme ça que je suis venu au Brésil, ça m'avait motivé. Mes parents et mes frères considéraient que je m'expatriais, que ce n'était pas nécessaire. Je pense qu'il y avait une certaine audace de ma part. Mais je voulais me libérer de cette pression que mes parents exerçaient sur moi.'[201]

Sa famille, son père, devant la réalité de son choix de partir à l'étranger, le considéraient comme un expatrié. Quitter le pays, ce n'était pas quelque chose à laquelle les gens étaient habitués à l'époque. Pourtant, son frère aîné est devenu missionnaire en Afrique, et Guillaume est parti au Brésil. Son père en souffrait.

'Mon père me considérait comme un expatrié. C'est-à-dire, c'est le concept. Nous parlions des années cinquante, et d'un village à la campagne, ma ville natale. C'est le concept de quitter la ville vers le monde. Parce que dans le même pays, pas trop. Mais quand on va vers le monde, c'est quelque chose de plus spécial. Ce n'était pas très commun. Ma mère avait souffert deux fois : quand mon frère aîné est devenu missionnaire et est allé en Afrique ; et quand moi aussi, j'ai quitté la maison.'[202]

'Je pense que mon père, un homme très juste, sans le laisser transparaître, devait avoir du chagrin à cause que nous avions quitté la maison. Je pense qu'oui. Il ne le manifestait pas, il ne faisait pas de différence dans l'amour qu'il portait aux enfants, pas que nous le remarquions. Ma mère, elle avait ses préférences entre ses huit enfants. Elle disait que non, mais elle avait ses préférences. Pas mon père. Il ne l'a pas marqué.'[203]

Guillaume part vers le Brésil en navire, accompagné d'un cours de langue portugaise. C'était un voyage de plus de deux semaines. Il faisait froid en Belgique, et la température montait doucement, de sorte que Guillaume a pu se débarrasser peu à peu de ses vêtements d'hiver.

> **'C'est quelque chose de très intéressant, parce que nous étions dans un bateau, et le bateau avait pris quinze jours pour arriver au Brésil. J'avais acheté une méthode afin d'étudier le portugais, laquelle était très connue à l'époque : elle s'appelle 'Assimil'.'[204]**

> **C'est très intéressant, parce qu'il faisait un hiver terrible. Il a quitté le port à Anvers au milieu d'un brouillard épais. Il y avait une sirène qui sonnait - 'Vouuuu !' – tout le temps, afin d'éviter toute collision pendant la traversée de l'Escaut vers la sortie. Et au fur et à la mesure que nous faisions le voyage, la température montait. On pouvait se défaire des choses progressivement.'[205]**

Arrivé au Brésil, il avait ressenti un choc : imprégné de lectures d'aventure, il pensait qu'il y allait trouver de la forêt tropicale. Pourtant, Rio de Janeiro était très belle, et il regrette de ne pas avoir pu vivre dans cette ville. Guillaume aime la nature. Il constate que Brésil n'a pas beaucoup de fleurs, comme en Europe. Plusieurs fleurs ont été adaptées afin de pouvoir survivre au climat brésilien. Guillaume se voit peut-être comme une fleur acclimatée.

> **'Le premier voyage au Brésil a été curieux, parce que c'était un choc pour moi. J'avais lu les livres de Jules Verne, et j'imaginais le Brésil comme une forêt telle qu'on l'appelle aujourd'hui, amazonienne, une forêt vierge, etc. Quand je suis venu en bateau et nous sommes arrêtés d'abord à Rio de Janeiro, je l'ai trouvé très beau.'[206]**

> **'En Europe il y a beaucoup de fleurs. Par exemple, en Belgique ainsi qu'en Hollande, il y a les champs de tulipes. Si tu vas de Bruxelles vers Gand au bon moment, il y a des champs de bégonias. Entre l'Anvers et Gand, tu vas par la route provinciale. C'est toujours mieux de prendre les routes secondaires au lieu de prendre les autoroutes. De l'autoroute tu ne vois rien.'[207]**

> **'Mais les routes secondaires – qui s'appellent provinciales en France et en Belgique – là tu peux voir ces choses. Il y avait beaucoup de fleurs, toujours. Mais pas ici. Ici, c'est très limité. Il y a des choses importantes lesquelles n'étaient pas… Le bégonia n'est pas originellement brésilienne, par exemple. Les tulipes non plus. Mais ils ont été adaptés. Les Japonais l'ont fait souvent ici.'[208]**

> **'Les premières tulipes étaient cultivées. Elles arrivaient par avion, et au Brésil on les mettait dans des chambres frigorifiques. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui elles sont mises dans des serres. On a fait une adaptation génétique. Je suppose qu'en biogénétique, c'est possible. Tu vois, aujourd'hui dans les floricultures une tulipe n'est pas tellement rare. Mais les roses, les bégonias ne sont pas de plantes**

originaires du Brésil. Les orchidées, oui. Les nénuphars, il y en a ici aussi. Mais pas celles-là. C'était le choc de la nature.'[209]

Enfin arrivé à la ville où il allait vivre et travailler pour cette multinationale, il est au début installé dans un hôtel avec un collègue belge. Il y avait beaucoup de bruit qui commençait très tôt le matin qui venait d'une imprimerie en face. Il faisait chaud. Tout ça rendait difficile son adaptation au pays.

'C'était horrible, parce qu'ici c'était déjà l'été. Figure-toi, début janvier, une chaleur intense. Et pour nous adapter ? La Belgique a une température moyenne entre quinze et vingt degrés. Ici, dans cette petite ville, il faisait soudain environs vingt degrés le matin, et trente le soir. Les fenêtres étaient ouvertes, nous avions la chambre de devant. Il n'était pas possible de dormir.'[210]

Son patron lui achète une vieille 'coccinelle' pour qu'il puisse se déplacer en service. Pendant que lui et son collègue étaient en route, la voiture tombe en panne. Un mécanicien qui passait s'arrête et fait le dépannage gratuitement, à leur étonnement. À l'insistance des Belges, il accepte néanmoins qu'on lui offre de l'eau-de-vie dans un café local. Guillaume en boit aussi, et les larmes coulent de ses yeux. C'était une boisson forte. Guillaume voit cette épisode comme pareille aux histoires typiques de ceux qui débutent au Brésil.

'La coccinelle est tombée en panne. Nous étions appuyés contre cette coccinelle bleue. Peu de temps après, quelqu'un s'est arrêté, un mécanicien. Aujourd'hui ça n'existe plus, mais à cette époque-là les gens étaient très serviables. 'Qu'est-il arrivé ?' 'Bon, nous sommes sortis, la voiture…' Il a chipoté un peu au moteur, et il a trouvé une solution en deux minutes.'[211]

'Alors je lui ai dit : 'Je vous dois combien ?' 'Ah non, vous n'allez pas me payer.' Mais nous avions insisté : 'Permettez-nous de vous donner quelque chose.' Alors il a dit : 'Alors, offre-moi une petite pince'. Je ne savais même pas ce qu'était une '*pinga*'. Il nous avait amenés à un café bar pas très loin de là, et il a demandé une 'pinga'. Et nous, naturellement, nous avions demandé notre première 'pinga', nous aussi. Le type a pris son verre, il est allé jusqu'à l'entrée du bar, et il en a versé un peu sur la colonne à l'entrée. Ensuite il a tout avalé. Et nous l'avions imité. Nous avons pris le petit verre, et nous l'avons avalé d'un seul coup. Quand cet alcool est descendu, des larmes me sortaient des mes yeux !'[212]

'À l'époque il y avait un bouquin que je n'ai plus jamais retrouvé. Il faudrait le republier, je pense, parce que c'est très intéressant. Il s'appelait 'Le Brésil pour débutants.' Je ne sais plus qui l'avait écrit. Mais il racontait ce genre d'histoires. Je l'ai vécu, moi aussi : par exemple, un autobus s'est arrêté, et le chauffeur en est descendu afin de prendre un petit café. Ce genre de choses qui aujourd'hui serait impensable.'[213]

Malgré qu'il n'ait pas pu suivre les études qu'il voulait, Guillaume garde jusqu'aujourd'hui un intérêt pour l'architecture et pour l'archéologie. La décoration de son appartement, qu'il avait conçue lui-même, serait selon lui une expression de son intérêt pour l'architecture. Aux premiers temps qu'il habitait une grande ville brésilienne, il passait toute sa journée au travail. Il avait décidé de décorer son appartement de manière accueillante, de façon à ce qu'il puisse se sentir bien quand il rentrait chez lui.

> **'Quand j'ai eu cet appartement, j'ai pensé : 'Je dois le décorer d'une telle façon que je me sente à l'aise quand je rentre le soir, que je me sente accueilli.' J'aimais toujours la décoration, et j'ai décoré cet appartement d'une façon très accueillante.'**[214]

Guillaume déménage vers une ville moyenne brésilienne. L'entreprise où il travaillait, toujours la même, avait de temps en temps un problème de fonds de caisse. Quand il avait fait son stage à l'étranger en Europe, on lui avait appris à comment trouver une solution formelle pour ce type de problème. Au Brésil, il a découvert une manière de le résoudre sur base d'amitié et de confiance mutuelle. Même ses supérieurs au Brésil s'étonnaient de ce que ce soit gratuit.

> **' 'Mais ça doit coûter cher !' J'ai dit : 'Non, ici on le fait sur base d'amitié. Chaque jour, à midi, nous nous rencontrons dans la rue, et nous en discutons. On se débrouille ensemble.'**[215]

Guillaume exerçait des fonctions de gestion, ça lui plaisait.

> **'En tant qu'universitaire, je préférais un travail qui me donne le maximum d'autonomie de décision.'**[216]

Un employé qui lui était subordonné, un comptable, recevait toujours des critiques de Guillaume à cause de son manque d'organisation. Il avait essayé de faire pression sur Guillaume, faisant croire qu'il voulait démissionner. Guillaume, malgré les difficultés que la situation représentait, a décidé d'accepter cette démission. Un autre employé va ensuite aider Guillaume à mieux se situer par rapport à la comptabilité, afin qu'il puisse mieux exercer ses activités de gestion. Parler de cet épisode, c'est l'occasion pour Guillaume de parler aussi de son intérêt pour les antiquités.

> **'Quand je me suis installé ici, j'aimais les antiquités à un moment où personne ne les achetait. Un jour je suis allé chez l'antiquaire et j'ai vu ce meuble qui se trouve là, à droite, tu le vois. Ce meuble**

> **s'appelle 'comptable anglais', parce qu'il a un grand espace en bas où tu mets débout les livres de comptabilité. À droite il y a les crédits, et à gauche il y a les débits. Quant aux petits tiroirs, quant tu prends la facture, tu dois la ranger, sachant exactement dans quel petit tiroir tu dois le mettre. Puis il faut faire correspondre avec ce que tu donnes. L'ancien employé me l'avait expliqué, ensuite je n'ai plus jamais eu des problèmes avec la comptabilité.'**[217]

Guillaume considère qu'il donnait assez de liberté à ses subordonnés, de sorte que ceux qui n'étaient pas contents des conditions qu'il pouvait offrir, étaient libres de quitter l'entreprise gérée par lui.

> **'C'est très intéressant : toujours, quand j'affrontais des problèmes de salaire, je faisais une thérapie en groupe. J'appelais tout le monde et leur demandais de dire tout ce qu'ils voulaient. 'Il y a un problème, tu ne comprends pas de quoi il s'agit, et pourquoi ?' Tout le monde se montre ouvertement, directement. 'Tu n'as pas le salaire que tu voudrais ? Je ne peux pas augmenter les salaires. [La centrale] dont je dépend ne me… 'Mais je pense que celui qui veut quitter, il doit le faire. Vous devez chercher le meilleur pour vous.' Je n'empêchais personne de quitter. Je laissais la liberté. Plusieurs restaient parce qu'ils aimaient bien l'ambiance. Mais je donnais cette possibilité.'**[218]

Au Brésil, Guillaume fait la connaissance d'une femme d'origine étrangère qui va devenir plus tard son épouse. Elle était née dans un pays de langue arabe, et quand elle était encore un enfant, à l'âge de huit ans, elle et sa famille ont été expulsés lors d'un mouvement nationaliste dans ce pays, à cause de leur origine ethnique. C'était assez traumatisant pour elle. Elle considérait qu'elle était devenue plus brésilienne que Guillaume. L'adaptation de cette jeune fille au Brésil aurait été plus facile que celle de ses parents.

> **'Elle aussi a été arrachée encore très jeune. Elle a été arrachée quand elle avait huit ans. Et je pense que les années déterminantes pour la formation d'amitiés importantes, c'est les années de l'école secondaire. C'est à l'école secondaire que tu fais les amitiés définitives de ta vie.'**[219]

> **'Elle a fait son secondaire ici. C'est une influence du milieu : l'apprentissage de la langue… Ses parents, ils ont du l'apprendre. Pas elle. À l'école on apprend plus facilement une langue, les habitudes, etc.'**[220]

Quand Guillaume se marie, lui et sa femme rencontrent de l'opposition dans les deux familles d'origine. La famille de Guillaume était un peu gênée à cause de l'origine ethnique de sa femme. Les parents de son épouse se trouvaient dans une crise conjugale, et chacun avait pris parti pour ou contre ce mariage. C'était une histoire assez difficile.

‘J’avais vécu en Belgique dans un milieu qui n’était pas antisémite, mais un milieu où l’on considérait que je me mariais avec une personne complètement étrangère aux relations de ma famille. J’ai dû le surmonter, j’ai du l’analyser, comme je vous l'avais raconté. Et j’ai trouvé des difficultés, mais c’est une autre histoire. J’ai subi une opposition de la part de sa famille. C’était un roman de télévision !’[221]

‘Les difficultés avaient leurs origines d’abord dans un désaccord qui existait entre mes futurs beaux-parents, entre mon beau-père et ma belle-mère. Ça n’avait rien à voir avec moi, c’était entre eux. Ils vivaient déjà un grave problème de désaccord conjugal. Le fait que j’aie connu leur fille et que je me suis énamouré d’elle s’est ajouté à leurs problèmes. À partir de ce moment, chacun avait pris le parti selon la position qu’ils occupaient dans leur couple. Mon beau-père était pour moi, et ma belle-mère contre moi. Et la famille de ma belle-mère était contre la famille de mon beau-père.’[222]

‘C’était un problème grave, à tel point que quand finalement nous nous sommes mariés civilement, mon épouse m’a dit : ‘Je ne veux plus jamais voir ma mère, ni ma famille.’ Je lui ai dit : ‘T’es encore jeune. Quand tu seras enceinte de ton premier enfant, tu seras la première à appeler ta maman. Nous allons donc nous comporter comme si rien ne s’était passé.’ Et ça s’est passé ainsi.[223]

Guillaume est plus âgé que son épouse de plus de dix ans. Il considère qu’il a eu l’opportunité d’acquérir plus d’expérience, et qu’il n’a donc pas le droit d’exiger qu’elle se comporte comme lui. Le Brésil est un pays jeune, comme son épouse par rapport à lui.

‘Quand je me suis marié, il y avait entre nous la même différence qu’il y avait entre mon père et ma mère. Entre mon père et ma mère il y avait une différence de quatorze ans ; entre moi et mon épouse aussi. Mais ici, c’est un pays jeune. Je suis resté jeune à cause d’elle, pratiquement. Mais ça devient plus lourd avec l’âge. Au début, pour que l’un puisse s’adapter à l’autre, je faisais toujours une réflexion intime : je ne peux pas lui demander certaines choses à elle, qui a vécu quatorze ans moins que moi. Il n’est pas juste que je veuille qu’elle montre de l’expérience dans les prises de décisions, dans les métaphores auxquelles elle peut se référer, ou quelque chose de pareil. J’ai eu donc de la patience. Tu dois avoir cette patience. C’est comme ça. Comme ça, dans le couple l’un s’adapte à l’autre. C’est important.’[224]

Guillaume est un homme religieux. Il cherche dans la religion et dans le contenu de l’éducation qu’il avait reçue des repères pour trouver des solutions à ses problèmes conjugaux, ainsi qu’à d’autres problèmes de sa vie quotidienne.

‘Mon épouse, quand elle était jeune, au début du mariage, avait un caractère tel que quand quelque chose ne lui plaisait pas, elle se fermait comme une huître. Elle ne parlait plus. Je disais: ‘Qu’est-ce que j’ai fait?’ Parce que l’homme et la femme sont complètement différents dans leur psychologie. Alors parfois je me demandais: ‘Qu’est-ce que j’aurais dit, pour qu’elle se trouve comme ça?’ Je lui

> **disais: 'Mais dis-moi ce que j'ai fait de mauvais, et nous en parlerons.' Pas de conversation. Parfois j'arrivais à dire: 'Je ne trouve plus rien'. Le soir, quand j'allais me coucher, je priais, et je disais: 'Vous m'avez fait me marier dans une église, c'était un mariage sacré. J'ai tout essayé afin de résoudre le problème. Maintenant, tu es responsable. Maintenant, tu vas le résoudre.' Et ça trouvait une solution. C'est une question de foi.'**[225]

Guillaume et sa femme sont tous les deux arrivés comme étrangers au Brésil. Malgré leurs origines différentes, le fait qu'ils étaient tous les deux des immigrants aurait aidé leur relation, leur rapprochement comme couple.

> **'Le fait d'être tous les deux des migrants avait, je pense, aidé notre compréhension mutuelle. Je ne pense pas qu'il y a une différence fondamentale. Si je l'avais connu à [son pays d'origine], et si nous avions vécus ensemble à [son pays d'origine], son milieu aurait peut-être une influence plus grande, et ça pouvait devenir un entrave, un problème. Mais ce n'a pas été le cas. Elle a été arrachée à son milieu.'**[226]

Pendant plusieurs années vécues au Brésil, Guillaume travaillait toujours pour la même entreprise. À un moment donné, son employeur décide de le faire rentrer en Europe. Son épouse, malgré son origine étrangère, ne veut pas quitter le Brésil, ne veut pas aller vivre en Belgique. Guillaume quitte donc cet emploi qui jusqu'alors lui donnait de la sécurité, à lui et à sa famille. Il avait déjà des enfants. Afin de plaire à sa femme et subvenir aux besoins de sa famille, il trouve d'abord un emploi provisoire. Son nouvel employeur lui a ensuite donné la liberté de choisir n'importe quelle fonction administrative qu'il voudrait exercer. Néanmoins, Guillaume trouve un autre emploi où il serait payé en monnaie étrangère, chose très utile dans une période à inflation au Brésil. Il commence sa seconde carrière professionnelle, exerçant des activités de médiation entre intérêts commerciaux, aussi bien que d'expertise économique.

> **'Le miracle économique brésilien était fini, une inflation accélérée avait commencé. J'ai dit : 'Je dois m'assurer un salaire protégé par une monnaie stable.'**[227]

> **'C'est comme ça que j'ai commencé ma deuxième carrière, la plus longue.'**[228]

Guillaume et sa femme ont eu trois enfants au Brésil. Après qu'ils sont devenus adultes, ils sont allés vivre dans des endroits fort éloignés les uns des autres, au Brésil et en Europe. Malgré le fait que ses parents sont étrangers au Brésil, ils se considèrent comme Brésiliens. L'un d'entre eux a voulu étudier la même chose que Guillaume voulait étudier quand il était encore adolescent, l'archéologie. À son tour, il reçoit un refus pour son projet, mais cette fois-ci le non

vient de la part de sa mère, de l'épouse de Guillaume. Un autre de ses enfants suit les mêmes études de profession libérale qu'avaient suivi les dix générations avant Guillaume. C'est comme si cet enfant préservait la tradition familiale.

> **'C'est-à-dire, il y a au moins un descendant qui avait subi une influence génétique, pour ainsi dire.'**[229]

Guillaume écrit sa biographie, en trois tomes. Les deux premiers parlent de sa vie d'enfant et d'adulte en Belgique. Le troisième, qu'il n'a pas encore écrit, parlera de sa vie au Brésil.

Lors d'une rencontre fortuite, Guillaume a eu l'occasion de faire connaissance avec un monsieur de son âge qui était intrigué par le portrait d'un ancêtre pendu au mur de l'appartement de Guillaume. Ce monsieur vivait dans un autre pays d'Amérique Latine. Il écrit plus tard de chez lui, après avoir fait des recherches, et annonce que la femme du tableau était une aïeule commune, et qu'ils étaient donc des cousins de quatorzième degré. Guillaume raconte que plusieurs Belges immigrés en Amérique Latine ont dû plus tard faire fuir leurs enfants vers l'Europe, au moment où les régimes politiques persécutaient leurs adversaires idéologiques.

Le Brésil a changé, il n'est plus le pays accueillant que Guillaume avait connu quand il est arrivé. Si Guillaume était obligé de rentrer en Europe, il préférerait d'allers vers le sud de la France. Le climat là-bas lui plaît bien, aussi bien que l'environnement culturel. Sa femme, pourtant ne veut rien en savoir.

> **'La mentalité au sud de la France est différente de la mentalité à Paris. Le Brésil accueillant, que j'avais connu quand je suis arrivé, je pense qu'il n'existe pas non plus dans des grandes capitales brésiliennes. Le stress de la circulation et de l'insécurité a enlevé cette qualité de vie qui existait auparavant. Il n'y en a plus. On ne voit plus dans les rues une porte ouverte ou simplement fermée. Les gens s'entourent de grilles, de sécurités. Par contre, à la campagne, bien loin de cette ville-ci, là-bas on le trouve encore. Et le sud de la France a aussi cette qualité. Je ne dis pas que les gens y vivent portes ouvertes, mais ils sont plus accueillants, ils aiment bavarder, ils savent comment profiter de la vie. C'est la grande différence.'**[230]

Pendant son séjour au Brésil, Guillaume a fait un bon nombre de voyages, pour des raisons professionnelles, profitant de ces voyages pour visiter sa famille. Quand il faisait un voyage vers l'Europe, il se servait toujours d'une compagnie aérienne étrangère, et non pas d'une compagnie brésilienne. C'était une question de fiabilité, et de prix des billets.

‘Au début je voyageais avec Lufthansa. Elle faisait une escale en Afrique du Nord, à Dakar, au Sénégal. Je trouvais que c’était une compagnie aérienne plus fiable au niveau de la sécurité. Les Allemands sont méticuleux quant à la manutention des avions. Et non pas avec Varig. Je pense que je n’ai jamais fait de voyage avec Varig. Maintenant nous en avons plus avec Varig. Peut-être que lors de mon prochain voyage en Europe je profiterais de mon crédit Smiles, et je voyagerais avec Varig. Sinon, j’ai d’abord voyagé avec Lufthansa, et après avec British Caledonian, qui à l’époque passait par l’Angleterre. J’aimais beaucoup de passer par l’Angleterre. Et la British Caledonian, afin de se trouver des clients, avait offert des conditions très intéressantes. Je ne sais pas, la Varig n’a jamais donné une bonne réduction ici au Brésil pour celui qui voulait quitter le Brésil. Elle donnait ses réductions à l’extérieur pour le touriste qui venait au Brésil. C’est peut-être pour cela que je ne voyageais pas avec Varig. C’est comme ça.’[231]

Une fois, pendant qu’il se trouvait en Belgique, Guillaume est tombé malade. Son père était convalescent lui aussi. La mère de Guillaume les avait mis ensemble pendant leur rétablissement. C’est la Providence qui leur avait permis de passer du temps ensemble, et d’échanger leurs visions de vie, maintenant qu’ils étaient tous les deux adultes, chose qu’ils n’avaient jamais fait auparavant.

‘Moi, par exemple, une fois que je suis allé en Belgique pour visiter mes parents, quand j’y suis arrivé, je ne me sentais pas bien. Mais quand je suis allé chez le médecin, j’avais l’hépatite. Et j’ai été obligé de me reposer. Justement mon père avait eu un accident vasculaire, il était convalescent. Je n’ai jamais eu la chance de parler en adulte avec lui : j’avais travaillé trois ans avec lui et je suis parti au Brésil. Et alors j’ai eu cette opportunité. Ma maman nous a mis tous les deux à la terrasse. L’après-midi nous y restions pour prendre du soleil, nous reposant tous les deux. J’ai réussi à dialoguer. J’ai dit : ‘C’est la Providence.’ Tu pourrais dire : ‘Non, c’est le hasard.’ Je pense que c’est la Providence qui m’a donné l’opportunité de parler avec mon père, ce que je n’ai pas pu faire pendant toute ma vie.’[232]

Plus tard, au Brésil, Guillaume a des problèmes de santé, et doit se soumettre à une opération chirurgicale. Pendant sa convalescence, un infirmier homosexuel le soigne, l’aide à prendre une douche. Cet épisode aide à Guillaume à surmonter ses préjugés. Guillaume découvre un monde où les infirmiers seraient des saints vivants et anonymes.

‘J’avais besoin d’aide. Un jeune homme gay est venu avec moi à la douche, afin de m’aider. Quand j’ai vu la délicatesse avec laquelle il traitait mon corps, j’ai dit : ‘Plus jamais dans ma vie…’ Bon, je n’avais rien contre les gays. Mais nous avons toujours une réaction quelconque : c’est le ‘pédé’, quand nous ne sommes pas ouverts à cela. Et j’ai dit : ‘Plus jamais.’ Il a été tellement respectueux !

Et aussi tout le personnel subalterne, les employés. Je pensais : 'Mais comment ? Le dévouement de ces gens, ils sont des vrais saints !' Des saints vivants, que personne ne connaît, qui ne seront jamais proclamés des saints. Mais ils sont saints.'[233]

Pour Guillaume, l'esprit domine le corps. Confronté à une maladie grave, il avait décidé de vivre. Il en a vu d'autres qui dans une situation pareille se laissaient mourir.

'Cela pour dire : je trouve que l'esprit domine le corps.'[234]

'Le chirurgien m'avait dit ensuite : 'Il y avait vingt pour cent de chances d'y rester.' Mais je pense que l'intéressant c'est que tu as une force vitale qui dit : 'Non, je vais me sauver.' Et je l'avais décidé. J'ai vu dans ma vie des gens qui se sont laissé vaincre au moment de la mort.'[235]

Pendant qu'il était hospitalisé, les gens autour de lui l'appellaient 'Hercule Poirot'. Ils l'identifiaient à un personnage d'Agatha Christie, un détective belge. Un Belge au Brésil, ça se voyait très rarement. Ce personnage diffusé par la télé était le seul à qui ils pouvaient l'identifier.

Si Guillaume arrivait à un point où il dépendrait des appareils pour vivre de façon végétative, il préférerait la mort.

'On invente de plus en plus de ces choses, de ces appareils modernes, et ils peuvent te maintenir en vie pendant des années si l'on veut, même si ton cœur, ton foie et tes reins ne peuvent plus. Moi, je ne le veux pas ! À ce moment-là, je suis pour l'euthanasie : on débranche l'appareil. Je ne veux pas d'un tel appareil, pas de vie végétative.'[236]

Guillaume dit ne pas avoir besoin de psychologue. Il peut se référer à la morale et à la religion, des repères qui manquent dans le monde d'aujourd'hui. Une fois qu'il s'est trouvé seul au Brésil, il s'est rendu compte qu'il était libre, qu'il n'était pas surveillé par les siens, mais qu'il était aussi le seul responsable de ses actes.

'Je ne crains rien. Je n'ai aucun besoin, comme plusieurs jeunes, d'aller chez un psychologue ou chez un psychiatre afin d'être analysé. Qu'est-ce que c'est! C'est quelque chose pour le cas des maladies mentales, je trouve. De nos jours, les jeunes rejettent toute adéquation morale ou réligieuse. Les références qu'on avait pour prendre une décision en pleine conscience, on les détruit! Où trouver un repère? Alors, on aura besoin d'aller chez le psychologue ou le psychiatre afin de trouver quelqu'un qui dise: 'Raconte-moi. Assieds-toi ici.''[237]

'Tu as besoin de quelqu'un qui te donne une référence, n'est-ce pas? Celui qui t'oblige à faire ce pas de mûrir, de sorte que tu prennes la décision toi-même. Mais tu ne l'a pas appris dans ta jeunesse. Nous l'avions appris.'[238]

'Je suis arrivé ici sans pression de la part de ma famille, de mes amis. Du point de vue relationnel avec des amis ou parents, je suis arrivé complètement dans le vide. J'ai dû construire mes amitiés, mon réseau de relations avec des amis, et plus tard avec des parents, quand je me suis marié avec mon épouse. Mais quand je suis arrivé ici, je n'avais rien. C'était un avantage et un désavantage. C'est un désavantage en ce qui concerne le soutien; mais c'est l'avantage, par contre, de pouvoir construire moi-même mon cercle d'amis.'[239]

'C'est aussi le fait de ne pas avoir de pression de la part de la famille et de son comportement, ce qui t'oblige à établir certains paramètres de conduite. Tu dois toi-même chosir. Parce que personne d'entre tes connaissances et tes parents ne va te critiquer.'[240]

Guillaume avait d'une certaine façon vécu une rupture avec sa famille d'origine, qui vivait en Belgique. Les uns et les autres ont évolué de manière spécifique. Pourtant, Guillaume ne pense pas qu'il y aurait une rupture dans sa propre histoire : il y a une continuité entre ce qu'il avait vécu en Belgique, et ce qu'il a vécu au Brésil.

'Il n'y a pas de rupture. C'est une continuation. Je le vois comme une ligne continue. Il n'y a pas de rupture nette, je dirais, entre moi, mes frères, ma famille. Parce que, comme je vous l'avais expliqué, ils ont évolué – à cause des circonstances, et aussi à cause de l'ambiance où ils vivent – de façon à se distancier de moi. Moi aussi, j'ai évolué ici. J'ai connu une manière beaucoup plus libérale, beaucoup plus conciliatrice d'envisager les faits de la vie, par rapport à eux. Ils ont des situations différentes à affronter.'[241]

Guillaume essaie d'être cohérent avec les choix qu'il avait fait, et de par conséquent agir de manière responsable.

'Tu as, pendant ta vie, plusieurs options. Si tu es cohérent avec toi-même… Bon, tu peux faire une option et découvrir qu'elle est mauvaise. Ça change. Mais, si tu as du caractère, et si tu avais fait une option, tu dois être cohérent avec le chemin choisi. C'est ce que je pense.'[242]

- Analyse du récit de Guillaume

Représentations de soi

Guillaume se représente comme le descendant d'une famille assez traditionnelle, famille qui avait un titre de noblesse reçu en reconnaissance de services rendus à l'État. Dans cette famille, la même profession libérale passa de père à fils, en ligne directe, pendant onze générations jusqu'à Guillaume. Mais il va briser cette tradition, en n'exerçant pas la profession pour laquelle il avait été formé sous la contrainte de la volonté de son père. Guillaume porte et aussi renie cette tradition.

Quand les parents de Guillaume lui donnaient le choix pour ses cadeaux d'anniversaire, il choisissait toujours des livres de fiction et d'exploration. Il a toujours aimé la nature.

Guillaume est timide. Enfant, il avait vécu l'occupation allemande en Belgique, et ça l'aurait marqué. Il aimait jouer, et jouait avec ses soldats confectionnés en papier mâché, faute de plomb dans une période de guerre. Une bonne allemande, une personne qui se réfugiait en Belgique, lui donnait des surnoms germanisés.

La Guerre l'avait marqué. Sa famille n'en avait pas beaucoup souffert, mais son père avait des difficultés pour soutenir sa famille.

Il était obéissant : afin d'obéir à sa mère, il avait à contrecœur jeté à la poubelle le chocolat qu'un officier allemand lui avait offert ; quand il doit choisir ses études universitaires, il renonce à son propre choix pour faire les études que son père avait choisies, la même carrière que lui.

Guillaume considère qu'une personne s'enracine dans un pays quand il fréquente l'école secondaire, parce que c'est le moment où il fera ses amitiés les plus durables. Il l'a fait en Belgique, il sera donc toujours belge.

Certains aspects de sa vie identifient Guillaume à son père : ils avaient tous les deux servi à l'Armée, chacun à son époque, dans le même régiment ; l'un et l'autre aiment travailler ; ils respectent leurs engagements, se responsabilisent pour leurs propres actes.

Au moment qui précède sa sortie de Belgique, Guillaume exprime un certain désir d'autonomie : il ne voulait plus se trouver dans la situation de devoir demander de l'argent à son père pour de petites dépenses. Une certaine impatience s'empare de lui, qui veut quitter la Belgique et s'éloigner de son père le plus rapidement possible.

Quand il arrive au Brésil, sa position professionnelle lui confère beaucoup d'autonomie, et ça lui plaît. Il se sent à l'aise ayant de l'autorité sur ses subordonnés. Il se voit comme un chef humain et libéral.

Guillaume est prévoyant et responsable : avant, il avait choisi de migrer au Brésil parce qu'il considérait que ce pays avait au niveau économique plus de chances que d'autres en Amérique Latine ; dans une période d'instabilité économique au Brésil, il opte pour un emploi où il est payé en monnaie étrangère. C'est aussi par sentiment de responsabilité vis-à-vis de sa famille qu'il fait ce choix. Il aurait voulu avoir six enfants, mais il considère que les moyens de vie dont il disposait n'étaient pas suffisants, et a ainsi décidé de n'avoir que trois enfants.

Guillaume est audacieux : il avait migré loin de Belgique, chose extraordinaire dans son milieu d'origine, venant à être qualifié d'expatrié par ses familiers ; il choisit pour épouse une femme dont l'origine est un peu gênante pour sa famille – d'ailleurs, la famille de la fiancée a aussi posé des problèmes pour ce mariage.

Guillaume témoigne de sa maturité : plus âgé que son épouse, il considère ne pas avoir le droit d'exiger d'elle un comportement semblable au sien, parce qu'il a plus d'expérience. Il est aussi patient, ce qui se démontre aussi dans sa relation conjugale.

Guillaume est religieux : quand sa femme se taisait, et qu'il avait tout essayé pour améliorer la situation, il mettait dans les mains de Dieu la responsabilité pour l'avenir de leur couple ; son frère aîné était un prêtre missionnaire, et Guillaume admire le moment où cet homme assume véritablement sa vocation sacerdotale ; Guillaume et son épouse fréquentaient au Brésil une association de couples chrétiens ; quand Guillaume se voit convalescent à côté de son père aussi malade, il y voit la Providence divine qui lui accordait l'occasion de parler avec lui comme il n'avait jamais fait auparavant. Il est catholique, mais d'une religiosité mûre, et non pas discriminatoire envers ceux qui professent d'autres religions.

Guillaume a une bonne insertion sociale : sa carrière professionnelle lui assurait de bons contacts, au Brésil et pendant ses voyages à l'étranger ; il raconte comment il avait rendu possible à sa fille de contacter un politique de haut rang.

Guillaume respecte et aime ses parents, malgré la distance qu'il a imposée entre lui et sa famille : plus d'une fois dans son récit, il parle du chagrin que son départ aurait causé à son père et sa mère ; il tentait de le compenser en les visitant quand il en avait l'opportunité.

Nous voyons que Guillaume se tisse le portrait d'un homme qui prend en considération la réalité autour de soi, ayant comme repère la responsabilité qu'il a vis-à-vis des autres, et qui prend des décisions cohérentes. Il aime être autonome, mais parle aussi de l'influence qu'il aurait subie des autres: sa migration aurait été influencée par la conscience politique naissante des citoyens d'Europe, et par ses lectures d'aventure et d'exploration ; ses études universitaires avaient été choisies par son père. Guillaume ne l'affirme pas directement, mais nous pouvons encore mettre sous la rubrique de ce qui l'a influencé dans son attitude et dans sa façon d'être, le fait de venir d'une famille traditionnelle. Si Guillaume brise la tradition professionnelle de la famille en n'exerçant pas la profession qu'il avait acceptée d'étudier, par contre il parle de la manière dont il avait créé au Brésil des 'nouvelles traditions' qu'il sentait importantes comme repères pour ses enfants. Guillaume est une personne qui valorise la tradition.

Étant d'un naturel timide, Guillaume vient à surmonter cette limitation dans sa pratique professionnelle au Brésil, où il était obligé de prendre l'initiative de communiquer avec ses clients et ses subordonnés. Aussi pour des raisons professionnelles, il apprend à être critique.

Guillaume aime écrire, aime le cinéma. C'est en voyant des films qui explorent d'une manière ludique des situations de la Deuxième Guerre qu'il arrive à surmonter une sorte de blocage dont l'origine paraît être une culpabilité de se rendre compte qu'il avait vécu comme magique un moment tragique de l'histoire. Maintenant il peut en parler, il peut en écrire.

Guillaume reconnaît avoir des préjugés, mais parle aussi de sa capacité de les surmonter : quand il était hospitalisé et qu'il était soigné par un infirmier qui lui était très respectueux, il a pu se faire une autre image des homosexuels.

Il a été pour ses enfants un père ouvert, capable de les écouter et d'accepter ce qu'ils racontaient afin de pouvoir les orienter. Grâce à cette attitude, il a pu par exemple entendre de leur propre bouche leurs essais de marijuana. Guillaume, s'il était ainsi ouvert, n'abdiquait pas pour autant de ses propres valeurs.

Guillaume croit que l'esprit domine le corps, qui devient dans son discours comme une espèce de mécanisme qui a besoin de manutention. C'est quelqu'un d'optimiste : quand il a été opéré de la main droite, il y voit l'occasion d'apprendre à écrire de la main gauche. La volonté qu'il a en soi l'a aidé à maintenir sa force vitale, à réussir dans l'épreuve d'une autre opération chirurgicale où il a couru le risque de perdre la vie.

Guillaume vécu la première partie de sa vie à une époque qui fournissait des repères religieux et moraux. À cause de cela, il est équilibré, et n'a pas besoin de support psychologique comme il y arrive très fréquemment chez les jeunes aujourd'hui.

L'entreprise d'une migration implique beaucoup de difficultés, lesquelles font mûrir ses protagonistes. Guillaume voit que l'expérience qu'il a vécue dans un pays étranger l'a fait évoluer dans une direction différente par rapport à ses frères et parents restés en Belgique : il est devenu plus ouvert, plus malléable, plus tolérant ; eux, sont toujours liés à la tradition. Mais cela s'applique surtout aux personnes plus âgées : la mondialisation standardise le comportement des jeunes de nombreux pays.

Guillaume a été fort, et ainsi il a pu choisir ce qu'il trouvait positif de la culture du pays où il est allé vivre. L'âge aussi l'a fait mûrir. Mais le climat aussi produit des effets sur lui : suivant la culture locale, il s'habille d'une façon qui ne serait pas admissible pour un 'monsieur' en Belgique.

Nous voyons encore que Guillaume est un homme concerné par la politique internationale, ainsi que par la protection environnementale. Ses opinions sont celle d'un homme raisonnable qui valorise la responsabilité vis-à-vis de l'environnement.

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

La famille d'origine de Guillaume est en quelque sorte un paramètre pour qu'il puisse vérifier la différence entre les Belges et les Brésiliens : après plusieurs années vécues au Brésil, Guillaume devient par rapport à eux plus souple dans son comportement. Les Belges sont ainsi vus comme plus inflexibles que les Brésiliens.

César aurait dit des anciens Belges qu'ils étaient les plus braves guerriers qu'il avait jamais affrontés. Dans le discours de Guillaume, ils paraissent devenir les ancêtres directs du peuple belge actuel, lui conférant ainsi leur valeur.

Il y aurait une différence énorme entre Wallons et Flamands. Les premiers sont plus légers dans leur appréciation de la vie, expriment plus ouvertement leurs émotions. Ils descendraient de Rome, Bulgarie, Roumanie. Les autres sont d'origine indo-germanique, sont des nordiques, et se caractérisent par une froideur nordique. Les Flamands sont aussi plus avares, et plus discriminatoires. Mais à l'étranger, au Brésil par exemple, ils deviennent plus démocratiques, plus ouverts à l'autre.

Les premières représentations que Guillaume se faisait du Brésil sont influencées par ses lectures de Jules Verne. Il s'attendait à y trouver la forêt, et à cause de cela il a été déçu quand il a débarqué à Rio de Janeiro. Pendant qu'il voyageait au Brésil, il a pu constater au bord des routes la dévastation des forêts.

Après cette déception de ne pas trouver la nature telle qu'il l'attendait, il habite quelque temps dans une grande capitale brésilienne, où il a la bonne surprise de voir de gens qui se promenaient à cheval dans les jardins du centre ville. C'était, dit-il, encore une époque vivable dans les grandes villes brésiliennes. Les gens étaient plus gentils, ce que l'on ne trouve aujourd'hui qu'à la campagne brésilienne. En Europe, on trouve des gens plus ouverts qu'en Belgique au Sud de la France, endroit où il voudrait aller vivre s'il rentrait au Vieux Continent.

La sécurité a aussi diminué pendant le temps qu'il a vécu au Brésil : il ne peut plus y laisser son habitation ouverte comme il avait l'habitude de faire auparavant.

La nature sert pour lui de moyen pour caractériser l'Europe par rapport au Brésil : au Brésil il ne trouvait pas une grande variété de fleurs ; en Europe, si l'on prend les routes provinciales, on a la possibilité de voir des champs de bégonias. Au Brésil, ces fleurs occupent une place, dirait-on, semblable à la sienne : tant Guillaume que les bégonias n'auraient pu vivre à ce pays que moyennant une adaptation.

Chaque région du Brésil a un visage humain propre. À São Paulo, il y a une extrême diversité de types humains. À Salvador, il y a une population plutôt noire. Au Sud du pays, il y a les blancs descendants par exemple d'Allemands. Il n'y aurait pas de Brésilien type.

Le Brésil est chaud. Le thème du climat revient plusieurs fois dans son discours. Et le climat aurait une influence sur les habitudes des gens. Par exemple, en Belgique Guillaume ne pourrait pas s'habiller de la même manière qu'au Brésil, même en été, parce qu'il y a une norme vestimentaire qui serait née sous l'influence du climat de chaque pays.

Dans une des premières villes où il est allé vivre au Brésil, il se trouvait tout près de la mer. Il se sentait en vacances, malgré qu'il travaillait toujours. C'était selon lui une ville provinciale, mais qui lui plaisait quand même.

Quand il raconte encore sa vie en Europe, il parle de la fiabilité qu'il y trouvait. Pendant un stage qui le préparait pour sa première carrière professionnelle au Brésil, certaines transactions se faisaient sur base de la confiance mutuelle : les valeurs qui servaient de garantie pour les transactions n'étaient jamais vérifiées. Au Brésil, au cours de cette première carrière professionnelle à l'étranger, il découvre que des transactions pareilles pouvaient se faire sur base de l'amitié, et sans que l'autre cherche du profit immédiat.

Une chose intéressante qu'il trouve au Brésil, et qui probablement ne sera remarquée que par un immigrant : à un certain endroit d'une route départementale, route qui sera plus tard abandonnée et substituée par une autre, il trouve les couleurs de la Belgique peintes sur des piliers de viaducs. C'était un vestige d'une visite du Roi Albert, pendant les années vingt.

Depuis son arrivée au Brésil, ce pays a vécu quelques années de prospérité, suivies d'une période d'énorme inflation. Le Brésil est devenu un pays économiquement instable, et Guillaume a

l'opportunité de se procurer une source de revenus en monnaie étrangère, qui devenait ainsi un symbole de la stabilité économique de l'Europe.

Le Brésil d'aujourd'hui passe par une transformation profonde. L'accès de Lula au pouvoir signifie que les classes prolétaires trouvent un représentant, et peuvent s'y reconnaître. Ces gens normalement se trouvaient dans une attitude de dépendance, attendant que le gouvernement s'occupe de leurs problèmes. Maintenant qu'ils sont représentés au pouvoir, cette attitude doit changer, parce qu'ils sont appelés à la responsabilité.

Le peuple brésilien est peut-être le peuple le moins engagé dans la responsabilité sociale. Au début d'une campagne pour éradiquer la faim, tout le monde trouve cela beau, mais personne ne se dispose à faire un sacrifice personnel en faveur du bien commun. Ce n'est peut-être pas un peuple égoïste, mais habile pour les transactions. Les Brésiliens plus pauvres sont plus généreux que les riches.

Au Brésil, les fonctionnaires publics accumulent des privilèges qui ne correspondent plus à la réalité actuelle. Lors de leur retraite, ils reçoivent proportionnellement plus que ce qu'ils avaient contribué. Les politiciens qui pouvaient changer la situation sont aussi bénéficiaires de ce système, et rédigent des lois pour leur cause propre. En Belgique, le calcul de la retraite est plus juste.

En Belgique, il y a un plus grand contrôle social du comportement privé qu'au Brésil. Mais la Belgique change aussi avec le temps. Guillaume a la conscience qu'il garde en soi plutôt des représentations d'une Belgique du passé.

Guillaume va au-delà de ses comparaisons entre le Brésil et la Belgique. Un processus de mondialisation se trouve en cours. L'Europe, l'Asie et les États-Unis deviennent les grands conglomérats. Les mœurs se transforment mondialement, et suivent un standard international. La situation internationale exige des travailleurs toujours plus de formation et de recyclage professionnel, au risque d'exclusion du marché de travail.

Certaines critiques que Guillaume adresse à la société brésilienne paraissent s'adresser aussi à des paramètres de conduite internationale. Il parle de la banalisation de la corruption, et de la transmission d'une attitude injuste d'un père à son fils, lequel ne se voit pas obligé d'avoir une

morale supérieure à celle de son géniteur. Nous vivons dans une société de consommation, et consommer est détruire. Aujourd'hui il y a un manque de repères en morale et en religion, et les médias y ont une responsabilité.

Au Brésil, tout le monde a une télévision chez soi, même dans les *favelas*. Les médias présentent des images de biens auxquels les classes moins favorisées n'ont pas accès, mais ces gens trouvent cette situation normale. La résignation des pauvres par rapport à leur situation se manifeste dans leur comportement vis-à-vis les plus riches : une domestique trouve inapproprié que sa patronne se présente mal habillée dans la rue, et courant ainsi le risque d'être prise pour une domestique. L'inégalité dans la distribution de la richesse est un grand problème national.

Les mœurs, standardisées internationalement, se différencient néanmoins au Brésil par rapport à chaque classe sociale : la haute bourgeoisie offre de la résistance à ceux qui veulent y pénétrer. En Belgique, et dans l'Europe toute entière, il y a quelque chose de semblable qui se passe par rapport à la noblesse.

Le Brésilien qui se trouve à l'étranger est très patriotique, il est fier d'assumer sa nationalité.

En Belgique, il y a toujours un château à visiter, un programme culturel disponible. Dans la grande ville brésilienne où habite Guillaume, il trouve aussi des facilités d'accès à des programmes culturels, et cela est facilité pour les gens du troisième âge.

La Belgique est un pays bourgeois, dont une bonne expression seraient les chansons de Jacques Brel.

Dans les relations professionnelles, au Brésil, quand on fait connaissance avec quelqu'un, normalement on a l'avantage de pouvoir le contacter directement dans l'avenir, sans avoir besoin de passer par des intermédiaires. En Belgique, afin de rencontrer quelqu'un, il faut le prévoir au moins deux semaines avant : même si la personne en question a du temps disponible, normalement on trouve souhaitable de paraître plus occupé.

En Belgique, les gens travaillent comme des fonctionnaires : strictement à l'heure prévue, on arrête son travail. Si un client arrive à un magasin cinq minutes avant sa fermeture, le vendeur va lui demander pourquoi il est venu à cette heure-là. Mais ça change, probablement à cause de

difficultés économiques en Belgique. Au Brésil, les vendeurs dispensent plus d'attention à leurs clients.

Une thématique pour le récit de Guillaume

Afin d'attribuer une thématique à l'histoire racontée par Guillaume, nous pouvons penser d'abord aux motifs qu'il avait eus de quitter la Belgique et d'aller vivre à l'étranger. Le premier de ces motifs, ce serait le besoin qu'il éprouvait de s'éloigner de sa famille, et plus spécifiquement de son père.

Guillaume venait d'une famille assez traditionnelle : depuis onze générations, la même profession libérale avait été transmise de père en fils. Guillaume n'y échappait pas, et a été contraint de suivre les études que son père lui imposait. Après avoir servi à l'Armée Belge, Guillaume est allé travailler avec son père. Il n'avait pas de salaire, il devait demander de l'argent à son père pour ses besoins personnels, et même demander les clefs de la voiture. C'était une situation de dépendance, de manque d'autonomie qui déplaisait à Guillaume.

Aller vers l'étranger, c'était donc pour lui chercher de la liberté, de l'autonomie, s'éloignant d'une famille qui lui pesait avec sa lourde charge de tradition, où il devait se soumettre à l'autorité paternelle, où il ne pouvait pas devenir lui-même le maître de sa vie.

À partir de cette situation qui paraît constituer la motivation principale pour la migration de Guillaume, nous pouvons proposer quelques paires antagoniques pour la thématique de l'histoire racontée. Les pôles qui constituent ces paires sont assez distants l'un de l'autre, autant que le positif est distant du négatif. Dans l'entreprise migratoire de Guillaume, si nous essayons de nous mettre dans son point de vue – néanmoins sans jamais pouvoir y arriver – dans chaque paire antagonique[27], l'un des pôles serait peut-être attribuable à ce pays d'origine, et l'autre à l'étranger, et plus précisément au Brésil.

Guillaume voulait fuir la contrainte de la tradition familiale. Pourtant, il a démontré qu'il valorise cette tradition : pendant les entrevues, il montre spontanément un portrait d'un aïeul, ainsi que l'affiche de la défense de thèse doctorale d'un autre, et encore une ancienne carte

géographique de ce qui maintenant constitue la Belgique. D'ailleurs, il parle de l'importance qu'il a donnée à fonder pour ses enfants de nouvelles traditions, les liens étant rompus avec la continuité de la vie telle que conçue par sa famille en territoire belge. Ce qui déplaît Guillaume n'est pas la tradition en soi, mais que cette tradition lui impose une place subalterne.

Fuir une tradition, cela peut s'entendre comme une trahison. Mais si Guillaume trahit une tradition, il ne trahit pas son principe : il en retient ce qui lui plaît, il fonde sa propre tradition en territoire étranger, marié avec une femme doublement étrangère : elle n'était née ni au Brésil, ni en Belgique.

Nous pourrions ainsi proposer le premier couple antagonique à partir de la distance entre la tradition qui en principe se situe en territoire belge, et la trahison, qui en principe se situe à l'étranger.

À partir du même univers dont Guillaume avait parlé comme constituant des motivations pour lui de vouloir quitter la Belgique, nous voyons l'incompatibilité entre les positions de se trouver au lieu de l'autorité et en même temps au lieu de celui qui obéit. En Belgique, il obéissait ; à l'étranger, il deviendrait le maître de sa vie. Effectivement, au Brésil il n'est pas surveillé, il doit créer lui-même ses règles de conduite. En Belgique il était le fils, au Brésil il devient père.

Nous entendons encore de son récit que pendant sa première carrière professionnelle au Brésil, ainsi que dans la deuxième, il avait beaucoup d'autonomie, et ça lui plaisait. Il dit textuellement qu'il appartenait à lui-même. En Belgique, il avait été dans les mains de l'autre. Son père incarnait la tradition familiale qui excluait la possibilité d'appartenir à soi-même.

Tradition versus trahison, autorité versus obéissance, être le maître de soi versus appartenir à l'autre, être le père versus être le fils. Tout cela constitue à notre avis une thématique attribuable à l'histoire de la migration de Guillaume.

Pourrions-nous les condenser dans une seule paire ? Ce ne serait pas nécessaire, nous pensons que l'ensemble que nous avons présenté est assez clair. Mais si nous voulions être concis, nous pouvons les réduire à l'antagonisme entre être le père et être le fils. En Belgique, Guillaume était le fils, et à l'étranger il aspire pouvoir devenir le père, ce qu'il fait effectivement au Brésil.

---

[27] Il est drôle de pouvoir entendre 'père antagonique' au lieu de 'paire antagonique'. Nous pourrions jouer avec la

Être le père, c'est avoir une autorité légalement reconnue sur son fils. Le père décide pour lui, de sorte que ce pouvoir ressemble à une appartenance, presque comme un objet. Au début de la vie, les parents le portent même dans leurs mains, l'enfant étant dépourvu de la capacité de se maintenir sur ses propres jambes. Ce n'est qu'avec le temps que cette sorte de possession va disparaître.

Le temps passait pour Guillaume, et après environ trente ans de vie il était toujours dans cette position de fils-objet dont le père disposait selon son gré. Apparemment, l'attachement à cette position était ressenti comme tellement puissant par Guillaume, qu'il ne pourrait le rompre qu'en quittant ce qui dépassait les frontières de sa famille, ce qui était plus puissant que sa tradition incarnée : la patrie. Il a traversé les frontières de la Belgique qui contenait sa famille, il est allé au-delà de la juridiction du père.

D'autres raisons avaient été citées par Guillaumes pour son choix de quitter la Belgique : l'extension entre les individus du sentiment d'être européen, d'être citoyen du monde ; la crainte de l'invasion de l'Europe par la Russie ; et même le désir d'aventure suscité par ses lectures de Jules Verne. À notre avis, ces raisons s'inscrivent de façon importante mais secondaire dans la manière dont notre personnage Guillaume raconte son histoire de migration. Les deux premières raisons pouvaient former un environnement propice, et même servir d'excuse pour sa décision de partir. La troisième, partir vers l'aventure, c'est aussi quitter le père, quitter la place de fils.

Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration

Le récit de Guillaume nous donne l'impression d'une continuité dans ses représentations de soi d'avant et d'après la migration. Il avait été un enfant timide, et ensuite il devient au Brésil un adulte d'un naturel timide, mais qui doit surmonter sa timidité afin de pouvoir accomplir son travail. C'est comme s'il était resté le même, mais avait acquis une compétence en plus.

Nous voyons aussi que jusqu'à l'âge adulte, et même plusieurs années après sa migration au Brésil, il conserve son goût pour la nature : avant il s'attendait à trouver des forêts au Brésil ; après, il s'intéresse aux fleurs qu'il pouvait trouver au Brésil, et fait l'éloge de Margareth Mead,

---

première de ces expressions et la proposer comme thématique de cette migration, pour les raisons déjà exposées.

laquelle avait dédié son temps à dessiner des orchidées lorsqu'elle avait déjà un âge avancé. Guillaume est toujours un amateur de la nature, et ce goût s'est adapté aux conditions réelles qu'il avait trouvées au Brésil, différentes de celles qu'il avait rêvées.

Guillaume aimait l'aventure quand il était enfant, lisant des histoires de Jules Verne et des récits d'explorations. Ce goût pour l'aventure trouve une expression dans l'audace de quitter son pays d'origine vers ce qui lui était en vérité inconnu, malgré ses lectures. Plusieurs années après avoir immigré au Brésil, au moment où il se trouve à la retraite, son goût pour la littérature paraît trouver une expression dans son activité d'écrivain : il écrit ses mémoires, imprégnées d'épisodes intéressants, charmants ; il écrit aussi des 'short stories'.

Avant de migrer, Guillaume voulait se débarrasser de la tradition à laquelle jusqu'alors il obéissait, suivant les études et empruntant le chemin professionnel imposé par son père. Au Brésil, la tradition se montre encore une fois présente dans sa vie, elle se montre importante pour lui. Il se voit dans l'obligation de fonder une nouvelle tradition qu'il pourrait transmettre à ses enfants. Nous voyons qu'en Belgique autant qu'au Brésil, il accorde de l'importance à la tradition (d'abord en lui obéissant, ensuite en la créant selon les normes morales qu'il avait apprises). Dans les deux pays, il aime aussi la liberté : il voulait quitter la Belgique afin de pouvoir échapper à l'autorité paternelle ; au Brésil, il est était content de la place professionnelle qu'il occupait, parce qu'elle lui offrait beaucoup d'autonomie de décision.

Jusqu'ici, nous voyons que Guillaume ne parle pas dans son récit vraiment de quelque changement en soi. Nous entendrons de tels changements quand il compare ceux qui sont restés en Belgique avec sa propre personne : il est devenu plus souple dans son comportement. En Belgique, par exemple, sa sœur lui reprochait sa manière de s'habiller, laquelle n'était pas convenable pour un 'monsieur'.

Guillaume se représente essentiellement comme étant le même avant et après la migration. Ce qui change, c'est l'espace qu'il trouve au Brésil pour agir autrement par rapport aux normes de conduite et à l'autorité familiale qui lui étaient imposées en Belgique. Au Brésil il trouve l'espace pour changer sa conduite et même le besoin de le faire, par exemple afin de surmonter sa timidité naturelle. Mais s'il change son comportement, ses principes ne changent pas : il apprécie toujours la tradition, il est un homme responsable de ses actes de la même façon que son père l'était avant lui.

Parlons maintenant des changements de représentations de l'autre.

La première représentation qu'il se faisait du Brésil, c'était celle des forêts, donc influencée par ses lectures d'aventure et d'exploration. C'était un pays rêvé comme un lieu où il pourrait réaliser son désir d'aventure, une aventure qui l'éloignait de l'univers paternel et de ses contraintes. Arrivé au Brésil, il est nécessairement déçu: débarqué d'abord à Rio de Janeiro, il trouve l'endroit certes beau, mais il n'y voit pas de forêt. La même absence de ce qu'il avait rêvé se répète dans ce qu'il voyait au bord des routes.

Mais le Brésil reprend pour lui la signification de pays d'aventures. Cela se fait par exemple à travers la connaissance du Brésilien, personnage qui paraît absent de son imagination avant qu'il ne vienne vivre au pays. Le Brésilien se montre au début étonnamment accueillant, différent de la manière d'être qu'il va attribuer aux Belges.

Ce pays lui réserve encore d'autres surprises, d'autres aventures : il voit des chevaux se promener dans le centre ville d'une grande capitale ; il reçoit le coup d'un climat chaud qu'il n'avait jamais expérimenté auparavant.

Après la migration de Guillaume, le Brésil et les Brésiliens viennent à exister pour lui dans la réalité des rencontres. Ce pays et ses habitants se montrent différents de ce qu'il avait rêvé. Et encore, ils vont changer au fil du temps : les Brésiliens des grandes villes deviennent moins gentils, le Brésil évolue politiquement.

Mais au Brésil il ne trouve pas que des merveilles : il y la pollution de l'environnement, il y a le manque de sentiment de responsabilité sociale de ses citoyens et de ses politiciens.

Il y a quelque chose de commun entre les représentations de soi et les représentations de l'autre Brésil/Brésiliens. D'abord, il y a le changement à travers le temps : Guillaume mûrit avec l'âge, le pays change avec le temps. Il y a aussi une curieuse conservation de quelque chose qui ne change pas, malgré tous les changements : Guillaume est fondamentalement le même, il paraît qu'il n'y a que des compétences et des comportements qui changent ; le Brésil rêvé, inconnu, ainsi que le Brésil de son expérience consistent chacun à sa façon un endroit qui permet le déploiement les aventures de notre personnage.

La façon dont Guillaume voit son pays d'origine et ses habitants paraît changer après sa migration parce qu'il trouve dans son expérience au Brésil quelque chose de différent qui lui sert de point de comparaison. Les Belges sont moins disponibles, et même les vendeurs avaient la tendance à travailler comme des fonctionnaires ; le comportement des Belges est plus contrôlé et plus strict que celui des Brésiliens ; le climat de la Belgique ne convient plus à Guillaume ; la Belgique offre néanmoins des opportunités exceptionnelles de loisir culturel.

Comme dans le récit de Béatrice, nous voyons une coïncidence, peut-être une contamination entre la manière dont Guillaume percevait sa vie dans son pays d'origine (sous la contrainte familiale) et la manière dont il se représente ce pays (où le comportement est plus contrôlé). Le climat de la Belgique ne lui convient plus, ni le climat géographique, ni le climat humain.

Les représentations de la Belgique et des Belges, de la même façon que celles du Brésil et des Brésiliens, changent par rapport au temps qui passe. Il n'y a pas que le contraste entre les caractéristiques des deux pays qui compte, mais aussi les changements par rapport à ce qu'ils étaient dans le passé. Par exemple, les vendeurs en Belgique deviendraient de plus en plus disponibles à cause des difficultés économiques vécues en ce pays.

Outre la dimension temporelle, il y a une autre dimension où Brésil et Belgique se trouvent également inscrits : la mondialisation, laquelle à travers les médias façonne et standardise les mœurs de tous les pays.

Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi

Guillaume n'affirme pas textuellement qu'il est devenu plus brésilien, ni qu'il serait toujours belge. Dans son récit, l'identification à l'autre se communique de manière très différente de ce que nous trouvons dans le récit de Béatrice. Elle a parlé longuement de ses attributs brésiliens et de ses caractéristiques en tant que Belge. Béatrice avait même avoué son idéal de pouvoir choisir de synthétiser en soi ce qu'elle trouvait de bon dans les deux cultures où elle avait vécu.

Guillaume, à son tour, parle des Belges et des Brésiliens, et parle de la distance qui sépare sa manière actuelle de se comporter de celle de ses parents belges, dont la façon de s'habiller est

devenu un exemple très clair. Il ne dit pourtant pas qu'il aurait eu le projet d'acquérir des caractéristiques des Brésiliens. Il avoue que son comportement avait changé, mais cela aurait été à force des circonstances : il a appris à surmonter sa timidité dans le milieu professionnel ; il a appris d'autres manières d'établir des relations personnelles par son expérience avec les Brésiliens.

Si devenir Brésilien, ou pouvoir assumer des caractéristiques des Brésiliens, n'était pas un projet avoué dans son récit, Guillaume, comme Béatrice, parle pourtant de la nécessité de choisir ce que l'on trouve de bon de la culture d'un pays étranger : il ne veut pas trahir ses idéaux les plus chers, tels que l'honnêteté, la responsabilité vis-à-vis de ses engagements.

De manière cohérente avec ce que nous venons d'exposer, nous ne pouvons pas trouver dans le récit de Guillaume des phrases qui avouent ouvertement l'identification de soi ou de certaines caractéristiques de soi avec les Belges ou les Brésiliens. Nous pouvons néanmoins établir ce lien à partir de certains éléments livrés dans son discours.

Que sont les Belges et la Belgique ? Nous avons vu qu'entre autres caractéristiques, ce qui prend de l'importance est le contrôle du comportement personnel dans les relations sociales et familiales dans ce pays, chose que nous avions mis en relation avec le désir avoué de Guillaume de se retirer de la présence de l'autorité paternelle afin de pouvoir s'épanouir. La tradition et l'autorité se trouvent dans le milieu social belge ainsi que dans les relations familiales de Guillaume. Et nous sommes arrivés plus haut à la conclusion que Guillaume voulait sortir de la position de fils afin de se mettre dans la position du père, au sens de devenir le maître de sa propre vie – et plus tard d'avoir de l'autorité sur sa propre famille.

Guillaume parle de l'importance qu'a pour lui la tradition, qu'il va réinventer au Brésil, au moment où il occupera cette place d'autorité sur sa propre vie et sur la vie de ses enfants. Quand il se représente comme quelqu'un qui valorise la tradition, il s'identifie sans l'avouer à des caractéristiques belges dont nous parlions un peu plus haut. Guillaume aime la tradition, un principe qui se trouvait à la base de la situation contraignante dans un pays qui se caractérise par la tradition et la surveillance de l'autre, et ainsi il s'identifie aux Belges.

Et quant à la place qui prendraient les Brésiliens dans le discours de Guillaume, nous pouvons raisonner de façon pareille : il n'avoue pas directement qu'il ait voulu ou qu'il ait acquis des

caractéristiques des Brésiliens ; mais il parle du changement de son comportement, il parle d'avoir surmonté sa naturelle timidité, et se montre ainsi plus semblable à ce qu'il décrivait comme étant des caractéristiques de Brésiliens.

Dans cette manière indirecte par laquelle Guillaume parle de son identification partielle aux Brésiliens et aux Belges, nous pouvons repérer qu'il ne s'identifie pas à de caractéristiques négatives. Son discours véhicule son idéal d'être un homme correct, d'être cohérent avec ses valeurs :

> - Les Brésiliens détruisent la nature, ils sont indifférents à l'environnement, avec de rares exceptions ; Guillaume, au contraire, apprécie la nature et critique cette irresponsabilité. Les Brésiliens des classes populaires ne possèdent pas de sentiment de responsabilité vis-à-vis du bien commun ; Guillaume s'intéresse à la politique nationale et internationale.
>
> - Les Belges gardent un certain formalisme dans la relation avec leurs enfants, de sorte que beaucoup de ce qu'ils font leur échappe ; Guillaume a certes créé une nouvelle tradition pour ses enfants, mais il les écoutait parler ouvertement, afin de pouvoir les orienter. Les Belges travaillent comme des fonctionnaires ; Guillaume aime travailler, et se montre indigné par cette façon d'être de ses concitoyens. Les Flamands sont avares ; Guillaume est responsable vis-à-vis de sa famille et de ses engagements, et va chercher un ticket de théâtre au prix promotionnel très tôt le matin, si l'opportunité se présente à lui.

Le récit de Guillaume vu par rapport à l'hypothèse générale

Notre hypothèse générale propose que dans un récit de vie de migrant il faudrait s'attendre à une espèce de retour, dans les représentations actuelles du pays où il est allé vivre, d'éléments importants qui composaient les premières représentations que cet individu nous dit avoir eues de ce pays. Cela dans le cas où ce migrant considérerait avoir réussi son entreprise. Un récit de vie qui nous livre une telle structure se constituerait comme une communication de réalisation de désir : le migrant nous dit qu'il est bien allé vivre dans le pays dont il rêvait.

Guillaume ne nous dit pas en toutes lettres s'il avait ou non réussi dans son entreprise. Mais en écoutant son histoire, rien ne paraît plus évident que cela. Guillaume a réussi à fonder une famille en pays étranger ; il a trouvé des moyens pour vivre normalement, et pour se constituer un patrimoine ; il l'a fait, comme nous en avons déjà parlé, en dépassant les restrictions qui lui étaient imposées par une tradition familiale, en même temps qu'il se constituait en tant qu'autorité, pouvant ainsi créer ses propres traditions ; il a été fidèle à ses valeurs. Il a pu s'adapter aux habitudes brésiliennes sans avoir eu besoin de nier ses valeurs. Il communique normalement en portugais, et a choisi d'écouter son épouse et de rester au Brésil malgré la possibilité de rentrer en Europe. Il pourrait difficilement avoir mieux réussi.

Une fois que nous constatons que le récit de Guillaume répond au critère implicite de notre hypothèse, il nous faut encore vérifier quelle relation existerait entre les représentations que Guillaume aurait du Brésil et des Brésiliens avant et après avoir migré dans ce pays, après y avoir vécu.

Rappelons-nous : les représentations que Guillaume se faisait du Brésil avant de le connaître, elles parleraient d'un pays mystérieux, occupé par la forêt, endroit propice pour l'aventure. Les Brésiliens n'occupaient pas ses pensées, paraît-il, avant qu'il ne les connaisse.

Pour les besoins de notre réflexion actuelle, il nous faut ensuite nous souvenir en quoi consistent ses représentations actuelles du Brésil et des Brésiliens. Il en a parlé beaucoup.

Quand Guillaume est arrivé au pays, il en était déçu, parce qu'il ne trouvait pas la forêt qu'il désirait trouver. Mais il a été ensuite plusieurs fois surpris par ce pays, lequel a pu répondre à l'attente d'aventure de notre personnage. Guillaume distingue assez clairement le Brésil de la Belgique, malgré certaines ressemblances – qu'il ne fait pas question de souligner. Le Brésil devient pour lui un pays où l'on peut vivre plus librement qu'en Belgique. Guillaume connaît au début de son séjour la gentillesse et la disponibilité des Brésiliens, laquelle va disparaître des grandes capitales au cours des années pour enfin se réfugier dans les habitudes des pauvres et de ceux qui vivent à la campagne.

Le Brésil change avec le temps. Le Brésil qui l'avait conquis est en voie de disparition, au moins dans les grandes capitales, ainsi que dans la ville où habite Guillaume. Nous voyons néanmoins que le Brésil garde quand même ce qui l'avait surpris au début : seulement, ces bonnes

caractéristiques se déplacent vers la campagne, vers les classes plus basses de la société. Et encore, Guillaume peut encore se trouver d'autres aventures au Brésil : par exemple, dans la capitale où il vit, il trouve beaucoup de possibilités de loisirs culturels pour les gens du troisième âge. Ce n'est pas la même chose que découvrir une pyramide ou s'aventurer dans la forêt, mais ce peut être une aventure pour celui qui la vit comme tel.

Nous avons l'impression que Guillaume, venant à connaître beaucoup mieux le pays, et faisant ensuite de la connaissance critique une partie de son travail, trouve toujours le moyen de le constituer comme le lieu de réalisation de son ancien désir d'aventure. Les forêts, il ne les y trouve pas, mais il a quand même trouvé un substitut, s'intéressant à la botanique du pays.

Ce récit attribue au Brésil et aux Brésiliens des caractéristiques tantôt positives, tantôt négatives. Ce qui existait au début qui avait surpris Guillaume de manière agréable, ça n'existe plus, ou ça existe moins. Mais, dirait-on, c'est l'attitude de Guillaume qui maintient le Brésil à la place de concrétisation du pays rêvé, ou de lieu possible d'accomplissement d'un désir ancien : Guillaume est un aventurier, et même aller au métro acheter des billets de théâtre est une occasion pour se surprendre encore, et pour voir du nouveau.

L'aventure, nous l'avons déjà dit, va très bien avec son désir d'autonomie, prenant distance de l'autorité paternelle. Malgré tous les changements du Brésil, la possibilité d'aventure y est toujours, ainsi que l'espace d'autonomie rêvé par Guillaume : son aventure personnelle.

Nous considérons ainsi que notre hypothèse générale trouve un écho dans le récit de vie de Guillaume. C'est son attitude qui fait du Brésil ce qu'il avait rêvé. Quand la réalité du pays le décevait dans ses attentes, il y trouvait des substituts qui le rendaient encore une fois plus proche de ses rêves, et de ses premières représentations.

Récits de Brésiliens

- CARLOS

Carlos a été mon premier interviewé pour ce travail. Je l'avais contacté d'abord par Internet. Les entrevues avec lui ont été réalisées chacune dans un endroit différent, toujours selon ses propositions : des cafés, deux lieux de travail, dans trois villes différentes en Belgique.

Je venais d'achever mon propre récit de vie, et j'étais stressé quant à la faisabilité de ce travail avec une personne qui n'était pas au courant de mes buts de recherches comme je l'étais moi-même. Je n'étais pas sûr non plus que ces buts étaient pertinents, ou s'il fallait changer quelque chose. Je suis donc allé réaliser ces entrevues en faisant extrêmement attention, et en même temps avec une ouverture à ce qui pourrait indiquer les chemins à emprunter pour la suite du travail. J'étais ouvert à mettre en œuvre la méthodologie que j'avais en tête, mais aussi à l'adapter selon la manière dont les contacts et les productions se feraient.

J'ai l'impression que ce stress que j'éprouvais avait affecté mon interviewé. Pendant les entrevues, je cherchais scrupuleusement la compréhension de ce qu'il disait. J'essayais d'avoir une vision globale, et en même temps une compréhension des détails de son histoire. Sans que je me rende compte, cela a peut-être été ressenti chez Carlos comme une pression de ma part. De toute façon, il a été capable parler de sa vie passée et de sa vie présente.

Je ne sais pas ce que je pensais de Carlos avant de le rencontrer. Je pense qu'il était pour moi un inconnu, et que je ne faisais aucune image de lui, sauf qu'il était un Brésilien. C'était quelqu'un à connaître, à écouter.

Lors de la première entrevue, effectuée sur un lieu de travail à lui, j'ai eu l'impression de me trouver devant un professionnel qui se présente avec un peu de formalisme, et qui consentait à parler de sa vie privée. J'avais l'impression que le présent avait beaucoup plus de valeur pour Carlos que son passé. J'avais aussi l'impression qu'il ne savait pas comment répondre à ma demande, comme si je ne me faisais pas comprendre totalement et ça l'inquiétait. C'est peut-être parce que je n'étais pas sûr que le matériel que nous produirions serait suffisant et utile pour le travail, malgré son volume. Carlos me donnait l'impression d'être fragile et de se défendre derrière son formalisme, qu'il portait comme une armure.

J'ai trouvé un homme plus ou moins de mon âge, mais qui fait plus âgé que moi. Il se montrait chaleureux, mais d'une façon qui me faisait penser que c'était calculé, qu'il se méfiait de ce qui viendrait par la suite. Je me demandais quelles étaient ses motivations quand il avait accepté de participer à la recherche. Mais il a assez parlé de sa vie. Le fait que je doute de ses motivations vient peut-être du fait que j'ai la tendance à considérer qu'une entrevue est réussie quand le sujet est capable de parler ouvertement de sa vie affective, de ses sentiments. Il l'a fait, mais d'une manière très brève, à travers des expressions qui suggéraient plus qu'elles n'exprimaient ouvertement ses sentiments par rapport à l'un ou l'autre moment de son histoire.

Une des entrevues s'est passée dans un café flamand, devant une ou deux bières. Nous étions détendus par la boisson. Nous étions plutôt à l'aise de parler de sa vie privée, parce que les gens autour n'étaient pas censés comprendre la langue que nous parlions, le portugais.

À certains moments, pendant que Carlos racontait des épisodes passés, il s'étonnait de ce qu'il se servait d'expressions qu'il n'utilise plus lui-même depuis longtemps.

Nous avons eu une entrevue chaque semaine ou quinzaine, selon ses disponibilités, au nombre total de quatre. Au début de chaque entrevue, je donnais une copie de la transcription de l'entrevue précédente. Plus d'une fois, il a dit qu'il avait l'intention d'examiner ce matériel, mais qu'il n'avait pas eu le temps. Ça me faisait penser qu'il le prenait comme une obligation scolaire, ou qu'il craignait que cette lecture puisse le mettre en contact avec des contenus pénibles, ou encore avec un langage oral transcrit qui pourrait le décevoir à cause de son manque d'esthétique. Ce sont des suppositions qui n'ont pas pu être explorées.

L'histoire

Carlos ne connaît pas ses origines familiales lointaines. Il sait que sa famille avait commencé grâce à des rencontres entre des gens de différentes origines, entre autres des Tziganes et des Indigènes. Il a eu un grand-père indigène, un homme noir aux cheveux lisses et aux yeux tirés comme les Orientaux.

'Dans ma famille nous avons encore beaucoup de traits des Indiens. J'ai découvert, il y a peu de temps, par ma mère, quelque chose qui a été très inter… Je pense que j'en ai parlé pendant l'autre entrevue. Le fait d'être descendant, c'est-à-dire, d'avoir dans la famille… Nous avons plusieurs ascendances. Mon grand-père, père de mon père, il était un vrai indigène. Je ne sais pas de quelle tribu. Mais je me souviens de lui, il est déjà mort. Mais je me souviens de lui. Ça paraît ne pas avoir d'importance, n'est-ce pas ?[243]

'Je me souviens de la figure de cet homme, comme ça : noir, un grand noir aux chevaux bien lisses, très indigène. Comme les indigènes de cette région-là. Au 'Sertão', il y a des Indiens à la peau très foncée. Il avait les traits des Indiens brésiliens : les yeux tirés comme chez les Japonais, mais aux cheveux très lisses. Donc, il était mon… père de mon père.'[244]

La mère de Carlos aimait faire du camping. Ce loisir de sa mère induit Carlos à penser à ses origines indigènes. Sa mère avait quelque chose en commun avec les Indiens : elle avait acquis une résistance contre les très douloureuses piqûres des moustiques. Carlos n'a pas cette résistance, il est différent de sa mère, donc des Indiens.

'Ma mère, par exemple, elle aime camper.'[245]

'Ce camping est connu à cause de ça : il y a une chute d'eau, et c'est tout un espace protégé. Mais il y avait un camping il y a déjà très longtemps…'[246]

'Les '*Caiçaras'* vivent en face à la mer. Alors, les 'Caiçaras' ont les mêmes droits que les Indiens. Ils s'y sont installés, il y a je ne sais pas combien de générations. Les '*Caiçaras'*, ou alors des gens proches d'eux, ils ont un camping là-bas. '*Caiçara'*, ce sont les populations métissées de Portugais et d'Indiens. Ils se sont métissés sur la côte brésilienne. Mais c'est une population qui n'est plus européenne, qui n'est plus… qui n'est plus indienne, non plus. C'est un mélange entre l'Indien et le Blanc. Les Indiens ont mis ce mot, je pense, de '*Caiçara'*.[247]

'Alors, il y a ce camping. Ma mère va à ce camping tous les ans. C'est un camping bien sauvage. Je n'aime pas beaucoup y aller, parce qu'il y a beaucoup de '*borrachudos*[28]'. Ma mère n'a pas de problème avec les '*borrachudos'*, ils ne la piquent pas. C'est-à-dire, les personnes créent cette résistance, comme chez les Indiens. Tu vois, les Indiens là-bas se promènent tout nus, et ils n'ont pas de piqûre. Si j'y vais, j'ai mes pieds tout gonflés.'[248]

Ce même loisir de sa mère fait penser à une autre origine de la famille de Carlos : les Tziganes. Il ne sait pas comment ils sont arrivés au Brésil. Probablement dans les bateaux portugais, pendant que le Portugal entretenait un commerce intensif avec l'Orient.

‘J’ai dit : ‘vous ressemblez à des Tziganes, zut !’ Parce qu’ils aiment souffrir, c’est ça camper dans ce camping-là, avec des casseroles dans des trousses. Ma mère fait une trousse, elle est très habile. Elle met toutes ces choses dans la trousse, la renferme, et part au camping. Une fois ma mère m'a dit : ‘Tu rigoles, mais nous… Ma mère, c’est-à-dire, ma grand-mère, elle est la première génération de Tziganes à se sédentariser. Il y avait une sécheresse dans la région…’[249]

Cette grand-mère était Tzigane et nomade. À cause d’une sécheresse, elle serait devenue sédentaire. C’est un événement fondateur de sa famille, qu’il ne connaît pas avec précision. Cette grand-mère aurait été peut-être donnée à une autre famille. Manque de certitude, son histoire familiale devient un peu confuse.

‘Je pense qu’il y avait une sécheresse, ou alors qu’ils l’avaient donnée. Je pense que la famille se trouvait dans une situation de grande pauvreté, très difficile. Alors ils l’ont donné à une autre famille quand elle était petite. Je ne sais pas comment ça c’est passé. Je dois le demander. Soit elle a été donnée, soit ils se sont mis ensemble avec une autre famille, et ils ont vécu ensemble.’[250]

‘Elle est née d’une famille de Tziganes. C’est ça. Peut-elle elle s’est mariée avec mon grand-père parce qu’elle était adoptée. Parce qu’elle s’est mariée très pauvre. Elle s’est mariée ? C’est-à-dire, là-bas, ils… Je pense que ma grand-mère s’était mariée, et qu’elle avait treize ans.’[251]

‘Les Tziganes viennent de l’Inde et de la Roumanie. Je ne sais pas d’où, ni comment ils sont arrivés là-bas. Si tu me le demandes, je suis foutu.’[252]

‘Je n’ai aucune idée d’où vient ma famille. Aucune idée. Parce que le Brésil était un point de rencontre entre l’Europe et l’Inde, la côte brésilienne. Les Portugais colonisaient l’Inde, la côte africaine, et ils se trouvaient en Europe. Ils avaient contact avec l’Europe. Alors, là, ça pouvait se passer de n’importe quel côté, ils mettaient quelqu’un dans un bateau …’[253]

Avant de venir s’installer dans la banlieue d’une grande capitale brésilienne, les parents de Carlos, habitués à la vie de la campagne, avaient trouvé du travail dans une plantation. Carlos ne connaît pas bien l’histoire de ce déplacement.

‘Ma mère… Ils sont arrivés à la capitale, mais ils sont passé d’abord par la campagne, parce qu’il y avait des plantations de café. Après, je ne sais pas où ils étaient. Ensuite ils se sont trouvés dans une autre ville à la campagne. Mon père, c’est la même chose. Pourquoi est-il resté dans cette banlieue ?

---

[28] ‘Borrachudo’ : nom populaire d’une espèce de mouche dont la piqûre est bien douloureuse.

Je ne sais pas. Il avait trouvé un terrain pas cher là-bas, il l'a acheté. A cette époque-là il n'y avait ni transport, ni électricité, il n'y avait rien. Il a acheté deux, trois terrains dans cette région.'[254]

Carlos parle de son père. Il n'avait pas l'habitude de jouer avec ses enfants. C'était un homme qui valorisait le travail. D'où vient son père ? Carlos ne le sait pas non plus.

'Mon père, je ne me souviens pas d'avoir vu mon père… Mon père n'appréciait pas cette histoire de s'asseoir dans un hamac et d'y rester, de jouer avec les enfants. Quand il ne faisait pas une chose, il allait chipoter dans l'autre. C'est sa façon d'être, sa culture. Je ne sais pas d'où il vient.'[255]

À un moment de sa vie, pendant que Carlos était un petit enfant, son père capturait des crapauds, qu'il fournissait ensuite à un laboratoire qui s'en servait pour faire des tests de grossesse. C'était de l'aventure le soir, très amusant, dans des marécages près de chez eux.

'Je me souviens que j'allais chercher des crapauds avec mon père.'[256]

'C'était une chose faite à partir de la réaction avec le sang du crapaud, afin de savoir si la femme était enceinte ou pas. Ils le faisaient, et mon père apportait le crapaud. Et j'allais avec lui, avec une lampe de poche, attraper des crapauds. En bottes, dans les proximités de la rivière, nous nous y rendions pour attraper des crapauds. C'était une chose que j'adorais : voir des lampyres le soir. Voir des lampyres le soir, enfant, figure-toi ! Parce qu'un lampyre, c'était quelque chose de fantastique. Super ! Cette chose était… Et le bruit du crapaud : 'Bou-bou-bou-bou-bou…' Je m'en souviens très bien.'[257]

Quand il était petit, Carlos et sa famille habitaient à coté d'une rivière merveilleuse, un endroit entouré par la nature. Là il avait passé une enfance dont il se souvient avec plaisir. Mais cette rivière présentait quand même du danger : des gens s'y noyaient.

'J'ai habité un endroit paradisiaque, quand j'étais enfant.'[258]

'Je le dis aujourd'hui, personne ne le croit. C'était de l'eau pure, pure, pure, pure.'[259]

'L'eau était propre, nous y faisions la pêche. De temps en temps on y trouvait un mort, parce que les gens aimaient nager dans la rivière, mais c'était une rivière dangereuse, il y avait beaucoup de… Il y avait quelque chose, les gens mouraient dans la rivière. Pour nager dans une rivière, il faut savoir nager bien, il faut le savoir. Il y a du danger.'[260]

Carlos s'amusait à faire du feu en plein air, à s'asseoir et regarder le feu, entre amis et parents.

‘Nous aimions, par exemple, de faire un feu. Même si ce n’était pas hors du foyer, mais… Et y rester, dans un cercle d’enfants ou d’adolescents… Dans la cour, nous le faisions. Et quand nous allions à la plage aussi. Creuser un trou dans le sable, y mettre les bûches et les brûler, regarder le feu pendant des heures. Pendant l’adolescence, c’était fantastique ! Une chose tellement simple, et on l’adorait ! S’asseoir à coté du feu.’[261]

Son père avait acheté un terrain dans une banlieue de la capitale. Ils allaient quitter l’endroit merveilleux à côté de la rivière vers un quartier prolétaire. Carlos avait aidé de ses mains à construire la nouvelle maison de sa famille. Ensuite il avait trouvé des jobs de construction dans le voisinage. Dans leur propriété, il y avait toujours des parents qui restaient logés jusqu’à ce qu’ils trouvent une vie économiquement plus stable.

‘J’ai un peu aidé à construire la maison de mon père. Parce que nous vivions dans la maison à côté de la rivière, et mon père construisait en banlieue. Par la suite, nous nous sommes installés en banlieue, mais on s’en occupait toujours. L’essentiel était prêt. Il y avait toujours une autre famille qui logeait avec nous.’[262]

‘Nous n’avons gagné la cour de la maison que beaucoup plus tard, quand mon dernier oncle qui était en train de s’établir à la capitale, avait pu nous quitter. C’est alors que la maison… la cour était à nous. Jusqu’à ce moment-là, il y avait toujours dans la cour une baraque de quelqu’un.[263]

L’endroit merveilleux à côté de la rivière, où Carlos avait habité auparavant avec sa famille, est devenu la cible d'une spéculation immobilière. Le bras de la rivière a été ‘bouché’, et cet endroit est devenu petit à petit moche et très pollué. Carlos se plaint du manque de scrupules d’entrepreneurs et de politiciens qui voulaient gagner de l’argent sans considérer ni la nature, ni les habitants locaux.

‘La rivière a été bouchée par la suite. On l’a bouchée. Le maire de cette banlieue, il était un bandit. Un mec… Il était, non : il est un bandit ! Mais lui… Ils ont fait à l’époque quelque… Je ne sais pas ce qu’il y avait derrière, mais ils ont décidé de le combler, je pense avec l’objectif de le vendre un peu plus tard.’[264]

‘C’est-à-dire, c’est de la spéculation immobilière. Les gens pensent : ‘Bouchons-le, nous en profiterons.’ L’idée est toujours celle-là, toujours ‘gagner du terrain’.[265]

‘Il y a des organisations qui occupent les terrains, c’est les mouvements sociaux. Ces gens ont une lecture qui est celle d’améliorer les conditions de vie de celui qui est pauvre. Mais il y a ceux qui le

font aussi et qui sont des profiteurs, des mafieux. En plus, quand c'est le mouvement social qui l'occupe, tu y trouves un leader, il y a des interlocuteurs pour promouvoir le développement. Quand c'est les bandits et les mafieux qui l'occupent, ils exploitent les pauvres qui payent pour avoir ce terrain. Et après c'est le trafic de drogues qui contrôle, c'est le banditisme, ou les politiques sans scrupules. Et c'est ce qu'on a fait de la rivière où je faisais de la pêche quand j'étais enfant…'[266]

'Mais c'est une satisfaction à moi : d'avoir fait la pêche dans cette rivière. C'est vrai. J'ai attrapé des '*lambaris*', des '*piabas*', des '*caras*', dans cette rivière-là. Je m'en souviens. Il y en avait, ils en sortaient comme s'ils étaient argentés. Nous attrapions des '*guarizinhos*' avec un tamis, au bord de la rivière. Des '*Cascudos*' aussi. Mon oncle qui était plus jeune que moi, venait avec nous pour aider. Quand tu as cinq ans, tu ne sais pas faire la pêche. Mais mon oncle aidait quand même, il portait les cannes.'[267]

Carlos va à l'école, où il trouvera une certaine difficulté à réussir. Néanmoins, il se souvient avec plaisir d'avoir fait des rédactions qui parlaient de la pluie. Il avait reçu de l'institutrice une étoile découpée dans un papier argenté comme reconnaissance de la qualité de l'une de ses rédactions.

'J'aimais toujours d'écrire des rédactions, et le thème était la pluie.'[268]

'Alors, quand l'institutrice demandait 'Fais une rédaction, choisis un thème', je le faisais. Mais je me souviens que je décrivais toujours la pluie. Je parlais de la pluie. Et je pense en avoir fait plus d'une, je ne me souviens pas combien maintenant. Depuis que j'étais petit, en quatrième, en troisième année. Et je me souviens qu'une fois une institutrice arrive et dit 'Ah !'. Elle a même apposé un petit timbre, ou une étoile, une feuille en aluminium, sur une feuille où j'avais écrit une rédaction sur la pluie. J'avais huit, neuf ans. Sûrement moins de dix ans.'[269]

À l'école, il se sentait incompétent. C'est comme s'il ne parlait pas la même langue de ses instituteurs, probablement à cause de la distance sociale supposée exister entre eux. Aujourd'hui il se rend compte qu'il était curieux et intelligent, et qu'il voulait apprendre, mais que l'école qu'il fréquentait était mauvaise.

'Aujourd'hui je sais que j'ai eu quelques bons professeurs, mais qu'en général j'avais fréquenté de très mauvaises écoles, de mauvaise qualité. Mais à l'époque je ne le comprenais pas. Alors je pensais que j'étais incompétent pour l'apprentissage, pour le système d'enseignement. Et en vérité, aujourd'hui, quand je le regarde, je pense que j'étais un autodidacte, qui aimait, et qui aime toujours lire, qui avait la curiosité d'apprendre. Le problème est que j'avais devant moi des professeurs mal formés, probablement mal payés, et qui éprouvaient le besoin de s'imposer afin de montrer leur autorité. Donc, il n'y avait pas de relation en dialogue dans l'apprentissage : il y avait l'imposition de

règles aussi. C'est arriver en classe et s'y jeter, et chercher dans ce groupe plus ou moins hétérogène, où il y avait des catégories de personnes dont la culture était compatible avec celle des instituteurs, et alors valoriser mutuellement leur milieu, leur savoir.'[270]

Il se rend compte que la possibilité d'avoir du succès à l'école était rendu difficile par le fait que sa famille venait d'une autre région du Brésil, plus pauvre que celle où ils habitaient maintenant. C'était en fin de compte une famille de migrants.

'Cette banlieue était une région prolétaire, une région de pauvres gens en général, des travailleurs. Il y avait beaucoup d'immigrants du Nord-est. Quand tu vas à l'école, alors tu le vois, mais tu ne comprends pas d'où ça vient. Mais tu comprends que depuis l'école primaire jusqu'à… Quant à l'école primaire, à vrai dire, je ne m'en souviens pas très bien. Mais lors de la quatrième, cinquième année – c'était la fin de l'école primaire, le début du secondaire – tu le vois clairement : il y a des gens qui réussissent à l'école sans effort ; et il y a d'autres qui, malgré leurs efforts, putain, ils sont foutus. Ils n'arrivent pas à évoluer. Ils n'y arrivent pas.'[271]

Des professeurs déclassés socialement faisaient plus attention aux étudiants qui avaient la même origine sociale qu'eux-mêmes.

'En général, cette école-là était comme ça : c'était des instituteurs venus d'une petite élite déclassée, ou presque. Alors, en classe, ils s'entendaient bien avec quelqu'un qui venait de leur milieu. Avec le reste, ils n'arrivaient pas à communiquer.'[272]

Dans la banlieue où habitait Carlos, il y avait des activités religieuses dirigées par une faction progressiste de l'Église Catholique. Carlos se souvient de sa rencontre avec un prêtre étranger, un Français. Il était différent des autres prêtres : lors des rencontres et des prières dans les maisons, au lieu de chasser les enfants, il les invitait à participer du culte.

'Peut-être les adultes ne le voyaient pas, mais je le voyais très bien. Nous commencions à faire du chahut ; au lieu de dire 'Sortez, les enfants !'Il disait : 'Viens ici ! Assieds-toi avec nous.' Et je m'asseyais sur ses genoux. 'Assieds-toi ici.' Et alors, nous ne dérangions plus. Ils priaient, parfois ils regardaient des diapositives. Et nous étions là. Et je le trouvais super !'[273]

Quand Carlos avait neuf ans, il avait joué le rôle de l'ange Gabriel dans une petite présentation théâtrale. Le sentiment éprouvé par lui de la sacralité et de l'importance de son rôle se heurte à la dureté du profane : avec la circonspection de la scène, contrastaient les moqueries de ses amis et de son frère.

> **‘L’ange Gabriel, si je me souviens, si je n’ai pas encore oublié ces choses, il est allé à Nazareth afin d’annoncer à Marie qu’elle allait tomber enceinte de Jésus (il rit). Tu vas rigoler, mais je me souviens qu’il y avait une musique, jusqu’à aujourd’hui je me souviens de cette musique. Mais les enfants à l’époque… Je devais avoir huit ou neuf ans. Alors, la musique était quelque chose comme : ‘L’ange Gabriel a été envoyé à la petite ville de Nazareth’. Et mes frères et collègues, étant donné que j’étais l’ange (il rit) : ‘L’ange Gabriel est un pédé de la petite ville…’ (il rit) C’est malin ! Tu peux te figurer une chose pareille ? Jusqu’à aujourd’hui je m’en souviens ! Et moi, j’étais tout content, parce que j’étais l’ange de la crèche. Et après, les autres enfants qui chantaient. Le fils de pute de mon frère !’**[274]

Imbibé par cette présence religieuse au quartier où il habitait, Carlos participait à des groupes de formation et de rencontre influencés par des idéaux de liberté et de justice.

> **‘Je participais à la communauté. Nous avions commencé un groupe de jeunes, qui évoluait. Après l’ange Gabriel, nous avions les messes des jeunes, le catéchisme, qui était une période que je n’oublie pas. C’était à l’époque du Gabriel, je pense, que j’ai commencé au catéchisme. Alors, étant donné que c’était une église, une communauté liée à la Théologie de la Libération, il y avait les prêtres prolétaires français, et encore d’autres choses.’**[275]

Pendant qu’il était encore un enfant, une cousine est venue vivre avec la famille de Carlos. Plusieurs années plus tard, quand Carlos habitait à l’étranger et était venu passer quelques jours au Brésil, cette cousine lui dit que, depuis son enfance, il disait qu’il allait un jour connaître le monde entier. Mais Carlos ne se souvient pas de l’avoir dit.

> **‘Elle est restée, elle faisait partie de la famille. Je m’entendais bien avec elle. Elle devait avoir environ dix ans de plus que moi. Quand elle est arrivée chez moi, je pense que j’avais neuf ans, et elle devait avoir… Non, il n’y avait même pas dix ans de différence, je pense. Elle devait avoir dix-sept, quelque chose comme ça. Alors, toujours nous… Ensuite elle a grandi très vite. Elle est restée un moment chez nous, sept ou huit ans, et après elle a trouvé un petit ami, elle s’en est allée pour travailler.’**[276]

> **‘Une fois, quand je suis rentré de l’étranger, nous étions restés plusieurs années sans nous voir, et elle m’avait dit : ‘CARLOS, tu es un mec incroyable, n’est-ce pas ?’ Je lui ai demandé pourquoi. Elle a dit : ‘Parce qu’une fois, quand t’avais environ douze ans, tu m’a dit : Un jour je vais sortir afin de connaître le monde entier. Et tu l’as vraiment fait !’ J’ai dit : ‘Je ne me souviens pas de l’avoir dit.’**[277]

Carlos entre tôt dans la vie du travail ouvrier, à onze ans.

‘J’ai commencé à travailler très tôt. Lors de mon premier emploi, j’avais onze ans. C’était dur, mais ça m’a fait mûrir tôt aussi. Parce que quand j’avais onze ans, j’ai vécu certaines choses au travail : ce qu’est l’exploitation, ce qu’est le racisme.’[278]

Il trouvait son travail dur, mais son père disait qu’il fallait commencer ‘petit’. Travailler, c’était en principe nécessaire pour aider sa famille. Mais son employeur ne payait pas ce qu’il avait promis. L’avis de son père, c’est que c’était quand même un service que le patron rendait, de l’éducation pour son fils.

‘Dans la tête de mon père, à cette époque-là, c’était quelque chose comme ça, je me souviens d’une phrase à lui : ‘Carlos, c’est bien de commencer petit.’ Une telle phrase, dans la tête d’un garçon ! Mais c’était dur, le travail.’[279]

‘Figure-toi, était-ce une affaire pour un enfant ? J’avais onze ans. J’écoutais les enfants que jouaient dehors. À coté il y avait un terrain de foot, j’écoutais les enfants qui criaient ‘goal’ ! Et je me trouvais là : ‘tum-tum !’’[280]

‘Travailler, c’était aussi nécessaire, parce que la situation chez moi n’était pas facile. Mais c’était aussi la culture de mon père, qui trouvait que si un enfant reste sans travail à la maison, ça ira mal ! Depuis que j’ai commencé à travailler, je recevais une enveloppe fermée, comme nous l’appelions. Mais ce mec m’avait trompé. Il ne m’a pas payé. Six mois de salaire, et il ne m’a rien payé. C’était gratuit. Et alors, chaque fois que ma mère, après un certain temps… Mon père était comme ça, mon père disait : ‘Il nous rend un service, parce qu’il travaille là-bas.’ Mon père pensait comme ça : que j’étais en train d’apprendre. Et ma mère disait : ‘Non, il est en train de travailler, il doit lui payer ! Payer quelque chose. Il peut même dire qu’il ne veut plus payer ce qu’il avait promis, mais qu’il paye quelque chose ! Il doit payer.’ Maman y allait. Le patron disait : ‘Non, je vais le payer après, je suis encore en train d’aider.’[281]

Carlos avait habité dans cette banlieue jusqu’à ce qu’il devienne un jeune adulte. Lui et ses frères travaillaient, rentraient assez tard. Le soir, sa mère, couchée dans son lit, comptait les enfants qui arrivaient par le bruit des casseroles.

‘Mais quand nous étions enfants, quand je travaillais dans cette banlieue, j’arrivais du travail à six heures. A sept heures moins le quart, je prenais le bus pour l’école. Et quand je travaillais à la capitale, je ne restais pas chez moi, je mangeais dans la rue. J’arrivais à onze heures du soir. Chez moi, c’était comme ça : les casseroles étaient posées sur la cuisinière, celui qui arrivait s’en servait. Et ma mère, parfois déjà dans son lit, comptait ceux qui arrivaient à partir du bruit de casseroles. Quand l’avant-dernier arrivait, elle disait : ‘Attention, il y a encore quelqu’un d’autre après toi, ne mange pas tout le mélange.’[282]

Carlos participe à des groupes de rencontre qui se formaient de façon volontaire. Ils discutaient de leur vie, de l'évangile, des relations de travail. Ils se sont rendu compte du contexte politique du Brésil. Ils faisaient de la propagande à l'idéologie libératrice.

> **'Nous lisions l'Évangile de la même façon que nous l'avions fait au catéchisme. L'idée était de voir comment cela pourrait être employé dans notre vie de travail. Alors nous parlions des relations de travail, des problèmes au travail, du manque de solidarité aussi, et de l'amitié. Des choses comme ça, choses d'adolescent. Je me souviens, par exemple, de la tristesse quand un collègue était viré. Et ce n'était pas seulement à cause de cela. À cette époque, il n'y avait pas encore de problème de pénurie d'emploi. Le mec quittait un endroit et allait travailler ailleurs. Mais c'était perdre un ami. Nous étions préadolescents, et c'était très important pour nous.'**[283]

> **'Et nous avions commencé à devenir plus malins. Nous avions découvert que nous vivions une dictature, qu'il y avait eu un coup d'État.'**[284]

> **'Parce que nous le savions : si la police arrêtait quelqu'un, et si elle fouillait dans le sac et trouvait un livre pareil, on était sous la loi de Sécurité Nationale. Et nous nous promenions avec ces petits livres. Nous en faisions des montagnes de copies.'**[285]

Peu à peu, Carlos s'engage dans des mouvements de revendication sociale. C'est à partir de la position d'un certain leadership, qu'il avait conquise dans ce milieu, qu'il a trouvé l'occasion de quitter le Brésil pour la première fois.

> **'Il y avait cette envie de connaître d'autres personnes, d'autres choses. Le fait de sortir, pour moi, c'était aussi une croyance. Je ne sais pas si aujourd'hui j'ai encore cent pour cent de cette croyance. Mais j'en ai encore, de toute façon : la croyance que pour changer les choses, nous ne pouvons pas le faire si nous agissons sur la réalité de manière isolée, parce que les choses se trouvent liées.'**[286]

> **'Putain, nous n'avions pas de temps ! Pour rien ! Et nous devions encore batailler afin de faire des réunions, de mettre des affiches. Pour nous, c'était un moment génial. L'époque des campagnes électorales, c'était une fête pour nous. C'était le moment où nous devions rencontrer les personnes avec nos moyens limités, en simplicité. Il y avait toujours un endroit dans un syndicat, un endroit où nous nous réunissions, où l'on buvait de l'eau-de-vie.'**[287]

Pendant qu'il était encore au Brésil, il participait toujours à des mouvements sociaux. Lors de ses déplacements et réunions, il a eu l'occasion de rencontrer des gens de différentes régions du pays. Il s'apercevait de leurs différences : les habitudes alimentaires, les accents, les comportements.

'Les '*gaúchos'* doivent prendre leur *chimarrão*[29], ils ont leur façon de parler. Parfois nous rions de leur accent, ils n'aiment pas ça. Ça, où j'habitais. Si c'était là-bas, il se passerait probablement la même chose.'[288]

Dans son milieu de travail social, Carlos avait un ami qui était aussi un rival. L'opinion de cette personne comptait beaucoup pour lui, parce qu'il n'était pas censé donner un avis quelconque uniquement pour lui plaire. Carlos a été choisi comme représentant de ce groupe à l'étranger, et devait donner une réponse à cette indication. C'est l'opinion de ce collègue pour le départ de Carlos qui l'avait convaincu de l'accepter.

'Cette relation a beaucoup compté pour moi. C'était le résultat de trois ans de travail ensemble. À la fin de cette période tu vois ce mec qui avait travaillé avec toi, qui n'est pas du tout suspect, qui n'avait aucune raison de me flatter, me dire : 'Tu es le mec qui peut le mieux faire ce travail.' Alors, il faut y aller.'[289]

'Je ne sais pas si le mot 'rival' serait le plus approprié. En tout cas, dans certaines situations, il était un vrai adversaire. Même plus, parce qu'on est rival quand on est dans une compétition pour quelque chose, et là il ne s'agissait pas de compétition. Il s'agissait de s'opposer à une manière de travailler. Nous avions parfois des conflits comme ça.'[290]

La première fois qu'il avait quitté le Brésil, sa destination était un pays de l'Amérique Latine. Par la suite, il a eu l'occasion de connaître d'autres pays, avant de venir en Belgique avec le plan initial de ne rester que pendant une période limitée. La première image dont il se souvient de la Belgique avant de la connaître est assez particulière, et associe ce pays à l'eau chaude.

'Avant de quitter le Brésil, j'ai très peu entendu parler de la Belgique. Ce dont j'avais entendu parler le plus, ce qui restait dans ma tête, c'est cette histoire de réchauffer la maison avec de l'eau, des tuyaux d'eau passant à travers les murs, ce genre de choses. Des tuyaux d'eau qui passent dans la maison pour la réchauffer. Cette chose est restée parce que, pour moi, c'était quelque chose d'un peu fantastique. C'est-à-dire, de l'eau qui circulait pour maintenir chaud l'intérieur de la maison. Maintenant une image me vient. Une image, si c'est un travail en psychiatrie : il me vient l'image d'un utérus chaud.'[291]

'Je ne sais pas si c'est à cause de l'expression de Jaguaribe, la '*Belíndia*'[30], que le Brésil est une *Belíndia*, je considérais toujours la Belgique en tant que paradis de qualité de vie. Quand à un

[29] 'Chimarrão' : du maté vert servi dans une calebasse, sucé avec une paille métallique, normalment en groupe, au sud du Brésil.

moment où l'autre quelqu'un se plaignait du Brésil : 'Alors, va vivre en Belgique !' Comme si c'était un endroit où il n'y avait pas de problème, un endroit où tout est correct.'[292]

Le travail qu'il menait dans des mouvements sociaux lui avait donné l'occasion de connaître plusieurs pays avant de s'installer en Belgique. Il considère que cette expérience de vie à l'étranger, cette rencontre avec la différence, l'avait préparé pour s'installer en Belgique sans ressentir ce changement comme un trauma. Il comprend que le fait d'avoir un statut d'étranger lui conférait une place déterminée dans cette société, une identité. Ensuite, il deviendra un immigrant en Belgique, et devra se trouver de nouveaux repères pour se situer dans sa nouvelle situation dans ce pays.

'Mais quand tu t'approches de ce qui est différent, tu te rends compte de la différence, qu'elle existe.'[293]

'Être dans un pays comme un étranger, ce n'est pas la même chose que quand tu te trouves dans un pays sans plus rien qui te soutient en tant qu'étranger.'[294]

'Quand je vivais dans un pays de l'Amérique Latine, la maison était toujours remplie de gens : des contacts, beaucoup d'amis, des connaissances qui venaient pour dîner. Mais à Noël, par exemple, quand tout le monde se renferme en famille, quand chacun rentre chez lui, je m'y trouvais seul, et personne ne m'invitait nulle part. C'est une expérience que je n'oublie jamais. Je mettais mes musiques brésiliennes. Ça devenait déprimant. C'était dur.'[295]

'Au moment de venir en Belgique, c'est clair que l'expérience dans ce pays de l'Amérique Latine avait compté. Là-bas, j'avais déjà mes fenêtres ouvertes pour communiquer avec d'autres cultures. C'était un stage de… Et je ne craignais pas la Belgique.'[296]

'Je pense que j'ai vécu au compte-gouttes ce que peut-être les Brésiliens ici, ceux qui arrivent à Bruxelles, doivent vivre d'un seul coup.'[297]

'Je pensais à ce que serait le choc d'un Brésilien qui sort pour un motif quelconque, qui doit travailler, et qui va dans un autre pays, et qui va vivre une confrontation avec cette culture-là [Il frappe ses mains] dans un autre pays.'[298]

Malgré le fait que, au départ, il avait pu choisir de venir en Belgique, son expérience de vie dans ce pays, au début, a été dure pour lui. Avant, Carlos avait déjà visité la Belgique, mais toujours

---

[30] 'Belíndia' : Néologisme probablement créé par l'auteur cité, Jaguaribe. Ce mot a été formé par une fusion en portugais des mots 'Bélgica' et 'Índia', dont 'Belíndia'. Ce serait un surnom donné au Brésil, afin de suggérer que

en été. Maintenant qu'il venait y vivre, il était confronté à son hiver. Il se sentait seul, il déprimait.

> **'Je n'étais pas obligé de venir ici, mais je l'ai accepté de bon gré. Je l'ai regretté, au début. Putain ! Au début, quelle histoire !'**[299]

> **'J'ai dit au médecin : 'Je pleure sans raison.' Le mec m'a dit : 'T'es Brésilien, n'est-ce pas ?' 'Je suis Brésilien.' 'Reste tranquille, parce qu'à partir du moi d'avril ça va guérir. Commence à prendre plus du soleil sur la tête, et ça va guérir.' Et c'est vrai. Il disait : 'Reste dans la rue, prend du soleil. Parce que c'est un problème de manque de soleil.' Tout était bien. L'été est passé, j'ai bien profité de l'été.'**[300]

Carlos avait entamé une relation avec une femme belge. C'est à cause de cette relation qu'il commence à penser à immigrer en Belgique.

> **'Quand j'ai terminé mon travail ici, j'y suis resté pour d'autres motifs. Je suis resté parce que ma femme est Belge.'**[301]

> **'Mais la raison fondamentale a été ma femme. Quand j'ai commencé ma relation avec elle – elle ne le sait pas, parce que je ne l'avais jamais dit à personne - mais l'image que j'avais, c'était celle d'un navire immense, un cargo qui se garait au port, arrivant au port. C'était quelque chose comme ça : 'Pfff…' Ce mouvement-là, arrivant : 'Pom… Pom…' [Il imite le klaxon du navire] C'est quelque chose… Pour moi, c'est une image très belle, parce qu'un navire est quelque chose de libre. Un navire va à n'importe quel endroit du monde, à travers les mers.'**[302]

L'image qu'il se fait de la relation avec sa femme – le bateau qui arrive à son port – signifie pour lui l'existence d'une dimension de liberté qui viabilise cette relation. C'est une rencontre marquée par souplesse et fermeté. Au Brésil, il n'avait pas pu se trouver une image pour un engagement affectif qui le fasse se sentir libre dans une relation effective.

> **'Mais un navire ancré, ça ne veut pas dire que ça soit comme le dicton brésilien, qui est… À cause de cela, j'ai toujours rejeté les relations antérieures. C'est pour ça que je ne voulais pas me marier. C'est ce que l'homme simple dit : 'J'ai amarré ma mule !' Amarrer sa mule ? C'est une image horrible, pour moi. Alors, chaque fois que j'avais une relation avec une fille, même si elle était chouette, belle, délicieuse, mais si je pense que ça allait vers 'amarrer la mule', alors, putain ! Tu l'avais déjà pensé ? Un mec amarrer sa mule ! Donc, ça me gâchait le plaisir. Ça, avec mon épouse,, c'était chouette, parce que…'**[303]

---

ce pays possède en même temps la richesse et la qualité de vie de la Belgique, et la pauvreté qui se trouve en Inde.

> **‘Je n’ai jamais entendu quelqu’un dire : ‘Mon cargo est garé au port’. ‘Garer au port’, ça ne veut pas dire… Le cargo ne termine jamais son voyage, de façon à ne plus bouger. ‘Garer’, l’image de ‘garer au port’, c’est génial. Parce qu’il s’agit de deux entités totalement autonomes : le port et le cargo. L’une, c’est la terre ; l’autre, c’est l’eau. Et ils sont entièrement libres. Mais ils en font une unité.’**[304]

Au moment où Carlos terminait le travail qu’il était venu faire en Belgique, des amis brésiliens l’ont averti de la pénurie de travail au Brésil. Il décide de se trouver un travail en Belgique, et de ne pas partir au Brésil avec sa famille récemment fondée sans être sûr de pouvoir y trouver des conditions de vie normales.

> **‘Quand j’ai terminé ici, je ne savais plus ce que j’allais faire au Brésil. J’avais terminé le contrat que j’avais avec l’organisation pour laquelle je suis venu travailler. Une fois terminé le contrat, normalement chacun rentre dans son pays, sauf certains événements de l’histoire que nous ne contrôlons pas. J’ai connu mon épouse ici, donc je ne rentrerais plus seul au Brésil. C’était une mauvaise année pour le travail, économiquement, au Brésil. C’était vraiment mauvais. Je suis allé chercher de l’emploi. Ceux qui pendant deux ans insistaient disant ‘Tu dois rentrer, tu dois rentrer !’, cette année-là ils me disaient : ‘Reste là-bas pour l’instant, parce que les choses vont mal même pour ceux qui se trouvent déjà ici.’**[305]

À partir du moment où il décide de vivre définitivement en Belgique, il trouve l’occasion de connaître d’autres dimensions de ce pays.

> **‘La manière de s’insérer dans la société n’est pas la même. Je pense que le migrant brésilien qui se trouve ici, qui vient pour y rester quatre ans afin de bâtir sa maison ou afin de se procurer de l’argent, pour faire un essai, pour faire un investissement au Brésil, il ne s’installe pas en Belgique de la même façon que le migrant qui vient et dit : ‘Écoute, je reste ici ! Quand je pourrai rentrer, je rentre’’.**[306]

La Belgique offre des conditions économiques plus avantageuses pour lui et pour sa famille que le Brésil. Sa famille d’origine et ses amis lui manquent, mais c’est le prix à payer pour la vie qu’il avait choisie.

> **‘Ma femme est d’ici. Nous avions discuté, je ne voulais pas qu’elle aille au Brésil sans que nous ayons du travail, sans pouvoir construire une vie ensemble. Alors, j’ai dit : ‘Rentrer au Brésil juste parce qu’on doit rentrer au Brésil, sans école ni travail, je préfère rester ici.’ C’était une option. Au Brésil j’avais ma famille, mais je n’avais plus rien, aucune obligation. C’était donc un choix.’**[307]

À son avis, la distance et les changements de la vie ne peuvent pas mettre fin à de vraies amitiés. Ce qui change, c'est la disponibilité des amis.

> **'J'ai des amis ici et au Brésil. Au Brésil, je n'ai jamais perdu mes racines. J'ai mes amis là-bas. Je pense que c'est authentique. Les vrais amis, les amitiés vraies ne vieillissent pas. C'est-à-dire : les personnes changent, les gens se marient et ont des enfants, ils ont moins de temps pour entretenir des contacts.'**[308]

Carlos pense l'homme comme un 'animal nomade'. La distance qui s'établit entre ceux qui se connaissent serait donc une conséquence qui découle de cette caractéristique humaine.

> **'La racine est quelque chose lié à la terre, à un endroit. Nous avons besoin de racines pour mieux vivre. Mais nous ne sommes pas des végétaux. Nous avons des pattes, des pieds, pour marcher. Alors, nous ne sommes pas des végétaux pour rester plantés dans un seul endroit. L'être humain, on a des pieds, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas nés avec des racines pour rester plantés dans un seul endroit. On est des animaux nomades. Nous sommes nomades. C'est-à-dire, aujourd'hui, les populations les plus sédentarisées au monde sont celles qui font le plus du tourisme, par exemple.'**[309]

Même si l'humain est nomade, on n'est pas obligé de toujours migrer. La famille est un bon motif pour se fixer quelque part.

> **'Ça ne veut pas dire que tout le monde devrait bouger autour du monde. Je pense que l'on s'arrête une, deux ou trois générations, et ensuite l'on bouge de nouveau. C'est ce que je veux dire : par exemple, ma grand-mère s'est arrêtée ; maman s'est arrêtée plus ou moins, parce qu'elle est restée à l'endroit où elle est née. Mais moi…'**[310]

> **'Si je n'avais personne ici, si je n'avais que des amis ici, je pense que je serais déjà rentré au Brésil.'**[311]

Carlos pense que tout migrant brésilien qualifié professionnellement devrait rentrer au pays pendant quelque temps afin de l'aider à se développer. C'est un sentiment de responsabilité qu'il éprouve vis-à-vis de son pays d'origine.

> **'J'ai quelque chose dans ma tête : je trouve un gaspillage le fait que je reste ici, en quelque sens. Parce que je pense que le Brésil en a besoin. C'est quelque chose que je dis à tout le monde qui se trouve à l'étranger, je voudrais leur dire : 'Rentrons travailler pendant dix, vingt ans, mettre de l'ordre dans le pays. Puis que chacun aille où il voudra.'**[312]

L'eau, sous différentes formes, apparaît dans divers moments du récit de Carlos. Il raconte que dans la maison où il habite actuellement, il y a un système de captation de l'eau de pluie, qu'il avait l'intention de remettre en état de marche.

> **'Chez moi il y a un puits qui a été fait pour récupérer l'eau de la pluie. Je ne me sers pas de ces eaux. Il doit y avoir trois mille litres d'eau. Tu vois comment il pleut ici, n'est-ce pas ? Je pense y ajouter une pompe. C'est une économie. L'eau est bonne pour le jardin, pour les toilettes, n'importe quelle eau.'**[313]

À partir du moment où Carlos sent qu'il commence à comprendre la façon de vivre des Belges, il considère qu'il est capable de choisir ce qui est bon, et ce qui n'est pas bon pour lui-même. La rencontre avec d'autres valeurs et d'autres habitudes aurait produit des changements dans sa manière d'être.

> **'La relation avec une autre culture est toujours une relation qui interpelle, qui met en question ce qui est bon et ce qui n'est pas. Et c'est réciproque, parce que tu le dis aussi à l'autre. Ça se passe dans une migration ou dans un contact. Avec le temps, tu commences à comprendre leur façon de vivre, et tu commences à dire : 'Chez toi, ça, c'est correct ; mais quant à ceci, je peux dire que ce n'est pas bon !' Alors, quand tu te trouves dedans, tu commences à changer aussi.'**[314]

- Analyse du récit de Carlos

Représentations de soi

Carlos se décrit comme venant d'une famille dont les origines sont inconnues de lui. Il serait le résultat du mélange entre des racines indigènes et tziganes. Son grand-père était un grand indien à la peau noire, aux cheveux lisses et aux yeux qui faisaient penser aux japonais. Carlos, comme les Brésiliens en général, porte en soi un héritage divers.

Carlos se distingue de ses ancêtres. Sa mère, par exemple, serait plus proche de ces racines indigènes. Elle pouvait éviter naturellement les piqûres douloureuses des moustiques '*borrachudos'*, lesquels n'épargnent pas la peau de Carlos. Pourtant, comme une partie de ses ancêtres, Carlos se voit nomade, à cause des nombreux voyages qu'il a fait dans sa vie, ce qui l'avait amené finalement à s'installer en Belgique. Il se voit dans un mouvement de plusieurs générations : certaines se sédentarisent, mais d'autres reprennent le mouvement qui s'était arrêté pendant un moment.

> **'La racine est quelque chose qui se lie à la terre, à un endroit. Nous avons besoin de racines pour mieux vivre. Mais nous ne sommes pas de plantes. Nous avons des pattes, des pieds pour marcher.'**[315]

> **'Nous mourons un peu si nous n'avons pas de racine, si nous n'avons pas de contact avec la réalité environnante, s'il n'y a pas de pont pour nous relier : la langue, des choses et des habitudes culturelles.'**[316]

Carlos avait passé son enfance à coté d'une merveilleuse rivière. Il semble qu'il va ensuite toujours apprécier l'eau.

Lorsque que Carlos était encore enfant il aurait dit à une cousine qu'il allait un jour connaître le monde entier. Il l'a fait. Sans pouvoir être sûr de cela, parce qu'il ne se souvient pas de ce détail, il serait une personne qui tient sa parole.

Depuis son enfance, il ne supporte pas le désordre. Il ne se laisse pas faire non plus : il dit toujours à son entourage ce qui ne lui plaît pas. Il le fait naturellement, sans effort, ça fait partie de sa nature.

Les ancêtres de Carlos menaient une vie assez modeste. Son père et sa mère avaient travaillé dans une plantation de café. Carlos est allé travailler assez jeune, quand il avait onze ans. Dans sa tête, il avait l'injonction paternelle : il faut commencer petit. C'était un travailleur, il avait aidé son père à construire la maison familiale. Le quartier où ils sont allés habiter était un quartier prolétaire. Il est devenu lui-même prolétaire, pour ensuite se transformer en activiste social. Dans son premier emploi, il avait déjà certaines idées de justice sociale qui avaient ennuyé son patron à l'époque.

Carlos était un tout petit enfant quand il a connu un prêtre étranger qui n'obligeait pas les enfants à s'absenter des réunions en famille que l'Église réalisait dans sa communauté. Cela aurait touché et influencé son attitude, de sorte qu'aujourd'hui il a du plaisir à pouvoir donner aux enfants la possibilité de participer à des rencontres.

Carlos a toujours aimé le football. Il a souffert quand il était encore un enfant et que, travaillant, il entendait d'autres enfants qui jouaient. Jeune, il faisait beaucoup de sports : volley-ball, basket-ball, football. Aujourd'hui, quand il pense qu'il a du arrêter de jouer au foot, il a toujours envie de pleurer.

Carlos avait affronté des problèmes à l'école. Il paraît qu'il souffrait de se voir mauvais élève. Aujourd'hui il pense que ses instituteurs étaient mal préparés et insatisfaits. Ils venaient d'une classe sociale plus aisée que celle de Carlos. Il ne partageait pas la culture de ces gens qui n'étaient pas intéressés à s'adapter aux difficultés de cet enfant venant d'une classe sociale plus basse. Carlos, qui se voyait mauvais élève, pense aujourd'hui qu'il était curieux et intelligent.

Le jeune Carlos voulait connaître d'autres choses, d'autres gens. Il croyait que l'on pourrait changer la réalité vers une réalité plus juste à travers l'action commune. Il était idéaliste, il se faisait aussi des illusions.

Carlos a été un ouvrier qualifié, mais il a très peu travaillé dans sa spécialité. D'abord il ne trouvait pas d'emploi selon ses qualifications ; ensuite, il avait été libéré de son travail d'ouvrier pour participer à la coordination d'actions sociales. Il ressentait cette situation de manière ambivalente, parce que ce genre de libération du travail était considéré comme une régression dans le milieu d'activistes qu'il fréquentait.

Carlos et ses copains avaient de l'initiative. Au départ, ils avaient créé eux-mêmes leur association qui avait pour but de promouvoir une conscience politique et des droits des citoyens. Grâce à leur expérience, ils ont découvert que ce qu'ils jugeaient être bien pour certains n'était pas toujours considéré de la même façon par les intéressés. Ils découvrent qu'ils vivaient dans une dictature militaire, et ils prenaient les précautions nécessaires. Carlos était aventurier, et trouvait excitante cette atmosphère. Avec le temps ce groupe s'institutionnalise. Carlos reconnaît avoir été par la suite influencé par l'idéologie des prêtres prolétaires français.

Sous la contrainte de l'environnement politique du Brésil de sa jeunesse, Carlos et ses amis brûlaient d'envie de lire, de connaître, de parler, de s'exprimer. Son activisme de jeunesse aurait marqué son être pour la vie. Il était aussi marqué par le travail. Aujourd'hui il trouve dommage qu'il ait été contraint à vivre ainsi sa jeunesse, sans avoir beaucoup de temps libre, sans pouvoir profiter de moments de loisir, toujours occupé par le travail et manquant d'argent de poche. Il était donc un jeune plein d'énergie et de volonté de vivre, mais sa condition sociale lui imposait des limites à ses possibilités.

Carlos considère humiliant le fait de demander de l'argent à un autre. Il n'aime pas non plus qu'on le prenne pour un menteur.

Carlos a toujours eu une apparence qu'il considère normale. Jeune, il se sentait responsable de ses attitudes vis-à-vis de ses collègues, et essayait d'être un modèle pour eux. Un autre participant du mouvement social où il était engagé contrastait fort avec lui : l'autre avait une tête de Brésilien de la rue. C'est ce collègue dont Carlos a entendu dire qu'il était assez compétent pour assumer des missions à l'étranger. À cette époque Carlos avait un peu plus de vingt ans, et pensait être un homme. Aujourd'hui il voit qu'il n'était qu'un jeune garçon. Quand il est allé vivre dans un autre pays de l'Amérique Latine, il a laissé pousser ses cheveux afin de protéger ses oreilles du soleil. Il devient ainsi plus semblable à cet autre Brésilien, qui avait joué pour lui le rôle d'un rival.

Dans sa jeunesse, Carlos avait un coté Don Juan. Il a eu plusieurs petites amies, dans les pays où il avait vécu. Il ne se sentait pas préparé pour assumer une relation stable, jusqu'à ce qu'il connaisse la femme belge qui va devenir son épouse. Avant, il souffrait de l'amour, parce que dans ses relations il y avait toujours l'un des deux qui ne correspondait pas aux expectatives de

l'autre. L'un de deux était tombé amoureux, par exemple, et l'autre restait indifférent. Mais c'était quand même une souffrance douce.

Carlos est un voyageur, il a changé plusieurs fois sa résidence de pays à cause de son travail social. Quand il laissait une ville ou un pays, il était toujours insatisfait, parce qu'il considérait qu'il n'avait pas achevé son travail, qu'il n'était pas allé jusqu'au bout, qu'il y avait encore d'autres choses à faire. Mais il vivait ces changements de manière romantique. Il voulait toujours se dépasser.

> 'Quand tu me demandes ce que j'étais, je peux parler d'une évolution. C'est-à-dire, j'ai toujours changé, que ce soit pour m'améliorer ou pour me détériorer. Je ne sais pas. Une personne n'est pas isolée de l'autre. Chaque être est le provocateur, le générateur du moi qui vient par la suite.'[317]

Carlos se voit changer avec l'âge et avec l'expérience. Il a appris à éviter ce qu'il a pu identifier comme sources probables de difficultés dans sa vie. Quand il était plus jeune, il projetait sa vie par tranches de deux ans ; ensuite il a commencé à planifier par tranches de cinq ans. Il prévoit que quand il sera plus âgé il va recommencer à penser sa vie par période de deux ans. Il pense que la maturité arrive toujours trop tard : elle ne sera plus utile pour les moments vécus antérieurement. Quand il était plus jeune, il ne calculait pas beaucoup ses mouvements : les opportunités se présentaient, et il en profitait.

Au début de son séjour en Belgique, Carlos déprime. Le médecin lui dit qu'il avait besoin de soleil, parce qu'il était Brésilien. Il voit ainsi son identité nationale reconnue et renforcée à cause de cet événement qui joue autour d'un malaise.

Après avoir terminé son contrat de travail avec des organismes d'aide sociale, il se retrouve en Belgique dans la situation de tous ceux qui viennent en tant qu'immigrants. Il était comme tout le monde, il n'avait plus son statut professionnel qui lui donnait aussi une identité. Il devait se débrouiller pour se trouver des moyens de survie. Il n'avait pas encore fait des études. En Belgique il a eu la possibilité de faire des études qu'il n'avait pas pu faire au Brésil. Il n'a pas gagné beaucoup d'argent en Belgique, mais il considère une richesse son apprentissage de langues dans les quelques pays où il a séjourné.

Actuellement, dans le milieu où il travaille, Carlos est reconnu pour son leadership sans posséder formellement un statut de chef. Cela serait facilité par sa franchise naturelle : il a l'habitude de

dire à l'autre ce qui ne lui plaît pas. Il ne pense pas que ce soit un défaut. D'ailleurs, il ne garde jamais de rancune. Il aime l'ordre, mais pense aussi que toute règle doit être interprétée avec équilibre, selon les situations où elles sont appliquées. La femme de Carlos dit qu'il est lourd, et se demande ce qu'il va devenir quand il sera plus âgé.

Aujourd'hui, marié et père de ses enfants, Carlos se voit moins mobile. La situation l'oblige. Il n'est plus le jeune homme qui parfois commençait une relation affective avant de terminer une autre. Il se voit aussi plus renfermé en lui-même. Avant, au Brésil, il était plus ouvert à l'autre. La vie en Belgique est plus individualiste, cela aurait influencé sa manière d'être. Il est devenu plus sélectif, plus exigeant. Il a aussi vieilli en Belgique, entre autres à cause de l'impossibilité de jouer du foot dans ce pays.

Pendant son expérience de vie à l'étranger, Carlos a appris que les sociétés diverses n'acceptent de l'étranger que ce qui est prévu dans leurs stéréotypes. Il se voyait obligé de cacher certaines caractéristiques brésiliennes en lui, ce qui lui déplaisait.

Au Brésil, Carlos n'avait pas appris se tenir correctement à table. Cela, dit-il, serait une caractéristique de son milieu social populaire d'origine. La classe moyenne brésilienne, elle sait se tenir à la table. Il a du apprendre à attendre que tout le monde soit servi avant de commencer à manger. À travers son expérience, Carlos va mieux comprendre la culture belge, et il sera influencé par cette culture.

> 'Je pense que le plus dur n'est pas la rencontre avec la différence. Le plus dur est d'être vu comme ce que tu n'es pas.'[318]

Après avoir quitté le Brésil, Carlos s'est intéressé à savoir qui il était, en tant qu'homme brésilien. Il voulait comprendre pourquoi il est comme il est. Il y a des années qu'il s'interroge sur le sens de la nationalité. Les entrevues de la recherche lui ont donné l'opportunité d'y réfléchir.

Carlos évite modestement de juger s'il est ou non un bon professionnel. Mais il considère que son expérience professionnelle, ainsi que le fait d'avoir appris à parler plusieurs langues, lui apportent une capacité professionnelle qui pourrait être utile au Brésil.

À l'époque où se déroulaient les entrevues, Carlos allait subir une intervention chirurgicale sous anesthésie générale. Il en avait peur, parce que quelque chose de mauvais pouvait se passer pendant qu'il était inconscient. Mais il considère que s'il mourait à ce moment-là, il aurait quand même vécu une vie assez intéressante jusqu'à l'âge qu'il a aujourd'hui. Une vie assez remplie. Mais il voudrait vivre encore le même temps qu'il a pu vivre jusqu'à maintenant.

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

> 'Personne n'a dit 'créons le Brésil', le peuple brésilien. C'est un accident. Tout le monde sait que c'est un accident de l'histoire.'[319]

> 'Qu'est-ce qu'un Brésilien ? Un Brésilien, aujourd'hui, c'est le résultat de ce qui avait été les Brésiliens, les Africains, les peuples indigènes qui étaient déjà là, les Portugais, les Asiatiques, l'Allemand, le Russe, le Hongrois qui sont y allés vivre, les Japonais. C'est ça un Brésilien. C'est-à-dire, c'est la somme de tout cela.'[320]

L'enfance de Carlos s'était passé à côté d'une rivière paradisiaque. À l'époque, cela ne constituait pas pour lui le Brésil, mais juste le monde où il vivait, le seul qu'il connaissait. Pendant le récit de Carlos, l'évolution de la situation en cet endroit apparaît comme représentant certaines facettes de son pays. Parlant de cet endroit, il a pu parler de l'injustice sociale, de la corruption, de la destruction de l'environnement. Cet endroit, tout en étant vu comme un paradis à l'origine, présentait déjà une certaine ambiguïté : de temps en temps l'on trouvait un mort dans les eaux de la rivière.

Cet endroit changeait, et personne ne se mobilisait pour l'en empêcher. Carlos considère que les Brésiliens de là-bas ne se sentaient pas responsables de ce qui se passait. Ils en étaient aussi un peu ignorants.

Dans le discours de Carlos, le Brésil apparaît comme divisé en classes sociales. Il y a par exemple sa prise de conscience de ses origines sociales devant les professeurs qui eux aussi subissaient les conséquences de cette division sociale, souffrant de leur déclassement. La division en classes se montrait aussi dans le champ de la pratique religieuse : la classe moyenne préférait participer à des cultes émouvants, sans pourtant s'engager politiquement.

Il serait difficile en Belgique de comprendre le mode de vie quasi féodal de maints Brésiliens dépourvus de terre et de documents, et qui vendent leur force de travail dans des conditions pénibles à la campagne, sujets à l'autorité de propriétaires latifundiaires et aux résolutions d'un État qui ne respecte pas leur existence. Une situation pareille a existé auparavant en Europe, mais cela aurait disparu de sa mémoire collective.

Le récit de vie de Carlos nous permet encore d'entendre la manière dont il avait ressenti les événements historiques récents du Brésil. Enfant, il n'avait pas encore une conscience politique, sa vision de monde était limitée à ce qui se passait dans son entourage, dans sa communauté locale. Puis il comprend que le Brésil vit sous une dictature militaire. Aujourd'hui, le Brésil se trouve au milieu d'une crise économique, c'est un pays qui nécessite la participation de ses citoyens compétents afin de surmonter ses problèmes.

Le Brésil a aussi changé au niveau technologique : la formation professionnelle de Carlos en tant que prolétaire ne lui permettrait pas de travailler avec les instruments utilisés aujourd'hui.

Pendant son travail social, Carlos a eu l'opportunité d'entrer en contact avec des Brésiliens originaires de différentes régions du pays. Ils auraient leurs habitudes typiques, il paraît qu'ils étaient un peu comme des étrangers.

Quand Carlos a eu l'occasion de partir à l'étranger en Amérique Latine, il s'est aperçu de l'admiration que les 'Latinos' éprouvaient par rapport à tout ce qu'ils considéraient comme brésilien : la musique, le football, la beauté des brésiliennes, la langue. Les Brésiliens, selon eux, parlent comme des enfants, le portugais est l'espagnol mal parlé. Selon Carlos, le portugais est une langue de deuxième rang, tandis que l'espagnol est une langue internationale.

Par rapport à d'autres peuples de l'Amérique Latine, le Brésilien est un peu tiède du point de vue de sa participation politique. Par contre, une atmosphère politique faisant moins recours à la violence avait permis au Brésil de se créer une structure plus démocratique, avec des syndicats et des partis politiques de centre gauche qui fonctionnent dans la légalité. Cela n'empêche qu'il y ait de la corruption et de l'injustice sociale.

> 'Moi, personnellement, je pense que le chemin brésilien est plus humain, parce que, jusqu'ici, nous allons dans le sens d'éviter l'option de la violence. Par contre, c'est clair qu'une violence à long terme s'institutionnalise. Le Brésilien est fier de pouvoir tenir le coup !'[321]

En Belgique, il entend dire que les Brésiliens constituent un peuple encore enfant, et qui comme un enfant aurait besoin de s'exprimer. Pour Carlos, même un Brésilien timide n'est pas aussi timide qu'un Belge. Les Belges ont en général la tendance à réduire les diverses cultures brésiliennes en une seule, indifférenciée, comme dans un stéréotype national.

Les organisations internationales d'aide sociale ont l'habitude de considérer le Brésil comme un pays pauvre. Cependant, comme l'Afrique, le Brésil possède une grande richesse minérale. Le Brésil a pourtant une économie fragile, parce que dépendante de l'environnement international. Le Brésil aurait aussi une grande richesse humaine, un mélange de races qui donne naissance à la beauté et à un peuple dynamique au tempérament ouvert.

Les Brésiliens supportent mal la différence. En Belgique, Carlos réussit à repérer des Brésiliens qui se 'déguisent', s'habillant comme les Européens. Les Brésiliens sont comme des caméléons. Surtout la classe moyenne peut se faire passer pour Belges sans trop de difficultés. Au Brésil, les manifestations culturelles d'une région distante du pays ne sont pas prises au sérieux, sont considérées comme du folklore.

> 'Si l'on n'a pas moyen de digérer ce contact avec une autre culture, on est obligé de se camoufler, de se transmuer, de se transformer, presque uniquement pour la survie, dans un espace de temps beaucoup trop court.'[322]

> 'Ces gens qui travaillent dans la construction civile à Bruxelles, dans le tram on peut entendre leur accent même quand ils parlent français. On peut discerner leur accent de Goiás[31] quand ils parlent français !'[323]

Au Brésil il y a de la discrimination raciale. Les noirs sont mal tolérés, on ne veut de la culture noire que ce qui se vend aux touristes : les fesses des femmes, le carnaval, la musique. Les noirs sont considérés comme des paresseux, ils sont stigmatisés.

Carlos est très fier de la solidarité qui existe au Brésil dans le milieu des gens plus simples. Mais au Brésil il y a aussi de l'arrogance. Le caractère accueillant des Brésiliens, connu des étrangers, se voit avec le temps en partie substitué par un manque de comportement éthique.

[31] L'un des états qui constituent la République Fédérative du Brésil.

Le Brésil, selon Carlos, ne reconnaît pas ses artistes de valeur. Les médias au Brésil donnent la place à de mauvais acteurs. La possibilité d'insertion professionnelle au Brésil dépend d'une politique de sélection arbitraire, pareille à la politique du temps où le Brésil était encore une colonie. Dans ce domaine, on vie toujours sous le signe d'une dictature au Brésil.

Parlons maintenant des représentations de la Belgique et des Belges. Carlos était encore enfant quand il a connu un prêtre français prolétaire. Cela lui semblait contradictoire. Cette connaissance lui avait donné l'occasion de former des représentations sinon de la Belgique au moins de l'Europe, terre où il y aurait effectivement quelque chose de différent du Brésil.

Il avait connu un peu plus tard, encore au Brésil, un prêtre flamand. C'était un personnage énigmatique pour lui, quelqu'un de timide, qui ne bougeait pas beaucoup. Aujourd'hui Carlos considère qu'il était un Flamand typique, timide comme les Flamands. Ce caractère, de l'avis de Carlos, aurait eu son origine dans le fait qu'ils avaient été colonisés, et que par conséquent ils avaient appris l'effacement de soi devant l'autre comme mécanisme de défense.

Les représentations que Carlos avait de la Belgique avant de la connaître étaient celles d'un pays où il y aurait des maisons réchauffées à l'eau, ce qui lui faisait penser à un utérus chaud. Il associait la Belgique à ce qui pourrait constituer une image de calendrier avec de petites maisons belles et pareilles les unes aux autres. En Belgique il n'y aurait pas de problème, tout se trouverait en bon ordre, il y aurait de la justice sociale.

Arrivé pour la première fois en Belgique, ce pays lui a semblé ravissant : en été, il pouvait s'asseoir dans les cafés après le travail et profiter de la lumière du soleil jusqu'à tard le soir. Plus tard, quand il viendra s'installer dans ce pays, il arrivera en hiver, et déprimera à cause du manque de soleil. Il trouve la capitale de ce pays chaotique.

Dans le récit de Carlos, la Belgique n'est pas comparée qu'au Brésil, mais aussi avec la France. Dans le monde du travail, la Belgique possèderait une structure syndicale tournée vers l'assistance aux travailleurs ; en France, les syndicats sont plus combattants. Les Belges commencent à travailler plus tard que les Brésiliens, ce qui leur permet de mieux profiter de leur jeunesse.

La Belgique offre certaines libertés qui ne se trouvent pas au Brésil. Par exemple, une jeune fille qui tombe enceinte a toujours la liberté d'avorter.

Les Belges sont organisés, il y a une bonne structure administrative par rapport au Brésil. Mais si une situation imprévue se présente, ça pose de problèmes. Les Flamands sont un peu trop inflexibles. Les Brésiliens, par contre, trouvent toujours une solution, que ce soit une solution de fortune, un '*jeitinho'*.

Les Belges jouent mal au foot. Cela aurait à voir, selon Carlos, avec l'interdiction de le jouer qu'il voit dans des placards affichés dans les écoles flamandes. En tant que sport amateur, le foot est restreint à des cercles fermés, comme des clans, ce qui empêche Carlos de pratiquer son sport préféré. Selon lui, cette situation révèle un style de vie individualiste en Belgique.

En Belgique Carlos reçoit plus de reconnaissance en tant que professionnel. Il a pu aussi y faire des études auxquelles il n'aurait pas eu accès dans son pays d'origine.

Une thématique pour le récit de Carlos

Carlos avait été mon premier interviewé. Depuis nos premières rencontres, je me rendais compte de l'apparition répétitive du signifiant 'eau', dans diverses situations de son histoire. Ce signifiant prend pour notre recherche une certaine importance à partir du moment où il a été associé aux représentations que Carlos se faisait de la Belgique et du Brésil, ainsi qu'à des moments clés de son histoire, comme par exemple le choix de se marier avec sa compagne belge.

La répétition insistante de ce signifiant lié à des épisodes importants de l'histoire de Carlos nous fait penser qu'il pourrait être utilisé lors de la proposition d'une thématique pour ce récit. L'eau constituerait l'un des pôles de cette thématique. Les épisodes que nous allons reprendre par la suite pourront nous donner des repères pour penser si ces deux pôles – l'eau et le sec – conviendraient comme thématique pour l'histoire racontée par Carlos.

Nous entendons du récit de Carlos que sa famille aurait commencé lors d'une situation où l'eau manquait. Son arrière-grand-mère, tzigane et nomade, devient sédentaire à cause d'une

sécheresse, et ensuite se marie. Cette histoire qui paraît constituer une sorte de mythe familial attribue au signifiant ‘eau’ un statut qui le valorise, l’associant à un élément qui se révèle être une richesse au moment où il manque. À partir de ce mythe, l’eau paraît devenir en quelque sorte capable de changer la destinée des individus, et même de donner l’occasion pour la fondation d’une famille.

Carlos a passé sa première enfance à côté d’une rivière merveilleuse. Il pouvait y faire de la pêche. C’était une enfance très agréable. Il accompagnait occasionnellement son père quand il allait à la chasse aux grenouilles, qui étaient vendues à un laboratoire d’analyse clinique pour faire de tests de grossesse. Carlos et sa famille déménagent, et cet endroit devient par la suite la cible d’une spéculation immobilière sans scrupules. Un bras de la rivière sera bouché afin de fonder un lotissement. Il deviendra très pollué, méconnaissable, de sorte que ceux qui le connaissent aujourd’hui ne peuvent pas croire qu’il aurait été tel que Carlos l’avait connu pendant son enfance. En plus, l’eau, privée de ses circuits naturels, est aujourd’hui la cause d’inondations en ce milieu devenu urbain.

Carlos et sa famille avaient déménagé de l’endroit qui était à l’époque paradisiaque vers une maison que son père construisait. Carlos a participé à cette construction, et se souvient qu’ils avaient au début installé un petit réservoir d’eau. Ce réservoir a été ensuite remplacé par un plus grand à cause de l’instabilité de l’approvisionnement d’eau.

La famille avait aussi à la maison un puits, lequel a perdu sa capacité de fournir de l’eau à cause du forage d’un puits puissant à l’école voisine. Le puits à la maison a été par la suite bouché.

Le nouveau quartier où la famille de Carlos est allée vivre changera aussi avec le temps. C’était au début un quartier prolétaire avec beaucoup de difficultés au niveau de l’infrastructure. Quand Carlos parle du changement du comportement de ses habitants au cours du temps, il fait allusion aux amitiés qui se sont nouées ‘au temps où l’eau manquait’.

Quand Carlos va à l’école, il se voit devant des instituteurs mal payés et déclassés. Il semble qu’ils trouvaient dans les élèves venus d’une classe sociale relativement plus élevée, des appuis pour renforcer leur narcissisme dérouté par leur déclassement social. Ce n’était bien sûr pas le cas de Carlos, dont le langage et ses difficultés de compréhension trahissaient les origines populaires. Mais Carlos nous raconte avec tendresse un moment où il aurait été reconnu et

valorisé à l'école : l'institutrice avait proposé aux élèves de faire une rédaction sur un sujet que chacun d'eux allait choisir. Carlos choisit le thème de la pluie, et il réussit tellement bien son œuvre qu'il reçoit comme reconnaissance l'apposition d'une étoile argentée sur sa feuille écrite. Le signifiant 'eau', déjà valorisé et valorisant depuis la fondation de sa famille, sous la forme de pluie participe à la valorisation de Carlos dans un moment de détresse, ce qui lui fait ressentir que sa situation dans le milieu scolaire changeait.

L'eau apparaît encore quand Carlos parle d'une espèce de principe qui guide son comportement en ville : quand il pleut, il considère que les feux rouges ne sont valables que pour les voitures, pas pour les piétons. L'eau apparaît encore une fois comme un élément qui change l'ordre de choses.

Je lui avais demandé quelle était la première image qu'il se faisait de la Belgique avant de la connaître. C'était un pays comme celui qu'il voyait dans des cartes postales ou des calendriers avec de jolies maisons pareilles les unes aux autres. Il avait entendu que dans les maisons de Belgique il y avait des tuyaux où circulait de l'eau chaude, comme un utérus chaud, ajoute-t-il. Le signifiant eau, valorisant et valorisé dans son histoire, est associé aux représentations que Carlos se fait de ce pays qu'il ne connaissait pas encore. L'apparition du signifiant 'utérus', un milieu plein de liquide lors de la grossesse, nous suggère que cette image attribue à la Belgique un caractère accueillant.

Carlos avait connu une femme Belge qui deviendra plus tard son épouse. Il raconte le moment précis où il se rendit compte de son choix de former un couple avec cette femme. Il était couché au lit. Il imaginait un grand bateau qui arrivait au port, faisant mugir la sirène avec ce bruit caractéristique de grands bateaux. Pour lui, cela signifiait l'eau qui se rencontre avec la terre. Le bateau est libre, et il peut toujours partir vers n'importe quel pays du monde. La terre, dit-il, est aussi un élément libre. Il s'agit ainsi de la rencontre de deux éléments libres et autonomes. Nous trouvons ici la rencontre des deux éléments que nous proposons comme thématique pour le récit de Carlos : le sec (la terre) et l'eau.

La première fois que Carlos voit de la neige, il devient gai comme un enfant. Une fois, son enfant né en Belgique joue au jardin, et réalise un bonhomme de neige. Plus tard l'enfant y revient, et voit qu'il a disparu. Carlos s'amuse de voir que son enfant cherchait son bonhomme,

pensant qu'il s'était enfoncé dans la terre. L'eau, sous la forme de l'œuvre de neige, apparaît dans l'histoire de Carlos comme étant valorisée par son enfant.

Habitant en Belgique, Carlos découvre à la maison l'existence d'un système de captation de l'eau de pluie. Il veut le remettre en marche. L'eau captée, dit-il, serait assez bonne pour arroser le jardin et pour approvisionner les toilettes. Il apparaît que l'eau, précieuse, ne devrait pas être gaspillée ou négligée.

Marié et père de famille, Carlos a moins de temps disponible, il ne peut plus le gaspiller. Il doit planifier et limiter ce qu'il veut faire comme loisir ou rencontres. Afin de caractériser cette situation, il se sert d'une curieuse expression brésilienne : '*Je ne peux plus tirer dans l'eau*'[324]. Une expression correspondante en langue française pourrait être 'tirer à coup perdu'.

Nous voyons que le récit de Carlos reprend à plusieurs reprises le signifiant 'eau'. L'eau apparaît au moment de la fondation de sa famille; l'eau remplit la rivière de son enfance paradisiaque ; l'eau est l'habitat des grenouilles qu'il allait chercher à côté de son père ; l'eau participait à sa reconnaissance quand il a fait une belle rédaction à l'école ; l'eau participe de manière fondamentale à la composition des premières représentations qu'il se faisait de la Belgique, transformant ce pays en un utérus chaud, aux jolies maisons qui suggèrent l'égalité ; l'eau était présente dans l'image produite au moment où il se rend compte de son choix de vivre avec sa femme ; l'eau constituait le bonhomme de neige de son enfant ; l'eau doit être captée et réservée à la maison où il vit en Belgique. Son contraire, le sec, n'apparaît en général que pour mettre l'eau en valeur. Mais la terre, un élément 'sec', a aussi sa valeur propre dans son récit. Par exemple, il n'était pas sans difficulté que le père de Carlos avait pu s'acheter un morceau de terrain. La possibilité de posséder la terre était sans doute importante pour cet homme qui avait travaillé contre un salaire dans des plantations de café. Mais, dans le récit de Carlos, c'est le signifiant 'eau' qui brille, comme que valorisant l'élément qui peut rendre la terre fertile.

Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration

Quand nous entendons le discours de Carlos, ou d'un autre interviewé, il n'est pas tout de suite possible de repérer les transformations des représentations de soi et de l'autre attribuées aux

moments d'avant et d'après l'événement de la migration. Le traitement-montage du contenu des entrevues aboutit à construire un texte organisé autour d'un axe chronologique, ce qui facilite notre tâche de récolter les indices qui se trouvaient éparpillés dans l'extension des entrevues. Cela pour dire qu'identifier ces représentations d'avant et d'après n'est pas quelque chose qui va de soi, mais constitue déjà un moment d'analyse.

De manière générale, nous voyons à travers le récit de Carlos qu'il nous raconte une prise de conscience croissante de soi et de la place qu'il occupait socialement, ainsi que de ce qu'était le Brésil. Le récit de son enfance nous donne l'impression que le Brésil n'existait pas encore pour lui à ce moment-là : ce qu'il y avait c'était sa famille, sa maison, et la rivière merveilleuse qu'il avait l'habitude de contempler.

La formation de représentations de soi et de l'autre pendant l'enfance et le jeune âge de Carlos avait été influencée, sinon conditionnée par certaines rencontres. Quand Carlos va à l'école, il se voit dévalorisé par ses professeurs. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il va comprendre que cette situation s'expliquait par l'existence de classes sociales. Ce qui semble participer de la formation de ses premières représentations des étrangers était aussi une rencontre : le prêtre français qui l'avait accueilli et qui le mettait sur ses genoux. Plus tard, pendant l'adolescence de Carlos, la rencontre avec les habitants de quartiers misérables va lui faire comprendre que ce que l'autre veut ne coïncide pas nécessairement avec l'idée qu'il en avait. L'association avec des jeunes gens de condition sociale pareille à la sienne, ceux avec qui il avait commencé une sorte d'activisme social, lui avait donné l'occasion d'apprendre ce qu'était le Brésil sous la dictature militaire.

Malgré l'expérience de vie que Carlos avait acquise entre autres pendant son activisme social, il apparaît qu'il se faisait une représentation très idéalisée de la Belgique avant de connaître ce pays. D'ailleurs, jamais un migrant ne peut se faire par anticipation une idée exacte de la réalité qu'il va trouver. Nous avons l'impression que Carlos était particulièrement mal informé par rapport à la Belgique, un pays dont il se faisait une image floue et paradisiaque, associée à l'eau qui remplissait la rivière de son enfance et qui avait participé à la fondation de sa famille.

L'expérience de vivre en Belgique paraît avoir affecté les représentations que Carlos se faisait de soi ainsi que celles des Brésiliens, des Belges, et de leurs pays respectifs.

La Belgique paraît lui avoir offert un environnement assez distant de la réalité brésilienne pour qu'il puisse repenser son histoire personnelle. Il a pu ainsi insérer ce qu'il interprétait avant comme des éléments purement personnels, dans un champ plus vaste, celui du contexte socioculturel brésilien.

Les Belges offraient au début un défi à Carlos : il s'était aperçu que leurs habitudes différaient de celles des Brésiliens, et de ses propres habitudes. Il fallait les comprendre, les apprendre. Ensuite, Carlos passe à un moment où il considère avoir le droit de juger ce qu'il trouve correct et ce qu'il trouve de mauvais dans cette culture qui lui était étrangère. Il paraît se sentir à l'aise pour faire le même jugement par rapport aux habitudes qu'il attribue aux Brésiliens.

Pendant son enfance, Carlos avait eu contact avec un prêtre français, et plus tard il a connu un prêtre flamand. Ce dernier était très timide, énigmatique. À l'époque, Carlos considérait cette manière d'être comme une caractéristique individuelle, il ne songeait pas à en faire une représentation des Belges en général. Après avoir vécu en Belgique, il considère que ce prêtre était typiquement flamand. En même temps que Carlos transfère ce qu'il attribuait à l'individualité de ce prêtre aux Flamands en général, à travers cette spécificité des Flamands il les distingue des Wallons.

Considérant le récit de Carlos dans sa totalité, nous avons l'impression que les représentations qu'il produit de soi et de l'autre, des Belges et des Brésiliens, du mode de vie en Belgique et au Brésil, sont assez ambivalentes. Il en parle de bons et de mauvais aspects. Ce qui nous paraît très intéressant, c'est que, malgré cette ambivalence, la Belgique que Carlos avait connue dans la réalité paraît avoir gardé dans ses représentations certains indices qui la font coïncider quelque part avec le pays vaguement rêvé.

Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi

En écoutant le discours de Carlos, nous n'avons pas l'impression qu'il se présentait clairement comme n'ayant que des caractéristiques brésiliennes. C'est très différent de ce qui se passe, par exemple, dans le récit de Béatrice, laquelle avoue son intérêt de se faire Brésilienne. Mariée à un Belge, elle affirme que ses enfants sont très brésiliens, malgré qu'ils gardent toujours quelque

chose d'européen. Ce que Carlos nous communique diffère aussi du récit de Guido. Guido nous communique qu'il serait devenu un être divisé en soi même, portant en soi deux dimensions inconciliables, l'une brésilienne et l'autre belge. L'enfant qu'il a eu avec son épouse belge représente pour lui une espèce de concrétisation de la rencontre entre deux mondes inconciliables.

Carlos se présente comme un Brésilien qui grandit, qui a trouvé l'occasion de partir à l'étranger, de connaître des choses nouvelles. Cette expérience, à coté d'un mûrissement qu'il attribue à son âge, aurait accordé à ce Brésilien des moyens de reconsidérer les représentations qu'il se faisait de soi et de l'autre dans des moments précédents de sa vie. La Belgique, paraît-il, est pour lui un pays qui offre certaines possibilités d'épanouissement qu'il ne trouverait pas au Brésil, telles que par exemple l'accès à l'Université malgré une scolarité secondaire incomplète. Pourtant, Carlos ne paraît pas intéressé à devenir Belge, ou à se représenter en tant que Belge, ni à se considérer devenu semblable à un Belge.

Carlos aime le foot, et cela semble emblématique de son identification en tant que Brésilien, telle qu'elle apparaît dans son discours : malgré qu'il ne trouve pas moyen de faire son sport bien aimé, il ne cesse pas de l'apprécier. Pareillement, étant brésilien en Belgique, un Brésilien qui ne trouve pas dans cet environnement actuel quelque chose de véritablement semblable à l'environnement brésilien, il reste néanmoins Brésilien. Il était Brésilien, il est Brésilien. Ce Brésilien aurait acquis des caractéristiques à partir de son expérience à l'étranger. Néanmoins, il n'en parle qu'indirectement, ce qui fait penser que s'identifier en tant que Brésilien serait quelque chose d'important pour lui.

Le récit de Carlos vu par rapport à l'hypothèse générale

Nous ne pourrions pas disserter sur une confirmation relative ou une réfutation de notre hypothèse générale par rapport au récit de Carlos sans faire référence à ce que nous avons proposé comme thématique pour son récit : l'eau et le sec. Le signifiant eau se trouve associé dans le récit de Carlos à des événements importants de sa famille, ainsi que de son histoire

personnelle. Ce signifiant participe aux plus anciennes représentations que Carlos nous raconte avoir eues concernant la Belgique.

Le contenu du récit de Carlos remplit la condition pour qu'il puisse être confronté à ce que propose notre hypothèse générale : Carlos avait immigré en Belgique de son propre gré. Il ne l'avait pas planifié, mais a décidé de le faire au moment où la vie lui présentait la possibilité de le faire, et où il avait un engagement avec une femme de ce pays.

Il nous faudrait encore vérifier si Carlos considère son entreprise de migration comme réussie. La réponse nous paraît être positive. Même s'il paraît s'identifier toujours en tant que Brésilien, par ailleurs il se trouve bien inséré dans l'environnement socioculturel belge. Il est marié, il a constitué sa famille et il travaille dans la légalité et dans le domaine qu'il avait choisi. Il a surmonté les difficultés qu'une adaptation à l'environnement belge lui imposait, et a décidé de rester vivre en Belgique.

Le récit de Carlos remplit ainsi les deux conditions pour que nous puissions le considérer à la lumière de notre hypothèse générale. Celle-ci affirme qu'il faudrait s'attendre à ce que certains éléments importants qui composaient les premières représentations du pays où Carlos va migrer, la Belgique, devraient se reproduire dans les représentations plus récentes de ce même pays. Cela se vérifie-t-il dans le récit de Carlos ?

Les premières représentations de la Belgique dont parle Carlos associent ce pays à des maisons où circule de l'eau chaude, comme un utérus chaud. D'ailleurs, en Belgique, il y aurait de belles petites maisons semblables les unes aux autres, telles que Carlos aurait peut-être vues sur un calendrier ou sur une carte postale. Les maisons – chose que nous n'avions pas exploré auparavant – paraissent faire allusion à la vie privée, à la vie de famille. L'égalité entre les maisons pourrait bien suggérer la justice sociale.

La Belgique que Carlos avait connue dans la réalité revêt dans son discours des représentations chargées d'ambiguïté : ce pays, ainsi que le Brésil, possède de bonnes et de mauvaises caractéristiques. La Belgique, un pays différent du Brésil au point de poser parfois un défi à la capacité d'adaptation de Carlos, devient en ce domaine semblable à ce qu'avait été la vie de Carlos au Brésil. Pourquoi avait-il donc choisi de rester en Belgique ? A cause de la difficulté de trouver une place dans le marché de travail brésilien, dit-il.

Au milieu de ces représentations de la Belgique qui présente ce pays comme chargé d'ambiguïtés, pourrions-nous trouver quelque chose pour synthétiser les représentations actuelles de la Belgique ?

Carlos raconte qu'à son arrivée en Belgique, il avait été invité par des inconnus pour la fête de Noël. Il en était très ému, il avait déjà auparavant passé seul cette fête pendant qu'il résidait dans un pays de l'Amérique Latine, ce qui aurait été une expérience déprimante pour lui. Cela parle d'une caractéristique d'accueil qu'il aurait trouvé en Belgique dès son installation dans ce pays. D'une certaine façon, cette hospitalité paraît répéter une caractéristique qu'il attribuait à la Belgique avant de la connaître : l'accueil des maisons réchauffées à l'eau. L'accueil serait ainsi un élément important qui était présent dans ses représentations plus anciennes de la Belgique, et qui se répèterait au moment où il parle de ses premiers contacts avec la réalité de son expérience dans ce pays.

Cette même caractéristique d'accueil est une deuxième fois attribué à la Belgique quand Carlos nous dit que les études qu'il a pu faire en ce pays, il n'aurait pas pu les faire au Brésil. Cela nous parle aussi de la justice sociale qu'il trouve en Belgique. Carlos, né au sein d'une famille pauvre, avait une scolarité secondaire incomplète. L'institution où il est allé faire ses études en Belgique avait pris en considération son expérience professionnelle pour compenser son manque d'instruction formelle. Cet accueil dans le milieu académique ne serait pas possible au Brésil.

Revenons à la question de l'importance que prend le signifiant 'eau' dans le récit de Carlos. Ce signifiant participe des premiers représentations qu'il raconte avoir eues de la Belgique. Serait-il présent aussi dans les représentations plus récentes de ce pays ?

En Belgique, bien sûr, il y a de l'eau. Il y a parfois de la neige, une forme condensée de l'eau avec laquelle jouait l'enfant de Carlos. Il y a tellement d'eau en Belgique, que Carlos peut envisager de se servir de l'eau de pluie à travers un système de captation installé chez lui. L'eau est abondante en Belgique. Cela pourrait être un élément important pour que ce pays soit ressenti comme accueillant par Carlos - l'eau et la Belgique étaient associées dans ses premières représentations dans l'image d'un utérus chaud.

Notre interprétation, fondée sur la considération des significations que semblent prendre pour Carlos les contenus dont il parle, ne pourrait avancer davantage. Les dimensions hypothétiques de ces interprétations s'adressent au personnage créé par le récit produit au sein de notre recherche. Si nous voulions avancer plus, il faudrait entamer un travail analytique avec la personne réelle qui a créé notre personnage.

Nous proposons à travers notre analyse que la caractéristique d'accueil, ainsi que de justice sociale, était attribué à la Belgique avant que Carlos vienne à connaître ce pays, et que ces caractéristiques se répètent dans les représentations qu'il nous livre du pays qu'il avait connu dans la réalité de son expérience. Carlos nous communique qu'il a réussi son entreprise de migration. Cette réussite paraît avoir un lien avec l'accueil qu'il avait trouvé en Belgique. Il nous semble que ce que propose notre hypothèse générale se vérifie dans le récit de Carlos.

- GUIDO

Je suis entré en contact avec Guido par l'entremise d'une connaissance commune. Il s'est montré tout de suite disponible et réceptif à l'idée de participer à la recherche. J'ai réalisé séparément des entrevues avec son épouse, une femme belge. Analyser leurs histoires m'intéressait beaucoup, parce qu'ils avaient l'expérience d'avoir vécu ensemble au Brésil et en Belgique. Je voyais la possibilité d'explorer les différences entre la manière de raconter un même épisode de leur vie, s'il était abordé dans les deux récits. En effet, cette occasion s'est présentée. Malgré l'intérêt que ça pourrait représenter, nous avons décidé de ne pas explorer ici le récit de son épouse. Nous avions une grande quantité de matériel recueilli à travers les quatorze sujets interviewés, il fallait en faire une sélection. Nous avions donc suivi le critère de ne retenir que les entrevues des Belges réalisées au Brésil, et des Brésiliens interviewés en Belgique.

Les entrevues avec Guido ont été réalisées dans mon bureau à l'UCL. Cet endroit convenait parce que Guido pouvait se déplacer, et parce qu'il offrait un cadre tranquille, où la conversation pouvait se faire sans interruptions. Guido se montrait toujours coopératif. Pourtant, fait intéressant, la séquence des entrevues a été interrompue quelquefois par l'impossibilité de venir au rendez-vous convenu. Une fois, sa voiture est tombée en panne pendant son déplacement vers mon bureau. Deux fois, il avait oublié nos rendez-vous. Il s'excusait un peu plus tard, moment où nous fixions un autre rendez-vous. Au milieu de nos rencontres, je devais partir au Brésil pour interviewer des sujets Belges. J'ai suggéré de les reprendre après mon retour, trois mois plus tard. Nous l'avons fait quatre mois plus tard.

Les entrevues ont été toutes réalisées en portugais. Il parlait avec soin, attentif à ce qu'il disait, réagissant à mes interventions. Il donnait l'impression de chercher à exprimer correctement la vérité de chaque épisode raconté. Son langage était peut-être le plus élaboré de tous les interviewés, ce qui aurait été rendu possible par son niveau d'éducation formelle, mais aussi parce qu'il parlait dans sa langue maternelle.

Guido est de quelques années plus âgé que moi, un homme dans la quarantaine. Il est fort, et ses gestes me faisaient penser qu'il se concentrait beaucoup pendant sa narration.

L'histoire

Guido ne parle pas de son enfance, ni de sa famille d'origine. Son récit commence au moment de son adolescence, quand il fréquentait des groupes de rencontre religieux. Il raconte de l'idéal de servir l'autre, né chez lui à ce moment de sa vie. Il animait des activités avec des enfants défavorisés.

Pendant son adolescence, Guido avait vécu quelques flirts avec les filles, mais il ne pensait jamais au mariage, ni à constituer famille dans le futur.

Il a fait son service militaire, ce qui apparaît dans son récit comme une référence chronologique, sans aucun détail. Après le service militaire, il va travailler avec des handicapés physiques. Il pensait étudier la médecine, et gardait toujours son idéal de servir l'autre. Il commence à s'intéresser à la vie religieuse.

> **'J'avais fait une formation en physiothérapie, et j'ai commencé à travailler avec des handicapés physiques. En même temps je participais d'un groupe de jeunes à l'église. Tous les samedis nous nous réunissions. À l'époque, je pense qu'il y a eu une série d'éléments qui ont fait apparaître en moi un désir d'un idéal de vie dédiée à l'autre. C'est un projet de vie avec des éléments religieux.'**[325]

> **'À l'époque j'étais engagé dans un mouvement de jeunes. Et moi, en tant que jeune, j'étais dans cette ambiance chargée d'idéaux et de valeurs. Et ces valeurs étaient surtout religieuses. Dans mon travail, pendant toute la semaine, j'étais en contact avec des handicapés physiques, normalement des handicapés venus de familles très pauvres. Je pense qu'il y avait un élément très fort. Je pense que c'est le terme qu'il faut utiliser. Ça avait fait que, disons : 'Zut, ces personnes ont besoin de moi !' 'Engageons-nous ! Essayons d'aider au maximum ces personnes !' À coté de tout cela, il y avait ma formation religieuse.'**[326]

Les idéaux qui caractérisent la vie religieuse trouvent à ses yeux une beauté qui l'avait séduit. Il décide de devenir un religieux, d'adopter ce 'style de vie'. C'était un désir très fort, et il a abandonné le projet de ses études de médecine pour y entrer. Il parla de son choix avec sa famille, qui, au lieu d'être contente, s'inquiétait à son sujet. Ils se demandaient s'il n'y avait pas quelque chose qui n'allait pas chez lui.

> **'Je participais de groupes de jeunes, nous faisions des rencontres de temps en temps. À un moment donné, pendant les années quatre-vingt, c'est arrivé : 'Je pense que je vais rentrer dans la vie religieuse. Parce que je pense que ce sera un style de vie.' C'était une chose très claire, très forte, à**

l'époque. Et j'y suis entré. Tu vois, à l'époque, par exemple, j'ai eu des petites relations avec plusieurs filles. Mais jamais je n'avais pensé me marier, avoir des enfants. Je pense que tout ça était relativisé, ce n'était pas en question. Et c'était très fort pour moi cette question d'un engagement dans un style de vie, lequel s'est présenté comme un style de vie religieux. J'avais vingt ans.'[327]

'J'ai eu ce déclic, et j'ai fait l'option de vivre ce style de vie. Je suis allé voir les frères religieux. Ils m'avaient dit : 'Écoute, si c'est si fort, si clair en toi de vouloir vivre les idéaux…' Parce dans le groupe de jeunes que je fréquentais, lié à cette fraternité, nous avions beaucoup regardé la vie d'un saint, ainsi que ses idéaux. Je le connaissais bien, donc. À l'époque je fréquentais la faculté, je suivais mon cours de… Je voulais étudier quelque chose liée à la biologie, afin de pouvoir ensuite peut-être m'engager dans la médecine. J'ai tout laissé tomber, et j'ai dit : 'Non, je veux, je désire être un religieux.' C'était quelque chose de très fort, Henrique, ce désir. Aujourd'hui, je l'expliquerais comme ça. Je le verrais comme ça. Parce que je ne pourrais pas te donner d'autres éléments dont peut-être jusqu'à aujourd'hui je n'aurais pas pris conscience du 'pourquoi'. Moi-même, je ne le savais pas.'[328]

'Je pense que c'est arrivé comme ça, comme un désir très intensif. Quand je l'ai dit à ma famille, c'était un drame. 'Mais pourquoi ? Qu'est-ce que t'arrive ? Tu ne vas pas bien ?' C'est la première chose qu'ils avaient affirmé. J'ai dit : 'Non, je suis très bien. Au contraire. Je pense que ma vie va passer par là.'[329]

'Je l'avais vécu très positivement. Je pense que c'est comme quelqu'un qui choisit une fille, et dit : 'C'est elle que je veux !' Je me suis marié à ce moment-là.'[330]

Guido entre peu à peu dans une vie religieuse. Les responsables de sa formation étaient très conscients de ce qu'une 'vraie' motivation pour cette carrière ne se trouvait pas chez tous les jeunes. Les jeunes se trompent souvent, ils idéalisent ce que cela pourrait être. Guido suit une assez longue préparation, où même le côté psychologique était mis en question. Guido appréciait la vie religieuse. Il se sentait heureux et comblé.

'Tu entres dans la vie religieuse, et alors tu as une période de formation qu'ils appellent '*postulantado'*. Ensuite il y a le noviciat. On n'est pas encore un religieux, c'est la préparation. On est un séminariste.'[331]

'Les frères, les personnes qui avaient déjà un chemin parcouru, ils savent que souvent il y a plusieurs jeunes qui entrent avec un grand idéal, un grand désir, mais que ce n'est qu'un feu de paille, parce qu'il cache quelque chose. C'est à cause de cela qu'il y a ces périodes de formation, de longues périodes même. Pendant cette période de formation il y a un grand travail de prise de conscience.'[332]

‘Par exemple, il y a plusieurs psychologues formés qui travaillent dans l’Ordre. Tous les formateurs qui m’avaient suivi pendant les premières années… À la fin du noviciat, il y a un travail psychologique intensif. Je voyais que les frères, les personnes engagés dans la vie religieuse, ils le prenaient comme un élément de haute responsabilité. C’est-à-dire, disons : ‘Allons découvrir quelles sont tes réelles motivations’. Je pense que c’était présent pendant six ans de ma formation religieuse. Pendant tout ce temps, je n’ai jamais eu de doute. J’étais, je peux le dire, quelqu’un très heureux. Je pense que les engagements que je me suis proposé, et même le travail de formation, je les ai vécus avec un fort engagement, avec beaucoup de satisfaction à l’intérieur.’[333]

Pendant les années où il était un religieux, certaines expériences pénibles avaient fait naître en lui des inquiétudes qui finalement l’ont amené à ce qu’il décrit comme une crise existentielle.

Le premier coup que sa foi avait reçu venait de l’étude théologique. Il raconte que c’était même très courant que des jeunes, arrivés à la vie religieuse, avaient leur foi ébranlée par une théologie qui mettait en cause certains aspects qui pourtant fondaient leurs croyances. Guido se rend compte qu’il avait lui-même une foi naïve. Avec l’étude théologique, il est confronté au défi de reconstruire sa foi. Pendant ce processus, il trouve des conditions pour devenir plus mûr intellectuellement. Mais il se sent déçu. Qu’est-ce que le sacré ? Où se trouve Dieu par rapport à l’histoire ? Son ancienne foi, bien que naïve, soutenait au départ son projet de vie religieuse. Sa compréhension du monde changeait, son monde changeait. Aujourd’hui, il pense qu’à l’époque il n’avait peut-être pas en soi la force nécessaire pour préserver ses idéaux malgré ses difficultés.

‘La théologie elle-même, dans les dimensions de l’analyse des textes, de l’exégèse, etc., je pense qu’elle avait commencé à démonter toute une série d’interprétations toujours naïves, toujours immatures, en ce qui concerne par exemple les textes bibliques…’[334]

‘Nous devrions reprendre le cours d’exégèse tout entier. Je pense que s’il n’y a pas de connaissance profonde, théologique des textes, tu risques de rester avec une interprétation d’abord subjective, et ensuite ignorante, parce que l’intelligence du texte te manque. Qu’est que l’intelligence du texte ? C’est savoir, par exemple, quand il a été écrit, dans quel contexte il s’inscrit, et pourquoi il a été écrit ; quelles sont les significations de certaines métaphores qui ont à voir avec telle et telle construction. C’est-à-dire, quand tu n’as pas de connaissance théologique, ces choses te manquent. Elles te manquent, et à cause de ton ignorance, tu cours le risque de faire quelques simplifications, et de faire quelques interprétations erronées : le texte ne voulait pas dire une chose, et tu veux le dire. Tout le risque d’extrémisme, de sectarisme se trouve là, dans l’ignorance du texte.’[335]

‘Mais quand tu connais le texte, quand tu sais… Et j’ai eu des très bons professeurs de théologie biblique, d’exégèse. Très bons professeurs. Il y a une ouverture au niveau de la connaissance, et tu

dois la reconstruire. Une chose quelconque que tu voyais avant d'une façon naïve, hop ! 'Je ne peux plus le voir comme ça'. La connaissance du texte te présente un défi subjectif très fort. Les choses ne sont plus telles que tu les voyais. Elles ne peuvent plus être telles que tu les voyais.'[336]

'Par exemple, quelques métaphores de l'Ancien Testament. Nous devrions entrer dans la question théologique elle-même.'[337]

'À un moment donné, tu as ces textes, et ces textes t'induisent à une foi. Cette foi m'avait induit à faire un choix existentiel, d'engagement à un style de vie, etc. Au moment où ces textes sont écrasés quant à l'interprétation que tu leurs donnais, il y a une crise.'[338]

'Alors, quand quelqu'un arrive et te dit : Le texte - je prendrais un exemple banal, celui d'Adam et Eve, par exemple – il a été écrit dans un tel contexte. Si tu fais une analyse de son langage, tu découvres qu'en réalité il y a deux interprétations, et qu'il y avait deux conflits entre deux différentes tribus d'Israël, et qu'il s'agit en fait de deux textes différents. Le texte que nous avons vient de l'un des deux. C'était la rencontre de l'idée de Dieu des pasteurs avec l'idée de Dieu de ceux qui travaillaient le fer, de ceux qui vivaient en ville. Alors tu commences à dire : 'Mais alors, l'idée de Dieu elle-même est mise en question.'. C'est la question de la sacralité du texte. Tu apprends que le texte est une construction historique, etc. Tout cela, tu dois apprendre que la foi a été un défi pour celui qui avait élaboré le texte. C'est-à-dire, le texte lui-même était déjà un processus dialectique par rapport à la possibilité d'être de la foi ainsi que de la transcendance.'[339]

'Le texte avait une autre implication divine. C'est la question du pouvoir absolu du texte. C'est-à-dire, ce texte-là, il est sacré. Mais attends : il continue à l'être. Il y a néanmoins une reconstruction à faire, et c'est là qui se trouve toute la question. Je pense que c'est là que se trouve la grande richesse de la théologie. Le texte est sacré ? Oui. Mais de quelle façon ? Ce n'est qu'à travers une humanisation et une compréhension de sa construction historique qu'on voit que peut-être Dieu aurait vraiment parlé dans les interlignes.'[340]

'Tous les jeunes étaient entrés dans un processus de restructuration. Ça, c'est très important ! Je le trouve extrêmement important. Parce que le texte possède une sacralité, mais tu devras la reconstruire, voir comment ça se passe. Si Dieu entre dans l'histoire, comment le fait-Il ? La relecture des textes bibliques, je pense que ça peut permettre de faire ce passage. C'est-à-dire, quelques-uns avaient fait ce passage, et d'autres n'ont pas pu le faire. D'autres diront… D'autres resteront dans le relativisme quant à l'interprétation du texte, et peut-être perdront leurs références.'[341]

'Je me souviens, j'ai eu des amis qui sont rentrés dans une crise à la première année de théologie. Ils ont quitté la théologie, ils ont quitté le séminaire, ils ont tout quitté. Tu peux te trouver devant la situation d'un prêtre qui travaille un texte biblique, mais qui n'y croit plus.'[342]

Un autre coup sur sa foi, il l'a reçu pendant qu'il assistait en tant que religieux à certains mouvements sociaux au Brésil. Devant une réalité sociale dure de pauvreté, d'inégalité, de désespoir presque, il se demandait quel était le sens de la douleur des autres. La réalité le désenchante. Aujourd'hui il pense qu'à ce moment-là, il n'était pas assez mûr pour ce travail, et que peut-être aujourd'hui il pourrait le supporter.

> **'Je pense par exemple que l'étude de la théologie avait apporté une certaine maturité intellectuelle. Je pense qu'il m'a enlevé de certaines naïvetés intellectuelles. Et la perte de l'enchantement que la réalité va apporter par la suite, je pense que ça va culminer avec cette crise des années quatre-vingt. Mon travail dans un village pauvre, mon contact avec les membres d'un mouvement populaire, je pense que tout ça me travaillait vers un désenchantement de ce jeune là, de ce garçon plein d'idéaux, dans son aspect presque d'innocence.'**[343]

> **'Peut-être qu'aujourd'hui je pourrais dire, Henrique, que je n'aurais peut-être pas su comment protéger ces idéaux, qui étaient pourtant réels, qui pourraient servir pour bâtir un projet de vie. Je pense que par la suite je me suis trop laissé aller vers l'opposé. À partir de la fin des années quatre-vingt, je me suis laissé aller par l'antithèse, et par le pessimisme de l'antithèse. C'est-à-dire : devant cette réalité, que pourraient mes valeurs ? Que peut ma réa… mon idéalité ? Je pense que ce serait la plus grande crise, au sein de laquelle m'aurait manqué de la maturité pour la vivre. C'est un paradoxe : souvent, c'est le moment même de l'ouverture d'autres horizons, d'autres possibilités, d'une maturité future qui va se faire après.'**[344]

Guido parle d'aspects 'subjectifs' et d'aspects 'objectifs' qui seraient à l'origine de son inquiétude. C'est une problématique qui va aboutir plus tard à la décision de quitter la vie religieuse. Les aspects subjectifs incluent sa crise existentielle, la perte de sens, le dégoût devant la résistance que la réalité offrait à ses idéaux. Les aspects objectifs se lient à la dure réalité qu'il avait expérimentée au Brésil, à l'époque où il militait dans des causes humanitaires. L'Église Catholique était engagée, politisée, prenait le parti des faibles. Il devrait être fort.

Guido se sentait vulnérable, fragilisé. Il participait à un mouvement social, dont une partie de ses membres, afin de défendre leurs droits et de se faire écouter par les autorités, se met à faire la grève de faim. À ce moment il se trouve, selon ses propres mots, devant une pulsion de mort, chose qu'il n'avait jamais imaginée. Cette situation met en question sa propre manière de vivre, ça l'interpelle, le fait se demander s'il était capable d'affronter cette réalité décevante. Aujourd'hui il pense qu'il serait peut-être plus mûr et mieux préparé pour militer au sein d'une réalité sociale tellement dure.

‘Et les membres de ce mouvement social décident de faire une grève de la faim. Je l’avais ressenti comme extrêmement difficile, Henrique. C’est-à-dire, tu es là, tu veux les soutenir, tu veux aider le mouvement, et tu te vois obligé à entrer dans un processus de pulsion de mort, auquel tu n’attendais pas. Je pense que devant toute cette dureté, je comprenais le contexte : devant la dureté des autorités, devant l’hypocrisie du gouvernement, c’était un moment de protestation. Un élément de protestation était en jeu. C’est objectivement correct. Mais toi, au niveau existentiel, où te trouves-tu ?’’[345]

‘C’était très dur pour moi, à l’époque. Figure-toi, un jeune dans la vingtaine, c’est ce que j’étais à l’époque. Et tu te retrouves avec un groupe de personnes qui avaient décidé de mourir de faim. Alors tu quittes cet endroit, et tu vas au village. Au village, il y a la question de la misère en soi. Je pense qu’il y a toute une série de choses où se produit un profond désenchantement par rapport à la réalité, et par rapport à la vie. À un moment donné, tu mets en question ta propre vie. ‘Putain, qu’est-ce que cette merde ?’’[346]

‘Je pense qu’à l’époque, en termes psychologiques, je n’avais pas suffisamment de maturité pour affronter la complexité.’[347]

‘Quel était le sens de la douleur que les autres vivaient ? Il s’agit de la question sociale au Brésil’.[348]

‘Je suis entré dans une crise profonde, une crise existentielle que je peux décrire comme une perte. Une perte de sens. Mais je le mettrais entre guillemets. Je dirais plutôt un dégoût par rapport à mes idéaux. Je crois, je pense que c’est la résistance que la réalité elle-même impose par rapport à ces idéaux. Cette frustration.’[349]

‘Il y avait cet aspect subjectif, et il y avait l’aspect objectif de ce Brésil. Qu’était ce Brésil des années quatre-vingt ? J’ai passé par une crise de perte de points de repère existentiels. Ça, évidemment, se répercutait sur ma vocation, sur mon désir que j’éprouvais par rapport à cette vocation. Ça influençait la manière dont je percevais la réalité, je veux dire la réalité brésilienne.’[350]

Guido avait une ambition de vocation religieuse, laquelle était inspirée de la vie d’un saint de l’Église Catholique. C’était aussi une ‘ambition’ d’être, de réaliser une identité désirée. Guido s’était lancé dans un projet de sainteté qui impliquait une angoisse permanente devant le défi proposé. L’apprentissage d’une patience fondamentale à vivre, c’est ce qui lui fallait afin d’adoucir l’angoisse de vouloir accomplir ses idéaux. Devant le défi de la réalité, il avait perdu la relation qu’il entretenait avec ses valeurs.

‘Je pense que j’avais l’ambition d’une vocation, l’ambition de vouloir affronter une réalité telle qu’est notre réalité brésilienne, et penser que l’on peut la transformer. C’est difficile. Il y a tellement d’aspects dans ce mot ‘ambition’. Je ne le poserais pas comme l’ambition de se procurer de l’argent.

Ce serait peut-être beaucoup plus une ambition d'être. Pour quoi je le dis comme ça ? Nous ne pouvons oublier que quand on a une ambition du type vocation religieuse, on est constamment assis sur un cheval qui s'appelle projet de vie. Ce projet de vie est un projet d'idéalité. Par exemple, pour les frères d'une fraternité donnée, quelle est leur idéalité ? C'est la vie de tel ou tel saint. 'Je vais donc voir comment il a vécu sa vie, ce qu'il a fait.' C'est-à-dire, on est toujours assis sur un cheval qui représente d'une certaine façon un projet de vie.'[351]

'Mon cheval était un projet de vie religieuse. On a des valeurs à conquérir, on a des valeurs à vivre. Mais on vit toujours entre ce qui est l'idéal, ce que l'on est, et ce que l'on n'est pas encore. Dans cette dialectique. Je pense que l'on découvre à un moment donné que cette dialectique, elle est aussi paradoxale. Le projet – je vais le mettre entre guillemets maintenant – le 'projet de sainteté' est quelque chose qui ne se réalise pas dans un délai déterminé. Un tel projet est un projet qui implique une angoisse permanente, un défi permanent. Ce projet est extérieur à toi. Il est.'[352]

'Ce n'est pas l'idéal qui dérange. Je pense que ce qui dérange le plus est d'abord savoir, avoir la conscience que l'idéal n'est pas réalisable au moment présent. C'est-à-dire, c'est un défi pour une vie. Je pense, Henrique, que je suis entré en crise, et que j'ai eu très peur parce que je ne comprenais pas – à l'époque je ne comprenais pas – que, par exemple, c'est la même chose que l'idéal d'être un bon professeur. Un bon professeur, tu le construis. Il y a une construction, il y a un temps nécessaire. Et peut-être cette construction va se concrétiser sans que l'on se rende compte du désir que ça devienne une réalité. Même sans le savoir, on est peut-être un bon professeur.'[353]

'Je pense que ce qui m'avait mis en crise à l'époque, c'était le manque de cette conscience. Il manquait cette conscience que certaines choses, en termes existentiels, prennent leur temps. Il y a une dialectique. Il y a une patience fondamentale à vivre. Et encore qu'il y aurait une richesse profonde, au sens qu'elle relativise ton angoisse. Elle relativise disons cette ambition d'idéal.'[354]

'Je pense qu'à l'époque, avec la conscience à l'époque, je pense que c'était une rencontre abrupte, dure, avec la réalité qui a fait perdre la conscience du projet et de l'idéal. La crise que je vivais à l'époque était justement une crise où je ne me rendais pas compte que, dans la crise, j'avais perdu la relation avec les valeurs et avec l'idéal.'[355]

'Je pense que ce désenchantement a été le moment de la crise, moment où sont entrés en crise mes valeurs, mes choix, ma pensée.'[356]

Il vivait une crise qui demandait une solution. Il allait vers le moment où il devrait choisir à nouveau ses options de vie. Quand l'opportunité de quitter le Brésil afin de faire des études s'est présentée, il a fait de cette occasion un espace pour réfléchir sur sa situation et ses possibilités. En Belgique, il pourrait considérer ses questions existentielles avec plus de liberté, loin de son

entourage, de son contexte original. Il arrive en Belgique frustré quant à la réalisation de son projet de vie tel qu'il l'imaginait.

> **'Je pourrais le dire comme ça : celui qui est arrivé ici, c'est quelqu'un de frustré, quelqu'un qui se trouvait frustré par rapport à un projet social, par rapport à un projet de vie. C'est à cause de cela que ce même projet de vie était en crise. Un projet d'aide sociale. Il y avait aussi mon projet d'une vie religieuse.'**[357]

Avant de venir en Belgique, il a dû repérer ce pays sur une carte géographique, il ne savait pas exactement où il se trouvait. Il ne savait pas non plus quelle était la langue locale.

> **'Je ne connaissais rien de la Belgique. Je ne parlais pas français. J'ai quitté le Brésil cru, vraiment cru. Je me souviens que je suis arrivé ici avec l'Assimil, avec la méthode Assimil sous mon bras.'**[358]

Guido est arrivé en Belgique en pleine crise. Il se sentait fragile. Il avait perdu l'espoir de pouvoir modifier la réalité autour de soi. Il se sentait seul. Il perdra du poids au premier moment, environs 10 kilos. Il 'séchait au niveau existentiel'. Quand il pensait au Brésil, des larmes inondaient ses yeux. Mais il avait le désir de trouver une solution, une issue.

> **'Qui était celui qui arrivait ici cette année-là pour rencontrer une situation de différence ? Je ne m'étais jamais posé cette question. C'est difficile, c'est compliqué. Parce que la première perception que j'ai eue, c'était un peu de crainte par rapport à l'objectivité de ce que je pourrais en décrire.'**[359]

> **'La première impression, la première idée qui m'est venue à la tête : l'état de crise où je me trouvais à l'époque. J'étais en crise.'**[360]

> **'Qui étais-je ? Je pense que, dans ce contexte, j'étais quelqu'un qui avait un peu perdu l'espoir de modifier certaines réalités que j'affrontais. C'est la question que devant certains éléments existentiels, aussi bien qu'externes, sociaux, parfois il y a presque impossibilité de communiquer ce que l'on ressent. C'est-à-dire, il y a un aspect d'une grande solitude devant la possibilité de ne pas pouvoir changer certains aspects de la réalité.'**[361]

> **'Celui qui arrivait ici, c'était quelqu'un d'extrêmement fragilisé. J'ai cette impression. C'est-à-dire, je pars, et mon arrivée ici est une arrivée où je porte en moi cette crise interne, encore vivante. Et je trouve cette réalité, cet univers neuf et différent, cette culture différente. Et alors je me sens extrêmement fragilisé. Fragilisé, Henrique, au sens que j'avais vraiment perdu quelques points de repère de ma vie.'**[362]

‘Je me souviens qu’à l’époque j’avais maigri. Je pense que je suis arrivé à perdre presque dix kilos. C’est comme si – je vais me servir d’un terme phénoménologique – j’étais en train de perdre, et ça aussi en kilos. Comme si j’étais en train de sécher essentiellement.’[363]

‘Je le ressentais physiquement, émotionnellement aussi. Je l’ai ressenti au niveau émotionnel. Par exemple, étant ici, quand je me souvenais des choses du pays, tout de suite des larmes coulaient de mes yeux. Emotionnellement je me trouvais aussi très fragilisé, très sensible. Je peux me servir un peu de cette métaphore, Henrique.’[364]

‘Qui est-ce qui est arrivé ici ? Une personne en crise. Une personne en crise de valeurs, en crise existentielle, fragilisé par cette même crise. Par contre, il y avait aussi le désir de trouver une solution, de trouver une sortie.’[365]

Au début, la Belgique avait pour lui un visage très positif, loin de la misère qu’il avait vue au Brésil. Mais il y avait aussi des difficultés. Vivre en Belgique est devenu dur parce qu’il ne parlait pas encore le français, et parce qu’il éprouvait des difficultés à rencontrer les autres. Les Belges ne prenaient pas l’initiative des premiers contacts. Guido se soulageait dans la compagnie d’étrangers qui se trouvaient dans une situation pareille à la sienne. Avant de partir, il avait l’envie de goûter du neuf, il se sentait préparé pour tout affronter ; mais il ne pouvait pas prévoir les difficultés que l’on trouve dans un contexte culturel inconnu. Le travail d’adaptation, et la distance de sa famille, cela le fait souffrir.

‘Le premier visage de la Belgique est ce visage ambigu. C’est paradoxal, au sens que tu es captivé par la nouveauté. Tu veux connaître la nouveauté, tu veux connaître cette langue, tu veux connaître cette culture. Soudain, tu veux connaître les personnes.’[366]

‘Tu viens un peu déchiré, parce que tu quittes les amis, tu quittes des gens très proches. Mais par contre tu viens, tu sais que tu dois affronter cette situation nouvelle, et tu te prépares. Je pense que tu te prépares inconsciemment pour cela. Que ce soit inconsciemment, ou consciemment, tu te prépares pour cela.’[367]

‘Disons que l’impression qu’on a du pays est très positive au début. On n’y voit pas ce contexte de misère qui est le nôtre, de pauvreté en certaines choses. Je le décrirais ainsi : au début, il y a un transit positif.’[368]

‘La première impression est agréable. L’impression dure va arriver… C’est celle liée aux personnes. Parce que tu ne parle pas bien la langue, et tu te rends compte qu’il y a une difficulté d’approximation. C’est dans les relations intersubjectives que tu vas commencer à trouver les premiers défis.’[369]

‘J’ai l’impression que c’est l’expérience de plusieurs étrangers arrivés en Belgique à cette époque-là : on reste en quelque sorte un peu isolé. Il y a la tendance de t’approcher d’autres étrangers qui se trouvent dans la même situation que toi.’[370]

Guido dit qu’il est maintenant conscient de certaines ‘ambitions inconscientes’ qui le traversaient. Néanmoins, il ne serait pas capable de déceler quelles seraient ses motivations exactes à chaque moment de sa vie. L’expérience de se mettre dans la peau d’un étranger lui avait donné la possibilité d’entrer dans un autre processus de maturité, ce qui le fera devenir plus serein, et encore à avoir plus de patience envers lui-même. La lecture de livres philosophiques l’ont aidé aussi. Pourtant, la logique seule ne pourrait pas décrire toute réalité, il y a toujours quelque chose de subjectif qui reste. Le sentiment n’a pas d’objectivité linguistique.

‘Ici ce qui est en question, c’est la raison de mon arrivée. Comme je l’avais déjà dit auparavant, mon arrivée ici, elle possédait cet élément positif : la rencontre avec l’autre, avec l’étranger, avec cette culture ici, ça m’avait aidé. Elle m’avait aidé à calmer certaines choses, à commencer à avoir d’autres points de vue. Elle m’avait aidé à entrer dans un autre processus de maturité.’[371]

‘La patience du temps est nécessaire. Disons que pour affronter certains aspects de la réalité, il faut de la maturité. Il faut se préparer pour. Et pour cela, il faut de la patience. Il faut avoir de la patience avec soi-même, Il faut de la patience envers la demande de l’autre, envers la résistance de la réalité elle-même. Je pense que c’est l’un des éléments qui m’ont fait acquérir de la patience envers moi-même.’[372]

Les études qu’il va faire en Belgique, ce deviendra pour lui quelque chose de secondaire. Le plus important, c’est qu’il avait trouvé un contexte éloigné de la vie qu’il menait au Brésil. Ce nouveau contexte lui accordait l’espace pour penser la possibilité d’une nouvelle option de vie.

Apprendre une nouvelle langue, ce fut ressenti par lui comme refaire les pas d’apprentissage d’un enfant. Essayant de communiquer normalement en langue étrangère, la personne se rend compte qu’elle ne peut pas le faire. Vient ensuite un moment d’inhibition, et la personne se renferme en elle-même.

‘Il y a la question de la langue. Je me souviens par exemple, figure-toi, que j’ai appris le français quand j’avais déjà plus de trente ans. Je n’avais jamais eu l’expérience d’apprendre et de devoir me servir d’une langue qui n’était pas la mienne. En termes psychologiques, c’est un grand défi, c’est une grande exigence. Parce que je te le raconte à partir de mon expérience : pendant que j’apprenais la langue, j’avais l’impression de refaire quelques pas qu’un enfant fait quand il apprend une langue.

Au début, tu la comprends de manière passive. Après il y a le défi de la reproduire. Ensuite, quand tu peux la reproduire, tu vois que tu commets des fautes.'[373]

'Après un certain temps, il y a l'inhibition. Il y a une inhibition au sens que tu commence à poser une résistance. J'ai vu plusieurs Brésiliens que sont passés par ce processus de se dire : 'Étant donné que je commets toujours des fautes…'. Tu commences à résister, et tu commences à ne plus vouloir beaucoup parler. Tu sais qu'il y a un groupe de Brésiliens là, donc tu essaies de rencontrer ce groupe et de ne parler qu'en portugais. Je remarque qu'il y a donc plusieurs défis : la résistance par rapport à la langue, l'inhibition, la résistance, la tendance à vouloir l'isolement. Et tu dois vaincre tout ça.'[374]

'Je me souviens qu'à un moment donné je dis : 'Non, je ne peux pas tomber dans ce piège. Je dois apprendre cette langue, je dois communiquer avec les autres personnes. J'ai un travail à faire.' Et à un moment du parcours, tu reprends courage. Tu dis : 'Non, je dois l'affronter.' Tu affrontes le danger. Mais c'est impressionnant, à l'époque, la conscience que j'ai eue de vivre le processus de la langue comme un préapprentissage, repasser par quelques phases. À un moment donné, tu es déjà un adolescent, parce que tu sais dire certaines choses, et tu ne sais pas dire d'autres choses. Tu es un enfant parce que tu dois apprendre à dire, par exemple, comment demander un verre d'eau. J'ai pu voir qu'il y a un acquis, mais qu'il y a aussi une grande usure psychologique.'[375]

La langue étrangère que l'on étudie est liée à une histoire et à une culture qu'il faudrait comprendre. Guido avait éprouvé une souffrance due au fait de ne pas appartenir à ce monde belge, de se sentir un étranger. Le fait de devenir un étranger, ce serait comme une lame à deux tranchants : on connaît des nouveautés, mais on perd ses racines. Dans son cas, à la difficulté de l'expérience de changement culturel vécue à l'étranger s'ajoutait le fait qu'il était habitué à une vie religieuse. Devant tant de changements, une reconstruction de liens et de repères se faisait nécessaire.

'Il y a une histoire culturelle liée à cette langue, que tu dois réapprendre. Je me souviens que ça me donnait un sentiment de ne pas appartenir à ce monde. C'est-à-dire, c'est un monde que tu dois apprendre à connaître. Je pense que c'est de là que vient par exemple le grand sentiment d'étrangeté, de se sentir étranger. Parce que ce n'est pas ta langue, ce n'est pas ton histoire, ce n'est pas ton pays. Tu seras en train de te réapproprier de tout ça.'[376]

'Je pense que, pour moi, les six premiers mois ont été marqués par une grande solitude, un grand défi. Parce que, tu vois, tu te trouves ici, et il y a la confrontation avec une culture nouvelle, avec une histoire qui n'est pas la tienne. Alors tu passes par un processus de reconstruction. Il faut le payer. D'abord tu le payes aux prix d'une très grande solitude. Ensuite, ça c'est clair, tu te mettras à connaître des gens, recréer des liens.'[377]

'Nous avons fait une vraie communauté brésilienne à l'époque. Ces premiers six mois, c'est une période de transition.'[378]

'Je me souviens que je l'avais vécu avec une certaine souffrance : ce passage de quitter le Brésil dans une réalité culturelle, dans une réalité personnelle qui était la mienne, liée à la vie religieuse, liée à des activités de la vie religieuse. Le passage vers ici, l'adaptation. Ce changement d'un contexte pour un autre. Ces défis plus subjectifs tels que la langue, être loin d'une famille, et de la famille personnelle. Je pense que c'est le défi d'être parachuté dans un contexte culturel.'[379]

'Nous n'avons pas cette conscience. Avant de partir, tu n'as que la conscience de vouloir déguster la nouveauté, le défi de la nouveauté, mais tu n'as pas la conscience des implications de cet échange. Au moins, c'est ainsi que je l'avais vécu à l'époque. Il y avait la possibilité : 'Je vais me trouver dans un nouveau contexte, c'est quelque chose de positif.'[380]

'L'expérience en soi, je la trouve toujours un défi. Aujourd'hui, quand je regarde vers le passé, je dis : l'expérience de l'étrangeté, je pense qu'elle est une lame à double tranchant. Ça, parce qu'elle ouvre cet espace de la nouveauté, et dans un premier moment tu es ravi par la nouveauté. La nouveauté est vécue avec enthousiasme. Par contre, c'est aussi un déracinement. Lors d'une expérience dans un autre contexte, tu es comme… C'est difficile de l'expliquer. Peut-être que je devrais me servir d'une métaphore afin de l'expliquer. Peut-être que la métaphore de la racine est la plus propice : cette terre n'est plus la tienne.'[381]

En Europe, Guido avait fait des rencontres qui étaient importantes pour lui. En France, un religieux l'avait impressionné par son attitude de sainteté, laquelle ne passait pas par des formes conventionnelles. Quand cet homme voulait discuter, il proposait d'aller boire une bière dans un café. Guido apprécie cette attitude, et gardera même dans sa vie laïque ultérieure l'idéal de mener une vie sainte. Maintenant il sait qu'il ne pourra jamais se connaître entièrement.

'C'est un homme d'une vie très profonde. Je ne sais pas comment je pourrais le traduire. Je pense que c'est un homme avec un amour profond pour la vie. C'est un type de frère qui, s'il a quelque chose à dire, ne pense pas que tu vas t'asseoir sur un banc d'église. Non. 'Allons discuter dans un bar. Allons-y boire une bière, parce que nous avons des choses importantes à discuter.' C'est-à-dire, il s'agit de quelqu'un qui avait une très profonde connaissance de la vie, des nuances de la vie.'[382]

'C'est un grand maître, au sens de sa connaissance intellectuelle, spirituelle, existentielle. Une personne avec une grande liberté. Une personne qui rencontrait l'autre. Je pense qu'il te rencontrait dans ta propre réalité. Il y avait une rencontre. Il n'y a pas de place pour des masques. C'est une rencontre avec une personne qui possède une grande liberté intérieure. Cette liberté, d'ailleurs, n'est pas du type 'je fais ce que je veux'. Non. Mais c'est une liberté associée à la rencontre de valeurs. Je

pense que la sainteté se trouve là. Alors tu te rends compte quand une personne – disons-le en termes religieux – est sainte.'[383]

'De manière consciente ou inconsciente, l'idéal de sainteté est présent dans mon quotidien. Ça ne veut pas dire que… Je pense que vivre un projet de vie, c'est aussi savoir que tu possèdes aussi une non-conscience. C'est le côté obscur de ce que tu ne connais pas encore, de ce que tu crains, de se savoir encore immature.'[384]

Guido était encore un religieux quand il a fait la connaissance d'une femme belge qui deviendra plus tard son épouse. C'était une rencontre vécue dans la différence culturelle, mais cette fois-ci cela se faisait dans un contexte interpersonnel qui lui ouvrait des perspectives d'insertion, de participation, de communication.

C'est elle qui avait pris l'initiative de faire connaissance, au moment où Guido se trouvait dans un endroit public avec un ami à lui, aussi religieux. Elle s'intéressait déjà à la langue portugaise, les avait entendus parler en portugais, et avait décidé de s'approcher et de faire connaissance avec eux. Cette initiative avait plu à Guido, parce que cette femme franchissait le pas que les Belges ne font pas d'habitude. Tout s'était passé au début dans un contexte d'amitié.

'Parce que Elise avait fait ce pas que la majorité des Belges devraient faire : celui de s'approcher d'une personne qui ne se trouve pas dans le contexte des amitiés. La manière de nous connaître, c'était très chouette de la part d'Elise, très positive.'[385]

Avant de connaître Guido et son ami, elle avait déjà fait connaissance avec des gens qui parlaient le portugais. Après cette rencontre qui serait due à une simple curiosité, ils se sont mieux connus, et sont par la suite devenus un couple. Puis ils sont allés vivre ensemble, et ont constitué une famille.

'Elle était intéressée à la langue. Il y avait donc un contexte favorable pour Elise, parce qu'elle s'intéressait à connaître par exemple le Brésil, la culture brésilienne. Ça c'est clair, c'est une des choses qui nous avait rapprochés. Je pense que c'était un moment propice.'[386]

'Il y a eu avant des gens qui se sont approchés de moi, et qui avaient dit : 'Ah, tu es brésilien !' Mais je pense qu'alors il n'y avait pas la même densité d'approche.'[387]

'Elise n'est pas venue pour draguer. Non. Elle avait entendu quelqu'un parler portugais. Elle s'est approchée de nous à cause du fait que nous parlions une langue qu'elle voulait connaître. Elle avait compris que c'était le portugais du Brésil. Puis nous avons fait connaissance. Après, à travers les

points communs que nous trouvions entre nous, nous nous sommes rapprochés en tant que couple. Je pense que c'est quelque chose qu'il faut mettre en évidence : Que son approximation était due à une curiosité.'[388]

Guido pense qu'un autre pourrait aider à recoudre ce qui est différent en lui, à s'approprier de ce qui lui était étranger. C'est ce qui est arrivé dans la relation avec sa femme. À partir de cette rencontre, il a pu comprendre que si le Belge ne s'approchait pas, il pouvait lui-même franchir ce pas. Guido est un peu timide, et ça lui pose problème quand il veut faire des nouvelles connaissances. À travers la relation avec sa femme, il a pu mieux connaître le contexte qui lui était étranger au début : la langue, l'histoire, la culture de la Belgique. Cette connaissance l'aide encore à mieux se connaître.

'Disons qu'Elise, étant donné qu'elle est d'ici, qu'elle est dans le contexte, elle m'aide à coudre et à reconstruire ce qui était d'abord étranger. À un moment donné, je me rends compte que dans notre relation de couple, elle m'avait aidé à appartenir. Elle… L'autre personne t'aide à appartenir à un univers qui n'est pas le tien.'[389]

'À un moment donné tu arrives à connaître les artistes, tu arrives à connaître tel politicien, le contexte politique. C'est parce que quelqu'un te donne des repères, te donne un peu de l'histoire, te donne…'[390]

'Deux ans plus tard, quand je possédais déjà une certaine connaissance de la langue, je me suis rendu compte par exemple que j'avais déjà la possibilité de connaître le contexte, de rompre avec ces difficultés, de faire un pas au-delà de ces difficultés. De voir que si le Belge ne s'approche pas, je peux moi-même essayer de m'approcher. C'est l'exemple ce qui est arrivé avec Elise. Elle s'est approchée, et j'ai pu dialoguer avec elle.'[391]

'Et j'ai remarqué que j'ai pu commencer à faire ce pas d'approche. Ça fonctionnait.'[392]

À un moment donné, Guido avait réalisé qu'il était prêt, et qu'il pouvait effectivement assumer une nouvelle option de vie, qu'il avait la possibilité concrète de faire un nouveau choix qui lui serait plus adéquat. Il quitte la vie religieuse, et va constituer sa famille. Mais cette rupture ne se fait pas sans souffrance.

'Je me souviens que j'ai eu ici une intuition claire. J'ai dit : 'Je pense que c'est le chemin qu'il faut emprunter. Je peux.' Tout ça, au niveau du désir. Je pense qu'à un moment donné, surtout à la fin de la première année et à la moitié de la deuxième, c'est quelque chose qui est devenu assez claire en moi : 'Je désire changer substantiellement de style de vie, de mode de vie.' Je me souviens que c'était

arrivé avec une certitude subjective, et objective par la suite, sans précédente. Dans un autre contexte, je n'aurais peut-être pas pu ou je n'aurais pas eu ce discernement.'[393]

Lors de son premier voyage au Brésil depuis qu'il se trouvait en Belgique, Guido avait réalisé que l'expérience d'étrangeté qu'il avait vécue en Belgique avait changé la façon dont il regardait la réalité autour de lui. Au Brésil, il voyait les gens et le contexte autour de lui différemment du moment où il avait quitté le pays. Il y voyait une grande fragilité. Les constructions, par exemple, semblaient être jetables. Il ne se sentait plus le même qu'auparavant. L'expérience de la différence l'avait marqué au niveau existentiel. C'est une marque qu'il porte en lui, et qui lui confère la sensibilité de percevoir certaines choses qu'il ne voyait pas auparavant. Il considère qu'il avait réussi à ce moment à se réinsérer dans le contexte brésilien, même dans le contexte du travail. Mais il était toujours marqué par l'étrangeté qu'il avait vécue. Il se sentait comme une pièce qui n'allait plus avec le contexte autour de lui. Il se sentait un peu étranger au Brésil.

'Je me souviens de mon retour au Brésil. C'est un phénomène difficile à décrire, quand à la fin de la deuxième année, à la troisième année, je suis rentré au Brésil. J'avais été absent de ce contexte pendant environ trois ans. Et comment ton regard voit ce que t'avais quitté ! Je pense que là tu réalises l'expérience de l'étrangeté. Parce que toi, au moment du retour au Brésil, tu ne vois plus les personnes de la même manière. Tu ne vois plus ton contexte de la même manière.'[394]

'Je voyais en nous, les Brésiliens, une immense fragilité. Je me souviens d'avoir en parlé avec les gens, et je l'ai commenté avec un frère. J'ai dit : 'Écoute, maintenant je vois notre pays, les gens, et même notre réalité, le tout comme plus fragile.' Je ne sais pas comment je pourrais traduire ce mot. Vulnérable. Dans cette situation, vulnérable. Les nôtres, vulnérables. Je pense à cause du contexte de pauvreté lui-même. Le vécu avec la matérialité change. Je ne sais pas si t'avais remarqué, Henrique, mais par exemple, dans notre pays il paraît que nous construisons les choses pour être jetables, parce que le matériau que nous utilisons est de mauvaise qualité.'[395]

'C'est même difficile de l'expliquer, mais je vais essayer de l'expliquer par un sentiment : c'est la difficulté de se sentir à nouveau dans le contexte. C'est comme si à cause de l'expérience de la différence tu n'étais plus le même. Tu ne rentres plus dans ton contexte de la même manière. C'est une pièce qui ne s'encastre plus très bien. C'est un sentiment.'[396]

'Cela ne m'a pas empêché d'entrer dans le monde du travail. Mais il y avait toujours ce sentiment d'être hors du contexte. C'est-à-dire, maintenant tu es sensible à d'autres choses. Tu portes en toi l'expérience de la différence. Je trouve que ça se fait essentiellement, Henrique.'[397]

'Tu as été marqué par la différence. Tu as vécu la différence. Tu as vécu une différence culturelle. Ça porte une marque. Je ne pense pas qu'elle aurait été vécue au niveau intellectuel, mais au niveau

existentiel. C'est-à-dire, t'avais quitté ton contexte ; tu reviens à ton contexte, mais tu n'es plus entièrement dans ton contexte. C'est quelque chose de subjectif. C'est une expérience subjective.'[398]

Vivre à l'Étranger, au début ça signifiait se trouver dans un endroit qui ne lui appartenait pas. Mais avec le temps, des liens affectifs se tissent avec ce qui était étranger. Après que Guido eut commencé à mieux connaître la Belgique, ce pays a gagné un nouveau visage à ses yeux.

Guido commente les entrevues réalisées. Il les voit comme un moment où il a été obligé de prendre conscience d'un processus qu'il reconnaît ne pas pouvoir contrôler. Le penser tout seul, ce serait dramatique. L'intervieweur en tant qu'autre, en tant que non-lui, l'aiderait à sortir d'un processus de pensée égocentrique.

'Pour moi, c'était important ce qui s'est passé entre nous, parce que je pense que j'ai été obligé à prendre vraiment conscience qu'il y a eu un processus, et que je n'avais pas un contrôle total sur la chose en question. Je porte en moi le désir de mieux connaître, de mieux travailler quelques éléments que nous avions discutés.'[399]

'Il y a une autre chose que je trouve importante : à cause de ta présence en tant qu'interlocuteur, faisant des médiations et des interprétations, on est mis au défi de penser. 'Zut, était-ce comme ça, vraiment ?' C'est-à-dire, il y a un autre point de vue objectif qui donne sens à ce que tu dis. Je l'ai trouvé extrêmement important, et fécond, parce que ça me donne des éléments pour continuer à réfléchir et à repenser.'[400]

'Si je pense seul, c'est un drame. Ça peut être une trahison extrême, parce qu'on peut… Il n'y a pas d'auto-justification, Henrique. Je ne peux pas comprendre un processus si la condition de le faire est que je devais en sortir. C'est-à-dire : C'est toi qui m'aide à sortir de ce processus égocentrique. C'est toi qui se trouve dehors, et qui es un interlocuteur. Je pense que c'est important. Je pense que la connaissance, la conscience se fait dans cette dimension : tu es un interlocuteur, tu n'es pas moi. Je pense que là se trouve la grande possibilité de construction de significations et d'interprétations qui rompent avec le narcissisme. Ça casse l'isolement.'[401]

- Analyse du récit de Guido

Représentations de soi

L'enfance de Guido n'apparaît pas dans son récit. Il ne parle pas de ce qu'il a été quand il était un enfant. L'histoire qu'il raconte commence pendant son adolescence. Il se décrit comme un jeune plein d'idéaux, qui voulait servir l'autre, mais qui était aussi un peu naïf. C'est cette volonté de servir l'autre qui l'avait fait entrer dans la vie religieuse. Il paraît qu'il s'intéressait aux filles, mais il ne pensait pas à se marier.

Dans la vie religieuse, la naïveté de sa foi aurait reçu deux coups : celui de l'étude théologique, qui obligeait Guido à changer d'avis par rapport aux textes sacrés qui pourtant lui avaient servi de fondement pour sa foi ; et celui de la dure réalité qu'il devait affronter en tant que frère religieux. Ces deux coups ont été l'occasion pour lui de mûrir. Guido tombe dans une crise personnelle où il doutait de ce qui constituait ses valeurs jusque là. Il ambitionnait une vie de sainteté.

Guido était un homme en crise quand il arrive en Belgique. Il avait choisi ce pays comme un espace pour repenser sa vie. Il était vulnérable. Devant un pays inconnu, il sentait qu'il n'appartenait pas à ce monde. Il souffrait et se sentait seul. Il se fatigue pendant processus d'assimilation. Ne parlant pas bien la langue française, il se voit régresser à la situation d'un enfant. Il se voit comme un enfant. Il sent la crise en soi, la crise fait partie de sa personne. Guido est timide, et prend du temps avant de pouvoir faire le pas de s'approcher des Belges.

La situation de vivre à l'étranger, loin de références connues, avait mis Guido face à face avec ses difficultés, lesquelles étaient amplifiées dans cet univers d'abord inconnu. Il se demandait qui il était.

> 'Quand tu te trouves dans une situation d'étrangeté, tu es l'étranger, tu n'as plus de racine. C'est-à-dire, ce monde où tu atterris est un monde où tu n'as pas de connexion historique, où tu n'as pas de connexion culturelle. Tu n'es rien par rapport à lui. Mais tu dois te construire et te reconstruire dans ce nouveau contexte. Ça, c'est très exigeant du point de vue psychologique.'[402]

En Belgique il apprend la patience du temps : qu'il faut du temps pour changer, pour se perfectionner. Il est optimiste, et croit qu'il va trouver une issue à sa crise personnelle.

La vie affective à laquelle Guido n'avait pas accordé beaucoup d'attention devient importante pour lui. C'est à partir du moment où il rencontre celle qui va devenir son épouse que s'opère le changement plus évident de la manière dont il se concevait : il était un religieux, il devient laïc. Connaissant mieux à travers sa compagne le pays qui lui était d'abord inconnu, il s'identifie de plus en plus aux Belges : il connaît l'histoire du pays, ses politiciens, et il se sent concerné quand on parle de situations liées à ce pays. Mais être Brésilien, c'est quelque chose qui constitue pour lui une identité de base, et le caractériserait pour toujours.

Lors d'un premier voyage de retour au Brésil, Guido se rend compte des changements en lui : il aurait été marqué par la différence qu'il avait affrontée à l'étranger. Les deux mondes où il avait vécu, le Brésil et la Belgique, font maintenant partie de lui, et sont irréconciliables. Dans son discours, son être devient divisé à l'image de ces deux mondes.

Guido a eu un enfant en Belgique. Pour lui, cet enfant, né d'un père brésilien et d'une mère belge, signifie la concrétisation de l'intégration de ces deux mondes où il avait vécu.

> 'Quand je regarde en arrière avec ma vision d'aujourd'hui, je vois que, mon Dieu, qui étais-je quand j'avais seize ans ? Qui étais-je à vingt ans ? Qui étais-je à trente ans ? Souvent je me rends compte qu'il y a eu tout un processus, et que plusieurs choses ont été voulues, plusieurs choses ont été involontaires. Plusieurs choses ont été subies, la réalité les avait imposées.'[403]

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

Guido ne parle pas de son enfance, ni du Brésil de son enfance. Au moment où il se trouve engagé dans la vie religieuse, et qu'il se trouve en crise personnelle, le Brésil était pour lui un environnement qui offrait une résistance à ses idéaux, une terre où il y a de la misère, où les gens vivent en côtoyant la mort. C'était aussi un Brésil qui vivait sous le signe de la dictature militaire et d'un gouvernement hypocrite qui ne faisait pas attention à la souffrance des pauvres.

La Belgique, paraît-il, n'existait pas pour Guido avant qu'il décide de saisir l'opportunité de partir vers ce pays comme moyen de pouvoir repenser sa vie. Il ne parlait pas français, il a dû

chercher sur une carte géographique où se trouvait ce pays. Il ne parle pas de ce qu'il aurait pensé des Belges avant de les connaître, et ça se comprend bien, étant donné que même la Belgique lui était inconnue.

Parachuté en Belgique, Guido y voit un pays ambigu. Du côté positif, il remarque la bonne structure académique disponible en ce pays, le grand nombre de possibilités que ce pays offrait dans ce domaine ; il avait aussi fait du tourisme, qui lui avait donné une bonne impression de la Belgique. Du côté négatif de ce pays, Guido avait ressenti la difficulté d'établir de relations avec les Belges. En partie il attribuait cette difficulté au fait que les Belges ne prennent pas l'initiative de faire connaissance ; mais il comprenait que sa difficulté avec la langue française et que sa propre timidité y jouaient aussi un rôle.

Prenant en considération la totalité du récit de Guido, nous avons l'impression que la Belgique aurait été pour lui au début comme une espèce de décor pour ce qui était le plus important pour lui au moment où il est arrivé à ce pays : il voulait y trouver un espace pour mettre sa manière de vivre en question.

Guido ne connaissait pas l'histoire ni les personnalités de la Belgique. Ce n'est qu'avec le temps que ce pays acquiert pour lui un visage familier. Pour cela, sa relation avec la femme qui devient sa compagne et puis son épouse l'avait beaucoup aidé : elle était un intermédiaire qui présentait et faisait comprendre la Belgique à Guido. Elle avait fait le pas que les Belges ne faisaient pas, prenant l'initiative de s'approcher de lui. Ensuite, il se sentait aussi responsable de faire ce pas vers les Belges. En Belgique il a un enfant, il a constitué famille, et ce pays lui devient familier.

> 'Étant donné qu'elle est d'ici, qu'elle se trouve dans le contexte, elle aide à coudre et à reconstruire ce qui était étrange au début. Et à un moment donné je me rends compte qu'à travers notre relation de couple elle m'avait aidé à appartenir. Elle… L'autre t'aide à appartenir à un univers qui n'est pas le tien.'[404]

Après quelques années vécues en Belgique, Guido entreprend son premier voyage de retour au Brésil. Il y voit de la pauvreté, il trouve que les gens étaient fragiles. Ainsi même voit-il les bâtiments, construits de manière non durable.

Le Brésil et la Belgique, selon Guido, seraient comme deux planètes différentes. Il s'agit de deux cultures différentes, de deux histoires différentes, de deux climats différents. Aller d'un pays à l'autre, c'est changer de monde. Le changement auquel un migrant est confronté est tel que

certains ne peuvent pas le supporter. Guido a connu certains Brésiliens qui avaient dû abandonner leurs projets en Belgique en raison de leur difficulté d'adaptation. Pour d'autres, l'expérience de vivre en Belgique a été l'opportunité d'opérer des changements dans leur univers professionnel, dans leur vie familiale. Certains couples y trouvent l'opportunité de se séparer.

Au Brésil ainsi qu'en Belgique, Guido trouve de bonnes et de mauvaises choses. La structure académique belge est excellente, on y a accès à de très bons théoriciens. Néanmoins, dans ce monde il ne trouverait pas de place pour s'insérer professionnellement. Même des spécialistes avec une très bonne formation n'y trouvent pas d'emploi – il faut parfois attendre la mort de quelqu'un afin d'occuper sa place. Le climat belge ne lui plaît pas non plus.

Au Brésil il y a de bons professeurs aussi. Pourtant, là on a accès aux livres, mais pas aux auteurs – qui se trouvent très souvent à l'étranger. Dans ce pays il pourrait trouver – comme il a trouvé auparavant – une place en accord avec sa formation professionnelle. Mais il y a de la violence, il y a le manque d'intérêt des politiciens envers les pauvres. Au Brésil, néanmoins, Guido pourrait se rendre utile grâce à sa formation académique.

Les Belges éduquent leurs enfants de manière différente des Brésiliens. Cette différence a été parfois l'occasion pour certaines différends dans la vie de couple de Guido avec son épouse belge. Par exemple, le soir, Guido se sent libre de jouer avec son enfant jusqu'à onze heures du soir ; son épouse, suivant ce qu'elle a vu dans sa famille, veut que l'enfant soit couché à huit heures.

Une thématique pour le récit de Guido

Conformément à ce que nous faisons par rapport au contenu des autres récits de vie, nous voudrions essayer de proposer deux pôles entre lesquels nous considérons pouvoir situer une thématique importante dans le récit de Guido.

Il nous serait bien facile de proposer l'opposition entre le religieux et le laïc pour thématique du récit de Guido. Nous pensons néanmoins qu'il y a quelque chose de plus important qui se manifeste dans ce récit, et qui traverse entre autres l'opposition entre le religieux et le laïc.

Une autre thématique revient à plusieurs reprises dans le récit de Guido. Nous pourrions l'appeler la différence, la séparation, l'inconciliable, les deux mondes.

D'abord, il y a le fait que Guido ne parle pas de son enfance, même pas un seul mot, au contraire de ce qui se passe dans les cinq autres récits. Les autres interviewés parlent plus ou moins abondamment de leurs enfances respectives. L'enfance de Guido devient pour nous quelque chose d'isolé du récit qu'il nous livre de sa vie. Son enfance est séparée du reste de son histoire, et constitue – au moins dans ce récit – un autre monde, dont l'accès ne nous est pas accordé.

Il y a aussi la distance qui sépare les deux vies que Guido avait menées à partir de la fin de son adolescence : la vie religieuse et la vie laïque. Un énorme abîme les sépare. La vie religieuse lui offre un champ où il espérait pouvoir cultiver ses idéaux. Par contre, cette vie lui imposait l'abstinence d'une vie sexuelle et affective, lui interdisait de constituer une famille. Le retour de Guido à la vie laïque passe justement par la sexualité, par l'amour et par la fondation d'une famille. Entre les deux vies, la religieuse et la laïque, il y a pourtant quelque chose de commun : le support que Guido recevait de l'autre. Dans la vie religieuse, il pouvait compter sur l'aide de ses conseillers, il participait d'une préparation psychologique pour la dure tâche qui l'attendait. Dans la vie laïque à laquelle il revient, il trouvera l'aide de sa compagne, laquelle va l'introduire au monde belge et fonder avec lui une famille.

Il y a une distance qui sépare le Brésil de la Belgique, vues par Guido comme deux mondes inconciliables. Guido, au fur et à la mesure que sa narration avance, va beaucoup parler d'une espèce d'identification à cette fissure entre ces deux mondes. Ces deux mondes ainsi que cette fissure seraient devenus une partie de lui-même. Il apparaît que Guido voulait trouver une manière de souder ces deux parties de soi qui correspondent à ces deux mondes vécus. Il semble aussi qu'il trouve un certain soulagement dans le fait que dans sa vie de couple où le mari est brésilien et la femme belge, il a fait un enfant qui, selon ses propres mots, 'concrétise cette différence'.

Nous voyons que cette thématique de division entre deux mondes inconciliables se répète dans le récit de Guido. Que pourrions-nous donc choisir comme les deux termes entre lesquelles oscillerait cette thématique du récit de Guido ? Pourrions-nous penser au couple union-séparation ?

L'union avec l'autre, c'est ce que Guido aurait voulu atteindre à travers sa vie de famille. Dans sa vie religieuse, il pouvait aller au secours de l'autre, mais ne pouvait pas s'unir à cet autre. L'union, c'est ce qu'il aurait aimé trouver en soi-même ; ce qu'il trouve, néanmoins, c'est de la séparation. Afin de dépasser cette fissure en soi, le seul moyen qu'il paraît trouver aurait été celui de concrétiser l'union désirée à travers la naissance de son enfant belgo-brésilien.

Il y a encore de l'union et de la séparation dans la manière dont Guido raconte son histoire. La séparation se fait présente dans l'isolement de son enfance, qui ne figure pas dans son récit, et de sa famille d'origine, qui n'apparaît qu'une seule fois : au moment où il choisit la vie religieuse et que sa famille se demande s'il va bien. L'union se montre encore dans la manière dont il cherche à construire une histoire cohérente à travers son récit, montrant les étapes par lesquelles il avait passé et qui l'avaient mené d'une option de vie à une autre.

La séparation apparaît dans la solitude que Guido éprouve dans les premiers moments de sa vie en Belgique. À ce moment, l'union existait en germe dans son désir de rencontrer l'autre, et plus tard concrètement dans sa rencontre avec sa compagne.

Ainsi, à notre avis, le couple de contraires union-séparation pourrait bien nous servir de thématique pour le récit dont le protagoniste est le personnage de Guido.

Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration

Il nous paraît qu'il y a quelque chose de commun entre les représentations que Guido se fait du Brésil, de la Belgique et de ses habitants : il les construit souvent en relation avec ses difficultés personnelles.

Le Brésil que Guido avait quitté, c'était le pays de la misère, de la dictature, de la dureté des conditions sociales. Au moment où Guido quitte ce pays, il était bouleversé par les difficultés que ce contexte lui imposait par rapport la place qu'il occupait de religieux censé aller au secours des nécessiteux. La difficulté personnelle de Guido de faire face à cette situation paraît avoir beaucoup influencé la manière dont il se représentait son pays natal.

Après une période de vie en Belgique, Guido rentre au Brésil. Il y remarqua de la fragilité humaine, le manque de durabilité des bâtiments. Ce pourrait être une espèce de projection du sentiment qu'il avait décrit avoir eu en Belgique de se trouver extrêmement fragilisé . Guido parlait d'une crise existentielle vécue par lui, laquelle n'aurait peut-être pas cessé ses effets au moment où il est allé au Brésil. Cette crise personnelle a probablement influencé la manière dont Guido voyais le Brésil à ce moment-là : fragile, comme sa propre personne.

La première représentation qu'il nous livre de la Belgique est celle de quelque chose d'inconnu. La Belgique et les Belges n'existaient pas pour Guido avant qu'il ait devant lui l'occasion de partir vers ce pays pour faire des études. Il a dû même chercher sur la carte où se trouvait ce pays. Partir vers l'inconnu, c'était très probablement très séduisant pour Guido à l'époque où il se voyait en crise personnelle, et qu'il ressentait la nécessité de repenser ses options de vie. L'inconnu enserre en principe toutes les possibilités.

Guido, se sentant mal à l'aise au sein de sa vie de religieux, partait vers l'inconnu, par rapport à ce qui deviendrait sa vie personnelle, mais aussi par rapport au pays qu'il ne connaissait pas. Cela nous fait penser à l'inconnu qu'est devenu pour nous son enfance. Absente de son récit, elle a été laissé ailleurs, séparée, loin du regard du chercheur. Après cette enfance ignorée de nous, Guido vit en tant que religieux. Aurait-il voulu repartir ensuite vers l'inconnu afin de se réconcilier avec ce qui est inconnu de nous – son enfance – et qui constituerait peut-être pour lui-même un inconnu, c'est-à-dire, du refoulé ? Cette question restera sans réponse.

Arrivé au pays inconnu qu'était pour lui la Belgique, Guido se trouve devant un défi : celui de surmonter ses difficultés linguistiques, de s'insérer dans une société qui semblait fermée pour lui. À cela s'ajoutaient les difficultés de sa vie personnelle. C'est la rencontre avec sa compagne belge qui va beaucoup changer son rapport avec ce pays, et la manière dont il va le représenter après l'avoir mieux connu, trouvant ce qui paraît être une manière de s'insérer dans la société qui lui semblait inaccessible.

Guido ne trouve pas que de mauvaises choses et des difficultés au Brésil et en Belgique. Pourtant, même les caractéristiques positives qu'il attribue à ces pays – comme par exemple la possibilité de se trouver au Brésil un emploi selon ses qualifications – semblent avoir été produites comme une réponse aux difficultés personnelles de notre protagoniste : entre autres, il

avait besoin de se trouver du travail. Ses propres difficultés paraissent fonctionner dans son récit comme référence pour la production des représentations de l'autre d'avant et d'après la migration.

Quant aux représentations de soi, nous pouvons les situer par rapport à ces deux moments – avant et après sa migration – en empruntant le même chemin que nous avions choisi pour considérer les représentations du Brésil, de la Belgique et de leurs habitants. Quand Guido parle de soi, il se construit des représentations qui semblent avoir comme référence ses limitations, ses difficultés personnelles.

Avant de venir en Belgique, Guido avait été un adolescent plein d'idéaux, naïf dans sa foi. Ses idéaux et sa foi ont été par la suite confrontés à la réalité sociale brésilienne et à l'étude théologique. Guido se décrit alors comme quelqu'un qui avait perdu ses références, fragilisé, en crise de valeurs. Sa perte, nous le pensons, ne se réfère pas seulement à ses idéaux altruistes qui jouaient dans un contexte religieux. Il avait encore perdu pendant ce moment de crise une très importante possibilité d'identification : celle de devenir de plus en plus semblable au saint catholique qu'il admirait.

Au premier contact avec la Belgique, Guido était encore fragilisé, et sa fragilité avait encore été exacerbée par le fait que dans ce pays il avait perdu le soutien du regard de ceux qui l'entouraient et qui le soutenaient. Il était un être souffrant. Ensuite, et plutôt à partir du moment où il rencontre sa compagne, il va connaître et intégrer de plus en plus ce monde qui était pour lui un inconnu. Il va d'une certaine façon s'identifier aux Belges, partageant avec eux une connaissance de l'histoire et les personnages de la Belgique. Pourtant, il ne voulait pas abandonner son identité brésilienne, et parlait de l'impossibilité de composer une unité en soi à partir de ces deux mondes qui avaient laissés leurs empreintes sur sa personne.

Ce qu'il y a de commun entre la manière dont Guido se représente et dont il présente son histoire avant et après sa migration en Belgique, aurait à voir avec le pôle thématique de la séparation : il ne nous raconte pas ce qu'il était avant son adolescence, quand il fréquentait déjà des groupes de rencontre au sein de l'Église ; et après avoir vécu en Belgique, il éprouve en soi le sentiment d'avoir incorporé l'inconciliable des deux mondes où il avait vécus. Ainsi, la séparation se manifeste par rapport à la production de ses représentations de soi d'avant la migration à travers l'absence du récit de son enfance; la séparation se manifeste dans ses représentations de soi

d'après la migration par le récit de cette intériorisation de deux mondes inconciliables qui constituerait désormais son être. Guido, selon ses propres mots, est 'marqué par la différence'.

Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi

Que pourrions-nous dire de la manière dont apparaît dans le récit de Guido une certaine coïncidence de soi avec l'autre ?

Guido nous raconte qu'il avait changé. Il avait dû surmonter sa timidité en Belgique afin de pouvoir s'approcher des Belges, lesquels ne faisaient jamais le premier pas vers lui. Ce changement distingue plutôt qu'il rapproche la manière d'être de Guido de celle qu'il attribue aux Belges. Guido ne dit pas ouvertement que les Brésiliens seraient moins timides que les Belges. Néanmoins, comme il dit que les Belges sont timides, nous pouvons supposer que l'autre terme d'une comparaison avec les Belges seraient les Brésiliens. Ainsi, au moment où Guido va faire un effort et va surmonter sa timidité, nous pouvons considérer qu'il s'identifie plutôt aux Brésiliens. Par rapport à sa timidité, il deviendrait plus Brésilien en Belgique que ce qu'il aurait été auparavant au Brésil, parce qu'en Belgique il trouvait des obstacles qu'il devait surmonter, et qui n'existaient pas pour lui dans son pays d'origine.

Guido ne parle pas ouvertement de son identification, que ce soit avec les Belges, que ce soit avec les Brésiliens. Même par rapport à ce que nous venons d'explorer par rapport à la timidité dans le paragraphe précédent, il ne le dit pas ouvertement : il se distingue des Belges dans ce domaine, mais il ne dit pas qu'il s'identifie aux Brésiliens.

Nous avons l'impression qu'il y a aussi une rupture dans le récit de Guido en examinant la dimension de son identification à l'autre brésilien ou à l'autre belge. Guido parle de ses difficultés personnelles, et nous avons déjà affirmé qu'il paraît produire des représentations de soi et de l'autre ayant comme référence ces difficultés. Guido parle d'une transformation de sa manière d'être. Il parle d'un mûrissement qui vient s'installer en lui à cause de l'âge et aussi de son expérience vécue avec la 'différence'. Il multiplie les mots pour parler de cette marque que la vie à l'étranger aurait laissée en lui. À partir de son récit, nous avons l'impression qu'il est venu en Belgique en ressentant une division en soi-même, qu'il signifiait par l'opposition entre

les mondes religieux et laïque ; et qu'après son expérience en Belgique il ressent toujours une division en soi-même, la signifiant désormais à travers l'impossibilité d'unifier les mondes brésilien et belge. Les signifiants auraient changé, la division y serait toujours ressentie.

Ce qui pourrait paraître contradictoire, Guido se représente devenant comme les Belges à travers son expérience : avec l'aide de sa compagne, il va connaître mieux l'histoire, les personnages de la Belgique, il fera des connaissances belges. Au moment où on parlait de politique, il prenait le parti de la Belgique dans les questions qui concernent son passé colonial.

Quand Guido est allé au Brésil après sa première période vécue en Belgique, il voit son pays natal et ses habitants comme fragiles. Devrions-nous penser que cela vient de ce que notre personnage s'identifierait aux Belges, censés mieux structurés dans leur personnalité et dans leur architecture ? Ou, au contraire, faudrait-il penser cette fragilité attribuée au Brésil et à ses habitants comme un contenu projectif de l'état fragilisé que Guido lui-même avoue avoir vécu? La deuxième option nous paraît plus vraisemblable, mais n'exclut pas que la première se montre aussi vraie : la projection, c'est un mécanisme de défense où un contenu ressenti comme pénible ou comme menaçant est attribué de manière inconsciente à une entité extérieure. Si Guido projetait sa fragilité sur le Brésil, s'identifier aux Belges ne ferait que renforcer ce mécanisme de défense. S'identifiant aux Belges quant à une stabilité supposée de leur structure émotionnelle ou psychique ne ferait que confirmer que c'est le Brésil, et non Guido, qui est fragile. Nous pourrions multiplier nos considérations à ce sujet, mais nous ne disposons pas de données suffisantes pour le faire sans nous perdre dans la spéculation. Nous nous contentons donc de signaler que Guido, au moment où il produit son récit, se montre conscient de la fragilité qui existait en lui-même à ce moment-là. Lors de son premier voyage au Brésil, nous ne savons pas s'il avait la conscience claire de sa fragilité, ou s'il la projetait simplement sur le Brésil.

Guido parle de deux mondes inconciliables qui l'habitent maintenant. Ces mondes intérieurs auraient eu leur origine dans l'expérience de vie au Brésil, puis en Belgique. Quand Guido parle de ces deux mondes intérieurs, il nous fait penser à une identification partielle à deux modèles tellement différents l'un de l'autre qu'ils se montreraient plutôt exclusifs que coïncidents. Nous avons l'impression d'assister à une compétition entre deux modèles identificatoires. Le côté belge de Guido comprend le monde belge, et ne se fond pas avec son côté brésilien, qui connaît et qui comprend le monde brésilien.

Guido nous peint un portrait du Brésil et de la Belgique en ayant comme repère ses difficultés personnelles. Il est venu en Belgique avec l'intention de repenser sa vie, de la bâtir sur des voies mieux adaptées à son être. L'intention ne coïncide pas forcément avec le désir, et par rapport à ce dernier, à ce moment précis de la vie de Guido nous ne pouvons rien dire. Guido se demande toujours : qui suis-je ? Il ne trouve pas de mots pour conclure le portrait qu'il se fait de soi, il paraît ne pas pouvoir faire taire la question. Ce serait peut-être un reflet, dans le discours de Guido, de la position du chercheur, son interlocuteur, qui lui propose un travail qui pourrait bien être entendu comme 'Qui es-tu ?', au lieu de 'Comment te vois-tu toi-même ?'. La première question ouvre un univers de recherche où personne n'est jamais sûr de pouvoir trouver une réponse définitive. Guido possède une certaine culture philosophique. Répondre à cette question, entendue comme 'Qui es-tu ?', ne sera pas pour lui quelque chose qui se fait à la légère. Cela aurait pu l'avoir influencé, faisant que nous ayons l'impression que Guido se demande à travers son récit qui il serait effectivement. Par contre, même s'il l'avait fait sous influence de la manière dont il a compris l'intérêt de notre recherche, savoir qui il est pourrait être aussi une question investie personnellement.

Peut-être que savoir qui il est en réalité est une question qui sensibilise notre narrateur. Son récit essaie à plusieurs reprises de trouver une bonne réponse.

Le récit de Guido vu par rapport à l'hypothèse générale

Pourrions-nous considérer que le discours de Guido nous communique qu'il aurait réussi son entreprise de migration ? Considérons cette question, dont la réponse ne nous semble pas évidente.

Le personnage de Guido a réussi sa migration en ce qu'il a pu surmonter des obstacles liés à ses difficultés personnelles ainsi qu'aux défis que lui présentait l'environnement de la Belgique, de façon à parler d'une certaine intégration de sa personne au contexte de ce pays. La Belgique, un pays auparavant inconnu, lui est devenue familière.

Néanmoins, Guido nous parle de quelque chose qui paraît manquer pour qu'il puisse considérer son immigration comme réussie : il faudrait qu'il puisse s'insérer dans le marché de travail. Il n'a

pas encore trouvé de place qui correspond à son niveau d'études et à sa formation professionnelle. Il ne s'agissait pas pour lui de se trouver n'importe quel boulot, mais de se voir reconnu dans la profession pour laquelle il avait étudié.

Même si nous risquons de paraître trop répétitifs, il faut dire que la division de soi-même en deux mondes dont parlait Guido, ainsi que le caractère lacunaire de son histoire, nous paraît trouver ici un écho : Guido aurait en partie réussi son entreprise, mais il souffre aussi d'un échec partiel. Si cette division est quelque chose d'éprouvé en soi-même par notre narrateur, ne faut-il s'attendre à ce que cette thématique se projette sur d'autres contenus dans son récit ?

Nous pourrions encore nous demander s'il est juste de parler de migration par rapport au parcours de Guido. Il raconte qu'il serait venu en Belgique en principe afin d'y trouver un environnement distant de sa réalité quotidienne où il pourrait repenser sa vie, lors d'un moment de crise et de souffrance. C'est à travers l'union amoureuse avec une femme belge qu'il s'attache plus à ce pays. D'ailleurs, après avoir vécu quelques années en Belgique, ils sont allés tous les deux vivre au Brésil aussi pour quelques années. Le retour en Belgique a pris pour eux la signification d'un temps préparatoire, pendant lequel ils essaient de se procurer de meilleures qualifications professionnelles afin de s'en servir plus tard lors d'un deuxième séjour du couple au Brésil. Mais ce projet initial donne des signes de changement au cours des années. Guido et son épouse vivent en Belgique. Grinberg (1986) affirme que très souvent les individus qui vivent à l'étranger n'assument pas leur condition d'immigrant, songeant toujours à la possibilité d'un retour au pays natal, ce qui pourrait fonctionner comme un mécanisme de défense pour supporter les difficultés qu'ils éprouvent dans le pays où ils vivent désormais. Un individu pourrait se considérer dans cette condition provisoire jusqu'à sa mort, sans pourtant quitter le pays où il avait décidé de s'installer. Il ne nous est pas possible de suivre la vie de notre narrateur et d'attendre plusieurs années pour enfin le considérer comme un immigrant en Belgique. De toute façon, même s'il décide un jour de retourner au Brésil, son vécu est celui d'un migrant, confronté à une expérience de plusieurs années en Belgique, et le contenu de son récit est pertinent pour cette recherche. D'ailleurs, même s'il n'assume pas dans son discours l'identité d'immigrant, il apparaît comme un migrant qui évalue sa réussite par rapport à son insertion dans le pays où il vit actuellement.

Nous utilisons le mot 'migrant' ou 'immigrant' dans ce travail pour des raisons de simplification. Il n'est pas essentiel que le narrateur d'un récit que nous analysons se conçoive comme un

immigrant. Le vécu à l'étranger, et ce que le récit nous dit des influences que ce vécu aurait eues sur les représentations de soi et de l'autre, c'est ce qui nous intéresse. La condition de l'hypothèse que nous énonçons comme 'considérer avoir réussi dans son entreprise de migration' peut s'entendre d'une manière plus large : nous faisons allusion à ce que le narrateur nous dit du sentiment qu'il nous communique quant à son sentiment lié au fait de vivre dans le pays où il s'est installé depuis un certain nombre d'années.

Récapitulons : nous considérons donc que Guido nous aurait communiqué qu'il avait réussi son immigration en Belgique en partie, faute de réussir dans la dimension professionnelle ; et nous suggérons que cette manière d'évaluer son entreprise de migration ressemble à son discours sur le sentiment de division de soi-même, ainsi qu'au caractère lacunaire de son histoire, laquelle ne parle ni de son enfance ni de sa famille d'origine.

Guido parle de la situation des Brésiliens qui ont du abandonner leur projet de rester en Belgique, à cause d'une incapacité d'adaptation à ce pays. Guido a réussi l'épreuve. Cela corrobore notre impression de ce que Guido nous communique à travers son récit le sentiment d'avoir réussi sa migration, au moins en partie.

Ce qui se passe dans le récit de Guido est différent de ce que nous avons vu dans le récit d'Éléonore. Éléonore nous dit qu'elle et son mari n'avaient pas réussi leur migration, mais que n'importe quelle autre personne qui viendrait à se lancer dans une immigration avec les mêmes qualifications que son mari avait, aurait pu réussir son entreprise. Par rapport au récit d'Éléonore, nous étions arrivés à la conclusion qu'elle parlait plutôt d'un échec au niveau de l'entreprise du couple, mais que son immigration aurait été considérée comme réussie. Si elle était restée en Belgique, et si son couple avait échoué, devrions-nous penser qu'elle aurait échoué en tant que citoyenne belge ? Je ne pense pas. Elle nous parle de son amour pour le Brésil, comment elle peut s'épanouir et se sent bien dans ce pays, si bien qu'elle ne veut plus rentrer en Belgique. Dans le cas d'Éléonore, nous avons considéré qu'elle communique que sa migration a été un succès, et que son échec se trouve au niveau de l'entreprise du couple.

Guido, au contraire, nous parle de dimensions où il aurait réussi par rapport à sa migration, et d'autres où il n'aurait pas réussi. Il ne s'agit pas d'un échec au niveau relationnel ou personnel, mais d'un échec au niveau de l'insertion professionnelle dans le pays qu'il avait choisi, et pas dans un autre pays. Au Brésil il s'était trouvé une situation professionnelle qui lui convenait, et il

est sûr qu'il pourrait en trouver encore. Néanmoins, il se sentait étranger dans son pays natal. Il paraît qu'aussi en Belgique qu'au Brésil, quelque chose manquerait à Guido. La situation d'Éléonore était différente : elle était femme au foyer, et une insertion professionnelle, malgré que cela aurait pu lui plaire, n'était pas la première de ses préoccupations. Elle était une immigrante qui vivait en femme au foyer. Guido, par contre, envisageait la possibilité de s'insérer professionnellement en Belgique. L'insertion professionnelle devient dans son discours un critère pour évaluer son entreprise de immigration.

Considérons maintenant les représentations que Guido a faites de la Belgique et des Belges avant et après son expérience de vie dans ce pays. Pourrions-nous discerner un élément important qui compose les premières représentations et qui se répète dans les dernières ?

C'est une question en principe simple. Trouver une réponse révèle une affaire plus compliquée lorsque nous nous souvenons que les premières représentations de l'autre de Guido identifiaient la Belgique à l'inconnu. Quand l'opportunité de partir vers ce pays s'est présenté, il a même dû recourir à une carte géographique afin de découvrir où se trouvait ce pays.

Quand Guido est parti pour un séjour en Belgique, il allait vers l'inconnu. Après son expérience de vie dans ce pays, comment le représenterait-il ?

La Belgique devient de plus en plus familière, mais était en même temps un monde très éloigné de ce qu'il avait connu au Brésil. Guido nous dit que ces deux mondes font désormais partie de lui-même, mais qu'ils seraient inconciliables. La séparation entre les mondes belge et brésilien paraît signifier la déchirure que Guido ressent en soi. Avant, il était partagé entre le monde religieux et le monde laïc.

La Belgique d'avant la migration, c'est l'inconnu. La Belgique de l'après est devenue familière, mais inconciliable avec ce qu'il avait connu auparavant. Y aurait-il quelque chose de commun entre ces deux manières de représenter ce pays ?

Il nous parait que ces deux manières de représenter la Belgique peuvent être considérées comme essentiellement coïncidentes. Pendant que Guido vivait au Brésil, la Belgique était pour lui l'inconnu. Ce pays était quelque chose qui n'était pas accessible immédiatement à sa connaissance, même s'il avait opté de s'informer de manière plus profonde au lieu de seulement

repérer le territoire sur une carte. Cet inconnu, cette chose qui était pour lui ressentie comme inaccessible, si elle est inaccessible, c'est parce qu'il y a quelque chose qui la sépare de l'espace où se trouvait Guido à ce moment-là. Il ne s'agit pas de l'Océan Atlantique, ni d'une distance géographique. Nous suggérons que ce qui séparait la Belgique de la connaissance de Guido était l'organisation de son monde affectif à ce moment-là. Probablement, Guido avait besoin d'attribuer à sa destination, la Belgique, la caractéristique d'être inaccessible, sinon inconnue.

Guido prend l'avion et va retrouver cet inaccessible. Nous avons l'impression qu'il aurait, à ce moment, comme franchi une barrière qui sépare deux mondes différents : la Belgique et le Brésil. La Belgique devient ensuite familière, mais elle est toujours séparée du monde brésilien. Guido n'arrive pas à mettre ensemble ces deux mondes en soi. Il y a toujours une barrière. La Belgique qui devient familière pour lui, elle est toujours l'inaccessible par rapport au monde brésilien, par rapport à la portion brésilienne de Guido.

Voilà ce qu'il y a de coïncidant dans ces deux moments de représentations de la Belgique : elle représente toujours l'inconnu. Malgré qu'elle devienne familière, elle reste inaccessible et inconciliable par rapport au monde brésilien. C'est comme si la portion brésilienne de Guido ne pouvait pas connaître la portion belge de son être. Et Guido nous parle de la douleur de la séparation de soi-même en ces deux mondes qui feront désormais partie de son être.

Le désir d'être ailleurs est en principe présent dans la composition de tout désir. Cela se fait de manière qui nous paraît évidente dans le cas de ceux qui décident d'entreprendre une migration. Pour tout individu, ce désir d'être ailleurs est une espèce d'anticipation d'un espace-temps où pourrait se situer la réalisation de tout désir, dans sa tentative de retrouver l'objet désiré. Le désir d'être ailleurs, qui participe de la composition de tout désir, trouve dans le cas de migrants un écho, presque une caricature, dans la manière dont ce désir se précise : son accomplissement dépend de la possibilité d'être ailleurs, laquelle s'actualise dans le déplacement dans la réalité vers un autre pays, vers un ailleurs géographique.

La Belgique était pour Guido un ailleurs inconnu. Devenue plus tard familière, elle a pourtant gardé sa qualité d'inconnue par rapport à la portion brésilienne de l'expérience et de l'être de Guido. Son récit nous communique qu'il aurait en partie réussi sa migration, et qu'en partie il aurait échoué. Ce récit parle de séparation, dans plusieurs domaines : la séparation de l'histoire familiale et infantile, absente du discours de Guido ; la déchirure éprouvée par lui au moment où

il sent la nécessité de choisir entre sa vie religieuse et une vie laïque ; l'incompatibilité des mondes brésilien et belge, la division ressentie en Guido entre ces deux mondes qu'il aurait incorporés, mais qui restent néanmoins incompatibles.

Supposons que dans le cas de Guido, ce qu'il désirait consistait à être ailleurs, tout court, et non pas aller vers un pays qui lui offrait un espace pour accomplir une immigration. La Belgique de ses premières représentations, l'inconnu, correspondrait à l'objet de ce désir supposé chez Guido. Elle le serait moins au fur et à la mesure qu'elle devient familière. Mais ce pays va garder toujours pour Guido le signe de l'incompatibilité, demeurant l'inconnu par rapport au monde brésilien. Être ailleurs s'avère un désir impossible d'être accompli dans la réalité. Ça ne pourrait se faire qu'en partie, grâce à ce que Guido peut considérer que la Belgique demeure inconnue malgré sa familiarité.

La Belgique d'avant aurait été pour Guido l'inconnu, et elle le demeure malgré sa familiarité. Si, comme nous avons supposé, Guido ne désirait que vivre ailleurs, un ailleurs qui est nécessairement un inconnu, ça ne peut se réaliser que partiellement, parce que l'inconnu est voué à devenir un familier quand on a l'opportunité de l'expérimenter.

Laissons de coté nos suppositions. Cette analyse est devenue plus complexe que nous n'en avions l'intention à son début. Ce que propose notre hypothèse générale paraît être en consonance avec ce que nous entendons du récit de Guido, malgré que son sentiment paraisse être partagé quant à avoir réussi sa migration. Les représentations de l'autre, c'est-à-dire, de la Belgique, d'avant et d'après sa migration, auraient en commun l'attribution de la caractéristique d'être inconnue.

- NARA

Le contact avec Nara a été fait à travers une dame brésilienne que j'avais interviewé en Belgique, dont je n'explore pas le récit dans notre travail. Cette autre interviewé me disait que Nara aurait vécu en Belgique sans papiers, c'est-à-dire, dans l'illégalité. À travers notre premier contact par téléphone, nous avons fixé un premier rendez-vous le soir chez elle, où elle habite avec son fils. Elle se montrait très disponible.

L'appartement de Nara est décoré de manière simple, mais avec bon goût. Il très bien aménagé et propre. Pendant les entrevues, elle parle de comment elle avait acheté ses meubles en Belgique, mettant cela en relation avec la manière dont elle aurait vécu la même situation au Brésil. À chaque entrevue, Nara m'a servi un goûter, et une fois du vin. Les entrevues se faisaient à la table à manger. Son fils, âgé d'une dizaine d'années, restait dans sa chambre. Je l'ai vu deux ou trois fois, au moment où il venait très poliment me saluer. Une fois il m'a donné en cadeau un dessin qu'il avait fait au crayon sur un bout de papier de cahier, où je voyais une espèce d'insigne formé par une épée et par quelque chose qui me fait penser à un dragon.

Lors de la première entrevue, Nara parlait de sa vie très ouvertement, me donnant l'impression qu'elle sentait que c'était son devoir de le faire. Elle parlait de bons et de mauvais moments. Lors de la deuxième entrevue, elle m'a communiqué son inquiétude : elle avait parlé de toute sa vie, de souvenirs assez pénibles, et elle se demandait à quoi cette histoire pourrait me servir. Elle n'a pourtant pas rompu son engagement avec notre travail.

Un week-end, je lui ai rendu toutes les transcriptions littérales de ses entrevues. Je lui ai dit qu'elle pouvait en faire ce qu'elle voulait, et que, si elle le désirait, elle pouvait me téléphoner pour en parler. Effectivement, elle me téléphone quelques jours plus tard, et parle de quelque chose qui la dérange : en lisant les transcriptions, elle avait l'impression que nous étions saouls tous les deux. Je lui explique, pour la calmer, qu'il s'agissait d'une transcription que j'avais faite littéralement à partir des enregistrements, et que jamais on ne parle pas de la même façon qu'on écrit, parce que, quand on écrit, on a l'occasion de revoir le texte. Il paraît qu'elle a été apaisée.

L'accueil de Nara, plus la simplicité de son discours, avaient rendu pour moi très agréable de travailler les contenus qu'elle abordait. Les entrevues ont été réalisées en portugais. C'est sa

langue natale. Elle me dit d'ailleurs qu'elle a des difficultés à bien parler français. Néanmoins, elle comprend cette langue, et c'est en français que son fils, né en Belgique, lui adresse la parole.

À un moment des entrevues, Nara parle de sa crainte que l'on publie sa vie privée. Elle se montre plus rassurée quand je lui ai encore une fois garanti que je maintiendrais son anonymat, et que je n'allais pas divulguer des données qui pourraient l'identifier. Paradoxalement, elle dit qu'il n'y aurait pas de problème si sa vie était publiée, parce qu'elle n'a pas de quoi en avoir honte. Elle n'aurait pas de secrets. Il paraît que du fait d'avoir parlé de situations pénibles, qui la font toujours souffrir quand elle s'en souvient, le contenu de son récit dure pour elle quelque chose à traiter avec précaution.

> **'… il n'existe rien dans ma vie passée ni dans ma vie présente dont je pourrais avoir honte, si les gens le savaient.'**[405]

L'histoire

Nara est née au Brésil dans un petit village à la campagne. Elle décrit son village comme un endroit misérable, dépourvue de toutes ressources. Enfant encore, elle avait envie de s'en sortir, de quitter cette vie misérable pour une vie meilleure.

> **'Je viens d'un petit village du Nord du Brésil, où je suis née. Je suis venue d'un petit village très pauvre. Ma famille n'avait pas de ressources, elle n'avait rien. Et j'ai quitté très jeune cet endroit, encore petite. J'ai toujours eu l'envie de quitter le Brésil. Toujours. J'ai toujours rêvé de quitter ma région, et d'aller vivre dans une grande ville. Je ne sais pas si c'était pour avoir passé mon enfance dans un endroit très pauvre, d'avoir vu mon père, ma mère, ma fratrie dans une grande pauvreté.'**[406]

> **'C'est à cause de cela que j'ai voulu m'en aller : beaucoup trop de misère, de pauvreté, de besoin, de tristesse, de mauvaises choses. J'ai toujours bataillé. Je n'ai jamais eu peur d'affronter la vie, de travailler comme domestique. C'était l'opportunité qu'on avait de s'en sortir et de s'améliorer. C'était comme ça, il fallait s'en aller.'**[407]

Elle voyait que ses parents n'avaient pas d'avenir avec le travail qu'ils menaient, et elle en était chagrinée. Son père se dédiait à la pêche et à la chasse, vendant le produit de son travail au marché. Mais ces activités sont devenues par la suite plus difficiles, et sa rente insuffisante pour

subvenir aux besoins de sa famille. Nara voyait son petit frère affamé, et ça lui brisait le cœur. Elle a pris une décision pour sa vie : elle voulait travailler, améliorer sa vie et la vie des siens.

> **'Je trouvais que tout allait mal, il y avait beaucoup de difficultés. C'était une bataille. Je ne l'aimais pas. J'ai toujours rêvé d'une vie meilleure. D'abord parce que ça me gênait de voir mon père et ma mère qui travaillaient beaucoup trop, et je ne voyais pas de futur pour eux. Ça me brisait mon cœur. J'étais un enfant, et je m'apitoyais de voir mon père et ma mère travailler dans les peines de la campagne, dans la pêche, ce qui ne donnait pas de futur. Et ça me dégoûtait. J'avais envie de m'en aller et de travailler afin de pouvoir aider mon père et ma mère. Et je l'ai fait, je les ai beaucoup aidés.'**[408]

La mère de Nara avait l'habitude d'acheter des produits à crédit, elle devait les payer à la fin de chaque mois. Nara voyait que sa mère s'endettait, et se demandait d'où viendrait cet argent au moment du payement. Sa mère était sévère, battait ses enfants. Mais Nara est pleine de reconnaissance lorsqu'elle se souvient de la peine que sa mère s'était donnée afin de trouver des médicaments quand Nara est tombée malade.

> **'Quand mon père n'y était pas, ma mère essayait de me battre pour n'importe quoi. Donc je restais dans la brousse jusqu'à ce que mon père arrive. Mon père arrivait, et il me cherchait. Quand il était là, elle ne s'approchait pas de moi. Alors, je n'aime pas… Mon enfance a été très mauvaise, très dure.'**[409]

> **'Ma mère me battait, mais je l'aimais, parce que c'était leur manière d'être. Ils étaient des gens de la campagne. Elle aussi avait beaucoup souffert. Son enfance n'a pas été bonne non plus, que des souffrances. Ma mère, je me demande si elle avait jamais eu un moment heureux dans sa vie. C'était une campagne très pauvre.'**[410]

> **'Je me rappelle qu'une fois j'étais malade. J'ai eu plusieurs fois des problèmes de santé. Et ma mère courait pour moi, je ne l'oublie jamais. J'étais petite, et le village où nous vivions était très reculé, il n'y avait pas moyen de prendre le bus pour la capitale. Il fallait marcher je ne sais pas combien d'heures. Et maman m'accompagnait aux guérisseurs de la campagne. Elle recevait la prescription et allait vers la ville afin d'acheter le médicament. Et elle allait à pied. Elle faisait du stop, e allait en camion vers la capitale, parce qu'elle n'avait pas assez d'argent pour se procurer un billet. Elle n'avait de l'argent que pour le médicament. Souvent elle n'avait même pas d'argent pour le médicament.'**[411]

> **'Souvent elle supportait la faim pour nous donner à manger, à moi et aux plus petits.'**[412]

Malgré la pauvreté et la pénurie de son enfance, Nara avait vécu aussi d'heureux moments d'aventure. Mais parfois ces moments lui inspiraient aussi de la peine, quand par exemple elle voyait sa mère courir dans la boue afin d'attraper des crustacés pour les vendre au bord de la route. La situation précaire de sa famille inquiétait la jeune Nara.

> **'Tu sais quoi ? Souvent j'accompagnais maman quand elle allait au '*igarapé*'. '*Igarapé*', je ne sais pas si tu le connais, parce qu'à Minas il n'y a pas de mer. 'Igarapé', c'est où maman allait, l'eau salée de la rivière, afin d'attraper des poissons, des crevettes. Ce n'est pas la mer grande, mais des petits '*igarapés*'. Je regardais maman, et ça me faisait de la peine. J'aimais bien cette aventure de courir dans la boue pour attraper des crustacés. Mais j'étais préoccupée. Je ne l'aimais pas. Ça faisait de la peine, de voir maman dans cette vie-là. Je pensais beaucoup. J'ai toujours pensé, j'étais toujours préoccupée'.**[413]

Pendant cette enfance vécue dans la difficulté, Nara, afin d'aider ses parents, allait cueillir des fruits sauvages avec d'autres enfants. Ils les vendaient au bord de la route.

Une fois, une voiture s'arrête au village pour demander des renseignements. Une fille descend de la voiture et marche à côté des enfants, et parle avec eux. La rencontre avec cette étrangère, cette passante, avait été une occasion pour Nara, encore enfant, de mieux mesurer la misérable situation où elle se trouvait avec sa famille.

> **'Je me rappelle qu'une fois, à la campagne, quelques-uns sont arrivés de la capitale afin d'acheter… Je ne sais pas ce qu'ils faisaient là. Je sais seulement qu'ils se sont arrêtés dans le village, afin de demander des renseignements. J'y étais avec d'autres filles, des cousines, toutes sales, n'importe comment. Une fille est descendue de la voiture, et elle marchait avec nous. Son père – ou je ne sais pas qui, je ne me souviens plus – marchait avant pour l'attendre un peu plus tard. Elle avait préféré continuer à marcher à côté de nous, et parler avec nous.'**[414]

> **'Je me souviens, et je ne l'oublierai pas, elle avait demandé : 'Comment pouvez-vous vivre dans un endroit pareil ? Il n'y a rien ! Vous êtes tellement jeunes, tellement petites ! Et quel est le loisir que vous avez ici ?' 'Aucun.' 'Et vous n'allez pas à l'école ?' etc. Nous avions essayé de lui expliquer le genre d'école que nous avions, une école de la campagne. Je me souviens qu'elle était très impressionnée de nous voir là sans aucune expectative d'une vie meilleure. Je ne l'oublie pas, parce qu'elle était préoccupée concernant la vie que nous menions, et encore d'autres choses. Je n'ai jamais oublié ce détail, cette personne. Mais intérieurement j'avais déjà l'envie, j'ai toujours… J'avais envie, je pensais quitter cet endroit. Je n'aimais pas cette vie-là. Je n'aimais pas cette vie dure à la campagne.'**[415]

Elle faisait le vœu de se faire un avenir où elle ne travaillerait plus ni les samedis, ni les dimanches. C'était inimaginable à l'époque, sa mère se moquait d'elle. Elle était la seule de la fratrie qui avait l'ambition de partir vers un meilleur endroit. Elle disait qu'elle allait partir vers une grande capitale brésilienne, laquelle se trouvait fort éloignée de chez eux. Cela signifiait pour eux une migration vers une terre lointaine.

> **'Mes sœurs et mes frères, je pense qu'aucun d'eux n'avait cette ambition de vouloir s'en sortir, d'améliorer la vie. Parce que quand j'en parlais, toujours ils rigolaient, ils se moquaient de moi.'**[416]

> **'Aller vers cette capitale, c'était comme si l'on était au Brésil et qu'on partait en Europe. C'était comme un rêve. Venir à cette capitale, c'était très difficile, encore plus pour des gens comme moi. C'était vraiment rêver. C'était comme un rêve impossible. Je l'imaginais comme une grande ville avec des moyens pour une vie meilleure, où l'on pourrait travailler et gagner de l'argent, améliorer sa vie. Toujours l'améliorer.'**[417]

Nara était un enfant timide, une timidité qui ne l'aurait jamais quittée complètement. Quand quelqu'un venait rendre visite à sa famille, elle s'enfuyait dans la brousse, avec son frère. L'habitude de fuir dans la brousse, Nara le met en relation avec le fait que la mère de sa mère était indigène. Les Indiens, ils aiment la brousse. Ça lui semble logique : elle est la petite-fille d'une indigène, et, comme les Indiens, elle aimait la brousse. Elle était sauvage.

> **'L'indigène, il est un peu sauvage, n'est-ce pas ? Je ne sais pas si c'est à cause de cela, ou si c'est parce que nous étions juste timides, moi et mon frère. Mon frère aîné, si une visite arrivait chez nous, si quelqu'un venait y passer sa journée, et si la visite restait toute la journée chez nous, il passait toute sa journée dans la brousse. Il avait honte. Il était très honteux. Moi, je ne mangeais jamais à côté de quelqu'un.'**[418]

> **'J'étais timide. J'étais une bête sauvage.'**[419]

Toujours enfant, Nara aimait les bébés. Elle raconte que, quand une institutrice avait eu son bébé, elle ne quittait jamais sa maison, afin de rester à côté du nouveau-né.

Le grand-père de Nara lui inspirait de la peine. Ce vieil homme n'avait plus de maison, et passait ses jours à faire l'aller-retour entre les foyers de ses différents enfants.

> **'Il avait dix enfants. Mais ils vivaient tous dans des endroits éloignés les uns des autres, à la campagne. Il restait quelque temps chez l'un, quelque temps chez l'autre. Il passait presque toute sa**

vie à faire l'aller-retour. Il marchait toute une journée pour arriver chez l'un de ses enfants, et puis il retournait. Il n'avait plus de maison. Il était très âgé, et il ne pouvait même plus habiter tout seul.'[420]

La maison de Nara se trouvait au bord d'une route en terre. À l'occasion des fêtes religieuses, elle pouvait voir de chez elle les filles qui avaient quitté cet endroit pour travailler comme domestiques à la capitale, et qui maintenant rentraient pour ces fêtes. Elles étaient belles et bien habillées. Il arrivait souvent que l'une ou l'autre de ces filles tombe amoureuse d'un garçon du village, et qu'elle retourne y vivre. Celles-là retombaient dans la misère. Elles avaient laissé tomber la chance qu'elles avaient eu d'améliorer leurs vies. Nara fait le vœu de ne pas suivre leur exemple, et de ne jamais avoir d'enfant.

'Je me souviens très bien d'une de ces filles, parce qu'elle était la fille cadette d'une personne que j'appelais maman. C'est parce que quand je suis née maman n'avait pas de lait, et cette fille m'avait allaité. Sa fille, à l'époque, était comme si nous étions… On l'appelle une sœur de lait, parce que sa maman m'avait allaité à cause que maman n'avait pas de lait. Je me souviens de cette fille, et de sa sœur : elle rentrait toute belle à cette époque.'[421]

'Nous habitions près de la route, de la rue de la ville, de la route boueuse qui n'était pas une rue. Et l'on voyait ces gens qui passaient, qui arrivaient. Et elle venait toute belle, toute jolie, les cheveux arrangés. Et j'observais tout cela, elle et les autres aussi. Et ces filles de ce village, mais qui vivaient ailleurs à ce moment-là, les garçons tombaient dessus, faisant la cour.'[422]

'Et cette fille m'avait attiré l'attention à cause de ça : elle était devenue la petite amie d'un garçon de la campagne qui vivait de la pêche, de labourer la terre, comme bûcheron, etc. Un peu plus tard ils se sont mariés. Après le mariage, ils ont fait un tas d'enfants. C'était un enfant après l'autre. À partir de là, le tableau changeait. De temps en temps, quand je me trouvais à la maison, il y avait ces personnes qui arrivaient des plantations à la fin de l'après-midi, et elle passait avec son ventre énorme, des longs vêtements qui allaient presque jusqu'aux pieds, et un tas de bûches sur la tête. Je trouvais tout ça une horreur.'[423]

'Et je disais : 'Jamais je ne veux quelque chose de pareil !' Je le disais dans ma tête, je ne le disais à personne.'[424]

'Dans cet endroit, les filles, quand elles se mariaient, très vite elles faisaient des enfants. Venait le premier, ensuite le deuxième. J'ai eu une cousine qui jouait avec moi. Elle était plus âgée que moi, mais nous sommes de la campagne. Cette fille a eu tellement d'enfants, Bonne Mère ! Et cette fille, elle avait une vie tellement dure ! Et c'était comme ça : il y avait les enfants, mais pas de père. Ils étaient dans cette vie-là, sans pouvoir même leur donner à manger ! Ça me coupait le cœur.[425]

‘Je me souviens aussi de mon frère, de mon frère plus jeune que moi, lequel était à l’époque plus petit que mon fils, de la difficulté que maman éprouvait de nous donner à manger, de lui donner à manger, à lui, qui était plus petit. J’ai donc toujours dit : ‘Je n’aurais jamais d’enfant ! Avant tout, je ne me marierai pas ici.’ D’abord, je ne me marierais pas là, parce qu’il n’y avait personne qui pourrait aider à améliorer la vie. Et mettre un enfant au monde, jamais ! Jamais, parce qu’il aurait le même destin que le mien, et que ceux que d’autres personnes avaient eu : pendant l’enfance, avoir faim, éprouver le besoin ; vivre sans vêtements, marcher pieds nus, tout cela. Tu me comprends ?’[426]

Nara avait quitté le village de son enfance, la première fois, à cause d’un arrangement qui était courant dans son entourage : son père l’avait laissée partir pour travailler comme domestique afin d’avoir de quoi manger. Elle a d’abord travaillé gratuitement à la capitale de son district, en échange de logement, de nourriture, et de la promesse de ses patrons de la mettre à l’école. Ils n’ont pas tenu leur parole. Voyant qu’elle ne recevait pas son dû, elle a fui cette maison, et trouva un premier emploi payé chez une autre famille.

‘À la capitale, j’ai perdu beaucoup de mon temps dans des maisons de famille. J’étais un enfant. Les personnes demandaient un enfant pour faire baby-sitting, pour jouer, etc. En contrepartie, ils donneraient des études. Mais ils ne m’ont jamais mise à l’école.[427]

À la capitale, Nara connaît beaucoup de racisme, et beaucoup de discrimination envers ceux qui n’avaient pas de ‘situation’. Certains patrons obligeaient ses domestiques à ne manger que les restes de leurs assiettes après qu’ils avaient fini eux-mêmes de manger. Elle se faisait la promesse que dans le futur elle aurait ce qu’elle était encore privée de manger.

‘J’étais encore petite, et ça m’a toujours dérangé, la façon dont les gens de bonne situation traitaient ceux qui n’avaient pas de situation. À la capitale, le racisme était terrible.’[428]

‘Nous mangions les restes de nourriture qui venaient dans leurs assiettes. Ce n’était pas ce qui se trouvait dans les plats, c’était ce qui restait de l’assiette de chacun. ‘Tu mangeras ce qui reste là.’ C’est horrible, ça. C’est incroyable, mais ça m’est arrivé’[429]

‘Alors j’ai fui cette maison et je suis allée travailler pour une famille où je recevais déjà un salaire. Je me suis trouvée un autre emploi, et je gagnais mon salaire. C’était comme ça. À partir de là j’ai commencé à travailler contre un salaire.’[430]

‘À un moment donné, je suis restée à la maison de mon parrain, à la capitale. Mais ce qu’ils mangeaient, nous, moi et les autres, les bonnes, nous n’en mangions pas. Et je n’y étais pas en tant que bonne. J’y étais pour un séjour chez mon parrain. C’est ça. Elle préparait des côtelettes, figure-

toi ! Côtelette passée dans l'œuf. Zut ! Et moi, quelle envie de le manger ! Notre nourriture était autre, je ne sais pas quoi, plus simple. Je disais : 'Un jour je vais manger tout ça ! Le jour où je travaillerai, et où je gagnerai mon argent, je vais le manger, je vais manger tout ça !' Et je l'ai fait.'[431]

Nara songeait depuis son enfance à partir vers une grande capitale d'un autre district brésilien. Quand elle pensait à cette capitale, elle imaginait une grande ville, plus grande que celle où elle habitait, où elle trouverait des conditions pour améliorer sa vie.

Habitant encore dans la capitale de son district, Nara a commencé à suivre un cours primaire nocturne pour adultes. Une collègue lui dit que sa sœur, qui habitait justement dans la capitale de ses rêves, était enceinte et qu'elle avait besoin de quelqu'un pour travailler chez elle. Nara s'accrocha immédiatement à cette proposition. Elle travaillait encore chez une dame qui l'aimait bien, qui se souciait d'elle. Cette dame avait déjà habité dans cette grande capitale, et l'a avertie de ses dangers, mais ce fut en vain. Nara ne changeait pas d'avis. La dame l'a donc aidée à faire ses préparatifs pour son grand voyage.

'Pas longtemps avant de quitter la capitale de mon district, j'ai travaillé dans une famille où j'ai été heureuse. J'étais très heureuse avec cette famille. Mais jusque là, j'ai beaucoup souffert.'[432]

'Cette amie à moi, une collègue de classe, elle m'avait demandé : 'Écoute, ma sœur veut une personne comme si et comme ça. Tu ne veux pas y aller ?' J'ai dis : 'Et c'est comment ?' 'Elle envoie le billet, et elle paye un salaire.' 'Bien sûr que j'y vais. J'y vais.' 'Tu vas, vraiment ?' 'Oui, j'y vais'.'[433]

'Quand j'ai parlé de venir à cette grande capitale, ma patronne m'a fait très peur ! Parce qu'elle y avait déjà vécu. Elle disait qu'il y avait des voleurs à chaque coin de rue, elle en faisait une horreur ! Je pense qu'elle m'aimait bien, parce que je suis restée assez longtemps avec elle. Et je l'aimais. À la capitale de mon district, c'était la seule patronne que j'avais aimée. Elle ne faisait pas de différence du genre 'la bonne doit manger dans la cuisine'. Tout le monde mangeait ensemble à table. Quand je tombais malade, elle me traitait avec tendresse. Elle ne faisait pas madame pédante. Mais elle me faisait peur. Quand je parlais d'aller à cette grande capitale, elle me faisait peur. J'avais peur, moi, mais je le gardais pour moi.'[434]

'Ma patronne et maman ne l'ont su que quand le billet était arrivé. Alors, il n'y avait plus moyen, elles ont dû l'accepter. Maman ne s'en inquiétait pas. Elle en était triste, mais elle n'a pas… Ma patronne, par contre, quand elle a vu que le billet était déjà là, il n'y avait pas d'autre sortie. Alors elle a commencé à m'encourager : 'Écoute, tu fais comme ça. Tu dois être très attentive par rapport

à ceci et à cela.' Elle m'a préparée, elle m'a acheté une valise. Elle a préparé mes vêtements. C'était comme ça. Je suis venue pour l'aventure.'[435]

Arrivée dans cette grande capitale, Nara se trouvera en banlieue, travaillant pour une mauvaise patronne, une femme qui ne la laissait jamais sortir.

'Je suis venue travailler chez cette fille, et c'était une horreur. C'était une horreur. Elle ne me laissait faire connaissance avec personne, elle ne me laissait parler pratiquement avec personne.'[436]

Un dimanche où exceptionnellement elle a pu sortir, Nara se dirige vers le centre ville pour retrouver ses parrains qu'y habitaient. Après de longs détours, et s'être perdue quelques fois, elle trouve l'adresse qu'elle cherchait. Nara est très bien accueillie déjà au moment de cette première visite. Ils voulaient lui accorder une place chez eux. Ils l'avertirent que sa patronne lui demanderait l'argent du ticket qu'elle avait payé. C'est en fait ce qui s'est passé dans la suite. Ses parrains lui ont prêté de l'argent pour qu'elle puisse payer sa dette et se trouver libre pour venir habiter chez eux.

'D'abord, elle voulait m'obliger à rentrer au Brésil [sic], à l'autre capitale. Elle disait : 'Je dois rendre compte à ta maman.' Et j'ai dit : 'Quand je suis venue, tu n'avais pas demandé autorisation à maman ! Pourquoi maintenant que je m'en vais, tu devrais le faire ? Non.'[437]

Ensuite, Nara est allée travailler dans une famille qui la traitait aussi avec humanité. Parallèlement, elle suivait un cours de manucure. Elle quitta cette maison, et alla habiter dans un appartement dont la propriétaire louait chaque chambre à plusieurs filles. Nara va chercher un emploi dans un salon de beauté. Elle a eu de la chance, et elle est engagée à la première porte où elle frappe. La propriétaire avait éprouvé de la sympathie envers Nara.

'J'ai quitté cette maison, et je suis allée travailler avec une autre famille. Là, c'était bien. Je suis resté longtemps avec cette famille. C'était avec cette famille que j'ai fait le cours de manucure. Alors, très vite j'ai quitté les maisons de famille et je suis allé travailler dans les salons de beauté.'[438]

'Je détestais travailler dans des maisons de famille. Ce n'était pas à cause de… C'est parce qu'on dormait dans le lieu de travail. On n'a aucune liberté. On dort et on se réveille là, toujours dans le travail. Il n'y a pas de liberté, il n'y a rien.'[439]

'Toujours dans cette grande capitale, je suis allée vivre dans une place vacante. Tu sais ce que c'est ? C'est un appartement, c'est par exemple la propriétaire d'un appartement qui met plusieurs lits

dans une chambre, et les loue à diverses filles. Je suis allé loger comme ça. Et ensuite je suis allée chercher un emploi dans un salon de beauté.'[440]

La patronne du salon de beauté habitait seule, et invita Nara à s'installer chez elle, en échange d'un coup de main dans les activités ménagères. Plus tard, un neveu de cette dame vient s'installer aussi chez elle, il allait étudier à la capitale. Nara a dû quitter cette maison. Elle partagera un appartement avec une autre femme, et ensuite pourra finalement louer une petite maison pour elle seule.

'Quand j'ai quitté cette dernière maison que je partageais, cet appartement, je suis allé vivre dans une petite maison, mais toute seule. Seule, seule. Et je travaillais au salon. À ce moment-là, après un an j'avais déjà de l'expérience, et j'avais beaucoup de clients. Personne ne pouvait m'arrêter.'[441]

'Je travaillais beaucoup, mais j'avais du confort. Au Brésil, je vivais dans une très petite maison, mais elle était bien aménagée, dans cette grande capitale. Je vivais seule aussi, et j'avais aussi une maison bien aménagée [comme en Belgique].'[442]

Nara avait besoin de meubler sa petite maison. Dans un quartier chic de cette ville, elle veut s'acheter des appareils électroménagers. Arrivée au magasin, elle demande au vendeur le prix d'un réfrigérateur. Elle se sent discriminée par la manière dont elle avait été traitée.

'Je me souviens que quand je suis allée vivre seule dans cette grande capitale, j'avais loué un petit appartement, et je suis allée acheter, essayer d'acheter un réfrigérateur, une cuisinière, ce genre de choses. Au magasin, quand j'y suis entrée, je me suis approchée d'un jeune homme. J'ai dit : 'S'il vous plaît, je voudrais connaître le prix de ce réfrigérateur-là.' Il m'a regardé : 'Mais ce réfrigérateur coûte très cher.' J'ai dit : 'Oui, mais je voudrais connaître le prix.' 'C'est très cher. João, tu peux venir ici voir cette fille ?' – il n'avait même pas dit fille, il a dit femme – 'Cette femme-ci veut connaître le prix. Donne-le-lui'. Et l'autre est venu. Après beaucoup d'efforts, il m'a donné le prix.'[443]

Nara quitte ce magasin, et se dirige au centre ville. Elle entre dans autre magasin du même réseau, où elle va recevoir un autre traitement, plus digne :

'J'ai donc quitté ce magasin, et je suis allé vers le centre. J'ai oublié le nom de la rue, mais ça se trouve au Centre, ce n'est plus le même quartier. Et je suis entré dans un magasin du même réseau. Et là j'ai trouvé un jeune homme merveilleux, un vendeur né pour cela. Je suis entré afin de seulement demander le prix, pour le connaître et pouvoir faire mes comptes. Et je m'en suis sortie avec tout ce que je voulais : j'ai acheté une cuisinière, un réfrigérateur et même des armoires pour la cuisine.'[444]

> **‘Si l’on dit : ‘Je voudrais connaître ceci et cela’, ‘Ah, c’est très cher’, c’est très déplaisant. Je ne sais pas ce que c’est : peut-être parce que l’on pense qu’on est pauvre, que l’on n’a pas… Je ne sais pas. Et au Brésil, il y a encore ceci : si l’on entre dans un magasin et l’on demande le prix de quelque chose, et si l’on ne l’achète pas tout de suite, on est insulté. On est ceci, on est cela. Donc, j’aime bien la Belgique.’**[445]

Nara, encore aujourd’hui, a des amis qui habitent dans cette grande capitale. Elle ne veut plus jamais aller vivre au Brésil, mais si elle était obligée de le faire, elle irait vivre dans cette ville-là, malgré sa violence.

> **‘J’aime cette grande capitale, je l’adore. Si un jour je devais… Si quelque chose arrivait, et si je devais, si j’étais obligée, si le gouvernement d’ici m’expulsait, j’irais vivre dans cette ville-là. Même avec toute la criminalité, avec toutes les balles perdues, avec tous les voleurs, ce serait là que je vivrais. Parce que j’aime cette ville. Je n’aime pas les gens, la manière dont les personnes traitent les moins favorisés. Mais j’aime bien cette ville.’**[446]

Une de ses amies, qui était aussi une cliente, lui rend visite un jour. Cette amie ouvre le réfrigérateur pour prendre de l’eau, et remarque la grande quantité de nourriture que s’y trouvait. Cette amie, rigolant, lui demande si Nara avait souffert de faim quand elle était un enfant.

> **‘Nous étions en train de déjeuner, et elle m’a demandé de la glace. ‘Puis-je prendre de la glace ?’ ‘Oui, tu peux le prendre’. Elle est allée au réfrigérateur. Le congélateur était rempli de poisson, de poulet, de tout. Elle dit : ‘Zut, NARA !’ Je ne l’oublie jamais, elle a dit : ‘Tu devrais avoir très faim quand t’étais un enfant.’ J’ai dit : ‘Pourquoi ?’ ‘Ton congélateur n’a plus de place pour de la glace.’ J’ai dit : ‘C’est vrai. C’était comme ça.’**[447]

À ce moment-là, Nara avait déjà plus de trente ans. Malgré que sa situation économique était devenue stable, elle avait toujours en tête l’idée de quitter le Brésil. Une cliente lui parle d’une famille brésilienne qui allait partir vivre en Europe, et lui demande si elle connaissait quelqu’un qui voudrait les accompagner pour travailler comme domestique. Nara entre en contact avec cette famille. Pendant l’entrevue, elle trouve la future patronne assez sympathique. Nara décide de les accompagner, malgré que le salaire qu’ils offraient était plus bas que celui qu’elle gagnait dans son travail actuel. Elle l’avait accepté parce que c’était la chance qu’elle voyait de quitter le pays, et d’encore améliorer sa vie. Elle savait qu’à l’étranger elle ne mènerait plus la même vie, parce que, travaillant comme domestique, elle n’aurait plus le droit qu’elle avait conquis d'habiter seule chez elle. Nara avait un contrat de travail de deux ans. Si elle décidait de le

rompre plus tôt, ses patrons devraient payer son billet de retour eux-mêmes, sans avoir droit à un remboursement par la compagnie où le père de la famille travaillait.

> **'Alors, quand j'ai quitté le Brésil, le salaire que je gagnais était plus bas que ce que je gagnais au salon. Mais je l'avais accepté quand même, parce que c'était l'opportunité que j'avais de sortir. Le billet, ils me l'ont payé.'**[448]

La sympathie de la patronne s'évanouit en Europe, le masque tombe. Nara est obligé de dormir dans la cave. Elle devait s'occuper d'une petite fille, l'accompagner à l'école qui était distante d'une heure de la maison. Elle devait encore faire le ménage, et préparer à temps les repas du patron. Quant à lui, il était gentil. Sa femme dormait toute la journée, sinon elle allait courir dans le bois. Quand le patron arrivait, sa femme lui disait que Nara n'avait rien fait, et qu'elle était obligée de tout faire elle-même. La situation était mauvaise, et Nara se repentit d'avoir accepté de venir avec eux.

> **'Je savais que ce serait différent de la vie que je menais au Brésil. Dans la grande capitale, au Brésil, je travaillais. Je venais au salon tous les jours, et le soir je rentrais chez moi. Quand je suis venu dans ce premier pays en Europe, ce serait différent. D'abord parce que je venais comme domestique, et j'allais vivre à l'intérieur. Je ne parlais pas la langue. Tu me comprends ? Seule, dans la famille. La seule chose, c'est que je n'imaginais pas que la femme était très désagréable. Tu comprends ?'**[449]

> **'Et pourtant, quand je suis venu à l'entrevue, quelle sympathie ! Il n'y avait rien à voir. Elle est le type de personne qui nous traite nous, les domestique, comme des chiens. C'est comme si le pauvre n'existait pas. Je n'aime même pas en parler, parce que je deviens follement enragée. Je pense que si un jour je rentrais au Brésil, et si je la voyais, je lui donnerais une baffe ! Je te le jure ! Je crève de rage contre cette personne.'**[450]

> **'C'était un couple et une fillette de quatre ans. Je suis allé avec eux pour tout faire : je cuisinais, repassais, j'accompagnais la fillette à l'école. Je n'avais pas de congé. Je pense que j'avais un congé chaque quinze jours, un dimanche après-midi. J'allais me coucher tard, parce qu'après avoir servi le dîner, je devais mettre cette raseuse de fille au lit. Parfois c'était déjà onze heures, et même minuit, et elle était toujours éveillée. Et à cinq heures et demie elle se levait. C'était une horreur !'**[451]

> **'Le mari croyait à tout ce que la femme disait : que je ne faisais rien, que c'était elle qui pendant la journée devait descendre pour préparer le dîner, sinon le dîner serait en retard. Et la femme dormait toute la journée ! C'était moi qui faisais tout.'**[452]

> **'Je pleurais toute la journée, parce que j'avais envie de m'en aller, mais il n'y avait pas moyen. S'ils me viraient avant le temps, ils devraient payer mon billet.'**[453]

Dans une de ses rares sorties de loisir dans ce pays d'Europe, Nara se promenait dans une foire où il y avait des représentants de divers pays. Là elle rencontre une Brésilienne qui devient son amie. La situation au travail est insoutenable à ce moment-là. Des gens que Nara connaissait venaient aussi habiter en Europe, en Belgique. Nara entre en contact avec eux, ils décident de l'engager. Nara a pu rompre son contrat de travail sans difficulté, parce qu'elle allait rester en Europe, et ses patrons n'étaient donc pas obligés de payer son billet de retour. Avant d'aller vers la Belgique, Nara passe quelques jours chez l'amie qu'elle avait connue à la foire.

> **'Pour venir ici, moi, j'ai payé mon billet. Ce n'était pas loin. Et je ferais n'importe quoi pour m'en aller, je payerais n'importe quel billet. Pour m'en aller de là-bas, je ferais n'importe quoi.'**[454]

En Belgique, Nara est très bien accueillie par cette famille. Elle a une chambre pour elle seule, dans l'enceinte de la maison, où elle trouve des fleurs. Depuis ce premier emploi en Belgique, Nara a travaillé à plusieurs occupations, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un emploi stable. Elle souligne le fait qu'elle avait toujours travaillé dans la légalité. En Belgique elle considère la possibilité de ne plus rentrer au Brésil.

> **'Quand je suis arrivée ici, ma vie changeait. Quand je suis arrivée ici pour vivre avec cette famille, ma vie avait déjà changé. Parce qu'ils venaient d'arriver eux aussi à Bruxelles, et ils avaient loué un appartement. Et quand j'y suis arrivée, j'ai trouvé ma chambre faite. Ma chambre faisait partie de l'appartement. Tu comprends ? Il n'y avait pas d'histoire d'aller dormir dans la cave, ou n'importe, dehors, comme un chien. Et j'ai trouvé ma chambre à côté de la leur, une chambre normale, faite, avec des fleurs. À partir de ce moment ma vie avait changé. Et ils étaient aussi des Brésiliens.'**[455]

Nara habitait en Belgique il y avait déjà plusieurs années. Elle gardait de bonnes relations avec ses patrons et ses ex-patrons, avec les gens en général. Elle n'a jamais eu de problème avec les Belges, même pas du racisme. Elle est contente de vivre en Belgique.

> **'J'aime habiter ici. J'aime les gens. Je m'entends bien avec les gens, avec les Belges. Je n'ai jamais eu de problème avec les Belges. Jamais. D'ailleurs, je trouve le respect que les gens portent aux pauvres. Au Brésil j'avais beaucoup de problèmes de racisme, tu sais ? Et ici je n'ai jamais eu de problème de racisme, avec les Belges je n'en ai jamais eu. Il y a ceux qui parlent mal des Belges, qu'ils sont comme ci, comme ça. Je n'ai jamais eu de problème avec les Belges. Je m'entendais toujours bien avec eux. Et si jamais un jour j'avais un problème de racisme, n'importe… Je suis une étrangère, je suis dans leur pays.'**[456]

Dans la vie quotidienne en Belgique, Nara a quand même connu de mauvaises expériences, mais rien de grave : elle a été volée à deux reprises dans les transports en commun, alors qu'elle ne faisait pas attention à son sac.

Nara parle d'un événement qui fait penser à un autre qu'elle avait vécu au Brésil : en Belgique, elle est allée à un magasin avec l'intention de s'informer quant au prix des meubles. Elle a été tellement bien accueillie, qu'elle a acheté à crédit les meubles que le vendeur lui avait conseillés, meubles qui se trouvaient en promotion. Elle a donné un acompte pour la réservation, et ensuite elle est venue pour payer le restant et recevoir ses meubles.

> **'J'aime bien ici. J'aime tout, les gens. Par exemple, si on va quelque part pour faire des achats, n'importe où – au moins ça se passe comme ça avec moi, je n'ai jamais eu de problème – on est traité de façon normale, on est traité comme une cliente telle que les autres'.**[457]

Pendant sa vie en Belgique, Nara s'était mise en ménage avec un étranger venu d'un autre pays d'Europe. Le couple allait bien, jusqu'au moment de la naissance de leur enfant. Son compagnon la laissa seule à l'hôpital. Il reconnaîtra son fils, mais le couple se sépare. Il ne donne pas de pension, n'apporte aucun aide à Nara et à son fils. Nara se dit que même un mariage officiel n'offre pas de sécurité à une femme. Elle s'était préparée à éventuellement être confronté à une telle situation, et c'est arrivé.

> **'Hors du Brésil, c'était la seule personne avec qui j'ai vécu. Dans la grande capitale au Brésil, j'avais vécue une relation éclair de deux mois. C'était une déception immense.'**[458]

> **'Au début c'était chouette. Puis mon fils est né, et les choses ont changé. C'est comme s'il… C'est comme s'il... Comment le dit-on ? – S'il était en train de cacher sa personnalité, et que soudain, il devenait une personne complètement différente.'**[459]

> **'Avant il était comme ça, je peux dire qu'il avait ses moments de nervosité, mais tout le monde l'a. Mais il était une personne quand même tranquille. On conversait beaucoup, on rigolait à la maison. Quand nous sortions pour aller au supermarché, ou n'importe où, il était toujours gentil. Après la naissance de mon fils, il est devenu complètement différent, grossier. Il était méchant avec moi à la maison, dans la rue, n'importe où.'**[460]

> **'Un mariage, je le voyais comme ça : se marier et vivre ensemble, ça ne donne pas de sécurité non plus. Parce que si l'on se marie, et si l'on a un enfant, et si le mari s'en va ? Et si l'on se sépare ? Et si je n'avais pas une situation équilibrée, c'est-à-dire, travailler, avoir un salaire, une profession, quelque chose qui pouvait me maintenir seule ! Et c'est arrivé.'**[461]

‘Et ce n’arrive pas qu’aux pauvres. Ce genre de choses arrive aussi à ceux qui ont une bonne position : se marier et se séparer. Parfois la femme se marie, et elle a une bonne situation. Le mari lui donne de tout, et la femme y reste comme une madame désœuvrée. Soudain elle reçoit un coup de pied, pour ne pas dire autre chose. Et ça y est. Figure-toi ! Abandonnée, sans savoir comment affronter la vie, avec un enfant. Non. J’ai mes pieds sur terre.’[462]

Nara vit seule avec son enfant, elle est la seule personne qui s’occupe de lui. Elle travaille, comme elle a toujours travaillé. Néanmoins, elle est contente, parce que peut récolter le résultat de son travail. Si elle vivait au Brésil, elle ne pourrait sûrement pas donner les mêmes conditions de vie qu’elle offre à son fils en Belgique.

‘Je travaille beaucoup, mais je suis heureuse comme ça. Je suis heureuse. Même si je travaille beaucoup, je suis heureuse, parce que je travaille, mais je vis avec du confort. Je peux donner à mon fils tout ce dont il a besoin : l’école, lui payer des cours. Et nous pouvons sortir en vacances aussi. Tu comprends ?’[463]

‘Et je peux dire de moi-même : si je vivais au Brésil, seule avec un enfant, je n’aurais pas les moyens de lui offrir ce que je lui offre ici, l’école et les autres choses qu’il fait en plus, les autres cours. Et je suis toute seule. Mon ma… Le père de mon fils ne me donne pas de pension.’[464]

‘Même si je suis seule, même si je n’ai pas de mari, je pense que la meilleure phase de ma vie est celle de maintenant, à partir du moment que je me suis séparée, que je suis seule avec mon fils. Je travaille, mais je vois le résultat.’[465]

Nara aime bien rester à la maison, regarder la télé, boire du vin. Elle sort peu, et est toujours un peu timide.

‘Je contrôle ma vie. Je n’ai pas de patron à la maison, je n’ai pas de mari raseur à la maison. Et je l’adore. J’adore m’occuper de mon appartement, le ranger, changer les choses de place. J’ai l’impression que je me trouve dans une chose nouvelle, différente. De temps en temps je change tout. Maintenant je me suis un peu arrêtée, parce que je cassais beaucoup les meubles. Je les cassais. Celui-ci, par exemple, ne peut pas se déplacer, parce qu’il est trop lourd. Je suis arrivé à ranger les choses d’une façon qui me plaise.’[466]

Les amis de Nara la considèrent comme une personne fiable, et lui confient des responsabilités. La seule chose que Nara regrette est de ne pas être arrivée en Belgique plus jeune. Si elle était venue plus jeune, elle pourrait profiter des multiples opportunités d’études qui se trouvent en

Belgique. Mais elle connaît des gens qui ont étudié, et pourtant elle se trouve dans une meilleure situation par rapport à eux.

> **'Je voudrais être arrivée en Belgique plus jeune. Parce qu'ici on a beaucoup de possibilités d'étudier, de faire un tas de choses, des choses qu'au Brésil on ne peut pas, sauf si on a une bonne position. Ici, même si on n'a pas de document… Ce n'était pas mon cas, parce que je les ai toujours eus. Mais il y a des cours où l'on ne demande pas d'identité, si la personne est légale ou illégale. Tu comprends ? Alors, n'importe qui peut étudier.'**[467]

Nara a dû adapter ses aspirations professionnelles aux possibilités qu'elle avait trouvées en Belgique. Elle voudrait être manucure dans un salon, mais il n'y a presque pas de demande pour cela en Belgique.

> **'Ici, c'est différent, parce que le salon ici, il n'y a pas de manucure comme au Brésil. On ne donne pas d'importance à soigner les ongles. Au Brésil si, on donne attention, il n'y a pas de salon sans manucure. Et ici non, on n'y prête pas attention. Parce que si je le pouvais, je travaillerais dans un salon, dans un institut de beauté. Peut-être ça peut arriver, n'est-ce pas ? On ne sait jamais.'**[468]

Se souvenir de son enfance, ça lui fait mal. Ce que Nara avait dit pendant les entrevues, ce serait comme un résumé, elle ne pouvait pas tout dire.

> **'Parler de mon enfance, de mon passé, de l'époque de maman, c'est toujours un triste souvenir. Me souvenir de mon enfance, c'est toujours comme ça, les mauvais souvenirs reviennent. C'était difficile d'en parler. Et j'en ai parlé comme ça, de manière résumée. Parce qu'on ne peut pas en parler en détail.'**[469]

Les entrevues auraient fonctionné encore comme un moyen pour que Nara puisse se soulager du poids de son passé:

> **'Mais c'était bien d'en avoir parlé. Parfois c'est comme un soulagement. Parfois, parler, ça fait du bien. C'est un soulagement. Alors c'est bien de pouvoir m'en défaire.'**[470]

Nara a toujours voulu 'sortir', 'quitter', comme moyen pour améliorer sa vie. Elle a un frère qui habite toujours dans son village de naissance. Il est chargé d'enfants, et a peu d'argent. Les villes où elle a habité au Brésil, dit-elle, ne lui manquent pas, mais les amis, si. Elle ne rentrerait au Brésil que si elle était obligée.

Nara a toujours aidé sa mère, et occasionnellement aussi son frère. Sa mère est décédée. Nara voudrait qu'elle soit encore vivante afin qu'elle puisse profiter de la qualité de vie qu'elle pourrait lui offrir à ce moment.

Parfois, les mauvais souvenirs reviennent. Quand le père de Nara était mourant au Brésil, l'une de ses filles le soignait. Quand Nara rencontre cette sœur, celle-ci voulait se soulager en parlant de ce qu'elle avait vécu à ce moment-là. Ensuite les deux sœurs pleurent ensemble.

> **'Je voudrais que ma mère soit vivante maintenant, et mon père. Surtout ma mère. Mon père est décédé très tôt. Mon frère cadet devait avoir le même âge de mon fils, quand mon père est décédé.'**[471]

Nara a de bonnes amitiés, et elle adore vivre en Belgique. Elle se trouve dans un bon moment de sa vie, et apprécie ce qu'elle est plus qu'auparavant.

> **'À chaque moment, toujours quand je changeais de ville, d'endroit, j'améliorais. J'aime plutôt maintenant, cette phase. Je m'aime plus maintenant.'**[472]

> **'J'ai un passé pauvre, mais ce n'est pas honteux. Il n'est pas honteux d'avoir été pauvre, d'être pauvre. Je ne sais pas comment je puis te le dire, mais je sais que je m'aime plus maintenant. Je m'aime.'**[473]

Malgré les difficultés que Nara avait rencontré dans sa vie, elle n'a jamais eu besoin de recourir à une 'vie facile', c'est-à-dire, à la prostitution. Nara considère qu'elle ne serait jamais capable de le faire, à cause de sa timidité. Si elle en dépendait pour vivre, elle allait mourir de faim. Si un homme la regarde dans la rue, elle détourne son regard, même dans les occasions où ça lui plaît.

> **'J'étais une personne arrivée de la campagne, seule, sans expérience, sans avoir personne pour s'occuper de moi. Et je suis arrivée jusqu'ici sans avoir besoin de passer par certaines choses, ces cabarets de la vie, la vie facile. Parce que je pense que j'allais mourir de faim. Je suis trop timide pour ce genre de choses.'**[474]

Nara considère que sa vie est une réussite.

> **'D'où je viens, je peux pratiquement dire que j'ai réalisé ce que je voulais. Je vis, je vis bien. À partir du moment que j'ai commencé à travailler et à gagner mon argent, je n'ai plus jamais eu faim. J'en ai pour moi et pour donner à celui qui a faim, qui a une situation pire que la mienne.'**[475]

- Analyse du récit de Nara

Représentations de soi

Le récit de vie de Nara nous livre un nombre de représentations de soi et de l'autre relativement petit par rapport aux autres récits. Nara parle de son histoire, et ne consacre pas beaucoup de son discours à caractériser soi-même et les autres. Sa narration met l'accent sur les événements de son histoire, d'où nous pouvons parfois déduire des représentations de soi et de l'autre.

Pendant son enfance, Nara vivait dans la misère, dans un village très pauvre. Parfois elle n'avait pas assez à manger. Ce qui la rendait différente des autres habitants et des membres de sa famille, c'était son ambition de partir vers une grande capitale, projet dont ses frères et sœurs se moquaient. Elle pensait beaucoup, elle était quelqu'un qui s'inquiétait pour son futur et pour le futur des siens.

Nara parle tristement de cette enfance, qui avait été très dure. Mais Nara a toujours été entreprenante, et ne se résignait pas à son sort.

L'histoire qu'elle raconte nous fait penser à une fille très timide, dont l'ambition ne visait pas diminuer les autres qui se trouvaient dans la même situation qu'elle-même, mais la vivait comme une aspiration à une vie meilleure. Malgré sa timidité, Nara était une fille courageuse, qui prenait l'initiative de vendre des fruits sauvages au bord de la route pour aider sa famille.

Timide, elle se cachait des autres dans les buissons, ce qu'elle associe au fait d'avoir eu des ancêtres indigènes. Elle est donc un peu indigène. L'indien est un sauvage, et sauvage était Nara, qui ne supportait pas manger à coté de quelqu'un d'extérieur à sa famille.

Nara a entrepris deux fois des migrations au Brésil : la première, quand elle a quitté son pauvre village vers la capitale de son État ; et la deuxième quand elle a quitté cette capitale pour une autre plus grande, dans un autre État du Brésil. Elle travaillait comme domestique. Elle est

humiliée, et dans l'un des foyers où elle avait travaillé, elle était obligée de manger les restes des assiettes des patrons.

Nara acquiert de l'expérience, et devient plus mûre avec les ans qui passent. Peu à peu nous voyons se dessiner une représentation de soi qui la valorise comme professionnelle. D'abord comme domestique, et ensuite comme manucure, dans cette autre grande capitale. À ce moment, elle était déjà toute autre par rapport à ce qu'elle avait été pendant son enfance : maintenant elle savait cuisiner, elle savait travailler, et avait amélioré son statut social.

Nara est une personne fiable : en Belgique, travaillant comme domestique, les patrons, pendant leur absence, lui laissaient la clef de leurs appartements sans souci. Nara a toujours travaillé légalement, ce qui renforce l'image de fiabilité que nous donne son récit.

Nara devient Belge, non pas pour devenir une autre, mais pour avoir les droits des citoyens de ce pays, ce qui pourrait mieux garantir son existence. Elle est prévoyante. Mais elle se sent toujours Brésilienne, et veut continuer à l'être, même ne voulant plus jamais vivre au Brésil.

La vie en Belgique lui plaît. Mais ce dont elle se réjouit peut-être encore plus, c'est ce qu'elle est maintenant. Elle gagne sa vie honnêtement, sans avoir dû se prostituer, et donne seule à son fils une vie meilleure que celle qu'il aurait eue au Brésil. En Belgique elle est heureuse. Elle n'est pas discriminée, et acquiert ainsi de la dignité. Elle est travailleuse, mais peut récolter le résultat de son travail. Nara est estimée de ses connaissances belges et brésiliennes.

Après tout, ce qui ne lui plaît pas en elle-même, c'est qu'elle n'a pas fait d'études. Nara est arrivée trop âgée en Belgique pour le faire.

Nara reste toujours timide. Si un homme la regarde dans la rue, elle détourne son regard. Lors des rares occasions où elle sort pour s'amuser, et qu'elle va danser dans une discothèque, elle doit auparavant prendre quelques verres de vin pour surmonter sa timidité.

Nous voyons que Nara se décrit comme une personne bonne, sans pourtant avoir l'audace de le dire ouvertement. Les représentations qu'elle se fait de soi avant et après la migration ne changent pratiquement en rien, sauf les changements qui viennent de l'expérience et du

changement de sa situation économique. Elle est honnête, et est fière de pouvoir subvenir à ses besoins et à ceux de son fils grâce à son propre travail.

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

Le premier Brésil dont parle Nara est celui de sa dure enfance vécue dans un pauvre village. Ce village apparaît comme un pâté de maisons qui s'étendait à coté d'une route boueuse. Les jeunes filles de ce village avaient la mauvaise habitude de laisser tomber la chance qu'elles avaient d'améliorer leurs vies, et, au lieu de rester à la capitale où elles allaient travailler comme domestiques, elles rentraient, épousaient des garçons de ce village, faisaient plein d'enfants, et reproduisaient la misère de leurs parents. Nara, enfant, n'allait que de temps en temps vers la capitale. Ce qu'elle connaissait, c'était ce qu'elle voyait au village. La conscience que Nara avait de la vie qu'ils menaient avait été clarifiée par le regard de ceux qui sont passés par là et qui s'étonnaient de la situation de vie des enfants, du manque de loisirs et d'études.

En ce qui concerne le récit de cette enfance, nous ne pourrions peut-être pas parler de représentation du Brésil et des Brésiliens, étant donné que Nara n'avait eu aucune expérience avec des étrangers venus d'autres pays. L'étranger, pour elle, était à l'époque celui qui venait de la capitale, ou celui qui avait des conditions de vie meilleures que les siennes.

Pourtant, chose qui attire notre attention, Nara affirme que depuis son enfance elle avait envie de quitter le Brésil. L'aurait-elle dit comme une espèce de synonyme de sa vocation, de son désir avoué de quitter sa ville natale et la dureté de la vie qu'elle était contrainte de subir ? Peut-être l'une et l'autre chose. Comme nous n'avons que le récit qui a été produit par une Nara adulte qui habite en Belgique, nous n'avons pas le moyen de savoir ce que serait pour cette enfant le Brésil, les Brésiliens, et les étrangers lointains d'une Belgique qui pouvait difficilement exister dans l'imaginaire d'une petite fille pauvre vivant dans un village brésilien, sans avoir eu jusque là accès à l'instruction.

La capitale de l'État brésilien où vivait cette petite fille était imaginée par elle comme une ville plus grande, où l'on peut trouver de meilleures conditions de vie, où l'on peut travailler. Plus tard, dans la réalité de son expérience dans cette capitale, Nara s'était trompée, et se voit obligée

à manger des restes, elle est humiliée. Elle rêvait depuis son enfance de partir non pas vers cette capitale de son État, mais vers une grande capitale où effectivement elle va s'installer plusieurs années plus tard. Avant d'y aller, une patronne qui l'aimait bien et qui la traitait avec humanité lui avait fait peur en parlant de tous les dangers qui existaient dans cette grande capitale.

Nara part vers cette grande capitale, où elle a vécu de mauvais et de bons moments de sa vie. Elle est ensuite invitée à partir pour travailler comme domestique d'une famille brésilienne dans un pays d'Europe. L'Europe apparaît à ce moment dans son récit comme un bloc où les pays qui la composent ne se distinguent pas. Ni le pays où elle vivra pendant quelques mois, ni la Belgique ne possédaient pour elle des traits particuliers. L'Europe toute entière est alors représenté comme elle avait autrefois représenté la grande capitale brésilienne où elle vivait à ce moment : comme une ville encore plus grande, qui pourrait offrir des conditions de vie et de travail encore meilleures. Les habitants de l'Europe n'occupaient pas la pensée de Nara : il n'y avait que cette 'grande ville' et ses possibilités qui comptaient pour Nara.

Afin de se souvenir de la date de son départ vers l'Europe, Nara fait allusion à un accident survenu au Brésil, un naufrage, lequel pourrait bien symboliser le moment où la réalité voulait faire sombrer l'espoir de Nara d'une vie meilleure. En Europe, la déception qu'elle éprouve dans le premier pays où elle est allée vivre ne concerne pas le pays lui-même, mais la manière dont elle avait été traitée par la famille brésilienne qui l'avait embauchée. La première chose que ces employeurs avaient fait, c'était de lui confisquer son passeport, afin de garantir qu'elle ne les quitterait pas, ce qui la mettait dans une condition proche de l'esclavage. Cette mauvaise expérience n'engendre pas dans le récit de Nara une représentation généralisée des Brésiliens comme des gens méchants. C'est d'ailleurs une Brésilienne qui va aider Nara à quitter ce pays vers la Belgique, où elle travaillera encore une fois comme domestique, mais dans une famille brésilienne de sa connaissance qui la traitera avec humanité.

En Belgique, elle est très bien reçue par cette famille brésilienne. Il y avait des fleurs dans sa chambre, qui se trouvait à côté des autres, dans l'enceinte de l'appartement et non pas dans une cave. Cette situation paraît attribuer de la dignité à la personne de Nara. C'est le moment où sa vie commence à changer, et ça se passe en Belgique. Depuis le début du séjour de Nara, ce pays répond à son désir d'améliorer sa vie.

Nous voyons que le récit de Nara parle la plupart du temps non pas d'un caractère supposé des Brésiliens ou des Belges, mais de l'histoire de ses expériences de travail et de ses relations personnelles, une histoire qui sert de paramètre pour mesurer à chaque moment la distance qui séparait la vie concrète de Nara de l'accomplissement de son désir d'améliorer sa vie.

Même si dans le récit de Nara le récit des expériences vécues prime sur les représentations des pays et de ses habitants, à partir du moment où elle trouve en Belgique les conditions de vie qui lui conviennent, il apparaît que la satisfaction qu'elle éprouve donne l'occasion de créer de représentations positives de la Belgique et des Belges. Ainsi, les Belges, contrairement aux Brésiliens, ne sont pas racistes. Elle trouve de la dignité en Belgique. D'ailleurs, si les Belges étaient racistes, ce serait leur droit, parce qu'ils se trouvent dans le pays qui est le leur. Le climat de la Belgique, motif de plainte de plusieurs Brésiliens habitués à recevoir une plus grande quantité de rayons de soleil, plaît à Nara : elle aime le gris du ciel, elle aime la pluie, ça ne la dérange pas du tout. Ce qu'elle voulait, et qu'elle a effectivement trouvé en Belgique, c'est la possibilité de travailler et de récolter les fruits de son travail.

Certains épisodes du récit de Nara attirent notre attention sur la supériorité du traitement qu'elle aurait reçu des autres en Belgique par rapport à ce qu'elle avait expérimenté au Brésil, à l'occasion où Nara va se procurer des meubles dans des magasins. Elle nous raconte deux épisodes semblables, l'un passé au Brésil et l'autre en Belgique. Les deux fois, Nara se trouvait dans une situation qui lui permettait d'investir un peu dans son confort, étant donné qu'elle avait eu la possibilité d'avoir un logement pour elle seule. Au Brésil, quand elle va acheter ses meubles, au premier magasin elle avait été discriminée, déconsidérée comme cliente, comme si elle n'était pas vue comme assez digne pour adresser sa demande au vendeur. En Belgique, au premier où elle va, Nara est tout de suite prise en considération par le vendeur, tellement bien et gentiment, que Nara a acheté immédiatement à crédit tout ce qu'elle avait choisi.

Le Brésil qu'elle aime, ou mieux, la dimension du Brésil qu'elle aime, c'est la samba, c'est la grande capitale où elle habitait, c'est les amitiés. Mais elle ne rentrerait vivre au Brésil que si elle était obligée. Au Brésil, elle ne trouverait pas les mêmes conditions de vie qu'elle a en Belgique, et ne pourrait pas offrir à son enfant les mêmes opportunités. Au Brésil elle serait victime de racisme, de la discrimination qui existe contre les gens 'simples', mot qu'elle utilise signifiant une personne illettrée et comme telle marquée par le stigma de la pauvreté, une marque

indélébile qui signifie aux autres qu'elle est le membre de la race inférieure des gens venus d'une basse condition socio-économique.

Ainsi, toute compte fait, la Belgique devient dans le récit de Nara meilleure que le Brésil ; et le comportement des Belges meilleur que celui des Brésiliens. La Belgique est l'endroit qui convient à Nara. Elle arrête ici son voyage, la Belgique est sa destination.

Une thématique pour le récit de Nara

Si nous voulions, à l'instar de ce que nous avons fait dans les analyses précédentes, proposer deux pôles censés représentatifs de la dynamique du récit de Nara, nous pensons tout de suite à la faim et à l'abondance.

La faim représente la pauvreté, le manque d'études, la dureté de la vie. Dans une vie qui manquait même de nourriture, il n'y avait pas de place pour d'autres 'conforts', auxquels Nara aspirait : ne pas travailler le dimanche, manger ce dont elle avait envie, améliorer sa vie au-dessus des conditions de vie de ses parents qui lui inspiraient de la peine.

L'abondance existe quand on a déjà rempli les conditions minimales de subsistance, et que l'on peut avoir accès au superflu. Le superflu peut être ressenti comme une nécessité au moment où il s'insère dans la dynamique du désir : ce que l'on désire ne se limite pas seulement à ce que l'on pourrait considérer comme des objets de première nécessité. Ainsi, quand Nara est allée vivre à la capital de son État d'origine, déjà elle n'avait plus faim. Mais elle a été contrainte à manger des restes ; dans une autre situation, elle avait accès à une nourriture préparée pour elle et pour les autres domestiques, mais ne pouvait que regarder et désirer ce que mangeaient ses patrons, faisant le vœu qu'un jour elle mangerait de tout ce dont elle avait envie.

Quand le personnage Nara affirme que depuis son enfance elle avait le désir de quitter l'endroit où elle se trouvait pour améliorer sa vie ailleurs, ce qu'elle a effectivement accompli au moins trois fois dans sa vie, nous entendons qu'elle voulait écarter l'ombre de la faim qui lui avait pesé dans la réalité de sa vie. Elle désirait trouver une 'ville plus grande', où elle pourrait se trouver

dans l'abondance. Là elle pourrait gagner sa vie grâce à son travail, et avoir accès à ce dont elle avait envie, à ce qu'elle désirait, et non pas simplement à ce dont elle avait besoin.

La seule chose que Nara regrette : ne pas être arrivée en Belgique plus jeune, ce qui lui aurait valu d'accomplir un autre désir qui lui était cher : faire des études. Mais, se dit-elle, aurait-il été mieux si elle avait fait des études ? Elle connaît des gens qui ont fait des études et qui se trouvent dans une situation pire que la sienne. L'émergence d'une conscience de la nécessité de faire des études apparaît dans le récit au moment où des 'étrangers' passent par son village natal. Ce désir est d'abord frustré par des patrons qui n'avaient pas accompli ce qu'ils avaient promis : qu'elle travaille en échange de logement, de nourriture et d'études. Elle a suivi plus tard une école primaire pour adultes, mais ce n'était pas assez. Cette frustration qui traîne pendant plusieurs années semble pourtant avoir une importance atténuée dans la situation où l'accès à des objets désirés – représentés par l'accès à la nourriture – est assurée par la vie d'abondance que Nara mène en Belgique.

Nous pourrions encore avancer une hypothèse, qui restera pourtant comme telle, faute de possibilité de la vérifier : ce que Nara désirait était bien sûr pouvoir d'abord manger à sa faim, et ensuite manger de tout ce dont elle avait envie ; mais il nous paraît qu'au fur et à la mesure qu'elle accomplissait ses désirs, ce qui s'ensuivait était le désir de pouvoir vivre dans une dynamique normale de désir. C'est-à-dire, ce qu'elle désirait, c'était peut-être la dignité de vivre comme un être de désir, comme une personne qui ne soit pas obligée de se restreindre à espérer avoir au moins de quoi manger, mais qui au contraire peut désirer avec l'assurance qu'une partie au moins de ses désirs pourraient être accomplis dans la réalité.

Cette hypothèse nous semble corroborée par le désir de dignité qui émane de l'histoire du personnage de Nara : elle se plaint du racisme brésilien, qui dans son discours prend parfois la connotation de discrimination envers les gens socio-économiquement défavorisés ; et Nara se réjouit qu'en Belgique elle soit traitée comme les autres. Nous pourrions lier ce désir 'd'être comme les autres', un désir disons d'accéder à la dignité, à ce que nous avons supposé comme un désir de pouvoir accomplir ses désirs – ce qui revient aussi à être comme les autres. Devenant comme les autres, Nara aurait accès à la dignité qui lui était niée depuis son enfance. Quand elle était gamine, à la place de cette dignité qui manquait, il y avait de la douleur, et probablement l'humiliation d'éprouver de la peine quand elle voyait ses parents se battre sans avoir de récompense, sans pouvoir sortir ni faire sortir leurs enfants de ce manque réel nommé pauvreté.

Après ces considérations, il nous semble que l'opposition entre 'désir' et 'nécessité' réfléchirait mieux la manière dont nous entendons le récit de Nara.

Les représentations de soi et de l'autre avant et après la migration

Il est étonnant pour nous que les représentations que Nara nous livre de soi, des Brésiliens et des Belges restent plus ou moins identiques pendant toute l'histoire racontée.

Nara, enfant, était timide – comme un Indigène – et elle affirme l'être encore au moment de nos entrevues.

Enfant, Nara était prévoyante, ne pouvant pas se résigner à la pauvreté qu'elle voyait autour d'elle. Beaucoup plus tard dans sa vie, elle est toujours prévoyante, se préparant pour une possible séparation de son compagnon, et pour encore une fois faire face seule aux exigences de la vie, et ainsi subvenir aussi aux besoins de son enfant. Nara se montre encore prévoyante au moment elle a décidé de demander la naturalisation belge, afin de ne pas dépendre uniquement de la chance de se trouver des patrons brésiliens qui se succédaient les uns aux autres dans des séjours temporaires en Belgique.

Enfant, Nara était fiable, sa famille pouvait compter sur son aide volontaire : elle vendait des fruits à côté de la route ; elle aidait sa maman à pêcher des crabes pour les vendre au marché. Nara était fiable quand elle travaillait comme domestique, et avait même travaillé contre de la nourriture et du logement. Nara se montrait fiable quand elle a supporté plusieurs mois de maltraitance dans le premier pays où elle avait habité en Europe, ne lâchant pas pour cela ses obligations – c'est seulement au comble du malheur qu'elle trouve un moyen de rompre son contrat. En Belgique, Nara est toujours fiable: ses patrons, lors de ses absences, lui laissent la clé de leurs appartements, ne se souciant plus de rien. Nara est entourée d'amis qui lui font confiance.

Nara a toujours été honnête, ce dont elle est fière : elle n'a jamais eu de problèmes avec la police ; elle n'a jamais été accusée d'une faute par un patron, sauf à tort, comme ce fut le cas

dans son premier emploi en Europe ; elle n'a jamais dû recourir à une 'vie facile', à la prostitution ; en Belgique, elle a toujours travaillé légalement; Nara a toujours gagné honnêtement son argent grâce à son travail.

Enfant, Nara avait le désir, le projet d'améliorer sa vie ; elle a été toujours fidèle à ce projet, ne cessant de quitter les lieux où elle avait vécu que pour la Belgique, parce que là elle s'est trouvée de quoi réaliser son désir.

La seule chose qui semble changer dans la manière dont Nara se représente au fil du temps, c'est l'âge, l'expérience, la compétence professionnelle. L'âge dont elle se plaint furtivement, quand elle regrette ne pas être arrivée en Belgique plus jeune. Son expérience de vie vient de plusieurs rencontres avec des patrons différents, des villes différentes, des situations différentes. Quant à sa compétence professionnelle, Nara était d'abord une gamine qui ne savait rien faire ; ensuite, formée sur place dans les foyers de la première capitale où elle avait vécu, elle a appris à cuisiner et s'occuper d'une maison. À travers des cours professionnels, Nara s'élève au statut professionnel d'esthéticienne. En Belgique, même si elle ne peut travailler à temps plein comme manucure, elle exerce sa profession recevant des clientes aux heures creuses à la maison.

L'expérience de Nara à l'étranger aurait-elle changé quelque chose dans la manière dont Nara se représente et dont elle représente les Belges, les Brésiliens ? Il semble que ce qui est important pour Nara, c'est le fait d'avoir pu accomplir son désir de s'élever à la dignité d'une vie lui permettant d'accomplir certains de ses désirs, au lieu de ne viser que le nécessaire. La Belgique est l'endroit qui lui convient par rapport à ce critère, où elle se sent bien. Néanmoins, cela aurait probablement pu se passer aussi dans n'importe quel autre pays où elle aurait trouvé des conditions semblables. La Belgique n'aurait pas gagné dans son discours des traits qui la distinguent essentiellement des autres pays, représentée comme un environnement qui lui rend possible accomplir son ancien désir d'améliorer sa vie.

Malgré la permanence relative du contenu de ses représentations, il y a un changement de ses représentations de soi qui se montre très timidement à travers son discours : Nara affirme à la fin des entrevues qu'elle aime mieux sa vie de maintenant, mais aussi qu'elle s'aime plus comme elle est aujourd'hui par rapport à ce qu'elle était. La réalisation de la vie qu'elle désirait est ressentie comme valorisant son être. Nara, selon notre hypothèse, se sentirait bien parce qu'elle aurait eu accès à une vie qui fonctionne selon la logique du désir. Elle a de quoi se sentir fière,

parce qu'elle l'a obtenue par son travail, par son honnête travail, sans avoir dû se débarrasser des valeurs qui étaient les siennes. Des valeurs qui, préservées et non pas violées, maintenant peuvent servir comme repère pour valoriser sa propre personne.

Les représentations du Brésil n'auraient pas beaucoup changé par l'expérience de Nara à l'étranger. Elle y voit toujours la difficulté où se trouvent les gens qui vivent encore dans des conditions semblables à celles de son enfance. D'ailleurs, même un frère de Nara vit toujours dans la pauvreté. Elle ne l'oublie pas, et lui envoie de l'argent de temps en temps.

Il faut dire que Nara ne s'adonne pas beaucoup à des réflexions poussées sur le caractère des Brésiliens ou des Belges. Il y a des bons et des mauvais Brésiliens ; et elle reconnaît que dans tous les pays, même en Belgique, il y a des bandits et des gens malhonnêtes. Ce qui compte pour Nara, c'est la possibilité de mener une vie quotidienne digne, et cela paraît servir de repère pour qu'elle se fasse des représentations du Brésil et de la Belgique.

Les Belges, d'après l'expérience de Nara, sont moins racistes et moins discriminatoires que les Brésiliens. Et ça ne vient que renforcer la constatation que la Belgique est le pays qui convient à Nara.

Après son expérience à l'étranger, le Brésil devient pour Nara un beau pays malgré ses défauts, où habitent des amis qui lui manquent. Mais elle n'y reviendrait plus vivre, parce que la vie en Belgique est meilleure. La Belgique, avant son voyage, lui était totalement inconnue. Ce pays associé à l'Europe, qui signifiait pour Nara une ville plus grande offrant de meilleures conditions de vie et de travail. La Belgique va ensuite gagner un visage qui la singularise par rapport au bloc 'Europe', par exemple à travers son climat qui déplaît aux Brésiliens en général et qui néanmoins plaît à Nara. Mais ce visage n'efface pas la première expectative que Nara avait de l'Europe : la Belgique paraît avoir répondu bien à son expectative de trouver une ville plus grande, où elle pourrait accomplir son désir d'améliorer sa vie.

Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi

En principe, nous ne voyons dans le récit de Nara qu'une seule coïncidence entre soi et l'autre : Nara est brésilienne, se veut brésilienne. Elle a quand même été naturalisée Belge, mais elle ne

se représente pas soi-même comme une Belge. Elle ne l'avait fait que pour des questions pratiques, afin de mieux garantir son avenir, suivant son attitude de prévoyance qui se manifeste dans sa vie en général.

Nara est brésilienne, se reconnaît dans cet autre. Pourtant, Nara n'attribue presque pas de caractéristiques généralisées aux Brésiliens, exception faite pour la discrimination, le racisme brésilien. Il y a des Brésiliens et des Brésiliens : des bandits, des bonnes et des mauvaises patronnes, des gens riches et des gens pauvres. Pour Nara, les caractéristiques personnelles qui se révèlent dans les relations sont plus parlantes et plus importantes que des caractéristiques 'nationales'.

Dans son discours, Nara s'accroche très fort à son identité brésilienne. Et pourquoi le fait-elle, si elle considère plutôt les caractéristiques et la valeur des individus que celles des types nationaux ? Étant donné qu'elle donne plus importance à ce que chaque individu démontre être, pourquoi ne pourrait-elle abdiquer complètement son identité brésilienne, et se présenter comme Nara, qui a les mêmes bonnes caractéristiques qu'elle apprécie en soi et qui est désormais devenue belge ?

Peut-être un tel abandon de son identité brésilienne pourrait-il être ressenti comme une sorte de trahison envers tous ceux qu'elle avait laissés derrière elle, et qui sont restés dans des conditions pires que les siennes. Cette dernière hypothèse semble être en harmonie avec quelques traces de culpabilité que Nara laisse entrevoir quand elle parlait de sa mère, qu'elle a bien aidée, mais qui malheureusement est décédée. Nara se plaint que sa maman n'a pas pu profiter de la meilleure partie de sa vie, où elle a pu se procurer des conditions où elle se plaît. La culpabilité apparaît peut-être aussi au moment où Nara parle de son frère qui vit toujours dans des conditions pas très éloignées de celles de leur famille d'origine ; et encore au moment où Nara parle d'une nièce très douée, laquelle vit au Brésil, et que sûrement pourrait mieux s'épanouir en Belgique.

Nara ne se décrit pas du tout comme ayant quelque chose de semblable aux Belges. Pas directement, en tout cas. Elle arrive même à dire que les Belges ne sont pas racistes, mais que s'ils l'étaient, ce serait leur droit, parce qu'ils se trouvent dans leurs pays à eux. C'est-à-dire, elle affirme par là qu'elle n'est pas du tout Belge, qu'elle est une étrangère en Belgique, et qu'elle pourrait même devenir éventuellement et de manière légitime la cible du racisme des autochtones.

Le récit de Nara vu par rapport à l'hypothèse générale

Notre hypothèse générale met en relation les premières représentations que le narrateur affirme avoir eues du pays où il ira plus tard migrer, et la représentation qu'il en aura après avoir vécu dans ce pays. Nous avons l'expectative que, si le narrateur considère qu'il a réussi son entreprise de migration, les représentations de l'autre actuelles répéteraient des traits importants des anciennes représentations. Ce serait comme si la narration était un moyen de dire : 'J'ai réussi ma migration, et la preuve est que le pays où je suis allé migrer est bien ce que j'avais imaginé ; donc, j'ai réalisé mon rêve.'

D'après ce que nous livre le récit de Nara, avant de venir en Belgique, elle ne distinguait pas ce pays du bloc qu'elle désignait comme l'Europe. Et quelle était la représentation qu'elle se faisait de l'Europe ? Une ville encore plus grande, où elle trouverait des meilleures conditions de travail et de vie. Elle affirme encore que quand elle se faisait cette représentation, les habitants de l'Europe n'existaient pas pour elle.

Pourrions-nous trouver dans les représentations que Nara se fait de la Belgique, après son expérience de vie dans ce pays, une répétition de certains éléments importants qui composaient les représentations que Nara se faisait de l'Europe ?

La réponse est positive. Nous avons vu que la Belgique constitue pour Nara l'endroit qui lui convient, parce qu'elle avait trouvé dans ce pays des meilleures conditions de travail et de vie. En Belgique, Nara peut s'offrir et offrir à son enfant né dans ce pays ce qu'elle ne pourrait jamais lui procurer s'ils habitaient au Brésil. Cela répète les représentations que Nara se faisait de l'Europe avant de mettre les pieds dans ce continent. En Belgique, elle a trouvé cette 'grande ville', cet endroit qu'elle imaginait.

Nous pouvons affirmer que ce que propose notre hypothèse se trouve en consonance avec le contenu analysé du récit de Nara.

Analyse transversale

- Un aperçu comparatif des analyses

Notre objectif initial était celui d'explorer le contenu d'histoires singulières, sans nous occuper de suggérer une généralisation qui s'adresse à une catégorie plus large, comme celle des Brésiliens ou des Belges par exemple. Il serait néanmoins intéressant de reprendre en ligne générale les résultats des analyses de tous les récits. Cela pourrait nous donner une vision d'ensemble, et éventuellement clarifier nos propositions par rapport à un récit donné au moyen d'une comparaison avec les autres analyses. Malgré que notre travail ne nous permet pas d'extrapoler le cadre d'analyses individuelles, nous pourrions souligner certaines coïncidences entre récits différents qui pourraient suggérer des relations intéressantes pour l'objet de notre recherche.

Afin d'organiser la révision de nos analyses, nous allons suivre les mêmes rubriques, mais maintenant en faisant référence à chaque fois à l'ensemble des analyses, et non pas au contenu d'un seul récit.

Représentations de soi :

Tous les récits nous ont livré une gamme de représentations que les narrateurs faisaient de soi par rapport à ce qu'ils auraient été dans des moments différents de leur histoire. Cela concerne des représentations de soi qui se rapportent depuis l'enfance du narrateur jusqu'au moment de l'interview. Ce que chaque narrateur raconte par rapport à ses origines familiales intervient aussi dans les représentations qu'il se fait de soi, exception faite concernant le récit de Guido, qui ne parle ni de son enfance ni de sa famille d'origine. Dire ce qu'est la famille, est dire au moins en partie ce que l'on est.

Il nous a été aussi possible d'entendre à travers les récits des indices qui nous aident à situer la situation socio-économique de départ de chaque narrateur. Nous y trouvons aussi une idée de ce qui a pu être son parcours socio-économique au long de la période que le récit couvre.

Quand un narrateur parle de sa famille et de sa situation économique de départ, ces contenus participent à la composition de ses représentations de soi. Béatrice, par exemple, nous dit qu'elle

vient d'une famille très aisée, qui possédait la plus belle maison de Belgique. Dans la suite de son récit, elle nous fait comprendre que malgré son argent, cette famille manquait de sensibilité, ce qui n'était pas le cas chez Béatrice. Elle nous parle encore de sa nécessité actuelle de se trouver une activité professionnelle qui paye bien, parce qu'elle ne peut plus compter sur les ressources qu'elle avait en Belgique. Parlant de sa situation socio-économique, Béatrice nous fait savoir qu'elle avait été riche, qu'elle est une personne sensible, qu'elle est courageuse parce qu'elle va affronter les limitations actuelles de sa vie économique. Tout cela peut être entendu comme composant des représentations de soi.

D'ailleurs, la situation socio-économique au cours de la vie de chaque narrateur conditionne le contenu de son récit, à différents niveaux. D'abord, nous voyons clairement la différence que contient une histoire comme celle de Nara racontant une enfance misérable, qui ne lui permettait pas d'aller à l'école, et un autre récit, comme celui de Béatrice, qui raconte son enfance aisée qui lui avait donné l'occasion de fréquenter un internat, conduite par un chauffeur. A un autre niveau, nous pensons pouvoir distinguer un autre effet de la situation socio-économique de chaque narrateur sur son récit : le langage utilisé. Le récit de Nara est très riche en contenu, et cette richesse contraste avec la simplicité du vocabulaire employé. Sûrement cela a à voir avec le niveau d'instruction de Nara, qui n'a pas dépassé l'école primaire. Guido, qui s'intéresse à la philosophie, tissait pendant son récit des considérations par rapport à soi-même et à son histoire qui dans un premier moment nous semblaient difficiles à suivre.

Nous venons d'évoquer comment les contenus qui se réfèrent à la situation socio-économique et aux origines familiales de chaque narrateur peuvent composer des représentations de soi. Voyons-nous une différence frappante, en ce qui concerne cette première rubrique, entre les récits des trois Belges et les récits des trois Brésiliens ?

D'abord, la condition socio-économique de départ des Belges interviewés était supérieure à celle des Brésiliens (sauf évidement concernant le récit de Guido, qui n'en parle pas). Par rapport aux origines familiales, nous trouvons aussi quelque chose d'intéressant. Les trois Belges interviewés, quand ils nous parlent de leurs origines, nous donnent l'impression qu'il s'agit d'un sujet qui leur est bien connu, ou du moins qui n'engendre pas d'inquiétude. Guillaume fait référence à ses ancêtres qui avaient vécu onze générations avant lui, peut-être plus. Si Béatrice et Éléonore ne vont pas aussi loin dans leurs récits, nous n'avons pas entendu de contenu qui pourrait suggérer qu'elles en seraient ignorantes. Chez les Brésiliens interviewés, nous voyons la

situation du récit de Guido, qui ne parle même pas de sa famille nucléaire d'origine, ni de ses ancêtres. Nous ne connaissons pas les raisons de cette omission, malgré qu'il a eu la même possibilité que les autres interviewés d'en parler. D'autres dimensions de son histoire l'intéressaient plus, peut-être à cause d'une dynamique où il se défendait d'une souffrance qui pouvait être liée à ce passé familial, nous n'en savons rien. En ce qui concerne l'origine familiale, les récits de Carlos et de Nara nous présentent une situation semblable : les deux narrateurs nous font savoir qu'ils détiennent une connaissance incomplète de leurs origines familiales. Carlos avait vécu une enfance pauvre, Nara avait passé son enfance dans la misère. Carlos parle d'un mélange ethnique à la racine de sa famille qui inclut les Indiens brésiliens et les Tziganes, mais la connaissance de ses origines paraît ne remonter que vaguement à son arrière-grand-mère. Nara semble ne pas trouver des moyens pour parler de manière précise de ses origines. Comme Carlos, elle parle de ses origines indiennes, auxquelles elle associe son caractère timide. Parler ou se taire par rapport à ses origines familiales, c'est aussi parler d'une appartenance qui sert de repère pour l'identification de chaque narrateur, de sorte que nous pouvons l'entendre comme composant ses représentations de soi.

Nous pourrions encore parler des caractéristiques personnelles que les narrateurs s'attribuent pendant leurs récits. Guillaume se représente comme un homme correct et responsable, innovateur en même temps que valorisant la tradition. Béatrice est une personne sensible et correcte. Éléonore se représente aussi comme une personne correcte, avec une timidité qui aurait en partie été surmontée par son mûrissement. Nous voyons que pour les trois Belges, être correct paraît être une valeur de référence pour construire des représentations de soi. Carlos aurait toujours été un homme actif, capable d'apprendre avec les circonstances. Nara a toujours été responsable et timide, digne de confiance. On pouvait toujours compter sur elle. Guido, depuis son adolescence, avait un idéal de se rendre utile à l'autre, et de cultiver sa personne selon des idéaux qu'il définit comme 'sainteté'. C'était donc un homme qui voulait se perfectionner. Ce qui pourrait dégager comme caractéristique commune des récits des Brésiliens, serait un apparent désir de s'améliorer, ou d'améliorer sa vie. Cela aurait sûrement à voir avec la situation économique de ces individus. Si les Belges nous donnent à penser qu'ils avaient au départ une condition meilleure que celle des Brésiliens interviewés, il est donc normal que ceux qui pensent davantage à améliorer leur condition soient les Brésiliens : Carlos qui se débrouille, Nara qui voulait atteindre un certain niveau de vie. Guido voulait cultiver son être, ce qui est aussi une manière de s'améliorer. Cela ne signifie pas que les interviewés belges n'avaient pas de buts à poursuivre. Mais en ligne générale, nous avons l'impression que ces interviewés voudraient

plutôt préserver un certain standard, et que les interviewés brésiliens voudraient accéder à un certain niveau de vie.

Représentations de l'autre : Brésil et Belgique

En ligne générale, nous avons l'impression que les Belges avaient du Brésil, avant de connaître ce pays, des représentations qui paraissent proches d'un stéréotype de paradis tropical. Guillaume, avide d'aventure, avait l'expectative d'y trouver la forêt tropicale. Éléonore associait ce pays aux tropiques, l'associant aussi à ce qu'elle avait entendu parler de l'Afrique connue de son oncle missionnaire. Cela soulève une question intéressante : en ce que concerne les récits des Belges, nous avons été capables de suggérer un lien entre les plus anciennes représentations qu'ils auraient eues du Brésil et certains événements de leurs vies. Les représentations qu'Éléonore aurait du Brésil avant de le connaître l'associait ainsi à ce qu'elle avait entendu dans le contexte d'une relation affective très importante pour elle. Béatrice, de son côté, avait aussi entendu parler du Brésil au sein d'une relation affective importante, associant le Brésil aux miracles.

Par rapport aux représentations que les Brésiliens auraient de la Belgique avant de la connaître, nous voyons une association de ce pays à l'Europe. Nara est partie vers l'Europe, ce qui signifiait pour elle comme une ville plus grande où elle pourrait réaliser son objectif d'améliorer sa vie. Quant à Carlos, il avait une représentation de la Belgique qui l'associait à une espèce de paradis d'égalité et d'accueil, ce qui pouvait peut-être la distinguer des autres pays de l'Europe. Guido ne savait même pas où se trouvait ce pays, ni la langue parlée.

Nous voyons que nos interviewés, avant de connaître leurs pays de destination, les associaient à quelque chose de plus large : le Brésil était associé aux tropiques, la Belgique à l'Europe.

Les particularités des représentations de l'autre dans chaque récit ont été l'objet des analyses précédentes.

Une thématique pour les récit des narrateurs

Cette rubrique avait été proposée afin de fournir un espace intermédiaire de réflexion qui, bien que secondaire par rapport à nos objectifs, pouvait nous offrir des éléments pour mieux cerner le contenu des histoires de vie.

Nous pouvons maintenant nous rendre compte que, malgré la présence d'éléments communs et parfois le recours à des stéréotypes, chaque histoire de migration est signifiée de manière particulière par chaque narrateur.

Pour le récit de Béatrice, nous avons suggéré comme thématique le 'oui' versus le 'non'. Le Brésil serait pour elle la terre qui dit 'oui' à ses aspirations, en contraste avec le 'non' qu'elle recevait en Belgique à travers le contrôle exercé par son père, au sein d'une famille insupportable.

Pour le récit d'Éléonore, nous avons pensé au couple d'opposés 'plaire à soi' et 'plaire à l'autre'. Pour Éléonore, semble-t-il, il n'était pas essentiel d'immigrer spécifiquement au Brésil afin de vivre d'une manière qui lui plaise. Le Brésil paraît être un décor de son histoire personnelle et familiale.

'Être le père' versus 'être le fils' est une thématique approprié pour le récit de vie de Guillaume. Le fait de vivre au Brésil paraît lui avoir donné la distance nécessaire pour qu'il s'établisse comme maître de sa propre vie.

'L'eau' et le 'sec' semblent refléter une dynamique qui apparaît dans l'histoire de Carlos. Le premier signifiant se lie à des événements importants de sa vie et à la fondation de sa famille. Il participe d'ailleurs à la composition de ses premières représentations de la Belgique.

Nous entendons le récit de Guido comme traitant de différents aspects et événements liés à 'l'union' et à la 'séparation'. À son idéal d'intégrité paraît s'opposer une division vécue en soi qui serait le reflet tantôt de l'incompatibilité entre les modes de vie laïc et religieux, tantôt de l'incompatibilité du monde belge et du monde brésilien.

La thématique du ‘désir’ versus la ‘nécessité’ reflète, sinon la réalité de la vie vécue par Nara, au moins la manière dont nous l’entendons : il paraît que Nara aspirait à être capable de subvenir à ses besoin de façon à pouvoir vivre en tant qu’être désirant.

Les représentations de soi et de l’autre avant et après la migration

De manière générale, nous avons l’impression que nos interviewés étaient partis vers leur pays de destination avec des représentations assez éloignées de la réalité qu’ils allaient rencontrer dans la suite de leur vie. Les migrants belges racontent quelques moments de déception éprouvés en ne trouvant pas ce qu’ils attendaient du Brésil aux premiers moments de leur expérience dans ce pays. Quant aux Brésiliens, Guido dit être parti à l’étranger ignorant presque complètement les caractéristiques de la Belgique. Nara est partie vers l’Europe, et l’Europe signifiait pour elle une ville plus grande avec plus d’opportunités d’améliorer sa vie. Carlos avait eu l’expérience de séjourner en Belgique avant d’y habiter. Pourtant, il ne l’avait connue que dans ses meilleurs jours, en été, fréquentant les cafés et profitant de la lumière du soleil qui ne se couchait que vers 11 heures du soir.

Après avoir vécu des années dans le pays qui lui était étranger, chaque narrateur rassemble des connaissances par rapport à ce pays, mais chacun intégrant ces connaissances d’une manière propre. Guillaume, qui avait été déçu par le Brésil à cause de l’absence de forêts dans la région où il vit, trouvera au Brésil des aspects positifs et négatifs, mais de façon à ce que le Brésil reste pour lui un pays intéressant et plein d’aventures. Béatrice, qui avait eu auparavant du Brésil des représentations d’un pays où les miracles avaient lieu, avait commencé les entrevues ne parlant que de ses bons côtés. Ensuite elle parlera de ses mésaventures aussi, mais trouvant toujours qu’il est possible de bien vivre dans ce pays. Éléonore associait le Brésil à l’Afrique. Pendant son expérience au Brésil, elle a vécu en femme au foyer, et ce qui comptait pour elle paraît être plutôt la vie de famille. Néanmoins, elle dit aimer le Brésil ainsi que son climat. Quant aux Brésiliens, Carlos a pu surmonter une dépression survenue à cause du manque de soleil. Même si la Belgique lui rend impossible de vivre sa passion, le foot, il trouve des moyens de surmonter les problèmes d’adaptation à la vie au sein d’une culture étrangère. Guido, qui était ignorant de ce qu’était la Belgique avant son départ, connaîtra ce pays avec l’aide de sa compagne, mais n’arrivera pas à intégrer les réalités des deux pays où il a passé sa vie de façon à constituer une

espèce d'unité de soi-même. Nara, qui voulait trouver en Europe de meilleures conditions de vie, les trouve en Belgique, et se plaît dans pays, même avec son froid et la grisaille du ciel.

L'une des prémisses de notre travail est celle que l'expérience de vivre dans un pays étranger affecteraient les représentations que le protagoniste d'une migration aurait de soi, de ses concitoyens et des habitants du pays de sa destination. Une chose intéressante apparaît à travers les récits réalisés, certains narrateurs parlent d'un événement autre que la migration qui au cours de leur vie aurait changé leur manière d'être. Pour Béatrice, il s'agit de son expérience mystique au sein d'une église quand elle avait environ 13 ou 14 ans, après quoi elle est devenue plus humaine. Pour Éléonore, le fait d'avoir tenté de suicider, après plusieurs années de mariage avec un mari tyrannique, aurait fait naître en elle le sentiment de liberté par rapport au désir imposé par un autre. Un événement autre que la migration peut prendre une importance capitale dans une histoire de vie, laquelle pourrait se caractériser non pas par une coupure imposée par le fait de quitter un pays vers un autre, mais par le continuum de l'expérience du narrateur.

Quant aux représentations de soi, nous avons l'impression d'une continuité de certains traits qui les composent au cours de la vie des narrateurs, malgré certains changements, comme par exemple ceux qui sont le résultat d'événements qui ont changé la vie de Béatrice et d'Éléonore. Parfois nous pouvons discerner une relation entre les représentations plus récentes de soi et de l'autre, de manière que les représentations que le narrateur se fait du pays où il est allé vivre paraît servir de repère pour produire les représentations de soi, et vice-versa. Ainsi, Éléonore, qui se représente comme une personne chaleureuse et ouverte, trouve au Brésil l'espace pour exprimer ce qu'elle est. Nous voyons dans cet exemple que les représentations de soi et de l'autre se définissent mutuellement leurs contours. Une représentation du Brésil en tant que plus chaleureux que la Belgique sert de référence pour qu'Éléonore propose une représentation de soi comme une personne chaleureuse – par rapport au Brésil, mais aussi par rapport à la Belgique qui lui sert de terme implicite de comparaison.

<u>Soi-même comme un autre, ou reconnaissance de soi dans l'autre et de l'autre en soi</u>

Chaque narrateur assumait dans son discours une position propre par rapport à une identification à l'autre constitué par le pays où il est allé vivre et ses habitants. Béatrice, qui parle parfaitement le portugais, avait renoncé à la nationalité belge pour devenir Brésilienne. Dans un deuxième

moment, quand l'opportunité se présentait, elle a pu garder les deux nationalités. Sa démarche par rapport à sa nationalité officielle paraît réfléchir un désir de s'identifier aux Brésiliens. Guillaume, malgré quelques décennies vécues au Brésil, garde un fort accent étranger. Sa femme, étrangère elle aussi, lui reproche de ne pas être devenu plus Brésilien. Éléonore paraît s'identifier aux Brésiliens quand elle considère que le Brésil lui offre la possibilité d'être plus humaine, ce qu'elle ne trouverait pas en Belgique. Carlos décrit une intégration parfaite au milieu professionnel belge, et cela pourrait suggérer une identification de sa personne avec les Belges. Néanmoins, les Belges sont plus timides que les Brésiliens, et d'ailleurs ils lui rendent impossible de jouer au foot. Guido paraît nous communiquer qu'il s'est identifié à la fois aux Brésiliens et aux Belges, mais qu'il n'arrive pas à unifier les deux en soi-même. Nara, malgré qu'elle a obtenu la nationalité belge, se sent toujours brésilienne, au point de considérer que si les Belges l'expulsaient de leur pays, ils seraient dans leur droit.

Nous frappe le fait que tous les récits présentés dans ce travail aient été réalisés en langue portugaise, sauf dans les moments plutôt exceptionnels où un narrateur s'est servi d'un mot ou d'une expression en français ou dans une autre langue. Guillaume, par exemple, se servait parfois de mots flamands, allemands et français. Malgré que moi, en tant qu'interlocuteur, je ne parle pas les deux premières langues, son récit était assez détaillé pour que je comprenne ce qu'il communiquait. J'avais réalisé en Belgique quelques entrevues qui visaient la production de récits de Belges ayant vécu plusieurs années au Brésil, mais qui résidaient désormais en Belgique. Ces entrevues n'ont pas été explorées dans notre travail. Il est néanmoins intéressant d'observer que l'un de ces narrateurs, qui avait vécu au Brésil pendant des décennies et qui se trouvait en Belgique depuis seulement quelques années, a réalisé ses entrevues en langue française, qui d'ailleurs n'était pas sa langue maternelle. L'autre interviewée s'était servi de la langue portugaise, ce qui pourrait s'expliquer par l'influence de la vie en compagnie de son mari brésilien.

La langue utilisée pendant les récits pourrait être envisagé comme un indice d'une identification entre le narrateur et la nationalité du pays où il habite. Parlant le portugais, les Belges montrent au chercheur un certain degré d'identification avec les Brésiliens. Les narrateurs brésiliens interviewés en Belgique avaient néanmoins choisi de se servir de la langue portugaise, et non pas d'une langue nationale belge. Personnellement, je trouve cette situation compréhensible, prenant en considération la difficulté que représente pour une personne de se servir d'une langue

étrangère apprise à l'âge adulte. Utiliser leur langue maternelle demande toujours moins d'effort que parler français.

Les récits des narrateurs vus par rapport à l'hypothèse générale

Au moment où nous avons formulé notre hypothèse générale, nous avons jugé que ce qu'elle proposait devait se vérifier dans les récits de vie qui nous donnent des indices communiquant que l'entreprise de la migration aurait été une réussite. Nous supposions qu'il y aurait une concordance entre d'un côté le fait de considérer la migration comme réussie et de l'autre côté la répétition d'éléments importants dans les représentations de l'autre plus récentes dans leur histoire par rapport aux plus anciennes. La répétition de ces éléments pourrait être entendue comme une 'évidence' donnée par le narrateur de ce qu'il aurait réussi à trouver le pays dont il rêvait auparavant, ce qui revient au même de dire qu'il avait réussi sa migration.

Analysant le contenu des récits, nous avons vérifié parfois la présence d'une certaine ambiguïté dans le discours de certains narrateurs quant à leur affirmation d'avoir réussi leur migration. C'est le cas du récit de Guido, qui se voit bien intégré à la culture belge, mais qui ne trouve pas le moyen de trouver en Belgique un travail selon ses qualifications. C'est encore le cas d'Éléonore, qui se plaît bien au Brésil, qui ne veut plus rentrer en Belgique, mais qui affirmait qu'ils – elle et son ex-mari – avaient raté leur entreprise. Devant ces ambiguïtés, nous avons essayé de discerner si les échecs dont parlaient ces narrateurs étaient susceptibles de jeter l'ombre de l'échec sur la totalité de leur entreprise de migration. Nous sommes arrivés à la conclusion que, malgré l'ambiguïté présentée par ce qu'ils éprouvent comme échec dans leurs vies, en ligne générale ils considèrent avoir réussi leur migration, et cela sur base surtout de leur bonne intégration au sein de la culture qui au début leur était étrangère, ou sinon du sentiment avoué de se trouver chez soi dans le pays où l'on vit désormais. Le fait de considérer ces ambiguïtés avait aidé à complexifier les interprétations de ces récits.

Nous sommes arrivés à la conclusion que ce qu'anticipait notre hypothèse générale se trouve en consonance avec le contenu des récits analysés. Étant donné les limitations de la méthodologie employée, ce résultat n'a été obtenu qu'en prenant en considération des interprétations qui avaient forcément une dimension hypothétique, mais qui composent un ensemble qui nous paraît tenir logiquement.

Guido aurait répété dans les représentations plus récentes de la Belgique le caractère d'inconnu, de séparé. Le signifiant 'eau', qui participait de la composition des premières représentations de l'autre de Carlos, se répète à plusieurs reprises dans son récit de façon à caractériser des situations positives de sa vie ainsi que la Belgique. Nara, qui anticipait l'Europe comme une ville plus grande avec de meilleures conditions de vie, l'aurait trouvé en Belgique. Guillaume pensait pouvoir trouver au Brésil de l'aventure dans une ambiance de forêt tropicale ; s'il n'a pas trouvé la forêt, au moins l'aventure. Éléonore, qui associait le Brésil à l'Afrique, celle-ci associée à l'amour de son père ainsi qu'à l'humanité de son oncle, a trouvé dans le pays où elle est allé vivre une humanité semblable à celle qu'elle entendait à travers la parole chaleureuse d'un père qui lisait des lettres pour sa fille. Béatrice avait du Brésil une ancienne représentation qui le rendait un pays où l'impossible se réalisait ; plus tard dans sa vie, elle a pu réaliser dans ce pays son désir de femme de pouvoir vivre librement et de manière légitime sa sexualité à coté de son compagnon.

Les tableaux ci-dessous pourraient nous aider à avoir une vision d'ensemble du contenu de nos analyses, sans pourtant reprendre la totalité de nos considérations :

Récits des Brésiliens			
	Carlos	**Guido**	**Nara**
Thématique	L'eau et le sec	L'union et la séparation	Le désir et la nécessité
Représentations de soi			
D'avant la migration	Entrepreneur, débrouillard	Concerné par la sainteté	Timide, fiable
D'après la migration	Plus mûr	Mieux préparé pour la vie	S'aime plus qu'auparavant
Représentations Belgique			
D'avant la migration	Associé à l'eau, égalité	Inconnue	Europe, ville plus grande
D'après la migration	Bons et mauvais aspects	Incompatible avec le Brésil	Ville plus grande
Représentations du Brésil			
D'avant la migration	Injustice sociale	Réalité dure	Discrimination, injustice
D'après la migration	Difficulté d'insertion professionnelle	Fragilité	Discrimination, injustice
Soi-même comme un autre	Toujours brésilien, mais se débrouille bien en Belgique	Deux mondes incompatibles en soi-même	Toujours brésilienne
Élément qui se répète dans les représentations de l'autre	L'accueil	L'inconnu	Meilleures conditions de travail et de vie

Récits de Belges			
	Béatrice	**Éléonore**	**Guillaume**
Thématique	Le oui et le non	Plaire à soi, plaire à l'autre	Être le père, être le fils
Représentations de soi			
D'avant la migration	Sensible, humaine, correcte	Timide, humaine, soumise	Honnête, responsable
D'après la migration	Idem, et encore libre	Libre	Créateur de traditions
Représentations du Brésil			
D'avant la migration	Terre de miracles	Brésil africain et humain	Brésil : forêts et aventure
D'après la migration	Terre de possibilités	Brésil humain	Brésil : aventure
Représentations Belgique			
D'avant la migration	Insupportable	Le pays de son enfance	Tradition
D'après la migration	Structuré mais contraignante	Discrimination, froideur	Tradition, pays bourgeois
Soi-même comme un autre	Le meilleur des Belges et des Brésiliens	Humaine comme les Brésiliens	Toujours Belge
Élément qui se répète dans les représentations de l'autre	Brésil comme terre où l'impossible se réalise	La chaleur humaine	L'aventure

- Le contenu des récits considéré par rapport aux théories qui nous ont servi de prémisses

Les théories que nous avons abordées aux deux premiers chapitres de notre travail nous ont fourni du matériel pour bâtir le modèle qui situe notre méthodologie et à partir duquel nous avons proposé les rubriques pour l'analyse de chaque récit de vie. Le rôle de ces théories dans le contexte de notre recherche pourrait s'arrêter là. Le matériel dont nous disposons ne nous autorise pas à réfuter les affirmations de ces auteurs. Néanmoins, nous pensons qu'il serait intéressant de repérer dans les récits de vie des contenus pouvant coïncider d'une certaine façon à ce que proposaient certaines de ces théories.

Nous sommes allé chercher chez Freud (1985) ses affirmations par rapport à ce que nous connaissons comme 'l'inquiétante étrangeté'. Si le but de Freud n'était pas celui d'étudier les relations entre un individu et un autre originaire d'un pays étranger, nous sommes arrivés à la conclusion qu'un étranger serait probablement capable d'éveiller un tel sentiment. Nous avons vu que, pour la psychanalyse freudienne, chaque individu porte en soi un étranger, son Inconscient, dont il projette certains contenus comme mécanisme de défense. Nos interviewés étaient tous des étrangers dans les pays où ils sont allés vivre. D'ailleurs, tous les citoyens de ces pays étaient des étrangers pour eux. Dans les récits que nous avons examinés, trouvons-nous un indice de l'apparition chez les narrateurs, à un moment donné de leur histoire, d'un sentiment d'inquiétante étrangeté ? Où, au contraire, se seraient-ils sentis comme l'objet d'un tel sentiment de la part des habitants du pays où ils vivent désormais ?

Carlos, notre premier interviewé, nous parle du risque, dans un pays qui ne lui offre pas de repères connus, de 'glisser sur la réalité'. Nous l'entendons comme une source probable d'angoisse dans son récit, mais cela ne paraît pas constituer un sentiment d''inquiétante étrangeté'. Carlos parle d'une angoisse vécue lors d'un moment de confusion, où il ne trouvait pas les moyens de se situer par rapport à la réalité qui l'entourait et qu'il ne connaissait pas encore. Quand il parle de ses expériences avec les Belges, il se plaint de certaines caractéristiques et situations, mais dans son discours, il n'arrive pas à tisser un portrait des Belges comme une espèce de monstre familier et étranger en même temps. Peut-être que Carlos projette sur les Belges, mais cela ne paraît pas faire de ces derniers quelque chose de dangereux à ses yeux.

Guido a beaucoup parlé d'une division en soi-même, à laquelle correspondrait l'incompatibilité entre les mondes belge et brésilien. Cette incompatibilité vécue en soi paraît être une source d'angoisse, ou du moins d'inquiétude en lui-même. Néanmoins, cela ne 'diabolise' nécessairement ni les Belges, ni les Brésiliens.

Des trois récits de Brésiliens, nous avons l'impression que c'est le récit de Nara qui parle moins d'une angoisse ou d'une inquiétude vécue par rapport à l'autre étranger et au pays étranger qu'elle rencontre. Ce qui la fait souffrir, c'est son passé infantile misérable, ou d'autres situations de son histoire où elle se sentait la cible de discrimination à cause de sa situation sociale ou de sa couleur de peau.

Si les récits des Brésiliens montrent des signes d'une angoisse vécue par rapport à leur expérience en Belgique, les récits des Belges nous donnent l'impression que leur vécu au Brésil a été ressenti en général avec plus de légèreté.

Guillaume a bien sûr trouvé des difficultés d'adaptation au Brésil, dues parfois à son ignorance quant aux habitudes de ses habitants. Il raconte néanmoins comment il a pu surmonter ses difficultés dans les situations concrètes de sa vie, sans que cela constitue une inquiétude abyssale comme celle que nous pourrions attacher à un sentiment d''inquiétante étrangeté'.

La manière dont Béatrice parle de sa rencontre avec le Brésil nous fait penser au conte *Alice's Adventures in Wonderland* (Carrol, 1994). Au début de son séjour, Béatrice y trouva de l'inattendu, des choses qui la surprennent, de l'invraisemblable devenu réalité. Mais, au lieu de l'angoisser, cela paraît l'amuser. Serait-ce une défense contre son angoisse ?

Pour Éléonore, le fait de vivre au Brésil paraît constituer un événement secondaire par rapport à ce qui serait plus important pour elle : sa vie privée. Elle parle de caractéristiques qui ne lui plaisent pas des habitants de la région où elle habite maintenant, qu'elle peut distinguer des caractéristiques des Brésiliens d'autres régions du pays. Cela ne paraît pas vraiment l'inquiéter. Elle dit d'ailleurs qu'elle est ouverte à communiquer avec tout type de personne.

Nous voyons ainsi que les récits analysés ne nous livrent pas d'éléments pour affirmer que ses narrateurs auraient vécu, au pays où ils sont allés vivre, un sentiment d''inquiétante étrangeté' par rapport à ses habitants. Nous n'y trouvons pas non plus d'épisodes qui pourraient parler de la

perception d'un sentiment d''inquiétante étrangeté' vécue par des autochtones par rapport à l'étranger qu'ils sont devenus. Malgré l'absence, dans les récits de vie, d'éléments qui puissent nous conduire à repérer une référence à un sentiment d''inquiétante étrangeté' vécu par les narrateurs pendant leurs histoires à l'étranger, cela ne nous autorise pas à affirmer que ce sentiment aurait été vraiment absent de leurs vies. À partir des affirmations de Freud (1985), nous pouvons nous rendre compte que le surgissement de ce sentiment implique un bouleversement psychique important. Peut-être que le cadre de la production de récits de vie n'est pas assez sécurisant pour que les narrateurs puissent en parler. D'ailleurs, le nombre d'entrevues réalisées est assez court par rapport à l'extension moyenne d'un travail clinique. Si l'un ou l'autre de nos interviewés avait une demande d'un travail clinique et s'y mettait, il dirait peut-être avoir expérimenté quelque chose de semblable à un sentiment d''inquiétante étrangeté'.

Parlons maintenant d'autre chose. Considérant le contenu des récits analysés, nous avons l'impression que l'identité nationale d'origine des narrateurs serait confrontée pendant leur expérience à l'étranger. Celui qui affirme son appartenance nationale, dit ce qu'il est. Cela participe à la composition de ses représentations de soi, et sans doute implique le narcissisme de chacun, l'amour de soi, et le sentiment de valeur qu'on attribue à soi-même.

Béatrice semble avoir voulu s'identifier aux Brésiliens, ce qui s'exprime à travers le fait d'avoir renoncé à un moment donné à sa nationalité belge. Cette identification aux Brésiliens paraît prendre du sens par rapport aux possibilités qu'elle avait de surmonter les interdictions paternelles et de pouvoir accomplir ses désirs : en devenant Brésilienne, elle devenait une autre, d'ailleurs participante à un pays où l'impossible pouvait se réaliser. Être Brésilienne, pour Béatrice, paraît être quelque chose qui la valorise.

Guillaume nous raconte comment il avait le désir de devenir un aventurier en terre étrangère. Après plusieurs années vécues au Brésil, sa femme lui reproche le fait de ne pas être devenu assez brésilien. Aurait-elle raison ? En tout cas, il garde un fort accent qui l'identifie facilement comme étranger au Brésil. Nous pouvons penser que son projet de devenir aventurier en terre étrangère se gâcherait s'il devenait Brésilien, et que par conséquent s'identifier au peuple de son pays d'origine serait important afin de lui permettre de valoriser sa personne en tant qu'aventurier étranger. D'ailleurs, demeurer Belge serait encore une façon de conserver une tradition familiale. La tradition est un valeur pour Guillaume, et l'observer, malgré qu'il avait d'une certaine façon trahi ses parents en quittant la Belgique, pourrait encore valoriser son être.

Si l'histoire racontée par Éléonore nous donne presque l'impression que le Brésil n'est pour elle qu'un décor, pourtant il apparaît que s'identifier aux Brésiliens valorise sa personne. Elle se voit comme une personne humaine, et voit les Brésiliens comme des gens plus ouverts et plus chaleureux que ses concitoyens Belges. Vivre au Brésil, et dans une certaine mesure devenir brésilienne, valorise sa personne, qui peut y épanouir ses qualités.

La division que Guido ressentait en soi-même, il nous la communique comme un reflet de la division entre les mondes belge et brésilien. Il n'arrive pas à devenir entièrement belge, ni entièrement brésilien. On a l'impression qu'il n'arrive pas à devenir entier. Cette division éprouvée en soi-même n'empêche pas qu'il apprécie en soi des caractéristiques qui l'identifient aux Belges, comme par exemple le fait de connaître les personnalités et l'histoire de ce pays. Il paraît mesurer la valeur de sa personne à travers un paramètre qu'il avait acquis pendant son contact avec la vie religieuse : la sainteté. La manière dont le fait de s'identifier aux Brésiliens peut valoriser sa personne apparaît par exemple quand il parle de l'intérêt que sa compagne portait aux peuples parlant le portugais.

Carlos nous raconte une histoire où sa personne aurait été dévalorisée au Brésil à cause des difficultés scolaires qu'il éprouvait. Venir en Belgique lui a donné l'opportunité de faire avancer sa scolarité bien au-delà de la moyenne brésilienne, ce qui valorise sa personne, et qui pourrait éventuellement fonctionner pour lui comme un dédommagement de son narcissisme blessé pendant son enfance. Demeurer Brésilien, ce qui s'illustre par son goût pour le foot, en même temps qu'il est capable de réussir en Belgique, pourrait constituer une formulation où il se sentirait réconforté par le regard de ceux qui restent au pays et qui voient sa réussite. Cette interprétation reste néanmoins hypothétique.

Nara nous dit textuellement qu'elle aime plus ce qu'elle est aujourd'hui. Il apparaît que ce qui a valorisé sa personne c'est d'avoir réussi son projet d'améliorer sa vie économique. En Belgique, elle a trouvé l'équivalent de la 'grande ville' de ses rêves, où elle peut travailler et récolter le fruit de son travail. Si une identification aux Belges ne paraît pas importante pour elle, le fait de vivre en Belgique joue un rôle essentiel dans la valorisation de sa personne. En Belgique, elle se voit respectée par ceux qui l'entourent.

Nous avons dans le premier chapitre abordé la relation qui pourrait exister entre une répétition névrotique et le vécu d'une migration. Il est très difficile pour nous de discerner des répétitions à travers les récits que nous avons réalisés. Ce n'est que dans le cadre d'un travail clinique que nous serions autorisés à faire des considérations dans ce domaine.

Par contre, il est intéressant d'avoir des indices que le choix de migrer de certains narrateurs a été influencé par leurs relations familiales. Par exemple, Guillaume nous dit qu'il voulait quitter la Belgique pour s'éloigner du domaine de son père. Béatrice, elle aussi, voulait se mettre à distance de sa famille. Ce ne serait pourtant pas le cas d'Éléonore, qui ne nous raconte que de bons souvenirs de son enfance. Parmi les Brésiliens, Guido nous surprend par le fait d'omettre de son récit toute description de sa vie au sein de sa famille d'origine.

À la fin du chapitre premier, le tableau que nous avions de ce que serait une expérience de vie à l'étranger nous semblait assez lourd. Effectivement, les difficultés que nos narrateurs nous disent avoir vécu à l'étranger existent, comme par exemple celles qu'implique l'apprentissage d'une langue étrangère. Néanmoins, ces difficultés paraissent, dans tous les cas examinés, être relativisées au sein d'une histoire où les protagonistes visaient des objectifs, ou sinon trouvaient des objets qui mobilisaient leur désir, de sorte qu'ils ne succombaient pas sous le poids de ces difficultés. Guido, par exemple, avait au départ élu la Belgique comme un espace pour repenser son mode de vie. Nous avons l'impression que cet objectif l'avait aidé à surmonter les difficultés qui se présentaient à lui. Puis, en même temps qu'il se sentait plus à l'aise dans ce pays, il noua une relation amoureuse, et se verra ensuite père de famille. Tout cela pouvait le réconforter devant les difficultés vécues à l'étranger.

Examinons maintenant quelques relations entre le contenu des récits de vie et notre deuxième chapitre. Nous pouvons remarquer qu'ils font souvent allusion à des caractéristiques attribuées à des types nationaux ou régionaux. Guillaume fait toute une analyse comparant les caractéristiques belges avec celles des Brésiliens, tout en les mettant en rapport avec les influences actuelles de la mondialisation en cours. Il distingue le caractère des Brésiliens citadins de celui des campagnards, qui restent selon lui plus gentils et disponibles que les premiers. Éléonore distingue les caractéristiques typiques des Brésiliens des différentes villes où elle avait habité. Les interviewés Belges, à un moment ou l'autre de leurs entrevues, s'identifient selon leur origine wallonne ou flamande. Carlos distingue les Flamands des Wallons : les premiers seraient plus timides que les autres, et les Brésiliens seraient moins timides que les Belges. Nara

paraît être la seule des six interviewés qui ne distingue pas dans son discours les Wallons des Flamands. Serait-ce le résultat d'une éthique personnelle, où celui qui avait été discriminé désire-t-il ne pas discriminer les autres ?

Il est intéressant que les récits de vie réalisés ne nous livrent pratiquement pas d'indices de stéréotypes que les narrateurs auraient eus des habitants du pays où ils allaient plus tard s'installer. Ce que nous avons nommé *représentations de l'autre*, en ce qui concerne celles qui auraient existé avant la migration, concernaient dans les récits une idée que les narrateurs auraient de l'autre pays plutôt que de ses habitants.

Les textes que nous avons consultés, avec l'intention de nous sensibiliser à l'écoute de ce qui pourrait constituer des représentations des Belges et des Brésiliens, sont présentés dans un sous-chapitre plutôt illustratif, dont le contenu est trop modeste pour que nous songions à l'utiliser comme base d'une analyse détaillée. Malgré que nous n'ayons pas fait d'étude systématique d'une bibliographie qui se réfère à des représentations des Belges et des Brésiliens, nous voudrions présenter ce qui, dans le contenu des récits, paraît coïncider avec ce qui avait été proposé par l'un ou l'autre de ces textes.

Tout d'abord, nous pouvons souligner la référence dans le récit de Guillaume à l'influence de la mondialisation sur la manière d'être aussi bien des Brésiliens que des Belges. Cela s'approche des affirmations de Singleton (1998) quant aux influences de la mondialisation sur les comportements des individus de pays différents.

L'ouvrage historique écrit sous la direction de Morelli (2004) fait référence à un 'mythe d'ancienneté du peuple belge', c'est-à-dire, qu'en Belgique on oublie dans le présent que son peuple a été le résultat de plusieurs immigrations, de sorte que les Wallons et les Flamands n'ont pas toujours été ce qu'ils sont censés être aujourd'hui. Le contenu des récits des Belges ne contredisent pas cette affirmation. Les récits de Béatrice et d'Éléonore ne remontent pas trop loin dans le temps, pas assez pour questionner un tel mythe. Celui de Guillaume, qui remonte à plusieurs générations avant lui, met l'accent sur la tradition, donnant l'impression que cette famille de Flamands est resté la même pendant plusieurs siècles. Quant aux Brésiliens, le récit de Guido ne fait pas allusion à une transformation du peuple belge au cours de l'histoire. Nara n'en parle pas non plus. Le fait que Nara considère qu'il serait légitime d'être expulsée de la Belgique si les Belges le voulaient, suggère qu'elle ne songe pas à contester la légitimité de ce peuple de

se voir comme s'ils avaient toujours été des autochtones, comme s'ils n'étaient pas issus eux-mêmes d'immigrations. Carlos parle dans son récit d'une évolution sociale en Belgique, mais ne parle pas des diverses origines lointaines du peuple de ce pays.

Pirotte (1998) traite des stéréotypes attribués aux Flamands au cours de l'histoire, ce qui nous fait penser à ceux qui auraient été attribués aux Wallons. Les interviewés Belges s'identifient dans leurs discours comme étant d'origine wallonne ou flamande. Parmi les Brésiliens, c'est Carlos qui va produire le plus de comparaisons entre les caractéristiques qu'il attribue aux Wallons et aux Flamands. Dans le récit de Guido et de Nara, malgré qu'ils reconnaissent l'existence de ces deux groupes, cela ne prendra pas d'importance.

Bawin-Legros et autres (2001), qui avaient étudié les valeurs des Belges en 1999, parlent d'un affaiblissement de la valeur attribuée à des institutions telles que l'Église. Parmi tous les récits, c'est celui de Guillaume qui va en parler, au moment où il regrette la perte de repères morales et religieuses de l'actualité – mais pas seulement Belgique.

Damatta (1986) traite des diverses origines ethniques du peuple brésilien. Ce que nous lisons dans les récits de Nara et de Carlos pourrait bien l'illustrer. Les deux parlent de leurs ancêtres indigènes. Carlos parle de ses diverses origines, que d'ailleurs il paraît ne pas bien connaître, entre autres les tziganes. Le récit d'Éléonore fait référence à un épisode où un juge, lié d'amitié au mari de sa fille, prend la décision d'obliger le mari d'Éléonore à quitter le domicile conjugal. Cela nous paraît illustrer ce que Damatta avait affirmé quant à la '*malandragem'* et le '*jeitinho'* (la débrouille), qui consiste parfois à trouver une solution personnelle pour un impasse devant une loi impersonnelle et son représentant officiel. À travers l'amitié, on avait obtenu assez vite cette séparation nécessaire.

Ribeiro (2002) traite des caractéristiques qui distinguent les Brésiliens des diverses régions du pays, ainsi que des raisons historiques de ces différences. Carlos, avant d'avoir quitté le Brésil, avait eu l'occasion de rencontrer des Brésiliens originaires d'autres régions que la sienne. Il parle de sa prise de conscience de la manière d'être, des habitudes et des besoins spécifiques des gens de chaque région. Nara ne distingue pas clairement les Brésiliens des diverses régions : ce qui paraît exister pour elle c'est le contraste entre la pauvreté et la vie digne, le respect et son contraire envers l'autre. Guillaume distingue les Brésiliens citadins de ceux qui vivent à la campagne : les derniers auraient préservé le caractère de gentillesse et de disponibilité qu'il avait

connu chez les Brésiliens au moment où il est arrivé au Brésil, une trentaine d'années auparavant. Éléonore a vécu dans différentes villes brésiliennes, et parle des caractéristiques spécifiques des habitants de sa ville de résidence actuelle, lesquels ne sont pas très ouverts à faire de nouvelles connaissances.

Carmen Backes (2000) parle d'une expectative ancienne des Européens de trouver un paradis en Amérique, laquelle aurait persisté dans le temps. Cette affirmation nous fait penser au récit de Guillaume, qui parle de l'intérêt qu'il portait dans sa jeunesse à l'aventure et aux expéditions scientifiques, ainsi que de son expectative de trouver au Brésil la forêt tropicale. Si ce portrait n'était pas vu par toute personne comme constituant un paradis, il l'aurait probablement été pour Guillaume. Ce qu'il nous raconte a encore en commun avec les affirmation de Backes le fait qu'il voulait trouver au Brésil quelque chose qu'il ne pourrait pas trouver en Europe. Il aurait été peut-être influencé par les anciennes expectatives des Européens. Éléonore, elle aussi paraît avoir eu une image paradisiaque du Brésil, l'associant à l'Afrique et à l'amour que son père lui portait. Pour Béatrice aussi, le Brésil aurait été une sorte de paradis : terre où l'impossible se réalise, où les miracles se produisent.

Pour Calligaris (2000), les Brésiliens qui migrent vers les États-Unis diffèrent de ceux qui migrent vers l'Europe : les premiers s'inscriraient dans une quête de jouissance, et les deuxièmes dans une quête de reconnaissance. Cela suggère que l'histoire de nos interviewés brésiliens pourrait se caractériser par une quête de reconnaissance en Belgique. Nous ne pouvons pas mettre cette hypothèse à l'épreuve. Néanmoins, il est intéressant que Nara, par exemple, qui dit s'aimer plus aujourd'hui, a trouvé en Belgique non seulement la possibilité de travailler et d'avoir accès à un certain niveau de vie, mais encore elle reçu le respect de l'autre qui la rend digne en tant que personne.

- Vers une synthèse interprétative

Après avoir analysé les récits de vie séparément, pour ensuite soulever certains aspects communs que nous pouvions trouver dans les divers récits, ainsi que des coïncidences entre le contenu de certains récits et les expectatives nées des théories explorées dans la première partie de notre travail, il est temps pour nous de tenter une appréciation synthétique de notre travail de production et d'interprétation des récits de vie.

Il me paraît intéressant de commencer ce retour que nous faisons sur notre travail, retour qui vise à faire encore un peu avancer nos réflexions, par une tentative d'appréhender ce qui était en jeu pendant nos analyses et interprétations. Dans les chapitres précédents, il était question pour nous de nous préparer, de nous donner des outils pour considérer les données dont nous disposions visant les objectifs de notre recherche. Maintenant que ces outils de réflexion ont été mis à l'épreuve de la confrontation avec la réalité spécifique de chaque récit de vie, nous avons l'opportunité de récupérer certains aspects de ce qui a été effectivement notre procédure, et de la comparer avec ce que nous avions anticipé.

Je voudrais, pour la dernière fois dans ce travail, proposer une représentation graphique. Nous voyons dans les pages qui suivent un schéma qui a pour ambition de représenter la dynamique de la production et de l'interprétation des récits de vie au sein de notre recherche, laquelle porte sur les transformations de représentations de soi et de l'autre recueillies à partir de narrations de migrants belges et brésiliens.

Voulant clarifier les relations mises en évidence à travers ce dernier schéma, nous pouvons prendre pour point de départ ce qui se trouve au centre du dessin, entre parenthèses. Là, nous représentons la relation établie entre le narrateur et le chercheur. Il s'agit du cœur même de la recherche, la rencontre entre deux êtres qui, si semblables soient-ils en tant qu'être humains, possèdent chacun des spécificités qui les définissent comme uniques au monde. D'ailleurs, ils se rencontrent dans une relation asymétrique, où le narrateur, censé être celui qui parle, écoute aussi les interventions, les commentaires et les réactions du chercheur. Moi, qui occupais la position clairement définie de chercheur, je m'efforçais d'écouter et de comprendre ce que voulait dire le narrateur. A chaque rencontre, moi et le narrateur devant moi, nous ne pouvions pas échapper à l'influence de toutes sortes de facteurs qui se présentaient de manière contingente au moment de l'entrevue, ou qui constituaient des traits plus ou moins permanents qui nous font tels que nous

sommes. Ces influences sont représentées dans notre schéma dans les rectangles placés sous ceux qui désignent le narrateur et le chercheur.

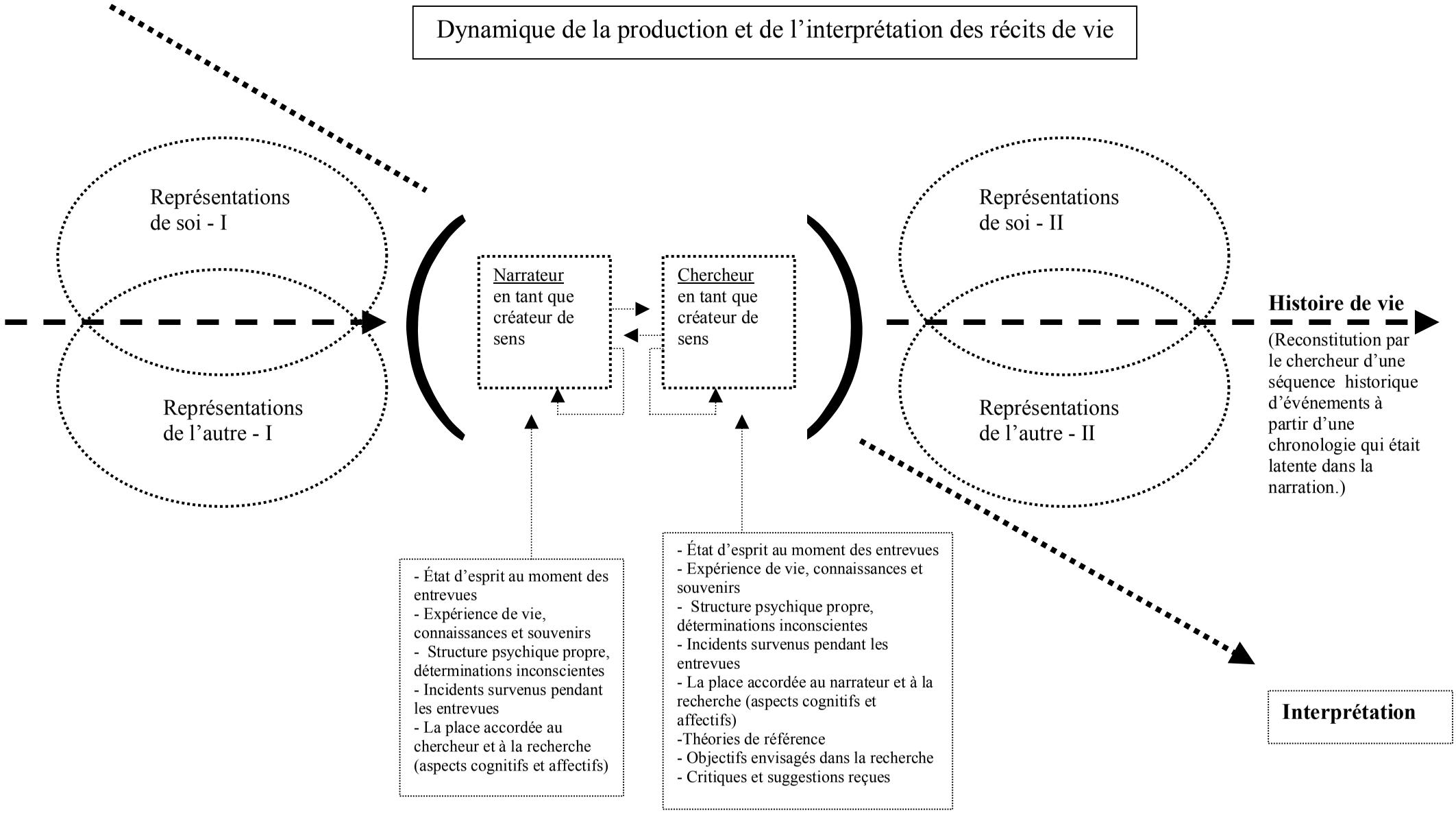
Chaque histoire de vie est en principe et avant tout le résultat de la manière dont se déroulait à chaque fois cette rencontre entre un narrateur et moi, qui jouais le rôle de chercheur, et dans un contexte unique de contingences. Je ressentais chaque entrevue comme un moment de création de sens, de création d'une histoire. J'étais l'auditeur, mais aussi le coauteur de cette histoire, parce que j'intervenais, je posais des questions, je faisais des commentaires, je réagissais émotionnellement. La première rencontre avec chaque narrateur potentiel constituait un véritable défi pour moi. Je savais que de la relation qui s'établirait entre nous dépendait la possibilité de poursuivre le travail. Ayant une formation de psychologue clinicien, j'étais néanmoins conscient que les rencontres qui avaient lieu dans le contexte de cette recherche visaient un but autre que le travail clinique. Pourtant, je considère que ma formation clinique m'a permis d'être sensible à certaines choses qui se passaient pendant ces rencontres. J'étais conscient que le narrateur ne faisait pas que parler, mais qu'il écoutait et qu'il était influencé par mes réactions.

D'ailleurs, je savais que notre communication ne se passait pas seulement au niveau de la parole, et que je ne pourrais jamais avoir conscience de toutes sortes de message qui nous affectaient mutuellement. Je m'efforçais de n'intervenir que pour donner l'occasion que l'histoire se construise le plus nettement possible, ayant pour idéal que puisse s'exprimer la vérité du narrateur plutôt que la mienne. Je m'apercevais qu'à certains moments un narrateur paraissait accéder à une nouvelle connaissance en s'écoutant lui-même, un type de situation qui pourrait bien être représenté par l'expression: 'Eurêka !'. C'est à cause de cela, mais aussi à cause de tout ce que chacun ressent et rumine en soi-même, que dans notre dernier schéma figure une flèche qui, originaire du carré qui représente le narrateur, pointe vers ce même carré. Le carré du chercheur a aussi une flèche qui pointe vers lui-même. Je me trouvais à chaque fois, moi aussi, dans une situation qui demandait la production d'une parole nouvelle, qui ne pouvait pas être remplacé par une parole 'prête-à-porter', à cause du fait que j'étais confronté à une situation différente, à une personne différente, à une histoire et une manière uniques de se poser au monde. Il y a encore deux flèches qui relient mutuellement le chercheur et le narrateur. Malgré tout le questionnement qui peut se poser quant à la possibilité effective de communication entre deux êtres humains, je considère ici les contenus qui affectent mutuellement le chercheur et le narrateur, que ce soit verbalement ou à travers d'autres modes d'expression, et que ces deux personnes en soient conscientes ou non.

La ligne qui traverse horizontalement notre schéma représente l'histoire de vie telle qu'elle est présentée dans son état achevé, et qui pour exister a subi l'intervention du chercheur. Réorganiser et resituer les bribes de parole du narrateur, c'était déjà en quelque sorte une amorce d'interprétation. D'ailleurs, j'ai eu parfois l'occasion de présenter certaines interprétations à la personne du narrateur, afin d'accueillir ses réactions, d'établir avec lui un dialogue qui pourrait faire avancer ma manière de comprendre son histoire. Nous voyons ainsi que l'interprétation n'a pas été une affaire limitée à la fin de notre travail. C'est à cause de cela que dans notre schéma nous situons la dimension de l'interprétation comme une ligne qui traverse en diagonale tout le dessin : l'interprétation accompagne et en même temps se détache du travail de production des récits.

Notre schéma, qui veut représenter ce qu'a été effectivement notre travail, peut se lire ainsi : chaque histoire de vie est le résultat avant tout de la relation bidirectionnelle entre les personnes du chercheur et du narrateur, lesquels sont sujets aux influences qui découlent d'une part de leurs manières d'être et d'autre part des contingences de chaque entrevue. Dans cette histoire, nous identifions les représentations de soi et de l'autre situées dans un axe chronologique qui n'a pris cette forme qu'à partir du discours du narrateur, mais aussi avec l'intervention du chercheur. L'interprétation traverse tout le travail de production d'un récit de vie.

Avant tout, ce dernier schéma met encore en évidence, et d'une certaine manière justifie, l'importance que nous avons accordée au fait de considérer l'influence de la personne du chercheur sur la production de sa recherche. Nous ne pouvions pas en faire abstraction au nom d'un idéal équivoque de neutralité, qui réduirait une recherche à des données censées parler d'elles-mêmes, comme si une interprétation pouvait découler automatiquement de ces données.


Dynamique de la production et de l'interprétation des récits de vie
Représentations de soi - I
Représentations de l'autre - I
Narrateur en tant que créateur de sens
Chercheur en tant que créateur de sens
Représentations de soi - II
Représentations de l'autre - II
Histoire de vie
(Reconstitution par le chercheur d'une séquence historique d'événements à partir d'une chronologie qui était latente dans la narration.)
- État d'esprit au moment des entrevues
- Expérience de vie, connaissances et souvenirs
- Structure psychique propre, déterminations inconscientes
- Incidents survenus pendant les entrevues
- La place accordée au chercheur et à la recherche (aspects cognitifs et affectifs)
- État d'esprit au moment des entrevues
- Expérience de vie, connaissances et souvenirs
- Structure psychique propre, déterminations inconscientes
- Incidents survenus pendant les entrevues
- La place accordée au narrateur et à la recherche (aspects cognitifs et affectifs)
-Théories de référence
- Objectifs envisagés dans la recherche
- Critiques et suggestions reçues
Interprétation

Le paradis, existe-t-il ?

Comment pourrions-nous résumer ce que nous avons trouvé dans cette recherche ?

Au début de notre travail, j'avais des expectatives d'ordre personnel qui ont été en partie reformulées dans le cadre et dans les termes de la recherche. Conscient d'être un être humain unique, j'occupais le rôle de chercheur, rôle qui m'a été attribué grâce à une infinité de facteurs de mon histoire de vie, dont j'ai eu conscience de certains, ayant pu parfois choisir. Chercheur en chair et en os, je ne pouvais pas échapper à ma condition humaine, j'avais mes inquiétudes, mes doutes, mes désirs, que j'avais décidé de prendre en considération pour faire avancer la recherche. J'étais l'égal de mes interviewés, parce qu'humain. Mais, ce qui est pertinent pour la recherche, je jouais un rôle différent du rôle qu'il leur était demandé de jouer.

Parmi mes expectatives, que je formulais à travers la recherche, la principale était que les représentations de soi et de l'autre changeraient sous l'influence de l'expérience d'une période de vie à l'étranger. Nous avons produit, présenté et analysé six récits de vie ayant en tête cette expectative primordiale.

D'abord nous avons présenté les six histoires, puis nous avons analysé chacune de ces histoires selon six rubriques qui visaient à rendre opérationnel ce qui semblait découler des nos considérations théoriques. C'était aussi un moyen de standardiser les analyses, de manière à rendre possible une comparaison entre elles, ce que nous avons fait dans la suite du chapitre V.

Pourrions-nous maintenant trouver quelque chose qui dépasserait ce stade précédent où nous avons identifié des représentations de soi et de l'autre, où nous avons pu proposer une lecture de leur évolution dans les textes des récits de vie, et où nous avons pu comparer les analyses entre elles ? J'ai l'impression que quelque chose manque encore à notre travail, quelque chose qui pourrait unifier ce qui avait été analysé, reparti en bribes suivant les critères de nos analyses. Il nous manque ce qui pourrait réorganiser la visée que nous portons sur les données de recherche, de façon à nous ouvrir une possibilité d'accès à un autre niveau de compréhension de la thématique de notre travail.

Il me vient à l'esprit les écrits de Ricœur (1990), affirmant que chacun est, 'au sens fort', comme un autre. Cette affirmation revient presque à dire que soi-même est un autre. Cela nous paraît très

en harmonie avec ce que nous avions trouvé dans la conception de l'humain selon la théorie psychanalytique : un autre, l'Inconscient, habite chaque individu. Que l'on ne se trompe pas : je n'affirme pas ici que l'autre dont parle Ricœur coïncide avec l'Inconscient freudien. Ce que je veux mettre en évidence, c'est le fait que Ricœur ainsi que les psychanalystes aient trouvé nécessaire de faire référence à un autre afin de parler de la constitution de soi.

Dans cette recherche, nous avons affaire à un 'autre' qui habite le discours de celui qui raconte son histoire de vie, un autre qui tantôt se distancie de ce que l'auteur affirme être, tantôt pratiquement coïncide avec lui. Dans le discours d'un narrateur brésilien, par exemple, la référence à ce qu'il attribue comme caractéristiques des Belges peut parfois servir de référence pour dire en même temps ce que ce narrateur est ou n'est pas. Dans les récits de vie analysés, les représentations de soi et de l'autre constituent réciproquement un autre. Parler de soi, cela se fait exactement de la même façon que parler d'un autre, excepté que l'on se sert de pronoms et de conjugaisons verbales qui permettent de savoir que cet 'autre' se réfère à celui même qui parle. Ces deux autres servent de repères mutuellement pour définir leurs caractéristiques, pour mettre en évidence, sinon créer, les limites qui les séparent des autres objets du monde environnant.

Nous avons décidé de ne travailler qu'avec des récits de ceux qui avaient migré de leur propre gré, parce que cette situation met en évidence le fait que ces individus auraient visé, à travers leur migration, à accomplir un désir, ou plusieurs désirs. En écoutant les six histoires présentées et analysées, nous avons l'impression qu'effectivement leurs narrateurs sont partis à l'étranger afin d'accomplir un désir. Parfois, leur but semblait être au moins en partie celui de fuir une situation qui leur était pénible. Guillaume fait allusion à son dessein de fuir l'influence paternelle ; Guido nous raconte qu'il voulait quitter son contexte afin de trouver plus de liberté pour repenser sa vie ; Nara, au moment où elle partait à l'étranger, paraissait se trouver encore dans le mouvement qui visait à l'éloigner de la misère, qu'elle avait pourtant surmontée plusieurs années auparavant.

Parler de la dimension de tout désir, ou dessein, de fuir une situation antérieure, cela ne constitue pas vraiment du nouveau. Celui qui désire, il anticipe la possibilité de quitter un endroit ou une situation vers une autre censée capable de lui procurer du plaisir, ce qui n'empêche pas toute complication liée par exemple à l'existence d'une contrainte de répétition névrotique. Ce qui me frappe vraiment dans les récits que nous avons analysés, c'est la nécessité que les narrateurs semblent avoir éprouvée d'entreprendre une migration, de partir, pour s'éloigner physiquement

de la situation où ils se trouvaient au départ. C'est comme s'ils ne trouvaient pas les ressources en eux-mêmes pour faire un déplacement au niveau psychique qui pourrait ensuite se répercuter, à travers leurs actions et attitudes, sur la réalité qui les environne dans le pays même où ils vivaient au départ. Ou, dans le cas de ceux qui n'avaient pas vraiment de problème important à surmonter, c'est comme s'ils ne pouvaient pas trouver dans leur pays d'origine une manière de vivre ludique et de construire une réalité environnante qui leur épargnerait une migration.

Je ne prône pas ici l'immobilité ni la valeur de se faire sédentaire. D'ailleurs, le fait d'entreprendre une migration ne dépend pas que du désir et des choix du protagoniste, mais aussi des circonstances qui l'entourent, y compris la situation sociale et politique, ainsi que l'avis de ceux qui lui sont chers. Seulement, cela me surprend toujours que les rêves puissent se confondre avec la réalité. Ceux que nous avons interviewés parlaient de certains de leurs désirs, que nous avons mis en relation avec leur choix de migrer. Ces désirs se liaient parfois avec ce que les narrateurs anticipaient de pouvoir acquérir, être ou devenir en terre étrangère. Partis chacun dans son aventure vers son paradis rêvé, ils ont parfois été déçus par la réalité, ne trouvant pas ce qu'ils espéraient trouver. Ils ont été à certains moments confrontés à des difficultés supplémentaires par rapport à celles qu'ils éprouvaient dans leur pays d'origine. Malgré la dureté du quotidien dans un pays qui parfois ne correspondait pas à leurs expectatives, ils ont persévéré, comme s'ils se disaient qu'il fallait absolument prouver que ce pays et que ces gens constitueraient bien la concrétisation du scénario d'un rêve où ils avaient l'intention d'être eux aussi tels qu'ils avaient rêvés.

Ainsi, les histoires que nous avons entendues semblent parler non seulement des représentations de soi et de l'autre que nous voulions identifier et analyser, mais aussi du combat entre désir et réalité, qui se joue en présence de l'expectative de se trouver ailleurs le paradis que l'on affirme savoir ne pas exister – mais que l'on désire trouver quand même. En écoutant les récits de nos interviewés, qui nous parlent à certains moments de l'expectative que le pays étranger soit en quelque sorte le 'paradis attendu', nous voyons dans l'évolution de l'histoire que, après avoir été déçu par la réalité, le protagoniste arrive parfois à attribuer au pays qu'il trouve dans la réalité certains aspects qui lui rendent son caractère paradisiaque. Il s'agit ici d'une manière d'interpréter le contenu des histoires. Nous n'avons pas entendu de nos interviewés, que je me souvienne, le mot 'paradis' utilisé pour caractériser les représentations qu'ils avaient du pays étranger avant de le connaître dans la réalité. Le caractère paradisiaque que les narrateurs paraissent attribuer au pays étranger, au moins en partie, se trouve comme une mélodie de fond

des récits produits au sein de notre recherche. A chacun son paradis. Guillaume, par exemple, attendait trouver au Brésil de la forêt équatoriale, mais aussi l'espace où il serait libre de la présence paternelle qui étouffait son épanouissement en tant qu'être responsable de sa propre vie. Guido attendait au début de la Belgique, qui lui était entièrement inconnue, que cet espace inconnu lui offre la possibilité de changer sa vie. Pour Carlos, ce pays était anticipé comme un paradis de justice sociale et terre d'accueil.

Le sens commun paraît suggérer qu'il vaut mieux surmonter toute illusion, afin de mieux faire face à la réalité. Cela paraît aller de soi. Néanmoins, la quête du paradis coûte très cher – les narrateurs ont dépensé de l'énergie, de l'argent, ils ont été confrontés à la difficulté de vivre au sein d'un milieu culturel étranger, ils se sont éloignés de ce et de ceux qui leur étaient connus – et ne pas trouver leur paradis, après tant d'efforts, ne paraît pas une perspective très réjouissante pour ceux qui se sont jetés dans cette aventure. Effectivement, les représentations du pays étranger que certains de nos narrateurs attribuent au pays qu'ils ont connu dans la réalité possèdent des prédicats qui pourraient bien constituer leur 'paradis personnel', malgré que parfois la réalité soit dure et ne livre pas exactement ce que l'on voulait y trouver. Guillaume, qui désirait, paraît-il, devenir aventurier au milieu d'une forêt tropicale, n'a pas trouvé de forêt, mais au moins de l'aventure au sein d'un pays toujours capable de l'épater. Nous avons assez d'indices pour être convaincus que trouver une manière de toujours considérer dans son sentiment le pays étranger comme un paradis, au moins en partie, cela constitue un moyen d'amortir la dureté de l'impact de la réalité sur le rêve du migrant. Garder le sentiment du paradis pourrait ainsi devenir un moyen de mieux supporter la réalité.

Ce que nous venons de considérer répète en quelque sorte les raisonnements qui soutiennent notre hypothèse générale, où nous affirmons notre expectative que certains éléments des anciennes représentations de l'autre se répètent dans le contenu des représentations plus récentes dans la chronologie de l'histoire racontée par chaque migrant. Ce qu'il y a de nouveau, c'est d'abord le fait que nous puissions maintenant le déduire des analyses que nous avons faites. D'ailleurs, ce qui est plus important, ce que nous pourrions appeler 'quête du paradis' est maintenant considéré non seulement comme le résultat de la dynamique de la production des récits de vie, qui implique le désir supposé des narrateurs de livrer au chercheur une vision d'une migration réussie ayant procuré des gains narcissiques, mais nous ouvrons la perspective de supposer que la décision de se lancer dans une entreprise de migration elle-même a sans doute à voir avec cette quête du paradis.

Conclusions

Le Brésil et la Belgique se trouvent insérés dans un contexte plus large, et commun aux deux pays, où il était question, il y a déjà quelques centaines d'années, d'enjeux entre d'un côté les États de l'Europe, où se situait la civilisation occidentale, et de l'autre côté les terres récemment découvertes par les Européens. L'exploration et la colonisation de ces terres a donné l'occasion à plusieurs générations de rêver de trouver dans cet ailleurs lointain la possibilité d'une vie meilleure. Avec la colonisation qui poursuivait ses objectifs et la création concomitante de nouveaux peuples, la situation créa son miroir, de sorte que plusieurs rêvaient de trouver une vie meilleure en Europe. Les langues officielles parlées en Amérique sont toutes d'origine européenne, ce qui reste un témoin de l'empreinte profonde que le Vieux Continent y laissa. La fondation et la construction du Nouveau Monde, sans vouloir entrer maintenant dans des détails historiques, ne concernait pas seulement l'imposition d'un langage, mais encore la circulation de certaines conceptions du monde possédées par - ou qui possédaient - les peuples impliqués dans ce bouleversement de l'ordre mondial. Les individus qui vivent actuellement au Brésil ou en Belgique ont reçu en héritage, en même temps qu'ils produisent, à travers leur action dans leur expérience quotidienne, des repères pour situer leurs vies, attribuant un visage à ceux qui leur sont semblables et à ceux qui leur sont des étrangers. Chaque individu se raconte à lui-même comme à ses partenaires éventuels plusieurs histoires de sa propre vie, où lui-même et l'autre deviennent des personnages avec un statut de réalité. Nous avons donné à certains individus qui avaient une expérience de vie à l'étranger l'occasion de produire des histoires qui racontent ce qu'ils sont, ce qu'est l'autre. Le contenu du récit de vie de chaque migrant parle des désirs, des desseins et de l'expérience de son narrateur, et se situe encore dans un contexte qui dépasse l'individualité. Dans le présent travail, nous n'avons examiné qu'une dimension assez restreinte, mais qui semble néanmoins apporter des contenus importants pour la réflexion dans le domaine de la psychologie.

N'ayant pas réalisé une étude systématique de recherches qui portant sur les représentations attribuées au Brésil, à la Belgique et à leurs habitants, nous ne sommes pas en mesure de constater si les représentations que nous en livrent les récits analysés correspondent à des stéréotypes. Néanmoins, nous sommes frappés par l'apparente coïncidence entre d'une part certains aspects proposés par les textes que nous citons qui parlent de ces pays et de leurs habitants, et d'autre part le récit de nos interviewés. En ligne générale, dans les textes cités dans le chapitre II, ainsi que dans la plupart de nos récits, le monde constitué par le Brésil et les Brésiliens apparaît comme socialement moins contraignant que celui de la Belgique. La Belgique

et les Belges apparaissent comme relativement plus attachés à la tradition, mais aussi constituant un environnement plus sûr et plus stable. Dans les récits comme dans les textes consultés, le Brésil représente le nouveau, et la Belgique, associée à l'Europe, l'ancien. Néanmoins, le Brésil et la Belgique se montrent aussi insérés dans un contexte qui les dépasse, et qui parfois les rendent semblables en certains aspects.

Une double démarche : comment l'analyse de soi-même peut contribuer à la recherche

Au moment d'introduire notre travail, j'annonçais qu'il nous paraissait intéressant, parallèlement à la recherche, de prendre en considération les implications personnelles probables de la personne du chercheur avec le thème de son travail. La production de mon propre récit de vie avait démarré 'officiellement' cette mise en question, laquelle a effectivement accompagné le travail de recherche, même si cela n'est pas toujours visible dans le texte présenté. Cette prise en considération constante de mes implications personnelles s'effectuait, entre autres, aux moments où j'ajoutais à la transcription de chaque entrevue des commentaires qui me venaient à l'esprit, sans leur imposer de restriction importante. Lors d'une première analyse de chaque récit, je reprenais l'ensemble de ces commentaires, et je tâchais - parfois seul, parfois avec l'aide d'un tiers - de discerner ce qui s'appliquait au texte du récit que j'analysais, et ce qui ne semblait sorti que de mon imagination. Je considère que notre choix de mettre en question les influences personnelles du chercheur sur son travail a pu contribuer à un meilleur résultat de ce travail.

Un clinicien doit mener un travail d'élaboration de ses contenus personnels, de sa vie affective, afin d'être prêt à écouter et à intervenir auprès de ses patients ou analysants. Nous pensons que, étant donné les différences entre le travail clinique et la recherche, ainsi que les implications de ces différences sur l'attitude des professionnels respectifs, un tel travail s'avère non seulement utile, mais en quelque sorte essentiel dans le cadre de la recherche. Nous pouvons nous figurer qu'un chercheur ne peut discerner de ses données que les contenus pour lesquels il est personnellement préparé à 'écouter'. Il ne peut pas échapper à son humanité, et son être est un outil de recherche. Les raisonnements du chercheur constituent une création de réalité, laquelle ne se fait pas à partir de rien, mais à partir de relations diverses, que le chercheur établit avec ses données, avec les sujets de recherche, avec les théories prises en considération, avec les partenaires et les directeurs de la recherche. Si d'un côté le chercheur ne peut pas se connaître

totalement ni envisager neutraliser l'influence de sa présence à partir d'une connaissance de lui-même, de l'autre, une prise de conscience de ses implications personnelles dans la recherche pourra éventuellement aider à mieux cerner son sujet, à mieux focaliser son point de vue, de façon à créer une lecture enrichie de ce travail où, en quelque sorte, le chercheur devient un sujet de recherche supplémentaire par rapport à sa recherche principale.

Je voudrais revenir au poème que nous a servi d'introduction. Etant donné que j'étais fasciné par ce texte, et que je l'associais à la recherche que je menais, il faut s'attendre à ce que maintenant il puisse encore servir d'outil pour élucider certains aspects de mes implications personnelles avec le thème de notre recherche, et ainsi contribuer à une vision plus complète de notre démarche.

Au moment où j'ai découvert le beau poème de Cecília Meireles, *Mar absoluto*, j'ai senti qu'il était en consonance avec mes expectatives sur à quoi pourrait ressembler le vécu d'une migration, mais je n'avais pas encore assez d'éléments pour élucider mes propres expectatives. Maintenant que nous avons achevé nos analyses et déployé un certain nombre de réflexions, il me paraît intéressant de trouver des mots pour exprimer comment je vois maintenant ces anciennes expectatives, et comment cela aurait pu influencer notre travail.

Il est clair maintenant qu'il y avait une approximation entre mes expectatives de recherche et la manière dont je lisais ce poème. Dans le poème, la protagoniste vit sa migration comme une aventure dont elle sort transformée. Dans la recherche, j'avais l'intention de considérer les transformations des représentations de soi et de l'autre chez des migrants belges et brésiliens, ayant comme prémisse que le fait de vivre au sein d'une culture étrangère constitue une expérience assez influente pour qu'une transformation se produise au niveau de ces représentations.

Au tout début du texte de Cecília Meireles, la protagoniste annonçait qu'elle partait afin d'accomplir le désir de ses ancêtres, convaincue d'être la seule disponible et capable de le faire. Elle était aussi désireuse d'aventure, ce qui ne lui a pas épargné l'épouvante devant la réalité qui lui a montré un visage monstrueux. A la fin du poème, cette réalité, la mer, montre à la protagoniste ce qu'elle avait besoin de connaître. Notre héroïne se transforme, devient plus

souple, fluide comme la mer. Le calme revient à cette mer, qui constitue un environnement, mais qui enfin ne serait que le reflet du calme ressenti chez la protagoniste elle-même.

Telle était ma façon de lire ce poème. Derrière l'enchantement de ce texte, associé à l'impression qu'il était chargé de sens et de vérité sur la nature humaine, je considère maintenant que se cachait, à l'état embryonnaire, la proximité que je sentais exister entre les prémisses que j'ai adoptées pour ce travail et le récit de la protagoniste du poème : ils parlent, les unes comme l'autre, du changement de ce que nous avons nommé représentations de soi et de l'autre dans le contexte d'une migration.

Outre cette coïncidence entre les prémisses que j'ai choisies pour notre travail et la manière dont je lisais ce poème, une autre chose semble encore plus importante à considérer au moment où nous concluons notre travail : sans m'en rendre compte, j'avais l'expectative que l'expérience de migration, si elle était bien élaborée psychiquement, pouvait donner l'occasion d'accéder à une plus grande connaissance de soi et de l'autre, une connaissance enrichie d'une expérience importante de confrontation des aspects cognitifs et affectifs qui participent de la construction de la réponse à la question : qui suis-je, et qui est l'autre.

En ce moment présent, je suis toujours convaincu qu'une expérience de migration peut donner l'occasion à celui qui la mène de voir entrer en mouvement des éléments importants de sa vie cognitive et affective. Néanmoins, dans notre recherche, l'analyse de certains récits de vie nous montre que d'autres événements et situations de la vie d'un migrant, qui ne se lient pas directement au contexte de la migration, peuvent jouer un rôle comparable à celui de la mer dans le poème de Cecília Meireles, c'est-à-dire, d'élément de confrontation censé capable de susciter des transformations dans les représentations de soi et de l'autre.

Ainsi, Éléonore nous raconte qu'elle a été confrontée à un mari tyrannique et violent, et que, ne trouvant plus de réponse à cette situation dans sa manière habituelle d'être, elle tenta le suicide. Ayant manqué sa tentative, elle se sentit renaître, différente : désormais, elle ne ressentira plus le besoin de se soumettre au désir de l'autre. Le contenu de son récit était spécialement intéressant pour nous, parce qu'il nous a fait penser que son premier objectif n'était pas la migration, mais sa vie de famille. La migration avait été pour elle une aventure qui s'annonçait plaisante, mais qui ne prenait du sens que comme décor pour réussir sa vie de couple et de famille. Dans son cas, nous avons l'impression que l'expérience vécue au sein d'une culture étrangère n'avait pas été

essentielle pour préparer ce moment où, après la tentative de suicide, ses représentations de soi changent de manière importante.

J'ai déjà affirmé : parmi les expectatives qui se cachaient derrière mon enchantement pour le poème de Cecília Meireles, il y avait l'idée que le migrant aurait à travers son expérience l'occasion de trouver une connaissance supérieure de soi et de l'autre. Il y a néanmoins quelque chose qui me trouble encore. Maintenant, je me demande si cette connaissance 'supérieure', que l'un ou l'autre migrant arrivera peut-être à construire à partir de son expérience souvent pénible, ne serait que par trop déterminée par les limitations structurelles psychiques qui existaient déjà en lui. Serait-ce possible, qu'un migrant atteigne un niveau de connaissance de soi et de l'autre qui se fasse au-delà de répétitions mues par ses déterminations inconscientes ? Je suis plutôt porté à concevoir que les représentations de soi et de l'autre, même si elles deviennent fort différentes après une expérience de vie à l'étranger, répondent en premier lieu à une contrainte de répétition qui fait que chacun soit lui-même, se répétant à lui-même, que ce soit de manière névrotique ou non. Ainsi, les changements opérés dans les représentations de soi et de l'autre sous l'influence d'une expérience à l'étranger ne constitueraient pas nécessairement une nouvelle connaissance de soi, mais plutôt une nouvelle version du même, qui se fait à partir de quelque chose de plus ancien et de plus archaïque qui fonde les représentations de la personne vivante.

Plus qu'une réponse, le paragraphe précédent soulève une question, à laquelle nous ne pourrons pas répondre en suivant la méthode adoptée dans le présent travail. La réponse se trouverait peut-être dans une réflexion sur cas divers en clinique de migrants. Nous pouvons néanmoins penser que, même si le migrant n'a pas expérimenté un changement fondamental dans sa manière de se produire et se reproduire au monde, cela n'empêcherait pas qu'il se construise des représentations de lui-même et de son environnement immédiat pour en arriver à considérer que l'un et l'autre ont changé, et que sa vie est désormais meilleure – ou peut-être pire ? – qu'auparavant.

D'un certain point de vue, nous, les migrants, ne sommes pas trop différents des oiseaux. Comme eux, nous aspirons et cherchons, dans l'hiver de l'existence, des meilleures conditions de vie et de survie. Chez l'homme, quand ce ne sont pas les contraintes de la vie qui motivent une migration – dans le cas des persécutés, de ceux qui tentent d'échapper à la misère – c'est un rêve, c'est un désir, ce qui le pousse à partir ailleurs. Libres au moins en partie du poids des contraintes instinctuelles, nous partons, comme les oiseaux, vers ce que nous anticipons comme

étant un environnement plus adéquat à notre existence. Néanmoins, l'homme ayant acquis sa liberté au prix de perdre la sûreté des repères instinctuels, le rêve qui précède l'aventure du migrant peut aussi prendre la forme d'un cauchemar, et ce que le migrant cherche, le sachant ou ne le sachant pas, n'est pas le paradis.

Peut-être ce qu'avait découvert et appris la protagoniste de '*Mar Absoluto*' était l'accomplissement d'un désir limité et fortement déterminé par un scénario inconscient, plutôt qu'un véritable dépassement d'une manière ancienne de concevoir à soi-même et à l'autre. Le poème de Cecília Meireles paraît naître du sentiment que l'auteur aurait éprouvé pendant ses diverses expériences de confrontation à l'étranger. Néanmoins, les poètes, parfois taxés de menteurs, sont des créateurs de réalités qui ne correspondent pas nécessairement à leur réalité effectivement vécue et partagée socialement. Cela ne fait pas d'un texte poétique un mensonge. S'il ne correspond pas à une réalité palpable et consensuelle, il correspondra bien probablement à certains désirs du poète, que ce soit dans son contenu, dans sa manière de s'exprimer, ou encore comme support identitaire de son auteur.

Ainsi en est-il aussi pour les récits de vie que nous avons analysés. Si nous n'avons pas les moyens de confirmer les dates, les noms, les séquences d'événements, les versions que nous livrent chaque narrateur, ni les interprétations nées dans des contextes relationnels divers, nous pouvons au moins être sûrs que chaque récit se trouve en relation avec le désir du narrateur de ce que le monde et que l'histoire qu'il raconte soient tels qu'il les avait racontés. Ce serait sans doute limité par d'autres désirs et par des solutions de compromis, liés, par exemple, à l'image qu'un narrateur veut donner de soi, ainsi que par la place qu'occupe la personne du chercheur dans l'affectivité de celui qui raconte son histoire – et, bien sûr, par le désir du chercheur lui-même.

Déjà arrivé au terme de mon travail, j'ai appris que Cecília Meireles, comme moi, avait été orpheline. C'est peut-être cela qui lui avait fait sentir, dans la peau de la protagoniste de son poème, qu'elle était la seule capable d'écouter et d'obéir à ses morts. Celui qui, pour une raison ou une autre, perd précocement ses parents, peut se demander au fond de son être pourquoi ne pas avoir été suffisamment bon pour qu'ils restent en vie. C'est comme si son amour n'avait pas été suffisant pour maintenir en vie ceux qui sont partis. Prouver à ses morts qu'elle était la seule vivante à vouloir accomplir par procuration leurs désirs, les remplaçant comme s'ils étaient encore en vie, rend à la protagoniste la perspective d'être aimée de ses morts. J'en conviens, ici

je mélange la protagoniste du poème avec son auteur, supposant que les sentiments de l'un et de l'autre coïncident. Et j'avoue que je parle autant de moi-même, ayant, comme Cecília Meireles, perdu mes parents dans un très jeune âge.

Poursuivant au-delà de nos intentions initiales l'analyse de la personne du chercheur, et parce que cela paraît intéressant pour la recherche, il faut dire que j'ai l'impression que mon voyage à l'étranger, qui m'a mené en Belgique, avait été en grande partie déterminé par ce désir de répondre à la demande de ceux qui m'avaient précédés et qui ne se trouvent plus sur terre, et cela parce que je voulais de l'amour. Personnellement, il est probable que je désirais trouver, dans les récits que j'analysais, des indices sur la possibilité d'acquérir une connaissance supérieure de soi et de l'autre, et que cela pourrait constituer une manière de surmonter une situation de départ où le sujet s'attribue une moindre valeur. Notre double démarche, celle de prendre en considération la personne du chercheur parallèlement à la recherche, paraît nous avoir servi de préparation pour que le chercheur soit ouvert à trouver, dans le contenu des récits de vie, pas forcément ce qu'il désirait.

Récemment, en me promenant autour du lac de Louvain-la-Neuve, je faisais le tour de la question des implications personnelles du chercheur avec le thème de sa recherche. Je pensais à mon récit de vie, et j'ai pu trouver ce que je n'avais pas été capable de proposer auparavant : une thématique pour mon histoire. Pour mon histoire de vie, je pourrais proposer la thématique suivante : 'valeur de soi' versus 'valeur de l'autre'. Au sein de la famille où j'ai grandi, j'ai appris que la valeur de soi et celle de l'autre s'excluent mutuellement. Cet apprentissage, ancré profondément à coups de situations vécues répétées, faisait corps avec mon être, échappant longtemps à toute critique consciente. Je ne peux pas m'empêcher de penser que la nécessité que j'éprouvais de démêler ce qui me rongeait dans mon intime, aurait aussi inspiré une recherche qui traite de la manière dont une personne se voit elle-même ainsi que l'autre, dans un contexte censé propice à changer ses représentations. Au moment où j'analysais les représentations de soi et de l'autre que j'ai pu discerner dans les récits de vie, j'avais en tête, comme si cela allait de soi, qu'il fallait trouver des représentations 'positives' et des représentations 'négatives', c'est-à-dire, des représentations valorisantes et dévalorisantes de soi et de l'autre. Pourtant, cela ne m'inquiète pas. Même s'il y avait un moyen de prouver que ces questions qui étaient importantes personnellement pour moi se sont infiltrées dans l'analyse en tant que catégories implicites, je ne pense pas que cela constitue un motif pour discréditer notre travail.

Convaincu que mon choix de prendre en considération la personne du chercheur est pertinent et utile pour la recherche, je me vois incliné à affirmer – ou plutôt à redire – que de toute façon je ne pourrais jamais neutraliser l'influence de mon être psychoaffectif sur le contenu de la recherche. Ma personne se lit dans les lignes et entre les lignes de notre travail. Mais je considère toutefois que le fait de m'ouvrir à l'écoute de l'influence de ma personne sur le produit de notre travail donne plus de force à ce travail. Si cette démarche ne peut pas neutraliser l'influence de l'originalité de la personne du chercheur, elle rend néanmoins plus clairs les limites de son travail. Ce qui est plus délimité se voit plus nettement.

Il y a sûrement un nombre incalculable de facteurs qui participent de la vie affective et cognitive d'un chercheur et qui influencent son travail. Il n'y a pas moyen de tout cerner. D'ailleurs, supposant que nous ne sommes pas limités à réagir de manière automatique aux événements, aux souvenirs et aux émotions, mais que nous sommes en outre des créateurs de sens, les possibilités de création à partir d'une même situation deviennent infinies et imprévisibles, ne se réduisant jamais à ses causes présumées. Le présent travail est le produit d'un effort de création d'un sens nouveau, lequel ne peut échapper à l'empreinte des dimensions connues et inconnues de la personne du chercheur. Si une élucidation de toute dimension personnelle du chercheur qui aurait influencé la recherche n'est pas envisageable, un travail de mise en question de la présence du chercheur dans sa recherche peut néanmoins mieux délimiter la portée de cette recherche, ainsi que susciter un débat qui peut contribuer à enrichir la compréhension du thème choisi. L'appréciation de ce que l'on étudie n'étant jamais neutre, il reste néanmoins important de mettre en question le terrain personnel où pousse cet arbre de connaissance.

Le choix méthodologique : ses limites, ses possibilités

Ce que je suis, et ce qu'est l'autre, nous pourrions le considérer comme fondé en principe sur une fiction liée aux impressions, aux sentiments et aux souvenirs que l'on s'attribue à soi-même ou à l'autre, une fiction légitimée à travers les rencontres qui se déroulent selon les règles et repères implicites ou clairement identifiables de la culture environnante. Celui qui vit à l'étranger, donc au sein d'une culture étrangère à lui, se voit confronté non seulement à la tâche de traduire ce qu'il a l'habitude de présenter comme étant son être dans une langue ou dans des conventions étrangères ; mais aussi au défi de resituer son être, de se regarder une deuxième fois à travers le

reflet des impressions reçues de ceux qui l'entourent désormais. Les possibilités de réussir ce défi seront sans doute conditionnées chez chacun par sa structure psychique bâtie selon les paramètres de sa culture d'origine, et qui lui offre, selon avait bien noté Devereux (1977, 1985), des moyens pour surmonter un certain nombre de situations, grâce à l'héritage de ceux qui avaient vécu avant lui. Ce nouveau miroir influera sans doute la façon dont cet individu se voit et se raconte.

Ce que nous lisons dans un récit de vie, si nous voulions être pessimistes, nous pourrions le considérer comme 'une fiction d'une fiction', étant donné que le narrateur, qui déjà ne peut pas se permettre de s'attribuer une objectivité dense et immuable, ni se connaître totalement lui-même ou l'autre, nous livre à travers son discours une parole fortement conditionnée par ce qu'il veut ou désire dire dans le cadre de la recherche, communiquant une version limitée de ce qu'il pense de lui-même et de l'autre.

Néanmoins, à l'image de ce qui constitue un poème - qui est d'ailleurs l'une des formes qui prend la communication humaine - le récit de vie se trouve en relation avec ce qui caractérise son auteur comme humain - même si cela ne devient pas transparent pour nous – à savoir son désir : le désir de ce que la réalité (de soi ou de l'autre) soit telle, le désir de faire croire à lui-même ceci et de s'épargner de penser cela, le désir de ce que l'autre pense ceci et pas cela de ce qu'il lui raconte. Aussi bien le poème que le récit servent de support à l'identité de son auteur.

Chaque être humain se produit une histoire qui lui sert de repère identitaire – souvenons-nous du concept *d'Identité Narrative* de Paul Ricœur (1990) – et nous ne pouvons la concevoir que comme constituée d'éléments multiples, parfois contradictoires, qui donnent à chaque fois la possibilité de produire une version de cette histoire qui diffère des versions précédentes. A chaque version imaginée ou racontée par un individu, correspond un support identitaire aux nuances propres. A chaque fois qu'un individu raconte ou interprète différemment l'histoire de sa vie, il se procure une identité nuancée, ou il communique à un autre cette identité. Les récits de vie de notre recherche livrent chacun une version d'une histoire de vie, qui pourrait être racontée autrement, si cela se faisait dans un autre contexte.

L'être humain n'est pas que de l'histoire racontée, il a aussi un corps, il est aussi un corps qui procure des sensations qui corroborent la conviction d'être. Pourtant, cette existence matérielle ne nous suffit pas comme repère identitaire : nous avons besoin de nous produire, de nous

reproduire quotidiennement, et de rectifier notre histoire afin de dire et d'actualiser ce que nous sommes. Dans cette recherche, en nous servant de la méthodologie des récits de vie, nous avons une ouverture relative à ce qu'est l'autre, tel qu'il se présente, et tel qu'il présente ceux qu'il considère dans son discours – ce qui renforce souvent ce qu'il nous communique être ou ne pas être. Cette fenêtre entrouverte ne nous donne accès que très timidement à la réalité de celui qui se ressemble en même temps qu'il diffère de celui qui le considère, le chercheur. Je ne pense pas que cette limitation constitue un défaut spécifique de la méthode choisie. Tout instrument méthodologique est finalement un moyen de parler de son objet. Affirmer ce qu'est l'objet d'une recherche ne dépend pas seulement d'un instrument méthodologique conçu comme instrument de mesure, censé pouvoir, à l'image d'un instrument optique, dénuder à l'observateur humain ce qui existe au-delà de la portée de ses yeux. Délimiter, décrire un objet de recherche dépend aussi de sa conception au niveau théorique, ainsi que de la façon dont le chercheur produit son propre monde.

L'objectif de notre recherche n'était pas celui de dénuder la réalité profonde des migrants, mais de proposer une lecture et une interprétation de ce que nous pouvions dégager d'une portion limitée du discours qu'ils avaient produit dans le cadre de notre recherche.

Au moment où ils partaient à l'étranger, nos interviewés avaient leurs représentations de ce qu'ils ne connaissaient pas. Peut-être l'expérience de produire leurs récits de vie, plus que mettre en question ou aider à découvrir en eux-mêmes ce qui les a mobilisés à se lancer à l'étranger, n'en serait que l'un des résultats. Les récits de vie déploient chaque fois une vision de monde, une lecture de la vie, lesquels se trouvent sans doute sous l'influence de la vie psychique passionnelle et conflictuelle qui se déroule chez chacun. Le récit de vie risque d'être le résultat de la tentation de donner un portrait achevé et paisible de ce qui n'est que mouvement : les diverses manières de se concevoir soi-même et l'autre. A travers la production des récits de vie, un chercheur n'a accès qu'à des versions de faits, qu'à des versions de vies. Pourtant, au moins selon l'expérience fournie par ce travail, chaque récit, quand il est comparé aux autres, révèle une densité d'originalité qui ne peut qu'enrichir l'étude. L'univers que constitue la vision de sa propre vie racontée par un individu, si cette vision ne peut pas se montrer précise au point de coïncider avec la totalité de ce que serait cet individu, et même si elle est parsemée d'incohérences, acquiert une valeur nouvelle au moment où elle est comparée avec les histoires racontées par d'autres individus. Les différences nous frappent à un point tel que, de même que

la différence de l'autre corrobore mon propre sentiment d'originalité, ainsi les récits comparés acquièrent chacun une délimitation où les incohérences ou les incomplétudes internes deviennent une affaire de moindre importance que si ce récit était considéré de façon isolée.

Depuis la proposition de la thématique de la recherche jusqu'à son texte final, il nous a fallu quelques années pour réaliser les entrevues et pour arrêter sur papier une ligne de réflexion au détriment d'autres possibilités. Quant à l'usage que nous avons fait de la méthodologie des récits de vie, j'ai l'impression personnellement que le traitement du contenu de ces textes a duré beaucoup trop longtemps par rapport à ce que j'aurais considéré comme désirable en termes de productivité. Néanmoins, ce temps nous était nécessaire, parce qu'il ne s'agissait pas seulement de l'application d'une méthode toute faite, mais de l'adaptation de cette méthodologie au contexte spécifique de notre recherche. D'ailleurs, il s'agissait encore d'un apprentissage et d'une expérimentation, de la part du chercheur, de cette méthode et de ses possibilités.

Notre parcours théorique

Il faudrait peut-être revenir sur le sujet de nos options théoriques. Nous n'avons ni le droit ni la possibilité d'affirmer a priori qu'un repère théorique serait plus valable qu'un autre. Le choix d'un repère théorique ne se fait pas seulement suivant des critères scientifiques. Ce choix passe aussi par des affinités que le chercheur trouve entre une théorie envisagée et sa propre vision du monde. Le modèle que la psychanalyse freudienne propose pour l'être humain est actuellement celui qui se trouve théoriquement de plus proche de mes propres convictions personnelles. Dans mon choix effectué tant au niveau affectif que cognitif, je suis réconforté par le fait que le modèle théorique freudien a été le résultat d'une réflexion qui portait sur le travail clinique, qui devenait ainsi le champ de recherche de la psychanalyse.

Afin d'accomplir notre travail, nous avons fait référence aussi à d'autres théories, mais c'est le modèle que la psychanalyse freudienne livre de l'être humain qui est resté comme repère majeur pour situer notre propre manière de concevoir l'humain, qui s'incarnait dans les personnages des récits de vie. Pourtant, ce travail n'est pas psychanalytique. La référence que j'ai fait au modèle psychanalytique de l'humain a servi principalement pour mettre en évidence comment moi, en

tant que chercheur, je concevais les individus que j'approchais, ainsi que les limitations et possibilités de notre méthodologie.

Au moment de clôturer ce travail, j'ai l'impression que le parcours de nos réflexions a été semblable à celui qui suit le chemin qui mène des racines aux branches d'un arbre. Tout d'abord, il faut choisir un arbre, de la même façon que, moi, j'avais choisi le thème de cette recherche. Ensuite, chaque fois qu'une branche se subdivise, il faut choisir un chemin, en même temps qu'un autre sera abandonné. Notre lecteur aura probablement le sentiment que plusieurs chemins envisageables pour aborder la question de notre recherche ont été négligés ou abandonnés. Il fallait choisir.

La place occupée par notre hypothèse générale

Dans le souci d'offrir un ordre compréhensible au texte qui se destinait à nos lecteurs, nous avons présenté notre hypothèse générale à la fin du chapitre III, bien avant la présentation des histoires de vie. Nous voudrions néanmoins faire savoir que cette hypothèse n'a pas été la seule envisagée, et que son émergence n'a pas été entièrement indépendante du déroulement des entrevues qui visaient la production des récits de vie.

Au début de notre recherche, j'étais réticent quant à la nécessité de formuler une hypothèse. Demandant l'avis de divers professeurs de la Faculté de Psychologie de l'UCL, j'ai entendu de certains que l'on pouvait se passer d'une hypothèse dans une recherche qui se constituerait 'pour voir'. Néanmoins, ceux qui m'orientaient dans mon travail trouvaient que formuler une hypothèse était indispensable, et j'ai fini par accepter d'en proposer une. Notre hypothèse a été inspirée initialement à partir probablement du récit de Carlos, parce que dans ce récit il y avait un signifiant qui se répétait, l'eau, qui d'ailleurs avait servi à constituer les représentations que le narrateur se faisait de la Belgique. L'hypothèse générale que nous présentons est en quelque sorte la synthèse des autres envisagées, c'est pourquoi il ne vaut pas la peine de vouloir les reconstituer. Même si au début je résistais à l'idée de proposer une hypothèse, je vois maintenant qu'en la proposant j'avais désormais un instrument pour dynamiser nos réflexions. Nos analyses nous font penser que ce qui était anticipé dans notre hypothèse générale se vérifie dans le contenu des récits.

Quand nous avons énoncé l'hypothèse générale, nous sommes partis du principe que l'événement de la migration, qui impliquait un changement de milieu socioculturel, prendrait une importance capitale dans la manière dont les narrateurs allaient raconter leurs vies. Étant donné les implications psychologiques d'un changement environnemental si radical, nous nous attendions, sans que cela soit très clair pour nous, à ce que la migration soit considérée par chaque narrateur comme un événement de première importance, à partir duquel il diviserait sa vie en deux parties : un 'avant' et un 'après' cette migration. Au moment d'examiner le contenu des récits de vie produits dans le contexte de notre recherche, nous avons été surpris par le fait que, malgré que la migration reste un événement important, d'autres événements de l'histoire racontée prennent parfois le dessus en tant que points de référence pour un changement de représentations de soi et de l'autre. Béatrice, par exemple, raconte son expérience mystique vécue pendant son adolescence, après quoi l'autre a commencé à exister pour elle, et elle est devenue plus humaine. Éléonore, après sa tentative de suicide à l'âge adulte, se voyait comme plus en liberté par rapport au désir de l'autre.

Une autre 'migration' se montre aussi importante pour tous ceux qui nous ont raconté leurs vies : la migration à travers le temps, qui change toute chose connue.

Contributions, perspectives de recherche

À la fin du premier chapitre, j'ai avoué ma préférence pour le terme *migrant* à celui d'*immigrant*. J'avais l'impression que le premier était plus proche de la réalité de celui qui se fait étranger, parce que très souvent on ne décide pas d'avance ou une fois pour toutes que l'on va s'installer définitivement dans le pays où l'on se trouve. Maintenant, après avoir examiné tous les récits, nous pourrions essayer de répondre à la question : qu'est-ce qui pourrait faire d'un *migrant* un *immigrant* ? Notre hypothèse générale associe les plus anciennes représentations d'un pays que les narrateurs ne connaissaient pas encore, à leur désir, c'est-à-dire, au désir que le pays en question soit tel qu'ils l'imaginent, ce qui peut offrir encore la possibilité que d'autres désirs puissent s'accomplir. Peut-être un *migrant* devient-il un *immigrant* au moment où il reconnaît dans le pays où il a effectivement vécu celui qu'anticipaient ses anciennes représentations. Il se sentirait ainsi vivre dans l'endroit où ses désirs peuvent se réaliser, un endroit où il peut encore

réaliser ses aspirations narcissiques et identificatoires. On pourrait objecter que si un sujet se fige dans le moment même d'accomplissement de ses désirs, cela ne signifie pas qu'il devienne pour cela un *immigrant*, mais que ce serait plutôt sa mort psychique, parce qu'il cesse de désirer. Néanmoins, si nous envisageons que le fait de vivre dans ce pays nouveau peut être ressenti non seulement comme l'accomplissement d'un désir ancien, mais aussi comme l'accomplissement d'un désir ancien de se retrouver dans un endroit propice à la réalisation de ses désirs, notre affirmation paraît plus acceptable. Dans le pays que le *migrant* identifie à celui dont il rêvait auparavant, il trouverait non pas la mort psychique due à la réalisation de tous ses désirs, mais un espace qu'il ressent comme offrant des conditions optimales pour qu'il continue à désirer et pour qu'il réalise certains de ses désirs. À partir de ce moment, il s'assumera peut-être comme *immigrant*, ayant trouvé ce qu'il désirait et qui lui paraît permettre de continuer à désirer avec la perspective de réalisation de ses désirs. Rassuré par cet environnement qu'il ressent de manière positive, il pourrait élire ce pays comme son chez-soi, et acquérir ainsi la stabilité relative d'un *immigrant*.

Malgré que notre travail n'aborde pas de situations cliniques, ce que nous venons de considérer est susceptible d'être utile comme référence pour le travail clinique avec des migrants. Celui qui vit pendant des années dans un pays qui lui était au départ inconnu, pourrait néanmoins ne pas arriver à s'intégrer à la réalité de la vie quotidienne de ce pays, et cela en raison de plusieurs facteurs. Parmi ces facteurs, il serait intéressant de vérifier si l'individu n'était pas 'accroché' aux anciennes représentations qu'il se faisait de ce pays : ne trouvant pas ce qu'il désirait trouver, il se ferme à la réalité qui l'entoure. Un travail clinique, une psychothérapie d'orientation analytique par exemple, pourrait essayer de travailler avec cet individu les anciennes représentations qu'il se faisait de ce pays, de façon à ce qu'il puisse en faire le deuil et se trouver ensuite peut-être plus libre pour rencontrer les objets qui constituent ce pays dans la réalité.

Pendant le parcours de nos réflexions, nous avons effleuré certaines questions qui ouvrent des perspectives de recherche en psychologie ou en sciences sociales. Nous n'avons travaillé qu'avec des récits de ceux qui ont migré de leur propre gré. Une recherche pourrait porter sur des exilés et sur ceux qui migrent sous contrainte, et travailler la question de leur désir éventuel de se trouver où ils vivent actuellement malgré la situation de départ où ils n'avaient pas vraiment le choix. Une recherche pourrait porter sur les représentations sociales qui circulent au Brésil et en Belgique, et qui portent sur ce qu'est l'étranger, en particulier l'étranger belge et l'étranger brésilien. Ce travail pourrait servir de base pour une autre étude, qui porterait sur le niveau de

coïncidence dans le discours de migrants entre les représentations qu'il produit de types nationaux et les représentations sociales de ces types nationaux qui circulent dans son pays d'origine. On pourrait encore essayer de faire une distinction, dans le discours de migrants, entre les stéréotypes de types nationaux et d'autres représentations qui seraient le résultat de l'expérience concrète de ces migrants. Finalement, nous inspirant de Todorov (1998), nous pourrions suggérer une recherche qui porte sur une différence possible entre les peuples de diverses régions de la planète en ce qui concerne l'attribution de valeur et de signification à la production de mémoire.

Bibliographie

En portugais :

Associação Psicanalítica de Porto Alegre (2000). Imigração e fundações. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Backes, C. (1999). O fascínio da brasilidade. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Backes, C. (2000). O que é ser brasileiro ? São Paulo : Escuta.

Backes, C. (2000b). O que os olhos não vêem o coração não sente ? Dans Imigração e fundações (2000). Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Belo, M. (2000). Preto e branco na fundação brasileira. Dans Imigração e fundações (2000). Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Biehl, J. G. (1999). A guerra dos imigrantes : o espírito alemão e o estranho Mucker no sul do Brasil. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Callegari, A. I. (2000). Tropeçando no dialeto. Dans Imigração e fundações (2000). Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Calligaris, C. (1999). A Psicanálise e o sujeito colonial. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Calligaris, C. (2000). Hello Brasil ! Notas de um psicanalista europeu viajando ao Brasil (6a. edição). São Paulo : Editora Escuta Ltda

Castells, M. (1999). A era da informaçao: economia, sociedade e cultura. O poder da identidade. (Volume II). (Titre original: The power of identity). Sao Paulo: Editora Paz e Terra. (publication originale en 1996).

Chemama, R. (1999). Quando as ordens contrariam-se. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Chemama, R. (2000). Interrogações sobre o Brasil e suas repercussões para a psicanálise. Dans Imigração e fundações (2000). Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Costa, J. F. (1989). Narcisismo em tempos sombrios. Dans : Fernandes, Heloísa Rodrigues (org.). Tempo do desejo. São Paulo : Brasiliense, pp. 109-136.

DaMatta, R. (1986). O que faz o brasil, Brasil ? (2e. edition) . Rio de Janeiro : Editora Rocco Ltda

De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Garcia-Roza, L. A. (1991). Introdução à metapsicologia freudiana, vol. 1. Rio de Janeiro : Jorge Zahar Ed.

Garcia-Roza, L. A. (2000). Introdução à metapsicologia freudiana, vol. 2. Rio de Janeiro : Jorge Zahar Ed.

Garcia-Roza, L. A. (1995). Introdução à metapsicologia freudiana, vol. 3. Rio de Janeiro : Jorge Zahar Ed.

Hall, S. (1998). A identidade cultural na pos-modernidade (deuxième édition). (titre original: The question of cultural identity). Rio de Janeiro: DP & A editora.

Jerusalinski, A. (1999). A psicanálise e o cocar : os limites éticos do discurso colonial. Correio da APPOA, Porto Alegre, n. 71, ago 1999, p. 46 – 50.

Lichtenstein Corso, D. M. (1999). País dos expostos. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Maffesoli, M. (1996). No fundo das aparências. Petrópolis : Vozes.

Medeiros da Costa, A. M. (2000). Prefácio. Dans Imigração e fundações (2000). Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Pastor Sudbrack, M. A. (2000). Existe outra língua portuguesa ? Dans Imigração e fundações (2000). Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Pereira, R. F. (1999). Retratos eloqüentes sobre o corpo e outros objetos. Dans De Souza, Edson Luiz André (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Ribeiro, D. (2001). O processo civilizatório. Etapas da evolução sociocultural - 2a. Reimpressão. São Paulo : Editora Schwarcz Ltda (Companhia das Letras).

Ribeiro, D. (2002). O povo brasileiro. A formação e o sentido do Brasil. São Paulo : Editora Schwartz Ltda. (Cia. das Letras)

Santos, J. V. T. ; Tirelli, Cláudia (1999). A ordem pública e o ofício de polícia : a impunidade na sociedade brasileira. Dans De Souza, Edson Luiz André (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Slavutzky, A. (1999). As marcas da escravidão. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Tavares, E. E. (1999). O sexo dos anjos. Dans De Souza, E. L. A. (org.) (1999). Psicanálise e Colonisação – Leituras do Sintoma Social no Brasil. Porto Alegre : Artes e Ofícios.

Valle de Figueiredo, J. (1980). Antologia da Poesia Brasileira. Lisboa : Editorial Verbo.

En français :

Abric, J.-C. (1994). Les représentations sociales : aspects théoriques. Dans Abric, J.-C. (sous la direction de) (1994). Pratiques sociales et représentations, pp. 11-35. Paris : Presses Universitaires de France.

Abric, J.-C. (sous la direction de) (1994). Pratiques sociales et représentations. Paris : Presses Universitaires de France.

Ausloos, G. (1998). Petites règles et doubles messages de l'immigration. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet, pp. 149-160. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Balibar, E. (1988). La forme nation: histoire et idéologie. Dans Race, nation, classe. Les identités ambigües. Paris: La Découverte.

Bartiaux, F. ; Libert, Y. (1998). Les rapports sociaux avec les minorités ethniques. Processus en jeu et pistes d'action. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet, pp. 187-196. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Bawin-Legros, B. ; Voyé, L. ; Dobbelaere, K. ; Elchardus, M. (sous la direction de) (2001). Belge Toujours. Fidélité, stabilité, tolérance. Les valeurs des Belges en l'an 2000. Bruxelles : De Boeck e Larcier s.a.

Bertrand, M. (1998). Valeurs et limites du narratif en psychanalyse. Dans Revue Française de Psychanalyse (1998). Le narratif. Tome LXII-3, pp. 713-720. Paris : Presses Universitaires de France.

Bouchard, C. ; Coblence, F. (2001). Argument : Séparations. Dans Revue Française de Psychanalyse (2001). La séparation. Tome LXV, avril-juin, pp. 349-353. Paris : Presses Universitaires de France.

Camus, A. (1939). Noces. Paris: Editions Charlot.(première édition en 1938).

Chervet, B. (2000). Culture, idéal et érotisme. Dans Revue française de psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tome LXIV. Soixantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000, pp. 1687-1696. Paris : Presses Universitaires de France.

Decourt, P. (1999). L'identité et la perte. Dans Revue française de psychanalyse (1999). Identités. Tome LXIII (4), pp. 1153-1164. Paris : Presses Universitaires de France.

de Gaulejac,V. (1998). Entre l'individu et le sujet, il y a toute une histoire. Dans Steichen, R. & Servais, S. (sous la direction de), Identification et identités dans les familles. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant.

De Gaulejac, V. (1999) La névrose de classe – 3a. Editio. Paris : Hommes et Éditeurs (première édition en 1987).

Delory-Momberger, C. (2000). Les histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation. Paris : Anthropos.

Deman, A. (2004). Belges, Gaulois et Germains, citoyens romains et étrangers dans la Belgique romaine (Haut-Empire). Dans Morelli, A. (sous la direction de) (2004). Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours. Bruxelles : Couleur livres a.s.b.l.

De Neuter, P. (1998). Exclusions, racismes et complexe d'intrusion. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet, pp. 143-148. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Denis, P. (1999). Soi-même pour un autre, identité relative et identité absolue. Dans Revue française de psychanalyse (1999). Identités. Tome LXIII (4) ; pp. 1099-1108. Paris : Presses Universitaires de France.

Denis, P. (2000). Idéal et objets culturels. Dans Revue Française de Psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tomes LXIV. Soisantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000, pp. 1599-1608. Paris : Presses Universitaires de France.

de Singly, F. (1998). La famille contemporaine, une institution identificatrice. Dans Steichen, R. & Servais, S. (sous la direction de), Identification et identités dans les familles. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant.

Devereux, G. (1977). Essais d'ethnopsychiatrie générale. Troisième édition. Traduit de l'anglais par Tina Jolas et Henri Gobard. Paris : Gallimard.

Devereux, G. (1985). Ethnopsychanalyse complémentariste. Traduit de l'anglais par Tina Jolas et Henri Gobard. Paris : Flammarion.

de Villers, G. (2002). La narrativité spécifique du récit de vie, entre thérapie et psychanalyse. Dans de Villers, G. ; Niewiadomki, C. (org.) (2002). Souci et soin de soi, pp. 133-161. Paris : l'Harmattan.

de Villers, G. ; Niewiadomki, C. (org.) (2002). Souci et soin de soi : liens et frontières entre histoire de vie, psychothérapie et psychanalyse. Paris : l'Harmattan.

Diatkine, G. (2000). Surmoi Culturel. Dans Revue Française de Psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tomes LXIV. Soixantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000, pp. 1523-1588. Paris : Presses Universitaires de France.

Donnet, J.-L. (1998). Processus culturel et sublimation. Dans Revue Française de Psychanalyse (1998). Tome LXII (4). La Sublimation. Paris : Presses Universitaires de France.

Eliade, M. (1963). Aspects du Mythe. Paris: Editions Gallimard.

Flagey, D. (1996). Un individu tout seul ça n'existe pas. Dans Revue Belge de Psychanalyse, no. 29, automne 1996, pp. 47-55.

Florence, J. (1984) (1ere. Édition 1978). L'identification dans la théorie freudienne. Bruxelles : Facultés Universitaires Saint-Louis.

Freud, S. (1998). Totem e tabou. Dans Œuvres Complètes, vol. XI. Paris : Presses Universitaires de France. (1ère publication du texte en allemand en 1912).

Freud, S. (1999). Pour introduire le narcissisme. Dans La vie sexuelle, 12e. édition, 1999. Paris : Presses Universitaires de France. (1ère publication du texte en allemand en 1914)

Freud, S. (1985). L'inquiétante étrangeté. Paris : Éditions Gallimard. (Titre original : *Das unheimlich*, 1ère publication en 1919).

Freud, S. (1996). L'inquiétant. (titre original: Das Unheimliche). Dans Oeuvres Complètes, vol. XV. Paris: Presses Universitaires de France. (1ère publication du texte en allemand en 1919).

Freud, S. (1996b). Au-delà du principe du plaisir. Dans Œuvres complèges, vol. XV. Paris : Presses Universitaires de France. (Titre original : *Jeinseits des lustprinzips*, première publication en 1920)

Freud, S. (1988). Deuil et mélancolie. Dans Oeuvres Complètes, vol. XIII. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1991). Psychologie des masses et analyse du moi. Dans Oeuvres Complètes, vol XVI. Paris: Presses Universitaires de France. (titre original: *Massenpsychologie un Ich-Analyse*, 1ère publication en 1921).

Girard, R. (1982). Le bouc émissaire. Paris : Bernard Grasset.

Girard, R. (1972). La violence et le sacré. Paris : Éditions Bernard Grasset.

Grinberg, L. ; Grinberg, R. (1986). Psychanalyse du migrant et de l'éxilé. Traduit de l'espagnol par Mireille Ndaye BA avec la collaboration de Yvette et Claude Legrand. Paris : Césura Lyon Edition.

Hess, R. ; Delory-Momberger, C. (2001). Le sens de l'histoire – moments d'une biographie. Anthropologie – Collection dirigée par Remi Hess. Paris : Anthropos.

Hurstel, F. (1998). Naissance du sujet et fonctions de la famille - catégorie de la différence, différenciation subjective, identité. Dans Steichen, R. & Servais, S. (sous la direction de), Identification et identités dans les familles. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant.

Jodelet, D. (sous la direction de) (1989). Les représentations sociales. Paris : Presses Universitaires de France.

Jodelet, D. (1989). Représentations sociales : un domaine en expansion. Dans Jodelet, D. (sous la direction de) (1989). Les représentations sociales, pp. 31-61. Paris : Presses Universitaires de France.

Kristeva, J. (1988). Étrangers à nous-mêmes. Paris : Gallimard.

Kundera, M. (1987). L'insoutenable légèreté de l'être. Paris : Gallimard.

Lacan, J. (1984). Les complexes familiaux. Paris: Navarin Editeur. (Publication originale en 1938)

Laplanche, J. ; Pontalis, J-B (1998). Vocabulaire de la Psychanalyse, 2ème édition « Quadrige ». Paris : Presses Universitaires de France. (1ère édition 1967)

Laplanche, J. (1998). La psychanalyse : mythes et théorie. Dans Revue Française de Psychanalyse (1998), tome LXII-3, Le Narratif. Paris : Presses Universitaires de France.

Legrand, M. (1983). Psychanalyse, science, société. Bruxelles : Pierre Mardaga, éditeur.

Legrand, M. (1993). L'approche biographique. Marseille : Hommes et Perspectives.

Legrand, M. (2000). Raconter son histoire. Sciences Humaines : 22, février 2000, pp. 22-27.

Le Robert Quotidien (1996). Paris : Dictionnaires Le Robert.

Lewis, O. (1983). Les Enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine. (Titre original : The children of Sanchez, publié en 1961). Paris : Gallimard.

Lussier, M. (2000). Deuil et surmoi culturel. Dans Revue Française de Psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tomes LXIV. Soisantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000, pp. 1621-1630. Paris : Presses Universitaires de France.

Mannoni, O. (1968). Freud. Écrivains de Toujours. Paris : Éditions du Seuil.

Marquet, J. (1998). Faut-il combattre les stéréotypes ? Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet – pp. 175-185. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Melman, C. (1995). Casa grande e senzala. Dans Association freudienne internationale ; Maison de l'Amérique Latine, D'un insconscient post-colonial, s'il existe, pp. 12-15. Paris : Association Freudienne Internationale.

Merino, A. (éditeur responsable) (2003). Vivre la diversité, un défi permanent. L'interculturel au quotidien à Louvain-la-Neuve. Louvain-la-Neuve : Centre Placet a.s.b.l.

Morelli, A. (sous la direction de) (2004). Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours. Bruxelles : Couleur livres a.s.b.l.

Moscovici, S. (1976, 2ème édition). La psychanalyse, son image, son public. Paris : Presses Universitaires de France. (1ère édition : 1961)

Moscovici, S. (1981). L'âge des foules. Paris: Librairie Arthème Fayard.

Moussé, J. (1998). Se libérer dans le monde qui passe. Paris : Les Éditions Ouvrières.

M'Uzan, M. (2001). Séparation et identité. Dans Revue Française de Psychanalyse (2001). La séparation. Tome LXV, avril-juin ; pp. 355- 360. Paris : Presses Universitaires de France.

Nshimirimana, L. (1998). Science et stéréotypes. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet, pp. 197-209. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Pirotte, J. (1998). Indigence ou richesse des stéréotypes ? L'historien face à l'image du Flamand en Wallonie depuis un siècle. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet, pp. 163-174. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Poirier, J. ; Capier-valladon, S. ; Raybaut, P. (1983). Les récits de vie, théorie et pratique. Paris : Presses Universitaires de France.

Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Rath, C.-D. (1998). Fascination et exclusion de l'étranger. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Revue Belge de Psychanalyse, no. 29, automne 1996.

Revue française de psychanalyse (1998). Le narratif. Tome LXII-3. Paris : Presses Universitaires de France.

Revue française de psychanalyse (1998). Tome LXII – 4. La sublimation. Paris : Presses Universitaires de France.

Revue française de psychanalyse (1999). Identités. Tome LXIII – 4. Paris : Presses Universitaires de France.

Revue française de psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tome LXIV. Soixantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000. Paris : Presses Universitaires de France.

Revue Française de Psychanalyse (2001). La séparation. Tome LXV, avril-juin. Paris : Presses Universitaires de France.

Ricœeur, P. (1988). L'identité narrative. Dans La Narration, quand le récit devient communication, travaux de l'Institut de recherches herméneutiques et systématiques, pp. 287-300. Genève : Éditions Labor et Fides.

Ricœur, P. (1990). Soi-même comme un autre. Paris : Editions du Seuil

Roux, M.-L. (1999). Des sans-papiers. Dans Revue française de psychanalyse (1999). Identités. Tome LXIII (4), pp. 1127-1133. Paris : Presses Universitaires de France.

Sartorius, F. (2004). Les Allemands en Belgique. Dans Morelli, A. (sous la direction de) (2004). Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours, pp. 173-192. Bruxelles : Couleur livres a.s.b.l.

Souffir, V. ; Miedzyrzecki, J. (1999). Argument. Dans Revue Française de Psychanalyse (1999). Identités. Tome LXIII – octobre-décembre, pp. 1093-1098. Paris : Presses Universitaires de France.

Sarno, L. (2000). Quelques considérations sur l'idéal transmis et le Surmoi culturel. Dans Revue Française de Psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tome LXIV. Soisantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000, pp. 1609-1619. Paris : Presses Universitaires de France.

Scarfone, D. (2000). Formation d'idéal et Surmoi culturel. Dans Revue Française de Psychanalyse (2000). L'idéal transmis. Spécial congrès. Tomes LXIV. Soisantième congrès des psychanalystes de langue française, Montréal, 2000, pp. 1589-1598. Paris : Presses Universitaires de France.

Singleton, M. (1998). Amateurs de chiens à Dakar – Playdoyer pour un interprétariat anthropologique. Population et développement no. 6. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant

Singleton, M. (1998b). Anthropo-logiques de l'autre. Dans Preveslou, C. ; Steichen, R. (org.) (1998). Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet, pp. 59-78. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Singleton, M. (1998b). Anthropolo-logiques de l'Autre. Dans Preveslou, C. & Steichen, R. (Eds.) (1998). Le familier et l'étranger - dialectiques de l'accueil et du rejet. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant.

Steichen, R. (1998). Figures de l'altérité: les autres et l'autre. Dans Presvelou, C. & Steichen, R. (sous la direction de), Le familier et l'étranger - dialectiques de l'accueil et du rejet. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant.

Todorov, T. (1996). L'homme dépaysé. Paris : Éditions du Seuil.

Todorov, T. (1998). Les abus de la mémoire. Paris : Arléa.

Bibliographie complémentaire

En Français

Badou, G. (1997). Histoires secrètes de la psychanalyse. Paris : Éditions Albin Michel.

Bastide, R. (1999). Brésil : terre des contrastes. Paris : L'Harmattan. (première édition : 1957)

Bertaux, D. (1980). L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités. Dans Cahiers internationnaux de sociologie, vol. 69, pp. 197-225.

Bertaux, D. (2001). Les récits de vie. Paris : Nathan.

Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique, Actes de la recherche en sciences sociales, juin, no. 62-63, pp. 69-72.

Caillé, A. (2000). Anthropologie du Don, le tiers paradigme. Paris : Desclée de Brouwer.

Delory-Momberger, C. ; Hess, R. Le sens de l'histoire : moments d'une biographie. Paris : Anthropos.

Denis, G. (1997). France-wallonie – l'impossible mariage ? Bruxelles : Bernard Gilson Éditeur.

Desmarais, D. ; Grell, P. (organisateurs) (1986). Les récits de vie : théorie, méthode et trajectoires types. Montréal : Éditions Saint-Martin.

Geipel, J. (1969). Anthropologie de l'Europe. Une histoire ethnique et linguistique. Paris : Éditions Robert Laffont.

Leloup, X. (2002). La ville de l'autre. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain.

Moulin, L. (1980). Ces Belges, reflets de la Belgique. Bruxelles : Editions Elsevier.

Pineau, G. ; Jobert, G. (coordinateurs) (1989). Les histoires de vie – tome I e II. Paris : L'Harmattan.

Ricœur, P. (1965). De l'interprétation. Paris : Éditions du Seuil.

Sophocle (2002). Œdipe roi. Paris : Flammarion.

Tchou (éditeur) (1998). L'identification, L'autre, c'est moi. Paris : Éditions tchou.

Todorov, T. (1978). Les genres du discours. Paris : Éditions du Seuil.

Tousignante, N. (dir.)(1996). Les identités de l'Europe : repères et prospective. Actes du colloque tenu à Louvain-la-Neuve le 9 mai 1996.

Vargas-Thils, M. (2002). Une approche biographique de la construction identitaire : le cas des femmes péruviennes avyant migré de la campagne vers la grande ville. Thèse de doctorat non publiée, Université Catholique de Louvain.

Wieviorka, M. (1998). Le racisme, une introduction. Paris : Éditions La Découverte & Syros.

En portugais

Buarque de Holanda, S. (1999). Raízes do Brasil. São Paulo : Editora Schwarcz Ltda.

Cesarotto, O. (1996). No olho do Outro. São Paulo : Editora Iluminuras.

Felix de Simas Galhego, C. (2002). O último imigrante. São Paulo : Casa do novo autor.

Freire-Maia, N. (1973). Brasil : laboratório racial. Petrópolis : Vozes.

Guirado, M. (1995). Psicanálise e análise do discurso : matrizes institucionais do sujeito psíquico. São Paulo : Summus.

Koltai, C. (2000). Política e Psicanálise. O Estrangeiro. São Paulo : Editora Escuta Ltda.

Magalhães Batista, S. (1970). Approche du problème de l'adaptation des étudiantes étrangers à l'U.C.L. Étude d'un groupe d'étudiants brésiliens. Mémoire non publié présenté pour l'obtention du diplôme de Licencié en Orientation et Sélection Professionnelles, Université Catholique de Louvain.

Mezan, R. (2000). Freud, a conquista do proibido. São Paulo, Ateliê editorial.

Moreira Leite, D. (1959). Caráter nacional brasileiro. Descrição das características psicológicas do brasileiro através de ideologias e estereótipos. São Paulo : Universidade de São Paulo, Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras.

Moreira Leite, D. (1983). O caráter nacional brasileiro. História de uma ideologia. 4a. edição, definitiva. São Paulo : Livraria Pioneira Editora.

Ortiz, R. (1994). Cultura brasileira e identidade nacional. São Paulo : Editora Brasiliense s.a.

Pacheco, O.M.C.A. (1996). Sujeito e singularidade – Ensaio sobre a construção da diferença. Rio de Janeiro : Jorge Zahar Editor.

Pesavento, S. J. (2000). A cor da alma : ambivalências e ambigüidades da identidade nacional. C.M.H.L.B. Caravelle no. 75, p. 15-24. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Pinheiro de Freitas, L. A. (date de publication inconnue). As identificações na obra de Freud. Sociedade de Psicanálise Iracy Doyle.

Reis, J. C. (1999). As Identidades do Brasil, de Varnhagen à FHC. Rio de Janeiro : Editora Fundação Getúlio Vargas.

Ribeiro, D. (1972). Teoria do Brasil. Rio de Janeiro : Editora Paz e Terra S.A.

En anglais

Carrol, L. (1994). Alice's Adventures in Wonderland. London : Penguin Books Ltd. (première publication : 1865)

Annexes

[1] ‘Porque cada grupo humano, cada coletividade concreta, só pode por em prática algumas dessas possibilidades de atualizar o que a condição humana apresenta como universal. As restantes ficam como uma espécie de fantasma a nos recriminar pelo fato de as termos deixado nos bastidores, como figuras banidas de nosso palco, embora estejam de algum modo presentes na peça e no teatro.’ (DaMatta, 1986, p. 15)

[2] ‘Em sendo José, não sou Napoleão ou William Smith, cidadão americado de Nova York ; ou Ivan Ivanovich, patriota soviético. Posso distinguir-me assim porque me associo intensamente a uma série de atributos especiais e porque com eles e através deles formo uma história : a minha história.’ (DaMatta, 1986, p. 16)

[3] ‘… somando esses traços, forma-se uma sequência que permite dizer quem sou, em contraste com o que seria um americano, aqui definido pelas ausências ou negativas que a mesma lista efetivamente comporta. A construção de uma identidade social, então, como a construção de uma sociedade, é feita de afirmativas e de negativas diante de certas questões. (Damatta, 1986, p. 17)

[4] ‘É certo que a colonização do Brasil se fez como esforço persistente, teimoso, de implantar aqui uma europeidade adaptada nesses trópicos e encarnada nessas mestiçagens. Mas esbarrou, sempre, com a resistência birrenta da natureza e com os caprichos da história, que nos fez a nós mesmos, apesar daqueles desígnios, tal qual somos, tão opostos a branquitudes e civilidades, tão interiorizadamente deseuropeus como desíndios e desafros.’

[5] ‘Com efeito, a grande herança histórica brasileira é a façanha de sua própria constituição como um povo étnica, nacional e culturalmente unificado.’

[6] ‘O brasileiro, muitas vezes, é definido por imagens paradigmáticas que acabam conferindo-lhe uma certa identidade frente ao outro. São pregnantes e indicam uma identidade na medida em que congelam um sentido. O futebol e o carnaval são exemplares : ser brasileiro é ser bom jogador de futebol ou bom de samba. Ainda poderiam ser incluídos aspectos relativos à originalidade, ao exotismo, entre outros. A questão que se coloca nessas imagens estabelecidas de uma forma rígida, é quando a elas os indivíduos aderem num certo assujeitamento. Por outro lado, há um certo caráter de inevitabilidade nisso : no encontro com o outro, certos traços são reforçados. O problemático pode vir a constituir-se na adesão a esses traços. Isso remeteria a pensar numa captura pela imagem que produz algo de alienação.’

[7] ‘Nessas ilhas eu até agora não vi nenhum monstro humano, como muitos esperavam…’

[8] ‘… a imagem de navegadores desembarcando nas terras brasileiras, gozando do corpo da índia, como também da terra…’ ‘… ela representa, imaginariamente, uma cena de violência, evocando… a cena originária.’

[9] ‘Por exemplo, a interpretação naturalista diz que o brasileiro é alegre, cordial, preguiçoso, malandro, pouco sério, contra a moral civilizada, em função de características de raça, sexualidade, entre outras’

[10] ‘… não penso nem um segundo que a sólida sujeição a uma função paterna seja um sintoma social particularmente invejável – a prova é que escolhi viver no Brasil.’

[11] ‘O Brasil não presta.’

[12] ‘O imperativo de gozo não é, verdade seja dita, nem uma invenção nem uma especificidade brasileira. Mas o colonizador parece ter imprimido aqui marca especial.’

[13] ‘Tudo bem’

[14] ‘Não é por ser desenraizado que o colono teria que fracassar o seu ato de fundação. As fundações radicais talvez sejam sempre assim : sustentadas por um sujeito avulso da sua filiação, autor do próprio ato.’

[15] ‘Parece que nós vivemos no Brasil os efeitos de uma fundação fracassada.’

[16] ‘A tradição do jeitinho é um epifenômeno da marginalidade. Mas a sua nobreza tem que ser considerada numa estrutura onde a origem da lei aparece como uma prepotência escravizante e o ato nas margens é o lugar de onde se espera uma dignidade de sujeito.’ (p. 113)

[17] Aquele de quebrar má sorte, essas coisas assim. Eu adoro fazer! Meu pai, por exemplo, bom belga, ele era muito superticioso. E sexta-feira dia 13, ele não saía de casa. Acredita ? Ele dava um jeito ? Eu, não. Eu sou exatamente o contrário : eu quero é quebrar regras.

[18] Eu te diria que talvez no meu caso o que pesa mais é que eu sou de um nível social elevado. E mais você sobe nessas estratificações sociais, mais rígidas elas ficam.

[19] Meu pai trabalhava bastante, ele levava isso muito a sério. Meu pai herdou do pai dele uma empresa falida. E como ele pegou nos anos 50 e 60, que foram os anos de crescimento da Europa, ele conseguiu, com o crescimento e com o trabalho dele, conseguiu fazer decolar essa empresa.

[20] Meu pai era uma pessoa distante e tudo, mas um homem muito digno.

[21] Daí, ele dizia assim, meio brincando, meio com raiva : 'Tua mãe quase morreu por causa de você !' Porque eu nasci com sete meses, de idade, de cesária. Porque a minha mãe teve uma crise de eclampsia. Tava muito doente. Ela não podia ter filho, e teve. Só que eu… Aí eu respondia pro meu pai : 'Mas eu não pedi pra nascer. Foi você que me colocou no mundo.' Mas ele olhava feio pra mim. 'É por causa disso que a sua mãe tá doente !' Tudo bem, você lava (sic) na brincadeira, mas também… Un reproche. Mas assim meio no tom de brincadeira, mas nem tanto. Então aquilo… Sabe ?

[22] Meu pai queria que fizesse exatamente o que ele queria. O que eu queria não tinha… Eu não podia fazer o que eu queria. Tinha que fazer o que ele decidia, que eu é que tinha que fazer.

[23]Ele é 'fils unique', ele queria dizer que ele é filho homem único. Mas se você traduzir ao pé da letra, ele queria dizer que ele era o único filho dessa família. É como se ele não tivesse duas irmãs. Então, você imagina. E os meus pais apoiavam isso, riam, achavam isso engraçadíssimo. Aquilo sempre foi uma facada, porque se isso fosse, é como se eu não existisse

[24] E como era a menor, a menor sempre é desconsiderada, porque é menor. E ele me socava, e ele me batia, ele me destratava. Ele sempre foi de uma brutalidade horrível. Então eu tenho muita mágoa, muito ressentimento ainda embutido dentro de mim, muito ódio dele. E esse ódio agora tá aflorando, tá vindo muito à tona. Fica muito complicado de lidar.

[25] Porque o meu pai, meu pai não era indiscreto, mas não era simples. A minha mãe também, discreta mas não muito simples. A minha irmã era toda espalhafatosa ; o meu irmão era mais ainda.

[26] Não sei (se a minha língua mesma é o francês). Estou me perguntando. Deve ser o francês. É que eu fui criada em inglês até a idade de seis anos. Depois eu aprendi o francês. Só que a minha mãe mal falava inglês. Então, eu acho que a língua simbólica, a língua materna, a língua freudiana é o francês. Mas existe uma camada relativamente profunda de inglês em cima disso.

[27] Então, no primeiro dia que eu fui pra escola, eu me lembro muito bem que eu sentei na cadeira, eu falei em inglês que eu queria ir no banheiro ; ninguém entendeu, e eu fiz xixi. Isso foi uma vergonha ! – de fazer xixi na frente de todo mundo.

[28] Meus pais eram pessoas de posse . Nós tínhamos em casa, na época, nos anos sessenta, sempre tinha casais de caseiros em casa. E nós tivemos vários italianos, espanhóis e portugueses. E eu me dava muito bem com os portugueses. Quer dizer, a língua portuguesa, eu ouvi desde os treze, quatorze anos de idade. Sempre tinha gente. Só que eu não entendia ! Mas eu entrava na cozinha, eles falavam em português, então algum contato eu tinha tido também com a língua.

[29] Eu estava no meu colégio na Bélgica, e a minha melhor amiga tinha ficado paralítica, e isso com quatro ou cinco anos. Era uma criança normal que ficou paralítica. Aí os avós a levaram para o Brasil. Ela morou nove anos… nove meses no Rio de Janeiro, com cinco, seis anos de idade. E lá ela foi curada. Não sei o que os avós fizeram, mas enfim ela voltou curada, andando.

[30] Ela falava do Brasil, mostrava fotografias. Ela falava do Brasil de uma forma tão amorosa, apaixonada, que eu, que era muito amiga dela – e sabe como é que é relação de amiguinhas dessa idade, é muito assim exclusiva,

exclusivista – eu comecei a achar que aquele Brasil que ela sempre falava, as fotografias, eu comecei a ficar irritada com esse Brasil !

[31] Com doze anos de idéia… de idade, tive uma experiência mística maravilhosa. Foi assim : entrei numa igreja, fui rezar. E eu tive uma iluminação. E foi uma experiência que mudou a minha vida.

[32] E eu era do tipo da minha família, assim muito superficial. Sabe, muito… muito superficial. Com essa experiência eu fiquei muito mais madura. Muito sensível aos outros, muito atenta. Muito humana. Depois eu me humanizei cem por cento.

[33] Eu entrei numa igreja, ajoelhei. Parece que uma luz veio até mim. E essa luz entrou dentro de mim, me preencheu inteira, e me deixou num estado… Uma coisa tão maravilhosa, mas tão maravilhosa, que eu chorei assim. Mas eu chorei… Sabe quando você se esmaga no chão de agradecer pela experiência que tinha sido vivida, que ela foi tão… tão rica ! Tão plena ! Tão emocionante ! Ela foi maravilhosa, simplesmente. Não tem outra palavra. Foi maravilhosa… E mudou, mudou tudo. (BÉATRICE se emociona) É. Foi forte.

[34] Os outros começaram a existir a partir daquele momento. Antes eles não existiam. Isso então mudou minha vida. E foi naquela época que eu encontrei com o X. (son futur mari).

[35] Então foi um marco pra mim. Aí mudou. Eu acho que de lá até os dezenove anos, realmente eu só me distanciei. E da minha mãe. Com a minha mãe eu tinha uma relação muito carinhosa. Mas o dia que eu fiquei noiva, eu nunca mais me dei bem com ela. Foi muito complicado. O relacionamento complicou a partir do meu noivado. É como se eu tivesse que cortar o cordão umbilical, alguma coisa assim. Isso foi da minha parte. Não da dela. Não era ela. Coitada, ela sofreu, que ela não tava entendendo esse…

[36] Vamos dizer, depois dessa experiência mística complicou muito. Me senti muito deslocada, não tinha nada a ver. Tudo era muito desconfortável. E principalmente em relação ao meu irmão, que até hoje é um brutamontes, é um cara horrível.

[37] Minha família era opressora. Seguramente muito opressora. Difícil de lidar com o meu temperamento depois dessa experiência que eu tinha tido. Porque provavelmente eu teria entrado nos mesmos moldes se eu não tivesse tido essa experiência.

[38] Tinha um quarto pra moça e um quarto pro moço. Só que a moça e o moço, eles eram noivos. Então eles simplesmente aboliram um dos quartos e tiveram, no meu modo de entender, a elegância de deixar um quarto vazio e ocupar o quarto de um deles. Quer dizer, isso significava que eles tinham relações sexuais. Meu pai fez um escândalo : 'Onde já se viu uma coisa…

[39] E eu voltei dessa viagem, eu falei com minha mãe : 'Eu vou casar com esse rapaz.'Minha mãe caiu na gargalhada. 'Imagina, casar com esse rapaz !

[40] E eu achei ele extremamente diferente de todos que eu encontrei. E até hoje eu acho isso. Acho um homem diferente. Ele tem… Ele tem um quê de seguro, né ? Uma coisa… Ele é muito competente no que faz. Muito honesto, muito correto. E eu não tava acostumada na minha convivência a ter gente tão assim correta. Porque sempre as pessoas eram assim mais ou menos confiáveis. Ele era muito confiável.

[41] Tinha montes de gente em volta, eu não vi ninguém. Eu não sei nem quem tava na mesa. Eu só conversei com ele. Daí a gente resolveu se ver.

[42] … a mãe desse namorado tinha me pedido assim, ela tinha me chamado com ele, ela tinha dito : 'Olha, eu vou pedir pra vocês uma coisa. Eu vou pedir pra vocês não se beijarem antes de ficarem noivos.' Você imagina que suplício era !

[43] Mas mesmo assim dentro de regras, porque essa coisa assim de virginidade era uma coisa muito séria. Pelo menos na minha família, nos meus modos e tudo…Pra mim mesma, eu casei virgem. Entendeu ? Então era assim muito sério.

[44] O trote de medicina era colocar um moço pintado de azul, uma moça pintada de verde – ou outras cores – pelados dentro da sacola ; e amarrava aqui, e eles tinham que formar a cor misturada. Isso significa que eles se esfregavam pelados um no outro.

[45] Meu pai falou : 'Jamais a minha filha vai passar por isso !' Quer dizer, tava me impedindo de fazer uma coisa que eu queria por um motivo que eu achava absurdo ! Um pouco a mesma razão do casal que dormia lá no mesmo quarto.

[46] Foi uma pena, porque teria sido vamos dizer uma profissão logo de cara, eu já chegava ao Brasil com uma profissão.

[47] Eu vivi dezenove anos na Bélgica. Nasci lá, fui criada e me casei na Bélgica – com um belga também. Muito cedo, que inclusive pros padrões de lá é muito cedo. E naquela época também era muito cedo, porque as mocinhas daquela época casavam aos vinte e quatro, vinte e cinco anos, depois de terem feito a faculdade. Fiz uma coisa muito diferente.

[48] Eu tive pai, mãe, irmãos, tudo assim nos moldes normais. Mas eles eram muito duros. Sabe ? E eu era muito sensível. E essa sensibilidade era chamada de suscetibilidade – que seguramente um pouco tinha, quer dizer, uma sensibilidade exarcebada. E por não ter sido compreendida…Sabe, sempre eu abria a boca pra falar uma coisa assim que tava rechaçada, pisoteada, e eu tinha dentro de mim muita revolta. E eu não tinha na Bélgica como dar vazão pra essa revolta. Então, quando o X. me chegou e falou 'Eu vou para o Brasil', eu falei 'Eu vou com você'. Isso pra mim foi… Sabe, era assim como se fosse uma panela de pressão prestes a estourar.

[49] Pra mim foi uma mudança muito radical de vida. Eu vivi… Eu tinha na Bélgica uma vida confortável, muito tradicional ; uma educação religiosa católica, em escola de freiras. De repente, solta ! Entendeu ?

[50] Então eu vim com a cara e a coragem. Mas como eu tava acompanhada, eu senti o meu companheiro do meu lado, a proteção dele. Então eu estava vindo muito tranqüila e muito aberta, porque eu não tava sozinha, eu tava acompanhada e muito tranqüila.

[51] Detalhe : o chefe do meu marido veio nos buscar em X. com a fusca dele. Aí ele tava agindo muito gentilmente. A gente falava inglês, imagina, eu não falava nem uma palavra de português. Ele me fez sentar do lado dele, e ele dirigia feito louco. Eu falei : 'Meu Deus ! Tá chovendo, ele dirige feito um louco…' Aí ele parou pra pegar a gasolina no posto, fumando, com o motor ligado. Eu falei : 'Não é possível ! Onde que eu tô ?'

[52] Mas esse estranhamento dessas situações pequenas que eu vivi – o cara fumando perto, com o motor ligado, pegando gasolina – eram coisas engraçadas, eram divertidas. Não eram coisas malucas de 'Como é que pode fazer uma coisa dessas !?' Não. Era divertido, era diferente.

[53] O céu tava lindo. Tinha aqueles prédios se desenhando no céu ; e o sol vindo, e o carro indo ; e aquela curva da entrada… Sabe, sai de X. e entra, tem uma curva grande. Aquilo, eu achei lindo ! Apesar de achar os prédios mal pintados, achei muito bonito. Tinha uma sensação de vastidão : 'Esse país é vasto ! Esse país tem espaço' – essa foi a primeira sensação que eu tive, que eu me lembro bem. 'Aqui tem espaço, tem (ar), aqui se respira'.

[54] Aí continuamos, entramos numa rua de terra e numa casa muito gostosa, mas muito mais modesta. Eu vi a casa – também um choque cultural : a casa pintada de azul ! Na Bélgica, nunca tem casas pintadas de azul, a não ser aquelas 'fermettes' que têm aqueles 'volets' pintados de azul e branco, como nós temos aqui essas casas coloniais azul e branco. Mas, enfim, uma casa toda azul, eu falei 'não é possível !' Eu comecei a rir ! Eu escondi do meu marido, mas eu achei estranho.

[55] Depois eu entrei na casa, e começamos a nossa vida de casal. A gente não tinha nada : só tinha fogão e geladeira, uma mesa e quatro cadeiras. Aí a cama demorou uns quinze dias. Então aquela coisa de dormir no colchão, coisas normais de um casal que inicia a vida. E eu me adaptei muito bem a isso, achei muito gostoso.

[56] Eu tive problemas de saúde. Durante uns três meses, eu queria trabalhar, aprender o português e não podia, porque a minha saúde não permitia.

[57]Eu tava em contato com uma família belga que até hoje eu tenho contato, que eu gosto muito, mas eu ficava um pouco constrangida em dizer que eu não tava me sentido bem. Aí a filha dessa senhora percebeu, aí me levou no médico, me ajudou, foi maravilhosa comigo.

[58] Dois meses aquela chuva ! Que nem hoje ! Todo dia chovia. Eu falei : 'Não é possível ! Me disseram que tem sol aqui…' Não tinha. Então eu botava umas botinas, porque a rua tava… rua de terra, então aquelas enxorradas. E ia até a padaria.

[59]Imagina : eu chegando toda bem vestidinha, que a mamãe tinha feito o trousseau da filhinha, o meu enxoval. Então, ela tinha ido na época na 'rue du Toison d'Or' - na época era uma rua chique - e tinha comprado a blusinha como que combinava com uma calça de linho, um sapatinho que combinava com a bolsa, tudo assim bonito e chique. E eu lá morando na periferia de X .. E eu saindo porque só tinha isso, ia até a padaria. E eu notava que o pessoal me olhava com um ar 'Engraçado, essa mulher. Toda assim, toda chiquisinha.' Mas não tinha sentido… Era normal (pra mim) me vestir desse jeito. Eu vi que pras pessoas, não era.

[60] Eu precisava telefonar, não tinha telefone em casa. Eu precisava ligar pr'uma senhora belga. E pra pedir pra ligar ! Ai, como era difícil ! Parece que as palavras não saíam de mim ! Mas as pessoas eram tão gentis …' 'Mas eu me lembro que eu tava toda suada de emoção porque eu tinha que me expressar e eu não tinha palavras pra me expressar. Então eu me fazia entender por gestos.

[61] Vai, amanhã cê paga.' Cê acredita, no dia seguinte, às oito horas da manhã, ele não tinha nem levantado a grade de ferro, eu tava lá pra pagar. Ele me deixou eu levar as coisas ! Eu achei aquilo tão maravilhoso, mas tão extraordinário, que uma pessoa confiasse em mim assim, de me passar os pratos, de me explicar que eu podia retornar no dia seguinte.

[62] Em uma outra vez, eu tava no ônibus, e eu usava - porque na Bélgica, quando você casa, você passa a aliança de casamento na mão direita – então eu tava com a aliança na mão direita e um cara sentou do meu lado, esse negócio de paquera. Mas nem me passava pela cabeça ! Aí o cara começou a me paquerar.

[63] Já tava no Brasil fazia uns seis, oito meses, então falava português. Aí ele falou, perguntou se eu era casada – não, se eu era… se eu tava namorando. Aí eu falei 'Não, sou casada'. Mas aí ele falou : 'Como cê tem a aliança na mão direita, se você é casada ? Aqui se usa na mão esquerda.' Você não acredita que na hora eu fiz assim (mostra) e pus na outra mão. E agora eu tô usando na mão esquerda. Isso pra mim foi uma coisa cultural.

[64] Por que que eu fazia isso dessa forma? Porque eu tive filhos nesse ínterim. Então, pra poder ter contato com os meus filhos e continuar ganhando minha vida, o que era necessário, eu fiz assim. E o sistema funcionou durante sete anos. Depois o sistema se esgotou. Por que ? Bom, os filhos já tinham três e cinco anos quando completei os sete anos de dar aulas de francês. Aí eu queria alguma coisa pra mim. Eu falei : 'Eu tô sempre trazendo intelectualmente informações pros outros, mas eu também quero pra mim ! E desta forma só vou esvaziando… Assim : hemorragia do meu sangue intelectual, e eu não tenho retorno disso. Então eu vou fazer uma faculdade.

[65] Era assim : uma parte o francês dividida numa página, outra n'outra página. Eu imediatamente dobrei, e eu vi duas questões com cinco subdivisões. Eu calculei, eu falei : 'Engraçado, são dez ?' E o professor tinha falado doze. Na verdade, eu respondi duas perguntas em doze. Então eu não tinha a menor condição de fazer prevalecer o francês como cem pontos.

[66] Chama a atenção sobre um fato : uma belga – tô falando aí como belga - com a estrutura que eu tenho entra nisso aqui, você imagina que é muito desafiador. Por que ? Porque a gente sabe que lá dentro grassa a corrupção. Mas existe agora todo um movimento vamos dizer legalista de lei de responsabilidade fiscal.

[67] E a empregada do lado, do meu lado, ela olhava pela janela, ela via o meu filho. Tinha um jardim, ela via o meu filho assim, que eu botava no sol, as perninhas, aquelas coisas.

[68] Era bebezinho, três meses. E ela se interessou, e um dia ela veio tocar a campainha, ela falou : 'Olha, eu tô trabalhando com uma senhora que não quer ter filhos. E eu queria trabalhar numa casa que tivesse criança.' Eu falei : 'Olha, justamente a minha empregada vai embora' – que tinha uma pessoa duas vezes por semana – 'a senhora pode vir'. Essa mulher ficou na minha casa – aqui, e em várias casas que eu mudei – n. anos, e ela morreu aqui.

[69] E essa pessoa foi de uma… de uma… uma pessoa tão maravilhosa na minha vida ! Me ajudou a criar os meus filhos, foi assim uma espécie de anjo tutelar na minha casa. Aonde eu falhava, ela preenchia. E eu também ajudei muito ela : comprei a casa dela, comprei o telefone, ajudei a criar os filhos. Quer dizer, houve uma troca de uma intensidade, de uma verdade que foi assim maravilhosa.

[70] Essa mulher me ensinou muito. Me ensinou o que era amor gratuito, o que era ajudar os outros.

[71] Claro que houve tensões, porque no final da vida dela, ela tava… ela tinha muitos problemas, então os problemas acabaram invadindo até a relação entre nós. Porque ela vivia pedindo dinheiro, porque o filho foi preso, e era advogado.'… 'Então ela tinha que pagar toda hora, pagar, pagar.

[72] … os quatro últimos anos foram mais difíceis. Mas sempre com amor, sempre no carinho, sempre ela trabalhando aqui. Mas foram mais difíceis. Ela tinha problemas de saúde e esse filho que desestabilizou o meu orçamento.

[73] … crianças aqui no Brasil eram embrulhadas em cueiros. Você lembra ? Aquele panão assim que você… Parecia uma casquinha de sorvete. Não, porque tinha que segurar as ancas da criança, senão ele ia ficar todo mole e caía de todos os lados. Então sempre cê tinha que levar não sei quantos cueiros pra poder trocar. Eram seis cueiros por dia, então você tinha que ter no mínimo dezoito, porque você ia ficar em princípio três a cinco dias no hospital, então cê tinha que girar. Então cê tinha que chegar com todas as roupinhas já prontinhas.

[74] E eu me lembro : a minha sogra olhou pr'aquilo e ela falou : 'O que que é isso !' E perguntou até pro médico, que falava um pouco de francês, pra que que servia, porque ela nunca tinha visto, que era coisa da avó dela. Então isso é um dado cultural. Então a gente fazia essas coisas como se fazia aqui, mas sabia que lá não se fazia. Eu me lembro, eu me sentia um pouco assim atrasada, nesse aspecto : umas coisas muito tradicionais, um jeito muito tradicional de preparar a mamadeira. Já eram mais moderninhos na época.

[75] Também tinham falado que aqui se faz muita cesária. Eu supliquei ao médico, eu falei : 'Doutor, eu não quero cesária. É lógico que eu tô na sua mão. Se o senhor achar que precisa, o senhor faz a cesária.' Ele foi maravilhoso, porque do primeiro filho deu um problema : ele aplicou a raqui, mas ele tirou com fórceps, porque ele sabia que eu queria ter o filho sem cesária. Aí, do segundo filho eu falei pra ele : 'Doutor, não precisa nem me tocar. Eu vou ter o meu filho sozinha.' Ele falou : 'Tá bom. Então vai empurrando.' Ele saiu sozinho. Ele só tava lá pra pegar. E funcionou.

[76] (Meus filhos) são muito brasileiros. Muito brasileiros. Mas um dos meus filhos tá morando agora em X. (pays de l'Europe). Ele tá catando o lado belga, o lado europeu, vamos dizer. Ele tá se dando muito bem com esse lado. Eu tinha certeza.

[77] (Um deles) tem mais do europeu. Mas é muito brasileiro também : caloroso, gentil, é atencioso. Os dois são. Os dois têm essa coisa gostosa de brasileiro.

[78] As únicas referências de vida que os nossos filhos têm são a gente, pai e mãe, porque avós eles não tiveram. Tiveram sim, de longe ; mas a vivência sempre foi com os pais, então é mais próxima.

[79] Não é porque tá muito próximo que vai dar mil conselhos, que vai ficar invadindo. De jeito nenhum. Meus filhos fazem o que eles bem entenderem. Mas a gente sempre fica sabendo se eles fizeram besteira, essas coisas. Vêm falar com a gente. Muita franqueza, eles não escondem. A gente nota, né ? Aí, vamos ver quando é que a coisa sai. Se a coisa não sair, você provoca um pouco a saída daquilo que tem que ser falado – mas quando eles eram pequenos. Agora eles são adultos, então…

[80] E daí depois, na época de receber a herança, aí complicou com o meu irmão. Complicou com a minha irmã, mas a gente conseguiu ajeitar. E aí complicou muito com o meu irmão, porque o meu irmão dizia 'eu sou filho único'.

[81] Imagina, eu voltando pra Bélgica, com ela, e ela morrendo ? Eu ia ficar um lixo ! (Iam ser) duas mortes : morrer pelo Brasil, porque eu ia deixar aquilo que eu já gostava, que amava, que me sentia muito bem ; e além do mais eu ia ter que enfrentar a morte de uma pessoa que eu amava, literalmente adorava.

[82] A minha sogra, a partir do momento que eu fiquei noiva, ela substituiu minha mãe ! Minha mãe ficou lá, e depois foi a minha sogra. E eu tive todas as vantagens de uma mãe sem ter os inconvenientes : minha sogra não enchia o saco pela infância, pelas coisas que eu tinha feito. Ela me pegou de jeito. Ela me ensinou uma série de coisas pra eu poder casar com o filho dela ; como é que funcionava a família ; me ajudava até em limpar a privada, essas coisas. Ela me ensinou tudo, minha sogra. Me ensinou tudo ! Tudo que eu sei, assim de vida prática, eu soube através dela.

[83] Ela é uma pessoa assim que foi importantíssima na minha vida. E seguramente ela me ajudou no meu casamento. Que quando queria mandar tudo - porque todo mundo tem momentos que quer mandar tudo pr'aquele lugar, eu

também tive – mas eu sempre lembrava dela. Então isso me segurava. Então ela foi assim uma pessoa primordial, essencial na minha vida.

[84] Tá sensível essa parte ! Uh-là-là ! Muito sensível. Ela tá feliz. Ela tá lá no céu. De vez em quando eu peço pra ela : quando eu for morrer, que ela venha me buscar. Sabe, que ela… Eu gostaria que ela viesse me buscar o dia que eu morrer.

[85] Mas ela virá ! Eu tenho certeza que ela virá me buscar quando for a minha hora. As vezes, você vê, você tem pessoas da sua família, e seus laços são menos fortes do que com uma pessoa que você escolheu pra ser uma família sua. A nova família. As vezes você pode criar um laço infinitamente mais forte com essa pessoa do que com a sua própria família com os seus pais que criaram, você viveu. Se eu for chamar alguém de mãe, no sentido verdadeiro, foi a minha sogra. Era uma mãe de verdade. Pronto.

[86] Eu não vejo muita semelhança entre o Brasil e a Bélgica. Não vejo. Isso, eu vejo dois mundos. Eu não vejo muita identidade cultural nem de um pro outro. Eu acho que quem faz a ponte entre os dois países são as pessoas. Mas realmente é difícil. São dois mundos : uma Europa velha, fixada nas suas raízes, nas suas forças e nas suas tradições ; e um país mais aéreo, mais leve, onde as coisas mudam.

[87] 'Nós tivemos sempre uma família muito unida. Meu pai era uma pessoa maravilhosa, muito católica, muito gente boa demais. Minha mãe também, mesma coisa. Nossa, nós tivemos uma infância maravilhosa. Realmente. Eu não posso me queixar disso. Até agora. Meus pais só viviram… viveram pros filhos : pra minha irmã e pra mim. A vida inteira foi assim. Deixaram-nos estudar o que queria, também. A única coisa é que eu sempre queria fazer medicina. Só que naquela época o meu pai falou : 'Ih, imagina ! Você vai fazer dois anos, já vai estar casada, vai largar os estudos. É melhor você escolher outra coisa.' Porque na minha época aconteceu muito : muitas moças ia pra faculdade ; depois de conhecer alguém, de bem, quer dizer 'isto' (faz gesto significando dinheiro)'

[88] 'Meu pai até escreveu poesias, e tudo. Eu falei também pra você, né ? Ele era uma pessoa que tinha facilidade de contar histórias, inventar. Quando os meus filhos eram pequenos, também ele vinha aqui, contava as histórias do Papai Noel, sabe, assim. E as crianças também tava nos lábios dele. Mesma coisa do que nós, a minha irmãe e eu, na época, também. Mesma coisa.'

[89] 'Eu tenho (vontade de sair da Bélgica) desde moça, com dezesseis, dezessete anos. O meu tio vinha da África, contava as coisas de lá. Me dava uma vontade de conhecer também, sabe ? Já é desde aquela época. Eu me interessava também pra qualquer - desculpa, também, a minha garganta tá um pouquinho ruim – pra qualquer país tropical, e… veio a oportunidade de mim sair da Bélgica pr'um país tropical, então aproveitei. Eu tô falando dezesseis, dezessete, mas até mais cedo. Desde criança.'

[90] 'Porque (meu tio) veio da África. Ele contava dos negrinhos, lá das coisas e tudo, né ? Nossa ! Quando ele contava, eu tava nos lábios dele, sabe ? 'Ah, tio, conta mais esse daí !' Eu era sempre muito interessada. E meu pai, ele era muito… ele contava muito historinhas pra nós, quando nós era pequenas, né ? Então ele falava : 'Nossa, agora o tio tá chegando na África…' Fazia barulho de avião e tudo, né ? Ele contava muito bem, meu pai, viu ? Apesar de tudo. Então foi também tudo estimulado um pouquinho, eu acho, pro meu pai.'

[91] 'Eu lembro, no primário a gente tinha que cantar lá na frente de toda a classe. Então a professora já me conhecia. 'Éléonore, vem você.' 'Ah, não, eu não vou.' 'Você vai. Você vira sua cara para a lousa e assim você canta.' Então eu cantava. Só de pensar que aquela turma tava atrás de mim, eu começava a dar risada. Não conseguia cantar não ! Era sempre assim.'

[92] 'Ah, eu esqueci de contar mais uma coisa : eu gostava muito de cantar também, antigamente. Eu tinha violão, cantava. Na Bélgica eu tinha uma orquestrinha junto com os meus primos assim. Bom, em família, né ? A gente não saía pra fora. Um tocava flauta, outra guitarra, outra violão, bai…E eu tocava…'

[93] 'Tocava um pouquinho de tudo. Mas em família. Quando era outra pessoa junto, eu não cantava, viu ? Porque não saía. Só pros meus filhinhos. Mas pros outros eu não tocava. A orquestrinha era só em família, também. Com natal, com ano novo. Mas então eu não cantava. Eu tocava só junto. Porque foi meu primo que sempre cantava. Eu não cantava não. Timidez. Ah, minha voz não saía não ! Mas aqui em casa com meus filhos eu não tinha… Também já era outra época. Já tinha bem menos timidez também, né ?'

[94] 'Depois eu comecei a ficar mais solta um pouquinho. Talvez amadurecimento da própria pessoa. Deve ser isto, né ? Porque às vezes quando você é muito tímido, você não é muito maduro ainda.'

[95] ‘Minha mãe sempre fala pra mim : ‘Nossa, você tinha tantas oportunidades de casar bem, Éléonore !’ Eu falei : ‘Ah, não sei, viu ? Nunca ninguém olhou pra mim.’ Eu… Eu pensava isto daqui, né ? Ela fala que muitos olhavam pra mim, mas eu acho que não era assim não.’

[96] ‘Eu procurava sempre alguém. Eu era muito tímida demais. Minha timidez me prejudicou na juventude, um pouquinho. Era muito tímida. Não consegui (namorado) porque quando alguém olhava pra mim, olhava do outro lado, sabe, de tanto tímida que eu tava, né ?’

[97] ‘Eu conheci meu marido num baile de estudantes de faculdade. Ah, ele era muito legal. Eu tava lá junto com uma amiga, né ? Ele tava jogando bolinha de papel assim, e caiu no meu decote. Então eu peguei, eu joguei de volta. E depois ele me convidou pra dançar. Então nós dançamos. Parece que ele gostou de mim.’

[98] ‘Mas ele não era tímido, de jeito nenhum. Nunca era tímido. Não tinha nada de timidez, não. No dia seguinte ele ligou : ‘Vamo dar uma saidinha ?’ Foi assim que a gente começou a namorar.’

[99] ‘Ele tinha ciúmes do irmão. Morria de ciúmes do irmão. Eu percebi depois que ele tinha ciúmes. Naquela época não ; eu achei estranho que ele só mostrava o irmão, ele falava só do irmão.’

[100] ‘Minha sogra, ela era separada do marido desde que os filhos era pequeno também. E naquela… Agora, separação, todo mundo separa, parece. Mas naquela época era triste pr’uma criança. Eles eram apelidado na escola : ‘Ah, você não tem pai, só mãe. O pai brigaram.’ Meu marido, ele tem trauma disso daqui. Eu percebi que ele tinha trauma disso. Até agora…Foi marcado por isso. Porque ele viu também sempre o pai dele batendo na mãe. Ele sempre falou isso aqui pra mim. E o pai tinha outras mulheres. Isso é uma coisa que eu não posso falar de meu marido, ele nunca teve outra mulher.’

[101] ‘… sei lá, ele brigou com alguém, e aquela pessoa perdeu dois dentes. Porque era um filhinho de riquinho, de papai, ele fez um processo nele. Devia ter aberto meus olhos naquela época, né ? Ele perdeu o processo. Até eu na época já trabalhava, ele não. (Era) o namoro ainda. Eu paguei o advogado dele.’

[102] ‘Eu não casei por dinheiro. Eu casei por amor mesmo. Eu sempre falo isso. Nunca foi atrás de dinheiro. Nunca foi atrás de dinheiro. Nunca. Eu pensei : ‘Nossa, ele tem o diploma dele, ele pode fazer também carreira na vida. Por que não, né ?’

[103] ‘Nós tinha um apartamento que era nosso também. Bom, quer dizer que a gente tava pagando por mês. Porque lá na Bélgica, pra adquirir um imóvel, eu acho que todo mundo consegue, não é como aqui no Brasil. É mais fácil.’

[104] ‘E depois nós vendemos o apartamento, viemos pro Brasil. E pronto. Mas lá na Bélgica era só trabalho, só trabalho. Eu saía de casa, como que eu precisava de carro pra trabalhar, eu pegava o carro e levava ele no serviço. Eu ficava o dia inteiro lá. Na época a gente levava até o pãozinho, como que é o costume na Bélgica. Não sei se ainda é o sanduichinho. À noite eu ia buscar ele no serviço. E a gente voltava pra casa. Fazia janta, e… No dia seguinte, mesma coisa. (A gente se encontrava) sempre à noite.’

[105] ‘A gente era recém-casado. Cinco anos que a gente ficou casado na Bélgica. Mas ele sempre era uma pessoa muito difícil de lidar. Já percebi isso aqui logo depois que eu casei. (Já tínhamos problemas nessa época). Ele já começou. Com qualquer brigui… Nós sempre falamos, antes de casar : ‘Bom, se a gente tem uma briguinha, tem que resolver antes de dormir. Porque senão não resolve mais.’ Mas nunca aconteceu isso aqui. Ele era tão ‘assim’, sabe, que nunca dava pra conversar com ele, porque ele só tinha razão. Mulher pra ele é lixo. E até agora ele tá assim. Ele não tem respeito pra mulher.’

[106] ‘Porque no tempo de namoro, é tudo assim azul, cê tá apaixonado. Porque eu casei com amor com o meu marido, realmente. Mas depois de um ano começou. Mas eu falei : ‘Eu vou lutar pela minha felicidade.’ Eu sempre lutei. Pergunta isso daqui pra qualquer um. Mas não consegui mudar ele não. Eu não consegui. Tava mais forte.’

[107] ‘Tava vivendo na Bélgica. Tinha aquele amigo dele aqui, que sempre escrevia cartas pra nós : ‘Vocês têm que vir também pra cá, porque é maravilhosa.’

[108] ‘E na época, pra não precisar serviço militar na Bélgica, você tinha que ir num país do Terceiro Mundo pra dois anos, o que esse amigo fez.’

[109] ‘Com uma pessoa estudada, você achava emprego rápido, e tudo, né ? Falando línguas também, porque os belgas, não sei, é dividido em três partes : alemão… alemão, francês e flamengo. Então cada belga fala um pouquinho dessas línguas, mais o inglês também. Então ele falava bem ! Então o meu marido foi primeiro visitar este amigo, sozinha. Viajou em X., voltou : ‘Nossa, que maravilha lá ! Vamo pra lá também.’

[110] ‘E o meu patrão falou para o meu marido : ‘Vai você pra Bélgica. Deixa ela aqui.’ Não tinha nada assim de errado entre o meu patrão e eu. Ele era uma pessoa que tive sete filhos, já bem mais velha. Mas ele gostava de meu trabalho. Então ele sempre… Ele falou isso brincando, também, né ?’

[111] ‘Não foi uma coisa que foi jogada assim. Foi uma história d’uns meses assim. ‘Não, nós vamos.’ Então vendemos tudo lá que tinha, a casa que nós tivemos, e viemos para o Brasil. Mas não foi um choque de repente, ‘Não, tudo bem’, de hoje pra amanhã não. Foi pensada.’

[112] ‘Venho pra viver. Nós tivemos um pouquinho espírito d’aventureiro naquela época, era jovem. Então eu achava tudo uma maravilha aqui também. Logo quando eu cheguei aqui eu gostei.’

[113] ‘A única coisa que eu não gostei : nós fizemos os nossos documentos também, o RG… Permanência definitiva. E aí nós tinha que ir pra X. pra isso. Ai, mas que lugar feio em X. que nós estávamos ! Me decepcionou, realmente. Nossa ! Lá perto dos cais, lá, sabe ? Nossa, mas que coisa feia ! Me decepcionou, realmente.’

[114] ‘Eu não esperava o que eu vi. Eu pensei que era mais assim que nem na África. Que todo belga pensa que aqui é só mato. Né ? Não é verdade ? Até agora tem muita gente pensando isso aqui. Só que nós já sabemos muito através daquele amigo que morava aqui. Ele falava : ‘Não, lá tem shopping center, tem tudo que você precisa.’ Até que com os anos o Brasil não é mais terceiro mundo, né, no fim, né ? Tem muito luxo aqui também, né ? Mas na Bélgica…É que na Bélgica na TV só mostrava a pobreza, eu achava. Mas a riqueza não mostrava.’

[115] ‘E no fim, a gente chegou aqui, gostou daqui também, sabe ? Porque viu coisas novas e tudo. Era aventura, e coisa. Pra mim era maravilhosa. Não posso falar mal desse daí não. Não foi decepção nenhuma. Foi diferente. Foi interessante.’

[116] ‘Mas a gente chegou lá em X., aquela cidade grande, onde tem tudo, né ? Tem coisas bonitas, tem coisas muito feias também, né ? As favelas, a gente ficou impressionado na época com isso também.’

[117] ‘As favelas lá são pior do que aqui em Y.. À beira de grandes avenidas e tudo, nossa ! É horrível, X.. Eu nunca realmente fui confrontada com… Eu via essas coisas, mas eu não morava naquele lugar. Eu morava num lugar mais bonito, né ? Não era um bairro chiquérrimo, mas pelo menos um bairro comum assim.’

[118] ‘E eu me empolgava com tudo na minha volta, sabe ? Sei lá, porque eu venho com vontade, então esta vontade, eu… eu alimentei aqui, sabe, de ver todas as coisas novas. O Brasil não foi aquilo que nós pensamos lá na Bélgica, que era só mato aqui, né ? Porque tinha de tudo, e eu descobri muitas coisas. Eu logo já… Eu acho que a arte, artesanato, aqui é bem mais desenvolvido do que lá. Porque eu sou artista também, e eu me empolgava muito com essas coisas. E eu não tive nenhuma dificuldade não. As pessoas, principalmente os brasileiros, as pessoas para conversar são ótimas, elas são abertas. É aconchegante. A casa deles sempre estava aberta. Agora também já mudou um pouquinho, eu acho, por causa desse cri…’

[119] ‘Eu lembro, o primeiro ano que nós tamos aqui, eu tava esperando o meu filha ainda, porque ela nasceu em março. Primeiro natal, nós já fomos convidados por uma vizinha lá em X.. Foram árabes. Nossa, era aquela mesa cheia de nozes, cheia de coisas. Nunca vou esquecer isso. A gente mal se conhecia, essas pessoas sabiam que a gente tava totalmente sozinha, vieram nos convidar para a ceia de natal. Isso não se vê na Bélgica, sinto muito. Só aqui no Brasil que tem isso daí, né ? Nossa, foi tão lindo, tão maravilhoso ! Com o Ano Novo também fomos convidados de uma outra vizinha. Parece que eles se reuniram : ‘Nossa, estes dois são sozinhos aí. Vamos convidar eles.’ Foi tão linda, sabe ? Nunca vou esquecer. Tocou. Realmente.’

[120] ‘Nossos móveis vieram da Bélgica também.’ … ‘E nós não pudemos deixar vir estas peças antes de ter a permanência definitiva. E demorou seis meses naquela época. Depois eles vieram. Mas nós compramos assim móveis pro jardim, pra ter alguma coisa, né ?’

[121] ‘O colégio tinha uma casa, mantinha uma casa através de um padre francês, de moças mães solteiras. Então eles estavam precisando de gente pra ensinar costurar, a fazer comida. Então eu trabalhava lá com eles também duas vezes por semana, quando eu fazia parte da associação de pais e mestres, né ?’

[122] ‘A minha vida aqui pro Brasil no fim foi meio monótona. Amigos, nós nunca tivemos, por causa do meu marido. Eu sempre era colada em casa. Ele não deixava sair, me desenvolver com as coisas. Ciumento, nunca me apresentava pra alguém.’

[123] ‘Eu adoro o Brasil. Eu vejo aquele sol de manhã… Eu levanto cedinho, sempre. Eu levanto todo dia às seis horas, pra cuidar dos meus animais.’

[124] ‘Mas o Brasil é… Não sei, eu nunca queria voltar mais pra Bélgica. E eu voltei três vezes lá : uma vez com os meus três filhos pequenos ; a segunda vez, quando meu pai faleceu ; e a terceira vez pra buscar minha mãe, (há) três anos atrás.’ … ‘… três vezes já voltei pra lá. É por causa que meus pais também sempre vieram pra cá, todo ano. Às vezes minha mãe vinha duas vezes.’

[125] ‘O meu marido agredia todo mundo em casa, não era somente eu. Eram meus filhos também, quando era pequeno, adolescente. Nossa, ele espancou todo mundo aqui em casa. Chegou a um ponto até… Fisicamente. Fisicamente. Eu saía tudo roxa. Meu… Minha filha, meu filho também. O único que escapou foi o filho adotivo. Não sei (porque).’

[126] ‘Chegou até um ponto que o (meu filho) tava de férias… ele chamou a polícia uma noite aqui pro pai dele. Não foi… A convivência com ele foi quase impossível, todos esses anos. Mas eu mantenho o meu casamento por causa dos meus filhos. Eu tava totalmente sozinha aqui, sem dinheiro, sem nada. Que eu ia fazer, né ? (Ele) sustentava (a casa na época). Mas o único erro que eu fiz é não ter… ir trabalhar quando eu cheguei no Brasil.’

[127] ‘Nem diploma universitário que você tem’. Ele fala assim na minha cara. Eu falei : ‘Eu não tenho. Mas eu tenho uma inteligência muito boa pra vencer na vida.’ Eu sempre falei isso aqui pra ele. Mas sempre fala em frente de todo mundo : ‘Mas nem diploma universitário ela tem.’ Mas eu nem tô aí. Eu não tenho complexo por isso. Eu me senti humilhada (quando ele falou isso). Ele gostava muito de me humilhar. Vivia de humilhações comigo.’

[128] ‘Eu obedecia meu marido. Sempre obedeci ele, e nunca me revoltei muito. Eu briguei com ele também, assim, se tava indo longe demais. Tudo bem. Mas em certas coisas eu falei : ‘Tudo bem. Se ele quer assim, vai ser assim mesmo. Pra manter a paz em casa, eu faço tudo.’

[129] ‘E também tinha uns coisas forte, brigas forte. Depois tive uma melhora de novo, sabe ? Depois caiu de novo, cada vez mais fundo. Você sabe como que é essas coisas, né ? A gente faz as pazes, conversa com ele, ele fica um tempinho mais calmo, mas depois… começou tudo de novo. Não tinha jeito. Eram sempre as promessas…’

[130] ‘E quando o pai viajava, os filhos estavam felizes.’ ‘…Tinha uma época que quase nem tinha dinheiro pra comprar comida.’ ‘(Quando o marido viajava), dava até pra dar uma saidinha no shopping tomar um lanchinho lá. E quando ele tava aqui, nunca.’

[131] ‘Eu vivia assim com meu coração batendo pra fora do meu corpo, de tanto nervoso que eu passava com ele. Foi um sufoco meu casamento, realmente. Nem tenho palavras pra dizer. Eu tô bem melhor agora. É. Agora ele tá morando sozinho, tá trabalhando. Mas ajuda financeira, nada.’

[132] ‘Eu, aqui, quando minhas crianças eram pequenas, eu cantava pra eles, com violão e tudo. (Eu tocava) tudo, tudo. Sertaneja…Meu marido tinha tanto ciúmes, que pegou meu violão e batia no chão, quebrou inteirinho. Depois ele nunca mais… Depois eu nunca peguei mais violão na mão. (Ele teve ciúmes) que eu cantava com eles, que as crianças gostavam. É que eu tenho muitas qualidades que ele não tinha. Ele não cantava, não tinha voz. E eu tinha uma voz bonita, desculpe a modéstia à parte. Sei lá, é tudo essas coisas, né ? Depois eu… O X. queria tocar violão, eu comprei um violão pra ele. Só que ele também não foi pra frente. Ele vendeu o violão depois pra comprar drogas’

[133] ‘Era uma paisagem. Uma paisagem da Bélgica, uma cidade. Era uma paisagem com um fundo, acho que tinha uns árvores. E na frente, casinhas. Bem simples, assim. Uma paisagem da Bélgica. Eu peguei na época d’uma revista lá na Bélgica. Eu nem lembro do… Paisagem belga. E aqui no Brasil eu fiz muito isso no início também. Depois que eu comecei a me… a criar o meu estilo próprio.’

[134] ‘Também na época quando eu pintava, as noites muito mal dormidas eu acordava, eu fui pintar. Eu tinha um pedacinho lá fora, foi uma outra casa. Eu pintava lá, nossa, até duas, três horas da madrugada. Já era casada naquela época. Quando ele viajava, sabe ? Então eu levantava, sempre as crianças tava dormindo. E naqueles momentos

saíram as coisas mais bonitas das minhas pinturas. Sempre saíram naqueles horas. E quando tava com mais problemas, as minhas pinturas saíram mais diferentes também.'

[135] 'Eu tive uma época que eu pintava - eu acho que era eu mesma que pintava, né ? – rostos de mulheres melancólicas, sabe ? Só que esses… Eu vendi tudo esses quadros na época. Eram quadros grandes, de um metro de… Eu vendi tudos eles. Eu tenho… Eu tenho uns poucos ainda. Eu vou te mostrar.'

[136] 'Nesta época das mulheres melancólicas, eu sentia muita tristeza. Era só tristeza dentro de mim. Então eu botava isso aqui no papel. Você vê o rosto dessa daí. Esse aqui não tá muito nítido, mas eles olham pra cima, num olhar vago, sem saber o que fazer.'

[137] 'Não sabia que comportamento que eu tinha que ter pra resolver tudo isto. Naquela época eu tava perdida mesmo.' … 'O casamento, tudo, como resolver a minha vida. Eu queria fazer não sei quanta coisa, e não dava pra fazer, porque eu tava sempre sozinha com os meus pensamentos. Meu marido não me atendia, não tinha compreensão para o que eu sentia, coisa assim. Era isso.'

[138] 'Eu tava assustada com a vida. Porque a vida, pra mim, não tinha uma saída pra mim. Eu não podia fazer nada. Ficar parada mesmo na minha cozinha, com os meus filhos. Por isso também que eu comecei a pintar. Era o meu objetivo. Para ter alguma atividade intelectual, eu comecei a pintar, pra sair da vida de cozinha, de casa, de limpeza, de tudo isso.'

[139] 'Depois, eu acho que veio mais uma época de paz comigo mesma. Foi na época desses pássaros. Sabe ? Esses pássaros, são tudo um pouquinho… É uma família. Você vê ? Pai, mãe e filha. Ou um casal. Sempre tem um casal.'

[140] 'E depois, a minha grande paz, é aqueles paisagens. Quando eu andava de carro, só por aí mesmo, eu via alguma coisa longe… As cores eu inventava, porque não era sempre as mesmas cores que eu vi.'

[141] 'Eu esqueci de falar uma coisa dos meus quadros : que dificilmente, nos quadros de paisagem, parece a figura humana. E… Mas é a solidão que eu sinto de vez em quando. Solidão. Eu acho que aparece (nos meus quadros). Eu vejo aqueles paisagens imensas assim, sem… sem definição no fim, né ?'

[142] 'É solidão. Eu percebi que é minha solidão que eu sinto de vez em quando. Falta de falar com alguém, falta de me abrir com alguém.'

[143] 'Uma pessoa me falou : 'Você sempre pinta o sol, ÉLÉONORE. O sol representa o pai.' Não sei, na psicologia, se é isto. Era uma psicólogo que falou. 'Você pinta o sol. O sol é uma coisa forte, ÉLÉONORE' , ela falou. Em todos os meus quadros tem (o sol). É. Em todos.'

[144] 'É que eu não tenho Oedipus complex. De jeito nenhum, Complex Oedipus, né ? Não tenho isso daqui. Mas eu sempre pintava o sol. Ou escondidinho, o sol da noite. Oh, sempre o sol tá presente nos meus quadros. O (Oedipus Complex) é uma admiração exagerada pro pai, né ? Eu não tenho. Eu adorava o meu pai, mas como uma boa filha assim, sabe ? Gosto sim ! Depois de adulto ele virou muito mais meu amigo do que antes.'

[145] 'Por que pintar ? Você tem tantos quadros por aí !' Eu falo : 'Não, mas só porque eu gosto. É a minha higiene mental'. Mas eles não entendem, né ? 'Você também não bordava, na época ? Eu falo com ela. Não borda mais também. Ela bordava dia e noite, quase. Ela gostava.'

[146] 'Ai, eu tenho que te contar uma coisa que eu fiz, uma besteira na vida. Uma noite, eu tava… Os filhos já tava grande. Ele batia sempre nas crianças. E nessa noite ele me humilhou tanto que eu tomei comprimidos pra morrer. Foi… Ai, já faz muito tempo. Eu tomei dois caixinhas de Lexotan, mas eu não morri. Mas depois desse daqui parece que eu renasci também.'

[147] 'Comprei uma coisa, mas não uma coisa cara, uma lembrancinha só. Ele descobriu, ele quebrou todos os meus cartões que tavam na minha carteira. Não tinha quase nenhum cruzado, porque sempre tinha que pedir licença pro senhor pra poder usar meu cartão, né ? E foi assim. Começou a brigar comigo, me xingar. Aquela humilhação, eu nem quero mais lembrar de tudo isso. Eu fui… Eu fui no meu quarto e tomei essas duas caixinhas. Eu foi deitar na minha cama. Eu acho que ele nem viu. Ele achou que ele tava dormindo.'

[148] ‘Eu nem me lembro mais. Porque a gente ficou todo grogue, como se fosse bêbado, me parece, né ? Então eles queriam me levar pro hospital, só que o meu marido não queria. ‘Deixa ela morrer.’

[149] ‘Deixa morrer’. Só que tinha uma reunião em casa. Vinha a X., vinham outros amigos que eu tinha, pra conversar com ele. Que tinha que mudar a atitude contra mim e tudo, né ? Mas ele nem tava aí. Depois eles me levaram tudo junto pro hospital. Mas foi três dias depois. E eu não ia mais morrer.’

[150] ‘Foi (muito doloroso), foi. Foi mesmo. Foi muito. Mas todo mundo entendeu por que que eu fiz isso. Ninguém aprovou. Quem vai aprovar uma coisa dessas ?’ … ‘Isso demonstra que uma pessoa pode ficar num estado tão desesperado, que cê faz essas coisas. Não é verdade ? Eu fiz. Não… Não aguentava mais. Eu falei : ‘Ah, eu vou morrer mesmo, porque… viro isso aqui, pronto.’ Bom, um lado foi um pouquinho egoísta, por causa dos meus filhos, né ? Eu não podia deixar eles sozinhos com um pai desses, né ?’ … ‘Mas eu tava num desespero total, não sabia mais o que fazer. Então eu fiz isso, sinto muito. Pedi depois desculpas pra todo mundo.’

[151] ‘A vida da gente dá uns viravoltas, né ? Tô mais tranqüila. Tô mais satisfeita com tudo. Tô mais eu. Eu tô contente que agora eu posso desenvolver minhas próprias idéias, minhas próprias coisas do jeito que eu quero, que não precisa depender sempre d’uma outra pessoa pra falar ‘Não, pode fazer isso’ ou ‘Não pode fazer.’

[152] ‘Bom, (ele) não melhorou, nem nada, né ? Porque quando qualquer briguinha que tinha, ‘Toma mais uns comprimidinhos assim. Pelo menos você vai morrer.’

[153] ‘Porque eu acho que eu sozinha, eu não sei se eu ia ter coragem não ! Primeiro, sem advogado, eu não ia conseguir botar ele fora de casa. Eu sair de casa, pra onde que eu ia, também ? Não tinha pra onde ir. Então eu não faria isso daí não.’

[154] ‘A minha filha fez uma liminar lá na Justiça, e veio um oficial de justiça aqui na porta e falou que ele tinha que sair. Mas eu, sozinha, como que eu ia fazer ? Não ia conseguir. Eles conseguiram também graças a que o meu genro também conhece o juiz aqui de X., que é amigo dele. Porque não é tão fácil botar o marido pra fora não !’

[155] ‘Quando era pequeno, ele dominava eles, porque eles eram pequenos. Depois que eles cresciam, tinham opinião própria, e assim começaram as briga também, porque ele não conversava com os filhos. Não, era ‘assim’, e nada d’outro. Por isso que eu não tenho problema com os meus filhos. Porque mesmo se eles aprontava, eles vinham contar pra mim, pra dialogar, pra ver o que eu podia fazer pra ajudar eles.’

[156] ‘Ele faltou respeito pra tudo, de mim, pros filhos dele também. Porque ele não os filhos maravilhosos que ele tem, realmente. Pra ter aguentado tudo isso que eles aguentaram, devia ser drogado, jogado na rua. Mas não. Eles conseguiram se levantar, estudar.’

[157] ‘Eu sempre tive vontade de adotar um filho. Desde que eu cheguei aqui, de ver tanta pobreza, crianças abandonadas. E foi por isso daqui, um pouquinho este motivo. E de repente ele apareceu quase na nossa frente, né ? Nós não fomos atrás. Ele foi jogado em nossas mãos, né ?’

[158] ‘Ah, eu sempre falei : ‘Ah, gostaria tanto de ter adotado um filho também !’ Então um dia, uma amiga’… ‘ligou pra mim : ‘Ai, ÉLÉONORE, nasceu um menino aqui d’uma mãe solteira ; ela deixou na casa d’uma tia que tem sete filhos, que é viúva, que não quer ficar com o menino, quer dar pra adoção. Você não se interessa ?’

[159] ‘Oh ! Quem faz coisa assim ? É loucura ! Vai te dar problema.’ Eu falei : ‘Pode dar problema, mas pode ser que também não dá.’ Não é verdade ? Tem um risco. O risco, você tem sempre tem que tomar com isso. Eu conheço outras pessoas que também tive um filho adotivo e que não deu problema nenhum. Deu comigo, tudo bem, né ? Eu aceitei, né ? Que fazer ? Eles não aceitam. Sim.’

[160] ‘Eles não aceitaram, principalmente porque ele é d’uma cor escura. O belga é muito racista também, né ? Então eles falaram : ‘Ah, não…’ Todo mundo condenou, até meus pais condenaram isso aqui na época. Mas não quer dizer… Quando eles vieram aqui, o Y. era aquela criancinha linda, bonitinha, eles sempre amaram ele também. Depois que ele foi pro mau caminho, tudo bem, né ?’

[161] ‘Ganhava os mesmos, só pros olhos de fora. Cê sabe como que é, né ? Se… Porque normalmente quando você adota um filho, tem muita polêmica em volta. As pessoas pensam que você maltrata ele, e tudo, né ? Mas não era o caso não.’

[162] ‘Ele era malandrinho ! Muito malandrinho ! Ele sempre esc… Ele que nunca apanhou do pai. Nós todos apanhamos, só ele não. Ele queria bater. Ele não conseguiu ! Ele escapava !’

[163] ‘Os problemas começaram na pré-adolescência, e na adolescência. Foi pr’um lado pior, né ? Podia até ser meu filho de próprio sangue também, né ? Porque em cada família tem alguma coisa, né, o dia de hoje, se você ouça bem. Não é por causa ele ser adotivo que aconteceu isso. Se eu tinha três filhos do meu próprio sangue, podia ter um ter ido num caminho mau. Por que não, né ? Pode ser também, né ? Não é por causa de ser ele adotivo.’

[164] ‘Começou com treze anos. Ia pra escola, voltava no horário normal. E depois uns quinze dias, a diretora da escola me falou : ‘O X. tá doente ?’ Eu falei : ‘Não.’ ‘Ah, mas ele não tá frequentando a escola.’ E assim que eu fui descobrindo que tava acontecendo.’

[165] ‘Ele consumiu tudo que tem no mercado, viu ? Não é só maconha e cocaína, mas também chá de cogumelo, drogas que ele nem conhecia, que ele nem sabia que existia. E ele fez só até quarta série. Nem completou a quarta série primária. E falei : ‘Bom, agora nós vamos estudar de novo.’ Pagamos um curso na época de… supletivo. Ele fez as provas, mas em dois ele não passou.’

[166] ‘Bom, quando ele tava tomando drogas, ele quis sempre matar o pai, né ? Pegava facas… Eu não sei se te contei isso daí, que ele chegava drogava, bêbado também, então ele pegava todas as facas da cozinha e foi atrás dele pra matar. Bom, não somente ele. Em casa. Então, sabe o que eu fiz ? Eu peguei um pano bem grande e amarrei ele no meu corpo, e levei ele pro quarto pra ele acalmar. E lá, enfim ele caiu em choros, dormiu, e acabou a história. Consegui fazer isso daqui…Com uma toalha grande, amarrado no meu corpo, assim, junto comigo, pra ele não fazer besteira. Os dois juntos. Porque ele tinha uma força danada, né ? E as facas, eu pegava da mão dele, lá no quarto. Porque ele levava essas facas junto pro quarto. Depois eu conversava com ele, ele caiu em choros, dormiu. E quando ele acordava, ele tava normal.’

[167] ‘Você viu na televisão aquele rapaz que matou a avó ? Que tomava cocaína ? Aconteceu esses dias em X.. Era viciado em cocaína. Ele matou a avó dele e a empregada. Ele fala que quando ele tomava cocaína que ele tinha uma vontade danada pra matar alguém. Eu acho que o X. era a mesma coisa. Porque quando ele era normal, ele era uma pessoa super legal, bonzinha, amigão até. Mas quando ele se drogava, ele virou um animal.’

[168] ‘Queria matar o pai. Principalmente o pai. Eu, não. Ele me amava, nossa ! E ele sempre falava na época que eu era a única que ajudava ele. Isto enquanto ele tinha dezesseis, dezessete anos.’

[169] ‘Depois que ele entrou no serviço militar, eu não tinha mais domínio sobre ele não. Ele virou tão machão, que mulher pra ele era lixo também. Então eu não conseguiu dominar mais ele. É engraçado, né ? E parecia muito semelhante com o pai dele, depois de… depois do serviço militar. Antes, não. Porque ele sempre fugia pros meus braços.’

[170] ‘Olha, eu escondia minha bolsa com carteira nos lugares mais incríveis. Sabe que ele achava ? Pegava o dinheiro da minha bolsa. Eu escondi essa bolsa, mas eu não sei… Eu não posso mais dizer aonde, e onde. E se eu falava pra ele ‘X., você pegou de novo dinheiro na minha bolsa ?’ ‘Eu ? Você que tá birutando aí !’ – falava pra mim assim. Eu falei : ‘Não tô não. Se… Quem tá birutando é você.’ Ele sabia que eu descobria tu… Eu sempre descobria tudo o que ele fez.’

[171] ‘O português que eu fala, é conversar com brasileiros, na rua ou amigos assim. Mas a gramática eu aprendi mais com meus filhos. E até agora, quando eu não entendo alguma palavra, eu vou procurar no dicionário e tudo, pra não ser ignorante, né ? Meu português não é perfeito. Eu sei que falo muitos erros. Quando eu escreve, dá pra mim pensar e corrigir meus erros. Mas na fala é diferente. Você fala, às vezes um pouquinho rápido, e fala erradamente, né ? Mas quando eu escreve, eu escrevo razoavelmente bem. Se é uma carta importante, eu peço (minha filha ?) ou meu filho pra corrigir.’

[172] ‘Você é uma pessoa muito discreta também, a gente gostou de você também. Então já é uma coisa, né, que ajuda também. As perguntas que cê faz, bom, você deixa à vontade, se não quer responder tudo bem, você não responde. Você deixa nós falar o que nós queremos. (Isso) agrada sim. É que não tenho muitos segredos.’

[173] ‘Eu não me sinto uma coitadinha mais. Antigamente eu era uma coitadinha, mas agora eu não me sinto mais assim. Nasci totalmente de novo. Eu sou outra pessoa. A pessoa… Não sei, eu quero fazer da vida o que eu posso ainda fazer.’

[174] ‘(Se alguém fosse imigrar, eu diria) faz. Nem hesitaria dois minutos. Eu falei ‘Faz. Se você quer isso daqui, faz. Se isso interessa, faz.’ Até eu faria tudo de novo, se eu começava de novo. Eu faria tudo de novo. Uma pessoa que quer vencer, que tem vontade de vencer, eu acho que vence também, né ? Nós não vencemos, por causa de muitos outros problemas. Mas qualquer outra pessoa com estudo, com uma certa cultura boa, ele vence num outro país, eu acho.’

[175] ‘Então os primeiros – isso na Idade Média – os primeiros a ocuparem as terras foram abadias, monges etc. Então eles tentaram ganhar terras férteis sobre aquela várzea e começaram a establir um sistema de Polder. E o polder não é nada mais que uma parte de terra contornada por diques para conter a água e com um sistema de eclusas – quando a água sobe ou desce para evitar o vazamento e vitar que isso daqui se inunde.’

[176] ‘Meu avô, o pai de meu pai, foi o único de sete filhos de casar. Dois tinham falecido quando eles eram jovens.’ … ‘E eles achavam que… Eles tinham uma fortuna considerável para a época que eles tinham herdado por parte da mãe deles. E quando a… Eles achavam, quando o meu avô casou, eles achavam que a minha avó tinha raptado meu avô e convencido a casar com ela. Então eles consideraram o meu avô como um traidor que saía da família, que pedia a parte dele na herança. Quando o pai dele já tinha falecido, quando a mãe dele – bisavó – faleceu, claro, ele pediu a parte dele. Eles se achavam que tinham que guardar a fortuna juntos e consideraram que foi uma traição de meu avô.’

[177] ‘Viveram cada um do seu lado, com seus amigos, etc. Aconteceu o aniversário da morte da mãe deles, e coïncidia com a Comunhão Solene do meu pai e a irmã dele, a irmã mais velha dele. E essas irmãs de meu avô, eles eram as madrinhas do meu pai e da irmã dele. Então, com a roupinha, o terninho da comunhão, da crisma ; e ela com aquele vestidinho de noiva quase, como era costume antigamente. Eles foram com a governanta, foram cumprimentar as madrinhas. E entraram naquela porta larga, porque eles usavam ainda carroças para se movimentar, então tem aquele grande portão, eles entravam pelo grande portão. E tinha assim para a casa, tinha três degraus aí. E as madrinhas estavam lá vestidas de preto, como na tragédia grega as Harpias, estavam sentadas lá. Lá, de pé. Aí eles fizeram o cumprimento deles e as harpias lá, as tias-avós deles jogaram os presentes da crisma lá no chão, nos pés deles. Voltaram chorando para casa, com a governanta. E meu avô falou : ‘Nunca mais ponho o pé lá. Nunca mais.’

[178] ‘Aí, nessa cidade pequena, cada um tinha os seus partidários e os seus parentes. Quando tinha uma missa por exemplo de casamento ou de aniversário de falecimento e tal, eles entravam na igreja por portas diferentes, e saíam por portas diferentes, pra não se cumprimentar.’

[179] ‘… até que aconteceu a Segunda Guerra Mundial. As minhas tias-avós já tinham perdido um irmão, ficavam sozinhas. A casa lá ao lado deles ficou desocupada, os alemães pegaram essa casa. Na frente dessa casa, na rua principal, tinha o ‘Kommandatur’ da região, o comando militar do exército alemão de ocupação. E na frente instalaram as datilógrafas e telefonistas deles, que nós chamamos das ‘ratinhas cinzas’, porque era toda vestida de cinza, e tal. Aí elas ficaram apavoradas. Os alemães, por medo das guerrilhas urbanas, eles obrigaram um quarteirão, eles obrigaram todos os habitantes de abrir portinhas nos jardins para que pudessem se comunicar sem ir para a rua, dentro do quarteirão, os alemães. Então as três – que nós chamávamos ‘as virgens cristalizadas’, que tinham se preservado na castidade – elas ficaram apavoradas dos soldatescos que podiam entrar.’

[180] ‘Mas você vê, trinta. anos de briga por uma coisa estúpida assim ! Só porque eles deram um banquete para o crisma do meu pai e da irmã mais velha dele. Eles achavam que era pisar na tumba da mãe deles, eles disseram assim.’

[181] ‘E tinha parentes morando nessa cidadezinha, e outros na minha cidade natal. Tanto é que minha mãe e meu pai se conheceram na casa de um desses parentes. E aí meu pai fez umas pesquisas genealógicas. Como ele tava interessado na moça, então ele foi levar pro sogro dele essas papeladas. E assim eles se conheceram. Mas acabaram se casando.’

[182] ‘Meu pai não se comunicava do ponto de vista da educação. Que ele vinha d’uma educação quando era início do século, mil e novecentos.’ … ‘então início do século vinte. O meu pai foi educado pela mãe e pelas governantas, e tal, coisas assim. Mas naquela época o marido não se ocupava da educação. Só muito mais tarde, quando o rapaz chegava assim no fim do colegial, tinha que decidir estudos universitários, serviço militar, essas coisas lá, uma profissão, que o pai começava a intervir. Eu achei… E o meu pai foi influenciado por essa maneira de ser educado.’

[183] ‘E uma certa timidez dele. O meu pai não sabia brincar com os filhos dele. A única coisa que ele fazia, por coisa do exército que ele fez, aquele fato que eu contei de andar de bicicleta e etc. durante a guerra. Porque o carro dele tava escondido, então nós fazíamos excursões à bicicleta. A única coisa assim que ele fazia com a gente. Mas brincar no chão, se sentar… Por exemplo, nós ganhávamos, meu e irmão e eu ganhamos pequenos soldados eu dizia de chumbo, mas não eram mais de chumbo naquela época, na Guerra, mas soldadinhos feitos de papier maché. Montávamos desfiles, essas coisas assim. Meu pai se sentar no chão e brincar com a gente? Não. Nem um jogo assim por exemplo, sei lá, de baralho, ou de monopólio, um desses jogos que a gente joga em sociedade, meu pai não fazia. Ele estava sempre trabalhando, a vida inteira.’

[184] ‘Durante a Guerra, por exemplo – você vai ler no livro – a gente tinha dificuldade de aquecer o ambiente. Então tinha uma lareira só, colocado um aquecedor de carvão lá. E na sala principal da casa tinha uma mesa enorme, o dobro dessa aqui. Minha mãe sentava lá; meu pai, no meio, com as costas dele para a fonte de calor; e os filhos espalhados em volta para fazer os deveres da casa. Meu pai, sempre ele fazia todos os projetos de carta, ele fazia à lápis. Imagina só, não tinha nem dictafone, essas coisas que vieram só depois da Guerra. Então, ele tinha datilógrafa. Na manhã, dava-se uma pilha de cartas pra ela, rascunhos feitos à lápis. Ela batia, no fim da manhã passava pra ele pra assinar,etc.’

[185] ‘Quando a gente ia de férias no litoral, ele levava os jornais dele, ele levava os dossiês dele, e ele trabalhava. De manhã ele trabalhava. À tarde ele passeava.’ … ‘ Isso ele fazia. Passeios compridos ele fazia. Mas fazer um jogo com as crianças… Minha mãe, sim. E falar na educação, minha mãe. A minha mãe dizia: ‘O casal, o que é bom no casal: nunca pegue camas separadas. Faz uma cama de casal, que queira ou não queira vocês acabam esbarrando um no outro. E mesmo sem palavras você pode pegar na mão do outro e resolver o seu problema.’

[186] ‘Então eu vi os judeus andar na rua com essa estrela amarela na Bélgica. Mas na minha família não tinha ninguém que tinha casado ou nenhuma relação nem comercial com os judeus. Então ficou só nisso aí. Isso me impressionou. Mas como criança, eu não ligava àquelas medidas que os alemães faziam para ostracisar esse povo de origem judeu.’ … ‘Então muitas pessoas andavam assim na rua, com essa estrela. Eu não sabia, com oito anos, eu não sabia que já tinha campos de concentração e coisas assim.’

[187] ‘Todos os alemães não eram ruins. Tinha gente que no exército normal foram obrigados. Foram alistados ou eram professionants. E eram muito distintos, batiam as botas e tudo.’

[188] ‘Ele ficou na casa de minha avó algumas semanas, não sei. Porque depois, como eles tinham muitas relações, eles conseguiram que ele saísse, que ele foi hospedado em uma outra casa. Ele deve ter tido filhos pequenos lá na Alemanha. Então um dia ele desceu e esbarrou com a gente. Fomos lá brincar no jardim, né? Ele esbarrou com a gente e deu um chocolate para a gente. Eu não sei quem tinha divulgado isso no rádio, tinham dito que os alemães davam chocolate envenenado para as pessoas. Coisas do outro mundo. Aí nós tivemos um medo tremendo.’

[189] ‘Entregamos pra minha mãe, a minha mãe jogou fora. Mas a minha mãe é holandesa. Eu acho que a reação dela foi mais pelo fato que os holandeses_sofreram muito durante a Primeira Guerra Mundial, na ocupação alemã.’ … ‘Então minha mãe tinha um asco assim vamos dizer praticamente inato pra tudo que é alemão.’

[190] ‘Obedecemos a minha mãe, mas assim a contragosto entregamos o chocolate. E coitado, esse major foi tão educado e tudo! Enfim, foi assim. Marca.’

[191] ‘Essas coisas marcam uma criança. Com oito anos, como eu disse para você, essa ocupação para mim foi une negócio mágico. Não foi… Como a minha família não sofreu, não foi uma coisa ruim. Não vimos nada de terrível acontecer. Eu tive um primo que foi preso. Enfim, não preso, mas obrigado a trabalhar na Alemanha. Foi até, coitado dele, ele teve que fazer um trabalho rural. Foi trabalhar lá numa exploração agrícola, e no finzinho ele acabou conhecendo uma moça. Por finir, quando a gente conheceu ela bem, era uma moça muito boazinha. Mas ele teve a infelicidade, imagina, de casar com ela, logo depois da Guerra voltar pra Bélgica e ter casado com uma alemã, o pessoal que provocou a Guerra e tudo. Foi duro pra ele. Mas foi uma pessoa muito gentil, muito distinta e tudo. O que que vai fazer, né?’

[192] ‘… eu queria fazer era arqueologia. E meu pai dizia : ‘Ah, você quer morrer de fome, fazendo arqueologia ? Você vai viver com um pedaço de pão e um copo de água o resto da sua vida.’ Aí, quando chegou vamos dizer o último ano do colegial, que ele começou a me apertar pra dizer que estudos universitários eu ia fazer, eu falava isso pra ele. Aí ele falou pra mim : ‘Ah, volta um pouco, pra pensar um pouco melhor o que que você quer fazer.’

[193] ‘Então, depois de umas semanas eu voltei a falar com o meu pai, eu falei : ‘Ô pai, já que eu não posso fazer arqueologia, eu vou ser arquiteto’. Meu pai dizia : ‘Arquiteto ?’ Naquela época não tinha diploma universitário. Isso eu tô falando agora, nos anos 50, mais ou menos. Então meu pai dizia : ‘O arquiteto é um construtor mal-sucedido, que faz desenhos. Volta a pensar de novo.’

[194] ‘Então, essa postura dele de assumir, vamos dizer de submeter as vontades dele a uma condição maior – que era o fato de que o pai dele tinha falecido – ele então achou normal de exercer uma pressão.’

[195] ‘Meu pai foi na Primeira Guerra Mundial, batalhou nas trincheiras do exército.’

[196] ‘O sistema era assim : o mais velho podia aproveitar e não fazer. Numa família de numerosos filhos podia fazer assim. Então meu irmão mais velho exerceu esse direito. Eu então fui fazer o serviço militar.’

[197] ‘Então, por coïncidência – não foi escolhido nem nada – quando eu optei por serviço militar eles me alistaram no mesmo regimento.’

[198] ‘Mas eu vi meus irmãos se formando, ganhando dinheiro, e eu não ganhava nada. Eu tinha sempre que pedir pro meu pai : ‘Me empresta o carro ; me dá uma graninha qui para sair’, e tal. E aí eu resolvi sair da Bélgica.’

[199] ‘… eu acho que tive muita audácia, visto o contexto em que eu vivia. Talvez tenha dois fatores que tenham influenciado minha decisão de sair ; três, eu diria. Tem o particular, o que eu expliquei, o contexto familiar, que o pai exercia essa pressão. Mas também, saindo da Segunda Guerra Mundial, a Europa viveu uma pressão que surgia quando houve a guerra da Corea. Não tenho assim uma idéia correta da data, mas me parece que foi em mil novecentos e quarenta e oito, coisa assim, que surgia a cisão entre o sul e o norte na Corea. E a mentalidade na Europa, as pessoas pensavam - porque a Rússia conseguia transmitir uma idéia falsa da potência dela, saída da Segunda Guerra Mundial – e muitas pessoas pensavam que a Rússia ia invadir a Europa, e que a Europa inteira ia ficar comunista.’

[200] ‘E o terceiro fator foi um fator vamos dizer… eu diria universalisando, porque a União Européia, a Comunidade Européia nasceu em dois meios : no meio universitário, depois da Segunda Guerra Mundial, e no meio industrial esclarecido. Os primeiros que foram a favor da União Européia foram estudantes e homens de negócios, industriais e homens de negócios. E os políticos foram atrás, vieram bem mais atrás. Foram até muito mais brecando do que estimulando. Entende ? Nasceu essa idéia que nós somos cidadãos europeus, e mundial ; não somos só belguinhas, flamenguinhos lá no nosso cantinho. Entende ? Somos maior do que isto daí.

[201] ‘Assim eu vim para o Brasil, me motivou. Meus pais e meus irmãos achavam que eu me expatriava, não era necessário. Eu acho que foi uma certa audácia da minha parte. Mas eu queria me livrar dessa pressão que os meus pais exerciam sobre mim.’

[202] ‘Meu pai considerava que eu era um expatriado. Quer dizer, é o conceito. Nós ficamos falando dos anos cinquenta, e numa cidade de interior, que é a minha cidade natal. O conceito assim de sair da cidade mundo afora. Porque no mesmo país não tanto ; mas mundo afora, era uma coisa mais especial. Não era tão comum assim. Minha mãe sofreu duas vezes. Quando meu irmão mais velho se tornou missionário e foi para a África ; e quando eu também saí de casa.’

[203] ‘Eu acho que o meu pai, que era um homem muito justo, assim sem fazer aparecer, ele deve ter assim uma certa mágoa de que a gente saía de casa. Eu penso assim. Ele não manifestou isso, ele não fazia diferença no amor paterno assim para os filhos que a gente pudesse marcar. A minha mãe, ela tinha suas preferências entre os oito filhos. Ela dizia que não, mas ela tinha suas preferências. Mas meu pai não ; meu pai não marcou isso. Não marcou.’

[204] ‘Isso é uma coisa muito interessante, porque quando nós embarcamos no navio, o navio levou quinze dias, quase três semanas para chegar no Brasil. E eu tinha comprado um método de estudar o português, na época era muito conhecido, chamava-se Assimil.’

[205] ‘Coisa muito interessante, porque era um inverno terrível. Ele saiu do porto de Antuérpia numa neblina tremenda, aquela corneta que soprava : ‘Vuuuuu !’ – o tempo todo, para não ter uma colisão, atravessando os rios Caldes para sair. E à medida que a gente foi avançando na viagem, a temperatura aumentava. Você podia se desfazer das coisas progressivamente.’

[206] ‘A primeira imagem do Brasil é uma coisa curiosa, porque foi um choque pra mim. E eu tinha lido os livros de Júlio Verne. E eu me imaginava assim o Brasil uma floresta, como se diria agora amazônica, uma floresta selvagem, etc. Quando eu vim de navio, da Bélgica, quando nós encostamos no Rio de Janeiro primeiro, achei lindo essa coisa lá, no Rio de Janeiro !’

[207] ‘Na Europa se vê muitas flores. Por exemplo, a Bélgica, como a Holanda, tem os campos de tulipas. Se você vai de Bruxelas para (Gent ?) na época certa, tem aqueles campos de begônias. Entre a Antuérpia e Gent, você atravessa aquela estrada provincial. Porque é sempre melhor pegar as estradas departamentais do que as auto-estradas. Nas auto-estradas você não vê nada.’

[208] ‘Mas as estradas departamental - se diz na França e na Bélgica provinciais – aí você pode ver essas coisas. Então tinha muitas flores aí, sempre, lá. Mas aqui não. Aqui é limitadíssimo. Tem muitas coisas importadas, que não eram… A begônia não é brasileira de origem, por exemplo. As tulipas também. Mas foram adaptadas. Os japoneses fizeram muito isso aqui.’

[209] ‘E as primeiras (tulipas) foram cultivadas, colocavam quando chegava para desabrochar – por avião – no Brasil eles colocavam em câmara frigorífica. Hoje, não. Hoje já entra em estufa. Já fizeram uma adaptação genética. Suponho que na biogenética consiga. Você vê, nas floriculturas hoje, uma tulipa não é mais uma raridade assim, de cultivar. Mas rosas, begônias, não são plantas nativas no Brasil. Orquídeas, é. Nenúfaras também a gente acha. Mas essas não. Esse foi o choque da natureza.’

[210] ‘Foi uma coisa horrível, porque aqui era o pleno verão já. Início de janeiro, imagina : um calor tremendo. E para nós se adaptar, Bélgica que é entre quinze e vinte graus a média de temperatura, aqui, de repente, X. (telle ville) é vinte de manhã cedo e trinta à noite.’ … ‘Janelas abertas, e tal ; e nós tínhamos o quarto na frente. Não tinha condições de dormir.’

[211] ‘E encrencou o mecanismo do fusquinha. Nós estamos encostados com esta fusquinha azul ; não demorou muito, parou um sujeito, um mecânico. Hoje não existe mais, mas naquela época o pessou era muito prestativo. ‘Ah, que que aconteceu ?’, e tal. ‘Ah, saímos aqui, o carro…’ Bom, ele mexeu um pouquinho no motor, resolveu a coisa em dois minutos.’

[212] ‘Aí eu falei pra esse senhor : ‘Mas quanto que devo pro senhor ?’ ‘Ah, não vão me pagar nada.’ Mas insistimos : ‘Deixa eu dar alguma coisa.’ Então ele falou : ‘Então me oferece uma pinguinha.’ Eu nem sabia o que que era pinga. Aí ele nos levou pra uma lanchonete-bar, a pouca distância, e pediu uma pinga. E nós, naturalmente, para fazer (?) local, pedimos a nossa primeira pinga, também uma pinga. Aí o sujeito pegou o copinho dele, ele foi até a entrada do bar, derramou um pouquinho no poste da entrada do bar, e ele jogou todo guela abaixo. E nós imitamos ele. Pegamos o copinho, jogamos goela abaixo. Quando entrou esse álcool, as lágrimas me saíam nos olhos !’

[213] ‘Naquela época tinha um livro, nunca mais achou este livro. Deveria republicar, eu acho, porque é interessante. Esse livro chamava-se ‘Brasil para os principiantes’. Nem sei mais quem escreveu esse livro, mas contava esse tipo de histórias. Eu vivi isso também : que o ônibus parou, e que o motorista de ônibus desceu do ônibus para tomar um cafezinho, essas coisas que hoje seria impensável.’

[214] ‘E eu pensei quando eu peguei esse apartamento : ‘Eu tenho que decorar isso de uma maneira que eu me sinta à vontade quando eu chego à noite, que eu me sinta acolhido.’ Eu gostava sempre da decoração, e aí decorei esse apartamento de maneira muito aconchegante.’

[215] ‘Mas deve custar caro.’ Eu disse : ‘Não, isso aqui é na base da amizade aqui. Cada dia, ao meio dia, a gente se reúne aqui na rua e discute. A gente se arranja um com o outro’.

[216] ‘Eu preferia, como universitário, ter um trabalho que desse a máxima autonomia de decisão.’

[217] ‘Quando eu me instalei aqui em X., eu sempre gostava de antiguidade quando ninguém comprava antiguidade. E um dia eu fui num antiquário e eu vi esse móvel à direita, que você tá vendo lá (mostra o móvel). Esse móvel chama-se um contador inglês, porque você tem espaço grande embaixo onde é que você colocava os livros de contabilidade em pé ; e à direita você tem os créditos ; e à esquerda você tem os débitos. As gavetinhas, quando você pega a fatura, você tem que enfiar, você tem que saber exatamente em que gavetinha você tem que colocar. E

depois tem que corresponder o que você dá fora. E o velho funcionário me explicou isso e daí em diante nunca mais teve problema nenhum com a contabilidade.'

218 'Foi uma coisa muito interessante : eu sempre, quando eu tinha problemas assim de salário, eu sempre fazia uma terapia em grupo. Chamava todo mundo e mandava falar tudo que você quer falar. Tem um problema aí, você não se entende com que, por que ? Todo o mundo abre o saco diretamente, abertamente. 'Não tem o salário que você gostaria ? Eu não tenho condições de aumentar o salário' – X., do qual eu dependia não me… - 'mas eu acho que quem quiser sair, tem que sair. Tem que procurar o melhor para vocês.' Eu nunca impedia ninguém de sair. Eu deixava a liberdade. Muitas pessoas ficavam, porque gostavam do ambiente e tal, e aí ficavam. Mas eu dava esta oportunidade'.

219 'Ela foi arrancada também muito jovem, ela também. Foi arrancada quando ela tinha oito anos. E eu acho que os anos determinantes para a formação de amizades, assim de conceitos, são os anos da escola secundária. Na escola secundária, o colegial, etc., você faz as amizades definitivas de sua vida.'

220 'Ela fez o secundário aqui. É uma influência do meio: aprendizagem da língua… Os pais, eles tiveram que aprender. Ela não. Na escola se aprende mais fácil aprendizagem da língua, os hábitos e tudo.'

221 '… e eu vivi na Bélgica num ambiente não anti-semita, mas um ambiente assim que considerava-se como se eu tivesse que casar com uma pessoa completamente fora do meu âmbito de… do âmbito de relações da minha família. Então eu tive que superar isso, eu tive que analisar isso, como eu contei para o senhor. E eu enfrentei dificuldades, mas isso é uma outra história. Do lado da família dela tive uma oposição ao nosso casamento. Foi uma novela ! de televisão, bem importante.'

222 'As dificuldades tinham a sua origem em primeiro lugar num desentendimento que existia entre os meus futuros sogros, entre o meu sogro e a minha sogra. Porque não tinha nada que ver comigo, mas era interno a eles. Eles já estavam enfrentando um problema grave de entendimento como casal. E essa foi… O evento d'eu conhecer a filha deles e namorar a filha deles foi jogado em cima desses problemas. E aí eles, cada um tomou partido de acordo com o posicionamento que eles tinham no conflito do casal. Então o meu sogro foi a meu favor, a minha sogra foi contra mim. E a família da minha sogra foi contra a família do sogro…'

223 'Mas foi um problema grave que se aconteceu. A tal ponto que quando nos casamos finalmente no civil aqui, a minha esposa diz : 'Eu nunca mais quero ver a minha mãe, nem a minha família.' Eu falava pra ela : 'Você ainda é jovem.' … 'Eu falei pra ela : 'Quando você vai esperar o primeiro filho, você vai ser a primeira a chamar por sua mãe. Então nós vamos nos comportar de maneira como se nada tivesse acontecido. Nunca mais tinha acontecido qualquer coisa. Vamos nos comportar assim.' E foi assim.'

224 'Quando eu casei, eu tinha a mesma diferença do meu pai e de minha mãe. O meu pai e minha mãe, tinha uma diferença de quatorze anos entre os dois; e a minha esposa e eu também. Mas aqui é um país jovem. Eu fiquei jovem por causa dela, praticamente. Mas pesa com a (idade?). Quando, no início, para se adaptar um ao outro, eu sempre fazia uma reflexão íntima minha: eu não posso pedir dela coisas que ela tem quatorze de vivência menos que eu. Então, essa experiência, não é justo que eu queira que ela tenha essa experiência vivida na tomada de decisões, nas metáforas à qual ela pode se referir, ou coisa assim. Então eu tive essa paciência. Você tem que ter essa paciência. É assim. O casal assim vai se adaptando um ao outro. É importante.'

225 'E a minha esposa tinha um caráter, eu dizia quando ela era jovem, no início do casamento, quando uma coisa ou outra não agradava ela ela se fechava como uma ostra. Não falava. Eu dizia: 'Mas que que eu tenho feito aí?' Às vezes eu… Porque homem e mulher são completamente diferentes psicologicamente. Então às vezes eu me perguntava: 'O que que eu falei que ela tá assim?' Eu falava pra ela: 'Mas fala o que que eu fiz errado, que a gente conversa.' Não conversava. Aí às vezes eu chegava a dizer 'eu não tenho mais nada.' Ao deitar à noite eu rezava eu eu dizia pro…: 'Vocês me fizeram me casar na igreja, foi um casamento sagrado, etc. Eu tentei tudo para resolver o problema. Agora você é responsável.' Agora você resolve. E acabava se resolvendo. Isso é uma coisa de fé.'

226 'Talvez pelo fato de nós dois ser imigrantes, eu acho que facilitou o entrosamento. Eu tenho a impressão. Não, eu acho que não tem assim uma diferença fundamental. Se ela tivesse… Se eu tivesse por exemplo conhecido ela em X. (son pays d'origine), e nós tivermos nos juntado lá em X., talvez o meio dela tivesse tido uma influência maior e pode ter sido algum empecilho, algum problema. Mas como não foi o caso… Ela foi arrancada do meio dela.'

[227] ‘Aquele milagre do Brasil acabou, começou uma inflação galopante. E eu falei : ‘Não, eu tenho que assegurar de ter um salário protegido por uma moeda forte.’

[228] ‘Foi assim que eu comecei a minha segunda carreira, se quiser, que era mais comprida.’

[229] ‘Quer dizer, pelo menos tem um descendente que teve a influência do DNA, por assim dizer.’

[230] ‘A mentalidade do sul da França é diferente que de Paris. Comparada a… Deveria entrar, não se pode dizer X. e e Y. , perdeu essa qualidade. Talvez no norte, no interior. Aquele Brasil acolhedor que eu conheci quando eu cheguei, aqui também. Isso em X. e em Y. acho que não existe mais. O stress do trânsito, da segurança tiraram essa qualidade de vida que tinha antigamente. Não tem mais. Não se vê aqui nas ruas uma porta aberta ou encostada. As pessoas se cercam de grades, de seguranças, e tudo. E em contrapartida, lá bem no interior, bem longe dessa cidade, lá a gente ainda encontra. E o sul da França tem essa qualidade. Não digo que as pessoas vivem de porta aberta, mas são mais acolhedores, gostam de bater um papo, sabem aproveitar a vida. Essa é a grande diferença.’

[231] ‘No início eu viajava pela Lufthansa. A Lufthansa fazia sempre escala na África do Norte, em Dakar, no Senegal. Eu achava que era uma companhia mais confiável de segurança. Os alemães são meio assim meticulosos na manutenção dos aviões, e tudo. E não com a Varig. Eu acho que eu nunca viajei com a Varig. Agora temos mais com a Varig ; quem sabe, a próxima viagem que eu faça à Europa eu aproveite o meu crédito do Smiles e viajo com a Varig ? Mas senão, eu viajei primeiro com a Lufthansa, e depois com a British Caledonien, que na época fazia a ligação via Londres – eu gostava muito de voltar via Inglaterra. E a British Caledonien, para conseguir freguesia, ela ofereceu condições muito interessantes. Eu não sei, a Varig nunca deu um bom desconto aqui no Brasil para quem queria sair do Brasil. Ela dava os descontos dela lá fora para o viajante ou o turista que vinha para o Brasil. Talvez seja isso a razão pela qual eu não viajava com a Varig. Mas é assim.’

[232] ‘Eu, por exemplo, uma vez que eu fui para a Bélgica para visitar os meus pais, quando eu cheguei lá eu (não) me senti mal, e tal. Quando eu fui no médico, hepatite. Aí eu fui obrigado a ficar de repouso. E justamente o meu pai tinha tido um derrame, e meu pai estava convalescente. Eu nunca tinha tido a oportunidade de conversar adulto assim, mas três anos trabalhei com ele e fui para o Brasil. Então eu tive a oportunidade. A minha mãe me colocou, e ele também, no mesmo terraço. À tarde ficamos lá juntos, tomando um pouquinho de sol, preguiçando lá, ele de repouso e eu também. Consegui conversar. Eu falei: ‘É a providência.’ Você pode dizer: ‘Não, é azar. Azar da…’ Eu acho que é a providência que me deu a oportunidade de falar com o meu pai, que eu não tinha tido a oportunidade durante toda a minha vida. Eu tive essa oportunidade.’

[233] ‘Então eu precisava da ajuda. E veio um rapaz gay comigo no chuveiro, pra me ajudar. Agora, a delicadeza com que ele tratou o meu corpo, eu falei: ‘Nunca mais na minha vida…’ Bom, eu não tinha nada contra os gays. Mas, quer dizer, a gente tem assim uma reaçãozinha, é só bichinho e tal, quando a gente não está aberto para isso. Eu falei: ‘Não, nunca mais.’ Foi tão respeituoso, todo o pessoal subalterno, empregados e tal. Eu pensava: ‘Mas como? A dedicação que essas pessoas têm, são verdadeiros santos.’ Santos vivos, que ninguém conhece, que jamais vai ser proclamado santo, mas são santos.’

[234] ‘Mas pra dizer: eu acho que o espírito domina o corpo’.

[235] ‘O cirurgião depois falou assim: ‘Ah, mas tinha vinte por cento de chances de ficar lá dentro.’ Mas o que eu acho que tem de interessante, você tem uma força vital que diz ‘Não, eu vou me salvar.’ E decidi. Eu vivi também na minha vida pessoas que se entregaram na morte.’

[236] ‘Cê inventa cada vez mais coisas, mais aparelhos modernos, e pode manter você vivo – o tecido de você vivo – durante anos e anos, se quiser, até o seu coração, o seu fígado ou os seus rins não aguentarem mais. Mas eu não quero isso não! Nessa parte eu sou a favor da eutanásia: desliga o aparelho. Eu não quero aparelhos assim, uma vida vegetativa.’

[237] ‘Eu não tenho medo de nada. Eu não tenho necessidade nenhuma de – como muitos jovens fazem – de ir a um psicólogo ou a um psiquiatra para me analisar. Que é isso! Isso é uma coisa para casos de pessoas que são doentes mentais, eu acho. Hoje em dia os jovens rejeitam uma adequação de moral ou de religioso. As referências que você pode ter para tomar uma decisão em sã consciência, você destruir! A quem que você vai se referir? Então tem que ir lá no psicólogo ou no psiquiatra para ter alguém que ‘Me conta…’; você senta lá, e tal.’

[238] 'Você tá precisando de alguém que dá referência. Não é? O que te obriga a tomar, a fazer esse passo de amadurecer e de você tomar a decisão você mesmo. Mas você não aprendeu na sua juventude. Nós aprendemos isso.'

[239] 'É, como nós temos já comentado, eu cheguei aqui sem nenhuma pressão de minha família, de meus conhecidos. Cheguei, do ponto de vista de relacionamento com amigos ou parentes, completamente no vazio. Eu tive que construir meus amigos, minha rede de relacionamento com amigos e com familiares, mais tarde, quando eu casei com a minha esposa. Mas quando eu cheguei aqui eu não tinha nada. Isso também era uma vantagem e uma desvantagem. É uma desvantagem em questão de amparo ; mas uma vantagem, de outro lado, de poder construir eu mesmo meu círculo de amigos.'

[240] 'Mas é também o fato de você não ter uma pressão vamos dizer da família ou dos parentes sobre o seu comportamento te obriga a você estabelecer uma série de parâmetros de conduta. Você mesmo tem que escolher. Porque ninguém dos seus conhecidos e de seus parentes, ninguém vai te criticar.'

[241] 'A ruptura, não tem. Uma continuação. Para mim é uma linha contínua. Mas uma ruptura nítida que eu diria entre eu, os meus irmãos, a minha família. Porque, como eu expliquei para o senhor, eles evoluíram - pelas circunstâncias, e também pelo ambiente em que eles vivem – eles evoluíram se distanciando de mim. Eu também evoluí aqui. Eu conheci uma maneira muito mais liberal, muito mais talvez conciliador de encarar as coisas da vida que eles, não ? Eles têm outras situações a enfrentar que eu.'

[242] 'Na sua vida você tem várias opções. Uma vez que … se você é coerente consigo mesmo… Bom, você pode fazer uma opção e descobrir que a sua opção é errada. Isso muda. Mas uma vez, se você tem personalidade, você fez uma opção, você tem que ser coerente com o caminho escolhido. Eu acho.'

[243] Na minha família a gente tem ainda muito traço indígena. Eu descobri há pouco tempo, pela minha mãe, um negócio que foi muito inter… Eu acho que eu falei na outra entrevista. O fato de ser descendente, quer dizer, de ter na família… A gente tem várias ascendências. Meu avô, pai do meu pai, era índio mesmo. Não sei que tribo lá, em X.' … 'Mas eu lembro dele, ele já morreu. Mas eu lembro do meu avô. Parece besteira, né ?

[244] Eu lembro da figura desse homem, assim : preto, um negão do cabelo bem liso, índio assim mesmo. Como índio daquela região ali. No sertão, cê tem índios que têm a pele bem, bem escura mesmo. Com um traços dos indígenas brasileiros : olho puxado que nem japonês, mas o cabelo bem, bem liso, escorrido. Então esse era o meu… pai do meu pai.

[245] Minha mãe, por exemplo, ela gosta de acampar.

[246] 'Esse lugar lá é conhecido por isso : que tem uma cachoeira, é todo um espaço protegido. Mas como já tinha um camping já de muito tempo…'

[247] 'Tem caiçaras que vivem em frente ao mar. Então, os caiçaras têm os mesmos direitos dos índios. Eles já tão lá há não sei quantas gerações. Os caiçaras, ou gente próxima deles, têm um camping lá. Caiçara são as populações mestiças de portugueses e índios que se mestiç…não, miscigenaram na costa brasileira. Mas é uma população que não é mais européia, que não é mais… que não é índio, também. É uma mistura entre o índio e o branco. Os índios botaram essa palavra, eu acho, de caiçara.'

[248] 'Então tem esse camping. Minha mãe vai pra esse camping lá todo ano. É um camping bem selvagem. Eu não gosto muito de ir lá, porque tem muito borrachudo. Minha mãe já não tem problema com borrachudo, não morde. Quer dizer, as pessoas criam essa resistência, como os índios. Cê vê, os índios lá andam pelados, não têm uma picada de borrachudo (ri). Eu vou lá, fico com os pés inchados.'

[249] 'Eu falei : 'cês parecem ciganos, pô !' Porque gosta de sofrer, vai acampar naquele acampamento, aquelas panelas em trouxa. A minha mãe faz trouxa, tem uma habilidade assim, bota aqueles negócios todos na trouxa, amarra, aí vai, faz aquele acampamento. Aí minha mãe falou : 'Não, cê tá brincando, mas a g… A minha mãe' – quer dizer, a minha avó – 'ela falou, ela é a primeira geração de cigano que se sedentarisou. Foi uma seca que teve na região…'

[250] 'Acho que foi uma seca lá, ou deram ela. Acho que a família tava numa situação muito de pobreza, muito difícil, aí deram ela quando ela era pequena, pra outra família. Eu não sei como é que foi o negócio. Eu tenho até que perguntar isso. Ou foi dada ou eles se agregaram com outra família lá, e ficou vivendo lá.'

[251] ‘Nasceu de uma família de ciganos. Ou isso, ou porque casou com meu vô, porque foi adotada. Porque ela casou muito pobre. Casou ! Quer dizer, lá, eles, é… Acho que minha avó casou, acho que ela tinha treze anos.’

[252] ‘Os ciganos vêm da Índia e da Romênia. Já não sei de onde, como é que eles chegaram lá. Se você me perguntar, tô frito.’

[253] ‘Não tenho nenhuma idéia de onde veio minha família. Nem uma idéia. Porque o Brasil era um ponto de encontro entre a Europa e a Índia. A costa brasileira. Os portugueses colonizavam a Índia, a costa africana e tavam na Europa. Tinham contato com a Europa. Então, ali, pode ser de qualquer lado, botaram um no barco ali, ou…’

[254] ‘A minha mãe, eles chegaram em X. Foram pra Y. primeiro, porque tinha plantação de café, depois não sei pra onde mais. Depois acabou em Z., né ? Meu pai, a mesma coisa. Por que que ele ficou em Z. ? Não sei. Achou um terreno barato lá, comprou. Na época não tinha transporte, não tinha luz, não tinha nada. Comprou dois, três terrenos lá na região.’

[255] ‘Meu pai, eu não lembro de ver meu pai… Meu pai não curtia esse negócio de sentar numa rede e ficar, e brincar com as crianças. Quando ele não tava fazendo um negócio, ia mexer noutra. É o jeito dele ser, a cultura dele. Não sei de onde ele veio.’

[256] ‘Lembro que eu ia buscar sapo com o meu pai.’

[257] ‘Mas era uma coisa que era feita com a reação do sangue do sapo, pra saber se a mulher tava grávida ou não. Eles faziam isso, e o meu pai levava o sapo. E eu ia com o meu pai, com a lanterna, pegar sapo. De galocha, numa parte perto do rio, a gente ia pegar os sapos. Era um negócio que eu adorava, ver vagalume de noite. Ver vagalume de noite, criança, imagina. Que vagalume era um negócio fantástico. Puta merda ! Aquele negócio era… E o barulho do sapo : ‘Bu-bu-bu-bu-bu…’(imita o barulho). Aquilo eu me lembro bem. Então eu lembro disso.’

[258] ‘Eu morei num lugar paradisíaco, quando eu era criança.’

[259] ‘Eu falo isso hoje, o pessoal não acredita. Era água limpa, limpa, limpa, limpa.’

[260] ‘Em (telle année) era água limpinha, a gente pescava lá. De vez em quando aparecia um morto, porque o pessoal gostava de nadar no rio, mas era um rio muito traiçoeiro, tinha muito… Tinha coisa, o pessoal morria no rio. Nadar em rio, tem que saber nadar bem, tem que saber. Corre risco.’

[261] ‘A gente gostava, por exemplo, de fazer fogueira. Mesmo que não fosse fora da casa, mas… e ficar aquela roda de criança ou de adolescente… No quintal, a gente fazia isso. E quando ia pra praia também. Fazer, abrir um buraco na areia, botar os tocos e ficar queimando, e ficar horas olhando o fogo. E na adolescência, então, aquilo era fantástico ! Uma coisa, um negócio tão simples, a gente adorava aquilo ! Ficava sentado em volta do fogo.’

[262] ‘Ajudei um pouco a construir a casa do meu pai. Porque a gente morava lá na casa do rio lá de X., o meu pai tava construindo na Y., depois a gente entrou na Y. e sempre tava fazendo alguma coisa. Eu te falei dos canos, caixa d’água, muro, pintar a casa, rebocar alguma coisa. Mas a base da casa tava feita. Mas a gente sempre tinha família morando com a gente.’

[263] ‘Nós fomos ganhar o quintal já bem mais tarde, quando o meu último tio que tava ainda se ajeitando em X., que vinha de Y. ou de Z., saiu. Aí que a casa ficou… o quintal, ficou pra nós. Até lá, sempre tinha um barraco de alguém no quintal.’

[264] ‘O rio foi entupido depois. Entupiram. Teve um prefeito lá em X….’ ‘… que era um bandido. Um cara… Era, não, é um bandido. Mas ele, eles fizeram na época algum… não sei com o que que tava atrás daquilo, mas eles tomaram a decisão de entupir aquilo, eu acho que com o objetivo a médio prazo de vender.’

[265] ‘Quer dizer, é especulação imobiliária. Aquilo ali, o pessoal já pensa ‘vamo entupir isso, a gente ganha’. A idéia é essa, sempre : é ganhar mais terreno.’

[266] ‘Tem organizações que ocupam terreno, que são movimentos sociais. Esse pessoal tem uma leitura que é melhorar a condição de vida de quem tá pobre. Mas tem gente que faz isso que são aproveitadores, são mafiosos.

Inclusive, porque quando é o movimento social que ocupa, você tem uma liderança no local, você tem interlocutores pra promover o desenvolvimento. Quando são bandidos e mafiosos que ocupam, eles exploram os pobres que pagam pra ganhar aquele terreno e depois quem controla aquilo é o tráfico de drogas, é o banditismo, ou políticos sem escrúpulos. E foi isso que fizeram no rio onde eu pescava quando eu era criança…'

[267] 'Mas é uma satisfação, realmente, que eu tenho : ter pescado no rio X.. É verdade. Eu pesquei lambari, piaba, cará. Lambari, piaba e cará, naquele rio. Isso eu lembro. Tinha, nossa, saí aqueles… parecia prata. A gente pescava guaruzinho com a peneira, também, na beira do rio. Cascudo. Esse meu tio que era caçula, que vinha com a gente também lá ajudar… Com cinco anos, cê não sabe pescar. Mas meu tio ajudava, trazia as varas.'

[268] 'Eu sempre gostava de escrever composição, e o tema era chuva.'

[269] 'Então, quando a professora pedia 'Faz uma composição, escolhe um tema…', então eu aí eu fazia. Mas eu lembro sempre eu descrevendo a chuva. Falando da chuva. E eu acho que devo ter feito mais de uma. Não lembro, agora. Mas desde pequeno, quarto, terceiro ano. E eu lembro uma vez, foi uma professora e falou 'ah !', colocou até um selinho, ou uma estrelinha, um papel alumínio numa folha que eu tinha escrito uma composição sobre a chuva. Tinha oito, nove anos. Certamente menos de dez anos'

[270] '… hoje eu sei que eu tive alguns bons professores, mas que em geral eu frequentei escolas péssimas. De má qualidadade. Mas na época eu não entendia isso. Então eu achava que eu era incompetente pro ensino, pro sistema de ensino. E na verdade, hoje, quando eu olho, eu acho que eu era um cara auto-didata, que gostava, que gosto ainda de ler, que tinha curiosidade pra aprender. O problema é que eu tinha diante de mim professores despreparados, possivelmente mal pagos, mas que precisavam se impor pra mostrar a autoridade. Então, que não tinham uma relação de diálogo pra o aprendizado ; tinha cagação de regra, também. É chegar na classe e depositar e buscar dentro daquele grupo mais ou menos heterogêneo, mas algumas categorias de pessoas com quem a cultura desse professor era compatível e quem ele podia mutuamente valorizar o seu meio, o seu saber.

[271] 'X. é uma região operária, região de gente pobre em geral, gente trabalhadora. Muita migração (de la région Y.). Aí, quando cê vai na escola, aí você vê isso, mas não entende de onde vem. Mas você percebe por exemplo que desde a escola primária até… O primário, mesmo, não lembro muito bem disso. Mas já na quarta, quinta série, já era o final do primário, o ginásio, aí você via isso claramente : que tem algumas pessoas que sem fazer esforço, eles vão bem na escola. E que tem outros que apesar de se esforçarem, de fazer, puta que o pariu, tudo o que eles querem, só se fodem. Não conseguem evoluir, não conseguem.'

[272] 'Em geral, aquela escola lá era uma escola assim : que eram professores de uma pequena elite decadente, quase.' … 'Aí, lá, eles se entendiam bem na classe com alguém que vinha do meio deles. E o resto, eles não conseguiam se comunicar.'

[273] 'Talvez as outras pessoas adultas não percebiam, mas eu percebia isso muito bem : a gente começava a fazer bagunça, em vez dele falar 'Pra fora as crianças', ele falava ' Vem cá ! Senta aqui com nós.' E me sentava na perna dele. 'Senta aqui'. E aí, a gente não atrapalhava. Eles faziam reza, às vezes viam slides. E a gente ficava lá. Eu achava aquilo 'puta merda'.

[274] 'O anjo Gabriel, se eu me lembro bem, se eu ainda não esqueci essas coisas, ele foi à Nazaré avisar à Maria que ela ia ficar grávida de Jesus (ri). Você vai rir de sacanagem, mas eu lembro bem disso : que tinha uma música, que até hoje eu lembro da música. Mas a molecada na época… eu devia ter uns oito ou nove anos. Então, a música era 'O anjo Gabriel foi enviado à vilazinha de Nazaré' (canta este trecho). E meus irmãos e os colegas, como eu fui o anjo (ri) : 'O anjo Gabriel é um viado da vilazinha…' (ri) Sacanagem ! Cê imagina um negócio desses ! Até hoje eu lembro disso ! Eu todo contente, que eu fui o anjo do presépio, e depois os outros moleques, cantando. O filho da puta do meu irmão.'

[275] 'Eu fui da comunidade, e quando a gente começou o grupo de jovens, que foi evoluindo. Cê vê : do anjo Gabriel, depois a gente tinha a missinha dos jovens, o catecismo, que foi um período que eu não esqueço. Foi nessa época do Gabriel, acho que eu comecei no catecismo. Então, como era uma igreja, uma comunidade já ligada à teologia da liberação, eram os padres operários franceses e tal.'

[276] 'Ela veio pra X. e ficou com a gente, ficou fazendo parte da família. Eu me dei muito bem com ela. Com relação de idade, ela devia ter uns dez anos a mais que eu. Acho que quando ela chegou lá em casa eu devia ter uns nove anos e ela devia ter… Não, mas não tinha nem dez anos de diferença, acho que a gente não tinha isso não. Ela devia

ter uns dezessete anos, alguma coisa assim. Então, a gente sempre… Depois ela cresceu rápido. Ela ficou um período, uns sete ou oito anos em casa, depois ela arrumou um namorado lá, foi trabalhar.'

[277] 'Quando eu voltei de X. (pays à l'étranger), uma vez, a gente tinha ficado vários anos sem se ver e a Y. falou pra mim : 'Oh, CARLOS, você é um cara incrível, né ?' Eu falei : 'por que ?' Ela falou : 'Porque você falou pra mim uma vez, eu acho que você devia ter uns doze anos, cê falou pra mim : um dia eu vou sair pra conhecer o mundo inteiro. E você fez isso mesmo !' Eu falei : 'Eu não lembro que eu te falei isso !'

[278] 'Comecei a trabalhar super cedo. Meu primeiro emprego, eu tinha onze anos. Foi um negócio duro, mas que me amadureceu cedo também. Porque com onze anos eu vivi uns negócios no trabalho : que que é exploração, que que é o racismo.'

[279] 'Na cabeça do meu pai, naquela época, era aquela coisa assim, eu lembro duma frase que meu pai falou : 'CARLOS, é bom começar de baixo'. Quer dizer, uma frase dessa, na cabeça dum garoto. Mas foi duro, o trabalho.'

[280] 'Cê imagina, isso é negócio pruma criança, onze anos, ouvindo a molecada jogar. Do lado tinha um campinho, eu ouvia a molecada gritar 'gol !' E eu ali, tchum, tchum !'

[281] 'Trabalhar era uma necessidade também, que a situação em casa não era fácil. Mas era também a cultura do meu pai, achava que criança vai ficar em casa sem trabalhar vai dar merda ! Desde de que eu comeceu a trabalhar, envelope fechado, como a gente dizia. Só que esse cara me deu um cano. Ele não me pagou. Seis meses de salário e ele não me pagou. De graça. E aí, cada vez que minha mãe, depois de um tempo… Meu pai era assim, meu pai falava : 'Não, ele tá fazendo um favor pra nós, que ele tá trabalhando lá'. Meu pai achava um pouco isso. Que eu tava aprendendo. E a minha mãe falava 'Não, ele tá trabalhando, tem que pagar ele ! Pagar alguma coisa. Que diz que ele não quer pagar o que ele combinou, mas que pague alguma coisa ! Mas tem que pagar.' E a minha mãe ia, e ele : 'Não, depois eu vou pagar, eu tô ajudando ainda.'

[282] 'Mas quando a gente era criança, quando eu trabalhava em X., chegava do trabalho seis horas em casa, quinze pras sete pegava o ônibus pra escola. E quando eu trabalhava em Y., não parava em casa. Comia na rua. Chegava às onze da noite. Em casa era assim : ficavam as panelas em cima do fogão, quem ia chegando ia pegando. E a minha mãe ficava, às vezes já na cama, contando. Pelo barulho da panela ela contava quem ia chegando. Quando chegava o penúltimo, ela falava : 'Olha, tem mais um depois de você ainda, não come a mistura toda não !'

[283] 'A gente lia o evangelho, como a gente fazia no catecismo e tudo, e aí a idéia era ver como aquilo se aplicava na vida de trabalho da gente. Então a gente falava das relações de trabalho, dos problemas que tinha no trabalho, falta de solidariedade também, amizade. Coisas assim, de adolescente. Eu lembro uma das coisas que… a tristeza, por exemplo, quando um colega era mandado embora. E não era só por causa disso. Naquela época, não tinha problema de desemprego ainda. O cara saía dali e ia trabalhar noutro lugar. Mas era perder um amigo. Então, a gente era pré-adolescente, isso era muito importante pra gente.'

[284] 'E aí a gente foi ficando mais esperto. Aí a gente descobriu que a gente tava vivendo numa ditadura. Que tinha tido um golpe.'

[285] 'Porque a gente sabia : se a polícia parasse alguém, olhasse na bolsa e tivesse um livro daquele, você era enquadrado na lei de segurança nacional. E a gente andava com aqueles livrinhos. Fazia cópias de monte.'

[286] 'Tinha essa vontade de conhecer outras pessoas, outras coisas. O fato de aceitar sair, pra mim, era também uma crença, não sei se hoje em dia eu tenho ainda cem por cento esta crença. Mas de todo jeito, eu tenho ainda. De que pra mudar as coisas, a gente não muda só agindo sobre uma realidade isoladamente, que as causas tão interligadas.'

[287] 'Mas, puta, a gente não tinha tempo ! Pra nada ! E ainda tinha que brigar pra fazer reunião e colar cartaz e tal. A gente, claro, aí que era bom. Que na época da campanha eleitoral, aí era uma festa. Porque acontecia tudo. Aí era a época que a gente tinha como encontrar as pessoas, dentro da simplicidade, dos meios que a gente tinha. Tinha sempre um lugar num sindicato, numa coisa onde a gente se encontrava, onde tomava pinga.'

[288] 'O gaúcho tem que tomar o chimarrão dele, eles têm o jeito deles de falar. As vezes a gente ri do sotaque, eles não gostam. Isso em X.. Se fosse lá, provavelmente ia ser a mesma coisa.'

[289] 'O que contou muito pra ir foi essa relação. Foi como o resultado de um tempo de três anos de trabalho juntos, vendo no final disso aquele cara que trabalhou com você, que é insuspeito, que ele não tinha razão nenhuma pra encher minha bola, e ele falar : 'Você é o cara que pode fazer melhor esse trabalho' Aí, tem que ir.'

[290] 'Não sei se a palavra rival é a mais apropriada. Mas em todo caso, em algumas situações, adversário mesmo. É mais que rival, porque rival é quando você compete por alguma coisa, e ali não era questão de competir. Era questão de se opor a uma maneira de trabalhar. A gente tinhas às vezes conflito assim.'

[291] 'Eu ouvi falar pouco da Bélgica (antes de sair do Brasil). Mas as coisas que eu ouvi falar mais, que ficavam na cabeça, era esse negócio de esquentar a casa com água, tubo de água passando por dentro dos muros, esse tipo de coisa (ri-se).Tubos de água passando por dentro da casa pra esquentar a casa. Esse negócio ficou, porque pra mim, era um negócio assim meio fantástico. Quer dizer, aquela água circulando pra manter a casa internamente quente. (silêncio) Agora me veio uma imagem (ri), uma imagem – se for um trabalho de psiquiatria – me veio uma imagem do útero quente ! (ri)'

[292] 'E não sei se é por causa daquela expressão do Jaguaribe, la 'Belíndia', que o Brasil é uma Belíndia, eu sempre achava a Bélgica um paraíso de qualidade de vida. Quando às vezes alguém falava pra alguém que tava reclamando do Brasil 'Mora na Bélgica, então !' (ri-se) como um lugar que não tem problema, lugar que tudo é certinho.'

[293] '…mais você se aproxima do diferente, mais você toma consciência da diferença. Que ela existe.'

[294] 'Não é a mesma coisa você estar num país como estrangeiro e você estar num país quando você não tem mais nada que te sustenta como estrangeiro.'

[295] 'Em X. (pays de l'Amérique Latine), tinha sempre a casa com bastante gente, contato, muito amigo, conhecido que passava pra jantar. Mas quando era o período, por exemplo, como o natal, que todo mundo se fecha na família, cada um vai pra sua casa, eu ficava sozinho lá e ninguém me convidava pra lugar nenhum. É uma experiência que eu não esqueço. É um negócio meio assim…Eu botava as minhas músicas lá, brasileiras…Ficava aquele negócio deprimente. Aí era um negócio duro.'

[296] 'Pra vir pra Bélgica, claro que a experiência de X. (pays) contou. Em X. eu já tava – como diz o Boal também – eu já tava com várias janelas abertas. Pra se comunicar com outras culturas. Já era um estágio de…. Então, num tinha medo da Bélgica.'

[297] 'Acho que eu vivi em conta-gotas o que talvez os brasileiros aqui, que chegam aqui em Bruxelas, têm que viver duma vez só.'

[298] '… eu fiquei pensando o que é o choque de um brasileiro que sai por algum motivo, que tem que trabalhar, e vai pra um país, e aí vai viver aquele confronto com aquela cultura (bate uma mão na outra, indicando choque) naquele outro país.'

[299] 'Então não que eu tinha que vir pra cá. E aceitei de bom grado. (ri-se) Mas eu arrependi no começo ! Puta que o pariu ! No começo, eu vou te falar !'

[300] 'Falei pro médico : 'Eu tô chorando de bobeira'. O cara falou : 'Você é brasileiro, né ?' Falei : 'Sou brasileiro'. 'Fica tranquilo, que de abril pra frente sara. Começa a vim mais sol na cabeça e melhora'. E realmente. Ele falava : 'Fica na rua, toma sol. Porque é um problema de falta de sol.' Aí tudo bem, resolveu. Passou o verão, aproveitei bem o verão.'

[301] 'Quando eu terminei o meu trabalho aqui' … 'eu fiquei por outros motivos. Eu fiquei porque a minha mulher é belga.'

[302] 'Mas a razão fundamental foi a minha mulher. Então, quando eu comecei a namorar com a X. – ela não sabe isso, porque eu nunca contei isso pra ninguém. Mas a imagem que eu tinha…' '…era um navio imenso, cargueiro, estacionando no porto, chegando no porto. Então, era aquela coisa assim : 'Pfff'… Aquele movimento assim, chegando… 'Pom…Pom….' (imita o som do apito do navio) E é uma coisa… Pra mim, era uma imagem muito bonita, porque era uma coisa assim : um navio é uma coisa livre. Um navio vai pra qualquer lugar no mundo, pelos mares e tudo.'

[303] ‘Mas um navio ancorando não quer dizer que é como a gente fala no Brasil, que é… eu sempre rejeitei isso, nas relações anteriores. E por isso que eu não queria casar. Aquela coisa que o pião fala : ‘Amarrei meu jegue !’ Amarrar o jegue ? (ri) É uma imagem tão horrorosa pra mim. Então, cada vez que eu namorei uma menina, mesmo que era uma legal, bonita, gostosa e tudo, mas que eu achava que tava indo pra ‘amarrar o jegue’, aí, puta que o pariu ! (ri) Já pensou ? O cara amarrar o jegue ! Então, isso já cortava o meu barato. Isso, com a X., foi muito legal, porque era um negócio…’

[304] ‘Nunca vi alguém falar ‘O meu cargueiro estacionou no porto’. ‘Estacionar no porto’ não quer dizer… o cargueiro nunca chega, e você vai dizer assim, não mexe mais. ‘Estacionar’, a imagem de ‘estacionar no porto’ é um negócio super legal. Porque são duas entidades totalmente distintas…O porto e o cargueiro. São duas entidades totalmente… Uma é terra, e a outra é água. E são totalmente livres. Mas que fazem uma unidade.’

[305] ‘Quando eu terminei aqui, eu não sabia mais o que eu ia fazer no Brasil. Eu terminei o contrato com a organização onde eu vim trabalhar. Terminando o contrato, normalmente cada um volta pro seu país, salvo outros percalços da história, que a gente não controla. Eu conheci minha esposa aqui, aí já não voltava mais sozinho pro Brasil. E foi em (telle année), era um ano ruim pra trabalho, economicamente. No Brasil mesmo era ruim. Eu fui procurar emprego. O pessoal mesmo que tava ficou me enchendo o saco durante dois anos dizendo ‘você tem que voltar, cê tem que voltar !’, nesse ano lá : ‘Fica lá por enquanto, que o negócio tá feio até pra quem tá aqui já.’

[306] ‘A maneira de você se situar dentro da sociedade não é a mesma. Eu acho que o migrante brasileiro que tá aqui, que vem pra ficar quatro anos pra construir a casa ou pra arrumar dinheiro, pra fazer um teste, pra fazer um investimento no Brasil, ele não se coloca aqui na Bélgica da mesma maneira que o migrante que vem e fala : ‘Olha, eu vou ficar aqui !’‘Quando eu puder voltar, eu volto’.

[307] ‘A minha mulher era daqui, a gente conversou, eu não queria que ela fosse para o Brasil sem que a gente tivesse trabalho, que pudesse construir uma vida juntos. Então, eu falei : Ir pro Brasil só porque tem que ir pro Brasil, sem escola e sem trabalho, então eu fico aqui. Foi uma opção. No Brasil tinha minha família, mas não tinha outras coisas, outras obrigaçoes. Aí foi escolha.’

[308] ‘Aqui, e no Brasil também, tenho amigos. No Brasil, nunca perdi minhas raízes. Tenho meus amigos lá. Acho que são autêmpica (sic). Os verdadeiros amigos, as verdadeiras amizades, não envelhecem. Não envelhecem assim : as pessoas mudam, o pessoal casa, tem filho, tem menos tempo pra ter contato.’

[309] ‘… a raiz é uma coisa que é ligada à terra, à um lugar. A gente precisa de raiz pra viver melhor. Só que nós não somos planta. Nós temos ‘pata’, pé, pra andar. Então, a gente não é planta pra ficar plantado, parado, num lugar.’ … ‘O ser humano, a gente tem pé, né ? Não nascemos com raiz pra ficar num lugar só, plantado. A gente é um animal nômade. Nós somos nômades. Quer dizer, hoje, as populações mais sedentarizadas do mundo são as que mais fazem turismo, por exemplo.’

[310] ‘Mas não quer dizer que todo mundo tem que ficar rodando no mundo. Eu acho que a gente para uma geração, mas depois duas, três, se mexe de novo. Então, o que eu tô querendo dizer é isso : por exemplo, a minha avó parou ; a minha mãe mais ou menos parou, porque nasceu em X., ficou lá. Mas aí eu…’

[311] ‘Se eu não tivesse ninguém aqui, tivesse só os amigos que eu tenho aqui, acho que eu já tinha voltado pro Brasil’

[312] ‘Eu tenho uma coisa na cabeça : que eu acho que é um desperdício eu ficar aqui (ri-se). N’algum sentido. Que o Brasil, acho que precisa. É a coisa quase que eu falo pra todo mundo que tá fora, eu gostaria de falar isso : ‘Vamos uma vez todo mundo voltar, trabalhar dez anos, vinte anos, acertar o país, aí depois cada um vai pra onde quiser’

[313] ‘Tem um poço na casa que é feito pra catar, recuperar água da chuva. Eu não uso essa água. Essa água, deve ter três mil litros d’água lá. Cê viu como chove aqui, né ? Eu tô pensando em colocar bomba. É uma economia, e é um…(a água é boa ?) Pro jardim, pro banheiro ? Qualquer água.’

[314] ‘A relação com outra cultura sempre é uma relação de interpelação. De questionamento. De dizer o que tá bom e o que não tá. Reciprocamente, porque cê também diz ao outro. Na migração, ou no contato. E você, com o tempo, que você começa a entender como eles vivem também, você começa a dizer : ‘Isso você tá certo, mas isso aqui também eu posso dizer que isso não é bom !’ E aí, quando você tá dentro, cê começa (ri-se) a mudar também.’

[315] ‘A raiz é uma coisa que é ligada à terra, à um lugar. A gente precisa de raiz pra viver melhor. Só que nós não somos planta. Nós temos ‘pata’, pé, pra andar.’

[316] ‘a gente morre um pouco se não tiver raiz, se não tiver contato com a realidade onde a gente tá, se não tiver pontes que ligam a gente – língua, outras coisas culturais, hábitos culturais.’

[317] Quando cê pergunta ‘que que eu era ?’, eu posso falar de uma evolução. Quer dizer, eu fui mudando, melhorando ou me deteriorando, não sei. Mas eu situo as coisas numa… Uma pessoa não tá desligada da outra. Cada ‘eu’ é provocador, o gerador do ‘eu’ que vem depois.

[318] Eu acho que o que é mais duro não é o encontro com a diferença. O mais duro é ser visto como sendo aquilo que cê não é.

[319] ‘Ninguém disse ‘vamo criar o Brasil’, o povo brasileiro. Porque é um acidente. Todo mundo sabe que é um acidente da história.’

[320] ‘O que é um brasileiro ? (ri-se) Um brasileiro, hoje, é um resultado do que foram os brasileiros, ou do que foram os africanos, os povos indígenas que já tavam aí, os portugueses, os asiáticos, o alemão, russo, húngaro, que foram viver… os japoneses… Isso é um brasileiro. Quer dizer, é a soma de tudo isso.’

[321] ‘Eu pessoalmente acho que o caminho brasileiro é de um lado mais humano, porque a gente, até agora, num sentido evita de sempre se optar pela violência, mas por outro lado claro que institucionaliza ao mesmo tempo uma violência a longo prazo. O brasileiro se orgulha de aguentar !’

[322] ‘Se você não tem condição de digerir esse contato com outra cultura, você é obrigado a se camuflar, a se transmutar, a se transformar, quase que pra sobreviver, num espaço de tempo muito curto.’

[323] ‘Esse pessoal que tá na construção civil, lá em Bruxelas, cê ouve o sotaque no trem, até no francês deles. Cê vai nos tram você ouve o sotaque goiano no francês deles !’

[324] ‘Eu não posso mais agora dar tiro n’água.’

[325] ‘Eu comecei a trabalhar. Eu havia feito uma formação antes em fisioterapia, e eu comecei a trabalhar…’ ‘… com deficientes físicos. E na época mesmo eu participava de um grupo de jovens junto à igreja dos X.. Todos os sábados nós nos reuníamos. Na época, eu acho que houve uma série de elementos, Henrique, do tipo assim que fizeram despertar em mim esse desejo de um ideal de vida, realmente dedicado ao outro. Um projeto de vida aonde entravam elementos religiosos.’

[326] ‘Inclusive na época eu estava engajado num movimento…’ ‘…com jovens. Eu, como jovem, estava nesse ambiente permeado, carregado de ideais, de valores. E esses valores eram eminentemente religiosos. No meu próprio trabalho, durante a semana toda eu tava em contato com deficientes físicos, normalmente deficientes físicos vindos de famílias muito pobres. Eu acho que ali havia um elemento muito forte. Eu acho que o termo é esse. Fez com que, digamos assim : ‘Pô, peraí, essas pessoas precisam de mim !’ ‘Vamos lá, vamos se engajar. Vamos tentar ajudar ao máximo possível a essas pessoas.’ Ao lado disso havia toda a formação religiosa que eu tinha.’

[327] ‘Eu participava de grupos de jovem, nós fazíamos encontros de tempos em tempos. E lá pelas tantas, pelos idos de oitenta, aí ‘bateu’. Bateu mesmo. ‘Olha, eu acho que eu vou. Vou entrar pra vida religiosa. Porque eu acho que esse vai ser um estilo de vida.’ Isso foi uma coisa muito clara, muito forte na época. E realmente aí eu entrei. Você vê, na época, por exemplo, eu tinha contato, eu tinha namorisco com várias meninas, aquela coisa toda. Mas jamais passou pela cabeça ‘não, peraí, eu vou casar, eu vou ter filhos’, aquela coisa toda. Eu acho que isso ficou muito relativizado. Não entrou em questão. E pra mim era muito forte essa questão d’um engajamento num estilo de vida e que daí se apresentou como estilo de vida religioso. Eu tinha vinte anos.’

[328] ‘Deu esse clique, e essa opção de viver esse estilo de vida. E aí eu fui ao encontro dos frades X.. Eles disseram : Bom, olha, se isso é tão forte, tão claro em você, de querer viver os ideais… Porque no grupo de jovens que eu participava era um grupo ligado aos X., e aonde nós víamos muito a vida de X. (saint catholique), os seus ideais. Então eu conhecia, eu tinha conhecimento. Na época eu já estava na faculdade, eu estava fazendo o meu curso de…

Eu queria fazer algo na área da biologia, pra depois possivelmente engajar com a medicina. Então eu larguei tudo isso e digo : 'Não, vou, quero, desejo ser religioso.' Isso foi uma coisa muito forte, Henrique, esse desejo. Eu explicaria assim, hoje. Eu veria assim. Porque eu não poderia te dar outros elementos que talvez até hoje eu não tenha tido consciência do 'por que ?'Eu mesmo não sabia.'

329 'Eu acho que apareceu, e apareceu como um desejo muito forte. Quando eu falei isso na família, foi um drama. 'Não, mas por que ? O que que tá acontecendo ? Tu não tá bem ?' – é a primeira coisa que me colocaram. Eu digo : 'Não, tô muito bem. Ao contrário. Acho que é por aí a minha vida.'

330 'Vivi isso com muita positividade. Eu acho que (eu) é tipo alguém que escolheu uma menina e diz : 'Não, é essa menina que eu quero !' Eu 'casei' naquele momento.'

331 'Você entra na vida religiosa e aí tem um período de formação que eles chamam o postulantado. Depois vem o noviciado. Ainda não (tem estatuto de religioso). É a preparação ainda. Você é um seminarista.'

332 'Os frades, as pessoas que já têm uma caminhada, eles sabem muitas vezes há muitos jovens que entram com um grande ideal, com um grande desejo, mas aquilo ali é fogo de palha, porque esconde outras coisas. Então por isso que existem esses períodos de formação, que são períodos inclusive longos. E aonde, nesse período de formação, há muito trabalho de tomada de consciência.'

333 'Por exemplo, há vários psicólogos formados dentro da Ordem que trabalham. Todos os formadores que eu tive nos dois primeiros anos… No ano do noviciado, há muito trabalho a nível psicológico. Eu sempre vi isso da parte dos frades, de quem está engajado na vida religiosa, como um elemento de muita responsabilidade. Quer dizer, digamos, 'Vamos descobrir quais são as tuas reais motivações'. É uma coisa que eu acho que atravessou quase seis anos da minha formação na vida religiosa. Eu, durante esse tempo todo, nunca tive dúvidas. E fui, posso dizer assim, uma pessoa muito feliz. Eu acho que todos os engajamentos que eu me propus, o próprio trabalho de formação, eu vivi isso com muito engajamento, muita felicidade interna.'

334 'A teologia, ela mesma, tanto no aspecto da análise dos textos, da exegese, etc, etc, eu acho que ela começou a desmontar uma série de interpretações ainda ingênuas, ainda imaturas, em relação por exemplo aos textos bíblicos, à…'

335 'Nós temos que retomar todo o curso de exegese. Eu acho que sem o conhecimento profundo, teológico dos textos, você corre o risco de ficar numa interpretação primeiro subjetiva ; segunda, ignorante, porque te falta inteligência do texto. Que que é inteligência do texto ? É saber, por exemplo, em que época ele foi escrito, em que contexto ele foi inscrito, porque que ele foi inscrito ; quais são as significações de algumas metáforas que envolvem tal e tal construção. Quer dizer, quando você não tem o conhecimento teológico, essas coisas te faltam. Te faltam, e você corre um risco de, na tua ignorância, fazer algumas simplificações, de fazer algumas interpretações que não estão de acordo : o texto não quis dizer isso, e você tá querendo dizer isso. Todo o risco do extremismo, do sectarismo está ali. Está na ignorância do texto.'

336 'Mas quando você conhece o texto, quando você sabe… E nesse aspecto, eu tive excelentes professores, Henrique, de teologia bíblica, de exegese. Muito bons professores. Há uma abertura no nível do conhecimento, e você tem que reconstruir. Algumas coisas que você via antes de um modo ingênuo, opa ! 'Não posso mais ver isso dessa maneira.' O conhecimento do texto te traz um desafio subjetivo muito forte. As coisas não são mais como você via. Não podem ser mais como você via.'

337 'Por exemplo, algumas metáforas do antigo testamento. Aqui nós teríamos que entrar na question… na questão teológia mesmo.'

338 'Num dado momento, você tem esses textos, esses textos te induzem a uma fé. Essa fé inclusive me fez fazer uma escolha – existencial e de engajamento a um estilo de vida, e etc. No momento em que esses textos são solapados na tua interpretação, há uma crise.'

339 'Então, quando chegam e dizem pra você assim: Mas, peraí : o texto… – vou pegar um exemplo bem banal – do Adão e Eva , por exemplo, ele foi escrito dentro de tal e tal contexto e você faz a análise da linguagem, você descobre que na verdade há duas interpretações, e havia dois conflitos entre duas tribos de Israel diferentes, e que dão dois textos diferentes. E esse texto vem de um desses dois. Porque havia o encontro da idéia de Deus dos pastores com a idéia de Deus daqueles que trabalhavam com o ferro, ou seja, daqueles que faziam parte da cidade.

Então você começa a dizer assim : 'Peraí, mas então, entra a questão de Deus mesmo, em tudo isso.' (A questão) da sacralidade do texto. Você aprende que o texto é uma construção histórica, é isso, e tal, e tal, e tal. Tudo isso, você tem que aprender que a fé foi um desafio pr'aquele mesmo que já elaborou o texto. Quer dizer, o texto mesmo já era um processo dialético em relação à possibilidade mesmo da fé e da transcendência.'

340 'Havia uma outra implicação divina no texto. A questão do poder absoluto do texto. Quer dizer, esse texto, ele é sagrado. Bom, mas peraí. Ele continua sendo sagrado. Mas aí há uma reconstrução a fazer. E aí que está a questão. Eu acho que aí que está a grande riqueza da teologia. O texto é sagrado ? Sim. Mas de que modo ? É humanizando, é compreendendo a construção histórica, é compreendendo que de repente Deus tenha falado mesmo – nessas entrelinhas.'

341 'Todos entraram em um processo de reestruturação. Mas isso é muito importante ! Eu acho extremamente importante. Porque o texto possui uma sacralidade, mas você vai ter que reconstruir essa sacralidade, como é que ela se dá. Se Deus entra na história, e se há um Deus, como é que ele vai entrar na história ? A releitura dos textos bíblicos, eu acho que permite fazer essa passagem. Quer dizer, alguns fazem essa passagem. Outros não a farão. Outros vão dizer, outros vão talvez ficar no relativismo mesmo da interpretação do texto, e talvez percam as referências.'

342 'Eu lembro, eu tive amigos que entraram numa crise no primeiro ano de teologia. Abandonaram a teologia, abandonaram o seminário, abandonaram tudo. Você pode ter a situação de um padre que vai trabalhar o texto bíblico, mas não crê mais.'

343 'Eu acho por exemplo o estudo da teologia trouxe uma certa maturidade intelectual. Eu acho que me retirou de algumas ingenuidades também intelectuais. E o próprio desencanto que a realidade vai trazer depois, que eu acho que vai culminar com essa crise de (Il précise la période). O meu trabalho na vila, o meu contato com o pessoal do movimento dos X.. Eu acho que tudo isso foi trabalhando num sentido de um desencanto. Que aquele jovem, aquele rapaz cheio de ideais, dentro do seu aspecto quase de inocência.'

344 'Talvez eu possa dizer hoje, Henrique, que eu não tenha quem sabe sabido proteger esses ideais, que são reais, que podem construir um projeto de vida. Eu acho que eu me deixei demasiadamente levar pelo oposto, depois. A partir de (telle année), eu me deixei levar pela anti-tese, e pelo pessimismo da antitese. Quer dizer : diante dessa realidade, o que podem os meus valores ? O que pode a minha rea… a minha idealidade ? Eu acho que essa foi a grande crise na qual talvez tenha me faltado maturidade pra vivê-la. Mas é o tal paradoxo : muitas vezes, a crise é o momento mesmo da abertura de outros horizontes, de outras possibilidades, de uma maturidade futura que vai se fazer. Depois.'

345 'E aquele grupo X. decide fazer greve de fome. (Senti isso) como algo extremamente difícil, Henrique. Quer dizer, você está ali, querendo apoiar, ajudar o movimento, e você é obrigado a entrar num processo de pulsão de morte, o qual você não esperava. Eu acho que diante da dureza, eu compreendia o contexto. Diante da dureza das autoridades, diante da hipocrisia do governo. Era um momento de protesto. Era um elemento de protesto que entrava em jogo. Isso tudo, objetivamente, correto. Mas você, existencialmente, em tudo isso?'

346 'Isso foi muito duro pra mim viver, na época. Você imagina, um jovem de X. anos, eu tinha na época. Você está ali com um grupo de pessoas que decidiram morrer de fome. Aí você sai dali, você vai pra Vila. Na Vila, a própria questão da miséria em si. Eu acho que há uma série de coisas em que há um desencanto profundo em relação a realidade. E em relação à vida. Há um momento, você coloca em questão a tua própria vida. 'Pô, mas que merda é essa ?'

347 'Eu acho que na época, em termos psicológicos, eu não tinha a maturidade suficiente pra enfrentar a complexidade.'

348 'Qual é que era o sentido da dor do que os outros estavam vivendo ? A questão social do Brasil.'

349 'Eu entrei numa profunda crise, uma crise existencial que eu posso descrevê-la como de perda. Perda de sentido. Mas eu colocaria isto entre aspas. Eu diria mais um desgosto em relação a alguns ideais. E eu acredito um pouco – eu acho que é isso - a resistência que a própria realidade impõe em relação a esses mesmos ideais. Essa frustração.'

350 'Havia esse aspecto subjetivo, e havia o aspecto objetivo mesmo, desse Brasil também. Quem era esse Brasil em 88, 89. Eu estava passando por uma crise de perda de algumas… de alguns pontos de referência existenciais. E isso,

evidentementemente, teve repercursões na minha vocação, no meu desejo em relação à ela. Teve influência na minha maneira de perceber a realidade, digo a realidade brasileira.'

351 'Eu acho que (minha ambição era) a própria ambição de uma vocação, a ambição de querer enfrentar uma realidade como a nossa brasileira e achar que você vai poder transformá-la. É difícil. Há tantos aspectos dentro dessa palavra 'ambição'. Eu não colocaria como a ambição de ter dinheiro. Talvez muito mais uma ambição de ser. Por que que eu digo isso ? A gente não pode esquecer, quando você tem uma ambição do tipo vocação religiosa, constantemente você está sentado num cavalo que se chama projeto de vida. Esse projeto de vida é um projeto de uma idealidade. Por exemplo, pr'um frade X., pr'um frade X., qual é que é a idealidade dele ? A idealidade é a vida de um X. (saint catholique). 'Ah, então vou ver como é que ele viveu, o que é que ele fez.' Quer dizer, você está sempre sentado em cima de um cavalo que de certo modo representa um projeto de vida.'

352 '(O meu cavalo era) o projeto de vida da vida religiosa. Você tem valores a conquistar, você tem valores a viver. Mas você sempre vive entre o que é o ideal, e o que é você, e o que você não é ainda. Nessa dialética. Acho que você descobre também, lá pelas tantas, que essa dialética também é paradoxal. O projeto – vou colocar entre aspas agora – o 'projeto de santidade' é algo que não se realiza dentro de um tempo determinado. Um projeto como esse é um projeto de uma angústic permanente e de um desafio permanente. (Esse projeto), ele é, exteriormente a você. Ele é.'

353 'Mas não é tanto o ideal que incomoda. Eu acho que o que mais incomoda é você, primeiro, saber, ter essa consciência de que o ideal não é algo realizável agora, nesse tempo presente. Quer dizer, é um desafio de vida. Eu acho, Henrique, que eu entrei em crise, eu tive muito medo porque eu não compreendi – ou na época eu não consegui compreender – que, por exemplo, é como o ideal de ser um bom professor. Um bom professor, você constrói. Há uma construção. Há um tempo. E talvez essa construção se faça nem tendo a idéia, o desejo de que isso seja uma realidade. Não conhece, e de repente ele é um bom professor.'

354 'Eu acho que o que me colocou em crise na época foi a falta dessa consciência. Falta dessa consciência de que algumas coisas em termos existenciais, elas tomam o seu tempo. Há uma dialética. Há uma paciência fundamental a viver. E que talvez ela tenha uma riqueza profunda, no sentido de que ela relativiza a tua angústia, ela relativiza digamos esta ambição de um ideal.'

355 'Eu acho que na época, com a consciência da época, eu acho que justamente foi o encontro abrupto, duro, com a realidade que justamente fez perder a consciência do projeto e do ideal. A minha crise na época era justamente a crise em que eu não me dava conta que eu, na crise, havia perdido as relações com os valores e com o ideal.'

356 'Eu acho que esse desencanto foi o momento da crise, onde entrou em crise os meus valores, onde entrou em crise as minhas escolhas, onde entrou em crise o meu pensamento.'

357 'Eu poderia dizer assim : quem chegou aqui, alguém que se frustrou, alguém que estava frustrado em relação a um projeto social, em relação a um projeto de vida. E por isso mesmo esse projeto de vida estava em crise : (um projeto) de ajuda social, e havia meu projeto de vida da própria vida religiosa.'

358 'Não conhecia nada da Bélgica. Não sabia falar francês. Eu saí de lá cru, realmente cru. Eu lembro que eu cheguei aqui com o Assimil, o método Assimil embaixo do braço.'

359 'Quem era este que chegava aqui (en telle année) pra encontrar uma situação de diferença ? Eu jamais me havia posto essa questão. É difícil, é complicado. Que primeira percepção que eu tive é um pouco de temor em relação à objetividade daquilo que eu podia descrever disso.'

360 'A primeira impressão, a primeira idéia que me veio na cabeça foi essa : o estado de crise que eu me apresentava na época. Tava em crise.'

361 'Quem eu era ? Eu acho que nesse contexto eu era alguém que havia perdido um pouco a esperança de modificar certas realidades que eu estava enfrentando. A questão de que diante de alguns elementos existenciais, como externos, sociais, há quase uma impossibilidade às vezes de comunicar o que se está sentindo. Quer dizer, um aspecto de uma grande solidão em relação à possibilidade de não poder mudar alguns aspectos da realidade.'

362 'Quem chegou aqui então foi alguém extremamente fragilizado. Eu tinha essa impressão. Quer dizer, eu parto, e a minha chegada aqui é uma chegada aonde eu trago em mim esta crise interna, que ainda estava viva. E encontro

essa realidade, esse universo novo e diferente, essa cultura diferente. E aí eu me percebo extremamente fragilizado. 'Quem era X. em (telle année) ?' eu diria um homem extremamente fragilizado. Fragilizado no sentido que, Henrique, eu havia perdido realmente alguns pontos de referência da minha vida.'

363 'Eu lembro que na época eu emagreci. Eu acho que eu cheguei a perder quase dez quilos. Como se eu estivesse – vou usar o termo fenomenológico – perdendo, e perdendo isso em quilos também. Como se eu estivesse essencialmente secando.'

364 'Eu sentia muito, no físico. Emocionalmente também. Eu sentia muito ao nível emocional. Ou seja, por exemplo, estando aqui eu lembrava de coisas no país, logo logo eu tinha lágrimas aos olhos. Emocionalmente também muito fragilizado, muito sensibilizado. Eu usaria um pouco essa metáfora, Henrique.'

365 'Quem é que chegou aqui ? Uma pessoa em crise. Uma pessoa em crise de valores, em crise existencial. Fragilizado por essa mesma crise. Por outro lado também com um desejo de encontrar uma solução, encontrar uma saída.'

366 'O primeiro rosto (da Bélgica) é esse rosto ambíguo. É paradoxal no sentido que você tá cativado pela novidade, você quer conhecer a novidade, você quer conhecer essa língua, você quer conhecer essa cultura. De repente você quer conhecer as pessoas.'

367 'Você vem dilacerado d'um lado, porque deixa amiga, amigos, deixa pessoas muito próximas. Mas por outro lado você vem, você sabe que você tem que enfrentar essa nova situação e você se prep… eu acho que inconscientemente você se prepara pra isso. Inconscientemente, ou conscientemente, você se prepara pra isso.'

368 'Digamos assim que a impressão do país é uma impressão muito positiva no começo. Você não tem aquele contexto que é o nosso de miséria, de pauperidade em algumas coisas. Eu descreveria : há um trânsito positivo, nesse início.'

369 '(A primeira impressão) é agradável. A impressão dura vai ser quando… é essa ligada às pessoas : que você não fala bem a língua, que você nota que há dificuldade de aproximação. Na relação intersubjetiva, aí você vai ter, você vai começar a encontrar os primeiros desafios.'

370 'Me dá a impressão que foi a experiência de muitos estrangeiros chegados aqui na Bélgica naquela época, que realmente você fica d'um certo modo um pouco isolado. Bom, e a tendência é você se aproximar dos outros estrangeiros que estão na mesma situação que você.'

371 'E eu acho que a vinda para cá – aqui então entra a razão da minha vinda. Como eu já havia dito nas primeiras vezes, a minha vinda pra cá, ela teve esse grande elemento de positividade que, digamos assim, o encontro com o outro, com o estrangeiro, com essa cultura daqui me ajudou. Me ajudou a serenar algumas coisas, a começar a ter outros pontos de vista. Ela me ajudou a entrar num outro processo de maturidade.'

372 'É necessário a paciência do tempo. Digamos que para enfrentar alguns aspectos da realidade é necessário uma maturidade. É necessário 'preparar-se para'. E para isso precisa ter paciência. Precisa ter paciência consigo mesmo, precisa ter paciência com a demanda do outro, com a resistência da própria realidade. Eu acho que esse foi um dos elementos que fez com que eu tivesse paciência comigo mesmo.'

373 'Aí vem a questão da língua. Eu lembro, por exemplo, cê imagina, eu aprendi o francês, na época eu já tinha em torno de trinta e um anos. Nunca tinha tido a experiência de aprender e de ter que viver com uma língua que não é a tua. Eu isso isso, em termos psicológicos, é um grande desafio, é uma grande exigência. Porque até te falo da experiência que se tem : aprendendo a língua, eu tinha a impressão de refazer alguns passos que se faz quando uma criança aprende a língua. Você, no começo, você a compreende passivamente. Depois você é desafiado a reproduzi-la. Aí, quando você reproduz, você vê que você comete erros.'

374 'Aí, depois de um tempo, vem a inibição. Há inibição no sentido que você começa a ter uma certa resistência. Eu noto que muitos brasileiros passaram por esse processo de dizer 'como eu falo e cometo erros seguidos…', você começa a resistir. Você começa a não querer falar muito. Você começa… Você sabe que tem um grupo de brasileiros lá, tenta 'pour ainsi dire' encontrar o grupo de brasileiros e querer ficar falando a língua portuguesa. Então, eu noto que essas múltiplos desafios, resistências em relação à língua, elas causam inibição, resistência, a tendência da pessoa se isolar. E você tem que vencer tudo isso.'

[375] ‘Eu lembro que numa época eu digo ‘Não, eu não posso cair nessa. Eu tenho que aprender essa língua, eu tenho que me comunicar com as pessoas. Eu tenho que… Eu tenho um trabalho a fazer.’ E aí, lá pelas tantas, você retoma a coragem. Você diz ‘Não. Temos que encarar. Não…’ A gente enfrenta o bicho. Mas é impressionante, na época, a consciência que eu tive de viver o processo da língua como um re-aprendizado. Repassar por algumas fases. Você, lá pelas tantas, já é um adolescente, porque você sabe dizer algumas coisas e não sabe dizer outras. Você é uma criança porque tem que aprender a dizer, bom, como é que eu peço um copo d’água. Eu vi atrás disso que há um ganho, mas que há um grande desgaste psicológico.’

[376] ‘Há uma história cultural ligada à essa língua, que você tem que reaprender. Eu lembro que isso me dava um grande sentimento de não-pertença a esse mundo. Quer dizer, é um mundo que você tem que aprender a conhecer. Eu acho que daí vem por exemplo o grande sentimento de estrangeiridade, de se sentir estrangeiro. Porque não é tua língua, não é tua história, não é o teu país. E tudo isso você vai resgatando.’

[377] ‘E eu acho que, pra mim, os seis primeiros meses foram meses de muita solidão, de muito desafio, porque, veja você : você está aqui, e o confronto com uma nova cultura também, com uma história que não é a tua história. Então você passa por um processo de reconstrução. Isso a gente paga. Num primeiro tempo você paga um preço de solidão muito grande. Depois, claro, você vai conhecendo pessoas, você vai recriando laços.’

[378] ‘Então a gente criou uma verdadeira comunidade brasileira na época. Esses seis primeiros meses, é um período de transição mesmo.’

[379] ‘Isso, eu lembro, eu vivi isso com um certo sofrimento mesmo: essa passagem de saída do Brasil dentro de uma realidade cultural, dentro de uma realidade pessoal minha que no caso ligada à vida religiosa, ligada a atividades da vida religiosa, e a passagem pra cá. Adaptação. Essa mudança de um contexto pra outro. Esse desafios mais subjetivos do tipo língua, do tipo estar longe de uma família, e da família pessoal. O desafio… Realmente eu acho o desafio mesmo de um contexto cultural no qual você cai de para-quedas.’

[380] ‘A gente não tem essa consciência. Antes de você partir, você tem mais a consciência do querer degustar o novo, o desafio do novo, mas não tem tão vivo as implicações dessa troca. Bom, ao menos foi o modo como eu vivi isso na época. Tinha a possibilidade : ‘Bom, eu vou pr’um novo contexto, isso é positivo.’

[381] ‘A experiência em si, eu sempre acho que é um desafio. Isso foi uma das coisas que hoje, eu olhando pra trás, eu digo : a experiência da estrangeiridade, eu acho que ela é uma faca de dois gumes. Porque ela te abre pra esse espaço da novidade, num primeiro momento você fica realmente envolvido pela novidade. E aí vai acontecendo todo o aspecto do novo, do que o novo traz como entusiasmo. Agora, por outro lado, é um desarrai… tirar da raiz. Eu acho que a experiência num outro contexto, você é como… É difícil explicar isso. Talvez eu tenha que usar alguma metáfora, eu acho, pra tentar explicar isso. Talvez a metáfora da raiz seja a mais propícia. Aquele chão não é mais teu.’

[382] ‘Um homem com uma grande profundidade de vida. Não sei como é que a gente poderia traduzir isso. Eu acho que é um homem de um profundo amor pela vida. É o tipo do frade que se tem alguma coisa importante de falar, não vai pensar que você vai sentar no banco da igreja. Não. ‘Vamos lá pro bar, vamos lá tomar uma cerveja, porque nós temos algumas coisas importantes a discutir’. Quer dizer, alguém que possuía um profundo conhecimento da vida. Dos meandros da vida.’

[383] ‘Um grande mestre, no sentido do conhecimento intelectual, espiritual, existencial. Uma pessoa com uma grande liberdade. Uma pessoa que encontrava o outro. Eu acho que ele te encontrava na tua realidade. Havia um encontro. Não há lugar para máscaras. O encontro com uma pessoa que possui uma grande liberdade interior. Essa liberdade, inclusive, você vê que não é uma liberdade do ‘vou fazer aquilo que eu quero’. Não. Mas é uma liberdade associada a um encontro com valores. Eu acho que aí está a santidade. E aí você percebe quando uma pessoa – digamos em termos religiosos – é santa.’

[384] ‘Consciente ou inconscientemente, (o ideal de santidade) tá presente no meu quotidiano. Isso não quer dizer que você… Eu acho que viver um projeto de vida é também saber que você pode ter o lado de não-consciência. O lado obscuro, daquilo que você ainda não conhece. Daquilo que ainda você teme, daquilo que você se sabe imaturo.’

[385] ‘Porque a X. fez esse passo que a maioria dos belgas tinham de fazer : de se aproximar de uma pessoa que não tá no contexto, não tá no contexto das amizades. Porque o modo como nós nos conhecemos também foi um modo, da parte da X., muito bacana, muito positivo.’

386 ‘Ela se interessou pela língua. Aí se criou um contexto eu acho que propício pra X., que tá interessada em conhecer por exemplo o Brasil, conhecer a cultura brasileira. E isso, claro, acho que foi uma das coisas que nos aproximou. Que nos aproximou bastante. Eu acho que houve esse contexto propício realmente.’

387 ‘Houve outras pessoas que se aproximaram, e disseram : ‘Ah, você é brasileiro !’ Mas eu acho que não teve a mesma espessura de aproximação que houve.’[387]

388 ‘Quer dizer, ela não se aproximou num sentido ‘Ah, eu vou dar uma secada no rapaz’. Não. Ela nos ouviu falar português, ela se aproximou da gente pelo fato de que nós estávamos falando uma língua que ela tava interessada em conhecer.. Ela viu que era o português do Brasil. Depois nós nos conhecemos. Depois que fomos criando… nos nossos contatos, nos pontos comuns que fomos encontrando, nós nos aproximamos então como casal. Eu acho que isso é uma coisa que seria importante de salientar. Que a aproximação dela realmente foi uma curiosidade.’

389 ‘… digamos que a X., como é daqui, como ela está dentro do contexto, ela vai te ajudando a costurar e reconstruir aquilo que era antes estranho. E lá pelas tantas eu noto que na nossa relação de casal ela me ajudou a pertencer. Ela… A outra pessoa te ajuda a pertencer a um universo que não é teu.’

390 ‘Lá pelas tantas então você acaba conhecendo os artistas, você acaba conhecendo um tal político, você acaba conhecendo melhor o contexto político. Porque alguém vai te dando referências, vai te dando um pouco a história, vai te dando…’

391 ‘Dois anos mais tarde, quando eu já tinha um certo conhecimento da língua, eu notei por exemplo que já havia possibilidade de eu também já conhecendo o contexto, de romper essas dificuldades. De dar um passo além dessas dificuldades. De ver que, bom, se o belga não se aproxima, eu posso tentar me aproximar. Que foi por exemplo o que aconteceu com a X. (future épouse). X. se aproximou, eu pude dialogar com ela.’

392 ‘E que eu notei que eu pude começar a fazer esse passo de aproximação. Funcionou.’

393 ‘Isso, eu lembro que aqui tive um insight de clareza. Eu digo : ‘Não, eu acho que é por aí mesmo. Eu posso…’ Isso tudo a nível do desejo. Eu acho que lá pelas tantas, sobretudo no final do primeiro ano, em meados já do segundo ano, eu acho que isso foi uma coisa que ficou clara em mim. ‘Não, eu desejo mudar substancialmente de estilo de vida, de modo de vida.’ Isso eu lembro que foi uma coisa que tive como clareza subjetiva, e objetiva depois, sem precedentes. Coisa que num outro contexto talvez eu não pudesse ter tido esse discernimento.’

394 ‘Eu lembro quando eu voltei pro Brasil. É difícil descrever esse fenômeno, quando no final do segundo ano, no terceiro ano, eu voltei pro Brasil. Eu tinha ficado praticamente quase três anos ausente do teu contexto. E o modo como o teu olhar vê aquilo que você deixou. Eu acho que ali você realiza a experiência da estrangeiridade. Porque quando você, no caso a volta pro Brasil, você já não vê mais as pessoas do mesmo modo. Você não vê mais o teu contexto do mesmo modo.’

395 ‘Eu percebia em nós brasileiros uma tremenda fragilidade. Até eu lembro que eu comentei isso com as pessoas, e comentei isso com o frade. Digo assim : ‘Olha, eu vejo agora o nosso país, as nossas pessoas, já mesmo pela nossa realidade’, eu via tudo de um modo frágil. Eu não sei como é que eu poderia traduzir essa outra palavra.Vulnerabilizados. Nossa situação, vulnerável. As nossas pessoas, vulneráveis. Eu acho que pelo contexto mesmo de pobreza. A vivência com a materialidade é diferente. Não sei se você notou, Henrique, por exemplo no nosso país nós construímos alguma coisa e parece que nós construímos aquilo pra ser descartável. Porque o material que usamos é de menos qualidade.’

396 ‘É até difícil de explicar, mas eu vou tentar explicar por um sentimento : dificuldade de sentir de novo dentro do contexto. É como que você, por causa da experiência da diferença justamente, você não é mais o mesmo. Você não volta mais pro teu contexto do mesmo modo. Uma peça que não encaixa muito bem. É um sentimento.’

397 ‘Isso não impossibilitou de entrar dentro do mundo do trabalho.’ … ‘Isso não me impediu. Mas havia sempre esse sentimento de descontextualização. Quer dizer, você tá sensível a outras coisas. Você porta em si a experiência da diferença. Eu acho que é isso essencialmente, Henrique.’

398 ‘Você está marcado pela diferença. Você viveu a diferença. Você viveu uma diferença cultural. Isso traz uma marca. Eu acho que ela não é tão vivida no nível intelectual, mas no nível existencial. Quer dizer, você saiu do teu

contexto, você volta pro teu contexto, mas você já não está mais inteiramente no teu contexto. É uma coisa subjetiva. É uma experiência subjetiva.'

399 'Olha, pra mim foi importante. Foi importante o que aconteceu entre nós, porque eu acho que eu fui obrigado a tomar consciência realmente de que houve um processo, de que a coisa nesse processo em que eu não tenho total domínio. Fica o desejo em mim de conhecer melhor, de trabalhar melhor alguns elementos que nós discutimos.'

400 'E outra coisa, eu acho importante é : você como interlocutor, fazendo as mediações e as interpretações, a gente é desafiado a pensar. 'Puxa, será que é isso mesmo ?' 'Olha, é isso mesmo ?' Quer dizer, há um outro ponto de vista objetivo que lê o que você diz. Eu achei isso extremamente importante. E fecundo, porque isso me dá elementos a pensar e a continuar a refletir e a repensar.'

401 'Eu pensar sozinho é um drama. Pode ser uma extrema traição porque a gente pode… Não há auto-justificação, Henrique. Não posso compreender um processo no qual eu teria que talvez sair dele mesmo. Quer dizer : quem me ajuda a sair do meu processo narcísico egocêntrico é você. É você que está fora. E que é um interlocutor. Acho que isso que é importante. Eu acho que o conhecimento, a consciência se dá nessa dimensão : você é um intelocutor, você não é eu. Eu acho que aí está a tremenda possibilidade de construção de significações e de interpretações que rompem com o narcisismo. Quebra o isolamento.'

402 Quando você tá numa situação de estrangeiradade, você é o estrangeiro, você não tem mais raízes. Quer dizer, esse mundo no qual você aterrisa, é um mundo em que você não tem conexão histórica, você não tem conexão cultural. Você não é nada em relação a ela. Mas você tem que se construir e se reconstruir nesse outro contexto. Isso psiquicamente é muito exigente.

403 Quando olho pra trás, com o olhar de hoje, eu vejo que, meu Deus, quem eu era a dezesseis anos ? Quem fui aos vinte ? Quem fui aos trinta ? Muitas vezes percebo que há um processo todo que aconteceu, e que muitas coisas foram queridas, muitas coisas foram involuntárias. Muitas coisas foram sofridas. A realidade impôs.

404 'Ela, como é daqui, como ela está dentro do contexto, ela vai te ajudando a costurar e reconstruir aquilo que era antes estranho. E lá pelas tantas eu noto que na nossa relação de casal ela me ajudou a pertencer. Ela… A outra pessoa te ajuda a pertencer a um universo que não é teu.'

405 '… eu não falei nada, não existe nada da minha vida no passado nem na minha vida atual que eu pudesse… que as pessoas viesse à saber, que viesse a me envergonhar, alguma coisa assim. Então… Tá entendendo ? '

406 'Eu venho de um lugar de X., aonde eu nasci, eu vim de um lugarejo muito pobre. Minha família não tinha recurso, não tinha nada. E eu saí de lá muito nova, muito pequena, desse lugar. Sempre tive vontade de sair do Brasil. Sempre tive vontade de sair do Brasil, sempre.'… 'Eu sempre sonhei em sair de X., e vim pra Y, cidade grande. Eu não sei se foi o fato de um vim de um lugar muito pobre, (na) minha infância. De ver meu pai, minha mãe, meus irmãos, muita pobreza tudo.'

407 'Foi (por isso que quis sair de lá). Muita pobreza, muita miséria, muita necessidade, muita tristeza, muita coisa ruim. Sempre batalhei. Eu nunca tive medo de enfrentar a vida, de enfrentar casa de família, que era a oportunidade que a gente tinha de sair dali e de melhorar. Era assim, tinha que sair, né ?'

408 'Porque eu achava aqui tudo ruim, era muita dificuldade. Era muita luta, muita coisa. Eu não gostava daquilo. Eu sempre sonhei de ter uma vida melhor. Primeiro que sempre me incomodou ver meu pai e minha mãe que trabalhavam demais e não tinha… e eu não via futuro pra eles. Eu morria de pena. Eu era criança, e eu morria de pena de ver meu pai e minha mãe trabalhando naquele serviço de roça, naquele serviço de pescaria, naquela coisa que não dava futuro. E aquilo me incomodava. Eu tinha vontade de sair e trabalhar pra ajudar meu pai e minha mãe. E fiz, e ajudei muito.'

409 'E quando papai não tava, que ela tentava me bater por qualquer besteira, aí eu ficava no mato até meu pai chegar. Aí meu pai chegava e ia atrás de mim. Com papai por perto ela não chegava perto de mim. Então eu não gosto… Minha infância foi muito ruim. Muito dura'.

410 '(Minha mãe me batia), mas eu gostava dela, porque era o jeito deles. Era gente do interior, ela também foi muito sofrida. Minha mãe foi uma pessoa muito sofrida. Também… A infância dela também não foi boa. Só sofreu. A minha mãe, eu me pergunto se ela teve algum momento feliz na vida dela. Interior muito pobre.'

411 ‘Eu me lembro que uma vez eu fiquei doente. Eu dei muito problema assim de saúde e coisa e tal. E minha mãe corria muito por mim, isso nunca esqueço. Eu era pequena, e no interior que a gente morava era distante pra passar… pra pegar o ônibus pra ir pra X. Andava não sei quantas horas a pé. E mamãe me levava… me consultava naqueles curandeiros de interior, e pegava a receita e ia pra cidade pra comprar medicamento. Então ela andava à pé. Pegava carona naqueles caminhões de carga pra ir pra X. porque não tinha dinheiro pra pagar passagem, só tinha dinheiro pra comprar remédio. Muitas vezes não tinha nem dinheiro pra comprar remédio.’

412 ‘E muitas vezes ela ficava com fome pra dar comida pra gente, pra mim e meus irmãos menor.’

413 ‘Mas sabe, eu acompanhava muito mamãe quando ela ia pra igarapé. Igarapé, eu não sei se você sabe o que é isso, porque em Minas não tem… não tem mar. Igarapé é onde mamãe ia na água salgada no rio, e ela ia pescar peixe, camarão assim na… Não no mar grande, mas naqueles igarapés pequenos. E eu olhava pra mamãe, eu ficava morrendo de pena. Eu gostava daquela aventura da… correndo em cima da lama, aquela coisa lá, pegando siri, aquele negócio todo. Mas eu ficava preocupada. Eu não gostava daquilo. E eu ficava com pena da mamãe naquela vida ali. Eu pensava muito. Eu sempre pensei. Sempre preocupei.’

414 ‘Eu lembro uma vez, lá nesse interior, foi um pessoal da cidade de X. pra comprar… Eu não sei o que que eles foram fazer. Eu só sei que eles pararam na estrada assim na vila, pra pedir uma informação. Tava eu, outras meninas lá, primas e tudo mais. Tudo assim sujinha assim, de qualquer jeito. E aí a moça desceu do carro e foi andando (com) a gente a pé. O pai dela, ou não sei quem que não me lembro mais, seguiu na frente pra esperar ela mais na frente, e ela preferiu ir andando com a gente e conversando.’

415 ‘E eu me lembro, eu nunca esqueço, ela perguntou assim : ‘Como é que vocês conseguem viver num inte… num lugar como este ? Não tem nada ! Vocês são tão jovens, tão criança ! E qual é a diversão que vocês têm aqui ?’ ‘Nenhuma’ ‘E vocês vão à escola ?’, e coisa e tal. Nós tentamos explicar pra ela o tipo de escola que a gente tinha, de frequentar aquela escola de interior e coisa e tal. E eu lembro, ela ficou super impressionada de nos ver ali sem ter um – como é que se diz ? – uma expectativa de vida melhor. Não é ? E eu nunca me… Eu nunca esqueço, porque ela ficou super preocupada, sabe, com a vida que a gente levava ali, e uma porção de outras coisas. Eu nunca esqueci desse detalhe, dessa pessoa. Mas dentro de mim eu já tinha a vontade, eu sempre… Tinha a vontade, já pensava de sair dali. Eu não gostava daquela vida. Não gostava daquela vida de roça e de… daquela vida dura ali.’

416 ‘Então quero dizer o seguinte : que minhas irmãs, meus irmãos, eu acho que ninguém tinha essa – como é que se diz ? – ambição de querer sair dali, melhorar de vida. Porque quando eu falava assim, eles sempre faz… eles riam de mim, caçoavam de mim.’

417 ‘Ir pra X. era assim como se fosse assim tá no Brasil e vim embora pra Europa, né ?’ ‘Era como se fosse um sonho. Porque era uma… Era assim : pra vim pra X., ainda mais pessoas como eu, era muito difícil vim pra X.. Era sonhar mesmo. Sonhar com… Como se fosse um sonho impossível. Eu imaginava uma cidade grande com (meios) de vida melhor, que a gente pudesse trabalhar e ganhar dinheiro, e coisa e tal. Melhorar de vida. Sempre melhorar de vida. Sempre melhorar de vida.’

418 ‘O índio é meio selvagem, né ? Eu então não sei se vem daí, ou se era porque a gente era tímido mesmo, eu e o meu irmão. Meu irmão… Meu irmão mais velho, se chegava visita lá em casa, alguém que fosse pra passar o dia e coisa e tal, se a visita ficasse o dia todo lá em casa, o dia todo ele ficava no mato. Ele tinha vergonha. Ele tinha vergonha de ficar… Eu morria de vergonha. Eu não comia perto de ninguém.’

419 ‘Eu era tímida. Eu era bicho do mato.’

420 ‘Ele tinha dez filhos. Mas todos moravam assim em lugar distante, no interior mas lugar muito distante um do outro. E ele ficava uma temporada com um, uma temporada com outro. Então ele passava quase a vida andando pra lá, e pr’aquela… Sabe, o dia todo pra chegar na casa de um filho. Depois voltava de novo. Ele não tinha mais (casa). Ele era muito velho e não podia nem morar sozinho.’

421 ‘Eu lembro demais de uma delas, porque é filha de uma moça que eu chamava mãe, porque quando eu nasci a mamãe não tinha leite, e essa moça me amamentou. Então, a filha dela dessa época, é como se fosse assim… A gente chama isso de irmã de leite, porque a mãe dela me amamentou porque mamãe não tinha leite. Então eu lembro… Eu lembro dessa moça assim, da irmã dela : vinha nessa época toda bonita, tava…’

[422] ‘A gente morava assim perto da estrada assim, da rua, da vila, da estrada que não era rua, era tudo de barro. E vê aquele pessoal passando, chegando. E ela vinha assim toda bonita, toda arrumada, cabelo legal e tudo mais, toda bonita. Aí eu ficava reparando naquilo. Ela e outras, né ? E aí aquelas menina que, de lá, mas viviam fora e que veio nessa época, então os rapaz dali tudo caía em cima, querendo… querendo namorar.’

[423] ‘E essa menina me chamou a atenção pelo seguinte : porque ela começou a namorar com um rapaz de lá do interior que vivia de pesca, de… e roça, de fazer… de roçar, esse negócio todo, de lenha, e coisa e tal. Aí um tempo depois eles se casaram. Eles casaram. Casaram, se encheram de filho ! Filho, um atrás do outro. Aí mudou o quadro. De vez em quando eu tava… quando eu tava lá em casa assim, aquele pessoal no final de tarde que vinha da roça, e ela passava com a barriga enorme, com umas roupas assim compridas quase lá no pé, e o fecho de lenha na cabeça. Eu achava aquilo um horror.’

[424] ‘Mas eu dizia assim : ‘Imagina se eu quero isso pra mim !’ … Na minha cabeça, eu não falava pra ninguém.’

[425] ‘Lá nesse lugar, as menina, quando casava, a aprimeira coisa que tinha logo era filho. Aí tinha filho, o primeiro ; aí depois vinha o segundo.’ … ‘Eu tive uma prima que nós brincávamos juntas. Ela era mais velha do que eu, né ? Mais… Mais velha do que eu. Mas a gente é do interior. Essa moça teve tanto filhos, tanto filhos, que Nossa Senhora ! E essa menina tinha uma vida tão dura ! E é assim : tinhas os filho, mas não tinha o pai.’ … ‘E ficava lá naquela vida sem ter condição de dar comida ! Aquilo me cortava o coração. Me cortava o coração.’

[426] ‘Eu lembro também do meu irmão, do meu irmão mais novo nessa época era assim menor do que o meu filho, a dificuldade que mamãe tinha pra dar comida pra gente… pra ele, que era pequenininho. Então eu sempre falei : ‘Imagina se eu vou ter filho !’ Primeiro que eu não me casaria aqui. Primeiro que eu já não me casaria lá, porque ninguém ali tinha condição de fazer a gente melhorar de vida. E botar filho no mundo, jamais ! Jamais, porque ia ter o mesmo destino que eu tive, e outras pessoas tiveram. Na infância, de passar fome, necessidade ; andar sem roupa, andar descalça, aquelas coisa toda. Tu tá entendendo ?’

[427] ‘Lá em X. eu perdi muito tempo em casa de família (como) que criança que vem, aquele pessoal que pede à criança diz que pra tomar conta, pra brincar, coisa e tal. Em troca dava estudo. Mas eles nunca me botaram na escola.’

[428] ‘Eu era pequena, mas sempre me incomodou a maneira de como as pessoas de situação tratavam as pessoas que não tinham situação. Em X. então, era horrível o racismo lá.’

[429] ‘Nós comíamos o resto de comida que vinha no prato deles. Não era o que vinha na travessa não, era o que sobrava do prato de Fulano. ‘Tu vai comer o que sobra dali’. É horrível isso. É inacreditável, mas aconteceu comigo. Aconteceu comigo.’

[430] ‘Aí eu fugi e fui trabalhar numa família já ganhando o meu salário. Arrumei outro emprego, e ganhando o meu salário. E foi assim. Aí a partir de lá eu comecei a trabalhar ganhando salário, sendo paga.’

[431] ‘Teve uma época que eu fiquei (?) na casa do meu padrinho, em X. Mas o que eles comiam, a gente não comia, eu, as outras… as empregadas. E eu não tava lá como empregada, tava lá porque passando fo… uma temporada com o meu padrinho. Então é isso. Ela fazia costeleta, olha só ! Costeleta passada no ovo ali. Nó ! Eu, a boca cheia de água ! Que vontade de comer ! Nossa comida era outra, era sei lá o que, bem simples. Eu dizia assim : ‘Um dia…’ (ri) ‘Um dia eu ainda vou comer tudo isso ! O dia que eu tiver… O dia que eu trabalhar, que eu ganhar o meu dinheiro, eu vou comer isso, eu vou comer tudo isso.’ E fiz.’

[432] ‘Quase perto de sair de X… de Y, eu trabalhei numa família que eu fui feliz. Fui muito feliz com essa família. Muito feliz. Mas até chegar na casa dela padeci bastante.’

[433] ‘Essa minha amiga, minha colega de sala perguntou assim : ‘Escuta, a minha irmã tá querendo uma pessoa assim e assim. Tu não quer ir não ?’ Eu disse : ‘Ah, e como é que é ?’ ‘Ela manda a passagem, ela paga um salário.’ ... ‘Claro que eu vou. Eu vou sim.’ ‘Tu vai mesmo ?’ ‘Vou sim.’

[434] ‘… quando eu falava de vim pra X. a minha patroa me dava… metia um medo ! Porque ela já tinha morado em X. Ela dizia que tinha ladrão em todas as esquina, ela fazia horrores ! Horrores ! Acho que (ela gostava de mim), porque eu fiquei bastante tempo com ela. E eu gostava dela. Em Y., foi a única patroa que eu gostei, foi ela. Ela não fazia diferença assim de empregado tem que comer na cozinha. Comia todo mundo na mesa, todo mundo junto. Sabe ? Ela… Quando eu ficava doente, ela me tratava com carinho, ela me… Sabe ? Não tinha aquelas frescura de

madame metida à besta. E… Mas ela me metia medo. Quando eu falava de vim pra X., ela me metia muito medo. Eu ficava com medo, mas ficava na minha.'

435 'A minha patroa e mamãe só foi saber… só foram saber quando a passagem chegou. Aí não teve mais jeito. Aí elas tiveram que concor… Mamãe não… Tudo bem, mamãe. Mamãe não ligava não. Mamãe ficou muito triste, mas mamãe não… Mas a minha patroa, aí quando ela viu que a passagem já tinha chegado, ela não tinha mais… não tinha mais… não tinha outra solução. Aí ela passou a me encorajar : 'Olha, cê faz assim. Tem que ter muito cuidado com isso assim. Papapi papapa.' E me arrumou, comprou mala, e tudo mais. Me arrumou, a minha roupa, e tudo mais. E foi assim. Vim pra aventura.'

436 'Vim trabalhar na casa dessa moça, que foi um horror ! Foi um horror.' Ela não me deixava me dar com ninguém, ela não me deixava falar praticamente com ninguém.'

437 'Primeiro ela queria me mandar de volta pro Brasil. Pra X. Eu disse… Ela dizia : 'Eu tenho que dar conta pra tua mãe.' Eu digo assim : 'Pra mim vim, você não pediu autorização pra mamãe ! Como é que agora pra mim ir embora tu tem que… Que é isso ! Não.'

438 'Eu saí dessa casa e aí, sabe, fui trabalhar com outra família. Aí me dei bem. Tá entendendo ? Aí eu me dei bem, e tudo mais, e coisa e tal. Eu fiquei com essa família bastante tempo. Foi com essa família que eu fiz o curso de manicure. Aí logo, logo eu saí de casa de família e fui trabalhar em salão. Aí eu fui trabalhar em salão. Aí já saí de casa de família e fui trabalhar no salão.'

439 'Eu destestava trabalhar em casa de família. Não era o fato… Dormir no emprego. A gente não tem… A gente não tem liberdade pra nada. A gente dorme e acorda ali naquele… (Sempre) no trabalho. Não tem liberdade, não tem nada.'

440 'Eu fui morar em X. em vaga. Sabe o que é vaga ? Um apartamento, é uma… Por exemplo, a dona de um apartamento, uma pessoa de um apartamento que num quarto ela bota várias cama, e aluga vaga pra várias moça diferente. Fui morar assim. Aí eu fui procurar emprego em salão.'

441 'Quando eu saí dessa última casa que eu dividia, o apartamento, eu fui morar em uma casinha pequenininha, mas sozinha. Sozinha. Sozinha. E trabalhando no salão, né ? Aí, nessas alturas, um ano depois eu já tava com prática, cheia de cliente. Aí ninguém mais me segurou.'

442 'Eu trabalhava muito, mas tinha conforto. No Brasil, eu morava numa casa pequenininha, mas também era bem montada. Era bem montada, em X.. Eu morava sozinha também, eu tinha minha casa bem arrumada também.'

443 'Eu lembro que quando eu fui morar sozinha, eu resolvi morar sozinha em X., eu fui, aluguei um apartamentinho pequeno e fui comprar, tentar comprar a geladeira, o fogão, essas coisas. E na loja, quando eu entrei na loja, eu me aproximei de um moço lá em X.. Eu disse : 'Por favor, eu gostaria de saber o preço daquela geladeira.' Ele olhou assim : 'Mas essa geladeira é muito cara.' Eu disse : 'Sim, mas eu gostaria de saber o preço.' 'É muito cara. Fulano, dá pra te ver aqui essa moça aqui ?' – não foi nem moça, mulher – 'Essa mulher aqui quer saber o… Dá o preço pra ela.' Aí o outro veio. Com muita luta ele me deu o preço, sabe ?

444 'Aí eu saí dessa loja – isso em X. – eu fui ali pro centro. Eu esqueço o nome da rua, mas é ali no Centro, não é mais em… Aí eu entrei na outra loja do mesmo (nome da loja). E encontrei um rapaz maravilhoso, vendedor assim, nasceu pr'aquilo. Que eu entrei pra perguntar o preço e saber, pra depois eu fazer meu… Eu já saí de lá, e eu comprei tudo o que eu queria : comprei fogão, geladeira e mais armário pra cozinha.'

445 'A gente diz : 'Eu gostaria de saber isso assim e assim.' 'Ah, isso aí é muito caro.' Isso é muito chato, você… Sabe ? Eu não sei o que que era : porque acha que a gente é pobre, porque vê na cara da gente que a gente não tem… Eu não sei. Não pode. E no Brasil, ainda tem mais isso : se a gente entra numa loja e pergunta o preço de uma coisa, e se na hora não leva, a gente é xingado. A gente é isso e aquilo. Então eu gosto daqui.'

446 'E gosto de X.. Adoro X.. Se eu dia eu tivesse… que acontecesse qualquer coisa que eu tivesse, fosse obrigada, o governo daqui me expulsasse, a cidade que eu moraria era X.. Com toda a criminalidade, com toda bala perdida, com todos os assaltantes, com todo ladrão, era X.. Porque eu gosto de X.. Eu não gosto das pessoas, da maneira como as pessoas tratam as outras menos favorecidas. Mas eu gosto de X..'

[447] ‘A gente tava já almoçando e tudo, aí ela me pediu gelo. ‘Eu posso pegar gelo ?’ ‘Tu pode pegar.’ Aí ela foi no meu congelador, o congelador assim entupido de tudo, de peixe, de frango, de tudo. Ela diz assim : ‘NARA…’ Ela assim : ‘Nossa !’ – nunca esqueço, ela disse assim : ‘Eu acho que tu tem trauma de infância.’ Eu disse assim : ‘Por que ?’ Ela disse assim : ‘Cê deve ter passado muita fome quando tu era criança.’ Eu digo : ‘Por que ?’ ‘Teu congelador não tem nem espaço pro gelo.’ (ri) Eu disse : ‘É verdade. Teve mesmo. Teve mesmo.’

[448] ‘Então, quando eu saí de lá, o salário que eu vim ganhando era menos do que o que eu tirava no salão. Mas eu aceitei de vim assim mesmo porque era oportunidade que eu tinha de sair. A passagem ficou por conta deles.’

[449] ‘Eu sabia que ia ser diferente da vida que eu vivia no Brasil. Eu ia viver… Em X., no Brasil, eu trabalhava. Eu vinha todo dia pro salão, de tarde eu viria pra casa, pra minha casa, e tudo mais. E eu vindo pra Y., ia ser diferente. Primeiro porque eu tava vindo como doméstica e ia morar interno. Não falava a língua, e então eu… Tá entendendo ? Só na família. Só não passou na minha cabeça que a mulher era um saco. Tá entendendo ?’

[450] ‘E quando eu fui na entrevista, nossa senhora, que simpatia, que simpática ! Não tinha nada a ver. É aquela pessoa que trata a gente, empregada, que nem cachorro. Como se o pobre não existisse. Eu não gosto nem de falar disso, eu fico com uma raiva louca. Eu acho que se um dia eu voltar no Brasil e eu encontrar ela, eu dô um tapa nela ! Te juro ! Eu morro de raiva dessa pessoa.’

[451] ‘Era o casal e uma menina de quatro anos. Aí eu fui com eles pra fazer tudo : cozinhava, passava, e levava a menina na escola, e tudo mais. Folga não tinha. Tinha folga acho que de quinze em quinze dias, assim domingo na parte da tarde. Dormia tarde, porque depois que eu servia o jantar eu tinha que botar o saco da garota pra dormir, que era um saco aquilo. Às vezes onze horas, meia noite ainda tava acordada, pra às cinco e meia da manhã levantar. Então foi um horror !’

[452] ‘Ele acreditava em tudo que a mulher dizia : que eu não fazia nada, que ela durante o dia que tinha que descer pra fazer o almoço, porque senão o almoço atrazava. A mulher dormia o dia todo ! Eu que fazia tudo.’

[453] ‘Eu chorava todo dia, porque tinha vontade de vim-me embora, mas não tinha como. E se eles me mandassem embora antes do tempo, eles que iam ter que pagar minha passagem.’

[454] ‘Aí, pra cá, fui eu que paguei a minha passagem. Foi pertinho. E eu faria qualquer negócio pra sair de lá, qualquer passagem. Pra sair de lá, eu faria qualquer coisa.’

[455] ‘Quando eu cheguei aqui, a minha vida já mudou. Quando eu cheguei aqui com essa família, pra vim com esse pessoal daqui, minha vida já mudou. Porque eles tinham acabado de chegar aqui também em Bruxelas, tinham alugado apartamento. E quando eu cheguei com eles, eu já encontrei meu quarto arrumado. Meu quarto fazia parte do apartamento. Tá entendendo ? Não tinha esse negócio de morar na… dormir na cave, ou não importa, do lado de fora do quintal que nem cachorro. E eu encontrei o meu quarto, assim do lado do deles, normal, todo arrumado, com flores, e com tudo. E então, a minha vida… A partir dali a minha vida já mudou. Tá entendendo ? E eu… E eram brasileiros também.’

[456] ‘Eu gosto de morar aqui. Adoro as pessoas. Me dou bem com as pessoas, com os belgas. Eu nunca tive problema com os belgas. Nunca tive problema com os belga. E fora isso, eu acho o respeito que as pessoas têm pelas pessoas simples. No Brasil eu tive muito problema de racismo. Sabe ? E aqui eu nunca tive problema de racismo. Com belga nunca tive. Tem pessoas que fala de belga, que isso, e que aquilo ; eu nunca tive problema com os belga. Sempre me dei bem com os belgas. E se em algum momento tiver algum problema assim de racismo não importa o… Eu sou uma estrangeira, tô no país dele.’

[457] ‘Mas eu gosto daqui. Eu gosto de tudo, das pessoas… Por exemplo, se a gente vai em algum lugar fazer compra, não importa onde, em qualquer lugar – pelo menos comigo acontece assim, nunca tive problema – a gente é tratada normal, a gente é tratada como uma cliente como todas as outras.’

[458] ‘Fora do Brasil, foi a única pessoa com quem eu vivi. E em X. (Brésil) eu vivi com alguém assim coisa relâmpago, de dois meses. Foi uma decepção muito grande.’

[459] ‘No início foi legal e tudo. As coisas mudaram depois que o meu filho nasceu, né ? É como se ele… É como se ele tivesse – como é que se diz ? – escondendo a personalidade dele, e aí de repente, sabe ? É uma pessoa completamente diferente.’

[460] ‘(Antes) ele era uma pessoa assim, posso dizer ele tinha momento dele de nervoso, mas todo mundo tem. Mas ele era uma pessoa assim tranqüila, a gente conversava bastante, a gente ria dentro de casa, e tudo mais. Ele… Quando a gente saía assim pra supermercado, não importava aonde ele era gentil, e tudo mais. E depois que o meu filho nasceu, ele passou… completamente diferente. Grosso, grosseria. Fazia estupidez comigo, em casa, na rua, não importa onde.’

[461] ‘Porque casamento, achava assim : casamento e viver junto não é segurança também não. Porque se a gente casa e tem um filho, e se o homem deixar a gente ? Se a gente se separar ? Se eu não tiver uma situação mais ou menos… Quer dizer, situação assim : trabalhando, tendo um salário, ganhando… Sabe ? Uma profissão, alguma coisa assim que pudesse manter, me manter sozinha. E aconteceu.’

[462] ‘E não é só pobre. São coisas que acontecem mesmo com gente que tem situação, de casa, separa. Às vezes a mulher casa, tem situação ; o marido dá tudo, então aquela mulher fica ali dondoca, tudo mais. Aí de repente leva… um chute, pra não dizer outra coisa. Aí ela fica ali. Tá louco ! Imagina ! Abandonada, sem ter como… sem saber como enfrentar a vida, com um filho. Não. Eu tenho o meu pé no chão. Eu tenho o meu pé no chão.’

[463] ‘Agora, eu trabalho bastante, mas eu sou feliz assim. Eu sou feliz. Mesmo trabalhando bastante eu sou feliz, porque eu trabalho mas eu tenho… eu vivo com conforto. Eu posso dar tudo aquilo que o meu filho necessita : escola, pagar cursos pra ele. E a gente pode viajar de férias, tudo mais. Tá entendendo ?’

[464] ‘E outra coisa, eu falo por mim : eu, se eu morasse no Brasil, com um filho, sozinha, meu filho, eu não tinha como oferecer para o meu filho o que eu ofereço aqui, a escola e outras coisas que ele faz por fora, outros cursos. E sozinha – eu sou sozinha, meu ma… o pai do meu filho não me dá pensão.’

[465] ‘Apesar de eu tá sozinha, sem ninguém assim um marido e coisa e tal, mas a melhor fase da minha vida que eu acho é essa agora, a partir do momento que eu me separei, que eu tô sozinha com o meu filho. Trabalho, mas tenho resultado.’

[466] ‘Controlo minha vida. Não tenho patrão dentro de casa, não tenho marido chato dentro de casa. E eu adoro. Eu adoro. Adoro cuidar do meu apartamento, arrumar, mudar de lugar. Dá a impressão que eu tô numa coisa nova, diferente. De vez em quando eu mudo. Agora eu parei um pouco, porque eu arrebentava muito os móvel. Quebrava. Agora aqui, por exemplo, não dá pra mudar, porque isso é muito pesado. E eu… E eu consegui chegar a botar assim d’uma maneira que agora eu gosto.’

[467] ‘Eu gostaria de ter chegado aqui na Bélgica mais jovem. Mais jovem. Porque aqui a gente tem muita possibilidade de estudar, de fazer uma porção de coisa, coisa que no Brasil a gente não pode. Só quem tem condição. Só quem tem condição. (Aqui), mesmo que a gente não tenha documento - que não foi meu caso porque eu sempre tive - mas existem cursos que eles não pedem identidade, se a pessoa é legal ou não é legal. Cê tá entendendo ? Então qualquer pessoa pode estudar…’

[468] ‘E aqui eu não… é diferente, porque o pessoal aqui, o salão aqui, não existe manicure como no Brasil. Eles não dão importância pra fazer a unha. No Brasil, sim, eles dão, né ? Não existe salão sem manicure. E aqui não, eles não ligam pra unha, esses negócio. Porque se eu pudesse, eu estaria trabalhando em um instituto, em um salão. De repente, quem sabe, né ? Nunca se sabe.’

[469] ‘Falar da minha infância, meu passado, da minha… da época da mamãe, de criança, é sempre lembrança triste. Não tem nada assim… Lembrar da minha infância é sempre assim, traz sempre lembrança triste, sempre coisa…Foi (difícil falar). Foi. E eu falei assim, né, como é que se diz : quando a gente resume ali e pronto. Porque não dá pra gente falar em detalhes…’

[470] ‘Mas foi bom ter falado, que às vezes é como se fosse um desabafo, sabe ? Que às vezes faz bem também. Um desabafo. Aí é bom botar pra fora, e tudo mais.’

[471] ‘Eu gostaria que (minha mãe) tivesse viva agora. Meu pai. Mamãe, então ! Meu pai morreu muito cedo. O meu irmão mais novo devia ter a idade do meu filho, quando meu pai morreu.’

[472] ‘Em cada momento, sempre que eu ia mudando de cidade, de lugar, eu ia melhorando. Eu ia melhorando. Eu gosto mais d’agora. Dessa fase, dessa… Eu gosto mais da… de mim agora.’

[473] ‘Eu tenho um passado pobre, coisa, mas não é vergonha. Não é vergonha ser pobre, ter sido pobre, ser pobre e coisa e tal. E… Não sei como é que eu vou te responder isso. Mas eu só sei que eu gosto mais agora. Eu gosto de mim.’

[474] ‘Eu fui uma pessoa que veio do interior, sozinha, sem experiência de nada, sem ninguém assim pra tá tomando conta de mim, e cheguei até aqui sem precisar passar por certas coisas, sabe, esses cabarés da vida, essas coisa, a vida fácil. Porque eu acho que eu ia… ia morrer de fome. Eu ia morrer de fome ! Eu sou muito tímida pra esse tipo de coisa.’

[475] ‘Daonde eu vim, eu posso dizer praticamente que eu consegui aquilo que eu… o que eu queria. Eu vivo… Eu vivo bem. Eu não… Desde quando eu comecei a trabalhar e ganhar meu dinheiro, eu nunca mais passei fome. Tenho pra mim e ainda pra dar pra quem tiver com fome, pior do que… com situação pior do que a minha.’